UNIV. OF
TORONTO
LIBRARY

FRANÇAIS & ALLEMANDS

HISTOIRE
ANECDOTIQUE
DE LA
GUERRE DE 1870-1871

Sarrebrück
Spickeren
La retraite sur Metz
Pont-à-Mousson
Borny

DESSINS
DE L'AUTEUR
Cartes et Plans

PARIS
GARNIER Frères, Libraires-Éditeurs, 6, rue des Saints-Pères

A Mr Dreyfus, Directeur de la Nation
Hommage de son collaborateur
Dech de Lonlay

FRANÇAIS

ET

ALLEMANDS

FRANÇAIS ET ALLEMANDS

I. — Niederbronn, Wissembourg, Frœschwiller, Châlons, Reims, Buzancy, Beaumont, Mouzon, Bazeilles, Sedan.

(Honoré des souscriptions des Ministères de la Guerre et de l'Instruction publique.)

II. — Sarrebrück, Spickeren, La retraite sur Metz, Pont-à-Mousson, Borny.

SOUS PRESSE :

III. — Gravelotte, Rézonville, Vionville, Les lignes d'Amanvillers, Saint-Privat.

EN PRÉPARATION

IV. — Le blocus de Metz, Servigny, Noisseville, Peltre, Ladonchamps.

V. — Armées de la Loire.

VI. — Armées des Vosges, de Normandie, du Nord et de l'Est.

VII. — Strasbourg, Belfort, Bitche, Phalsbourg, Longwy, Verdun, Montmédy, Neuf-Brisach, Mézières, etc.

VIII. — Le Siège de Paris.

48615f

DICK DE LONLAY

FRANÇAIS & ALLEMANDS

HISTOIRE ANECDOTIQUE

DE LA

GUERRE DE 1870-1871

Vol. II

Sarrebrück — Spickeren — La retraite sur Metz

Pont-à-Mousson — Borny

DESSINS, CARTES ET PLANS DE L'AUTEUR

PARIS
GARNIER FRERES, ÉDITEURS
6, RUE DES SAINTS-PÈRES, 6

1887

148662
21/2/1

A M. LE GÉNÉRAL SAUSSIER

GOUVERNEUR MILITAIRE DE PARIS

Grand-Croix de la Légion d'honneur

AU BRAVE COLONEL DU 41e DE LIGNE

qui, le 14 août 1870, à Borny, soutenait le premier choc de l'armée allemande, et, le 18 août 1870, à la défense des lignes d'Amanvillers, en chargeant à la baïonnette avec son régiment, dégageait le corps d'armée du général de Ladmirault.

Hommage profondément respectueux et dévoué,

DICK DE LONLAY.

Paris, 3 novembre 1887.

OUVRAGES CITÉS

AMBERT (Général) . . . . . *Récits militaires (L'Invasion).*
BASTARD (George) . . . . . *Sanglants combats.*
BÉDARRIDES . . . . . *Chronique de la Campagne de 1870.*
BRUYÈRE (Commandant) . . . *Historique du 2e régiment de dragons.*
CHAPELLE (Comte de la) . . . *La Guerre de 1870.*
CLARETIE (Jules). . . . . *La France envahie.*
DALLY (Colonel) . . . . . *Journal d'un officier de la brigade Lapasset.*
DEHON-DAHLMANN (Capitaine). *Historique du 12e régiment d'infanterie de ligne.*
DUBOIS (Capitaine). . . . . *Notes d'un officier du 1er régiment des voltigeurs de la Garde Impériale.*
FROSSARD (Général) . . . . . *Rapport des opérations du 2e corps de l'Armée du Rhin dans la campagne de 1870.*
GABRIEL (Abbé) . . . . . *Histoire du 12e régiment de dragons.*
GRIMBLOT . . . . . *Histoire anecdotique de l'Armée du Rhin.*
HALÉVY (Lodovic). . . . . *L'Invasion (Souvenirs et récits).*
HUE (Fernand). . . . . *Le 1er régiment de chasseurs d'Afrique.*
X***. . . . . *Historique du 62e régiment d'infanterie.*
X***. . . . . *Id. du 65e Id.*
X***. . . . . *Id. du 69e Id.*
X***. . . . . *Id. du 71e Id.*
X***. . . . . *Id. du 90e Id.*
X***. . . . . *Id. du 10e bataillon de chasseurs à pied.*
X***. . . . . *Id. du 3e régiment du génie.*
X***. . . . . *Id. du 15e régiment d'artillerie.*
JUZANCOURT (Commandant de) *Historique du 7e régiment de cuirassiers.*
LANDAIS (Capitaine) . . . . . *Historique du 76e régiment d'infanterie.*
LE FAURE (Amédée) . . . . *Aux avant-postes.*
Id . . . . . *Histoire de la Guerre franco-allemande, 1870-71.*
MEISSAS (Abbé de). . . . . *Journal d'un aumônier militaire.*
MICHIELS (Alfred). . . . . *Histoire de la Guerre franco-prussienne. et de ses origines.*
NOIR (Louis) et SACRÉ . . . . *Histoire de l'Invasion.*
PICARD (Capitaine). . . . . *Guerre Franco-Allemande 1870-71.*
QUESNOY (Docteur). . . . . *Armée du Rhin.*
ROGER DE BEAUVOIR. . . . . *Nos Généraux.*
SOURDEVAL (Capitaine de . *Historique du 5e bataillon de chasseurs à pied.*
SPOLL (E.-A.) . . . . . *Metz, 1870. — Notes et souvenirs.*
X***. . . . . *Trois mois à l'Armée de Metz, par un officier du génie.*
V*** (Noé). . . . . *Le Siège de Metz.*
W*** . . . . . *Épisode de la bataille de Spickeren.*

La 8e batterie du 5e d'artillerie (capitaine Benoît) tire, du plateau de Spickeren, les premiers coups de canon de la campagne sur la *Maison Rouge* (22 juillet).

CHAPITRE PREMIER

Saint-Avold

Le corps d'armée de Châlons. — Sa composition. — La déclaration de guerre. — Le général Frossard. — Départ du 3e bataillon de chasseurs. — A Saint-Avold. — Marche sur Forbach. — Marche de troupes. — Forbach. — Le Schlossberg. — Reconnaissances. — Styring. — Wendel. — Le premier Prussien tué. — Combats de nuit. — Le premier Français tué. — Combats d'avant-postes. — Les Francs-Tireurs. — La Maison-Rouge. — La *Brême d'Or*. — Vedettes de chasseurs à cheval. — Massacre de douaniers français, à Schreckling. — Sur la voie ferrée de Forbach, à Sarrebrück. — Occupation du plateau de Spickeren. — Arrivée de l'Empereur à Saint-Avold. — Mouvements en avant

La Prusse venait d'amener notre pays à une guerre à laquelle elle était préparée, qu'elle désirait, qu'elle voulait !

La France avait donc fait cette fatale déclaration de guerre à la Prusse, le 15 juillet 1870.

Le soir même de cette journée, les troupes du corps d'armée qui occupaient le camp de Châlons, reçurent l'ordre de se porter immédiatement à la frontière, par voies rapides,

telles qu'elles étaient constituées. Ce corps comprenait trois divisions d'infanterie et trois brigades de cavalerie, chasseurs, dragons, cuirassiers; toutefois, la brigade de cuirassiers (1er et 4e régiments de cette arme) lui fut retirée pour faire partie d'une des divisions de cavalerie de la réserve générale.

Au camp de Châlons, la 3e division d'infanterie de ce corps était commandée par le général Ducrot, qui avait reçu ordre, le 15 juillet, de se rendre à Strasbourg pour y prendre le commandement d'une autre division.

A chaque division d'infanterie, étaient attachées trois batteries d'artillerie, dont une de canons à balles (mitrailleuses). La réserve d'artillerie du corps comptait six batteries, dont deux de 12 et deux à cheval, ce qui faisait un total de quatre-vingt-dix bouches à feu.

Indépendamment des compagnies du génie divisionnaires, une compagnie de réserve de sapeurs marchait avec le parc du génie.

Ces troupes présentaient un effectif de 26,084 hommes et de 4789 chevaux. Il s'en fallait pourtant de beaucoup que nos effectifs fussent des effectifs de guerre; chaque régiment d'infanterie ne comptait pas plus de 1350 hommes en moyenne; mais ils se grossirent peu à peu par l'arrivée successive de détachements plus ou moins nombreux, venant de la réserve.

Le ministre de la guerre prescrivit au commandant de ce corps d'armée, par une dépêche du 16 juillet, de ne pas avancer la masse de ses forces au delà de Saint-Avold, sur la ligne de Metz à Sarrebrück, mais de s'éclairer militairement jusqu'à la frontière, sans compromettre aucun détachement de quelque importance. « *Vous serez l'œil de l'armée* », ajoutait la dépêche.

On pouvait supposer en effet que la Prusse, profitant de l'organisation toute faite de ses corps d'armée, et voulant ne pas nous laisser l'initiative de l'attaque, tenterait l'invasion de notre pays, immédiatement après la déclaration de la guerre.

Deux jours après, les troupes apprenaient, par la voix de l'ordre, qu'elles prenaient la dénomination de 2e corps de l'armée du Rhin.

Depuis le 1er juin 1870, date de sa formation au camp de Châlons, ce corps d'armée était commandé par le général de division Frossard, qui avait derrière lui trente-cinq années d'une carrière glorieuse.

Charles-Auguste Frossard était né à Paris, le 26 avril 1807, et avait par conséquent soixante-trois ans sonnés au moment de la déclaration de la guerre.

Sorti de l'École polytechnique en 1827, et désigné par son rang de classement pour l'arme du génie, lieutenant-colonel en 1849, il se distingua en cette qualité au siège de Rome.

En Crimée, où on lui dut d'excellentes mesures et de bonnes méthodes, il confirma la réputation que lui avait value sa coopération au siège de Rome et prit rang à côté de nos premiers stratégistes. Tout le monde doit se rappeler le merveilleux réseau d'ouvrages dont il avait entouré Sébastopol et que l'on avait surnommé la *Dentelle Frossard*.

Général de brigade en 1855, général de division en 1858, il commandait l'année suivante le génie de l'armée d'Italie; malheureusement, la rapidité de cette campagne ne lui donna pas l'occasion de se distinguer d'une façon éclatante.

Depuis cette époque, sa carrière militaire était entrée dans une période moins active. Membre de la commission de défense, gouverneur du Prince Impérial, président du comité des fortifications, il avait été appelé au commandement en chef du camp de Châlons.

Au physique, il était grand et maigre; un corps d'acier, un beau front, un regard vif, pénétrant; une physionomie énergique, des traits nerveux et accentués. La chevelure grisonnante et la mouche surmontée de petites moustaches qui grisonnaient aussi, achevaient de donner à cette mâle figure un aspect martial et résolu.

Une vaste intelligence, une instruction solide et savante, une bravoure froide et résolue, une autorité de caractère qui commandait le respect à tous, une fidélité inébranlable pour ses devoirs d'amitié (il avait un culte pour Cavaignac, son ancien compagnon d'armes et ne s'en cacha jamais), une modestie aussi grande que son mérite, — tel était l'homme au moral.

Sous l'impulsion de ce chef énergique, le corps d'armée de Châlons fait rapidement ses préparatifs de départ.

Il est urgent de partir au plus vite. Saint-Avold est le véritable point menacé. C'est la route de France pour les garnisons prussiennes de Sarrelouis et de Sarrebrück.

Le 3e bataillon de chasseurs, fort de 439 hommes et de 21 officiers, sous les ordres du commandant Thomas, s'embarque le 16 juillet au soir, à la gare de Mourmelon, par le premier des trains qui emporte à toute vapeur, vers la frontière, cette vaillante avant-garde.

Le 17 juillet au matin, dans un lever d'aurore, après les longues plaines de Champagne, nos petits chasseurs aperçoivent ces collines lorraines, ces petites maisons aux toits rouges, nichées dans les bouquets d'arbres.

Bientôt la locomotive siffle, siffle et s'arrête... Saint-Avold!... On est arrivé!... On se jette à bas des wagons.

Le général Frossard, qui s'est embarqué avec ce bataillon, le porte aussitôt sur une ferme, en travers de la vallée. On s'y installe, non pour s'y défendre, mais pour y mourir! Dans les murs, on perce des meurtrières et des créneaux. La France peut être violée à Saint-Avold, mais il faudrait pour cela passer sur les corps sanglants du général et de ses chasseurs.

Heureusement aucun casque prussien, aucun schapska de uhlan ne se montre dans la vallée.

Bientôt au contraire, dans la direction de Metz, débouchent sans interruption de nombreux trains chargés des régiments du IIe corps et qui déversent un flot de soldats sur le quai de débarquement de la gare de Saint-Avold.

Voici la 1re division d'infanterie, puis la 2e, puis la 3e. On est maintenant en état de résister avec succès au choc des ennemis. Mais rien n'apparaît.

Le lendemain, 18 juillet, les chasseurs à cheval et les dragons descendent à Saint-Avold et posent leurs bivouacs, près de la gare, dans une plaine encore couverte de blés jaunis par le soleil.

Enfin arrivent les quinze batteries du 2e corps.

Ce jour-là, tout ce corps d'armée est réuni en entier autour de Saint-Avold, y occupant de bonnes positions défensives.

Saint-Avold, qui est un chef-lieu de canton de trois mille habitants, situé à dix-huit ou vingt kilomètres de la frontière prussienne, ressemble à un gros bourg de la Suisse.

Dans la grande rue, où les troupes et les cavaliers passent en longues files, tout remue, tout fourmille. Sur la place Saint-Nabor, le général Frossard a établi son quartier-général. Les fontaines ornées de statues, les madones à l'angle des rues, les enseignes de zinc qui grincent au bout de leurs potences, comme des enseignes du moyen âge, les caves qui s'ouvrent devant les maisons, le petit ruisseau, la Mertzelle, qui traverse le bourg et semble descendre de la colline où s'est tapi Saint-Avold; tout ferait croire qu'on est là dans quelque coin oberlandais. Une église, assez nue à l'intérieur et d'aspect triste, dresse son clocher et montre sa façade de style jésuite.

Une grand'garde de chasseurs à pied s'est installée dans un cimetière niché sur une montée rapide, avec ses tombes de pierre, et sa chapelle pointue au toit d'ardoises; les chassepots ont été formés en faisceaux sous les grands cyprès.

Quelle opposition entre ce paysage calme et pittoresque, et l'animation formidable qui l'emplit!

Afin d'être mieux en mesure de surveiller l'attitude de l'ennemi, le général Frossard porte, le 18 juillet, vers la frontière, à Forbach, la 2e division commandée par le général Bataille, qui a aussi là, sous ses ordres, la brigade de cavalerie légère du général de Valabrègue (4e et 5e chasseurs), pour le service des reconnaissances à faire. Le ministre de la guerre, major-général de l'armée, a donné de Paris son approbation à ce mouvement, en ajoutant la prescription formelle de ne rien engager prématurément.

Vers onze heures du matin, la brigade Pouget (1re de la 2e division), qui doit commencer le mouvement, prend les armes. Elle se compose du 12e bataillon de chasseurs à pied, commandant Jouanne-Beaulieu, du 8e de ligne, colonel Haca, et du 23e de ligne, colonel Rolland. Les quatre escadrons du 5e chasseurs, sous les ordres du colonel de Séréville, se dirigent sur Forbach, servant d'avant-garde à la brigade Pouget.

La colonne traverse Saint-Avold, qu'occupe la 1re division (général Vergé), avec la brigade de dragons du général Bachelier (9e et 12e régiments), l'artillerie de réserve du général Gagneur et la réserve du génie du général Dubost.

Dans l'après-midi, la 2e brigade de la division Bataille (66e et 67e de ligne, colonels Ameller et Mangin), qui vient de débarquer à deux heures du soir à Saint-Avold, se met également en route pour Forbach. Le général Frossard, qui se trouve à la gare, a donné l'ordre au général Fauvart-Bastoul de pousser aussitôt jusqu'à cette ville frontière, indiquée comme point futur de la concentration du IIe corps.

Ces deux brigades marchent rapidement sur la route de Saint-Avold à Forbach.

Cette route, une des plus jolies de France, paraît avoir été taillée à coup de sabre, dans les roches rouges, par un géant. Au bas de ces gigantesques fêlures de la nature, se trouvent des prairies du vert le plus tendre.

La guerre, dans ces campagnes, est d'ailleurs latente. Les moissonneurs mettent les blés en gerbe ; sous le soleil cru, ils travaillent à l'œuvre de paix, comme les soldats marchent à l'œuvre de la bataille.

Le 5e chasseurs s'avance en tête de colonne, le fusil en bandoulière, les petits chevaux barbes, piaffant, caracolant dans un épais nuage de poussière. Les soldats sont du plus pittoresque aspect, avec leurs visages bronzés et leurs moustaches poudreuses sous ces talpachs d'astrakan.

Viennent ensuite les chasseurs à pied, les soldats en veste, les sous-officiers avec la tunique ; puis l'infanterie, musique

en tête. Les officiers portent autour du corps leur caban roulé en bandoulière, qui coupe leur torse d'un bourrelet rouge ; les soldats plient sous le sac ourlé, en quelque sorte, par la toile de la tente-abri, dont le piquet monte jusqu'au pompon du shako.

En avant de chaque régiment, un caporal-sapeur ouvre la marche, la hache sur l'épaule, grand, maigre, l'air intelligent et mâle, semblable, avec sa longue barbe, à quelque reître des défilés d'Albert Dürer.

Contre Merlebach, la colonne fait la grande halte. Le village est petit ; quelques maisons à peine, dominées par un château solide, bâti de pierres grises. Au delà des vertes collines, apparaît une ligne bleuâtre, c'est le territoire prussien.

Tout à coup, nos soldats aperçoivent du côté de Sarrelouis, à l'horizon, une fumée qui monte et se détache distinctement sur le fond des nuages. L'idée vient que ce peut être un engagement, une bataille et, soudain, une émotion inaccoutumée s'empare des hommes. Le premier mouvement instinctif, presque irrésistible, est d'aller en avant. On veut voir. L'oreille se tend pour saisir le bruit sourd du canon ou le crépitement de la fusillade.

Rien. Le silence ! Pourtant, la fumée semble croître, s'étendre, s'incendier d'un reflet de flamme, avancer, reculer. L'imagination va son train. Des paysans font cesser cette erreur, en disant que cette fumée provient tout simplement des Houillières de la Sarre.

Le boute-selle retentit, vif et alerte ! Les chasseurs enfourchent leurs montures et se portent en avant. En traversant les rangs de l'infanterie, les cavaliers s'arrêtent, tendent leurs bidons à des « lignards » qui les emplissent d'eau au goulot des fontaines, puis un coup d'éperon au cheval, et ils repartent aux grandes allures.

Le 5e chasseurs va reconnaître Forbach. Bientôt le 1er peloton du 5e escadron, sous les ordres du lieutenant de Braux, qui forme l'extrême avant-garde, arrive aux premières maisons de cette ville. Le régiment fait halte et attend. En quelques instants le peloton de M. de Braux rejoint le gros de la colonne et annonce que Forbach n'est pas occupé par l'ennemi. Le colonel s'avance avec un escadron, pour s'assurer du fait, puis le 5e chasseurs rétrograde sur le gros de la colonne qui n'a pas encore quitté Merlebach.

A ce village, rencontre du général Saget, chef d'état-major général du IIe corps, qui vient, en locomotive, donner l'ordre d'occuper Forbach. Le colonel de Séréville se reporte aussi-

tôt en avant. En attendant l'arrivée de la brigade Pouget, le 5e chasseurs prend position en avant de la ville, puis va camper à gauche du chemin de fer, faisant à peu près face à Sarrebrück.

Un peloton de grand-garde pris dans le 1er escadron et commandé par le sous-lieutenant Guittet, est immédiatement envoyé en avant du village de Styring et s'abrite derrière un talus, à quatre cents mètres environ au-delà des dernières maisons du village.

La brigade Pouget arrive vers quatre heures et établit de suite ses tentes à la sortie de ville, sur le terrain ondulé et couvert de bois qui se trouvent à droite de la route conduisant de Styring à Sarrebrück.

Dans la soirée, arrivée de la brigade Fauvart-Bastoul, qui va camper auprès des troupes déjà installées.

De son côté, la 3e division, sous les ordres du général de Laveaucoupet s'établit entre la 2e et la 1re, à Merlebach et à Bening, au point où le chemin de fer de Sarguemines s'embranche sur celui de Forbach et se couvre d'avant-postes. La frontière prussienne est à moins de un kilomètre. Les reconnaissances, il est vrai, ne signalent pas un ennemi.

Le IIe corps d'armée est donc échelonné tout entier le long de la voie ferrée qui pénètre en Prusse par Sarrebrück et sur une étendue de seize kilomètres, prêt soit à se porter en colonne sur le territoire ennemi, s'il y a lieu, soit à se déployer pour former une ligne de bataille devant l'armée prussienne, si celle-ci prend l'offensive avant nous.

Le général Frossard vient installer son quartier général à Forbach, chez le maire de cette localité, et surveille la presqu'île que forme en Prusse cette partie du département de la Moselle.

Cette petite ville aligne ses maisons neuves et basses, à la façade tapissée de pampres et de clématite, ainsi que sa vieille église, au pied de trois montagnes singulières, ayant la forme et la dimension des pyramides d'Egypte.

La plus haute, désignée sous le nom du Schlossberg (montagne du château), et dont les flancs sont garnis de bois, est couronnée des débris d'un vieux château fort.

Du sommet de ce véritable pain de sucre où amène un sentier en lacet, on domine de plus de trois cents mètres tout le paysage à dix lieues à la ronde.

On aperçoit distinctement la place entourée d'arbres où la garnison prussienne de Sarrebrück fait ses exercices. On voit aussi les forges de Styring qui marquent la frontière française de ce côté. Puis, sur la lisière d'une immense région boisée, on

voit serpenter une ligne sombre, correspondant à la vallée de la Rosselle, petit affluent de la Sarre, qui sépare les deux pays jusqu'au village d'Emersweiller, où la ligne n'est plus figurée que par des bornes espacées de cent mètres en cent mètres. C'est de là aussi, qu'on voit ce moulin français dont la roue tourne en Prusse. Sur ce cours d'eau, s'alimentent de nombreuses usines dont on voit fumer les cheminées à l'horizon. Sur l'extrême droite se dressent les hauteurs escarpées de Spickeren.

La plaine ondulée qui sépare Forbach des forêts, est absolument couverte de camps, différents d'aspect et de couleur, d'où partent des bruits confus de cris, de chants, de manœuvres. Dans tous, se déploie une prodigieuse activité. La plupart de ces soldats, arrivés dans la journée du 18, ont déjà essuyé un jour d'orage et une nuit, pendant laquelle ils ont été obligés de se tenir debout dans l'eau vaseuse, soutenant leurs tentes sur leurs têtes, comme d'immenses parapluies ; déjà ils sont aussi propres que si tous leurs effets sortaient du magasin.

L'installation des différents services est lente et difficile, on n'a rien emporté du camp de Châlons, qui était complètement dépourvu de tout. On complète le campement et les cartouches, on touche des vivres de réserve, on achète des chevaux de trait pour les voitures d'officiers, on met dans le meilleur état possible l'armement et l'équipement des hommes. Il faut s'outiller sur place, ce qui ne peut se faire que d'une façon incomplète. On reçoit les hommes de la réserve à moitié équipés ; on leur donne à la hâte l'instruction nécessaire du maniement du fusil Chassepot.

Dans les premiers jours, on se borne à de fréquentes reconnaissances et aux mouvements du service des avant-postes jusqu'aux lignes frontières. Ces reconnaissances n'ont pas encore de caractère agressif. Les ordres généraux, en effet, nous prescrivent de nous abstenir de toute attaque avant que l'armée soit entièrement constituée et en état d'opérer avec ensemble.

On évite donc, d'abord, les engagements avec les patrouilles ennemies, en présence desquelles on se trouve sur la frontière. Il y a seulement échange de coups de fusil et, dans ces rencontres, la supériorité de portée de notre arme est évidente à tous les yeux.

Cette circonspection, du reste, est commandée par une autre considération. Nous ne sommes pas encore pourvus de nos moyens d'ambulance, caissons de médicaments, cacolets, infir-

miers : tout cela n'arrive que successivement, vers la fin de juillet. Il en est de même dans les autres corps d'armée.

— Le 19 juillet, une première reconnaissance est tentée par le 4e chasseurs à cheval, colonel du Ferron, qui est arrivé la veille à la gare de Saint-Avold et campe à trois kilomètres de cette ville.

A six heures du matin, les 1er et 2e escadrons de ce régiment, sous les ordres du commandant Bousson, sont envoyés en reconnaissance sur la route de Sarrelouis. Ces deux escadrons passent par Saint-Avold et vont ensemble jusqu'au village de Carling, à sept kilomètres plus loin. De ce point, le commandant se dirige avec le 2e escadron, sur le village de l'Hôpital, situé sur la frontière prussienne. Le 1er escadron laisse une division à Carling, pendant que l'autre continue à suivre la route de Sarrelouis, qui longe pendant quelques kilomètres la frontière à quelques pas seulement de distance et s'avance jusqu'au poste de la douane, près de Creutzwald-la-Croix.

Les seuls renseignements que l'on recueille, sont que la veille au soir, vers onze heures, trois uhlans sont venus sur la route de Sarrelouis, jusqu'à la frontière qu'ils n'ont pas dépassée, que des troupes prussiennes sont en marche de Trèves, vers Sarrelouis et Sarrebrück et que la masse de leur armée s'échelonne sur la voie de fer, de Mayence à la Sarre. La reconnaissance rentre à son camp de la gare de Saint-Avold, à onze heures du matin.

Le même jour, le 5e chasseurs à cheval tente une petite reconnaissance, sur la route de Sarrebrück, sous les ordres du colonel de Séréville. Deux pelotons du 5e escadron sont déployés en tirailleurs, on échange quelques coups de feu ; un sous-officier de uhlans prussiens s'avance vers le colonel du 5e chasseurs, et lui tire hors de portée un coup de pistolet, dont on n'entend pas même siffler la balle. Ordre ayant été donné de ne pas s'engager, on revient à Forbach. Cette reconnaissance a duré de trois heures à six heures du matin.

Dans la soirée du 19 juillet, le 1er bataillon du 67e de ligne, commandant Lazarotti, reçoit l'ordre du général Bataille d'occuper le plateau et le village de Spickeren, pour y arrêter les patrouilles et les reconnaissances que les Prussiens y envoient fréquemment.

Cette forte position située au Nord-Est de Forbach, domine la route de Sarrebrück, et assure les campements autour de Forbach même.

Le bataillon du 67e, éclairé par un peloton de chasseurs à

cheval, exécute son mouvement et va camper sur la position désignée, après avoir placé une compagnie de grand'garde et des petits postes.

Le même jour, le 2e de ligne (division de Laveaucoupet), qui est resté campé près de la gare, s'embarque de nouveau en chemin de fer, vers trois heures, et est transporté à Sarreguemines, dont il occupe, avec de l'artillerie, les hauteurs dominant la ville. Ce régiment, que commande le vaillant colonel de Saint-Hillier, a pour mission de surveiller cette trouée, et de tenir en communication le 2e corps avec le général de Failly, qui réunit, à Bitche, depuis le 18, le gros de ses forces.

Jusqu'au 25 juillet, date de l'arrivée de notre Ve corps, le 2e de ligne reste à Sarreguemines, et pousse diverses reconnaissances, sans résultats d'ailleurs, sur les bords de la Blies.

— Le 20 au matin, ordre vient à la cavalerie encore restée à Saint-Avold, de se diriger sur Forbach, situé à dix-huit kilomètres de cette première localité.

Cette cavalerie part à dix heures et demie du matin; elle passe à Hombourg-haut, Hombourg-bas, Merlebach, Rosbrück, Morsbach et Forbach. La brigade de dragons du général Bachelier (7e et 12e régiments, colonels de Gressot et d'Avocourt), s'arrête à Rosbrück pendant que le 4e chasseurs à cheval continue sa marche sur Forbach, où il arrive vers trois heures du soir, et va établir son bivouac près de celui du 5e de l'arme entre cette ville et la grande forêt.

De son côté, la 7e batterie du 17e d'artillerie, capitaine Saget, attachée à la division de cavalerie du IIe corps, va camper auprès des dragons à Bening-Merlebach et doit alterner pour ce service avec la 8e batterie du même régiment, capitaine d'Esclaibes.

Les dragons du général Bachelier se sont installés en arrière du village de Merlebach, le long du chemin de fer de Metz à Sarrebrück, à huit cents mètres de la frontière prussienne.

Une série de postes est établie tout le long de cette frontière, dont nos soldats ont renversé les bornes, qui leur servent, à partir de ce moment, de tables pour hacher la viande. Comme une petite rigole indique tout du long la limite précise, nos soldats font leur feu, dans cette rigole, en appuyant leur broche improvisée, d'un côté sur la France, et de l'autre sur la Prusse.

A Rosbrück, la situation est plus drôle encore. Le village est français, mais la frontière est si proche, que des auberges qui ont leurs salles en France, ont leurs cuisines en Prusse. Aussi, jadis, quand le garde champêtre voulait faire évacuer

la salle pleine de consommateurs à l'heure réglementaire, les contrevenants passaient dans la cuisine, où le brave garde venait boire un verre de bière avec eux.

Du reste, fait curieux à noter, c'est qu'à Forbach, les enseignes sont en allemand, tandis qu'à Emersweiller, sur le sol prussien, elles sont dans le meilleur français du monde.

Nos officiers et soldats descendent journellement à ce dernier village pour prendre de la bière et acheter des cigares.

Les aubergistes allemands sont fort étonnés de la facilité avec laquelle les Français payent leurs consommations. Il paraît que les soldats prussiens n'ont pas habitué les Rhénans à de pareilles joies.

Dans tous les bivouacs, nos soldats ont astiqué leur fourniment et brossé leurs capotes, et quand les Lorrains leur demandent pourquoi ce luxe : « Faut être propres devant l'ennemi », répondent ces braves gens.

Le 29 juillet, dans la matinée, le 1er bataillon du 8e de ligne (division Bataille) reçoit l'ordre d'aller occuper Styring, qui est situé à trois kilomètres en avant de Forbach, entre la route de cette localité à Sarrebrück, et le chemin de fer.

A un kilomètre environ en avant de Styring, sur la gauche de la voie ferrée, se trouve le vieux Styring. Les environs sont fortement accidentés et couverts de bois épais. En avant du vieux Styring, s'étend une vallée large de quinze cents à deux mille mètres, dominée à droite, lorsqu'on se dirige sur Sarrebrück, par les hautes collines boisées que couronne le plateau de Spickeren, à gauche, par les hauteurs moins élevées, moins escarpées, mais couvertes de forêts, qui s'étendent jusqu'à la Sarre.

C'est dans cette vallée, remplie de bois, de bas-fonds marécageux, que sont tracés, à droite, la grande route de Sarrebrück, à gauche le chemin de fer.

A six kilomètres de Styring, l'horizon est borné par les hauteurs de Sarrebrück, dites du champ de manœuvre, magnifiques positions occupées par les Prussiens. Ces hauteurs ne se relient pas au plateau de Spickeren. Il existe entre ces deux positions, une vallée profonde, large de douze à quinze cents mètres, qui se dirige de l'Ouest à l'Est, sur la Sarre et que l'on nomme la vallée de Saint-Arnual.

Ce même jour, le commandant Denat ayant quitté le 8e de ligne, le capitaine Francot prend le commandement du 1er bataillon et l'établit à gauche du vieux Styring.

Dans la journée, le commandant de Chabrillan opère une reconnaissance, avec le 5e escadron du 5e chasseurs, entre For-

bach et Sarrebrück. Nos cavaliers ayant rencontré des uhlans échangent quelques coups de fusil. Un Prussien tombe tué, et est entraîné par ses camarades... La campagne est commencée.

Ce même jour, le général Bataille visite le plateau de Spickeren qui a été occupé la veille par le 1er bataillon du 67e, et fait appuyer la droite de ce bataillon contre le village. Dans la soirée, le commandant Lazarotti, ayant été prévenu par les habitants, qu'une forte reconnaissance prussienne venant de Sarrebrück, se glisse vers le plateau à travers les bois, et craignant de n'être pas en force, fait abattre les tentes et demander du renfort. A la tombée de la nuit, quelques dispositions sont prises, afin d'occuper le village, et de le couvrir à droite et à gauche de la route pour assurer au besoin la retraite.

Il n'y a pas d'attaque sérieuse, mais seulement quelques coups de fusil qui blessent deux de nos hommes, dont un meurt quelques heures après. C'est la première victime de cette terrible guerre, qui allait durer plus de six mois.

Le commandant Lazarotti croit néanmoins devoir se replier. La retraite s'opère par la route de Sarreguemines, qui passe à droite de Spickeren, afin d'éviter les bois et le défilé de Forbach.

A peine ce bataillon est-il arrivé à Forbach, à trois heures et demie du matin, qu'il reçoit l'ordre du général Bataille de réoccuper immédiatement sa position primitive, ce qui est exécuté sans coup férir, à cinq heures du matin, les Prussiens s'étant repliés sur Sarrebrück.

En même temps, et afin de consolider l'occupation de cette importante position, le reste de la brigade Pouget (8e et 23e de ligne et 12e bataillon de chasseurs), éclairée par des pelotons de chasseurs à cheval et appuyée par deux batteries, part par la route de Sarrebrück et se rabat à droite, sur les hauteurs de Spickeren où le campement est aussitôt établi.

Cette même nuit du 20 au 21 juillet est troublée par plusieurs fausses alertes.

Le lieutenant Landriau du 8e de ligne, faisant partie de la compagnie du 1er bataillon placée en grand'garde en avant du vieux Styring, en opérant une ronde de nuit avec son sergent-major, vient donner sur un poste du 23e de ligne, qui l'accueille par une décharge. Le sergent-major Bian, jeune sous-officier du plus grand mérite, est tué raide par une balle française.

De son côté, un peloton du 5e chasseurs à cheval, commandé par le sous-lieutenant Duthilleul, échange dans l'obscurité quelques coups de feu avec des uhlans; un de nos chasseurs est blessé et son cheval tué.

— Le 21 juillet, au point du jour, les 2e et 3e bataillons du 8e de ligne, commandants Avril de Lenclos et Colonna d'Istria, se portent sur Styring, rallient le 1er bataillon, et la colonne dirigée par le colonel Haca et le lieutenant-colonel Gabrielli, s'avance sous bois, couverte d'éclaireurs et de flanqueurs, à gauche du chemin de fer. La vallée suivie, encaissée dans des mamelons, ombragée par des grands arbres, est charmante et paisible. Les fantassins courbés sous leurs sacs et dont les bidons de fer-blanc frappent allègrement sur le fourreau des sabres-baïonnettes, trottent, l'arme à l'épaule, à travers de nombreux sentiers, ornés de beaucoup de croix de pierre, de ces croix à rinceaux qui semblent dater de Louis XIV.

Le 8e de ligne arrive ainsi jusqu'à deux ou trois kilomètres de Sarrebrück, sans trouver aucune résistance sérieuse, à l'exception de quelques postes qui se sont repliés en tiraillant.

Vers dix heures du matin, le régiment est de retour au camp, et le 1er bataillon reprend son service de poste avancé au vieux Styring.

En même temps, d'autres reconnaissances ont été faites dans différentes directions. Aucune n'a rencontré l'ennemi en forces.

Le 1er bataillon du 66e, commandant Guichard, a également reconnu la route de Sarrebrück, sous les ordres du général Fauvard-Bastoul.

Le 1er bataillon du 76e, commandant de Brauneck, a, de son côté, opéré une reconnaissance sur Carling, où aboutit le chemin de fer, qui longe la frontière depuis Forbach.

Les 3e et 6e escadrons du 4e chasseurs à cheval, sous les ordres du colonel du Ferron, vont en reconnaissance aux usines françaises de vieille Verrerie et au village prussien de Gersweiler. Le 1er peloton du 3e escadron est détaché auprès du général Fauvart-Bastoul (2e brigade, 2e division).

Les 5e et 6e escadrons du 5e chasseurs à cheval, sous les ordres du commandant de Chabrillan, ainsi que le 67e de ligne, opèrent une reconnaissance de Spickeren sur Saint-Arnual et fouillent les bois entourant ce village.

Le général Bataille envoie en avant deux pelotons de chasseurs à cheval, espérant que des troupes sortiront des bois, et serviront de cible à nos artilleurs, qui ont mis deux pièces en batterie sur le plateau de Spickeren.

Les Prussiens se contentent de déployer une ligne de tirailleurs, qui, après avoir tiraillé pendant quelques instants, se

replient sur Sarrebrück. Un chasseur du 5e régiment, du nom de Goudard, est tué dans cette affaire d'avant-postes.

Depuis quelques jours, à une fort longue distance de nos grand-gardes, on était habitué à voir un officier supérieur prussien monté sur un cheval blanc. Suivi d'une escorte de vingt cavaliers et muni d'une l rgnette, il allait, venait, tournant arrogamment ses regards de notre côté, tant il se croyait à l'abri de nos balles; sa vue agaçait nos troupiers, et on s'était promis de lui donner une bonne leçon.

Le 21 juillet, au moment où le 67e s'avançait à travers les bois de Saint-Arnual, une vedette voit apparaître cet officier allemand et avertit un lieutenant de ce régiment. Celui-ci s'arme d'un chassepot, tire et malgré la distance de mille mètres environ, touche l'ennemi que l'on voit chanceler, tomber de cheval, et dont le cadavre est, en toute hâte, emporté par l'escorte terrifiée.

Le même jour, le général de Valabrègue, commandant la brigade de chasseurs, prend le commandement de la division de cavalerie du IIe corps en remplacement du général Lichtlin et en attendant l'arrivée du général de division Marmier, son successeur.

Ce général commandait la subdivision de Medeah au moment de la déclaration de guerre. Promu divisionnaire, il quitta en toute hâte l'Algérie pour rejoindre l'armée de Metz, mais il ne put dépasser Verdun où il rendit de grands services pendant le siège de cette place.

La division de cavalerie du IIe corps resta donc pendant toute la campagne commandée par le général de Valabrègue : le colonel de Séréville, du 5e chasseurs, fut mis à la tête de la brigade de cette armée; le général Bachelier resta avec ses dragons.

— Le 22 juillet, la brigade Fauvart-Bastoul va camper sur le plateau de Spickeren en remplacement de la brigade Pouget. Elle est accompagnée de la 8e batterie (capitaine en premier Benoit), du 5e d'artillerie.

A cinq kilomètres environ, à vol d'oiseau de ce plateau, Sarrebrück s'étend derrière une forêt. Une longue route plantée d'arbres conduit à Forbach; à droite, des collines se prolongent à plusieurs lieues : à gauche, un bois touffu. Nos avant-postes occupent toutes les hauteurs de Spickeren sur la droite : les Prussiens se fortifient dans les bois sur la gauche.

Des tirailleurs de la division Bataille descendent des hauteurs de Spickeren, et abrités derrière des meules de fourrage, ou bien étendus sur l'herbe, ouvrent le feu contre l'ennemi. Chaque matin, nos vedettes se rapprochent de Sarre-

brück; les Prussiens abandonnent pendant le jour, leurs positions plus avancées de la nuit. De Spickeren, on aperçoit la première maison de Sarrebrück, une maison rouge. Des hauteurs abritent cette ville placée dans un fond. Chaque nuit, nos éclaireurs s'avancent à quelques kilomètres pour reconnaître les emplacements occupés par les Prussiens, mais il est impossible d'avoir sur la position de l'ennemi des renseignements certains, car les monticules sont précédés d'une rangée de peupliers, qui masquent tous les mouvements.

Seule, la maison occupée par le receveur des douanes a été évacuée par ordre supérieur. C'est peut-être l'unique exemple que l'on peut citer; partout le paysan est resté chez lui; à un kilomètre de l'armée ennemie, il semble ignorer que la guerre est déclarée. Personne n'a peur, personne ne songe à fuir; les femmes travaillent aux champs, les enfants jouent dans le camp.

Dans l'après-midi, la 8e batterie du 13e d'artillerie met ses pièces en position, et tire les premiers coups de canon de la campagne, contre une maison qui sert de poste aux éclaireurs ennemis sur les bords de la Sarre.

Trois de nos obus portent en plein, et produisent de grands ravages. L'on voit au loin les soldats prussiens sauter, épouvantés, par les fenêtres du rez-de-chaussée et courir se réfugier dans les bois.

Dans la matinée du 22 juillet, les 2e et 3e bataillons du 8e de ligne viennent prendre leur campement, en arrière du vieux Styring, afin de pouvoir, en cas d'attaque, soutenir le premier bataillon de leur régiment.

Le même jour, vers quatre heures du matin, les 1er et 2e escadrons du 4e chasseurs et trois compagnies du 23e de ligne, sous les ordres du colonel du Ferron, vont en reconnaissance à Klein-Rosselle, dont le maire a été menacé, la veille, par trois uhlans, qui lui ont demandé quelles étaient nos forces.

La reconnaissance que dirige le colonel du Ferron ramène un individu que l'opinion publique a désigné comme un espion allemand, passe à Gross-Rosselle (Prusse), remonte en plein territoire ennemi la rive gauche de la Rosselle (petit affluent de la Sarre), jusqu'à Emersweiller (Prusse), puis gagne la route de Saint-Avold à Forbach, où elle rentre vers dix heures du matin.

A l'entrée de nos chasseurs dans les villages prussiens, les habitants se sont enfermés chez eux, en donnant les signes d'une peur sérieuse.

« N'ayez pas peur, leur crient des officiers français qui par-

lent allemand, nous ne venons pas vous faire du mal, mais seulement boire votre bière!

« *Grosser Gott,* répondent les Allemandes en levant les bras au ciel, *mein Gott!* », puis elles apportent leur bière qu'on leur paye à plus du double de sa valeur.

Pendant cette reconnaissance, le 5e chasseurs est venu se placer, après avoir changé de bivouac, face à Sarrebrück, en avant de Forbach, la gauche à la route impériale n° 3, qui réunit ces deux villes. Ce régiment campe sur deux lignes, chacune à deux escadrons.

A sa droite, vient s'établir le 4e chasseurs. Le bivouac de cette brigade (4e et 5e chasseurs à cheval) est adossé au chemin vicinal n° 113, de Forbach à Grossbliederstroff, de l'autre côté duquel sont la batterie de mitrailleuses de la 2e division d'infanterie et l'équipage de ponts du corps d'armée. En avant s'étend une vaste plaine, dans laquelle campe un bataillon du 8e de ligne. Tout au loin nos sentinelles perdues demeurent immobiles, appuyées sur leur fusil.

Le 22 juillet également, le colonel de Gressot pousse une reconnaissance sur le territoire prussien, avec le 7e dragons, jusqu'à Lutzwiller, petit village situé sur la rive gauche de la Rosselle.

Enfin, le 2e bataillon du 76e, commandant Duburgua, fait aussi une reconnaissance sur Carling.

L'ennemi qui n'a pas, sans aucun doute, achevé sa mobilisation, paraît n'être pas fixé encore sur la direction principale à donner à la marche de ses armées: Alsace ou Lorraine. Il observe aussi, nous inondant de ses espions, dont plusieurs sont également à notre service.

— Le 23 juillet, survient une dépêche du major-général en date de Paris, du même jour, ordonnant un déploiement de nos forces, depuis Sierck jusqu'aux Vosges.

Le IIe corps conserve sa position de Saint-Avold-Forbach.

Le 23 juillet, la division Bataille fait une grande reconnaissance. Les vedettes ennemies se replient aussitôt à notre approche, sans engagement sérieux.

La brigade Fauvart-Bastoul (66e et 67), avec un peloton de cavalerie et une batterie d'artillerie, se porte en avant, dans la matinée, afin de concourir à cette reconnaissance offensive sur Sarrebrück, opération qui avorte, par suite du manque de chemins praticables à l'artillerie et est encore différée.

Le 8e de ligne reste en réserve sur la grande route, à peu de distance de Styring.

En même temps, vers quatre heures et demie du matin, deux bataillons du 23e de ligne, et le 1er escadron du 4e chasseurs à cheval, le tout sous les ordres du colonel Rolland de l'infanterie, partent en reconnaissance.

Ce détachement se porte à travers la forêt de Forbach, par Schœneck, sur les bords de la Sarre à Gersweiller, pour surveiller cette vallée. On échange quelques coups de fusil avec un poste avancé prussien, qui est à Burbach, de l'autre côté de

Forbach.

cette rivière, et l'on rentre par le même chemin vers dix heures du matin.

— Du 23 au 31 juillet, les troupes du général Frossard restent dans les mêmes positions. La brigade Bastoul occupe le plateau de Spickeren ; le 8e de ligne forme, dans la vallée, la grande avancée du IIe corps, fournissant les avant-postes, poussant des reconnaissances journalières dans les bois, sur le chemin de fer du côté de Schœneck, cherchant à enlever les vedettes, et enfin les espions de l'ennemi.

Une section de francs-tireurs est créée dans chaque corps. Le lieutenant Marchand commande la section du 8e de ligne, rencontre journellement des patrouilles ennemies et leur blesse deux ou trois hommes.

A partir du 23 juillet, la grand'garde de nos chasseurs à

cheval est poussée en avant et s'établit dans une auberge, sur la route de Sarrebrück, connue sous le nom de la *Brême d'or*.

Cette maison, ainsi que celle des douaniers, plusieurs fermes, une borne kilométrique et deux poteaux, sont réunis en une petite agglomération, sur la frontière française.

L'ennemi, qui est à cinq cents mètres, s'efforce d'atteindre nos soldats ; ceux-ci s'en moquent, à l'abri des bonnes murailles du cabaret, car ce village possède un cabaret, où l'on savoure toutes les douceurs d'un *kouetch* national composé de prunes de mirabelles, de kirsch et d'eau-de-vie.

Dans ce cabaret, pas une vitre ; les balles prussiennes ont donné de la besogne aux vitriers. L'un des deux poteaux est tricolore ; l'autre est surmonté de l'aigle royal de Prusse. Les braves gens qui tiennent ce cabaret de la *Brême d'or*, sont médiocrement rassurés, car la nuit nos grand'gardes se replient à cinq cents mètres plus loin, et les sujets de Sa Majesté Guillaume ne se font pas faute de pousser des reconnaissances jusqu'à nos avant-postes. La nuit, ils se glissent hors de leur campement et viennent jusqu'à nous.

Nos soldats sont admirables d'ardeur dans ces petits combats d'avant-postes ; à chaque instant, nos francs-tireurs, choisis avec soin parmi les meilleurs troupiers de chaque régiment, vont inquiéter l'ennemi ; rien n'est plus curieux que de voir ces intrépides éclaireurs descendre de nos avant-postes, se cachant, bondissant, rampant et profitant, pour s'avancer, des moindres accidents du terrain.

A quatre cents mètres des grands bois sombres, nos francs-tireurs s'arrêtent. Chacun d'eux est porteur d'une botte de paille, de petite dimension, soigneusement bottelée. Ils la déposent à terre, se couchent derrière et tirent chaque fois qu'ils voient remuer dans les arbres.

Nos sentinelles cachées derrière des troncs d'arbres se tiennent immobiles. De temps à autre, on voit un homme se détacher, mettre en joue, puis on entend un coup de feu ; c'est un Prussien qui s'avançait en rampant.

La fusillade ne cesse de la journée; quelquefois, c'est un feu de peloton ; le plus souvent, une seule balle sort des fusils de nos soldats ; rien de mystérieux et de terrible comme ce grand bois noir de Saint-Arnual, où sont tapis les Allemands, et qui semble une tache d'encre au milieu du jaune des épis ; ce silence est plus épouvantable que la mêlée. Qu'attendent-ils donc, pour répondre à nos chassepots?

Le soir, la scène devient plus émouvante encore ; les arbres de la forêt paraissent marcher, et sur la terre, naguère éclairée

par un gai soleil, il semble que l'on voit des êtres humains ramper. Le bruit de la fusillade devient alors sinistre ; impossible de porter secours au malheureux qu'une balle a atteint : il faut attendre le jour, car dans ce pays accidenté, chaque butte de terre peut cacher un danger.

Le général Bataille a attaché à sa personne un douanier, qui lui rend les plus grands services. Ce brave, nommé Gélot, connait les moindres bouquets d'arbres ; pas une touffe d'herbe, pas une pierre ne peut lui échapper ; aussi prend-il, à toutes les reconnaissances, une part des plus actives.

Toutes les nuits, nos francs-tireurs partent en exploration. Parfois, ils s'arrêtent à peu de distance, le plus souvent ils vont à deux, trois et quatre kilomètres. Leur confiance n'a d'égale que leur bravoure.

D'ailleurs, tous nos soldats font preuve d'une audace semblable. Comme nous l'avons déjà dit, chaque jour, les régiments de chasseurs à cheval, 4e et 5e, fournissent un peloton de grand'garde à la *Brême d'or*. Cette maison est à cinq cents mètres des vedettes prussiennes, qui se dissimulent derrière de gros arbres. Parfois la pointe d'un casque, le bout d'une baïonnette apparaissent et c'est tout. Un avant-poste de cavalerie se laisse seul apercevoir : ce sont des uhlans westphaliens à l'uniforme bleu à lisérés et à fourragère jaune, qui, perchés sur leurs grands chevaux avec leurs longues lances, semblent des fantômes.

A la porte même de l'auberge, un petit chemin tortueux semé de cailloux va jusqu'à la forêt où se trouvent les Prussiens. Trois chasseurs à cheval, sentinelles avancées, parcourent constamment cette route. Le premier de ces chasseurs ne s'écarte guère de l'auberge; le second est au milieu de la route, c'est-à-dire à trois cents mètres ; mais le troisième se trouve à soixante pas tout au plus des uhlans.

Rien de plus émouvant que de voir cette sentinelle. Le cheval se cabre et redresse fièrement la tête ; il s'avance à quarante mètres de l'ennemi, puis les deux cavaliers font volte-face : pas un d'eux ne retourne la tête ; il semble qu'ils aient un égal mépris de la mort.

On croirait que pour cette corvée dangereuse, il est difficile de trouver des hommes déterminés. Le lieutenant de chasseurs qui commande ce poste, est au contraire, obligé chaque jour d'intervenir, tous les cavaliers voulant à la fois obtenir ce poste d'honneur.

A la nuit, ce poste de chasseurs à cheval se replie sur le vieux Styring, et est remplacé par l'infanterie. Mesure fort

sage ; un cavalier peut facilement être enlevé, son cheval entier en hennissant indique la place où il se trouve, puis, cheval et cavalier offrent à la balle un but certain, tandis que le fantassin, étendu dans un fossé, est à l'abri de toute surprise.

— Le 24 juillet, le 2e bataillon du 66e, commandant Gérard, avec deux escadrons du 4e chasseurs à cheval, sous la direction du lieutenant-colonel Pesmes, des chasseurs, va reconnaître la route de Saint-Arnual.

D'un autre côté, le 2e escadron du 4e chasseurs et la 2e division du 3e opèrent une reconnaissance sur Klein-Rosselle ; à leur arrivée, les uhlans qui sont de l'autre côté de la Rosselle, à Gross-Rosselle, en territoire prussien, se retirent au plus vite.

Enfin, la brigade de Jolivet (division Vergé) explore notre frontière le long du chemin de fer de Carling à Forbach. Le 76e suit la route de Carling, traverse le hameau de l'Hôpital et rejoint à Freyning le 77e de ligne. La brigade rentre alors à Saint-Avold.

Cette même journée du 24 juillet allait être marquée par une lâche et sauvage agression des uhlans sur notre territoire.

En avant du hameau de Schreckling, à soixante mètres environ, s'élève sur une petite éminence de la route de Thionville à Sarrelouis par Bouzonville, un poste de surveillance de la douane française, un peu plus grand qu'une guérite, un peu plus petit qu'une modeste chaumière. Une porte, deux lucarnes percées dans un mur en torchis, voilà l'aspect. Le toit est fait de vieilles tuiles. Le fond est le talus de la route.

Au-dessous d'une des lucarnes, en dehors, se trouve un petit banc de bois sur lequel s'asseyaient les douaniers de garde.

Le bureau de recette est à quelques centaines de pas, dans le village.

Le samedi 23 juillet, dans la soirée, une patrouille de quinze à vingt uhlans vient pousser une reconnaissance jusqu'à ce petit poste. L'officier laisse là ses hommes et s'avance jusqu'à l'entrée du village.

Une minute après, cet officier revient, et apercevant le douanier Michel, qui l'observe par la lucarne du poste, il lui envoie un coup de revolver.

Michel n'est pas atteint, mais saisissant son fusil, il tire à son tour sur l'officier, le manque, mais blesse grièvement son cheval. L'Allemand va riposter, mais Michel plus prompt a

déjà rechargé son arme et en a tiré un second coup qui blesse grièvement son ennemi.

Les uhlans vont se jeter sur le douanier, quand ils croient apercevoir un certain mouvement dans le village. Ils repartent donc au galop vers la frontière prussienne, entraînant leur officier, qui se soutient avec peine sur sa selle, et crient à Michel : « Nous reviendrons ».

La nuit suivante, entre une heure et demie et deux heures du matin, deux douaniers, Monty, âgé de cinquante-six ans, ayant sa retraite de la veille, et montant sa dernière garde, et Lejuste, âgé de vingt et un ans, qui a prêté serment, le jour même, et fait sa première faction, sont assis sur le petit banc extérieur du poste de surveillance et causent tranquillement.

Le vieux raconte au jeune ses prouesses, les ruses des contrebandiers, les combats auxquels il a pris part.

Tout à coup ils entendent un bruit de chevaux venant de la route de Prusse; mais à peine se sont-ils levés, afin de prendre leurs armes, que des uhlans, au nombre d'une cinquantaine, arrivent au galop et entourent le poste.

« C'est toi qui a blessé notre officier? dit en allemand un sous-officier à Monty.

— Non, répond celui-ci dans la même langue.

— Nous verrons cela à Sarrelouis. Tu es prisonnier.

— Jamais! » s'écrie Monty.

Aussitôt le uhlan, qui parle et dont le pistolet est baissé, fait feu. Le malheureux Monty tombe sur le banc. Il a le ventre ouvert et ses entrailles sortent. Un des uhlans qui a mis pied à terre, lui brise le crâne à coups de crosse.

Lejuste n'a pas le temps d'armer son fusil. Il reçoit deux coups de sabre à la poitrine, une balle dans le bras, une autre dans la main, et deux coups de sabre sur les mollets. Il tombe aussi, devant la porte, mais sans perdre connaissance. Il a la présence d'esprit de ne faire aucun mouvement, espérant passer pour mort, ce qui lui réussit à merveille.

Les uhlans imaginent alors de détruire la cabane, et dans ce but, ils déchargent leurs armes sur le petit bâtiment, qui s'écroule en partie.

A ce moment, d'un bouquet d'arbres voisin, partent six coups de fusils qui font de grands ravages dans les rangs des Prussiens. Deux chevaux tombent morts. Plusieurs uhlans sont atteints gravement. Pendant qu'une partie de leurs camarades s'élancent vers le bouquet d'arbres, afin de découvrir ces mystérieux agresseurs, les autres partent au galop vers le village y chercher une voiture pour ramener les blessés.

Ces six coups de feu ont été tirés par une ronde de douaniers, qui, voyant qu'il était trop tard pour secourir leurs camarades, ont songé au moins à les venger. Les uhlans ne peuvent les découvrir dans l'obscurité, et de part et d'autre on s'abstient de tirer de nouveau, de peur de blesser quelque ami.

Les uhlans qui sont entrés dans le village, s'arrêtent devant la maison du paysan Schreklinger. On frappe rudement à la porte, en menaçant de l'enfoncer. Le paysan se lève et vient ouvrir en toute hâte.

« Misérable coquin, lui dit un Allemand, tu vas atteler deux chevaux à ton chariot et nous suivre.

— Où faut-il aller?

— Conduire des blessés à Sarrelouis. Obéis vite ou je te tue. »

Schreklinger s'empresse de s'habiller et d'atteler. On jette des bottes de paille sur son chariot et on part pour le poste.

Quatre blessés prussiens sont placés sur la voiture. Les deux uhlans, dont les chevaux ont été tués, y montent aussi. Puis, l'un d'eux, pensant que Lejuste est encore vivant, le hisse également sur le chariot.

On part, le douanier continue de faire le mort, et entend une discussion assez vive à son sujet entre les Prussiens :

« Eh bien! jetez-le en bas, dit un chef. S'il n'est pas crevé, cela l'achèvera. »

On le pousse, il tombe sur la route sans pousser un cri, puis il perd connaissance.

Au matin, il revient à lui et se traîne sur le bord de la route, où il attend quelques heures. Des paysans l'aperçoivent et le portent à Bouzonville, où M. Bourgard, brigadier des douanes en retraite, lui donne l'hospitalité, et grâce à ses soins le brave Lejuste put guérir rapidement.

Le même jour, une autre troupe de uhlans composée de vingt à vingt-cinq hommes et prenant la route de Sarrelouis à Boulay, se dirige vers le bureau des douanes français, situé au hameau des Trois-Maisons, en avant du village de Villing. Là demeure M. Syndic, receveur, ordinairement assisté du planton Bausch.

Dans la soirée, la bande des Allemands arrive aux Trois-Maisons et met pied à terre devant le bureau du receveur. Ils garrottent aussitôt le planton Bausch, qui est sorti en entendant du bruit, puis entrent dans le bureau. Le lieutenant de uhlans se découvre devant M. Syndic, absolument comme un brigand d'opéra-comique, et, avec une politesse affectée, lui annonce qu'il a ordre de le prendre lui et sa caisse

Le receveur ne songe pas à faire résistance, par cette bonne raison que sa caisse est presque vide, ce qui s'explique en ce temps où il n'y a plus de trafic entre Sarrelouis et Boulay. Il se laisse emmener avec son planton.

Un peu plus près du territoire prussien se trouve un petit poste, pareil à celui de Schreckling. Le lieutenant des douanes Lenfant, suivi de son homme d'escorte nommé Houssard, venant de Merten, en faisant sa ronde, est entré dans ce poste non occupé, dont il a la clef et vise un registre d'ordre pour certifier son passage.

A ce moment, le poste se trouve envahi par les uhlans qui reviennent des Trois-Maisons, emmenant MM. Syndic et Bausch. Se voyant entourés, le lieutenant Lenfant et son douanier, ne font également pas de résistance et tous les quatre, considérés comme prisonniers de guerre, sont conduits et écroués à Sarrelouis.

— Le 25 juillet, le général Pouget, commandant la 1re brigade de la 2e division du 2e corps, tombe gravement malade. Le colonel Haca du 8e de ligne, doit prendre le commandement de cette brigade et laisse au lieutenant-colonel Gabrielli la direction de son régiment.

Ce même jour, le colonel Rolland, du 23e de ligne, à la tête de deux bataillons de son régiment et d'un escadron du 5e chasseurs, exécute une deuxième reconnaissance, sur Geislautern situé à un kilomètre environ de Werden, sur la Sarre. Un poste ennemi, placé à Geislautern, se retire à notre approche sur Werden, où se trouve un régiment de la garnison de Sarrelouis, le 40e prussien.

La reconnaissance revient au camp, en passant par Ludweiler et Gros-Rosselle. Les jours suivants, d'autres reconnaissances sont faites dans les mêmes directions par une ou deux compagnies, et par des sections de francs-tireurs, qui fouillent le pays dans toutes les directions; ces détachements rencontrent souvent des patrouilles de uhlans, qui se retirent au plus vite à notre approche.

Ainsi que nous l'avons déjà dit, chaque régiment du 2e corps a formé, pour le service des reconnaissances, une section de trente francs-tireurs volontaires avec deux sergents, quatre caporaux, et un officier. Celle du 23e est commandée par le sous-lieutenant Coron.

Le 25 juillet, le général de Failly arrive avec le Ve corps à Sarreguèmines. Le 2e de ligne, qui depuis le 21 juillet, occupait cette position importante, revient alors, après une marche des plus pénibles, rejoindre sa division campée à Beuing

— Le 26 juillet, le général Micheler, commandant la 2e brigade de la division du 2e corps, opère avec un de ses régiments, le 24e de ligne, une forte reconnaissance sur le territoire prussien. Parti du camp de Merlebach, au point du jour et précédé d'un peloton du 7e dragons, sous les ordres du sous-lieutenant Souin, il traverse sans coup férir un premier village; en arrivant au hameau de Carlsbronnen, notre reconnaissance est accueillie par quelques coups de fusil tirés des fenêtres. La section des francs-tireurs du 24e de ligne se jette en avant et riposte. Un caporal de cette section tue raide un officier prussien, qui, armé du fusil d'un de ses hommes, ajustait le sous-lieutenant des francs-tireurs. Bientôt la grand'garde prussienne, qui occupait Carlsbronnen, en est débusquée et file à toutes jambes.

Le 24e de ligne s'avance encore dans cette sorte de presqu'île que forme le territoire prussien, dans le département de la Moselle, près de Forbach. On marche sur Ludweiler, gros village situé sur la rive gauche de la Rosselle.

Bientôt la section des francs-tireurs se rencontre inopinément avec un avant-poste prussien. Huit cents mètres les séparent. Les Allemands commencent à tirer, leurs balles tombent à cent mètres environ de notre section.

L'officier français commande le feu par rangs; le premier rang ayant mal visé, les Prussiens ne paraissent pas avoir été atteints; mais le deuxième rang ayant rectifié sa hausse, on voit des Allemands tomber à la deuxième décharge, et le peloton s'enfuir. A ces détonations, un campement prussien établi à hauteur de Ludweiler se lève subitement et s'enfuit dans la direction de Sarrelouis.

A cinq heures et demie du soir, le 24e rentre au camp de Merlebach, rapportant comme trophées, huit fusils à aiguille. Il n'y a pas eu un seul blessé de notre côté. Le tambour-major a seul reçu dans son képi une balle, qui s'est arrêtée dans les plis de l'étoffe.

En même temps, deux compagnies du 2e de ligne, sous les ordres du colonel de Saint-Hilier et du lieutenant-colonel de Boucheman, partis du camp de Rosbruck, se sont avancés à six kilomètres sur le territoire prussien, et rencontrent dans les bois situés entre Emersweiller et Gross-Rosselle un camp prussien composé d'un gros détachement d'infanterie avec de la cavalerie et une section d'artillerie légère. Les avant-postes allemands, croyant que cette petite troupe est l'avant-garde d'une forte colonne française, se replient, tandis que nos soldats opèrent également leur retraite.

Le même jour, les 3e et 5e escadrons du 7e dragons sont détachés auprès du général Vergé, commandant la 1re division d'infanterie du IIe corps à Saint-Avold.

Les 1er et 2e escadrons du même régiment, sont également mis à la disposition du général de Laveaucoupet, commandant la 3e division du même corps.

Dans la nuit du 25 au 26 juillet, un capitaine de chasseurs à cheval, attaché à la division Bataille, s'en va entre onze heures et minuit, accompagné d'un peloton de cavalerie, reconnaître la forêt de Saint-Arnual. Croyant qu'il n'y a pas de chemin dans les bois de ce côté de la frontière, il met pied à terre, et débouclant son sabre qui pourrait le gêner dans les broussailles, il s'avance seul et sans armes à une centaine de mètres, au travers du fourré.

Tout à coup, il entend marcher et parler en allemand. Le capitaine, qui comprend cette langue, prête l'oreille avec attention. Quelques instants après, il voit passer deux uhlans dans un sentier et il entend ces mots : « Ce matin, j'ai bu dix chopes de bière dans un cabaret de Sarrebrück, et quand il s'est agi de payer, l'hôtesse a gracieusement refusé de recevoir mon argent... je t'y conduirai demain. »

Si le capitaine avait conservé son revolver, le uhlan, à coup sûr, eût manqué de parole à son camarade.

— Le 27 juillet, le 3e bataillon du 8e de ligne (commandant Colonna d'Istria) va relever le 1er bataillon (commandant Denat), du même régiment, à Styring.

En avant de ce village, à un mille au plus de la frontière prussienne, est située l'usine de Styring-Wendel, dont les hauts-fourneaux et les machines en pleine activité offrent un saisissant tableau de la puissance industrielle. En temps ordinaire, il y a là deux mille cinq cents ouvriers; dans ce moment, cinq cents seulement travaillent à fabriquer des rails. Les cheminées jettent bruit, flamme, fumée, et les wagons qui vont au puits de la Rosselle roulent incessamment. On est bien étonné que les Prussiens n'aient pas d'avance occupé ce point, qui est la seule ressource de charbon de la forge. Un de leurs officiers, disait, paraît-il, la veille à Schœneck : « Si je commandais, les hauts-fourneaux des Français n'auraient pas de quoi marcher longtemps! »

Au delà de cette usine, la voie du chemin de fer de Forbach à Sarrebrück s'engage dans une profonde tranchée. A droite et à gauche, des chambres de mine ont été creusées dans le roc, afin de combler, en cas de besoin, la tranchée, au moyen d'une explosion formidable, mais elles ne sont pas chargées.

Il faudrait, paraît-il, plus de deux mois pour rétablir la voie, si on la détruisait par ce moyen.

Au sortir de la tranchée, on entre en plein bois dans une belle forêt aux arbres séculaires. A la frontière, un poteau noir et blanc indique la limite franco-prussienne. Une locomotive arrive à toute vapeur et s'arrête à cet endroit. Des ouvriers de la Compagnie de l'Est en descendent, afin de remettre en état les rails que les ennemis ont déboulonnés, dans l'aimable intention, sans doute, de provoquer un accident.

Déjà des herbes sauvages poussent sur la voie ferrée. Le longs des pentes gazonnées, qui tapissent la lisière du bois communal de Sarrebrück, croissent de grandes fleurs jaunes de la famille des mimosas, des bourraches, des campanules bleues, des menthes et des serpolets. Sur la gauche, la forêt s'épaissit, c'est à peine si les troncs moussus des grands arbres sont striés par une étroite bande de lumière. C'est bien une forêt allemande; on croit entendre le cor de Freyschütz.

A droite, au contraire, le terrain s'abaisse, les arbres sont plus rares, leur feuillage est moins dense, et l'on aperçoit à travers leurs troncs un étang verdâtre, à moitié caché par des roseaux, et sur lequel s'étalent en pleine lumière des nénuphars avec leurs larges feuilles et leurs coupes d'or. De cet étang paraît sortir un cours d'eau.

Un brouillard assez épais couvre le ciel, mais de temps à autre, il semble vouloir se dissiper sous l'action des premiers rayons du soleil. Les oiseaux gazouillent sous la feuillée des hêtres et des chênes, et la forêt retentit de ces bruits vagues et mystérieux, qui jettent dans l'âme une sensation de bonheur et à la fois de douce et de mélancolique tristesse.

De distance en distance, apparaît, à moitié cachée dans le feuillage, une sentinelle, sac au dos, appuyée sur son chassepot.

Un avant-poste du 77e de ligne occupe le chalet d'un cantonnier allemand portant le n° 50-51. Les armes sont en faisceaux, et les troupiers accroupis sous les arbres, s'amusent à causer et à fumer. Rien de plus typique comme de voir ces visages hâlés au soleil, et, ces uniformes souillés par l'usage, se détachant sur le fond vert des buissons et des arbres.

Le derrière de ce chalet est en contre-bas de plusieurs mètres; un sentier assez rapide conduit au bas du talus; à cinquante mètres sur un terrain en pente, au milieu d'arbres fruitiers, s'étend un petit village, dont les habitants vaquent tranquillement à leurs occupations accoutumées, tandis que les enfants jouent avec nos soldats, qui gaulent des pommes.

Au fond, sur la gauche, est une source où nos hommes viennent chercher de l'eau et d'où part un chemin sablonneux, qui monte en serpentant vers les collines bornant l'horizon, couvertes par les tentes de la division Bataille. Ce sont les hauteurs presque inaccessibles de Spickeren.

Tout est calme dans la forêt et dans la plaine; à voir cette vallée, si tranquille, si fleurie, on ne pourrait guère se douter que, de chaque côté, des ennemis acharnés se guettent pour s'envoyer la mort. De temps à autre, une petite fumée blanchâtre s'élève en colonne, puis on entend une détonation. Ce sont des tirailleurs en vedette, établis dans une tranchée et garantis sur leur flanc gauche par un petit mur en pierre, qui font feu sur des éclaireurs prussiens postés dans les champs, le long d'un petit chemin bordé d'arbres, qui conduit à une maison blanche.

Une distance d'au moins mille mètres sépare les deux partis. Un certain nombre de Prussiens paraissent se rassembler contre cette maison; un vieux sergent, auquel son habileté au tir a valu la trompette d'or sur le bras gauche, signe distinctif des bons tireurs, est chargé de les débusquer. Au premier coup de feu, la balle tombe sur le chemin en soulevant un petit nuage de poussière, à peut-être quinze ou vingt mètres sur la droite des Allemands.

Peu à peu il rectifie son tir : au cinquième coup, la balle frappe le mur de la maison blanche, ce qui paraît faire une mauvaise impression aux ennemis, car ils détalent rapidement en suivant la lisière des arbres.

La nuit précédente, une compagnie prussienne s'est avancée sur nos avant-postes. Un de nos officiers a vu ce mouvement. Ses hommes prennent rapidement leurs fusils, puis se répandent en tirailleurs autour de la compagnie, qui s'avance toujours, se croyant sûre de l'impunité. Peu à peu, le cercle se rétrécit, et déjà les extrémités vont se rejoindre lorsqu'un caporal français, comprenant mal l'ordre qui lui a été donné, fait feu. Sa balle va frapper un Prussien, mais l'éveil est donné; l'ennemi se fraye un chemin en perçant notre ligne et se retire, poursuivi par les coups de feu. Deux ou trois cadavres restent étendus sur le terrain.

Près de la chaussée du chemin de fer, à cinq cents mètres de nos avant-postes, on aperçoit, le lendemain, dans la journée, des points noirs. Ce sont des corbeaux qui déchirent les trois Prussiens étendus en cet endroit et que leurs camarades n'ont pas osé venir retirer, car c'est s'exposer à une mort presque certaine.

Pour empêcher tout mouvement de l'ennemi, nos tirailleurs restent couchés à terre; leur œil se trouve à la hauteur des blés, tout ce qui dépasse est salué d'un coup de feu.

Le service de nos grand'gardes dure vingt-quatre heures consécutives; pendant ce temps, les soldats ne peuvent prendre une seconde de repos; sur soixante hommes, effectif moyen d'une compagnie à ce moment, dix-huit sont détaches comme sentinelles, les autres sont distribués en petits postes de trois hommes placés à côté des factionnaires. Les officiers se promènent le long des sentinelles, afin de s'assurer que tout le monde veille.

Les Prussiens font preuve d'une impudence peu commune ; la nuit précédente, quatre uhlans sont venus à cinquante pas de nos avant-postes, sans être aperçus ; lorsque l'alarme a été donnée, il était trop tard pour les atteindre.

Du reste, nos soldats ne se privent pas non plus d'aller rôder sur le territoire prussien. Dans la nuit du 26 au 27 juillet, un lieutenant fait quatre kilomètres du côté de Sarrebrück avec douze hommes déployés en tirailleurs, et comme son capitaine l'en félicite : « Que voulez-vous, mon capitaine, lui répond-il, ça repose des corvées. »

Dans la matinée, un autre officier montre à l'un de ses troupiers un superbe jardin où s'aperçoivent des petits pois : « Comme ces petits pois feraient bien dans notre soupe! » dit-il; malheureusement ce jardin se trouve à trois cents mètres des Prussiens. Le « lignard » ne se fait pas répéter deux fois l'avertissement, et disparaît en rampant. Un quart d'heure, une demi-heure se passent, le soldat ne revient pas, et l'inquiétude commence à s'emparer de ses camarades, lorsque tout à coup, il fait son entrée triomphale : « Que diable as-tu donc fait? gronde l'officier. — Je vas vous dire, mon lieutenant, j'ai les petits pois; seulement, afin qu'ils soient plus tôt prêts pour la soupe, je les ai écossés là-bas ».

Là-bas, c'est sous le feu de l'ennemi.

Nos troupiers sont furieux; ils manquent complétement de tabac et il faudrait aller le chercher à Sarrebrück : car les habitants du village allemand situé près de la levée du chemin de fer ne paraissent pas disposés à faire leurs commissions : « Quels brigands que ces têtes carrées! s'écrie un de nos soldats; nous ne leur avons pas fait de mal; et pourtant ils nous font payer cinquante centimes un morceau de pain noir et gluant, à peine gros comme le poing! »

De l'autre côté de la levée, les Prussiens occupent le bois qui domine le poste avancé et est situé sur une pente tellement

rapide que nul ne pourrait la descendre sans s'accrocher et se retenir aux troncs et aux branches des arbres. On fait bonne garde de ce côté, car les Allemands peuvent, d'un moment à l'autre, sortir à l'improviste, de cet épais massif.

Ce même jour, 27 juillet, les 1er et 6e escadrons du 4e chasseurs à cheval, partent à quatre heures du matin, sous les ordres du commandant Lescot, afin d'opérer une reconnaissance sur Klein-Rosselle. De l'autre côté de la rivière, sur la route de Sarrelouis à Forbach, une petite troupe d'infanterie prussienne est bientôt signalée et s'avance jusqu'à portée de fusil, puis se replie tout à coup dans les bois qui bordent la route.

A ce moment une reconnaissance française, composée d'une section du génie, de deux bataillons du 24e de ligne venus de Bening et d'un peloton du 7e dragons, le tout sous les ordres du général Micheler (2e brigade, 3e division), arrive à Gross-Rosselle, par le chemin d'Emersweiller.

Conformément aux ordres, les deux escadrons du 4e chasseurs se joignent à cette troupe, qui se dirige en plein territoire prussien, dans un terrain très accidenté, à travers la magnifique forêt royale de Geislautern, où elle est surprise par un violent orage. Après avoir marché vers l'Ouest, pendant un certain temps, elle se rabat au Nord sur le village de Ludweiller, au sortir duquel, elle a essuyé la fusillade d'une troupe prussienne embusquée dans les bois et dans des positions difficiles à aborder. Néanmoins le général Micheler ordonne l'attaque. La section du génie, sous les ordres du capitaine en second Cossart, se jette en avant, afin de se frayer le chemin. Bientôt l'ennemi est délogé, mis en fuite, et la reconnaissance revient par la route de Sarrelouis à Gross-Rosselle, se dirigeant sur Bening-Merlebach, où elle est de retour vers midi.

Pendant ce temps, les 1er et 4e escadrons du 5e chasseurs, sous les ordres du commandant de Labrousse, s'étaient, au point du jour, dirigés sur Schœneck et revenaient, quelque temps après, à leur campement, sans avoir aperçu le moindre ennemi.

— Le 28 juillet, l'artillerie de la division Bataille, placée sur le plateau de Spickeren, envoie plusieurs obus sur le terrain de manœuvre de Sarrebrück, afin d'assurer la justesse de son tir. De Spickeren à Sarrebrück, il y a la plaine et la grande route. Ce n'est qu'à deux cents mètres de la ville que se trouvent les hauteurs connues sous le nom d'*Exercitz Platz*. L'ennemi ne riposte pas.

Le même jour, les 2e et 3e escadrons du 4e chasseurs à che-

val, commandé par le lieutenant-colonel Pesme, font une reconnaissance au moulin de Simbach, à l'Est de Spickeren, sur la Sarre, et ne rencontrent pas d'ennemis.

—Le 29 juillet, l'Empereur, arrivé de la veille à Metz, vient à Saint-Avold. Après avoir reconnu la position des divers corps, Sa Majesté juge que, jusqu'à ce qu'on ait une suffisante manifestation des projets de l'ennemi, il y aura lieu de porter l'armée plus près de la frontière, en rapprochant, en même temps, les corps de gauche de la voie ferrée de Metz à Sarrebrück.

En conséquence, à sa rentrée à Metz, le quartier-général du 2e corps est porté de Saint-Avold à Forbach. La division de Laveaucoupet va s'établir sur les plateaux à Œtingen, en seconde ligne en arrière de la brigade (division Bataille), qui occupe Spickeren. La division Vergé remplace celle de Laveaucoupet à son campement de Bening-Merlebach.

Le 30 juillet, éclate un violent orage, accompagné d'une pluie abondante, qui détrempe le terrain, mais ne dure pas longtemps.

Attaque de Sarrebrück. — (2 août)
L'Empereur et le Prince Impérial sur le Terrain de manœuvres.

CHAPITRE II

Sarrebrück

Mouvements des armées allemandes. — Sarrebrück. — Sa garnison. — Démonstration du 2e corps. — Dispositions des troupes de Frossard. — Le matin du 2 août. — Aspect du pays. — En avant! — A Styring. — Le premier coup de canon. — Attaque de la brigade Fauvart-Bastoul. — Le lieutenant-colonel Thibaudin du 67e s'empare de Saint-Arnual. — Combat d'artillerie. — Le général Bataille et son état-major. — Attaque du 66e. — Mort du lieutenant Debar. — Pertes de ce régiment. — Attaque des 23e et 8e de ligne. — Prise du terrain de manœuvres. — A la barricade du pont du chemin de fer. — L'incendie au pétrole. — Mouvements du 5e chasseurs à cheval. — Le 1er bataillon du 77e s'empare de Gersweiler. — Arrivée de l'Empereur et du Prince Impérial. — Combat d'artillerie. — Vue de Sarrebrück. — Incendie de la gare Saint-Jean. — Le 19e chasseurs à pied entre dans Sarrebrück. — L'auberge de Bellevue. — Tir des mitrailleuses. — Effets terribles. — Le maréchal Le Bœuf et le blessé. — Retraite des Prussiens. — Départ de l'Empereur pour Metz. — Le général Frossard

et le bourgmestre de Sarrebrück. — Pertes françaises et allemandes. — Le général Bataille à Maison-Rouge. — A l'ambulance. — Le Parisien blessé. — Les prisonniers prussiens. — Construction de tranchées sur le Terrain de manœuvres. — Positions occupées par le 2e corps après le combat. — La nuit.

Le commandant en chef voulait que le IIe corps fût éventuellement en mesure d'occuper Sarrebrück et de se porter au delà, suivant les circonstances et les mouvements de l'ennemi.

Dans ses suppositions à ce sujet, peut-être prévoit-il aussi un passage de la Sarre par les Prussiens près de Sarrelouis et un débouché en forces de ce côté.

A ce moment, bien que l'ennemi n'ait fait encore aucune démonstration qui puisse nous éclairer sur ses intentions, cependant les renseignements recueillis sur ses mouvements préparatoires ont pris plus de consistance. Les VIIe et VIII corps prussiens vont se concentrer au Nord de la Sarre et forment une armée aux ordres du général von Steinmetz. Leurs colonnes remontent dans la vallée de la Moselle, et celle de la Sarre, pour venir se masser entre Sarrelouis et Sarrebrück. On nous signale comme étant dirigés de Mayence vers Kaiserlautern, les régiments faisant partie d'autres corps d'armée, les IIIe et IXe, qui doivent constituer l'armée du prince Frédéric-Charles. Les Prussiens, dit-on, se disposent à prendre l'offensive. Déjà, des détachements d'infanterie de quelque importance ont franchi la Sarre, en aval de Sarrebrück, vers le confluent de la Rosselle et se sont montrés devant nos reconnaissances jusqu'aux villages de Geislautern et Ludweiler.

Il nous importe de nous fixer sur ces questions. L'Empereur décide qu'on effectuera une reconnaissance offensive sur Sarrebrück, qu'on rejettera les Prussiens au delà de la Sarre, qu'on s'emparera des hauteurs qui dominent la partie de cette ville située sur la rive gauche, de manière à maîtriser la ville elle-même, afin d'amener l'ennemi à manifester sa présence et ses vues.

Quoique les Prussiens n'aient pas encore montré de forces sérieuses à Sarrebrück même, il se peut néanmoins qu'ils soient en mesure d'opposer une résistance soutenue à notre mouvement, en faisant envoyer sur ce point des troupes déjà établies aux environs. Nous avons la persuasion qu'ils le feront; qu'ils ne pourront pas laisser envahir leur territoire, occuper une ville importante, sans chercher à repousser par les armes cette tentative, et nous devons prendre nos dispositions en conséquence.

Sans être une place de guerre, Sarrebrück (pont de la Sarre), chef-lieu d'un des treize cercles du district de Trèves, dans le grand duché du Bas-Rhin, situé au débouché de la belle forêt de Forbach, à deux kilomètres de notre frontière, à une heure de Forbach et de Sarreguemines, est une position militaire très bonne et facile à défendre, grâce aux hauteurs qui l'entourent et la dominent.

Bâtie sur la rive gauche de la Sarre, ayant une excellente communication avec la rive droite par un beau pont jeté sur la rivière, cette ville est, aux mains des Prussiens, une vedette pour observer notre frontière.

La Sarre, principal affluent de la Moselle, est un cours d'eau qui commence à devenir important à partir de Sarrebrück, puisqu'il est navigable depuis cette ville et porte des bateaux de soixante-quinze tonneaux. La possession de ce point a un autre intérêt. Trois lignes se croisent à Sarrebrück : une se dirigeant sur Trèves et le duché de Luxembourg à l'Ouest, une sur Mayence au Nord, une sur Metz au Sud.

Sarrebrück a huit mille âmes, est bien bâtie et se compose de deux parties : la ville proprement dite, assise sur la rive gauche de la Sarre ; le faubourg Saint-Jean, sur la rive droite, communiquant avec la ville par un pont large et commode. La Sarre, en cet endroit, a plus de trente mètres.

La campagne de 1794 nous avait mis en possession de Sarrebrück, 1815 nous l'a enlevée.

— Le 31 juillet, le maréchal Bazaine, à qui la direction supérieure de l'opération à exécuter vient d'être donnée, réunit les généraux Frossard et de Failly, pour régler de concert ce qui devra être fait. Il est décidé que le IIe corps se portera sur Sarrebrück, qu'en même temps, le général de Failly fera une démonstration en avant de Sarreguemines et qu'une division du IIIe corps se montrera sur la Sarre, en avant de Sarrebrück, près de Werden.

Ce même jour, le commandant du IIe corps, voulant avoir à Forbach même le gros de ses forces, y appelle sa 1re division (Vergé), qui y arrive à midi et l'établit à l'Ouest, un peu en arrière de cette ville, de chaque côté de la route venant de Sarrelouis ; la 2e division (Bataille) occupe le plateau de Spickeren.

La 3e division (de Laveaucoupet) s'avance sur la route de Sarreguemines, pour aller s'établir à quatre kilomètres à l'Est de Forbach, sur les hauteurs de Behren, qui dominent le village de Bousbach.

Enfin, les 1er et 2e escadrons du 7e dragons quittent leur

bivouac de Bening-Merlebach et vont camper le soir du même jour à Œtingen, tandis que les 3e et 5e escadrons vont s'établir à Forbach même.

— Après les fortes averses du 30 juillet dernier, le temps est revenu au soleil et à la chaleur. Le matin et le soir seulement, d'épais brouillards remplissent la vallée de la Sarre et rendent le service des grand'gardes et des rondes d'autant plus difficile.

Le 1er août, vers trois heures du matin, une de nos compagnies, envoyée en reconnaissance, dépasse la ligne des postes avancés, qui se tiennent aplatis et immobiles, dans des champs de pommes de terre et dans la rosée. Il fait un épais brouillard à couper au couteau. En faisant un changement de direction, le capitaine qui commande s'aperçoit que deux de ses hommes ont disparu. On les recherche inutilement et, à la rentrée au camp, on ne les trouve pas davantage.

Rapport en est fait : le quartier général divisionnaire (Bataille) s'en émeut, et à huit heures, trois compagnies d'infanterie et un escadron de dragons se mettent en marche pour les rechercher. Or, voici ce qui s'est passé : les deux hommes ne se sont pas tenus bien groupés avec leurs camarades et se sont perdus dans les broussailles.

Au soleil levant, ils se voient à Schœneck, village de l'extrême frontière, où ils vont aller pour se rafraîchir, quand une femme leur dit : « Les Prussiens sont là, derrière l'église ». Ils n'ont que le temps de se jeter chez un habitant de bonne volonté, qui les cache ; et du fond d'un grenier, ils voient défiler toute la reconnaissance prussienne. Celle-ci emporte de la farine, de la viande et emmène même un cheval, et nos deux héros peuvent alors rejoindre leur corps où, pour avoir mis tant de monde sur pied, ils sont gratifiés de quelques jours de salle de police.

— Le 2 août, quoique leur concentration soit presque terminée, les Prussiens sont partout encore hors de portée de nos coups, d'après le système adopté par leur grand quartier-général, et qui consiste à masser leurs forces assez loin de nous pour qu'une offensive de notre part ne surprenne point leurs armées avant qu'elles soient constituées.

Cependant, ils ont laissé à Sarrebrück, en face de Forbach, une petite garnison pour en faire un centre d'espionnage et de reconnaissances, qui agit du reste très activement. Cette garnison se compose du 40e régiment et d'un bataillon du 69e, avec le soutien d'un bataillon du 29e, à Hensveiler. Cinq escadrons sans cesse en mouvement gardent au loin la posi-

tion. Le géneral comte von Gneisenau commande ces forces.

Plus heureux que Douay à Wissembourg, il a un service d'éclaireurs admirablement fait; on ne lui a pas enjoint, comme à notre malheureux général, d'accepter la bataille quand même: il lui est au contraire défendu de s'engager au-delà des limites de la plus stricte prudence.

Si sa cavalerie lui annonce un mouvement tournant, il doit sur le champ se replier. Enfin, il lui est surtout recommandé de n'engager que peu de monde de l'autre côté de la Sarre et de la ville, de se conserver des soutiens et de ne rien risquer.

L'unique but de sa résistance est de tâter l'ennemi, qui viendra à lui, et de s'assurer de son nombre. Malgré tant de précautions, l'incessante préoccupation du général von Steinmetz, chef de la Ire armée, dont cette garnison dépend, est précisément sa position aventurée; il envoie les plus pressantes recommandations.

On maintient ce poste, malgré le danger, pour surveiller nos mouvements et protéger les voies ferrées, que l'on veut, selon les éventualités, ou détruire ou conserver.

— Le 2 août, au matin, le soleil se lève radieux et monte sur un ciel sans nuages, éclairant au loin cette verte campagne lorraine, toute humide de rosée, sans brouillard, mais enveloppée de cette moiteur vivifiante des prés, aux matins d'été. Aussi loin qu'on peut voir, sur ces coteaux, dans ces replis de terrain, çà et là, des campements pittoresques apparaissent. Des fumées bleues montent en l'air; des troupiers, autour des feux, surveillent scrupuleusement la soupe bouillante. La blancheur des tentes, la teinte noire et rouge des bataillons apparaît au bord des bois sombres.

Là-bas, au loin, c'est la frontière; cet horizon bleuâtre et noyé, c'est la Prusse. Sur les herbages des collines qui nous font face, on distingue des points brillants d'or et d'acier; ce sont les pointes des casques allemands ainsi que leurs baïonnettes.

A l'extrême gauche, on voit la ligne du chemin de fer, faisant sa trouée dans le bois, avec des tranchées dans la roche. Le panorama présente ensuite une série de collines de peu d'élévation, mais suffisant pourtant à nous masquer la ville.

Au centre, on aperçoit un vaste rectangle entouré d'arbres séculaires. C'est le champ de manœuvres des Prussiens de la garnison de Sarrebrück. A côté s'élève une maison sur laquelle, il y a déjà trois jours, on a tiré à boulet plein : rien n'y a bougé,

et quelques heures après, la cheminée fumait comme si rien ne s'était passé.

Le IIe corps a reçu l'ordre de se porter, le 2 août, sur Sarrebrück. La 2e division (général Bataille) est placée en première ligne.

La 2e brigade (général Fauvart-Bastoul), 66e et 67e de ligne, qui occupe la position de droite, tient la droite. Elle doit être appuyée sur ses flancs par la 8e batterie (4 rayé), capitaines Benoit et Brunet, et la 10e batterie (12 rayé) du 5e d'artillerie, capitaines Carbonnel et Petitpas, commencer l'attaque, descendre du plateau de Spickeren, prendre le village de Saint-Arnual occupé par des postes ennemis, gravir la partie Est des hauteurs au-dessus de la ville de Sarrebrück et se rabattre à gauche vers le plateau dit du Champ de manœuvres.

Le 66e de ligne (colonel Ameller) a la tâche difficile de s'emparer des hauteurs qui dominent la ville sur la rive gauche de la Sarre, et de les couronner.

De leur côté, les 1er et 3e bataillons du 67e (colonel Mangin) doivent agir, d'abord appuyés sur leur centre et un peu en arrière par le 2e bataillon. Ce dernier, ayant peu de chemin à parcourir, partira après les autres.

La ligne de bataille du IIe corps figure une courbe concave, dont les deux extrémités doivent s'appuyer sur la Sarre. Le 3e bataillon du 67e, qui forme l'extrémité droite de cette courbe, a reçu l'ordre de traverser les collines boisées qui dominent Saint-Arnual, d'enlever ce village, et de se relier ensuite, en appuyant à gauche, avec le reste du régiment. Le 1er bataillon placé à gauche du 3e devra se déployer dans la plaine, enlever successivement les mamelons échelonnés qui encaissent la Sarre et couronner les hauteurs. Enfin, le 2e bataillon, placé au milieu et un peu en arrière des deux autres, les relie en les appuyant et doit faciliter leur tâche.

La 1re brigade de la division de Laveaucoupet (10e chasseurs à pied, 2e et 63e de ligne (général Doëns), doit au besoin la soutenir en seconde ligne et ira prendre position sur l'Eperon avec sa batterie de mitrailleuses divisionnaire.

A gauche de la brigade Fauvart-Bastoul, prendra position la 1re brigade de la division Bataille (12e chasseurs, 8e et 23e de ligne), sous les ordres du colonel Haca. Cette brigade s'avancera par la voie ferrée, les bois et la route, pour aborder de front les pentes et le plateau du champ de manœuvres et des casernes, en réglant son mouvement sur celui de la brigade Fauvard-Bastoul placée à droite.

La 7e batterie (4 rayé), capitaines Bobet et Priguet, et la

11e batterie (12 rayé), capitaines Human et Vincent du 5e d'artillerie, appuient le mouvement, en prenant position à gauche au chemin de Forbach à Sarrebrück.

Le 5e chasseurs à cheval éclaire la marche de cette brigade.

La 9e batterie (mitrailleuses), capitaines Dupré et Coinet, du 5e d'artillerie, reste en réserve.

Enfin, à l'extrême gauche, le 6e escadron du 4e chasseurs, le 3e bataillon de chasseurs à pied, un bataillon du 77e et la 12e batterie (4 rayé), capitaines Martimor et Dupuy, du 5e d'artillerie, sous les ordres du colonel du Ferron, du 4e chasseurs, sont envoyés en reconnaissance vers Gersweiler, pour faire une diversion à l'attaque principale sur Sarrebrück et nous tenir en communication, s'il est nécessaire, avec les troupes du IIIe corps.

Les trois autres brigades des divisions de Laveaucoupet et Vergé, 24e et 40e de ligne (général Micheler), 32e et 55e de ligne (général Letellier-Valazé), 76e et 77e de ligne (général Jolivet), sont maintenues comme réserves sur leurs campements respectifs.

Toutes les troupes de la première ligne portent le sac avec le campement paqueté; au contraire, celles de la deuxième ligne ont laissé leurs tentes dressées et leurs sacs au bivouac.

Les hauteurs à aborder sont habituellement occupées par une force prussienne d'infanterie et de cavalerie, qui détache, sur les pentes et dans le vallon en avant, des grand'gardes et des vedettes, avec lesquelles nos postes avancés tiraillent depuis plusieurs jours. Il y a lieu de croire que, quand nous chercherons à les en déloger, des forces plus considérables viendront, comme nous l'avons dit plus haut, appuyer celles-là et soutenir la lutte.

Toute la matinée du 2 août, on tiraille vigoureusement avec les avant-postes prussiens établis de l'autre côté de la Sarre.

Du plateau de Spickeren, on embrasse le magnifique paysage du rideau de collines qui couvrent fortement Sarrebrück, du côté de la frontière française. Ce sont, à partir de notre gauche, la grande colline où murmure et verdoie la forêt royale de Sarrebrück, la tranchée du chemin de fer, le terrain de manœuvres, le Keppertsberg, qui surplombe sur tout son parcours la grande route plantée de magnifiques peupliers. Sur ces hauteurs s'étagent quelques groupes d'habitations aux murailles de briques, et au toit pointu d'ardoises bleuâtres, perchées là comme un observatoire avancé; ce sont les premières maisons de Sarrebrück.

Entre deux collines qui forment amphithéâtre vers le Sud-

Ouest, le Nussberg et le Winter-Berg, qui s'adosse à la Sarre, on aperçoit l'importante position de Saint-Arnual, servant de débouché sur cette rivière et par où Sarrebrück peut être tourné.

A neuf heures et demie du matin, les officiers de la première ligne de bataille font boucler les sacs de leurs hommes.

A dix heures et demie, la 11e batterie (12 rayé) du 5e d'artillerie va prendre position pour contrebattre les batteries fixes, que les Prussiens ont dressées à notre gauche, à côté d'une petite maison, sur la lisière du bois.

A dix heures quarante, le général Fauvart-Bastoul, accompagné du capitaine d'état-major Voyer, son aide-de-camp, et du lieutenant le Flô, du 66e de ligne, son officier d'ordonnance, se met en marche à la tête des 66e et 67e de ligne, dont les vedettes sont ramassées et portées en avant. On voit s'avancer, comme un immense serpent, et tout à l'ombre du bois, l'infanterie de cette brigade.

Parallèlement s'avancent, suivant la route, les batteries d'artillerie arrivant gravement au pas de leurs chevaux.

Le 1er escadron du 5e chasseurs à cheval, capitaine Lefebvre, est arrivé à neuf heures du matin à Spickeren pour être mis à la disposition du général Fauvart-Bastoul chargé de l'attaque de droite. Les deux premiers pelotons restent auprès de ce général; le troisième, commandé par le sous-lieutenant Guittet, est chargé d'éclairer la marche du 66e de ligne; et le quatrième, avec le lieutenant en second Despierre, est mis à la disposition du lieutenant-colonel Thibaudin du 67e de ligne, qui, avec un bataillon de son régiment, doit enlever le village de Saint-Arnual.

Toute cette brigade descend rapidement de la montagne dans la plaine. Arrivée là, elle déploie ses tirailleurs, appuyés à distance par les bataillons massés. Pendant ce temps, l'artillerie occupe les hauteurs, prête à soutenir les tirailleurs éparpillés dans la vallée.

Les Prussiens les attendent, couchés dans un fossé, en avant de Saint-Arnual. De longues files d'infanterie, toutes pailletées par l'acier des baïonnettes, s'allongent sur le plateau de Spickeren.

En même temps, la première brigade de la division Bataille (12e bataillon de chasseurs à pied, 8e de ligne, colonel Haca, 23e de ligne, colonel Rolland) se met en marche, et traverse le petit village de Styring, géométriquement construit avec sa rue montante et tirée au cordeau, menant à une petite église qui semble taillée dans du bois par un fabricant de joujoux

de la forêt Noire. Contre cet assemblage de maisons de briques rougeâtres, s'élève une des plus riches et des plus importantes usines de France, l'usine de Styring-Wendel, dont les hautes cheminées fument dans ce ciel clair d'une matinée d'août, comme si le travail ne connaissait point les jours de bataille.

La brigade rallie les grand'gardes, puis va se placer en colonne serrée, par peloton, sur la droite d'un bois, qui se trouve au milieu de la vallée, à hauteur de l'auberge de la *Brême d'Or*, où le général Frossard, dont le fanion tricolore clapote au vent du matin, a établi son état-major.

A cet endroit, est la frontière. Contre la borne prussienne gît, renversé d'un coup de crosse de chassepot, le poteau rayé noir et blanc qui servait de limite aux deux États.

Le 8e de ligne est dirigé droit sur le terrain de manœuvre, qui, pour tous, semble, par la raideur de ses pentes et son élévation, la clef de la position ennemie. Le 23e relie le 8e de ligne à la brigade Fauvart-Bastoul. Le 12e bataillon de chasseurs à pied, commandant Jouanne-Beaulieu, s'est placé en réserve.

Il est recommandé à cette brigade de dérober sa marche le plus possible aux vedettes ennemies, jusqu'au moment où la 2e brigade, ayant abordé les hauteurs, aura commencé le feu.

En même temps, les 2e, 4e, 5e et 6e escadrons du 5e chasseurs ont rompu, et filent en colonne par quatre, au pied des pentes boisées qui limitent la plaine vers le Nord-Est et le Sud-Est.

Il est onze heures du matin.

Une détonation se fait entendre... C'est le premier coup d'une de nos pièces, placées en batterie au bas de la colline de Spickeren, et qui tire sur une maison prussienne. Presque aussitôt du fond d'un bois, à l'extrême droite, part un coup de canon prussien. La bataille commence.

Le général Bataille se porte avec son état-major sur un petit mamelon qui s'avance dans la vallée comme une presqu'île. Il a auprès de lui deux douaniers, le brigadier Guillaume et le préposé Gélot, qui lui servent d'éclaireurs.

A ce signal les colonnes se lancent en avant. La 1re brigade de la division Bataille, massée sur la route de Forbach à Sarrebrück, quitte cette route et va en avant, en suivant l'ombre du bois qui se trouve sur la gauche. Le 8e de ligne s'avance en colonne serrée, puis la brigade se déploie en marchant par bataillon en masses, à intervalles de déploiement. Chaque bataillon lance une compagnie en tirailleurs. Peu après, les bataillons sont déployés en marchant.

Enfin, nos tirailleurs franchissent le vallon ; les masses d'infanterie les suivent.

Des hauteurs de Spickeren, la brigade Fauvard-Bastoul est descendue pour traverser la plaine et marcher droit sur Saint-Arnual. Déjà les troupes de la division Bataille se développent en un immense demi-cercle, enserrant de leur ligne, brisée, çà et là, par des vides ou de légers accidents de terrain, les hauteurs qui font face à Spickeren, et nous cachent en partie Sarrebrück.

Au premier coup de canon, nos colonnes se sont élancées. L'artillerie ne se donne pas la peine de se mettre en position. Elle part au galop dans la direction des hauteurs d'en face, tandis que l'infanterie marche avec précaution dans le même sens.

Un canon, obstiné, envoie de cinq minutes en cinq minutes un obus qui vient s'enfoncer sans éclater, dans le tertre sur lequel se tient le général Bataille avec son état-major. C'est une colonne prussienne qui s'est établie dans le village de Saint-Arnual.

D'autres troupes se mettent en mouvement à l'extrême droite, en même temps on entend le canon dans cette direction et au delà de ces troupes, du côté de Grosshederstroff sur la Sarre et à notre extrême gauche également, au milieu des forêts dans la direction de Gersweiler.

Le mouvement de droite inquiète surtout les Prussiens. Quand ils voient les 66e et 67e se déployer, ils craignent d'abord d'être tournés du côté de Saint-Arnual, et y portent des troupes de renfort; en même temps, quatre pièces d'artillerie à cheval, placées dans les bois sur ce point, ouvrent un feu d'écharpe contre nous.

Nos fantassins, malgré une chaleur accablante, marchent en avant, alertes, attentifs, avec une gaieté et un entrain admirables. « On va *déjeuner à la fourchette* là-bas! » disent ces braves gens en mettant le sabre-baïonnette au canon du chassepot.

Nos pièces de 12 ont pris position, et attendent, muettes et immobiles, que l'infanterie ait déblayé le terrain pour descendre le ravin presque à pic qui conduit à la plaine.

A droite de l'artillerie, sur la lisière des bois, les longues files de la brigade Fauvart-Bastoul continuent à descendre rapidement la côte, pour aller se former en bas; on peut entendre les soldats causer et rire, et se promettre de bien *travailler* l'ennemi. Les ambulances et les cacolets commencent à arriver.

A gauche, au milieu d'un nuage de poussière, de grandes masses d'infanterie de la 1re brigade de la division Bataille suivent la route de Forbach à Sarrebrück et entrent dans les champs où elles se forment.

La garnison de Sarrebrück, comme on le sait, ne se composait que de deux régiments : les 40e et 69e d'infanterie, formés en majeure partie d'hommes de la réserve, tous originaires des provinces Rhénanes et venant de Cologne.

Aussitôt que l'attaque a commencé, ces deux régiments se sont portés en toute hâte de Sarrebrück sur les points menacés, et ont placé quelques pièces de gros calibre, derrière deux épaulements construits à l'avance : l'un au pont du chemin de fer qui conduit à Sarrebrück, l'autre à l'entrée des bois, qui s'étendent à leur droite et au-dessus de la plaine qui va des hauteurs, derrière lesquelles coule la Sarre, à Forbach.

Bientôt la brigade Fauvart-Bastoul est entrée en plein territoire prussien. Elle marche en bataille, ayant ses éclaireurs en avant, et flanquée par des tirailleurs d'une habileté reconnue.

Tant qu'on a été en pays plat, c'est à peine si dans le lointain, on aperçoit quelques grand'gardes prussiennes qui se retirent; mais l'affaire change de tournure, dès qu'on s'approche des bois et des collines qui couronnent Sarrebrück. Là, les Prussiens se sont fortifiés, et montrent tout de suite qu'ils veulent défendre la position. A l'entrée du bois, on distingue une maison de garde qui forme blockhaus. A travers les arbres, on voit reluire des armes et passer des uniformes.

Les tirailleurs avancent vivement et engagent l'action à près de quatre cents mètres de l'ennemi; les premiers coups de feu claquent; des Prussiens embusqués répondent. Notre premier tirailleur tombe, il a été tué raide. Un médecin-major arrive sur lui au galop, et le relève au milieu des balles, mais l'homme est bien mort; le major le laisse retomber.

Nos tirailleurs prennent alors le pas gymnastique; l'ennemi recule en tirant; les bois, à notre droite, se couvrent d'un nuage blanchâtre; les premiers obus prussiens viennent éclater en plaine; ils ne font de mal à personne. Un quart d'heure ne s'est pas écoulé, que nos hommes sont au pied des premières collines et que nos batteries commencent à descendre de l'Eperon. Les colonnes qui descendent derrière celles-ci, jonchent le sol de shakos en drap rouge, que tout le monde s'empresse de semer pour mettre son képi.

Malgré le soleil à pic, qui darde sur leur tête, nos troupiers

marchent en chantant et en poussant les cris de : « Vive la France ! A bas la Prusse ! »

Le général Bataille dispose ses régiments par bataillon, et les engage successivement. Ce brave général est radieux. Son regard incisif et profond, sa physionomie intelligente et à la fois pleine de franchise et de bienveillance, inspirent la confiance aux soldats. Auprès de lui se tiennent le capitaine d'état-major Imbourg, son aide de camp, le lieutenant Couturier du 12e bataillon de chasseurs, son officier d'ordonnance, le lieutenant-colonel Loysel, chef d'état-major, le commandant Magnan, les capitaines d'état-major Mot et Truchy, le lieutenant-colonel de Maintenant, commandant l'artillerie, le chef de bataillon Lesdos, commandant le génie, le sous-intendant de Lachèse, le capitaine de gendarmerie Poteller et le digne abbé Fortier, aumônier de la division.

Le plan du général Bataille est de prendre, à droite de la route, le flanc des hauteurs, afin d'éviter les mines qui pourraient y être faites, tandis qu'il se portera lui-même avec le reste de ses forces, droit sur le champ de manœuvres de Sarrebrück.

Ce plan s'exécute avec le plus vif entrain : le 67e de ligne appuyé sur sa gauche par le 66e remonte les pentes de Saint-Arnual, en se déployant en tirailleurs. Deux bataillons prussiens du 40e de ligne qui couronnent les crêtes ouvrent un feu violent de mousqueterie sur nos soldats qui leur répondent avec vigueur et une remarquable justesse. De part et d'autre, on se fusille à une distance de deux à trois cents mètres.

Nos tirailleurs gagnent constamment du terrain, et au bout de trente-cinq minutes, arrivent devant les maisons de Saint-Arnual.

Le premier bataillon du 67e, commandant Lazarotti, enlevé par le brave lieutenant-colonel Thibaudin, franchit le terrain boisé qui est devant lui, précédé du peloton du 5e chasseurs, du lieutenant Despierre, pénètre dans ce village que les Prussiens abandonnent en toute hâte et dispose aussitôt ses compagnies derrière les haies et les murs des clôtures extérieures.

Dans ce mouvement, seize tirailleurs prussiens qui se sont aventurés trop loin sont coupés de leurs communications et faits prisonniers par le bataillon du 67e. L'un de ces prisonniers est un employé de la maison Humann, banquier à Paris.

Un peloton du 7e dragons, commandé par le lieutenant Outrey, et quelques chasseurs à pied du 10e bataillon, appuient aussi ce mouvement, et cet officier a son cheval tué sous lui au mo-

ment où il cherche à entrer dans le village de Saint-Arnual.

Dans cette attaque, le bataillon du commandant Lazarotti a eu à subir une vive fusillade et le feu d'une batterie qui lui tuent trois hommes et en blessent vingt-cinq. Les Prussiens, séparés de nous par une prairie de quatre cents mètres de largeur, par la rivière non guéable de la Sarre, et abrités dans des tranchées, tirent à coup sûr. Quant à nos soldats, mal protégés par des haies ou des buissons, leur feu a pour résultat de fixer et de diriger les projectiles ennemis. Un obus prussien emporte deux sous-officiers du 67e de ligne.

Une batterie de 4 du 5e d'artillerie arrive alors au galop, prend position, et lance ses obus sur la batterie ennemie installée à Brébach, de l'autre côté de la Sarre, et qui est rapidement réduite au silence; changeant alors son tir, elle le dirige à toute volée sur les collines de Sarrebrück, dont la crête se couronne de fumée qui tournoie et s'élève; nos projectiles tombent dans les bois; les batteries fixes prussiennes tirent sans relâche; mais une maison qui est à côté de l'une de ces batteries prend feu; on la voit fumer; puis les flammes brillent et elle brûle comme un feu de joie. L'artillerie ennemie se replie, l'infanterie allemande recule, mais recule en se défendant bravement, ces hommes font leur devoir.

Le 66e arrive au pas de course, pour appuyer le mouvement du 67e, et former sa ligne d'attaque. La musique de ce régiment joue alors la *Marseillaise*, dont les mâles accents sont répercutés au loin par les échos de la vallée et se mêlent au roulement des coups de canon.

Le 2e bataillon du 40e de ligne, sous les ordres du commandant Hermieu, qui s'est joint au 67e dans l'attaque de Saint-Arnual, et a perdu un sous-lieutenant M. Jacquot blessé, et un sergent de la compagnie d'éclaireurs, tué raide en se jetant à la poursuite de l'ennemi, occupe alors ce village et, avec l'aide d'une compagnie du génie, s'y installe solidement.

Le 66e de ligne, vigoureusement enlevé par le colonel Ameller, aborde avec un entrain indescriptible le Keppertsberg, pour se rabattre ensuite sur le terrain de manœuvres. Il a devant lui, des tirailleurs du 40e régiment prussien, qui, embusqués dans les maisons et les jardins du faubourg, nous opposent une vive résistance.

Le brave lieutenant Debar, commandant la section des francs-tireurs du 66e, les mains soigneusement gantées de blanc comme pour une fête, court en avant de ses hommes; une balle prussienne le frappe en plein cœur, il roule à terre

foudroyé, le bras levé, les yeux grands ouverts et menaçant encore l'ennemi.

Le feu des Allemands occasionne des pertes sensibles au 66e de ligne. Deux autres officiers, le capitaine adjudant-major Privat et le capitaine Woirgard sont blessés si grièvement, qu'ils meurent quelques jours après; le lieutenant Laramée et le sous-lieutenant Seyron sont aussi atteints, mais plus légèrement. En outre, quarante-deux sous-officiers et soldats sont tués ou blessés.

Le plus fort de cet engagement s'est passé dans un champ de pommes de terre, qui est bouleversé, piétiné, et jonché de képis de drap rouge à turban bleu, et de casques en cuir bouilli avec l'aigle et la devise « *Gott, Kœnig und Vaterland!* » (Pour Dieu, pour le Roi, pour la Patrie!)

La brigade Fauvart-Bastoul a attaqué la première. La 1re brigade ne commence son mouvement qu'en voyant les feux du 66e couronner le Keppertsberg, se reliant à la 2e brigade par un bataillon du 23e de ligne.

Sur ce point, le sol très mauvais, coupé de ravins fangeux, s'élève rapidement vers le terrain de manœuvre. Les hommes sont très chargés. Le colonel Haca du 8e de ligne prescrit de faire halte un instant dans un pli de terrain, mais la canonnade et la fusillade très vives qui éclatent du côté de la 2e brigade, font brusquer l'attaque.

Marchant par bataillons déployés, couverts par de nombreux tirailleurs, les bataillons du 8e et du 23e de ligne s'avancent en bon ordre, malgré la chaleur et les difficultés de ce terrain boisé, et gravissent avec la plus grande résolution, les pentes du terrain de manœuvre.

Les tirailleurs du 23e de ligne débouchent les premiers par la droite sur l'*Exercitz Platz*. Les tirailleurs prussiens, refoulés et débordés de tous côtés, se retirent débandés. Un brave soldat allemand reste seul, debout, à découvert, charge et tire sans relâche. Vingt balles le criblent à la fois, il tombe comme une masse.

Pendant ce temps, le 3e bataillon du 8e de ligne, commandant Colonna d'Istria, que retardent de grandes difficultés de terrain, se faufile à travers les bois et suit la chaussée du chemin de fer, se dirigeant droit sur la barricade défendant le pont de la Sarre.

Les Prussiens ont élevé cette barricade au milieu du pont, au moyen de madriers et de tonneaux de pétrole et comme au-delà de ce pont, le chemin de fer suit une chaussée de quatre mètres environ de hauteur, ils ont placé en embuscade sur le

talus opposé, une compagnie, qui parfaitement défilée, accueille le bataillon du 8e de ligne par un feu effroyable. Les balles pleuvent, sifflent .. *Ju!... Ju!...* On ne voit que les fusils couchés des Prussiens et la pointe de leurs casques; impossible d'apercevoir un homme.

Les tirailleurs du 8e se jettent aussitôt à terre à plat ventre, et ripostent vivement. Au bout de quelques instants, le feu cesse. L'ennemi met alors le feu à sa barricade, mais ne se retire que plus tard, après avoir salué d'une dernière décharge le général Frossard qui s'est avancé au milieu de ce bataillon, pour ordonner la construction de tranchées-abri destinées à couvrir les avant-postes contre un retour offensif.

Le 3e bataillon du 8e de ligne, qui n'a eu dans cet engagement que quatre hommes blessés, laisse sur ce point sa 6e compagnie, capitaine Arson, et rallie les 1er et 2e bataillons sur les crêtes qui dominent la vallée de la Sarre.

Lorsque les attaques des ailes se sont suffisamment prononcées, le 5e chasseurs à cheval s'avance sur la route de Sarrebrück, au-delà des usines de Styring-Wendel, et se forme en bataille sur la gauche de la route, couvert par le 4e peloton du 2e escadron déployé en tirailleurs; le 3e peloton du même escadron sert de soutien; le 2e peloton est d'escorte auprès du général Bataille, le 1er est de grand'garde. Dès que la position des vedettes de la grand'garde est dépassée par les tirailleurs, ce peloton rejoint son escadron. La douane prussienne ayant été dépassée, le général Bataille fait déployer à droite de la route le 3e peloton du 2e escadron, afin de se relier à la brigade Fauvart-Bastoul. Il est soutenu par le 4e escadron dont le premier peloton se déploie également en tirailleurs, le tout sous le commandement du lieutenant-colonel d'Agoult et du commandant de Labrousse.

A la gauche, le 4e peloton du 2e escadron, qui est en tirailleur, essuie quelques coups de feu. Le chasseur Passare reçoit une balle dans la manche de son dolman et le lendemain est nommé de 1re classe.

De ce côté, les tirailleurs du 23e de ligne ont rejoint et dépassé sur plusieurs points ceux de la cavalerie. Le colonel de Séréville du 5e chasseurs, ayant aperçu sur les crêtes quelques pelotons de uhlans, se porte lui-même sur la route avec les 5e et 6e escadrons de son régiment.

L'ennemi ayant évacué les hauteurs, les tirailleurs sont ralliés, et le 5e chasseurs occupe les positions suivantes : Les 1er et 4e pelotons du 2e escadron un peu en arrière du terrain de manœuvres; les 5e et 6e escadrons sur la route; le 3e peloton du

2e escadron et le 1er peloton du 4e, prêts à soutenir d s batteries sur la droite de la route. Les trois derniers pelotons du 4e escadron restent abrités dans un pli de terrain.

Un aide de camp du général Saget, chef d'état-major général du 2e corps, opère, dans cette journée, avec le 4e peloton du 2e escadron, une reconnaissance sur Schœneck et les villages qu'a occupés le 4e chasseurs à cheval.

Pendant ce temps, la diversion tentée sur Gersweiler s'est accomplie avec le plus grand succès.

Le colonel du Ferron, du 4e chasseurs à cheval, s'est mis en marche à huit heures du matin sur ce village, avec le 6e escadron de son régiment, le 3e bataillon de chasseurs à pied et le 1er bataillon du 77e de ligne, commandant Mezerin. La petite colonne arrive à neuf heures et demie devant Gersweiler.

Le bataillon du 77e de ligne est aussitôt lancé en avant, et malgré la vive fusillade qui part des fenêtres, réussit à enlever le village, rejette les Prussiens sur l'autre rive de la Sarre, et empêche tout mouvement tournant de ce côté. Pendant l'action, le capitaine Yzet est tombé frappé mortellement douze hommes sont tués ou blessés.

Le 3e bataillon de chasseurs, qui a appuyé cette attaque, perd là un de ses meilleurs sous-officiers, le sergent Pautet, tué raide en s'élançant le premier sur les Prussiens.

Ces troupes tiraillent une partie de la journée avec les postes prussiens qui sont de l'autre côté de la Sarre.

Quelques projectiles sont allés frapper dans les rangs de la brigade Letellier-Valazé de la division Vergé, placée en seconde ligne et ont occasionné quelques pertes. Le 32e de ligne a deux hommes blessés, et le 55e, un soldat tué.

— A midi, un immense cri de : « Vive l'Empereur ! » retentit dans la direction de Forbach à Sarrebrück. Ce sont l'Empereur et le Prince Impérial qui arrivent sur le champ de bataille, escortés par la 1re division du 1er escadron du 4e chasseurs, qui est allée les attendre à la gare de cette première ville.

Le cortège impérial accourt au galop sur le plateau du champ de manœuvre. Là, un spectacle grandiose s'offre aux regards.

Nous avançons toujours, toutes nos réserves descendent dans la plaine et se portent en avant, à gauche, pour aller prendre possession des hauteurs conquises, à droite, le 2e de ligne se déploie, splendide d'entrain et de sang-froid ; de grands cris roulent d'un bout à l'autre des collines, qui, de notre côté, dominent la Sarre à pic ; ces clameurs se prolongent et se répètent. Un seul régiment est laissé en arrière et se

forme en ligne sur le dernier mamelon et le plus verdoyant des hauteurs de Spickeren.

Cependant, les Prussiens délogés de l'*Exercitz Plazt* se retirent en désordre vers le pont de Sarrebrück, et commencent à se mettre en retraite par la route de Sarrelouis.

Cinq batteries du 5e d'artillerie, deux de 4 rayé (nos 7 et 8), deux de 12 rayé (nos 10 et 12) et une batterie de mitrailleuses (no 9), partent aussitôt à fond de train et remontent au galop la pente qui conduit au terrain de manœuvre. Le lieutenant-colonel de Maintenant, ayant auprès de lui le lieutenant-colonel Berge et le commandant Collangette, dirige ce mouvement.

Par endroit, le chemin ne forme plus qu'un étroit sentier, et pour livrer passage à notre artillerie, nos braves sapeurs du génie élargissent la voie à grands coups de pioche.

On est arrivé. Il est midi et quart. Les pièces sont rapidement décrochées des avant-trains, et tournent vers Sarrebrück leurs bouches prêtes à vomir la mitraille. Le 8e de ligne se tient en arrière comme soutien, l'arme au pied.

La canonnade recommence, vigoureuse et nourrie. Au loin nous voyons des fuyards disparaître dans les bois de la rive droite de la Sarre. La 10e batterie du 5e d'artillerie envoie coup sur coup quarante-deux obus ordinaires.

De son côté, la 8e batterie du 15e d'artillerie, sous les ordres du capitaine Béguin, qui a déjà fait taire une batterie ennemie placée dans la vallée du côté de Saint-Arnual, se met en position sur une hauteur qui domine la ville à droite et lance quelques obus sur les colonnes en retraite.

En même temps, les 2e, 9e, 12e et 13e compagnies du 3e régiment du génie, commandées par les capitaines Meurot, Bodin, Bonnal et Viez, arrivent au pas de course sur la crête, et se mettent aussitôt à creuser des tranchées-abris et à élever des épaulements sous le feu assez vif des tirailleurs ennemis cachés dans les plis du terrain et derrière la voie ferrée. Ils peuvent heureusement achever leur tâche, sans perdre aucun blessé.

Cependant, du côté d'Arnual, l'artillerie ennemie a cessé son feu, les Prussiens voient bien maintenant que notre véritable attaque est à leur droite et non pas à leur gauche, comme ils le croyaient, mais il est trop tard. Toutes les hauteurs dominant Sarrebrück sont occupées; néanmoins l'ennemi veut encore nous tenir tête et un premier obus allemand s'abat à deux cents mètres de nos batteries du 5e régiment, tout près des mulets du train qui ramassent les blessés.

Une batterie prussienne se démasque à la lisière d'un bois

sur la rive droite de la Sarre, ainsi qu'une seconde sur la lisière du Ludwigswald, près de la Tuilerie, à l'extrême droite du champ de manœuvre. Une troisième batterie prussienne s'est montrée, établie à la pente Sud du Hahlberg (montagne boisée du Hahl), en arrière du village d'Arnual.

Nos batteries, établies contre un moulin à tabac, engagent le feu avec l'artillerie ennemie. Les feux de mousqueterie cessent alors presque complètement, pour céder la place au canon, dont les coups se répercutent avec rapidité sur toute la ligne, semant l'incendie dans les bois et dans plusieurs maisons d'habitation situées à leur lisière.

A midi vingt minutes, la batterie prussienne du Hahlberg, culbutée par les coups habilement dirigés de notre artillerie, cesse son tir, et du bois où elle est placée s'élève une immense colonne de fumée. De nombreuses broussailles et des arbres ont pris feu.

La batterie prussienne du Ludwigswald répond avec vigueur et justesse à notre feu, mais nos pièces de 12 se mettant de la partie, cette batterie ennemie cesse aussitôt son tir. La Tuilerie prend feu, et là aussi, d'immenses colonnes de flammes et de fumée s'élèvent vers le ciel. De nombreux obus de cette batterie sont dirigés sur notre 8e de ligne, placé en soutien, mais le tir des Allemands est mal réglé et tous ces projectiles envoyés trop courts s'enfoncent dans la terre, à une centaine de mètres au moins en avant de nos soldats.

Bientôt l'artillerie ennemie est obligée de se reporter plus en arrière, puis elle disparaît dans les bois.

Il est midi trois quarts. Il faut maintenant chasser les Allemands de Sarrebrück. Nos pièces sont portées à bras en avant jusqu'au bord du plateau de « l'*Exercitz Platz.* » Au dessous s'étend la profonde vallée de la Sarre, large de mille mètres environ.

La ville de Sarrebrück est située dans le fond de cette vallée. Un peu sur la droite, on aperçoit son clocher et ses maisons construites en briques rougeâtres. Derrière la ville coule la Sarre, dont les rives sont reliées par deux magnifiques ponts en pierres. Sur le bord opposé de la Sarre, se trouve la ville neuve de Saint-Jean, et derrière la ville, la gare du chemin de fer avec ses deux tourelles, et la barricade du pont du chemin de fer qui continue à flamber.

Du haut de la rampe du champ de manœuvre, notre artillerie fait pleuvoir une grêle de projectiles sur les Prussiens qui se retirent, sur les bâtiments de la gare et sur le pont, d'où l'ennemi riposte avec vigueur, mais sans réussir à nous faire

beaucoup de mal, tandis que sous la violence de notre feu, il est bientôt forcé d'évacuer la ville.

De tous côtés, les soldats ennemis s'élancent épouvantés. Des hauteurs de l'*Exercitz Platz*, on les voit sortir des maisons et parcourir les rues dans tous les sens. Au pont du chemin de fer, un officier supérieur ennemi, monté sur un cheval blanc, passe et repasse sous notre feu, avec une incroyable intrépidité. Il semble que les balles aient peur de lui.

Tout à coup une énorme colonne de fumée jaunâtre, bientôt suivie par une large gerbe de flammes, s'élève à l'horizon. Embrasée par le choc répété de nos projectiles, la gare de Sarrebrück est en feu.

Il est une heure.

« En avant ! » C'est la voix du général Bataille, qui domine de son éclat le bruit de la canonnade. Ce vaillant officier semble nager dans le feu, comme une véritable salamandre.

Et soudain, sur les hauteurs ondulent les lignes rouges et bleues de nos soldats qui n'attendaient que ce commandement pour courir de nouveau en avant afin de débusquer l'ennemi de Sarrebrück.

Le 10e bataillon de chasseurs, entraîné par le commandant Schenck, se précipite au pas de course sur le faubourg de la ville. Derrière lui, ses clairons, et les tambours du 40e de ligne, entonnent la charge dont les coups haletants sont répercutés par tous les échos d'alentour.

Les derniers Prussiens évacuent le faubourg en toute hâte.

Les chasseurs à pied, précédés par le lieutenant-colonel Billot, chef d'état-major de la division de Laveaucoupet, qui galope, en avant de tous, avec une magnifique audace, arrivent au bâtiment de la douane appelé la place Folsterchœn, y font prisonniers plusieurs douaniers prussiens, incendient cette bicoque et continuent leur course sur Sarrebrück, où le caporal Pivet, entre le premier, au cri de : « Vive la France ! »

De son côté, le 1er bataillon du 67e de ligne, commandant Lazarotti, précédé de ses tirailleurs, qui refoulent ceux de l'ennemi, gravit successivement les pentes étagées des hauteurs situées en arrière de Saint-Arnual, pendant que le 2e bataillon du même régiment, commandant Kienlin, les tourne par un mouvement de conversion à gauche, et arrive au faubourg en même temps que le 10e bataillon de chasseurs à pied.

Des éclaireurs de ce bataillon et du 67e entrent alors dans la ville. Beaucoup veulent remporter du tabac de cette expédition. D'autres pénètrent dans une brasserie et trouvent des

tonneaux entourés de glace, qu'ils défoncent avec enthousiasme, et en remplissent leurs bidons et leurs seaux de fer-blanc. Le clairon les rappelle bientôt en arrière.

Pendant l'action, les Prussiens se sont dissimulés en tirailleurs, avec une adresse extraordinaire derrière les murs et les pierres; on n'a pu encore se servir de nos nouvelles mitrailleuses, dont une batterie, la 9e du 5e d'artillerie, sous les ordres des capitaines Dupré et Cornet, vient de prendre position sur la gauche d'une petite auberge, *Zür Bellevue*, entourée de palissades, et dont l'enseigne, tracée en caractères gothiques, porte le nom du propriétaire: *Jost Schwartz*. Elle est criblée de coups de feu. Un obus a troué la muraille; près la porte d'entrée, une autre, sur le toit, a fait trou brutalement. Des balles de chassepot, chose étrange, ont percé, comme avec une vrille, sans les briser, les vitres bombées, à la mode allemande, de cette auberge.

Les Prussiens sont hors de la ville. Un de leurs pelotons d'infanterie défile à seize cents mètres de cette batterie, sur la ligne du chemin de fer, au delà de la Sarre, et suit cette voie importante. Les uniformes sombres des Allemands se détachent sur la terre grisâtre des talus.

Soudain un roulement sinistre, sec et strident déchire l'air. Les mitrailleuses du capitaine Dupré, sur l'ordre de l'Empereur, viennent d'ouvrir le feu. Elles tirent sur la levée du chemin de fer; on peut voir les vides s'ouvrir dans le peloton ennemi. Nos soldats regardent : « Ça, disent-ils, c'est le moulin à café. » En un clin d'œil, le groupe allemand est dispersé, laissant par terre la moitié de ses hommes.

Un prisonnier prussien, placé à côté, est tout pâle : « *Das ist eine donerwetters erfindung!* — En voilà une s..... invention, dit-il; — *bin besser hier neben als dort!* J'aime mieux être ici, à côté, que là-bas, devant! »

Un second peloton ennemi se hasarde de nouveau sur la même ligne et s'avance en bon ordre. Aussitôt les six mitrailleuses envoient une seconde salve. Un essaim de balles de fer s'abat sur les malheureux Prussiens qui tourbillonnent et laissent, dans leur fuite, des tas noirs de cadavres après eux.

Dès lors, personne n'ose plus passer sur le chemin de fer. Nos soldats acclament les artilleurs qui, tout fiers de leurs mitrailleuses, passent leur rude main sur la pièce, comme un jockey qui caresse le cou de son cheval.

Au même instant, deux formidables détonations, accompagnées d'un panache de fumée, annoncent que les ponts de la Sarre viennent de sauter!

On se canonne encore un peu sur la gauche, du côté de Sarrelouis. Mais cela diminue considérablement. Quelques obus prussiens arrivent, mais ils ne font que de la poussière.

Sur la route de Forbach à Sarrebrück se pressent les trains d'artillerie et les cacolets. Une ambulance est établie à la Maison-Rouge qui fait le coin du champ de manœuvre. Là, le 23e de ligne et le 4e chasseurs à cheval, qui a marché en éclaireurs, ont fait halte.

Le maréchal Le Bœuf arrive et descend de cheval. Un soldat a le bras cassé d'un coup de feu. Il ne veut pas se faire panser. Il secoue son bras malade et montre son poing gauche aux Prussiens. Il veut son sac à cartouches et son chassepot.

Le major-général s'approche de lui et, lui donnant une tape sur la joue : « Tais-toi donc, animal, lui dit-il, dans quinze jours tu recommenceras ! »

Mais le soldat crie toujours. On lui dit que son bras étant cassé, il ne pourra pas se servir d'un fusil. « Donnez-moi alors un sabre, répond l'enragé Dumanet, et j'irai de la main gauche. »

Il est alors une heure et quart.

Le feu de l'ennemi s'affaiblit et s'éteint peu à peu. Les Prussiens battent toujours en retraite. On les voit s'échapper du faubourg Saint-Jean et gagner les bois. On les accompagne de quelques coups de canon tirés à de longs intervalles.

Bientôt l'ennemi disparaît complètement dans les bois de la rive droite de la Sarre. Le général au cheval blanc est parti le dernier, le cœur bien gros sans doute. Le champ de bataille est à nous, et nos trois derniers coups de canon saluent la victoire.

Par-ci, par-là, quelques Prussiens sont étendus morts ; d'autres blessés, sur le champ de manœuvre; les ennemis ont abandonné sept soldats du 40e régiment plus ou moins grièvement atteints par nos tirailleurs et un mort qui est criblé de balles. On l'enterre aussitôt près de la Maison-Rouge occupée par l'ambulance de la division Bataille, et qui se trouve sur la route, à cent mètres du champ de bataille.

Pendant ce combat d'artillerie, les troupes ont vu, au milieu d'elles, l'Empereur et son fils, sur le terrain même d'où elles viennent de déloger l'ennemi et où sifflent encore les balles et les obus.

A une heure et demie, Napoléon III, à pied, et tenant par la main le prince Impérial, quitte le champ de manœuvre pour aller prendre, à la gare de Forbach, le train qui doit les ramener à Metz. Les chevaux de l'état-major, sous la garde d'un

demi-escadron du 4e chasseurs, les attendent au bas de la colline du côté de la France.

Dans la soirée, le général Frossard, escorté par un escadron de chasseurs à cheval, pénètre dans Sarrebrück, et fait appeler, sur la place publique, le bourgmestre de cette ville. Ce magistrat se présente un peu ému, au milieu de la foule des habitants, car plusieurs de ceux-ci, et en particulier des membres de la société de tir, ont pris une part active au combat de la matinée, en faisant feu sur nos troupes, et il craint de cruelles représailles.

Tout au contraire, le commandant du 2e corps le rassure, lui dit que tout sera respecté dans sa ville, que la discipline la plus rigoureuse sera observée, et c'est ce qui fut fait. En agissant ainsi, le général Frossard voulait marquer ce que doit être la guerre vis-à-vis les populations en pays civilisé. Il devait croire que son exemple serait suivi par nos ennemis, s'ils pénétraient en France.

Cette réserve n'a pas été imitée par eux. Nous laissons aux Allemands la responsabilité de leurs actes. La fortune des armes étant changeante, il y a toujours péril à créer de mauvais précédents.

Dans cet engagement du 2 août, nos pertes étaient minimes.

Nous avions eu deux officiers tués, deux autres mortellement atteints et trois blessés; huit sous-officiers ou soldats tués et soixante-douze blessés. L'ennemi avait dû perdre le double, sans compter un certain nombre de prisonniers.

— Le général Bataille a établi son quartier général à la Maison-Rouge, canonnée l'autre jour, par notre batterie de Spickeren. Des aides de camp écrivent le rapport de la bataille sur un comptoir à moitié défoncé par les obus. La route est, de ce côté, encombrée de chariots, de chevaux, de bestiaux, de prolonges d'artillerie. On crie, on pousse, on jure, les fouets claquent, les chevaux hennissent. Les roues sont embourbées. La terre rougeâtre, d'un ton de brique, est tenace comme de la glaise.

Des soldats, bras et cou nus, les uns debout, les autres agenouillés, font leur toilette, et lavent, dans une flaque d'eau fangeuse, leurs vêtements souillés de poudre et de boue. D'autres assis sur un tronc d'arbre, les officiers sur des pliants, écrivent des lettres pour rassurer leurs parents et leurs amis.

Le général Bataille, les mains dans les poches, un petit burnous de laine blanche sur les épaules, passe parmi les troupiers, leur parle familièrement et tord sa moustache.

Sur le mur d'un vaste hangar dépendant de la Maison-

Rouge, on a charbonné sur la porte, en grosses lettres, ces mots : « *Ambulances militaires.* »

Des blessés y sont amenés à chaque instant, les uns, les plus grièvement atteints, couchés sur des brancards; d'autres étendus sur la paille, dans des charrettes; quelques-uns en cacolets, ou tout simplement à pied. Deux de ces derniers arrivent en fumant philosophiquement leur pipe, l'un a la tête et le bras droit entourés de bandages; l'autre a le bras en écharpe.

Des infirmiers de la 6e section apportent, sur un brancard, un pauvre petit Parisien dont les jambes sont fracassées. Blanc comme un linge, les yeux fiévreux, déjà mourant; le blessé regarde les camarades qui se pressent, vont à lui, et devant cette foule, avec cet accent traînard du gavroche, accent devenu plaintif : « Oh! bien alors, dit-il, en voilà du monde; c'est une fête! Il fallait donc le dire. »

Une fête! — Avant la fin du jour, celui-là sera mort. Du reste, la plupart de nos blessés sont atteints aux jambes. Un soldat du 66e regrette d'être tombé avant d'avoir tiré son premier coup de chassepot. « C'est vrai, dit-il, je serais consolé si j'avais fait feu! »

Et pour contraster avec ces scènes de désolation, dans les champs qui entourent l'ambulance, des paysans prussiens travaillent tranquillement à leur terre, cueillent des patates ou coupent des herbes, aidés parfois par nos soldats.

Contre la Maison-Rouge, les soixante-trois soldats prussiens faits prisonniers, pendant l'engagement, attendent avec le plus grand calme qu'on les conduise où il plaira à leurs vainqueurs de les mener, et fument leurs immenses pipes à long tuyau de merisier et à fourneaux de porcelaine. Ce sont de gros garçons solides, carrés du crâne et des épaules, aux cheveux blond-fade, la plupart très jeunes, et portant presque tous des lunettes. Ils appartiennent au 40e de ligne prussien, le régiment de Hohenzollern. Beaucoup d'entre eux font partie de la réserve. Cinq sont mariés.

Tous ces prisonniers parlent français. Plusieurs ont habité Paris. Ils étaient commis dans des maisons de banque ou de commission. Un d'eux est fils de M. Sell, ex-grand-chambellan du grand-duc de Nassau.

Une dizaine seulement ont conservé le casque à pointe. Tous les autres ont le béret bleu à turban rouge, à petite cocarde. Ils portent chacun au côté un bissac de toile; sur chaque épaule de la capote en drap bleu-foncé, est fixée une patte en drap de même couleur, qui, dans l'armée prussienne, sert

d'épaulette et sur laquelle est appliqué en drap rouge le chiffre 40, numéro de leur régiment.

La division Bataille s'établit sur les crêtes de « l'*Exercitz Platz* » et du Keppertsberg dont on protége le front et les flancs par des tranchées-abris, et quelques épaulements de batterie. Les grand'gardes sont poussées jusqu'à la Sarre.

A la *Brême d'Or*, se trouve établi le quartier-général du commandant du IIe corps. Contre cette auberge campe le 3e escadron du 4e chasseurs à cheval, qui sert d'escorte.

La brigade de chasseurs à cheval (4e et 5e régiments) est d'abord allée camper dans un ravin au pied des pentes et en arrière du terrain de manœuvres, la gauche appuyée à un étang; mais le général Bataille, trouvant cette position peu sûre, donne ordre à cette brigade d'appuyer sur la droite. En conséquence, le 4e chasseurs campe à droite de la route de Forbach à Sarrebrück, en arrière de la 1re brigade de la division Bataille et en avant de la brigade Jolivet; de son côté, le 5e chasseurs se trouve à gauche de cette route, en arrière de la brigade Fauvart-Bastoul, et en avant de la brigade Letellier-Valazé.

La division de Laveaucoupet, après avoir assisté à l'engagement, est retournée à son campement d'Œtingen, où elle a laissé les tentes dressées.

La brigade de dragons du général Bachelier (7e et 12e régiments), ainsi que les réserves d'artillerie du 2e corps, sont laissées à Forbach.

A la nuit tombante, de vives lueurs s'élèvent au-dessus de Sarrebrück et de Saint Jean, et envoient aux étoiles des gerbes d'étincelles. Ce sont les magasins à fourrages qui brûlent; les Prussiens y ont mis le feu en se retirant. Le camp français est tout noir dans l'ombre et fait bonne garde, car on s'attend à un retour offensif de l'ennemi se ralliant; mais ces précautions sont inutiles, et le silence de la nuit n'est troublé que par le pas des patrouilles et par l'appel lointain des sentinelles perdues.

CHAPITRE III

Avant la bataille.

Reconnaissance du pont du chemin de fer. — Après le combat. — Mouvements de troupes. — Tirs d'artillerie. — Aspect de Sarrebrück. — Incendie d'une ferme. —Reconnaissance du 5e chasseurs à cheval. — Mauvaises nouvelles. — Situation critique du 2e corps. — Reconnaissance de la vallée de la Rosselle. — L'ennemi dans les forêts. — Mouvements en arrière du 2e corps. — L'orage de la nuit du 5 août. — Nouvelles positions.

Il ne se passe rien le 3 août devant les lignes du 2e corps à Sarrebrück. Toutefois, on annonce du grand quartier-général qu'un corps prussien, d'environ quarante mille hommes, le VIIe, arrivant de Trèves, semble vouloir marcher soit sur Thionville, soit sur Sarrelouis.

Dans la matinée, le lieutenant-colonel Loysel, chef d'état-major de la division Bataille, fait avec le colonel Haca, le lieutenant-colonel Gabrielli et quelques officiers du 8e de ligne, la reconnaissance du pont du chemin de fer que l'on croit miné.

Les abords de ce pont semblent labourés par le combat de la veille; des champs de blés voisins sont noircis, brûlés, consumés. Les obus, en tombant, y ont mis le feu. Çà et là, des maisons détruites; elles étaient encore en flammes la nuit dernière. Sur la levée de terre rouge où passe la ligne de Forbach à Sarrebrück, les Prussiens ont étendu de distance en distance et sur plusieurs rangs de hauteur, les fils de fer du télégraphe, de manière à embarrasser la marche des assaillants, si on avait voulu la veille forcer le passage. L'incendie de la barricade s'est éteint, et, maintenant l'air d'une matinée d'août douce, saine, candide, règne sur cette terre où le sang a coulé.

La reconnaissance française ne trouve aucune trace de mine Cependant le pont n'est pas franchi, car on a décidé de ne pas occuper la ville qui est ouverte et dominée de tous côtés. Le colonel Haca fait néanmoins barricader solidement la tranchée du chemin de fer.

En même temps, un peloton du 7e dragons, commandé par le lieutenant Biben, reçoit l'ordre de reconnaître la rive gauche de la Sarre, de Sarrebrück à Grossbliederstroff. Le peloton rentre le soir. Rien à signaler dans cette reconnaissance.

Dans l'après-midi, la division Bataille cède la garde des hauteurs du terrain de manœuvre à la division Vergé, qui n'a pas combattu la veille, et va camper dans le vallon d'Arnual, à droite et à gauche de la grande route, à peu près à moitié distance de Styring à Sarrebrück. Les 4e et 5e chasseurs à cheval quittent également leur bivouac et s'établissent sur la gauche de cette division.

Le 40e de ligne, appartenant à la division de Laveaucoupet, se porte d'Œtingen sur Saint-Arnual, et fournit trois compagnies de grand'garde pour se couvrir du côté de la Sarre.

La compagnie du génie attachée à la division Vergé continue activement les travaux commencés sur les hauteurs où celle-ci vient de prendre position.

De nouvelles tranchées-abris sont creusées sur les pentes qui dominent la Sarre. Les balles des tirailleurs ennemis logés dans les maisons, qui bordent la rive droite de cette rivière, viennent émietter ces épaulements, derrière lesquels se tiennent nos sentinelles avancées.

Les Prussiens ont abandonné la ville et se sont retirés, sans doute vers Sarrelouis, par la route qui grimpe au-dessus du faubourg Saint-Jean, par les bois.

Dans le fond de terrain où il est placé, Sarrebrück apparaît avec ses maisons peintes de couleurs vives : vert-pomme, bleues ou jaunes, découpées comme des cartonnages, ses bâtiments pseudo-gothiques, et ses usines dont les hautes cheminées sont couronnées d'une noire fumée. Vraie ville allemande, à l'aspect tendre, semblable à ces villes aux maisons de bois, qu'on donne comme jouets aux enfants.

La gare, les maisons, le railway, tout est désert, silencieux et vide. On aperçoit, du côté de la gare Saint-Jean, des soldats à l'uniforme bleu sombre, qui se glissent prudemment de ce côté.

Les bois de la rive droite doivent être infestés d'ennemis, car, par instants, on entend y retentir le son cuivré et monotone des clairons prussiens.

Par ordre du général Frossard, les 5e et 11e batteries du 5e d'artillerie, placées derrière un épaulement, sur la gauche du terrain de manœuvre, et dominant la Sarre en aval de Sarrebrück, essaient, pendant la nuit du 3 au 4 août, d'interdire la marche de convois de troupes ou de matériel, qui, à la faveur de l'obscurité, essaient de se servir encore de la voie ferrée. Plusieurs obus envoyés aux abords de la gare réussissent à arrêter ces mouvements. Mais, quoi qu'en dirent plus tard les Prussiens, aucun projectile n'est envoyé sur la ville elle-même.

— Le 4 août, la journée est aussi calme que la précédente. Notre artillerie continue à tirer à de longs intervalles; dans l'après-midi, elle canonne un convoi en marche, et allume un incendie à l'aile gauche de la gare Saint-Jean et à la rotonde où se remisent les locomotives. On aperçoit des reconnaissances ennemies de l'autre côté de la Sarre, mais plusieurs obus, envoyés dans cette direction, les font disparaître au plus vite dans des plis de terrain. De temps en temps, apparaissent des uhlans en vedette à la lisière des bois.

Les chevaux de l'artillerie n'ont pas reçu d'avoine. Pour y suppléer, les hommes vont prendre du fourrage dans une ferme située à mi-côte sur la pente assez raide qui descend de l'*Exercitz Platz* à la Sarre, à quelque cent mètres des grand'gardes. Dans la nuit du 4 au 5 août, cette ferme est incendiée par une main invisible.

Dans la soirée, on apprend au 2e corps l'échec subi à Wissembourg par l'héroïque division Abel Douay du Ier corps. Cette nouvelle détermine le commandant en chef de l'armée du Rhin à diriger d'urgence sur Bitche le général de Failly avec le 5e corps, laissant seulement et provisoirement à Sarreguemines la brigade de Lapasset, retirée de Grossbliederstroff. En même temps, la division de Montaudon du IIIe corps rétrograde de Forbach sur Saint-Avold, rappelée par le maréchal Bazaine, qui avec son corps d'armée, se tient prêt à soutenir le IVe corps de Ladmirault.

Pour garder ses flancs restés à découvert, le général Frossard est obligé de dégarnir son front. A la gauche, la brigade Valazé (1re division) est reportée en arrière, à l'Ouest de Forbach, d'équerre sur la route de Sarrelouis. A la droite, la brigade Doëns (3e division) rétrograde également et revient prendre position sur la crête, à hauteur de Spickeren, prête à recevoir l'ennemi qui semble vouloir déboucher sur les derrières du corps d'armée.

La concentration toujours croissante des troupes prussiennes

autour du IIe corps, rend indispensables ces mesures de précaution.

A neuf heures du soir, l'ordre arrive subitement au colonel de Séréville, du 5e chasseurs à cheval, de partir sur le champ avec son régiment pour Spickeren, où il doit se mettre à la disposition du général Doëns. Ce régiment est à cheval presque aussitôt avec une rapidité, qui vaut au colonel les éloges les plus flatteurs du général Bataille. On suit d'abord la route impériale n° 3, puis on tourne à gauche et on traverse les pentes boisées du Spickeren-Wald.

Le renseignement

Arrivé à Spickeren, le régiment, laissant le 4e peloton du 6e escadron sur les pentes, monte au milieu de la brigade Doëns, au sommet du plateau et redescend à Etzling. Là, le colonel prend un guide et se fait conduire par des chemins de traverse jusqu'à Zinzing. De ce village, le colonel de Séréville n'ayant pu recueillir aucune nouvelle de l'ennemi, mais ayant la certitude qu'il ne s'est pas présenté dans les environs, envoie prévenir le général de Lapasset par le sous-lieutenant Delauneau, et le général Doëns à Spickeren par le sous-lieutenant d'état-major Chiniac de Labastide; puis il continue sa marche jusqu'à Grossbliederstroff, village situé sur la Sarre, à peu de distance d'un gué.

Dès que les deux officiers sont revenus de leur mission, vers quatre heures du matin, les quatre escadrons reprennent le chemin de Spickeren, par Zinzing, Hesseling et Alsting.

A onze heures du matin environ, le régiment s'établit au bivouac, à l'Ouest de Spickeren, la droite au village, adossé

au chemin qui conduit à Forbach. En avant et sur la vallée marécageuse qui s'étend entre Spickeren et Sarrebrück, campe la brigade Micheler ; en arrière sur les hauteurs qui dominent Alsting et Spickeren, la brigade Doëns.

De son côté, la brigade Valazé est arrivée au milieu de la nuit à Forbach, et y est restée, jusqu'au jour, sous les armes, prête à repousser une attaque, que, paraît-il, l'ennemi a l'intention de faire par la route de Sarrelouis.

La brigade est en bataille près de la gare de Forbach, face et contre les bois qui couvrent la frontière avec grand'gardes dans ces bois. Le 32e de ligne est au centre, ayant à sa droite le 3e bataillon de chasseurs à pied et à sa gauche le 55e de ligne. En arrière, les parcs et les bagages.

A huit heures du matin, la brigade dresse ses tentes et continue à regarder.

— La journée du 5 août se passe très tranquillement. Le temps est pluvieux. Notre artillerie tire toujours de loin en loin quelques coups de canon sur la ligne ferrée et les bois de la rive droite de la Sarre.

Cependant, la position, un peu en l'air, du IIe corps, ne laisse pas de préoccuper l'état-major général. Ce corps se trouve, en effet, au sommet d'un triangle, assez facile à pénétrer par ses deux côtés.

A ce moment, la situation est assez nette pour le général Frossard ; la première armée prussienne (VIIe et VIIIe corps), venant de Trèves et de Sarrelouis, à l'abri des forêts qui masquent ses mouvements, entoure Sarrebrück à des distances de huit à douze kilomètres. Déjà aussi, la division de cavalerie Rheinbaben du IIIe corps est à proximité de la ville. Les reconnaissances, les renseignements ne laissent aucun doute à cet égard. Une dernière reconnaissance tentée à cinq heures du soir par le 1er bataillon du 32e de ligne, et deux escadrons du 7e dragons, sous les ordres du colonel Merle, s'avance, en suivant la vallée de la Rosselle, jusqu'à Geislautern, et aperçoit dans le lointain d'assez fortes colonnes d'infanterie ennemie qui passent la Sarre au bac de Werden ; dans la forêt royale de Geislautern, on entend de sourdes rumeurs, et la pointe d'avant-garde entend retentir dans une clairière des commandements proférés en allemand.

Aussi, devant ces nouvelles, le général, se sentant menacé d'être enveloppé, décide de se replier sur les plateaux de Forbach à Sarreguemines, en gardant Forbach et en s'appuyant surtout sur la formidable position de Calenbronn.

Il informe aussitôt de sa décision le major général de l'armée

du Rhin, ainsi que le maréchal Bazaine, qui, par un ordre du même jour, vient de réunir sous son commandement direct, les IIe, IIIe et IVe corps d'armée, tandis que le maréchal de Mac-Mahon réunit les Ier, Ve et VIIe corps.

Dans la soirée, le général Frossard reçoit une dépêche du maréchal Le Bœuf, par laquelle celui-ci l'autorise à reporter le lendemain matin, son quartier général à Forbach. C'est un peu tard; la marche peut être inquiétée pendant le jour, par l'ennemi, dont les mouvements de convergence sur Sarrebrück s'accentuent de plus en plus. Le IIe corps étant exposé à une attaque imminente et pouvant être tourné à la fois par ses deux ailes auxquelles on n'a donné quelque appui qu'en dégarnissant le front, le général Frossard résoud d'effectuer, dans la soirée même, son changement de position en arrière, lequel n'est que de quelques kilomètres. Il réunit ses généraux de division et leur donne des instructions en conséquence.

A cinq heures du soir, les troupes reçoivent l'ordre de rétrograder.

Seule, la 3e division de Laveaucoupet reste sur les hauteurs de Spickeren. La première brigade, général Doëns, se replie des hauteurs de Saint-Arnual, sur la position de Spickeren et arrive vers minuit au village de ce nom. Dans cette même nuit, deux escadrons du 7e dragons viennent camper auprès du 3e chasseurs à cheval.

Le mouvement des 1re et 2e divisions commence à la nuit tombante. Afin de tromper la vigilance de l'ennemi, les troupes préparent leurs feux et les laissent tout allumés.

La division Bataille commence le mouvement vers six heures du soir, et prend la route de Forbach. Elle doit occuper les hauteurs de Œtingen qui dominent, au Sud, la nouvelle route de Forbach à Sarreguemines. Le 8e de ligne forme la tête de colonne de cette division et est rallié à la *Brême d'Or* par quatre cents réservistes, qui arrivent du dépôt de ce régiment. Les 3e et 4e escadrons du 4e chasseurs à cheval sont à l'extrême arrière-garde.

Après le défilé de la division Bataille, la brigade Jolivet, de la 1re division, se met en marche à son tour, vers sept heures du soir.

Déjà la brigade Letellier-Valazé de cette division s'est repliée la veille sur Forbach. Après avoir marché pendant deux heures et demie, le 77e de ligne, qui se retire le dernier de tous et couvre la retraite du IIe corps dans la vallée, s'établit en avant du village de Styring-Wendel, ayant sa droite appuyée à la

route de Sarrebrück, et sa gauche au bois de Schœneck, qui borde la plaine jusqu'à la Sarre.

Le 76e bivouaque en arrière du village de Styring, en retraite du 77e, ayant sa gauche appuyée sur la même route et sa droite au pied des hauteurs du plateau de Spickeren, occupées par la 3e division.

Le 77e, qui se trouve donc en première ligne dans la vallée, envoie cinq compagnies en grand'gardes; une placée devant le centre du régiment au milieu de la plaine; trois autres dans l'intérieur du bois de Schœneck, et enfin la dernière à la droite de la route.

Ces troupes dressent promptement leurs tentes, afin de s'abriter.

Cependant, cette marche des troupes, que vient surprendre un violent orage accompagné d'une pluie torrentielle, est des plus pénibles et ne se termine complètement qu'à une heure avancée de la nuit.

Vers huit heures du soir, la division Bataille vient de traverser Forbach et s'est engagée sur la route de Sarreguemines. Tout à coup, le ciel, déjà chargé de lourdes nuées, s'obscurcit complètement, il fait nuit noire. Quelques rares éclairs illuminent l'horizon et l'on entend au loin, dans la direction de la Sarre, le roulement sourd du tonnerre. En même temps, de larges gouttes d'eau tiède tombent çà et là sur la poussière de la route, qu'elles constellent d'étoiles grises.

L'obscurité redouble, les coups de tonnerre deviennent plus précipités et plus violents. A la lueur fulgurante des éclairs qui se succèdent sans interruption, on découvre tout le pays environnant. On s'arrête; les chevaux de l'artillerie du convoi hennissent d'impatience et de peur; les hommes ont fort à faire pour les contenir.

Soudain, un véritable déluge s'abat sur nos pauvres soldats, qui, en un instant, sont inondés, transpercés; des deux côtés du bois que traverse la route, une eau limoneuse arrive en bondissant. Des éclairs prolongés, accompagnés d'effroyables explosions, viennent mettre le comble au désordre; la foudre tombe sur les hauteurs environnantes.

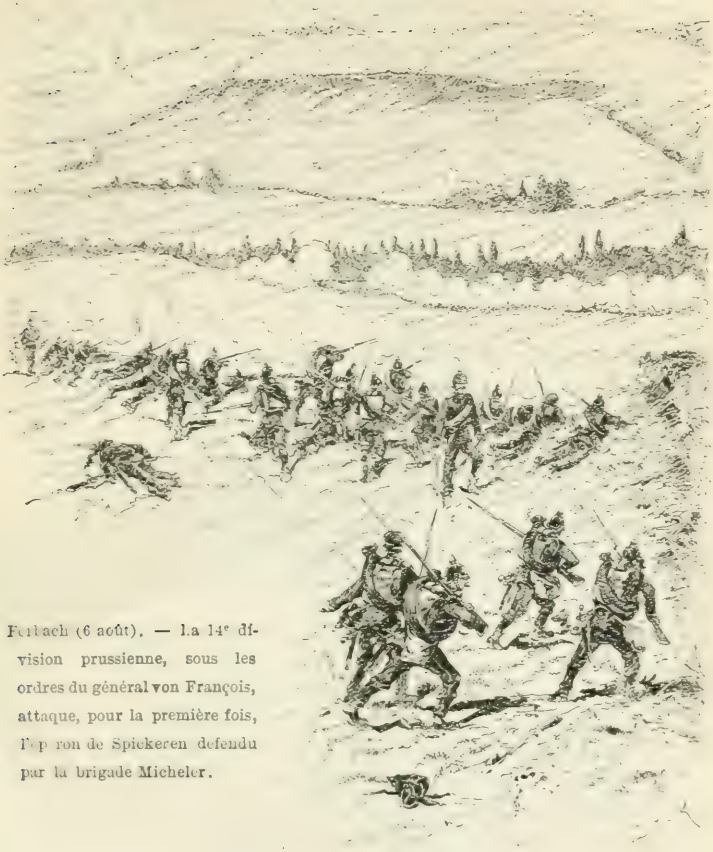
Des chevaux, affolés de terreur, rompent leurs traits, brisent les guides et s'échappent au hasard, ruant et soufflant de peur. Les gendarmes et les sous-officiers du train accourent au galop, jurant, pestant, contre les paysans qui leur répondent en patois lorrain.

Vers dix heures l'orage cesse, nos soldats continuent à avancer, le pantalon retroussé jusqu'aux genoux, et pataugent

à qui mieux mieux dans les mares profondes d'eau boueuse, qui couvrent la route : aussi, le colonel Haca du 8e de ligne qui commande la 1re brigade, la fait-il arrêter vers l'entrée du village de Behren. La 2e brigade imite son exemple. On bivouaque en colonne serrée sur la route ; on fait de grands feux pour sécher les vêtements transpercés par la pluie.

A la pointe du jour, la division Bataille prend les armes, et abandonnant la route, s'établit sur les hauteurs d'Œtingen en bataille et parallèlement à la ligne de la Sarre, qui coule à sept ou huit kilomètres de là. On dresse les tentes , on fait la soupe.

Le 6 août au matin, le IIe corps d'armée, dans son ensemble, se retrouve placé comme il l'était avant le 2 août dernier. Dès lors, il ne reste plus un seul soldat français sur cette partie du territoire prussien.



Forbach (6 août). — La 14e division prussienne, sous les ordres du général von François, attaque, pour la première fois, l'éperon de Spickeren défendu par la brigade Micheler.

CHAPITRE IV

Spickeren.

Les deux phases de la bataille de Spickeren. — Description du terrain de la lutte. — Les positions de Calenbronn. — L'Éperon ou Rotheberg. — Styring. — Disposition de défense. — Ouverture d'une tranchée sur l'Éperon. — Positions de la division de Laveaucoupet. — La division Bataille en réserve. — Reconnaissance du 5e chasseurs et du 12e dragons. — L'ennemi sur la route de Sarrelouis. — Marche de l'armée allemande.

Arrivée de la cavalerie de Rheinbaben. — L'alerte! — « La danse va commencer! » — Premières attaques de la cavalerie et de l'infanterie allemandes. — Le 10e bataillon de chasseurs. — Son refrain. — La 8e batterie du 15e d'artillerie. — Violence du feu ennemi. — Combat dans les bois. — Le 40e de ligne. — L'Éperon écrasé par l'artillerie ennemie. — Défense des sapeurs du 3e du génie. — Mort du capitaine Beguin. — Evacuation de la 1re tranchée de Spickeren. — Les forces prussiennes marchant au canon. — Immobilité de Bazaine. — Action de notre artillerie. — Nos mitrailleuses démontées. — Attaque du bois de Saint-Arnual. — Officiers distingués du 10e bataillon de chasseurs. — Pertes de ce bataillon. — Le commandant Schenck est blessé et fait prisonnier. — Situation critique des Prussiens. — Le général von François : sa tentative désespérée. — Sa mort. — La revanche des dragonnades.

Quelques mots de description du terrain sont nécessaires pour faire apprécier la nouvelle position que vient de prendre le IIe corps et sur laquelle il sera attaqué le 6 août au matin.

La lutte, quant au terrain, se scinde en deux parties bien distinctes; elle se poursuivra, d'un côté, dans la plaine, à Styring et à Forbach; de l'autre, sur les plateaux, avec des péripéties diverses. Tantôt l'ennemi s'avancera sur les hauteurs et reculera dans la vallée; tantôt ce sera le contraire.

Cette bataille de Forbach-Spickeren devra donc être divisée en deux actions simultanées, mais séparées.

L'aile droite : Spickeren, dernier terme de la résistance sur ce point.

L'aile gauche : Forbach, limite extrême de la lutte dans la plaine.

A proprement parler, il n'y aura pas de centre.

A partir de Sarreguemines, la Sarre coule du Sud au Nord, sur un parcours de seize kilomètres, et une belle route suit sa rive gauche. En approchant de Sarrebrück, la rivière infléchit son cours vers l'Ouest, traverse cette ville et se dirige sur Sarrelouis, qui est à vingt-deux kilomètres en aval. Elle a peu d'eau à cette époque de l'année, et on peut la traverser à plusieurs gués en aval comme en amont.

Le terrain montagneux entre Sarreguemines, Sarrebrück et Saint-Avold est couronné de plateaux découverts dont la hauteur moyenne, au-dessus du fond des vallées voisines, atteint cent vingt mètres environ. Le point central et culminant est le mamelon au Nord du village de Calenbronn. Ces plateaux sont limités latéralement par des pentes boisées, assez raides, qui, à l'Est, tombent sur la route longeant la Sarre et, à l'Ouest, sur la grande route de Metz à Sarrebrück par Saint-Avold et Forbach, parallèlement à laquelle court la voie ferrée.

La convergence des deux routes latérales sur Sarrebrück,

fait que ce massif se rétrécit vers le nord. En avant du village de Spickeren, qui en occupe de ce côté la dernière croupe, il n'a guère plus de deux kilomètres de largeur. Là, les plateaux s'arrêtent au versant rapide d'un grand vallon transversal, de plain-pied avec la route de l'Ouest comme celle de l'Est, sur laquelle il débouche au village de Saint-Arnual. C'est la crête de l'autre versant de ce vallon, qui forme la ligne de hauteurs dominant Sarrebrück que le IIe corps occupait depuis le 2 août.

Au pied des pentes Ouest du plateau de Spickeren et à trois kilomètres en avant de Forbach, se trouve le grand village industriel de Styring, entouré de bois, surtout sur sa gauche, et traversé par le chemin de fer.

D'après les dispositions prescrites pour le mouvement en arrière exécuté dans la soirée du 5 août, la 3e division de Laveaucoupet a été établie sur le plateau de Spickeren en deux lignes, face au Nord.

Ce général prend d'excellentes mesures. Il observe une des lois de l'art de la défensive, qui consiste à engager au début le moins de monde possible, afin de subir le moins de pertes sous le feu de l'ennemi et de se ménager des troupes fraîches pour des dégagements successifs. Il distribue donc une seule brigade, celle du général Micheler, sur les positions, et il conserve comme grande réserve, la brigade Doëns établie en deuxième ligne, sur le mamelon allongé en arrière du village de Spickeren, avec les trois batteries divisionnaires.

Le général Micheler, se trouvant ainsi, en première ligne, poste sa brigade comme il suit : A l'extrême droite, le 3e bataillon du 40e de ligne, sur la croupe du plateau de Spickeren, occupant le bois du Stiffswald, d'où le terrain descend en pente rapide sur le village de Saint-Arnual.

Devant la gauche de cette première saillie, un petit contrefort en forme d'*Eperon*, le *Rotheberg* comme on l'appelle dans le pays, fait saillie dans le grand vallon.

Le général de Lavaucoupet a fait occuper par le 10e bataillon de chasseurs à pied, ce point qui est très important en ce qu'on peut, de là, dominer les collines, commander toutes les hauteurs, flanquer par des feux plongeants le terrain en avant de Styring, et battre en face le vallon, ainsi que la route venant de Sarrebrück.

Aussi, dès le point du jour, le 6, et avant tout mouvement d'attaque de l'ennemi, le commandant de la 3e division a-t-il soin de faire assurer l'occupation de l'Eperon par quelques travaux défensifs.

La 13e compagnie de sapeurs du 3e régiment du génie, commandée par le capitaine Viez, commence aussitôt, sous l'habile direction du commandant Peaucellier, à établir une tranchée-abri en forme de croissant, enveloppant la crête de l'*Eperon*. Elle est aidée dans ce travail par le 10e bataillon de chasseurs à pied et par quelques auxiliaires du 63e de ligne.

Cette tranchée est occupée par deux compagnies du bataillon de chasseurs, soutenues par la 1re section de la 8e batterie du 15e d'artillerie, sous le commandement du lieutenant en premier Méert, qui seule a pu trouver place sur l'Eperon même; la 2e section de cette même batterie, commandée par l'adjudant Brunet, se met en batterie à deux cents mètres en arrière, et à gauche de l'Eperon, dans une position un peu plus élevée, avec une compagnie de chasseurs à pied comme soutien.

Sur ce plateau, mais à distance assez grande pour être abrités du feu, deux bataillons du 40e et tout le 24e de ligne (reste de la brigade Micheler).

— La 2e brigade (Jolivet) de la division Vergé, en se retirant le 5 au soir, des hauteurs de Sarrebrück, a été retenue dans la vallée à Styring-Wendel, afin de défendre cette trouée et protéger la gare de Forbach, notre tête de ligne ferrée, où nous avons du matériel et nos vivres. A la pointe du jour, le général Vergé fait couvrir sa ligne par une tranchée-abri et construire un épaulement pour quatre pièces. Sa gauche s'éclaire par des grand'gardes dans les bois.

Quant à la 1re brigade (Letellier-Valazé), depuis deux jours déjà, elle a été reportée en arrière, et est en très bonne position à l'Ouest de Forbach, perpendiculairement à la route venant de Sarrelouis que nous avons le plus grand intérêt à maîtriser, comme on le verra. Elle est maintenue dans cette position. Le général Dubost, commandant le génie du IIe corps, y a fait exécuter un retranchement rapide d'environ mille mètres de développement barrant la route.

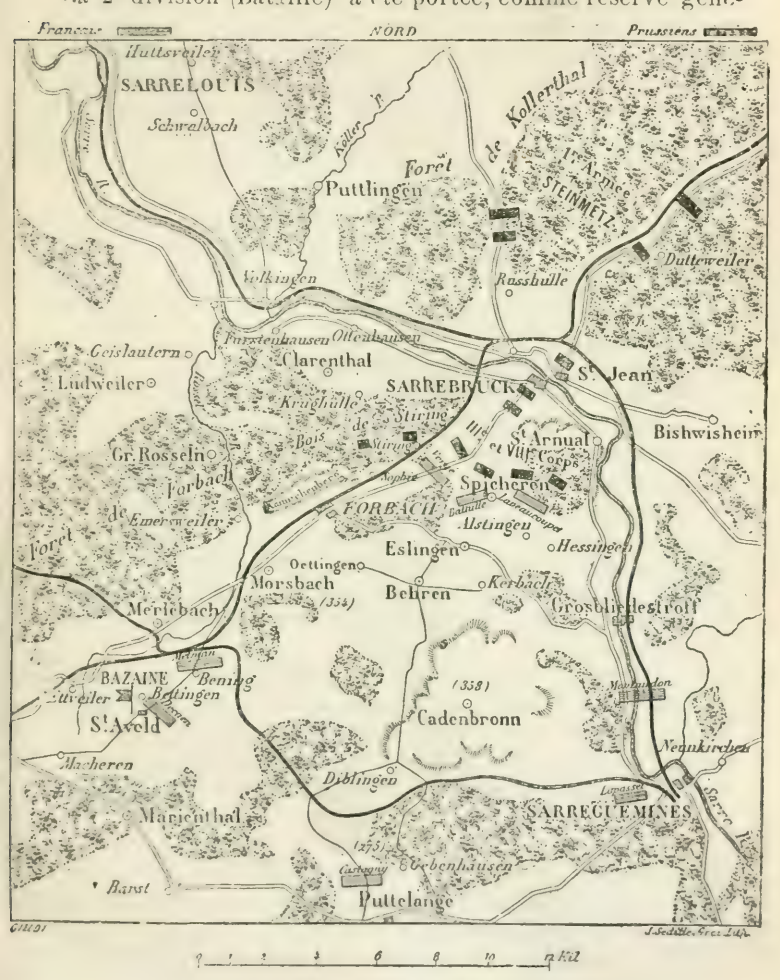
Notre ligne de bataille commence donc, à droite, au Stiffswald de Saint-Arnual (bois communal de Saint-Arnual); elle l'occupe faiblement, faisant ainsi un espace entre son extrême droite et la Sarre, qui coule au bas des hauteurs que couvre cette forêt.

La ligne, partant donc du Stiffswald, se prolonge par le Pfaffenwald et le Rotheberg ou Eperon; celui-ci dessine une sorte de redan en avant et au centre des hauteurs; à partir de la chaîne des collines, il se recourbe jusqu'à la *Brême d'Or*.

A gauche de cet Eperon, s'ouvre la trouée conduisant à Forbach, et où le village de Styring-Wendel donne à nos

troupes un point d'appui. Plus à gauche encore, bordant la vallée, s'élèvent les collines boisées du Styringwald que nous occupons très faiblement.

La 2e division (Bataille) a été portée, comme réserve géné-



Forbach. — (6 août.)

rale, à trois kilomètres en arrière de la 3e sur le haut plateau d'Œtingen, où elle est campée, position avantageuse, qui permet de bien voir la division de Laveaucoupet en première ligne, de surveiller sur la droite, le ravin et la route de Gross-

bliederstroff, et sur la gauche, la vallée en avant de Forbach Au jour, le général Bataille rend compte au commandant du IIe corps, que, suivant ses ordres, il se trouve ainsi en mesure d'appuyer du côté où un coup de canon serait tiré; et c'est ce qu'il va faire, comme on le dira ci-après.

Les quatre batteries de 4 de la réserve sont campées à Forbach et les deux batteries de 12, un peu en arrière de Morsbach

Quant à la cavalerie, deux escadrons du 7e dragons ont été attachés à la 1re division, les deux autres à la 3e; le 5e chasseurs en entier à la 2e division, le reste de la division à son camp de Forbach même.

Tel est l'ensemble des dispositions prises pour l'établissement du IIe corps, qui, à ce moment, est en réalité l'avant-garde de l'armée du maréchal Bazaine, laquelle comprend en outre les quatre divisions du IIIe corps, réparties à seize kilomètres en arrière de Forbach et formant une ligne de vingt-huit kilomètres environ de développement de Saint-Avold à Sarreguemines, les divisions espacées entre elles par un intervalle d'une dizaine de kilomètres, et les trois divisions du IVe corps qui se tient en réserve sur la gauche, en prévision d'un débouché de l'ennemi par Sarrelouis.

Le général Frossard a mis son quartier général en avant et un peu à droite de Forbach, au centre de ses divisions. Ajoutons que le général de Valabrègue, commandant la cavalerie, a laissé, en avant du front, des grand'gardes de chasseurs à cheval pour éclairer et signaler, s'il y a lieu, les mouvements de l'ennemi.

En effet, le 6 août, à huit heures du matin, le général de Laveaucoupet envoie le 5e chasseurs à cheval, en reconnaissance sur la rive gauche de la Sarre, vers Zinzing, tandis que les escadrons du 7e dragons parcourent les pentes de la croupe qui sépare les vallées de la Sarre et du Sourbach, petit affluent de gauche.

Le 5e chasseurs traverse Alsting et Hesseling, s'éclairant sur sa gauche en envoyant quelques cavaliers dans la vallée boisée du Sourbach. Au sortir d'Hesseling, le régiment se forme en bataille à gauche de la route, derrière des bois et face au Nord, sur le plateau qui s'étend au Nord d'Hesseling et de Zinzing, et qui domine le moulin de Simbach ainsi que le confluent de la Sarre et du Sourbach.

Le colonel de Séréville et quelques officiers s'étant avancés jusqu'au bord du plateau, voient sur la rive droite de la Sarre, les grand'gardes prussiennes. Ils aperçoivent également une petite reconnaissance faite par un officier suivi de quel-

ques hommes; puis bientôt après une colonne de cavalerie, plus considérable (de trois à quatre cents chevaux), est vue filant le long des bois qui couronnent les hauteurs de la rive droite de la Sarre.

Pendant que le régiment est ainsi établi sur le plateau, il est couvert sur sa droite par son 4e escadron, qui, lui-même, a envoyé deux pelotons en grand'garde, poussant leurs vedettes jusqu'à Grossbliederstroff.

Le colonel de Séréville envoie, pour rendre compte de sa mission au général de Laveaucoupet, le sous-lieutenant d'état-major Chiniac de Labastide, et vient lui-même bientôt après à Spickeren prendre les ordres du général; il lui est prescrit de conduire ses cinq escadrons à Œtingen, où se trouve campée la division Bataille.

Un peloton de dragons armés à la légère, commandé par un sous-officier, remplace le 5e chasseurs et doit éclairer la droite du corps d'armée. Le 5e chasseurs se retire en gagnant, par des sentiers, le chemin vicinal n° 13. Le mouvement est couvert par le 4e escadron, qui reste en position vers Grossbliederstroff; ses vedettes voient un peloton de uhlans traverser la Sarre à gué, près de ce village.

La colonne des bagages coupant à travers bois par des chemins récemment tracés, devance, au campement d'Œtingen, le régiment qui y arrive vers midi et s'établit le long et au Sud du chemin n° 13, à la gauche de la division Bataille, qui campe en carré sur le plateau élevé, situé au Nord-Est d'Œtingen. Le 4e escadron rejoint bientôt après.

Aux premières lueurs du jour, le 12e dragons, colonel de Bigault d'Avocourt, est à cheval. Bientôt, le 1er escadron, capitaine de Séréville, reçoit l'ordre du général Vergé, de se porter du côté de Sarrebrück, droit sur la *Brême d'Or;* le 2e escadron, capitaine Capedeville, est envoyé en reconnaissance sur la route de Sarrelouis, les 5e et 6e escadrons commandant Jacques, capitaines Dumont et Desgrées du Lou, sur la route de Sarreguemines.

Le 1er escadron signale bientôt l'arrivée de masses prussiennes et fait le coup de feu avec les premiers tirailleurs; mais bientôt il se replie ainsi que les autres escadrons, et tout le régiment réuni vient se former en bataille, en arrière de nos lignes d'infanterie et attend des ordres.

De son côté, à six heures du matin, le 32e de ligne de la brigade Valazé a pris les armes, afin de repousser une attaque devant venir, paraît-il, de la route de Sarrelouis, mais aucun casque à pointe ne se montre de ce côté.

— Ainsi que nous l'avons exposé précédemment, la première armée des Prussiens sous les ordres du général von Steinmetz (VIIe et VIIIe corps) était déjà sur la Sarre ou à quelques kilomètres de Sarrebrück.

L'aile droite de leur deuxième armée (IIIe corps) a convergé aussi vers Sarrebrück. Avec ces troupes supplémentaires, les forces de von Steinmetz ne comprennent pas moins de cent dix-huit mille huit cents hommes, dont treize mille huit cent cavaliers. Mais deux de ces corps seulement (le VIIe et le VIIIe), la 5e division d'artillerie et trente et une batteries d'artillerie, en tout soixante-dix mille combattants, doivent prendre part à la lutte avec cent quatre-vingt-six canons d'acier.

Parties de Trèves, ces troupes marchent vers Sarrelouis et Sarrebrück dans la seule intention de se maintenir sur la même ligne que la seconde et la troisième armées, pour attaquer et envahir tout le Nord-Est de la France.

Toutefois, il est vraisemblable que l'ennemi, dès qu'il apprendra que nous nous sommes retirés des hauteurs au-dessus de la ville, passera la Sarre et nous attaquera.

Le 6 août, dès l'aube, le VIIe corps, général von Zastrow et le VIIIe corps, général von Gœben, se sont mis en marche et approchent de la Sarre, précédés par la 5e division de cavalerie. Sous les épais ombrages du Kœllerwald, leurs mouvements ne peuvent être aperçus par nos grand'gardes.

Cependant, vers sept heures et demie, nos vedettes de cavalerie annoncent, en se repliant, l'approche des troupes prussiennes.

A huit heures, des colonnes d'infanterie commencent à descendre des hauteurs de Sarrebrück, précédées de lignes de tirailleurs. Elles s'arrêtent au fond du vallon, pendant que d'autres tirailleurs débouchent des bois en avant de notre gauche, à l'Ouest de la route, et que des escadrons de uhlans bleus et de cuirassiers blancs s'avancent sur cette route, couverts par un rideau de leurs éclaireurs. En même temps, des batteries d'artillerie apparaissent et prennent position sur le plateau, dit champ de manœuvre, et sur les mamelons attenants.

Tous ces mouvements s'aperçoivent parfaitement de l'Eperon de Spickeren, où le général de Laveaucoupet a son bataillon de chasseurs et sa compagnie du génie travaillant à achever les tranchées-abris, sous l'appui des grand'gardes qui déjà en viennent aux coups de fusil, avec la première ligne des tirailleurs prussiens.

Les soldats, sur l'Eperon, rompent les faisceaux, au commandement de leurs officiers et quittent leurs marmites où cuisait la soupe : « La danse va sans doute commencer! » disent-ils gaiement. Les hommes tiennent fiévreusement le chassepot d'une main crispée. Ils plaisantent, ils raillent. Tous, d'ailleurs, jettent à leur arme un singulier regard, qui semble le regard d'un ami à un protecteur solide. Le fusil rassure. En même temps, les chirurgiens ouvrent, étalent leurs trousses. Le soleil qui monte fait précisément étinceler scalpels et bistouris. On se presse autour des cantines, on boit en hâte un dernier verre.

Le soleil du matin allume des étincelles au bout des baïonnettes, et les marmites, qui bouillonnent dans des trous creusés au rebord des fossés couronnés d'herbes humides, laissent échapper une fumée tendre et bleue, qui se dissipe doucement.

L'ennemi ne se montre pas encore en masse. Quelques uhlans apparaissent au loin ou des tirailleurs, mais hors de portée. Une heure s'écoule. Les deux pièces du lieutenant Méert, du 15e d'artillerie, placées en batterie sur l'Eperon de Spickeren, en arrière des tranchées-abris, ouvrent, l'une après l'autre, le feu sur une forte colonne d'infanterie, qui débouche des chemins creux et des abris naturels que présente le terrain, à une distance de deux mille mètres.

Quatre batteries prussiennes, installées sur l'*Exercitz Platz*, nous ripostent aussitôt. De nouvelles troupes d'infanterie ennemies commencent à descendre du terrain de manœuvre et se dirigent à toutes jambes vers les bois, qui bordent la vallée de Sarrebrück à Forbach, à l'Ouest.

A gauche de Spickeren, la canonnade s'engage aussi dans a vallée contre le général Vergé, qui, de son côté, a pris rapidement des dispositions offensives.

Dès les premiers coups de canon, le général Frossard s'est hâté d'informer le maréchal Bazaine à Saint-Avold, que c'est une véritable bataille qui s'engage, et qu'il n'y a pas à en douter.

En effet, le général von Steinmetz ayant reçu la fausse nouvelle que nos troupes abandonnent leurs positions, et ont même commencé à monter en wagons dans la gare de Forbach, a donné l'ordre à ses troupes de hâter leur marche, espérant mettre à profit ce mouvement de retraite.

La 5e division de cavalerie du général Rheinbaben traverse la première le pont de Sarrebrück et lance en éclaireurs deux escadrons; aussi, lorsque ces uhlans et houzards atteignent la

vallée, ils sont salués par une canonnade qui descend du plateau de Spickeren et par une fusillade sortie du bois, qui s'étend au pied des hauteurs. Elles leur prouvent que les deux endroits sont fortement occupés, mais ne les dissuadent pas que notre armée prépare sa retraite.

Une demi-heure après, l'avant-garde de la 14e division d'infanterie, commandée par le général von François atteint Sarrebrück, traverse rapidement la ville et se porte au champ de manœuvres. Cet officier a l'ordre de marcher en avant, pour tomber sur ce que l'on croit être une simple arrière-garde, chargée de protéger la retraite de Frossard.

Le général von François dirige d'abord les deux seuls bataillons d'infanterie qu'il a sous la main contre la brigade Micheler. Vingt-quatre pièces de canons appuient son mouvement. Une nombreuse cavalerie éclaire jusqu'au pied des pentes la marche de ces bataillons. Le colonel d'Eskens, qui dirige ces forces, descend du Winterberg, et malgré l'infériorité déjà constatée de nos pièces, est cruellement éprouvé par nos obus. Si nous avions un meilleur matériel, cette avant-garde ennemie serait à peu près anéantie.

Arrivées dans le vallon, les compagnies prussiennes y trouvent un abri, mettent sacs à terre, se dirigent à droite et à gauche, à la faveur des bois qu'on a négligé d'occuper, débouchent au bas du plateau, en avant de Saint-Arnual, s'avancent jusqu'à la route et entament l'attaque, arrivant par une route directe sur le front des troupes françaises.

La tranchée-abri de l'Eperon est à peine achevée, quand apparaissent, à moins de cent cinquante mètres, les schapskas à pompon noir et blanc et les kolbacks à longues flammes rouges des uhlans et des houzards prussiens.

Les chasseurs à pied du commandant Schenck et les sapeurs du commandant Peaucellier, lâchent aussitôt la pelle et la pioche pour prendre le chassepot : un feu terrible s'abat sur cette cavalerie, qui dégringole au plus vite, et disparaît sous bois.

Bientôt, de nombreux hourras, et les cris : « *Forwertz! Forwertz!* » (En avant!) se font entendre dans ces bas-fonds boisés ; à travers les éclaircies du feuillage, on aperçoit étinceler les baïonnettes et les ornements de cuivre des casques de l'infanterie prussienne, qui débouche à son tour, avec la plus grande résolution, et se jette sur les pentes.

Nos admirables soldats, quoique fatigués par une marche de nuit, n'ayant pas mangé la soupe et écrasés par les obus enne-

mis, qui commencent à arriver en plein sur l'Eperon, accueillent l'ennemi par un terrible feu de salve.

Au dessus du fracas de la mousqueterie et de la canonnade, résonne, fière et ardente, la marche du 10e bataillon de chasseurs :

L'dixièm'bataillon,
Commandant Mac-Mahon;
N'a pas peur du canon,
Nom de nom!

Le 39e de ligne prussien s'avance comme à la parade, et gravit la pente de l'Eperon, malgré les trouées que font nos obus dans ses rangs. Les balles de nos chasseurs qui tirent de la tranchée, tombent sur les compagnies, et l'on voit rouler de nombreux tués et blessés.

Enfin, l'effort de ce régiment s'arrête à mi-pente de l'escarpement, brisé par notre fusillade. Les plus avancés reculent et se laissent rouler au bas de la montagne, où tout le régiment se masse. Il est impossible de le relancer contre le retranchement; les officiers, que l'on voit distinctement lever et brandir leurs sabres, ne parviennent pas à enlever la troupe. Celle-ci semble comme épuisée. Blottiés sous les blocs énormes, qui les dérobent à la vue des Français, ils ne font plus de tentative jusqu'à l'arrivée de nouveaux renforts.

Ce premier engagement a été des plus meurtriers pour les Allemands. Les pentes de l'Eperon sont jonchées de leurs morts et de leurs blessés.

Au bruit de la bataille, le général von Kamecke, commandant la 14e division d'infanterie, rassemble tout son monde sur la rive gauche de la Sarre, et marche droit au champ de manœuvre, où il avance quelque peu, mais se trouve promptement arrêté. Non seulement une canonnade et une fusillade nourries partent de l'Eperon, mais le général Frossard a fait placer une batterie entre Styring et la chaussée de Forbach, qui prend les Allemands en écharpe et leur cause de tels dommages, qu'elle les fixe sur place et les paralyse pendant quelque temps.

Cependant, les Prussiens concentrent le feu de nombreuses batteries sur les quelques pièces de canon défendant le Rotherberg ou Eperon, qui leur ripostent avec énergie. Un double tonnerre gronde sans interruption. Une épaisse fumée enveloppe la montagne, comme un brouillard d'automne, et cache la bataille aux spectateurs, sauf quand le vent déchire ou emporte le mobile rideau.

L'artillerie prussienne envoie sur nos positions une grêle de projectiles, avec une profusion terriblement meurtrière; les obus cinglent l'air, s'abattent sur tous les points où l'ennemi voit établir une batterie, ou se former une colonne.

Notre petite batterie de quatre pièces de l'Eperon leur est spécialement désagréable, par la justesse de son tir et les ravages qu'elle fait dans ses rangs; les projectiles prussiens arrivent à leur tour, serrés et sonores, soulevant des éclaboussures de poussière. Nos artilleurs n'en continuent pas moins de charger leurs pièces et de pointer l'ennemi, avec cette régularité calme et rapide, qui distingue les manœuvres de notre artillerie. Dans cette journée, elle fait des prodiges; bien inférieure, comme nombre de canons, elle compense ce désavantage, en se multipliant, pour ainsi dire, sur tous les points, et en exécutant des tirs d'un merveilleux effet.

Les quatre petits canons de 4 de la 8e batterie du 15e d'artillerie, sous l'habile direction du lieutenant Méert et de l'adjudant Brunet, continuent à faire merveille. Le capitaine commandant Béguin, et le commandant Bédoin encouragent nos vaillants artilleurs. Une balle blesse le cheval de ce dernier.

Une batterie prussienne, débouchant d'un chemin creux, essaie de nous répondre à courte portée; mais atteinte par nos obus, elle se poste à une centaine de mètres à droite de sa première position, derrière une élévation de terre, au milieu de quelques peupliers, et règle promptement son tir, qui devient vif et précis. Le lieutenant Méert est blessé, plusieurs hommes et plusieurs chevaux de sa section sont tués ou blessés, et ses deux caissons sont brisés. Auprès de lui, le lieutenant Feldhaus du 3e régiment du génie est tué en avant de la tranchée-abri. Le brigadier Crétinon du 15e d'artillerie se fait remarquer par son sang-froid et remplace son chef de pièce blessé.

Citons encore parmi ces vaillants artilleurs, le capitaine en second Bombard, le lieutenant en second Smet-Jamar, l'adjudant Brunet, et le canonnier Lapeyre.

Ces deux sections, que le lieutenant Méert ne cesse de commander, malgré sa blessure, sont forcées, trois ou quatre fois, de cesser le feu, faute de munitions; inférieures en nombre et en calibre, elles finissent par être réduites à l'impuissance, et se reportent un peu en arrière; tout l'effort des nombreuses batteries allemandes se concentre alors sur l'infanterie, et leur feu d'une infernale violence, permet aux compagnies prussiennes de gagner du terrain et de se jeter dans les bois, qui couvrent les pentes des hauteurs.

Les généraux ennemis ont jugé que l'Eperon est la clef de

la position ; aussi est-il attaqué de front et de flanc, avec un incroyable acharnement.

A notre droite, l'action est très vive. Un demi bataillon du 39e prussien chasse devant lui un faible rideau de tirailleurs français du 3e bataillon du 40e de ligne, qui est posté en grand'-garde sur la lisière des bois situés en avant de Spickeren, de manière à surveiller l'ennemi, qui s'avance dans la plaine et à l'empêcher de pénétrer dans ces bois.

Les Prussiens s'engagent dans les premiers massifs et paraissent sur les bords d'une clairière coupée par un chemin creux; encouragés par la retraite de nos tirailleurs, les fantassins ennemis poussent des hourras et saluent ainsi avec joie la lumière qu'ils revoient en sortant du couvert.

Ils envahissent l'éclaircie. Mais une compagnie du 3e bataillon du 40e français est couchée dans le chemin creux; deux autres sont sous bois, à droite et à gauche du chemin (deux cent soixante-dix Gaulois, contre cinq cents Germains).

Les Français sont là silencieux, l'ennemi s'avance bruyant et animé. Tout à coup un feu violent et inattendu, rasant le sol, fauche les rangs prussiens ; les compagnies, qui lançaient leurs cris de guerre avec enthousiasme, se taisent, s'arrêtent, tournent et fuient sous les arbres ; les officiers parviennent difficilement à rallier leurs hommes.

Enfin, la discipline triomphe; les balles françaises, s'égarant dans la forêt à la recherche d'adversaires invisibles, le feu cesse d'être meurtrier; l'ennemi se remet alors de sa panique, borde la clairière et fusille à son tour les Français.

Après une demi heure de mousqueterie, les officiers prussiens s'aperçoivent de la faiblesse numérique de nos soldats; voulant montrer à tout prix que leurs hommes chargent à la baïonnette (car tel est le vif désir de l'état-major allemand), ils ordonnent deux mouvements tournants à l'arme blanche. Les Prussiens se glissent dans les fourrés, longeant le bord de la clairière.

Mais une partie des nôtres est sous bois, des deux côtes de cette clairière; la fusillade crépite, hâchant les sapins : les balles et les éclats de bois qu'elles soulèvent, font des ravages dans les sections désunies, qui se sont élancées; le mouvement avorte et les compagnies prussiennes sont maintenues jusqu'à l'arrivée des renforts.

De nouvelles troupes viennent bientôt renforcer les Allemands, qui parviennent à faire perdre du terrain au 3e bataillon du 40e de ligne, le couvrent d'une grêle de projectiles et l'enveloppent presque entièrement. Le 2e bataillon du 40e entre en

ligne à son tour, prend position face à la clairière, et pendant longtemps, il dirige sur l'ennemi un feu si meurtrier, qu'il le force à abandonner ses positions.

Vers midi, le 1er bataillon de notre 40e se met en mouvement pour soutenir le 2e, dont les munitions commencent à s'épuiser.

Repoussés sur tous les points et contenus par trois pauvres petits bataillons français, les Prussiens restent immobiles, tiraillant, mais n'avançant pas d'un pouce. Sans ces surplombements de rocs, qui les couvrent, ils seraient anéantis. Selon leur méthode ordinaire, excellente du reste, les généraux ennemis ont à leurs avant-gardes de nombreuses batteries.

Suivant leur tactique, ils demandent au canon ce que, ni la fusillade, ni la baïonnette ne peuvent leur donner.

Des batteries ennemies, s'établissent aussitôt au mieux du but à atteindre, sur les hauteurs qui nous font face. Le point défectueux de nos positions consiste en ceci, qu'au lieu de former un front droit, elles saillent beaucoup au centre, sur le Rotheberg ou *Eperon*.

Les collines situées en face et occupées par l'ennemi, présentent au contraire une ligne droite. Nous ne pouvons avoir de batteries efficacement placées, sur les hauteurs, que sur l'*Eperon* du Rotheberg, ou saillant.

De là, il est vrai, on enfile le vallon de toutes parts, mais nos quatre pièces sont placées dans un espace restreint, sur lequel le feu de la ligne des pièces prussiennes converge de toutes parts et nous prend d'écharpe. Ailleurs, à notre gauche, le retour de la montagne nous masque des vues, ou nous éloigne trop de l'ennemi.

Plus loin encore, nous sommes dans la vallée en contre-bas. Il est trois heures : l'action de l'artillerie prussienne se concentre entièrement sur le Rotheberg que balaie une pluie d'obus. L'effet de ces projectiles est d'autant plus meurtrier, que leur explosion arrache aux rocs, des débris projetés en tous sens.

Les défenseurs de la tranchée n'y trouvent plus qu'une protection illusoire. Pendant une heure, le 10e bataillon de chasseurs se trouve sous la plus effrayante averse de projectiles que l'on puisse imaginer. Il tombe sur l'étroite crête du Rotheberg environ un obus par seconde, et la première tranchée n'est plus tenable.

On ne voit rien, tellement la fumée est intense, mais chaque chasseur s'abrite le mieux qu'il peut, afin de tirer sur l'ennemi à la première éclaircie.

Seul, le brave commandant Schenck dédaigne ce stratagème.

Il reste debout sur son cheval, comme la statue du Commandeur, les yeux braqués sur l'ennemi.

La compagnie Viez, du 3e du génie, combat intrépidement, mêlée aux chasseurs. Par moments, les sapeurs déposent leur chassepot fumant, et saisissant la pelle et la pioche, essaient de relever le parapet de la tranchée, qui s'éboule sous le choc répété des obus prussiens.

Le capitaine Bodin, le sergent Bordel-Perroncel, le premier sapeur Chauchet, debout, sous la mitraille, encouragent les travailleurs. Le lieutenant Crétin, atteint par une balle, qui lui traverse la joue et l'épaule gauche, est laissé pour mort. Plus tard, les Prussiens le relevèrent, respirant encore, et l'envoyèrent prisonnier en Allemagne, où ses blessures purent être guéries. Trois sous-officiers dont le sergent-major Ragnet et sept sapeurs de la compagnie sont tués : dix-neuf hommes sont blessés.

Cependant la 1re section de la 8e batterie du 15e d'artillerie, que le lieutenant Meirt n'a pas, comme on le sait, cessé de commander malgré sa blessure, est obligée de suspendre son feu et de se porter en arrière auprès de la 2e section que commande l'adjudant Brunet.

A ce moment, la 7e batterie du même régiment, sous les ordres des capitaines Stoffel et Anozet, se porte en avant pour soutenir ces deux vaillantes sections; mais les deux premières sections de cette dernière batterie sont arrêtées à cent cinquante mètres en avant du village de Spickeren.

La 3e section, que commande le lieutenant en second Maguin, continue seule son mouvement et va se mettre en batterie à la droite des sections de la 8e, à trois cents mètres en arrière et à gauche de l'éperon. Les six pièces, ainsi réunies, continuent à tirer sans relâche, d'abord sur les colonnes d'infanterie prussienne, puis aussitôt que ces colonnes sont dispersées, sur la batterie de peupliers et sur deux autres batteries, qui sont venues se placer, l'une de douze pièces au moins à sa droite, à quatre cents mètres en arrière environ, et l'autre à sa gauche.

Tout à coup, le capitaine commandant de la 8e batterie, M. Beguin, est mortellement blessé, par un obus qui lui fracasse le genou : le feu continue jusque vers quatre heures et demie, sous le commandement du capitaine en second Bombard. Bientôt les obus ordinaire sont épuisés ; les obus à balles doivent même être tirés comme projectiles pleins, et il ne reste guère que des boîtes de mitraille, que l'on ne peut utiliser.

Vers quatre heures et demie, le feu ennemi redouble et les généraux prussiens voient la crête balayée par les obus. Déjà les trois sections ont reçu l'ordre d'aller se réorganiser sur le plateau en arrière de Spickeren ; déjà une partie des défenseurs a été retirée de la première tranchée : on n'a laissé à la garde de celle-ci, dans les endroits les moins exposés, que des postes d'observation.

Le bruit du canon agit comme un talisman sur toutes les forces prusiennes, qui se trouvent à portée de l'entendre ; elles accourent avec un louable empressement. Ce zèle militaire amène, sur le champ de bataille, l'avant-garde du IIIe corps d'armée, qui se trouve près de Sulzbach, à la droite des Français. Le commandant, nommé von Dœring, a sous la main deux bataillons d'infanterie et un escadron de cavalerie ; prenant aussitôt les devants, il ordonne au reste de sa brigade et à deux batteries de le suivre au pas accéléré ; ce n'est pas moins de sept mille hommes, qui accourent pour soutenir la 14e division de von Kamecke. Instruit de ce mouvement, le lieutenant général von Alvensleben fait partir derrière eux, pour les soutenir à leur tour, quinze mille fantassins et dix-sept batteries d'artillerie.

Pendant ce temps, la 13e division d'infanterie presse sa marche, pour passer la Sarre, entre Vôlklingen et Werden, afin d'attaquer, près de Styring, la gauche de l'armée française. Dans l'intervalle, juste en face de nos lignes, le commandant de la 16e division d'infanterie, pousse vers Sarrebrück son avant-garde, composée d'un régiment de fusiliers et de trois escadrons, avec deux batteries, ordonnant d'ailleurs à toute sa division de le suivre sans prendre haleine. C'est encore treize mille hommes et une trentaine de bouches à feu, qui se précipitent contre les défenseurs de notre territoire.

Ces forces convergentes forment une nouvelle masse de trente-cinq mille soldats.

Le lieutenant-général von Kamecke, voyant que son attaque de front n'a pas réussi (et il peut se féliciter d'en être quitte pour un échec), veut essayer d'entamer notre gauche près de Styring, avec cinq bataillons, soit cinq mille hommes, car les bataillons allemands sont toujours de mille hommes et au grand complet. Mais ils se heurtent contre la division Vergé, qui les repousse : deux autres attaques dirigées contre la droite française ont le même sort. A quatre heures, toutes les troupes de la division prussienne se trouvent engagées, sans excepter un seul homme.

Le bruit du canon, qui ébranle au loin la terre, devrait at-

tirer le maréchal Bazaine, s'il avait quelques sentiments d'honneur et de patriotisme; une ou deux de ses divisions permettraient à notre IIe corps de prendre hardiment l'offensive, de culbuter les Prussiens, de détruire ensuite et l'un après l'autre les renforts qui accourent. Mais Bazaine demeure impassible et immobile : destiné à être le bourreau de la France, il commence dès le premier jour son œuvre sinistre.

Ce sont donc les Allemands qui arrivent à pas précipités. Les mamelons se hérissent de batteries nouvelles et le combat devient encore plus terrible. Le général von Gœben, chef du VIIIe corps d'armée, se trouvant alors sur le champ de bataille, prend le commandement et organise de nouveau la lutte.

Le mouvement de l'ennemi est très sérieux : c'est une attaque résolue, augmentant d'intensité, à mesure que les renforts arrivent aux Prussiens. Ainsi engagé, le IIe corps ne peut céder le terrain, pour se retirer par une manœuvre de concentration, en arrière, sur la position de Calenbronn.

Quant à la division tenue en seconde ligne, comme réserve, à Œtingen (division Bataille), si elle n'est pas encore entrée en action, le moment va venir, où elle-même prendra une part active au combat. Elle n'est donc pas disponible pour aller surveiller et arrêter un mouvement tournant de l'ennemi par la route de Sarrelouis.

Bientôt le général en chef von Steinmetz, comprenant que les hauteurs de Spickeren sont la clef de notre position, dirige de nouvelles forces contre notre droite. Le général de Laveaucoupet, qui craint de voir son flanc droit débordé, a envoyé le colonel de Gressot, avec deux escadrons du 7e dragons, vers le ravin du moulin de Simbach, pour observer un débouché par lequel l'ennemi peut chercher à le tourner.

Les deux premières sections de la 7e du 15e d'artillerie viennent joindre leurs efforts aux trois autres sections déjà engagées. Sous la direction du capitaine-commandant Stoffel, elles s'établissent à soixante mètres à droite de la route qui mène au Rotheberg, de manière à voir une éclaircie, qui existe à deux mille mètres environ sur la droite, dans les bois qui couvrent les hauteurs en avant de Spickeren. Elles ont pour mission de protéger la droite de la division de Laveaucoupet contre les colonnes, qui pourraient descendre par cette éclaircie, pour tourner la droite de la position et elles y arrêtent, en effet, à trois reprises, la marche de l'ennemi. Elles perdent seulement un servant et le maréchal des logis Fuhrmann atteint d'un éclat d'obus à la cheville.

La 3e section de la 8e du 15e d'artillerie s'est placée également

en avant de ces deux sections, qui tirent au-dessus d'elle et sous l'habile direction du lieutenant en second Smet-Jamar, contribue à refouler les colonnes ennemies.

La batterie de mitrailleuses (11e du 15e régiment), sous les ordres des capitaines Lauric et Dauban, prend elle-même position, à quatre cents mètres environ en avant de Spickeren, à la gauche de la 8e batterie. Elle ouvre le feu à dix-huit cents mètres, sur une forte batterie située auprès d'un étang, et la force rapidement à suspendre le sien. Bientôt cependant, toutes les batteries ennemies ayant concentré leurs feux sur elle, elle se porte un peu plus à gauche pour être mieux défilée et fait taire de nouveau la batterie de l'étang. Elle attire de nouveau le feu de l'ennemi. Cinq servants et conducteurs sont blessés et plusieurs chevaux tués; deux pièces sont mises momentanément hors de service par le tir.

Ces mitrailleuses, qui dans cet engagement ont tiré quatre cent quarante-cinq coups, pourraient nous être du plus grand secours, pour contrebalancer l'infériorité numérique de nos troupes. Par malheur, elles ne peuvent être que trop rarement employées. D'abord, il leur faudrait prendre l'ennemi à découvert, sur un terrain sans obstacles, et ici, les arbres neutralisent presque complètement leur puissance de destruction. Puis les soldats français et prussiens sont si bien mêlés, quoique toujours à une certaine distance, tantôt reculant, tantôt avançant, qu'il est difficile de frapper seulement l'ennemi.

Le combat d'artillerie a donc recommencé avec une extrême violence; nos obus, comme on l'a vu, jettent le désordre dans les colonnes assaillantes, mais celles-ci se reforment en avançant ; de nouveaux renforts, que l'on voit déboucher sur notre droite surtout, indiquent combien le combat va devenir acharné.

Il s'agit, pour les Prussiens, d'utiliser le terrain, à droite et à gauche, là où il offre quelques avantages, et de poursuivre n'importe comment, avec des efforts suprêmes, l'attaque de front. Cette dernière tâche, la plus pénible de toutes, c'est la 14e division von Kamecke, qui en reste chargée ; la 5e reçoit l'ordre d'attaquer la droite française par le bois de Saint-Arnual, pour permettre à la 14e de gagner du terrain. L'aile gauche de cette dernière appuie dans la même direction ; entre les deux corps, s'avance un régiment de fusiliers.

L'attaque générale commence.

Quatre bataillons pénètrent dans le bois de Saint-Arnual, mais ne peuvent en franchir la lisière.

Au centre, le lieutenant-général von Kamecke, impatient

depuis longtemps de voir ses colonnes au bas du Rotheberg, envoie de nouveau au général de brigade von François l'ordre d'enlever cette position à tout prix.

Le général von François, un descendant de ces huguenots chassés si malheureusement de France, par Louis XIV, lors de la révocation de l'Edit de Nantes, se présente devant les fusiliers du 74e régiment prussien; avec une valeur toute française, il tire son épée, montre la hauteur et commence le premier à gravir les rampes : le 74e le suit.

En même temps, un déchirement épouvantable éclate devant nos chasseurs : les Allemands viennent d'ouvrir le feu de plusieurs nouvelles batteries, qu'ils viennent d'élever en face de l'Eperon. Pendant que cette artillerie redouble ses feux, de fortes colonnes ennemies commencent à gravir, au prix de prodigieux efforts et de pertes considérables, les pentes escarpées de l'Eperon.

Tout en grimpant, les fantassins de von François ouvrent un feu des plus violents. Nos chasseurs du 10e bataillon répliquent aussitôt, et toute cette partie du champ de bataille se met à pétiller comme un feu d'artifice.

Le commandant Schenck, à pied, car son cheval vient d'être tué par un obus, encourage ses hommes à tenir jusqu'au dernier :

« Tenez bien, leur dit-il; que pas une balle ne soit perdue! Songez à notre honte si nous reculions devant ces ignobles Prussiens! »

Aussi les cadavres germains s'amoncellent-ils sur le chemin qu'ils parcourent. Chasseurs et sapeurs du génie redoublent d'ardeur, et dans la furie du combat montent à découvert sur l'épaulement de la tranchée, pour mieux viser leurs ennemis.

Citons, avant tout, la brillante conduite du capitaine Forget, des lieutenants Perret, Quitteray et Dupont, des sous-lieutenants Depoigny et Gény, de l'adjudant Marchal, des sergents-majors Wichelmy et Paméricux, tous appartenant au 10e chasseurs à pied. Ce bataillon est cruellement décimé; le capitaine Lambert est mortellement atteint, le lieutenant Devant et le sous-lieutenant Bruaud sont tués; le capitaine adjudant-major Eliet, les capitaines Pithois et Forget, les lieutenants Girardot et Perret, le sous-lieutenant Savoye sont blessés. Deux cent quinze chasseurs et sous-officiers sont mis hors de combat

Malheureusement de nouveaux bataillons arrivent sans cesse aux Allemands, et pour comble de malheur, il y a un instant où nos pauvres petits « vitriers » se trouvent sans munition.

Les Prussiens s'en aperçoivent et poussent des hurlements

de joie. Le feu de l'artillerie ennemie redouble. La poignée de nos chasseurs qui garde la tranchée, est aveuglée par la fumée des explosions et assourdie par les détonations des obus; elle ne voit pas la colonne d'assaut, qui débouche tout à coup sur eux et arrive en masse au pied de la tranchée.

Là, ils sont reçus à l'arme blanche; un long cri vibre dans les rangs des chasseurs : « A la baïonnette! » Les armes de quelques-uns de ces derniers se brisent; alors la crosse du fusil sert de bélier.

De temps en temps on entend la voix calme du commandant Schenck. Ce brave officier, toujours au plus épais du feu, encourage ses hommes de l'exemple; plusieurs fois, il décharge à bout portant son revolver, dont les balles trouent les rangs ennemis.

On se bat corps à corps. Déjà il ne reste plus qu'une centaine de chasseurs à pied, quand plusieurs milliers de Prussiens escaladent la tranchée et entourent nos soldats. Ce serait folie de résister : il faut battre en retraite et s'ouvrir un passage de vive force.

« En avant! mes enfants, crie le commandant Schenck, suivez-moi! » Et l'épée haute, il se rue sur la bande ennemie. Les chasseurs s'élancent à sa suite. Ce flux humain refoule les Allemands une première fois! Une nouvelle colonne ennemie accourt et barre le chemin. Le commandant Schenck tombe grièvement blessé, au milieu des casques à pointe.

A cette vue, le capitaine Grandmange prend alors le commandement; enfin quelques braves chasseurs à pied, presque tous blessés et noirs de poudre, brûlent, dans un effort désespéré, leurs dernières cartouches en plein visage des Prussiens, s'élancent dans une trouée sanglante, et rejoignent le gros de leur bataillon, qui s'est replié dans une seconde tranchée dominant la première.

Le 74e de ligne prussien s'installe dans ce dernier ouvrage et y trouve un point d'appui solide. Cependant les débris de notre bataillon de chasseurs s'élancent. Les soldats prussiens se sont couchés à plat ventre. Ils se retirent aussitôt. La plus grande partie dégringolent le long de la pente, poursuivis par les balles des chassepots : quelques-uns attendent nos chasseurs, mais sont hachés, et malgré tous leurs efforts, vont être également culbutés.

A ce moment critique, le général von François aperçoit un régiment de grenadiers prussiens, venus en chemin de fer, qui abordent un cap très rapide et entièrement dénudé qu'on appelle le Mont-Rouge, et le gravissent sous un feu meurtrier

sans se laisser décourager par les nombreux obstacles du terrain; vainement, les balles de nos chasseurs les déciment, ils avancent toujours.

Le général von François les montre à ses hommes, et se plaçant sur une roche, crie à ce secours d'avancer.

Enfin, les grenadiers allemands atteignent le sommet de l'Éperon, épuisés de lassitude et à bout de forces. Le général von François se place en personne à leur tête : « *Forwertz! Forwertz!* » leur crie-t-il, et il s'élance contre notre deuxième tranchée. Mais sa bravoure devient inutile ; frappé de cinq balles, il tombe mortellement blessé.

Notre feu écrasant rend impossible de pousser plus loin ; mais les débris des deux régiments demeurent inébranlables auprès de leur chef, qui expire, au bout de quelques minutes, en prononçant ces paroles :

« C'est pourtant un beau trépas que celui du champ de bataille. »

Cette mort est héroïque ; pourquoi faut-il que ce fils de Français ait donné si bravement son sang à la cause prussienne ?

Et combien d'autres réfugiés protestants enfants de notre race, se sont signalés ainsi, prêtant à l'état-major prussien ce reflet de bravoure gauloise, ardente, passionnée, qui est la poésie du courage.

Un roi de France chassa les pères ; les fils sont revenus, à la tête des divisions prussiennes, nous faire cruellement sentir qu'il n'est pas de patrie, partout où la conscience humaine n'est pas libre.

C'est la revanche des dragonnades.

L'intrépidité du général von François a donc permis aux Prussiens de conserver la première tranchée du Rotheberg : ils s'y logent et s'y consolident ; mais longtemps l'ennemi ne pourra déboucher de cet ouvrage, commandé par l'autre retranchement, que nos chasseurs occupent et qui ferme l'espèce de cap formé par l'arête du Rotheberg.

Forbach (6 août). — Défense de l'Éperon de Spickeren
par la division de Laveaucoupet.

CHAPITRE V

Défense des bois du Gifertwald et de Saint-Arnual.

Résistance du 40e. — Arrivée de deux bataillons du 24e. — A la baïonnette. — Le général de Laveaucoupet et son état-major. — Reprise du Gifertwald. — Nouvelles attaques des Prussiens. — Lutte désespéré — Défense du drapeau du 40e. — Arrivée de la brigade Doëns. — Charge du général Micheler. — Pertes du 63e de ligne. — Retraite de notre artillerie. — Le colonel de Saint-Hillier. — Attaque du 2e bataillon du 2e de ligne. — Mort du général Doëns et du colonel Saint-Hillier. — Un dernier effort. — En retraite. — Défense du 2e de ligne. — Ses pertes. — Défense du Gifertwald. — Le 40e de ligne. — Ses pertes — Une ruse prussienne. — Belle conduite du colonel Zentz. — Feux de notre artillerie. — Défense du plateau de Spickeren. — Arrivée de renforts français.

Pendant que le général von François enlevait la première tranchée du Rotheberg, le général Micheler, commandant la 2e brigade de la division de Laveaucoupet, faisait une tentative des plus énergiques, pour repousser l'ennemi du Gifertwald, par lequel les Prussiens essayaient de tourner le plateau de Spickeren.

L'ennemi s'est maintenu dans ce bois et continue la fusil-

la le contre notre 40e de ligne, qu'il lui est impossible de débusquer.

Vers deux heures et demie, le général Micheler résout de repousser l'ennemi au bas des pentes. Dans ce but, il appelle deux bataillons du 24e de ligne.

Déjà, dès le début de l'action, ce régiment a laissé au camp ses sacs que les hommes allaient charger. Le 2e bataillon, sous les ordres du commandant Fourrier, formant une première ligne déployée, s'est aussitôt avancé sur la crête et s'est établi en face du champ de manœuvre de Sarrebrück, ayant le 3e bataillon, commandant de Jouffroy, sur sa gauche, et le 1er bataillon, commandant Hervé, formant une deuxième ligne en colonne par pelotons.

Après être resté un quart d'heure environ dans cette position, le 2e bataillon reçoit l'ordre d'appuyer vers le bois, qui s'étend en avant sur sa droite ; puis la fusillade devenant très vive vers la pointe du Rotheberg, ce bataillon est lancé dans cette direction, en colonne par pelotons. Les compagnies arrivent rapidement dans la deuxième tranchée-abri et renforcent les chasseurs du 10e bataillon, qui continuent un feu très vif sur des masses ennemies, cherchant à se diriger vers le Gifertwald.

L'action principale paraissant s'engager sur ce point, le 1er bataillon, commandant Hervé, est envoyé renforcer le 2e, et bientôt tous deux, appelés par le général Micheler, vont se masser dans une clairière, sous les ordres du colonel d'Arguesse et du lieutenant-colonel Arnoux, et se disposent à prendre l'offensive.

Le général de Laveaucoupet, informé de ce projet d'attaque, l'approuve chaleureusement et se réserve l'honneur de diriger les deux bataillons du 24e, qui ont couvert leur front de tirailleurs : ceux-ci se glissent sous bois et font beaucoup de fumée : un rideau enveloppe ces bataillons.

Tout à coup, les deux bataillons débouchent, et la forêt retentit du cri : « à la baïonnette ! » Le brave général de Laveaucoupet, l'épée haute, dirige lui-même cette attaque Auprès de lui se pressent les officiers de son état-major : le lieutenant-colonel Billot, chef d'état-major, le chef d'escadrons Heilmann, les capitaines Abria et Durrieu, tous du corps de l'état-major ; ses officiers d'ordonnance, le lieutenant Boisselier du 24e de ligne et le lieutenant Benoist du 7e dragons ; le lieutenant-colonel Larroque, commandant l'artillerie, et le capitaine de gendarmerie Wambergue.

Le lieutenant-colonel Billot, constamment exposé au feu le

plus violent, ramène plusieurs fois à l'ennemi nos soldats ébranlés. Le digne aumônier de Courval, impassible sous une grêle de balles, secourt et console les blessés.

L'ardeur française, l'audace et l'initiative ont poussé nos soldats à rompre les rangs et à se jeter dans les fourrés à l'arme blanche. Incomparables dans ces attaques, ils débusquent l'ennemi, le traquent, le poursuivent, le découvrent et le relancent partout.

Toujours en avant de l'attaque, le lieutenant Vitrant entraîne ses hommes au plus épais des fourrés de la forêt. Le capitaine Moulines, bien que fortement contusionné à la poitrine par un éclat d'obus, continue à combattre à la tête de sa compagnie. Le vaillant sous-lieutenant Badenhuyer reste aussi à la tête de sa section, donnant l'exemple du dévouement et du sang-froid, malgré deux coups de feu qu'il reçoit successivement.

Un brave sous-officier, le sergent Maret est tué, après avoir accompli des prodiges de valeur ; le caporal-fourrier Legrand fait deux prisonniers de sa propre main, dans une des charges à la baïonnette exécutées par sa compagnie.

C'est une chasse immense d'hommes à hommes, une battue furieuse, semée d'incidents dramatiques et de scènes sanglantes. Çà et là, des compagnies prussiennes font tête : nos soldats s'appellent, s'excitent, s'assemblent, abordent les groupes, les relancent et les dispersent.

Les crêtes et les ravins sont fouillés à fond, on s'y tue avec rage et les échos de la vieille forêt retentissent de clameurs terribles ; la fusillade éclate partout, l'ennemi recule et fuit sur tous les points ; un bataillon du 39e de ligne prussiens est complètement anéanti ; son chef, le major von Wichmann est tué.

Les quelques Allemands échappés au massacre se réfugient dans le vallon, où des renforts les recueillent ; puis, sur le Winterberg, dont ils remontent les pentes rapidement, pour se mettre hors de portée.

Plein succès !

Pendant qu'à notre droite, les deux bataillons de notre 24e de ligne culbutent ainsi l'ennemi, le 40e de ligne, entraîné par le colonel Vittot, s'est porté en avant pour rejeter dans la vallée les Prussiens qui reviennent à l'attaque.

Même élan chez les nôtres, même retraite chez l'ennemi, mêmes péripéties. A gauche, les houras du 40e chargeant à outrance, répondent aux clameurs vibrantes du 24e, vainqueur à droite. Les Prussiens sont culbutés dans les bas-fonds boisés et filent aussi vers le Winterberg.

Le bois du Gifertwald est nettoyé, vide d'ennemis. On s'est demandé, comment alors on ne chercha pas à reprendre le premier retranchement du Rotheberg. Il est probable que le général de Laveaucoupet jugea dangereux, meurtrier et inutile de le faire.

En effet, cette crête, balayée par les obus de l'ennemi, battue en tous sens par la canonnade, n'est plus tenable ; on sacrifierait là dix milliers d'hommes, inutilement : beaucoup pour la reprendre, beaucoup pour la garder, avec ce résultat définitif, qu'il serait impossible de résister aux feux dont les Prussiens accablent cet étroit espace.

Mieux vaut se tenir dans le second retranchement, autant qu'on le pourra et même évacuer celui-ci pour concentrer toute la défense à la base de ce cap de rochers, débordant sur le vallon.

On verra que l'ennemi ne pourra forcer en fin de compte ce passage ; qu'il sera maintenu jusqu'à la fin sur l'arête et que la conservation de cette position lui coûtera très cher.

— Il est quatre heures, en ce moment ; les 24e et 40e de ligne forment un cordon demi-circulaire, dont les feux convergent vers la partie Est de la vallée. Les Prussiens sont en retraite et l'on peut croire qu'ils ne songent plus à revenir, quand on voit surgir de nouvelles troupes ennemies

La lutte recommence ; les casques à pointe pénètrent de nouveau dans le Gifertwald, que nos soldats défendent pied à pied ; écrasés par le nombre et accablés par une grêle de balles et de mitraille, ces braves gens se battent comme des lions, bien que presque complètement enveloppés de tous côtés. Déjà ils ont perdu beaucoup de leurs camarades, dont les cadavres sont épars çà et là.

Des batteries françaises ont été amenées pour fouiller ces bois, qui vomissent la mort et déciment notre infanterie. Le feu de l'ennemi, loin de se ralentir, devient plus vif et plus meurtrier ; nos soldats se battent un contre trois, contre un ennemi invisible. Quand ils n'ont plus une seule cartouche, ils attaquent alors à l'arme blanche.

Plusieurs fois, des charges à la baïonnette sont tentées dans cette forêt maudite : chaque fois les officiers doivent ramener en arrière leurs hommes pour les reformer, et chaque fois en laissant bon nombre d'entre eux sur le terrain. Un capitaine du 40e de ligne se fait remarquer par son incroyable ardeur. Cet officier a jeté sa tunique ; il a la tête entourée d'un mouchoir ensanglanté, et en bras de chemise, il agite son sabre comme un fou.

Le combat prend les proportions d'une boucherie. Presque tous les officiers sont tués ou blessés. Nos feux, malgré leur violence intense, sont impuissants à empêcher de nouvelles troupes d'infanterie prussienne de pénétrer dans la partie du bois qui s'étend à droite du 40e de ligne.

L'infanterie prussienne commence bientôt son mouvement tournant, en s'avançant par le Gifertwald, vers l'Eperon occupé par le 24e de ligne et le 10e bataillon de chasseurs.

Plusieurs batteries ennemies s'avancent rapidement et dirigent un feu très vif sur le mamelon et l'extrémité du bois. Ce puissant concours facilite beaucoup le mouvement de l'infanterie prussienne, qui parvient enfin à occuper tout le bois.

C'est dans cette lutte désespérée de notre 24e de ligne, que disparaissent le capitaine Weymann et le lieutenant Epalle, faits prisonniers, ainsi que le sous-lieutenant Gugenheim mortellement atteint. Les lieutenants Patorni, Kien, Pichois, les sous-lieutenants Canet et Deshaquets, sont grièvement blessés.

En arrière, les obus prussiens fouillent le plateau de Spickeren que ne peut encore atteindre leur infanterie. Là succombent le capitaine Gabarrou et les sous-lieutenants Ducuing et Harvier.

Pendant ce temps, le 3e bataillon du 24e de ligne, placé à la gauche du bois, est vigoureusement attaqué de face ; son front droit est maintenant battu par les obus et les tireurs allemands postés dans le bois, que l'ennemi occupe tout entier et dont il garnit de ses tirailleurs la lisière tournée vers Spickeren.

Les pentes et les clairières sont encombrées de cadavres où dominent les uniformes sombres des fantassins allemands

Dans cette lutte désespérée, le drapeau du 40e de ligne est enlevé par les ennemis, grâce à la confusion de l'action. Tout ce qui reste du régiment, se précipite alors sur les Allemands ; il s'engage un duel à mort ; le tambour-major du 40e, grand gaillard superbe, véritable Porthos bon enfant, qui sort des dragons de l'Impératrice, et a déjà pris à Sarrebrück trois soldats prussiens, s'enfonce en pleine fournaise, avec des rugissements terribles, désarçonne un officier supérieur ennemi qui brandit notre aigle, la lui arrache et l'enlève dans ses grands bras, quoique, avec sa haute stature, il serve de cible à tous les coups.

Enfin la brigade Doëns, appelée par le général de Laveaucoupet, vient secourir la brigade Micheler. Le 63e a été destiné à appuyer notre gauche dans le Gifertwald et le Rothe-

berg ; le 2e de ligne a reçu mission de défendre à droite la clairière située près de Pfaffenwald.

L'effectif des Français sur les hauteurs est en ce moment de huit mille hommes. Les Prussiens vont les attaquer avec des forces écrasantes; ils ont en outre pour eux l'immense avantage d'une artillerie supérieure. Nos batteries, retirées en arrière des crêtes, près de Spickeren, ne peuvent agir efficacement que dans le cas où les Prussiens déboucheraient du Rotheberg et du Gifertwald; car alors seulement l'ennemi serait à portée.

Le premier effet des renforts ennemis se fait précisément sentir sur le plateau de Spickeren. Les nôtres occupent, en face de l'ennemi, deux lignes successives de défense, et fatiguent beaucoup les assaillants. Les bataillons allemands, qui se trouvent dans la tranchée conquise, commencent à manquer de munitions.

De nouvelles troupes se montrent au moment où la position devient critique; leur apparition sur trois points à la fois donne de l'élan aux défenseurs épuisés du retranchement. Tous ensemble, ils poussent alors en avant pour enlever d'abord un escarpement de terrain, puis plus loin encore, une levée de terre, où nos soldats s'abritent depuis de longues heures.

La grande supériorité numérique de l'ennemi lui donne l'avantage; il s'empare des deux lignes de défense, grâce à des mouvements tournants par le flanc, exécutés le long des pentes.

Cependant, le général Micheler s'est aperçu du péril et veut le conjurer; il ramasse quelques groupes du 10e chasseurs ainsi que le 63e de ligne, qui gardent certains points du Gifertwald, et suivi de son aide de camp, le capitaine d'état-major Rivière, et du colonel Zentz, il conduit lui-même nos soldats, cherchant à donner dans le flanc gauche de l'ennemi, mouvement habile qui va réussir, quand le 12e de ligne prussien, qui accourt le long des rampes de ce côté, apparaît subitement et paralyse l'élan du régiment français.

Cependant les nôtres vont atteindre leur but, quand ils se sentent eux-mêmes tournés par le reste de ce renfort qui les fusille. Nos soldats font face à droite, et une courte mais terrible mêlée dégage notre colonne du danger d'être coupée : le colonel prussien von Reutern est tué dans cette charge.

Le 63e déploie une admirable valeur; le lieutenant-colonel Griset se fait remarquer par sa conduite vigoureuse et intelligente, ainsi que le tambour-major Ravier et le caporal-clairon

Guyot ; le lieutenant Braun, blessé deux fois, reste au feu malgré ses blessures ; le sergent Morizur est fait prisonnier en cherchant à emporter son capitaine blessé.

Citons aussi dans le 1er bataillon : le commandant Lespieau ; le capitaine adjudant-major Violet ; les capitaines Bridon et Bailly ; les lieutenants Lacombe et de Beaurepaire ; les sergents-majors Champain et Raichon ; les sergents Musard, Drougard, Amoni et Sénéchal.

Dans le 2e bataillon : le commandant Massa ; l'adjudant-major Blondet ; les capitaines Chevillard, Le Joindre et Paissot ; les lieutenants Bosch et Braun ; le sous-lieutenant North ; les sergents-majors Saussey, Sautton et Barrault ; le sergent-fourrier Aimé ; les sergents Creuzet, Maris, Fraillery, Morizier, Lucas, Saint-Michel, Cassiet ; et le caporal-fourrier Haumant.

Dans le 3e bataillon : le commandant Lecer ; l'adjudant-major Saniez ; les capitaines de Beurmann et Gerboin ; les lieutenants Vachette, de Virieu, Vinson et Noll ; les sergents-majors Cathala et Christen ; les sergents Perenet, Flock, Bry et Brechel.

Deux fois ce brave régiment se jette à la baïonnette sur les masses ennemies ; deux fois il est repoussé en éprouvant des pertes cruelles. Quatre officiers sont tués : le capitaine Demonchy, les lieutenants Vachette et de Beaurepaire, les sous-lieutenants North ; douze officiers blessés : le commandant Lespieau ; les capitaines Rullier, Paissot, Le Joindre, de Beurmann, Gerboin ; les lieutenants Moinot, Lacombe, Vendelobe, Braun, Vachette ; le sous-lieutenant Gille.

En outre, le 63e de ligne compte : cinq sous-officiers, quatre caporaux et dix-sept soldats tués, dix-sept sous-officiers, onze caporaux et cent vingt et un soldats blessés.

Le général de Laveaucoupet prescrit alors de laisser les Prussiens maîtres du terrain conquis et de n'avoir plus pour objectif que de les contenir sur l'arête du Rotheberg qui leur appartient tout entière.

Notre artillerie, qui est à l'abri des feux des batteries prussiennes, rend presque facile la garde du débouché de l'arête sur le plateau. Par une circonstance heureuse, les pièces ennemies sur le Galgenberg et Folsterhoh, ne peuvent s'avancer sans descendre dans le grand vallon, qui sépare les deux monts ennemis ; dans cette plaine, elles perdent leur vue, et le moment n'est pas encore venu où elles pourront prendre position sur nos plateaux.

Notre artillerie, repliée jusqu'à Spickeren, hors d'atteinte

ou à peu près, de celle de l'ennemi, mais à bonne portée du Rotheberg, balaie l'infanterie ennemie à chaque tentative pour pousser en avant.

Dès cet instant, nous reprenons l'égalité des feux d'artillerie. L'ennemi est contenu ainsi sur le Rotheberg jusqu'à la fin de la bataille.

Mais la possession de cette arête donne aux colonnes prussiennes la possibilité de s'engager dans les défilés que commande cette pointe escarpée, faisant saillie en avant. On verra plus tard, entre Golden-Brem (*La Brème d'or*) et le Rotheberg, se glisser des colonnes qui nous assailleront sur le Spickeren-Wohen et le Forbacherberg.

— Jusqu'à cinq heures, l'ennemi a été contenu : mais à ce moment, l'arrivée en ligne sur notre droite du IIIe corps prussien (général von Alvensleben) auquel appartient la 5e division déjà engagée, détermine de la part de nos ennemis les efforts les plus violents contre cette droite, qu'ils commencent à tourner en gravissant les pentes boisées du coteau. Laveaucoupet leur oppose ses dernières troupes disponibles.

Le plus grand effort de l'ennemi se porte à notre droite contre la 2e ligne, qui a le poste le plus dangereux, à l'issue de ce vallon qui coupe en deux le Gifertwald et le Pfaffenwald ; ce régiment est commandé par l'un des plus braves colonels de l'armée, M. de Saint-Hillier.

C'est un officier savant, instruit, d'une modestie remarquable, d'un sang-froid intrépide qui l'a déjà fait remarquer comme lieutenant-colonel du 2e zouaves.

Ce vaillant homme de guerre, auquel des études profondes ne permettent pas de conserver d'illusions sur l'issue de la guerre, a tristement prédit l'avenir de désastres qui nous attend ; il est résolu à faire l'impossible pour conjurer le péril, mais il semble qu'il a le pressentiment de sa mort. Il a fait de son régiment, un corps d'élite animé du plus pur patriotisme : son corps d'officiers a le sentiment du devoir et de l'honneur ; la discipline du 2e de ligne, obtenue sans rigueurs par l'application intelligente des règles et par l'exemple, est l'objet de l'admiration de l'armée.

Le général de Laveaucoupet compte beaucoup sur cette brave troupe. Les compagnies de ce régiment se réunissaient pour l'appel de midi, quand des coups de canon (on en entendait déjà depuis une demi-heure dans le lointain) ont retenti tout à coup sur la gauche, en avant de Spickeren.

Bientôt le 2e de ligne reçoit l'ordre de se porter à l'attaque du bois de Saint-Arnual, placé de ce côté sur une hauteur.

Le 1er bataillon, commandant Scholer, conserve la gauche du bois, en arrière du côté de Grossbliederstroff. Les 5e et 6 compagnies placées derrière ce bois se rendent, pendant l'action, à l'Eperon de Spickeren; jugeant alors qu'elles n'ont aucune mission spéciale et s'étant assurées par une reconnaissance qu'elles n'ont pas à craindre d'ennemis, qui puissent tourner notre droite, ces deux compagnies se joignent dans la suite au 3e bataillon, dont nous raconterons plus loin le rôle pendant le combat.

Le 2e bataillon, commandant Gayraud, marche droit sur le bois de Saint-Arnual, ayant à sa tête le général Doëns, le colonel de Saint-Hillier et le lieutenant-colonel de Boucheman. Après avoir parcouru un espace de quinze cents mètres des plus mouvementés, le bataillon s'arrête un instant sur la crête d'un ravin, situé à huit cents mètres du bois, puis repart au pas de course. Au moment où les tirailleurs d'avant-garde touchent la lisière, une décharge terrible éclate dans le bois et abat bon nombre d'hommes; néanmoins, enlevés par leurs chefs, les survivants continuent leur marche, repoussent l'ennemi, traversent le bois et arrivent sur le revers opposé, d'où ils aperçoivent les Prussiens fuyant dans la plaine.

Bientôt cependant les forces, contre lesquelles ce bataillon à seul à lutter, augmentant à vue d'œil, il est obligé de battre en retraite et se replie par un très beau mouvement sous bois, habilement conduit; les groupes bien dirigés, suivent les directions indiquées d'avance, ils font subir de fortes pertes aux Prussiens par leur fusillade et attirent un bataillon du 48e allemand jusqu'à ce fossé, qui coupe la clairière et qui a été précédemment si fatal au 39e prussien.

Les lourds fantassins teutons débouchent dans la clairière et sont écrasés par un feu roulant; ils plient et reculent. Mais à ce moment, de nouveaux bataillons ennemis, gardés en réserve, sont lancés sur notre droite ; ils ont opéré un grand mouvement sous bois ; malheureusement, la petite troupe française n'a pas permis de surveiller cette manœuvre.

Le général Doëns et le colonel de Saint-Hillier massent rapidement plusieurs compagnies ; l'heure du dévouement a sonné ; il faut culbuter ces troupes à la baïonnette. Les clairons sonnent, les tambours battent, et nos fantassins suivent leurs chefs qui les guident, le sabre à la main.

M. de Saint-Hillier, grave et froid, marche en tête avec son général : le lieutenant-colonel de Boucheman est à son poste de combat.

L'ennemi, qui use si habilement des feux de salve, tire sur

ces officiers qu'il distingue ; un millier de balles s'abattent autour d'eux et tous trois roulent à terre.

Seul, le lieutenant-colonel de Boucheman se relève pour retomber encore, en criant : « Vive la France ! En avant ! » Il est grièvement blessé.

Le colonel de Saint-Hillier a été tué raide par une balle, qui lui a brisé la tempe gauche.

Le général Doëns est mortellement atteint. Son officier d'ordonnance, le lieutenant Abria du 2e de ligne, a été également renversé par cette terrible décharge.

Les soldats consternés entourent leurs chefs morts ou mourants !

A cette heure, où ces hommes de grand cœur et d'intelligence loyale succombent, martyrs de la patrie, Bazaine calcule sa première trahison, retardant l'envoi des ordres de départ aux divisions de secours et laissant écraser de parti pris les troupes sacrifiées de Frossard.

Si les ordres étaient donnés à temps, une seule division du maréchal, débouchant à cette heure, changerait cette attaque en déroute pour l'ennemi. Et si, malgré tout, la mort touchait au front ces héros, leurs derniers regards verraient les aigles de Prusse repasser la Sarre, entourées de la cohue de fuyards, qui marque les grandes défaites... Mais mourir vaincus, mourir trahis, c'est mourir trois fois !

Nos braves lignards, voyant leurs chefs à terre, se ruent sur l'ennemi, dans un transport de folie furieuse. Celui-ci n'attend pas le choc ; il ne l'attendit jamais, en toute circonstance, ou bien il parvint à nous écraser sous ses salves et sous la supériorité du nombre, mais il se déroba toujours à nos terribles baïonnettes.

Une fois sous la protection des fourrés, les Allemands, formant équerre avec de nouveaux renforts, arrêtent par une violente fusillade, le 2e bataillon du 2e de ligne, déjà bien décimé.

Ce pauvre bataillon se trouve sous une grêle de balles, qui hachent ses rangs. Impossible de rester pendant quelques minutes de plus, sans perdre jusqu'au dernier homme.

Il faut reculer.

Nos soldats, quoique sans chefs, accomplissent une retraite remarquable et vont prendre position dans un petit bouquet de bois, en arrière du ravin, où ils ont déposé leurs sacs, suivant l'ordre du général Doëns. Là, se distribuant derrière des accidents de terrain, et se couchant à plat ventre derrière leurs sacs, ils reçoivent l'ordre de ne faire feu, que lorsqu'ils

apercevront un ennemi cherchant à traverser le fond du ravin. Le 2e bataillon du 2e de ligne, ainsi protégé, se maintient dans cette position depuis quatre heures et demie jusqu'à neuf heures du soir, et empêche l'ennemi de sortir du Gifertwald.

Quant au 3e bataillon, commandant Pettelot, un ordre du général de Laveaucoupet l'a appelé à concourir à la défense du terrain, placé en arrière de l'Eperon et à gauche du bois. Il est déployé un peu en avant d'une croix, placée sur la hauteur et il maintient par son feu l'ennemi, qui tente de s'avancer dans les champs et à travers les bois. Il supporte pendant une heure un feu de front et d'écharpe. Le général de Laveaucoupet donne ensuite l'ordre à ce bataillon de se porter en avant sur la gauche, afin d'empêcher l'ennemi de nous déborder.

Le bataillon, enlevé avec beaucoup d'entrain, vient se placer sur le bord d'un ravin que l'ennemi menace de franchir et qu'il couvre de projectiles. Pendant deux heures, il sait se maintenir dans cette position et ôte aux Allemands toute idée de traverser ce ravin. Après deux heures d'une fusillade nourrie de part et d'autre, et après des pertes sensibles, ce bataillon revient prendre sa position première, qui est devenue beaucoup plus périlleuse qu'au commencement de son entrée en action.

L'ennemi, en effet, a complètement débouché dans les champs, par la montée de l'Eperon et s'est beaucoup avancé dans le bois; de plus, une batterie prussienne, placée de l'autre côté du ravin, fait un feu terrible sur le plateau occupé par le 3e bataillon du 2e de ligne.

C'est cette position que le bataillon garde jusqu'à la nuit, perdant beaucoup de monde, mais ne reculant pas d'un pouce et contribuant pour une large part à empêcher l'ennemi, soit de déboucher du bois, soit de gagner du terrain dans la plaine.

Dans cette circonstance, le capitaine Perrot fait preuve d'un grand courage et d'un calme extraordinaire. Cet officier, prenant avec lui une trentaine de bons tireurs, se place sur la droite de ce bataillon et leur fait exécuter un feu très meurtrier qu'il dirige avec beaucoup d'intelligence. Ce n'est qu'après avoir été blessé à la hanche qu'il consent à se retirer.

Que de valeur déploient ces braves gens du 2e de ligne!

Le capitaine-adjudant-major Martenot, blessé à la cuisse au début de l'action, reste au feu malgré sa blessure. Le sous-

lieutenant Vessière tombe atteint par une balle; néanmoins il a l'incroyable énergie de se relever et rejoint sa compagnie.

Le sergent Arène, bien que blessé, s'est mis à la tête de plusieurs hommes également atteints plus ou moins grièvement et parvient le lendemain à rejoindre son régiment, après avoir résisté à un détachement de cavalerie ennemie.

Citons encore la brillante conduite des commandants Pettelot et Gayraud; des capitaines Bouhiol, Bonnarel, Malet, Lestang et du lieutenant Douce.

Cette journée coûte au 2e de ligne six officiers tués : de Saint-Hillier, colonel; Préla et Fourcade, lieutenants; Richard d'Abnour, Duchesne, Horioz, sous-lieutenants. Dix-neuf blessés : de Bouchemane, lieutenant-colonel; Bonnarel et Martenot, capitaines adjudants-majors; Perrot, Gorincourt, Lavigne, Bouhiol et Malet, capitaines; Perotte-Deslandes, Pellefigue, Douce, Miegeville, Abria, lieutenants; Gary, Roche, Vessière, Pierson, Greville, Fécheroulle, sous-lieutenants, et trois cent cinquante-sept sous-officiers, caporaux et soldats hors de combat.

— Deux bataillons du 40e de ligne, les débris du 10e bataillon de chasseurs et le 63e en partie combattent aussi dans le Gifertwald, mais plus à gauche du 2e de ligne.

Là, le général de Laveaucoupet, avec une audace incomparable, entouré de tout son état-major, dirige d'incessants retours offensifs et a son cheval tué sous lui.

Cinq mille fantassins prussiens appuyés encore sur leur droite par des troupes, plus directement engagées sur le Rotheberg, font les plus violents efforts pour nous jeter hors du couvert. La lutte est acharnée et sanglante, et pourtant nous avons à peine quatre mille soldats épuisés de fatigue à opposer à plus de huit mille casques à pointe.

Les deux bataillons du 40e de ligne empêchent jusqu'à six heures du soir l'ennemi de déboucher de la partie du bois, qui leur fait face et lui disputent le terrain avec une ténacité que rien ne peut lasser.

Ces deux bataillons sont écharpés : presque tous leurs officiers sont mis hors de combat. Au milieu de l'engagement, le brave colonel Vittot tombe atteint d'une affreuse blessure; il est emporté à bras par ses sapeurs, à l'ambulance de Forbach.

Le lieutenant-colonel Rode prend alors le commandement du régiment, qui commence à battre en retraite devant des forces supérieures. Il repousse l'ennemi avec une rare vigueur, mais il est à son tour blessé grièvement et ne peut être transporté à l'ambulance, vu la gravité de sa blessure.

Le commandant Hermieu lui succède, mais est lui-même grièvement atteint en ramenant en avant son bataillon. Presque aussitôt le commandant Chardot est, lui aussi, mis hors de combat.

Le commandant Roche, le seul des officiers qui n'a pas encore été touché, prend la direction du 40e de ligne, admirablement secondé par le courageux dévouement des officiers encore valides : les capitaines adjudants-majors Michel et Colasson, les capitaines Lebègue, Gimon, Bley; le lieutenant Vautrin; les sous-lieutenants Challet, Cazalens, Goûté, Bordy, Personne; le médecin-major Ouradou; les adjudants-sous-officiers Deneux, Fialle; et les sergents-majors Sarrante, Lamicq, Colin, Boisleveaux, Hoffmann, Leguénédac.

Citons aussi la belle conduite du soldat Tottivint, qui, bien que blessé deux fois et fait prisonnier par les Prussiens, réussit à se dégager de leurs mains, rejoint ses camarades et recommence à tirer de plus belle.

Vers six heures seulement, les débris de ce brave régiment, ralliés par le commandant Roche, commencent à battre en retraite et reprennent une position défensive en avant du camp, position qui est conservée jusqu'à la nuit, malgré tous les efforts de l'ennemi pour les en déloger.

Cette journée du 6 août coûte au 40e de ligne trente-trois officiers hors de combat. Sept tués : Cazalens et Cleret, capitaines; Dumas, Gangloff, lieutenants ; Lenoir, Robert et Jalabert, sous-lieutenants. — Vingt-six blessés : Vittot colonel ; Rode, lieutenant-colonel; Chardot et Hermieu, chefs de bataillon; Colasson, adjudant-major ; Roudin, Lebègue-Gimon, Hittos, Bernède, Monnac et Melet capitaines; Mourey, Devaux, Guiraud, de Vaulx d'Achy, Moret, Bertrand, Vautrain, lieutenants ; Simon, Dugourd, Marre, Rollen, Frauger, Gouté, Chavent, Personne, sous-lieutenants, cinq cent trente et un sous-officiers, caporaux et soldats hors de combat.

Le 10e bataillon de chasseurs à pied est des plus éprouvés. Après un combat acharné de six heures, pendant lequel les débris de ce bataillon, écrasés par le nombre, mais non découragés, font des prodiges de valeur, les Prussiens faiblissent.

Nos « vitriers » redoublent d'ardeur. On se bat littéralement corps à corps. Français et Allemands sont tellement rapprochés qu'ils peuvent à peine faire usage de leurs baïonnettes.

Tout à coup les Prussiens s'arrêtent.

Ils mettent la crosse en l'air, comme prêts à se rendre. Nos soldats confiants s'approchent sans défiance et tombent dans un piège indigne. A cinquante pas de distance, les Prussiens

abaissent leurs fusils, les épaulent vivement et envoient toute leur décharge presque à bout portant sur les chasseurs.

Le 63e, tourné sur sa droite et attaqué de front par des forces considérables, a été obligé, lui aussi, de faire, conjointement avec les autres corps de la division, un mouvement de retraite par échelons, et vient se placer en arrière des crêtes, qui dominent Spickeren et sont séparées du bois de Saint-Arnual par un large et profond ravin. Il est alors quatre heures du soir.

Ce mouvement de retraite, qui est dirigé par le colonel Zentz, du 63e, lequel commande la brigade en remplacement du général Doëns, a permis aux troupes des différents régiments délogés successivement du bois, faute de munitions, de se reformer et de se maintenir sur les crêtes, malgré une vive fusillade et une pluie d'obus et de mitraille, que l'ennemi va entretenir jusqu'à nuit close.

La lutte est acharnée et sanglante. Le général de Laveaucoupet, avec une audace incomparable, dirige d'incessants retours offensifs. Nos officiers et nos soldats font des prodiges de valeur. Mais de toutes parts, les Allemands accourent au canon ; des renforts successifs grossissent leurs rangs. Le général von Steinmetz dirige lui-même leurs mouvements, tandis que, de notre côté, nul secours ne vient à Frossard, qui est obligé d'engager toutes ses réserves jusqu'au dernier homme.

Et pourtant Bazaine est toujours à Saint-Avold ! Il entend le canon tonner sans cesse à Spickeren et à Styring : il a des divisions à moins de dix kilomètres du champ de bataille, il n'y court pas; et il continue à laisser écraser Frossard, qui ne cesse de demander du secours, il le laisse écraser par des forces trois fois supérieures.

Néanmoins, à trois reprises différentes, le tir de notre artillerie, bien dirigé, refoule encore les colonnes prussiennes et les empêche d'avancer. Nos bataillons ralliés balayent encore de leurs feux le plateau découvert entre leur ligne et le bois. L'ennemi, malgré tous ses efforts, ne peut déboucher de ce bois dont il vient de s'emparer, et chaque fois qu'il essaie d'en sortir, la mousqueterie et l'artillerie du colonel Zenz l'y rejettent avec de grandes pertes.

La 7e batterie du 15e d'artillerie a pris position sur les hauteurs, en arrière de Spickeren et tire sans relâche, à la distance de dix-huit cents mètres, sur la lisière inférieure du bois; vers six heures, les deux sections Méert et Brunet de la 8e batterie du même régiment viennent se placer à côté de la 7e batterie,

les coffres et les caissons vides, et recommencent le feu, en empruntant des munitions à cette batterie.

La section Smet-Jamar s'avance avec une incroyable audace, et tire à obus à balles et même à mitraille, à quatre cents mètres, sous un feu violent de mousqueterie heureusement dirigé en partie trop haut, et par la justesse et la rapidité de son tir, contribue puissamment à faire échouer toutes les tentatives de l'ennemi pour déboucher de ce bois Le commandant Bédoin concourt pendant quelques instants au service de ces deux pièces, qui font éprouver aux Allemands des pertes sérieuses.

La lutte se maintient longtemps acharnée, sans répit. Le général de Laveaucoupet dispute toujours le plateau de Spickeren avec une ténacité que rien ne peut lasser. Du côté de l'Eperon, comme devant les bois de droite, la lutte dure jusqu'à la nuit avec acharnement et sans que l'ennemi réussisse à s'avancer au-delà de la première crête, sur laquelle il est enfin parvenu à se tenir. Nos braves troupiers ont donné là tout ce qu'ils peuvent d'énergique résistance; ils sont à bout de forces; aussi, en l'absence de secours, avec des troupes épuisées de fatigue, sans nourriture depuis le matin, et auxquelles les munitions commencent à manquer, la situation ne peut se prolonger longtemps.

Soudain, le clairon retentit en arrière. Ce sont des régiments de la division Bataille, qui arrivent du camp d'Œtingen : en moins de cinq minutes, le 49e, le 63e et le 10e bataillon de chasseurs reprennent leur ligne de bataille, et d'un élan furieux nos troupes s'élancent aux crix de : « En avant! »

CHAPITRE VI

Arrivée de la division Bataille.

Les réponses de Bazaine. — Les renforts prussiens. — Au camp d'Œtingen. — Reconnaissance sur Grossbliederstroff. — Départ de la brigade Fauvart-Bastoul. — La division Bataille en avant. — Le 67e s'engage. — Défense des hauteurs par le 24e. — Ses pertes. — Trève momentanée. — Attaque du 1er bataillon du 23e de ligne. — L'artillerie prussienne sur le Rotheberg. — Un magnifique appel. — Arrivée de deux bataillons du 8e de ligne. — Blessure du lieutenant-colonel Gabrielli. — Belle conduite des 7e et 8e batteries du 15e d'artillerie. — Un dernier effort. — Pertes du 8e de ligne et du 1er bataillon du 23e de ligne. — Combat du Forbacherberg. — Défense du 66e de ligne contre sept mille Allemands. — Ses pertes. — Aspect du plateau de Spickeren après la bataille. — Au village de Spickeren. — Ambulance installée dans l'église. — Évacuation des blessés sur Forbach. — Retraite de la division de Laveaucoupet. — Lassitude des deux côtés.

Le maréchal Bazaine, comme nous l'avons déjà dit, a été tenu au courant de la situation critique où se trouve le 2e corps. Aux télégrammes du général Frossard, qui l'en informent, le maréchal Bazaine répond par les deux dépêches successives suivantes : « Saint-Avold, deux heures, soir. Je fais partir la division Montaudon pour Grossbliederstroff. La brigade de dragons marche sur Forbach. » — « Saint-Avold, deux heures vingt-cinq, soir. Je vous ai déjà répondu que le général Montaudon partait pour Grossbliederstroff. »

Ces dépêches complétaient l'annonce de l'intervention prochaine de trois divisions du 3e corps, Metmann, Castagny, Montaudon. On verra plus loin ce qu'il en advint.

Il est à désirer que les secours annoncés accourent promptement. En effet, les Prussiens, au fur et à mesure de l'arrivée de leurs renforts, débouchent par leur gauche, renouvellent inces-

samment l'attaque des hauteurs de Spickeren, et plus particulièrement des pentes qui, de notre droite, descendent sur le village de Saint-Arnual. En même temps de nombreux bataillons arrivent sous bois et attaquent à outrance la division Vergé qui défend le village de Styring-Wendel.

Jusqu'à trois heures, l'issue du combat semble incertaine. A ce moment, les IIIe (détaché de l'armée du Prince Rouge, Frédéric-Charles), et VIIIe corps prussiens arrivent à leur tour se joindre au VIIe et les masses ennemies font une attaque générale du plateau de Spickeren.

Soixante-dix mille hommes d'infanterie : (13e et 14e division du VIIe corps; 5e division, moitié du IIIe corps; 15e division, moitié du VIIIe corps ; soit deux corps à trente-cinq mille homme chacun). — Réserves : 6e division du IIIe corps et 16e division du VIIIe corps, soit en tout trente mille hommes.

Nous avons donc devant nous cent mille Allemands, dont soixante-dix mille sont engagés. Ces masses énormes, soutenues par une artillerie formidable et par d'inépuisables réserves, puisque l'armée du prince Frédéric-Charles suit celle de Steinmetz, se ruent sur les dix-huit à vingt mille soldats des 1re et 3e divisions du corps Frossard.

— La 2e division de ce corps, sous les ordres du général Bataille, était campée en réserve à Œtingen, où elle était arrivée la nuit précédente.

Vers neuf heures du matin, un premier coup de canon retentit du côté de Spickeren, puis d'autres lui succèdent : on n'y fait pas grande attention d'abord, mais à dix heures, au bruit de la canonnade qui ne fait qu'augmenter, se mêle le crépitement sec et sonore d'une violente fusillade; il devient évident qu'une affaire sérieuse s'est engagée.

De la position élevée occupée par la division Bataille, on ne découvre cependant aucun point du champ de bataille, mais on entend bientôt le déchirement strident des mitrailleuses se mêler à la canonnade. Quelques reconnaissances prussiennes se montrent sur les hauteurs, du côté d'Arnual et de la Sarre.

Le général Bataille envoie aussitôt le 6e escadron du 5e chasseurs à cheval, sous les ordres du commandant Chabrillan, reconnaître Grossbliederstroff, où la cavalerie prussienne vient déjà d'arriver.

A midi, la 2e division reçoit l'ordre d'abattre les tentes et de faire les sacs. Au même instant, le général Bataille reçoit l'ordre du général Frossard d'envoyer une de ses brigades à Spickeren. Il y dirige aussitôt la 2e, général Fauvart-Bastoul,

66e et 67e de ligne, en le faisant appuyer par le 1er bataillon du 23e avec la section des francs-tireurs de ce régiment, et une des batteries divisionnaires.

Ces troupes partent au pas gymnastique, sans sacs, le 67e en première ligne, ayant le 66e comme réserve. Les trois bataillons se sont formés en colonnes doubles avec intervalles de déploiement.

De son côté, le général Bataille descend peu après sur Styring, pour porter au général Vergé l'appui de ce qui lui reste de troupes (cinq bataillons de sa 1re brigade, colonel Haca : deux bataillons du 23e, trois du 8e de ligne, et deux batteries), ne laissant sur le plateau d'Œtingen que le 12e bataillon de chasseurs du commandant Jouanne-Beaulieu et la 12e compagnie de sapeurs du 3e régiment du génie, capitaine Mourot, comme réserve extrême et pour garder son camp où les troupes ont laissé leurs sacs.

Ces soutiens raniment les courages.

En arrivant à quinze cents mètres du plateau de Spickeren, sur lequel elle a campé dès le début des hostilités, la brigade Fauvard-Bastoul peut juger aisément la violence de l'attaque des Prussiens, qui se sont glissés à travers les bois et s'efforcent d'enlever les dernières pentes, pour déboucher sur ce plateau.

Les troupes de la division de Laveaucoupet, assaillies par des forces très supérieures, écrasées par l'artillerie, résistent encore, mais subissent des pertes cruelles.

En ce moment, cette division a déjà perdu le quart de son effectif. Sur les sept mille fantassins qui couvraient les crêtes, deux mille sont déjà à terre.

L'arrivée de la brigade Fauvart-Bastoul va changer la situation. Le 67e déploie de suite un bataillon, qui se couvre d'un rideau de tirailleurs et précipite sa marche, gardant les deux autres bataillons, en colonne derrière les ailes. Nos tirailleurs pénètrent dans le bois de gauche, pendant que le reste de la brigade opère vers la droite. Les Prussiens, refoulés sur toute la ligne, battent en retraite.

Mais presque aussitôt des renforts nombreux, dessinant sur la Douane et le Forbacherberg, une attaque très vive, la brigade Fauvart-Bastoul se porte de ce côté ; le 67e de ligne est même appelé dans la plaine à gauche, pendant une trêve qui se fait au milieu de l'assaut. Mais l'attaque recommençant plus vigoureuse, le général Bataille craignant bientôt d'avoir trop affaibli le général de Laveaucoupet sur le plateau et voyant les progrès sensibles que l'ennemi y fait, y renvoie, vers

quatre heures et demie, les 2e et 3e bataillons du 8e de ligne, sous les ordres du lieutenant-colonel Gabrielli, par la route qui part de Styring et gravit les coteaux à travers les bois.

Sur les hauteurs de Spickeren, le général de Laveaucoupet maintient toujours, avec des alternatives diverses, les Prussiens, qui ne parviennent jamais à le débusquer complètement des bois de Spickeren. Pendant quatre mortelles heures, la mêlée ne cesse, on la voit monter et redescendre des crêtes dans les ravins et des ravins aux crêtes.

Malgré une grêle d'obus, qui sillonnent le plateau, nos soldats tiennent bon et repoussent toutes les attaques de l'ennemi. Leurs obus et leurs balles trouent facilement les rangs prussiens. Malgré les renforts qu'elles reçoivent, malgré une constance inflexible, les troupes allemandes gagnent peu de terrain.

Le brave colonel Zentz se montre magnifique de sang-froid et de bravoure, durant cette phase de la lutte. C'est à lui que le général de Laveaucoupet doit d'avoir pu rallier en arrière de la crête boisée, avant de Spickeren, les bataillons du 40e de ligne et du 24e qui, pendant toute la journée, ont défendu le bois.

Du bois qui nous fait face, l'infanterie prussienne continue, sur la lisière, un feu terrible et des plus violents sur le 24e de ligne. Le lieutenant-colonel Arnoux, toujours en avant, quoique blessé déjà d'un coup de feu, reçoit là un éclat d'obus qui lui fait deux autres blessures. Ses soldats vont lâcher pied, mais une petite ligne, que parvient à rallier le lieutenant Tripotin, se porte en avant et se couche dans un sillon en face du bois, sur lequel elle ouvre hardiment une vive fusillade.

Les colonels Zentz et d'Arguesse, les chefs de bataillon Hervé et Fournier, font, sous une pluie de balles, des efforts prodigieux pour renforcer cette ligne qui tient en échec toute l'infanterie allemande du bois. D'autres lignes se forment dans des sillons parallèles, en arrière des extrémités de la première.

C'est là que, debout, à quelques pas en arrière des soldats, qui sont couchés pour donner moins de prise au feu de l'ennemi, l'intrépide Zentz se tient de cinq heures et demie à huit heures et demie du soir et résiste à toutes les attaques.

L'infanterie prussienne continue un feu incessant sur ces hommes d'élite. Trois fois les Prussiens tentent des efforts

prodigieux, trois fois leurs officiers font sortir les troupes du bois et les lancent en masses sur la dernière crête que défend le colonel Zentz.

Mais le feu de nos soldats redouble ; les premières lignes ennemies tombent presque instantanément et les survivants rentrent vivement sous bois.

Dans ces diverses attaques, notre infanterie est admirable de sang-froid et conserve son feu très sagement.

La position est conservée intacte, mais le 24e de ligne est particulièrement éprouvé. Cinq officiers sont tués : Gabarrou, capitaine ; Müller, lieutenant ; Gugenheim, Harvier et Ducuing, sous-lieutenants ; vingt officiers blessés : Arnoux, lieutenant-colonel ; Mathiot, capitaine adjudant-major ; Weinmann, Barreau, Moulines, Lacroix, capitaines ; Epalle, Patorni, Dillat, Kien, Jacob, Vitrant, Pichois, lieutenants ; Deshacquets, Blanc, Labalette, Oudin, Canet, Petit-Jean, Badenhuyer, sous-lieutenants.

Le régiment compte en outre quatre cent soixante-deux sous-officiers, caporaux et soldats, mis hors de combat.

Fait mémorable : A cinq heures et demie, la lassitude est si grande de part et d'autre, que, sans avoir fait de convention, sans avoir échangé une parole, les deux armées suspendent le combat. Les mitrailleuses cessent tout à coup de grincer, les canons de tonner, la fusillade de crépiter ; les bras épuisés de fatigue se reposent. Un silence lugubre, un silence de mort enveloppe le champ de carnage. Les dernières fumées de la poudre montent lentement dans le ciel.

Mais ce n'est qu'un répit, qu'une trêve momentanée. Il s'agit maintenant, pour les Prussiens, de chasser nos troupes de la dernière crête du plateau de Spickeren et d'en rester maîtres ; pour les Français, de défendre avec ténacité, avec acharnement, cette position suprême. Une lutte terrible, une lutte effroyable se prépare, où les deux nations vont combattre avec une bravoure désespérée.

Bientôt l'ennemi recommence la lutte. Pour cet engagement suprême, le général Frossard réunit toutes ses forces, infanterie, cavalerie, artillerie. Les Prussiens n'ont pu hisser aucune pièce sur le plateau où ils sont parvenus ; il faut en profiter. Des hauteurs méridionales de Spickeren et par leur prolongation à l'Occident, qui forme un terre-plein, de Laveaucoupet fait avancer toute sa division en ligne de bataille, commençant les feux de chassepot à quinze cents mètres de l'ennemi. Rangés au bord de la plateforme, les canons tonnent avec fureur contre les Prussiens.

L'action devient générale. Que fait donc le maréchal Bazaine, pendant que nos braves soldats meurent comme des héros ? Il écoute sans s'émouvoir le grondement lointain de la mêlée, qui décime ses compatriotes, qui va abattre pour longtemps la fortune de la France.

Sur tous les points de la ligne, on se bat avec acharnement. Le 1er bataillon du 23e de ligne, précédé de la section de francs-tireurs du régiment, s'est déployé vivement en tirailleurs, et mêlé aux régiments de la division de Laveaucoupet, s'est élancé sur les assaillants, qui sont repoussés à mesure qu'ils abordent les crêtes.

Le général von Alvensleben, qui a pris le commandement de troupes prussiennes, prend la résolution d'envoyer de la cavalerie sur le Rotheberg, et y lance des houzards. Ceux-ci, sous la protection de l'infanterie, qui occupe la hauteur, arrivent jusqu'à l'arrête ; mais il leur est impossible de s'y maintenir.

Le terrain coupé de roches, de fondrières et de tranchées, est impraticable, et les houzards, mitraillés, criblés de balles, redescendent dans la plaine.

Tout à coup, les Français entendent gronder devant eux le canon prussien et des obus sillonnent leurs rangs. La surprise se peint dans tous les regards. Les Allemands ont donc traîné des bouches à feu, jusque sur le sommet du plateau ? Comment ont-ils pu y parvenir ? Ils ont en effet exécuté cette entreprise, qui paraît inexécutable.

Deux batteries d'artillerie de la 5e division prussienne ont eu cette témérité de se lancer dans une entreprise réputée impraticable, et cette gloire d'atteindre les hauteurs, où leur apparition inattendue cause une stupéfaction profonde.

Les pièces s'engagent dans un chemin en *rondins*, espèce d'escalier taillé au milieu des escarpements ; sur plusieurs points, le passage est resserré entre des parois de rocs d'un côté, et des précipices de l'autre.

La première pièce, qui se lance dans cette voie, est dirigée par le lieutenant de Pressentin (encore un descendant de réfugiés français) ; cet officier montre une intelligence et une ardeur inimaginables ; il souffle l'énergie dont il est doué à ses hommes, et il arrive sur la crête au milieu des hourras dont le saluent les fantassins prussiens.

Se croyant suivi, le lieutenant de Pressentin met hardiment son canon en batterie et fait tirer sur nos pièces. Mais celles-ci ripostent et écrasent ce canon isolé.

Nul secours n'apparaît.

L'officier qui a suivi le lieutenant de Pressentin a été moins habile. La pièce, l'attelage et les servants ont roulé dans l'abîme. M. de Pressentin, qui se trouve dans une position dangereuse, à moins d'une portée de fusil de nos troupes, perd tant de monde, qu'il se replie derrière un obstacle ; mais enfin les renforts arrivent ; sept pièces de canon et bientôt onze sont en ligne.

L'apparition de cette artillerie a causé une surprise profonde à nos troupes. Bientôt la situation devient on ne peut plus critique : le feu de nos batteries, trop inférieures en portée, s'éteint peu à peu, et au contraire, une grêle de projectiles ennemis écrasent nos héroïques soldats, qui luttent là, depuis sept heures, contre une force quadruple. Il n'y a plus un seul bataillon en ordre : beaucoup d'hommes battent en retraite isolément.

Cependant, nos officiers rallient leurs hommes : ils les forment en colonnes et les ramènent au feu. Un capitaine, le bras en écharpe, la figure enflammée, court de rang en rang :

« Allons, en avant, mes amis ! crie-t-il aux soldats, c'est le moment de montrer que vous êtes Français ! » Et à cet appel patriotique, ces hommes exténués de fatigue, noirs de poudre, se relèvent, reprennent leurs fusils et remontent le second versant de Spickeren; là, le chemin passe entre deux talus ; c'est, au-dessus de leurs têtes, un concert de sifflements ; le bois est en face. Sur le chemin, chevaux éventrés, soldats étendus; la colonne s'arrête. Deux officiers à cheval escaladent le talus; ils se dressent droit en face les Prussiens et se tournant vers la troupe :

« Venez, enfants, leur disent-ils; encore un coup de fusil ; vous voyez bien qu'il n'y a pas de danger ! »

Ce magnifique appel est entendu ; chacun gravit le talus sur ses genoux, le feu recommence. La lutte devient plus meurtrière que jamais.

Sur ces entrefaites, arrive le lieutenant-colonel Gabrielli avec les deux bataillons du 8e de ligne, que Bataille vient d'envoyer de Spickeren. Cette vaillante troupe se déploie à travers les balles et les obus avec beaucoup d'ordre et ouvre une vive fusillade sur l'ennemi qui s'avance de toutes parts. En ce moment, le brave colonel Gabrielli reçoit un obus qui emporte l'encolure de son cheval, lui brise le genou droit, ainsi que plusieurs doigts de la main du même côté. C'est une grande perte pour le 8e de ligne, auquel il donne l'exemple de l'intrépidité et dont il est universellement aimé et estimé. A côté de lui, le

commandant Avril de Lenclos est tué par une balle qui le traverse de part en part.

De notre côté, douze pièces de calibre inférieur ont essayé de répondre aux deux batteries de la 5e division prussienne qui viennent de prendre position sur le Rotheberg ; quoique tirant moins vite et avec moins d'efficacité, elles soutiennent la lutte.

Citons : dans la 7e batterie du 15e d'artillerie, le capitaine en premier Stoffel, le lieutenant en second Maguin, l'adjudant Guérin, le maréchal des logis Fuhrmann, le canonnier servant Lecloërec et le conducteur Ramond. — Dans la 8e batterie du même régiment : le capitaine en second Bombard, les lieutenants Méert et Smet-Jamar, l'adjudant Brunet, les maréchaux des logis, Bernard, Oberlé et le brigadier Willig.

Cette dernière batterie, qui se fait remarquer par l'énergie de son tir, envoie tous ses obus ordinaires, ceux d'un caisson de la 7e batterie, une vingtaine d'obus à balles et quinze boîtes à mitraille. Elle laisse sur le terrain trois caissons brisés et a deux officiers blessés (dont un mortellement), trois hommes de troupe tués, cinq blessés, dix-neuf chevaux tués ou hors de service.

— Sur la gauche, du côté de Forbach, vers six heures, le bruit de la fusillade éclate avec une intensité nouvelle. Tout d'abord on croit que c'est du renfort ; vaine espérance !

C'est l'effort des Prussiens, qui tournent notre armée sur la route de Forbach ; ils pénètrent jusqu'à Styring, où, des hauteurs, on aperçoit des incendies allumés dans la nuit, qui commence à tomber.

Au même instant, les munitions viennent à manquer sur toute la ligne à la fois. Un sentiment d'angoisse s'empare des troupes. Partout les soldats demandent des munitions, et partout, en entendant gronder le canon sur l'arrête, les têtes se tournent de ce côté avec inquiétude.

De l'artillerie prussienne pour ainsi dire derrière soi, les gibernes vides, les rangs brisés par des brèches nombreuses, plus d'haleine, rien dans l'estomac, mais encore et toujours du cœur, telle est la situation

Le général de Laveaucoupet sent que la lutte va devenir impossible, la déroute plane déjà sur ses troupes. Il a alors la sublime témérité de tenter, pour se dégager, une attaque suprême contre le Gifertwald.

C'est l'action la plus audacieuse et la plus héroïque de la journée. Le général parcourt le front de la division et envoie des ordres de toutes parts.

Les bataillons, épuisés, retrouvent, à l'appel de leur chef, une énergie nouvelle ; les ardeurs de la lutte se rallument, l'espoir renaît. Les bataillons se groupent, les blessés qui peuvent se tenir debout, rentrent dans le rang ; tous sont décidés à vaincre ou à mourir dans ce dernier engagement.

On compte les dernières cartouches, on se les partage ; la nuit va tomber, on se hâte.

Un grand souffle patriotique anime cette division décimée ; c'est encore, c'est toujours la grande armée d'une grande nation.

Le soleil projette ses rayons mourants sur cette scène grandiose : les soldats noirs de poudre, haletants, mais le front illuminé par l'enthousiasme, jettent des regards menaçants sur ce bois, que voile déjà la pénombre et où l'acier des armes brille à l'éclair des coups de feu ; les mains se crispent à la crosse des fusils, les poitrines se soulèvent, et un immense cri jaillit des cœurs de nos troupiers, qui s'élancent avec une furie irrésistible et un entrain indescriptible.

Généraux, colonels, officiers et soldats s'y confondent dans un élan qui va tout briser : salves terribles, tactique savante, manœuvres habiles, tout échoue devant ce dévouement à outrance.

La fougue gauloise triomphe de la science militaire ; c'est la revanche du courage contre le calcul.

Les troupes de Laveaucoupet, les 2e et 3e bataillons du 8e de ligne, le 1er bataillon du 23e, roulent impétueusement ; la charge se fait entendre sur toute la ligne. Nos soldats, fous de rage, se précipitent à la baïonnette. Bien que séparés de l'ennemi par un ravin, ils franchissent cet obstacle en un clin d'œil, piétinent sur leurs morts et ceux de l'ennemi, et malgré les obstacles du terrain, abordent les bois d'un choc brutal et puissant, poussent devant eux, s'enfoncent sous les futaies, et l'ennemi s'enfuit, vaincu sur ce point, mais protégé par la nuit, qui couvre déjà les vallons... On dirait que les arbres se couchent sur le passage de nos soldats, comme sous les pas d'une troupe de géants.

L'ennemi veut reprendre l'offensive et nous tourner par notre gauche ; mais le commandant Colonna d'Istria s'aperçoit de ce mouvement et se jetant sur eux à la tête du 3e bataillon du 8e de ligne, les refoule à la baïonnette.

Le capitaine Arson de ce régiment tombe atteint de plusieurs blessures, dont deux mortelles en pleine poitrine. Le soldat Ferrand se porte sous le feu au secours de son chef et parvient à le ramener parmi les siens.

Le lieutenant Landriau, bien que blessé, reste à la tête de ses hommes, dont l'un d'eux, le caporal Guénin, est atteint très grièvement, en donnant l'exemple à son escouade.

Citons aussi la conduite brillante des capitaines Etienne et Tadieu ; des lieutenants Odenet, Michard, Colonna, Leca, Lemonnier; des sous-lieutenants Laurent, Houeix, Bahy, de Liniers, des adjudants Decharte, Cottel, des sergents-majors Génin, Bernodat, du caporal Desruors.

Dans cette dernière charge, nos pertes ont été cruelles. Les deux bataillons du 8e de ligne perdent la moitié de leurs officiers. Le commandant Avril de Lenclos, les capitaines Arson, Curel, Etienne, et le lieutenant Odinot, sont tués.

Sept officiers sont blessés grièvement. Ce sont : les capitaines Bustin (trois blessures), d'Humilly de Chevilly; le lieutenant Leborgne; les sous-lieutenants Bloch, Laurent, Lafosse (trois blessures dans les reins), Vandron. Le lieutenant Landriau, blessé légèrement, est resté à la tête de ses hommes ainsi que le capitaine Guidicelli; le lieutenant Vaudrey, contusionné, tombe aux mains de l'ennemi.

L'adjudant Demonchaux, le sergent-major Verdier, le sergent-fourrier Voir, les sergents Boyer, Martin, Lebray, Jouque, Salles sont tués; le sergent-major Schultter, le sergent-fourrier Martin, les sergents Salles et Vanklelmenbreugel sont blessés ; deux cent quatre-vingt-trois hommes sont en outre mis hors de combat.

Le 1er bataillon du 23e a eu, de son côté, trois officiers tués, le capitaine Gaillard, le lieutenant Chabrand, le sous-lieutenant Pareyon, et trois blessés : les capitaines Bastien et Dario, ainsi que le lieutenant Desmarets.

Et pourtant, malgré ce sacrifice admirable de la division de Laveaucoupet et de la brigade Haca, la bataille est perdue : nous sommes tournés par Forbach.

Mais cette charge admirable a forcé l'ennemi lui-même au respect. A la dernière heure, nous tenions inébranlablement sur le Rotheberg, nous résistions à un grand effort tenté vers le Forbacherberg, effort que nous allons raconter, et nous reprenions, encore une fois, le Gifertwald sur l'ennemi.

C'est alors qu'il était maître de ce bois, que le général de Laveaucoupet reçut l'ordre de battre en retraite ; mais nous avons à décrire le combat du Forbacherberg, avant de dire pourquoi la retraite fut décidée.

— Au bas du Forbacherberg, se trouvent une auberge appelée *Golden-Bremen* (la Brème d'Or), la Douane (*Zollhaus*) et plusieurs fermes.

L'ennemi, par suite des peripéties du combat livré contre Styring-Wendel (combat que nous décrirons bientôt) s'était rendu maître de ces constructions. Il était violemment fusillé des pentes du Forbacherberg, quand, vers six heures du soir, le 8e régiment de grenadiers prussiens, appuyé par une puissante concentration d'artillerie, s'engage dans un ravin, qui donne accès sur cette hauteur et parvient à s'emparer des premières crêtes. Les Prussiens ont donné l'assaut, au moment où le 67e de ligne français abandonnait ces hauteurs, pour concourir à une attaque dans la plaine en avant de Styring-Wendel.

Les grenadiers allemands sont donc parvenus sans difficulté à se loger dans la bordure des bois qui règnent sur ce plateau.

Le général Frossard, à cette vue, se hâte d'envoyer les trois bataillons du 66e de ligne, sous les ordres du colonel Ameller, qui contiennent l'ennemi, reprennent l'offensive et entrent dans la zone d'action des canons prussiens.

Vingt-quatre pièces ennemies tonnent contre le Forbacherberg; elles empêchent toute offensive de notre part. Mais séparées par un ravin profond des hauteurs françaises, ces batteries allemandes ne peuvent se rapprocher, qu'en descendant dans cette déclivité et en perdant la vue. Elles se trouvent à près de trois mille mètres de nos batteries, qu'elles ne peuvent écraser efficacement.

Les deux artilleries ne s'atteignent donc que faiblement; mais entre elles, l'infanterie à demi distancée, est sous le feu ; aussi les bataillons sont-ils contenus d'un côté et de l'autre; chaque fois que les uns ou les autres veulent reprendre du terrain, ils sont arrêtés par les obus.

Et pourtant, plus de sept mille Allemands sont là en présence d'un seul régiment français, le 66e de ligne, fort tout au plus de quinze cents hommes.

Vers sept heures, le colonel de l'Estocq, encore un descendant de réfugié français, amène de sa personne le 2e régiment prussien et veut se lancer en avant; mais il éprouve un échec. Cet insuccès est suivi de plusieurs autres, et les Prussiens ne s'emparent des positions que fort tard, quand, sur un ordre formel de retraite, les nôtres évacuent le Forbacherberg.

A cet instant, deux compagnies du 66e, descendues dans un ravin qui coupe en deux notre ligne de bataille, sont encore aux prises avec l'ennemi. Dans l'impossibilité de se mouvoir, leur sort est gravement compromis et elles se trouvent dans l'impossibilité de suivre le mouvement de retraite.

Le colonel Ameller réunit alors tous les hommes du 66e et

des volontaires d'autres corps, charge deux fois à la baïonnette et les dégage. La belle conduite et la résistance énergique de ces deux compagnies, commandées par le capitaine Rémy qui est tué, empêche certainement les Prussiens de couper notre ligne de bataille.

Dans cette défense du Forbacherberg, citons, pour le 66e de ligne, la conduite brillante des capitaines Woirgard et Doridant; des lieutenants Sauzel, Claris, Laramée, Fournier, Guilhemin; des sous-lieutenants Badie et Baumard; de l'adjudant Nicolas et du sergent-major Deïss.

Le 66e, dans cette journée, a eu quatorze officiers hors de combat. L'adjudant-major Affre et le capitaine Rémy tués; le lieutenant Bataille et le sous-lieutenant Dusserre, morts des suites de leurs blessures; le chef de bataillon Gérard, les capitaines Blanc et Hurpiot, les lieutenants Biswang et Fournier, les sous-lieutenants Baumard, Luquin, Péchot, Dimey et Nicolas blessés. En outre, huit hommes de troupe ont été tués et cent quatre-vingt-treize blessés.

— Le plateau du Spickeren et du Forbacherberg, où ont eu lieu ces luttes acharnées, est tourmenté d'aspect. Les escarpements semés de sapins, les forêts sombres et les vallées profondes, les morts, les blessés, le sang qui teint en rouge la pierre et le sable, les arbres hachés, les hameaux en cendres, les armes qui jonchent le sol, tout contribue à rendre sinistre cette scène de désolation. Les sentiers, qui montent à ce terrible plateau de Spickeren, sont encombrés d'armes brisées, d'uniformes déchirés et ensanglantés, de cadavres prussiens, à l'uniforme sombre, tout contournés par les convulsions de l'agonie.

Sur le plateau même, les uniformes bleus et rouges des Français sont mêlés aux Allemands tués dans les retours offensifs. Un certain nombre de nos soldats ont avec eux des livres religieux, l'*Alphabet chrétien*, par exemple. Près d'un des cadavres se trouve un atlas du théâtre de la guerre ; près d'un autre, une copie manuscrite du chant des *Djinns* d'Auber. Rien de doux et de triste à la fois comme cette musique souillée de sang. Peut-être bien des fois ce pauvre mort a-t-il fredonné cet air auprès d'une amie... La voix est à jamais muette ; l'amie oubliera : c'est fini.

Pendant l'action, l'église du Spickeren a été transformée en hôpital. Bientôt les blessés y affluent, pâles, sanglants, portés par leurs camarades. On les étend sur les bancs : les sœurs de charité, les femmes du village leur donnent les premiers soins avec de l'eau et de la charpie effilée à la hâte. Pendant trois

heures, un chef de musique remplit seul les fonctions de chirurgien, et il n'a pour tout remède qu'un flacon de sels anglais ; les médecins des régiments sont, hélas ! tous occupés à leurs ambulances volantes ; enfin arrivent trois docteurs de l'ambulance divisionnaire.

Les balles sifflent autour de l'église, au sommet de laquelle flotte un drapeau blanc à croix rouge. Les obus passent, en grondant, par-dessus le village. Les projectiles tombent jusqu'au milieu des campements de la division de Laveaucoupet, car l'attaque a été si subite, que les tentes se trouvent encore dressées à Spickeren.

A mesure que nos blessés sont pansés dans l'église, les voitures de réquisition les transportent, couchés sur la paille à la gare de Forbach, pour être évacués sur Metz par le chemin de fer.

Rien de plus navrant que ces convois : les blessés s'épaulent mutuellement, affaissés, muets, déjà grelottant de fièvre Parmi ces mutilés, il y en a un, qui a eu la main droite fracassée par un éclat d'obus. Le premier pansement est fait. Il attend, tranquille, qu'on le fasse monter en charrette. De temps en temps, un juron s'échappe de sa bouche :

« F..... nous avons été battus ! »

La blessure, qu'importe ! Nous avons été battus !

Citons la courageuse conduite du docteur Paul Ballet, aide-major de 1re classe, attaché à l'ambulance de la 3e division, qui reste volontairement prisonnier avec ceux de nos soldats que la gravité de leurs blessures ne permet pas d'enlever dans le mouvement de retraite.

Les Allemands et leurs historiens ont voulu faire croire que les hauteurs de Spickeren avaient été arrachées par un assaut victorieux à nos troupes enfin lassées ; ceci est faux.

Nos forces au contraire venaient dans le Gifertwald de balayer l'ennemi, elles le contenaient sur le Rotheberg et le Forbacherberg.

Sans le mouvement tournant de la 13e division prussienne à Forbach, nous étions maîtres du champ de bataille et nous couchions sur les positions. Si Bazaine n'avait pas joué un rôle indigne, si une seule de ses divisions eût paru, nous remportions une grande victoire.

— Vers neuf heures, le général de Laveaucoupet, d'après les ordres qu'il a reçus, se replie et établit toute sa division sur la crête au sud du village de Spickeren, occupant toujours ce village par ses avant-postes. On ne tire plus, les troupes

ennemies, harassées autant que les nôtres, ne sont ni en état de continuer le combat, ni d'avancer.

Les Allemands ont repris les places qu'ils occupaient le matin et placent leurs postes, ce qui se fait avec beaucoup de cris, preuve évidente que les troupes ennemies sont harassées de fatigue.

Tout à coup, un groupe approche du bivouac de la division de Laveaucoupet, marchant lentement et éclairé par le feu des batteries prussiennes. Ce sont huit braves soldats du 8e de ligne, qui transportent dans une couverture de campement M. Gabrielli, leur lieutenant-colonel, blessé grièvement, et le conduisent sous les projectiles ennemis à l'ambulance de la 3e division.

Pendant la retraite des troupes du général de Laveaucoupet sur Spickeren, le chef du bataillon Peaucellier, commandant le génie de cette division, rallie les hommes qui ont encore quelques munitions et forme une ligne de tirailleurs qui se retire lentement jusqu'au village de Spickeren, en maintenant l'ennemi à distance; deux pièces de canon, placées en arrière du village, protègent ce mouvement.

La division de Laveaucoupet et les renforts qui lui sont survenus de la division Bataille se sont donc concentrés sur le plateau de Spickeren et l'ennemi ne poursuit pas nos bataillons.

La retraite des Français sur toute la ligne ouvre tous les accès, mais les Prussiens épuisés s'arrêtent sur le Forbacherberg.

La division de Laveaucoupet ne se met définitivement en retraite que vers dix heures et demie du soir, après seulement que les divisions Vergé et Bataille sont remontées derrière elle, de la plaine sur les hauteurs.

— Ainsi donc, depuis neuf heures du matin jusqu'à neuf heures du soir, pendant douze mortelles heures, la division de Laveaucoupet s'était maintenue sur les hauteurs avec le concours du 66e, d'un bataillon du 23e et de deux bataillons du 8e de ligne.

Le 67e, qui avait paru un instant sur le terrain, l'avait bientôt abandonné pour être remplacé par les deux bataillons du 8e.

Nous n'avions donc en ligne sur ce point que dix-neuf bataillons, qui, évalués à six cents hommes, portaient l'effectif à onze mille quatre cents hommes.

Les Prussiens avaient lancé contre les hauteurs plus de vingt bataillons, soit vingt et un mille hommes. Le double de notre effectif.

La division de Laveaucoupet et ses vaillants soldats avaient

combattu sans répit, sans manger ; ils avaient manqué de munitions et poussé à la fin de la journée une charge victorieuse et immortelle.

Le commandant de cette division avait montré le plus noble courage ; il avait su s'enraciner dans ces rocs de grès rouge qui forment les assises du sol de ces montagnes, et rien n'avait pu l'en arracher, jusqu'au moment où Bazaine nous laissait tourner.

Alors que le maréchal, tout à ses intérêts et rancunes personnelles, oubliait la France, le général de Laveaucoupet méritait bien de la Patrie, qui lui sera éternellement reconnaissante d'avoir montré, dans son splendide rayonnement, cet héroïsme de race qui est le fond de notre armée.

Nous décrirons la retraite en détail ; nous devons auparavant raconter la lutte qui se déroula dans la vallée.

CHAPITRE VII

Styring-Wendel.

La vallée de Styring-Wendel. — Positions de la division Vergé. — L'artillerie. — Le 6 août, à l'aube. — Les bois. — Lueurs sinistres. — Construction de barricades. — Les sapeurs du génie. — A la Brême d'Or. — Calme de nos soldats. — Approche de l'ennemi. — Commencement de l'action du côté de Styring. — Grand'garde de chasseurs à pied. — L'embuscade. — Le premier uhlan tué. — Le général Vergé et son état-major. — Aux armes! — Les marmites renversées. — Marche du 3e bataillon de chasseurs — La brigade Jolivet en avant. — Commencement de la bataille. — Le génie sous le feu. — Les Prussiens dans les bois. — Combat d'artillerie. — Notre cavalerie en soutien de la batterie Maréchal (5e du 5e). — Le général de Valabrègue et son état major. — Pertes du 7e dragons. — Arrivée du 5e chasseurs à cheval. — Défense héroïque de trois compagnies du 77e de ligne. — Les chasseurs à pied dans le Petit-Bois. — Pertes d'un bataillon prussien. — Bons résultats et retraite de nos mitrailleuses.

La bataille de Forbach-Spickeren présente cette particularité qu'elle est scindée en deux actions. On se bat sur les hauteurs du Rotheberg, à notre aile droite, et la lutte y est indépendante de celle qui se déroule devant Styring-Wendel, dans la vallée, et qui n'est ni moins glorieuse, ni moins opiniâtre, ni moins périlleuse que la première.

Sur la gauche des plateaux de Spickeren, entre le Spickererwald et le Styringwald, s'étend un vallon que traversent, comme nous l'avons déjà dit, la voie ferrée et la route de Forbach à Sarrebrück. Le village de Styring-Wendel, placé en travers de ce vallon, ferme la trouée que forme cette dépression de terrain.

Le général Frossard a résolu d'occuper ce point. Sans aucun

doute, il serait préférable de ne pas s'y établir et d'installer toutes nos forces sur les hauteurs, mais nous avons à Forbach de grands approvisionnements; cette ville est une tête de ligne pour nous et il faut la défendre. Le commandant du 11e corps a résolu de la protéger à distance, en se retranchant dans Styring-Wendel.

En conséquence, il laisse la brigade Letellier-Valazé à un kilomètre en avant de Forbach et vers dix heures du soir porte la brigade Jolivet à Styring-Wendel.

Celle-ci est ainsi distribuée :

Un bataillon du 76e reste seul en vue de l'ennemi et occupe la Brême d'Or, ainsi que la Douane. Contre lui prennent position deux pelotons de dragons, l'un du 7e et l'autre du 12e régiments.

Les deux autres bataillons du 76e et le 1er bataillon du 77e s'établissent à six cents mètres en avant de Styring et des mines de Wendel, couvrant ainsi le front de la position du chemin de fer à la route de Forbach à Sarrebrück, qui est fort belle et bordée de peupliers. Le bataillon du 77e est placé à gauche de cette route, à laquelle les deux bataillons du 76e appuient également leur gauche, un peu en retraite du 77e, et portent leur droite jusqu'au pied des hauteurs formant le plateau de Spickeren qu'occupent les troupes de la 3e division.

Le 3e bataillon du 77e est conservé en réserve dans le village de Styring, qui est situé à un kilomètres de Sarrebrück, dans un bas-fond. C'est le dernier village français que l'on rencontre avant d'arriver à la frontière prussienne ; il est complètement dominé par les hauteurs dont nos soldats se sont emparés dans la journée du 2 août dernier.

Le 2e bataillon du 77e est installé dans Alt-Styring (le vieux Styring), avec trois compagnies en avant. Deux détachements sont lancés en grand'garde.

Le 3e bataillon de chasseurs à pied s'installe à gauche de la brigade Jolivet, dans le Petit-Bois situé à gauche de la vieille usine de Styring, et dans une clairière à droite de ce bois.

Trois compagnies du 77e sont dirigées vers Schœneck, dans le grand bois de Styring ou Tannewald (forêt de sapins), qui s'étend jusqu'à la frontière prussienne.

Les deux premières sections de la 5e batterie (rayé) du 5e d'artillerie reçoivent l'ordre de se placer sous la direction du capitaine commandant Maréchal, en compagnie du 3e chasseurs, à gauche de la route, en avant de l'usine contre laquelle campe le 77e de ligne, et de s'établir à environ mille mètres en avant

de cette usine, derrière un petit épaulement de cinquante centimètres de hauteur qu'élèvent les sapeurs du génie.

Ces quatre pièces sont mises en batterie, la droite à quelques mètres de la route de Sarrebrück, dans des champs bordés à gauche, à cinq cents mètres environ, par un bois que traverse le chemin de fer. Le terrain se relève en avant de cette batterie par une pente d'abord insensible et monte jusqu'aux crêtes de la Sarre, que nous occupions encore dans la matinée. A droite, au delà de la route, une pente boisée très raide et presque impraticable, s'élève de suite jusqu'au plateau de Spickeren.

C'est dans cette situation que l'on attend l'ennemi dont l'attaque paraît imminente.

— Le 6 août, à l'aube, la diane réveille les soldats du général Jolivet. Le jour a paru. On se relève un peu engourdi, on se secoue sous la fraîcheur matinale. On rassemble ses idées. La situation est bien simple. Le IIe corps, hier avant-garde, est devenu arrière-garde ce matin.

Le jour s'est entièrement levé, calme, pur, doux, printanier en plein été.

L'endroit est joli : un vallon doucement ondulé, dominé chaque côté par des bois humides, encore tout engourdis de la brume du matin. Rien de plus ravissant que ce coin de l'ancienne Lotharingie, pays boisé et montagneux, parsemé de petits cours d'eau, de fermes et de quelques villages, qui ne communiquent entre eux que par des chemins difficiles. Nos troupes les connaissent à peine, mais les Prussiens les ont étudiés avec le plus grand soin, longtemps avant la guerre.

Le village de Styring est posté au coin où les collines boisées se resserrent. Devant s'ouvre une large vallée ; au delà, les collines prussiennes du champ de manœuvre de Sarrebrück, charmantes à cette heure, dans leur éloignement et teintées en rose au soleil levant.

Un brouillard intense monte de la Sarre et noie les horizons, comme dans un immense fond d'estompe.

De tous côtés on est entouré et comme cerné par des bois de bouleaux, bois noirs et profonds sous le ciel bleu, aux troncs rapprochés, dont les masses sombres couvrent, comme d'une toison verte, tous les mamelons environnants. Ces bois sont sinistres On sent qu'ils peuvent cacher, recéler tout un inconnu formidable.

L'ombre y est épaisse, silencieuse. Point de sentiers ; les arbres mêlent leurs chevelures et forment, au-dessus de la terre, une voûte puissante qui cache le ciel. On ne peut, dans

ces bois lorrains, courts et fourrés, que se tapir, attendre, guetter. Ce sont des bois d'affût et de trappeurs.

Les soldats des grand'gardes prétendent que la nuit précédente, dans les profondeurs de ces bois, ils ont aperçu des lueurs sinistres. Les avant-postes prussiens faisaient sans doute du feu, car des flammes brillaient parfois sous les arbres, puis s'éteignaient.

Sans trop y songer, nos troupiers boivent avec délices ce grand air du matin et, pour se donner du ton, trempent un morceau de biscuit dans un quart de café. Les fantassins coupent du bois, fourbissent leurs armes rouillées par l'humidité de la nuit.

Là, des rangs de chevaux à l'entrave commencent à ruer. Les hommes en bras de chemise, galopent ; quelques officiers font leur inspection, le trésorier chicane son fourrier ; les tentes déboutonnées se relèvent : une sentinelle, le mousqueton à l'épaule, la crinière du casque de cuivre, nattée, se promène; un autre dragon sommeille encore, appuyé sur son sabre.

Des groupes de chasseurs à pied et de lignards sont déjà disséminés, le long des bois, couchés sur l'herbe, leurs tuniques ou capotes accrochées aux branches d'arbres, lavant leurs guêtres et leur linge.

Tout le monde a un air de bonne humeur et d'insouciance, et pourtant quelque chose annonce et sent la bataille.

Aussi la matinée est-elle employée à prendre des dispositions de défense. Les grands'gardes du bois de Styring sont renforcées, le chemin de fer occupé, ainsi que la route de Sarrebrück que l'on barricade, en jetant en travers ces beaux peupliers, à l'ombre desquels on a marché la veille : les troncs d'arbres, les grosses branches s'appuient sur un talus de terre élevé en hâte.

La 9e compagnie de sapeurs du 3e régiment du génie, sous les ordres du capitaine Bonnal, reçoit l'ordre de construire une tranchée entre le Petit-Bois et la route, en arrière de l'auberge de la Brême d'Or, afin d'abriter deux compagnies destinées à protéger les quatre pièces du capitaine Maréchal.

A la Brême d'Or ainsi qu'à la Douane, le bataillon du 76e veille et fait bonne garde. Les soldats ont passé la nuit dans le brouillard. Les tirailleurs, le cou enveloppé d'un mouchoir en guise de foulard, se tiennent cachés derrière les arbres ou réfugiés dans ces deux maisons crénelées à la hâte, et attendent les Prussiens, le chassepot à la main, prêts à faire feu ; quelques troupiers, harassés, s'endorment, le long du talus de la route, la tête appuyée sur leur sac.

« On sera attaqué aujourd'hui, » dit-on. Il est six heures du matin. Un jeune lieutenant dit gaiement à ses hommes :

« Nous allons avoir du *tam-tam !* »

Bientôt la brigade Jolivet abat les tentes et charge les sacs. Dans les champs, les bataillons, les fusils formés en faisceaux, attendent.

Le calme de ces braves soldats est admirable. Tous plaisantent, raillent et rient. De tous côtés on n'entend que cette phrase : « La danse va bientôt commencer ! » Quelques conscrits, il est vrai, sont fort pâles, mais font néanmoins bonne contenance. Le sentiment de la curiosité semble étouffer en eux la crainte. Tous, d'ailleurs, jettent à leurs armes un singulier regard, qui semble le regard d'un ami à un protecteur solide. Le fusil rassure.

En même temps les chirurgiens ouvrent, étalent leurs trousses. Le soleil, qui monte, fait précisément briller d'un éclat sinistre les scalpels et bistouris. On se presse autour des cantines, on boit en hâte un dernier verre. Un lignard offre sa gourde d'eau-de-vie à un artilleur.

Le soleil du matin allume des étincelles au bout des sabres-baïonnettes, et les marmites, qui bouillent dans des trous creusés au rebord des fossés couronnés d'herbe humide, laissent échapper une fumée tendre et bleue, qui se dissipe doucement.

L'ennemi ne se montre pas encore. Quelque uhlan apparaît au loin, ou un tirailleur, mais hors de portée. Le temps s'écoule. Le lieutenant-colonel d'artillerie Chavaudret se dirige au petit galop d'un admirable cheval noir, vers la batterie du capitaine Maréchal, pour donner ses dernières instructions ; et, par un contraste frappant, les huit ou dix hauts-fourneaux de l'usine de M. de Wendel sont surmontés de gros panaches de fumée noire ; on entend le bruit des machines, on voit aller et venir les ouvriers... toute l'apparence d'ateliers en pleine activité.

Nos tirailleurs sont en avant de Styring et sous les bois qu'on dit infestés de ces maudits Prussiens.

Vers sept heures et demie du matin, des vedettes de dragons annoncent, en se repliant, l'approche des troupes prussiennes, qui débouchent de Sarrebrück. A cet instant, une colonne d'infanterie prussienne apparaît au haut du plateau de l'*Exercitz Platz* et reprend les positions perdues par l'ennemi, le 2 août dernier. Quelques escadrons de cavalerie ne tardent pas à la suivre ; mais ces forces ne font pas mine de vouloir descendre de la colline et marcher sur Styring-Wendel.

On entend un coup de canon, vers dix heures, dans

la direction de Sarrebrück, puis plusieurs autres. L'action s'engage : dirigée au début, sur le plateau de Spickeren défendu par la division de Laveaucoupet, la lutte s'étend de plus en plus vers la gauche. C'est la bataille, il n'y a plus à en douter.

La cavalerie prussienne et la colonne d'infanterie restent toujours immobiles sur la hauteur. Plusieurs uhlans, toutefois, finissent par apparaître dans la vallée, au tournant des routes et des chemins.

Trois de ces corbeaux du champ de bataille se décident enfin à s'avancer en éclaireurs. Contre le Petit-Bois de Styring, postée derrière un abri fait d'arbres coupés, renversés, de feuillages accumulés, une grand'garde du 3e chasseurs à pied attend ces cavaliers.

Le fusil chargé, l'œil au guet, l'oreille tendue, nos « vitriers » épient les uhlans, comme un gibier. Droit, haut de taille, le visage bronzé et la bouche souriante sous sa moustache noire, leur lieutenant, un beau jeune homme, en tunique couverte, appuyant son sabre à poignée d'acier sur un tronc d'arbre, interroge, devant lui, la prairie vide, sonde du regard les petits bois, aux profondeurs noires.

Les trois uhlans arrivent lentement. A deux cents mètres, un cri retentit : « Feu ! » Les balles sortent du buisson, de l'abri de feuillages : deux des uhlans, courbés sur leurs chevaux, bride abattue, franchissent le pré et disparaissent sous les bouleaux, sans avoir été atteints. Leur camarade, moins heureux, tombe et son cheval arrive au galop au milieu d'un peloton de dragons, qui s'en emparent.

Quelques minutes après, on ramasse le cavalier ennemi : ce n'est plus qu'un cadavre ; une balle lui a traversé la gorge. C'est un tout jeune homme à tête blonde, à mains aristocratiques ; il vomit le sang par la bouche.

Bientôt, on voit les colonnes prussiennes descendre des hauteurs de l'*Exercitz Platz*, précédées de nombreux tirailleurs, puis pénétrer à droite et à gauche dans les bois, qui couvrent les collines latérales.

Le général Vergé, qui commande la division, et le général Jolivet, arrivent, au même instant, descendent de cheval, et vont et viennent, à pied, une lorgnette à la main, dans les champs contre la grande route. Un peu en arrière, leurs officiers. Citons : le colonel Andrieu, chef d'état-major ; les chefs d'escadrons du Peloux et Deguilly ; les capitaines Peyronnet et Mignerel de Cendrecourt ; le lieutenant Rivet de Chaussepierre, tous du corps de l'état-major ; le sous-lieutenant

Vergé, du 2e de ligne, officier d'ordonnance ; le lieutenant-colonel d'artillerie Chavaudret ; le commandant du génie Sainte-Beuve ; le capitaine de gendarmerie Faure.

Après quelques instants d'observation, le général Vergé remonte à cheval, d'un coup d'éperon enlève sa monture, qui part au galop, et se dirige vers Forbach pour hâter l'envoi de la brigade Valazé. Son état-major et un peloton de dragons le suivent. Les crinières des casques, au trot des chevaux, flottent sous le vent frais du matin.

Grand mouvement d'estafettes. Des officiers d'état-major sillonnent la route en tous sens. L'infanterie reçoit l'ordre de prendre les armes et de jeter la soupe qui était sur le feu.

On songeait au déjeuner ; sur la lisière du bois, les faisceaux rangés brillaient au soleil et les petites fumées des cuisines, régulièrement espacées, montaient joyeusement.

Les hommes rompent les faisceaux, prennent les chassepots et, d'un coup de pied, renversent docilement les marmites. « Elle allait si bien, notre pauvre soupe ! dit un soldat, mais c'est toujours comme ça, quand la soupe va bien, il faut la jeter. — Et quand elle va mal, ajoute un camarade, il faut la manger. — Et quand il n'y en a pas, il faut s'en passer. — Enfin, on ne regrettera pas la soupe, s'il s'agit d'essayer les chassepots et de les essayer pour tout de bon. »

Essayer les chassepots, c'est la phrase qui est sur toutes les lèvres. Les hommes sont gais, calmes, paraissent confiants et résolus. On attend quelque temps, l'arme au pied.

Encore de nouveaux coups de feu, cette fois très rapprochés. Ce sont les éclaireurs prussiens, qui s'avancent de plus en plus et engagent la fusillade avec les nôtres.

Le 3e bataillon de chasseurs à pied s'avance bientôt en colonne sur le Petit-Bois. En tête, son chef, le commandant Thoma, le ceinturon bouclé sur sa ceinture de laine bleue.

Sur toutes les figures, le même air de bonne humeur et de décision. Ce sont de braves gens qui vont faire bravement leur devoir ; mais il n'y a pas de patriotisme et de courage, qui puissent donner la victoire à des hommes, qui se battent un contre trois.

Un vieux capitaine de chasseurs, sans se retourner, étend les bras, règle le pas de ses hommes, et leur dit d'un ton amical et paternel :

« Marchez en ordre ! Marchez en ordre ! »

Quelques instants après, le colonel Andrieu, chef d'état-major de la division, apporte l'ordre de se hâter. Les chasseurs noirs comme des corbeaux, prennent aussitôt le pas de course,

s'éparpillent en tirailleurs dans les terres labourées et, formés en quart de cercle, se dirigent rapidement vers le Petit-Bois.

Les 76e et 77e de ligne accourent aussi, rapidement, le front haut, et la flamme aux yeux. Rien n'est joli, gai, brillant, comme ces points rouges, qui sont les modestes lignards. Les sabres-baïonnettes, et les canons des fusils, rougis par les rayons du soleil, ressemblent à des baguettes en fusion.

Les caissons, les fourgons, les voitures d'ambulance suivent après. Le drapeau blanc à croix rouge de Genève de ces dernières, flotte avec des plis de suaire taché de sang.

La bataille commence : on voit bien maintenant où est l'ennemi. Il est dans les bois, qui, de l'autre côté de la plaine, en face, à droite et au-dessus de Styring-Wendel, couronnent les hauteurs. Des balles sortent déjà de ces bois et viennent battre la plaine. Pétillement de coups de feu. Les fumées montent de tous côtés à travers les arbres. Les Prussiens sont en nombre.

Contre la *Brême d'Or*, les tirailleurs du 76e ouvrent le feu sur les vedettes ennemies, que, maintenant, on aperçoit à mi-corps au-dessus d'un profond ravin, où sans doute se tient un fort détachement d'infanterie.

— Onze heures du matin. L'action est engagée. Le long des vieux arbres de la grande route, se sont refugiées les cantines; un sapeur médaillé prend en main le cheval de la première voiture et lui fait franchir le talus et les fossés du chemin, pour l'abriter derrière un tronc d'arbre.

La 9e compagnie du 3e du génie est envoyée pour faire une sorte de retranchement, en avant des forges de Styring Wendel. Deux charrettes suivent, chargées de pelles, de pioches et de brouettes. Les hommes dans un ordre parfait, froidement, posément, comme à la manœuvre, se rangent en une longue ligne droite, enlèvent leurs capotes noires... On distribue des pelles et des pioches... Sous le feu de l'ennemi, qui vient d'arriver à bonne portée, les sapeurs, en bras de chemise, se mettent à creuser la tranchée, rejetant la terre en cavalier... Un homme, de temps en temps, tombe; on le relève, on l'emporte, sans que le travail soit troublé ou interrompu.

La tranchée achevée, la compagnie remet ses capotes et reçoit l'ordre de quitter les outils pour prendre les armes. Le retranchement est aussitôt occupé par les deux sections de la 5e batterie du 5e d'artillerie; un bataillon du 77e couché à plat-ventre, et tenu en réserve, observe l'ennemi; un autre s'avance dans la vallée et se disperse en tirailleurs; les hommes met-

tent leurs sacs à terre et, couchés derrière cet abri, commencent le feu.

Les Prussiens descendent toujours du Champ de manœuvre, apparaissent, disparaissent derrière les moindres plis de terrain. Ils sont à portée maintenant; nos balles commencent à faire parfois des trouées sanglantes; les rangs se serrent; ils continuent à descendre. Trois colonnes marchent sur Styring, divergeant pour prendre de tous côtés, la brigade Jolivet.

Un lieutenant est envoyé de la Brême d'Or, avec quelques enfants perdus; il a pour mission de reconnaître le Petit-Bois situé à gauche. Les coups de feu pétillent aussitôt dans les arbres, assez nombreux pour montrer la nécessité de renforts.

Trois compagnies du 77e s'élancent alors au pas de course vers le Tannewald, et se développant en tirailleurs, pénètrent dans le taillis.

Au bout de quelques minutes, il faut se rendre à l'évidence; une colonne prussienne, qu'on n'évalue pas à moins d'une dizaine de mille hommes, tient les bois.

Les tirailleurs du 3e chasseurs à pied, jetés en avant dans la vallée, ont dépassé la ligne fortifiée par le génie. Ils rampent, se glissent, avancent à quatre pattes, à plat-ventre. Un de ces vaillants « vitriers » tout seul, à une distance énorme, touche presque ces bois, d'où sort, de plus en plus épaisse et de plus en plus violente, une véritable grêle de balles.

Bientôt sur tous les points, notre infanterie aborde ces bois infestés de Germains.

Onze heures et demie. Sur les hauteurs qui nous font face apparaissent quelques points brillants, sur la crête des coteaux, en avant de deux baraques à tuiles rouges : Une fumée monte en s'arrondissant, puis arrive le bruit; c'est un coup de canon, un second, un troisième aussitôt. Les Prussiens viennent d'établir plusieurs batteries sur le Galgenberg et l'*Exercitz Platz*.

Les quatre pièces du capitaine Maréchal répondent aussitôt, mais cette petite batterie est accablée par la puissante artillerie allemande qui la domine.

N'importe! la canonnade continue, et devient d'une extrême violence. A chaque instant les Prussiens ouvrent le feu de nouvelles batteries, pendant que d'autres pièces commencent à descendre le plateau de la Maison-Rouge.

Pour contenir le mouvement de l'ennemi contre notre centre, et afin de soutenir notre artillerie, le général de Valabrègue,

commandant la division de cavalerie, reçoit l'ordre de se porter en arrière de nos pièces, avec les 1er et 6e escadrons du 4e chasseurs, sous les ordres du lieutenant-colonel Pesme, auxquels s'adjoignent les deux escadrons du 7e dragons attachés à la division Vergé.

Le feu des Prussiens est beaucoup plus nourri que le nôtre. A chaque instant, il gagne sur notre gauche en se rapprochant de Forbach ; enfin il atteint Styring-Wendel. Malheureusement le terrain est à peu près impraticable à la cavalerie, qui se trouve entièrement à découvert : néanmoins, nos quatre escadrons, bien qu'exposés à un feu des plus violents, attendent toujours, avec un calme impassible, l'occasion de charger l'ennemi.

Les chasseurs ont fort à faire pour maintenir sur place leurs petits chevaux barbes, qui ruent, piaffent, se cabrent et s'ébrouent sous l'explosion répétée des obus, dont les éclats les couvrent de poussière.

Les dragons restent immobiles sur leurs grands chevaux inquiets, casques rouillés, uniformes sales, déboutonnés, méconnaissables sous la boue, à travers les déchirures. Tout le corps entouré de larges ceintures écarlates ; aux jambes de hautes fausses bottes, au cuir éraillé, les moustaches longues, pendantes, la barbe hérissé, la peau brûlée. Sous le casque, bossué, terni, leur physionomie prend un caractère sauvage, antique : une horde de barbares à cheval.

Les cavaliers hèlent la cantine, prennent un verre d'eau-de-vie, qu'ils avalent d'un trait, renversés en arrière, le coude haut, la crinière retombant jusque sur la croupe du cheval. Les obus sifflent de plus en plus autour des dragons, brisant les branches des bouleaux, éparpillant les feuilles. La plupart des projectiles s'enfoncent dans la terre molle ou éclatent à peu de distance, parfois au pied des chevaux.

Devant eux, entrevus à mi-corps, au milieu de leur fumée, les artilleries impassibles, lavant, bourrant, chargeant leurs pièces avec la même régularité. Le coup tiré, le pointeur s'écarte aussitôt pour juger de l'effet produit.

Le général de Valabrègue s'est porté en avant de ses cavaliers, avec le général Bachelier, commandant la brigade des dragons, et suivi du lieutenant-colonel de Cools, son chef d'état-major, du chef d'escadrons de la Grandville, des capitaines de Germiny, de Saint-Etienne, de Luppé, tous du corps de l'état-major, du capitaine de gendarmerie Charme et du lieutenant Alizard, du 5e chasseurs, son officier d'ordonnance.

Bientôt cet état-major devient le point de mire des tirailleurs ennemis, et le lieutenant Alizard a le bras gauche traversé par une balle.

Le feu redouble de violence, l'ennemi rectifie son tir avec une habileté merveilleuse ; tous ses projectiles portent maintenant en plein au milieu de nos cavaliers, surtout parmi les dragons du 7e. Le lieutenant-colonel de ce régiment, Michel Ney, duc d'Elchingen, a son beau cheval noir tué ; un second qu'il remonte aussitôt, subit le même sort. Deux de ses officiers, les capitaines Marcq de Saint-Hilaire et Médard, l'adjudant Fiole et huit hommes de troupe sont blessés.

Là, se distinguent : le chef d'escadrons Bousson, le capitaine Lindenfelder, le lieutenant Bescher du 4e chasseurs, le capitaine Loviton et le lieutenant Outrey du 7e dragons.

Vers une heure, le colonel de Séréville arrive d'Œtingen avec quatre escadrons du 5e chasseurs et prend position en arrière des deux escadrons du 7e dragons. Là, il apprend la brillante conduite du brigadier Clerc de son régiment, qui est resté tout le temps de l'engagement sur le plateau du Rotheberg, auprès du colonel du 23e de ligne.

Le 4e escadron du 5e chasseurs est resté détaché auprès de la brigade Fauvart-Bastoul, et le 5e auprès du 23e et 66e de ligne.

— Bientôt l'infanterie ennemie s'engage à fond. En même temps qu'il a envoyé une colonne d'attaque contre le Rotheberg, le général von François a d'abord lancé trois bataillons, soit trois mille hommes, contre Styring-Wendel, qu'il croit occupé seulement par une faible arrière-garde, destinée à couvrir de prétendus embarquements de troupes du IIe corps français, supposé en retraite.

L'artillerie ennemie appuie ce mouvement des hauteurs de l'*Exercitz Platz* et du Galgenberg.

Le 2e bataillon du 74e prussien s'avance des deux côtés du chemin de fer, se couvrant à gauche par des tirailleurs dans le Petit-Bois de Styring. Le 3e bataillon du 39e prussien s'approche par la route de Forbach, et se relie par ses tirailleurs à ceux du 74e ; les deux troupes marchent ainsi, bordant le Petit-Bois des deux côtés avec un cordon de tirailleurs dans les fourrés.

Le 1er bataillon du 74e s'avance en réserve du bataillon du 39e prussien. Il est midi environ. Ces trois bataillons ont en face d'eux très peu de monde ; le 2e du 74e ne doit trouver devant lui que trois compagnies françaises, soit deux cent quatre-vingts hommes de notre 77e, faible détachement posté,

vers Schœneck, sur un relief de terrain qui commande la sortie de la forêt en avant d'Alt-Styringen.

Le commandant Mézerin, du 1er bataillon du 77e, commande ce détachement. A différentes reprises il a prêté l'oreille, puis se retournant sur son cheval, il s'adresse au capitaine de la 1re compagnie :

« Les Prussiens sont entrés dans le bois, dit-il, tout à l'heure ils vont déboucher en face de nous : attention! »

Le bataillon allemand s'est en effet engagé tout entier dans le grand bois de Styring (Tannewald), où ses compagnies ne rencontrent d'abord personne devant elles.

La compagnie qui forme la tête de colonne s'avance rapidement, elle est sur le point de déboucher des fourrés; déjà elle aperçoit les maisons d'Alt-Styringen à travers les éclaircies et les défrichements, quand, du plateau où elles se tiennent, les trois compagnies du 77e commencent le feu.

Un grand *hauptmann* (capitaine) qui marche en avant du bataillon allemand, dégringole de cheval et tombe la tête en avant dans un fourré. Quoique nous n'ayons là qu'un avant-poste, nos soldats sont admirablement distribués : l'action de leurs chassepots est des plus meurtrières. Les Allemands ripostent, mais ils subissent des pertes telles, que tout le bataillon se replie précipitamment et se réfugie au delà du talus du chemin de fer.

— De son côté, le bataillon du 39e prussien, dans le Petit-Bois, de l'autre côté du chemin, est à peu près anéanti par notre 3e bataillon de chasseurs.

Nos petits « vitriers » font là une défense magnifique, et mettent leurs adversaires dans un état si critique que, sans l'arrivée des renforts, ce bataillon du 39e serait littéralement anéanti.

Troupe d'élite s'il en fut, et très exercée, nos chasseurs sont particulièrement propres à une lutte sous bois; embusqués avec adresse, changeant rapidement de place, tournant intelligemment les groupes ennemis, leur tendant des pièges, faisant briller en un mot cette vive intelligence des tirailleurs français, les nôtres amènent leurs adversaires jusqu'au cœur des fourrés et les prennent dans un demi cercle de feux.

Les Prussiens sont hachés sur place et ceux qui survivent, s'enfuient, la baïonnette dans les reins.

Les chasseurs, ardents, implacables, poursuivent les fantassins ennemis en poussant des hourras assourdissants, que l'on entend de Styring-Wendel.

Le Petit-Bois semble s'être allumé comme une fournaise;

une épaisse fumée couronne ses massifs et nos réserves écoutent avec anxiété ces cris de rage, qui montent du fond des ravins sombres, quand on s'aperçoit que les lignes de fusillade reculent vers Sarrebrück.

C'est la victoire momentanée pour nous ; c'est un soulagement profond pour les Français spectateurs de cette scène, car on ne sait lequel des deux bataillons est égorgé par l'autre.

A la fin de la journée, ce malheureux bataillon du 39e prussien ne compte plus dans ses rangs que six officiers et cent cinquante hommes.

Notre artillerie (deux sections de la 5e batterie du 5e d'artillerie) a, dans le début, tenu tête aux nombreuses batteries ennemies avec ses quatre petits canons de 4. Mais, dès les premiers coups de feu, vers dix heures et demie, les hommes de la 3e section, qui s'apprêtaient à dresser les tentes et à faire la soupe, d'après les ordres du colonel Chavaudret, ont rapidement garni les chevaux, attelé les deux pièces et rallié leur batterie à fond de train.

Tout d'abord, nos six pièces ont ouvert le feu à deux mille mètres sur les batteries ennemies, couvertes presque toutes par des épaulements, et tirent aussi parfois sur les colonnes d'infanterie, qui descendent du champ de manœuvre et exécutent une marche de flanc, pour entrer à gauche dans le Tannewald, d'où l'on entend sortir le bruit d'une vive fusillade.

La 6e batterie du même régiment (canons à balles), capitaine commandant Besançon, est venue un peu plus tard se placer sur un espace très restreint, compris entre la droite de la 5e et la route, presque perpendiculairement à la ligne de batterie.

Les débuts de nos mitrailleuses sont des plus heureux: se trouvant à bonne portée de l'infanterie prussienne, elles envoient plusieurs volées qui font un effet désastreux sur les groupes ennemis. Deux coups, notamment, très heureusement pointés, anéantissent complètement une compagnie du 74e prussien.

Ainsi donc, la première phase de la lutte se termine par un double succès pour les troupes du général Jolivet.

Malheureusement les renforts affluent sans cesse dans les rangs ennemis. La brigade Woyna, forte de cinq mille hommes, accourt en toute hâte, soutenir les premières troupes engagées.

Le combat reprend avec une nouvelle violence. Nos troupes, qui ont voulu se porter en avant du Tannewald et du Petit-Bois, sont arrêtées sur la lisière par l'artillerie du Galgenberg

qui les fait beaucoup souffrir ; en même temps de nombreux obus prennent en écharpe notre batterie de mitrailleuses, qui se retire après avoir tiré quelques salves, d'après l'ordre du colonel Chavaudret. Le commandant Rey reste seulement avec la 5e batterie (canons de 4).

Bien qu'ayant, outre l'infériorité malheureuse de notre feu d'artillerie, le désavantage du nombre, nos braves chasseurs et lignards du 77e se préparent à défendre le Tannewald et le Petit-Bois jusqu'à la dernière extrémité.

Défense de la Brême d'Or par le 1er bataillon du 76e de ligne.

CHAPITRE VIII

La Brême d'Or.

Attaque du général von Woyna contre Styring-Wendel. — Prise de la verrerie Sophie. — Défense des forges. — Arrivée du 32e de ligne. — Charges de ce régiment. — Le 55e entre en ligne. — Défense d'Alt-Styringen. — Le 55e sous le feu. Le lieutenant Attrival. — La Douane et la Brême d'Or. — Défense du 1er bataillon du 76e. — L'artillerie prussienne. — Le 3e bataillon de chasseurs dans le Petit-Bois. — Traits de courage. — Ténacité de la lutte. — Retour offensif du 77e. — Le colonel Février. — Dans le Petit-Bois. — A la baïonnette! — Pertes du 3e bataillon de chasseurs. — Pertes du 12e régiment prussien. — Le capitaine du 77e. — Défense de notre artillerie. — La 5e batterie du 5e régiment. — Arrivée de la 7e batterie du 17e régiment. — Le lieutenant Chabord est blessé. — En retraite. — Les pièces abandonnées. Le lieutenant Rossin. — Traits de courage. — Mort du capitaine de Condricourt. — La division Vergé maintient l'ennemi.

A partir de trois à six heures, la lutte dans la vallée se déroule sur trois points :

Dans la forêt du Styring (Styringerwald ou Tannewald) ;

Dans la Douane, la Brême d'Or et les fermes voisines ;

Dans le Petit bois et en avant du Petit bois.

Et sur ces trois points la mêlée se déchaîne, ardente et meurtrière, sans interruption, partout à la fois pendant trois heures.

Le général prussien von Woyna débouche du bois avec un bataillon du 53e allemand, et sans s'assurer s'il est suivi, il commence contre Styring-Wendel, une attaque qu'il veut pousser vivement.

Nous n'avons sur ce point, en ce moment-là, que le premier bataillon du 77e de ligne (six cents hommes environ)

Le général von Woyna, avec un millier de fantassins, a l'avantage du nombre. Mais nos soldats tiennent avec une énergie qui déconcerte l'ennemi. Une violente fusillade s'ouvre aussitôt, tant du clocher que des bâtiments des forges situées au Sud de la grande ligne ferrée.

Malgré la présence du général von Woyna, le bataillon du 53e allemand recule. Il ne faut pas demander à l'infanterie prussienne cet effort, d'enlever à la baïonnette un village, avant que l'artillerie l'ait écrasé.

Cependant le bataillon de fusiliers de ce régiment débouche dans une petite clairière, en face de la fabrique de verrerie Sophie, qui borde le chemin de fer, séparée de Styring-Wendel par la voie.

Cette verrerie n'est qu'un avant-poste de Styring : l'importance n'en est pas grande. Toutefois elle donne amorce sur le village situé de l'autre côté de la voie. Les nôtres, quoique peu nombreux dans ce bâtiment, y font une défense très longue.

C'est une lutte très vive. L'ennemi reçoit des renforts, prend, perd et reprend la position.

Enhardis par ce premier succès, qu'ils n'ont pourtant obtenu qu'au prix de pertes énormes, les Allemands essaient de tourner, par la tranchée du chemin de fer, la gauche des vastes constructions des forges, et leurs tirailleurs poussent jusqu'à soixante-dix pas des nôtres, qui se tiennent embusqués derrière des wagons de charbon et des piles de rails.

Malgré tous leurs efforts, les Prussiens sont arrêtés sur ce point et ne parviennent pas à gagner un seul pouce de terrain.

— Afin de maintenir nos positions, le général Frossard envoie successivement au général Vergé, qui commande en personne à Styring-Wendel, le 32e, puis le 55e de ligne.

Ces deux régiments, qui forment brigade sous les ordres du

général Letellier-Valazé, étaient restés en observation à Forbach.

Le 6 août, à neuf heures du matin, cette brigade prend les armes, pour repousser une attaque, qui doit venir de Sarrelouis. Neuf compagnies du 55e font aussitôt une reconnaissance sur la route qui conduit à cette ville. Cette reconnaissance rentre vers onze heures.

Peu après, le 32e part en toute hâte pour se rendre à Styring-Wendel, en suivant la voie du chemin de fer. Au moment où le combat est dans toute sa force, le 32e débouche par la gauche de ce village. Les deux premiers bataillons s'établissent dans l'usine et ses dépendances. Le troisième est placé en réserve sur la place de Styring.

Le combat s'anime de ce côté. Le général Vergé le soutient en faisant rentrer en ligne sa batterie de mitrailleuses. La lutte que ce régiment doit soutenir est des plus vives et des plus sanglantes. Mais nos soldats encouragés par leur brave colonel Merle, tiennent bon.

Les Allemands s'étant emparés de plusieurs maisons avant l'arrivée de ce renfort, le 32e est chargé de les en déloger. Un vaillant sous-officier, le sergent Noblot va seul, et avec une extrême résolution, reconnaître la position des ennemis; puis, les deux bataillons du 32e se jettent en avant à la baïonnette, entraînés par les commandants Collignon et Bazaille; les capitaines Malcor, Trinquier, Hammer, Cotté, Capdenat, Genevey-Montaz, Blouet; les lieutenants Rollet, Boué; les sous-lieutenants Antoine, Mercurin, Sabatié, Rousset, Maupoil; les adjudants Pigeron, Michalet, Lacoste; les sergents-majors Soulier, Becker, Decourbe, Borel, Boudet de Perthuis.

En quelques instants, les Prussiens sont délogés de ces maisons et se réfugient, en toute hâte, dans les profondeurs du Tannewald.

Cependant le 1er bataillon du 77e, resté seul sur le flanc Ouest de Styring-Wendel, a sur les bras près de deux mille adversaires, auxquels il résiste avec une énergie désespérée; mais il va succomber, quand surviennent heureusement les trois bataillons du 55e de ligne, qui accourent en toute hâte, sous les ordres du colonel de Waldner-Freundstein. Ces trois bataillons sont aussitôt engagés isolément sur différents points et coopèrent à la défense de Styring-Wendel : les 1er et 3e bataillons, en avant de ce village; le 2e sur la gauche de l'usine Wendel.

Ces troupes, s'abritant derrière la voie ferrée, contiennent l'ennemi par leurs salves rapides et meurtrières.

Des deux côtés l'on est haletant. Les secondes sont des

heures. Nos ennemis ont mis plus de vingt minutes pour former et renforcer leur chaîne de tirailleurs. Les soldats du 55e de ligne attendent l'assaut, l'arme basse et prêts à faire feu.

Un formidable hourra part des rangs ennemis.

Puis un silence.

Un deuxième hourra et le silence. Le doute, l'hésitation ! Il y a de quoi.

Un troisième hourra.

Le commandant Dameï, du 55e, n'y tenant plus, y répond par le cri de : « Vive l'Empereur ! » en élevant son képi au bout de son sabre.

Ce cri, répété avec fureur sur toute la ligne, est accompagné d'une formidable décharge générale, suivie, pendant deux ou trois minutes, d'un feu rapide à volonté.

Quand la fumée est dissipée, la plaine est nettoyée. Les Prussiens ont disparu dans les bois.

L'attaque des Allemands, depuis l'entrée en ligne du 55e, ne fait plus de progrès et l'ennemi se sent vigoureusement contenu par le brave général Valazé, qui, intelligemment secondé par son aide de camp, le capitaine d'état-major Wytz, fait preuve d'un courage et d'un sang-froid admirables, en tête des renforts qu'il a amenés.

— Cependant l'ennemi remportait un avantage signalé du côté d'Alt-Styringen.

Dans le bois en avant de ce village, et près des Vieilles-Houillères, trois compagnies de notre 77e ont, on s'en souvient, déjà repoussé une première attaque de l'ennemi.

Mais la situation est changée. Ce détachement se trouve en l'air aux Vieilles-Houillères ; il est trop éloigné de sa base, Alt-Styringen, en ce moment menacé. Pendant quelque temps, il défend son poste, mais sa gauche est bientôt débordée par de fortes bandes de tirailleurs ennemis, qui ont passé la Sarre sur deux ponts de bateaux en avant de Sarrebrück. Le commandant Mezerin demande du renfort en toute hâte.

L'arrivée de trois compagnies du 3e bataillon permet un instant de reprendre l'offensive. Cette attaque se fait brusquement. Les tirailleurs partent au pas de course ; les compagnies ne restent pas en colonne ; elles se débandent au pas de course, presque sur les talons des tirailleurs ; les hommes s'échelonnant selon qu'ils peuvent avancer, plus ou moins vite ; d'après leur force ou leur souffle. Il faut traverser un espace de deux cents mètres environ, battu de tous côtés par une grêle de balles : en moins de deux minutes, le sol est jonché de morts et de blessés.

En entraînant ses hommes dans cette charge à la baïonnette, le capitaine adjudant-major Rouvière, officier d'une très grande bravoure, est tué; mais l'apparition d'une forte colonne filant sous bois, force nos troupes à se replier sur Alt-Styringen.

Le combat y est très vif, car les renforts prussiens ont déjà abordé ce point. Une tuilerie qui flanque ce village tombe au pouvoir des Allemands. En même temps un bataillon prussien, se glissant le long de la voie ferrée, s'avance contre une maison, qui est détachée au bord de cette voie et qui termine le hameau d'Alt-Styringen.

Cette maison est prise. Alt-Styringen se trouve très menacé; d'autre part, il est sous le feu des pièces prussiennes. Celles-ci le bombardent avec efficacité et les maisons effondrées sont teintes du sang des défenseurs.

Il y a là six cents Français contre plus de douze mille Germains; ils luttent avec un admirable courage; mais bientôt Alt-Styringen n'est plus tenable; les six compagnies du 77e qui l'occupent, l'évacuent et se retirent dans Styring-Wendell.

Le sous-lieutenant Attrival s'entête à contenir la défense d'Alt-Styringen, se réfugie dans une maison avec quelques hommes, s'y barricade solidement, et ne se rend dans la soirée, qu'après avoir épuisé toutes les cartouches de son petit détachement.

— De toutes parts, au prix de beaucoup de sang, l'ennemi s'avance sur Styring-Wendel, et menace de nous cerner

Nous venons de le voir, sur notre gauche, s'établir dans la verrerie Sophie; il s'est emparé d'Alt-Styringen et d'une maison sur la voie ferrée même.

Au centre, comme nous le disons, il vient de déboucher du Petit-Bois et il a atteint le camp du 77e; il menace de là le village même de Styring-Wendel.

A notre droite, il s'empare de la Douane et de la *Brême d'Or*.

Cette douane, la *Brême d'Or* et plusieurs fermes environnantes, forment au bas de Forbacherberg, sur la route de Sarrebrück, un solide pâté de maisons, qui est cependant d'une défense difficile.

Ce groupe de bâtiments, en contre-bas de la montagne, est battu en plein par l'artillerie ennemie, d'abord portée sur l'*Exercitz Platz*, mais bientôt rapprochée et installée sur le Folsterhohe, et se trouvant dès lors à mille mètres de la Douane. Quarante-deux pièces, qui ont maîtrisé les nôtres, foudroient maintenant ce groupe de maisons.

Le 1er bataillon du 76e français (six cents hommes) est retranché dans cette position périlleuse ; du côté de Styring, nos canons, bientôt réduits au silence, abandonnés même en partie, ne peuvent presque rien pour inquiéter l'artillerie ennemie ; sur les hauteurs de Spickeren, nos batteries repliées assez loin, ne luttent pas contre celles de l'ennemi, s'en étant éloignées, comme nous l'avons dit, et ne tirant que sur l'infanterie, quand elle tente de déboucher du Gifertwald.

Le faible bataillon du 76e, qui forme la garnison des bâtiments, est donc dans le plus mauvais poste que l'on puisse tenter de défendre ; cependant il tient avec une fermeté inébranlable.

Nos soldats se sont ingéniés à trouver des abris, à se dérober au feu et à se conserver pour le moment de l'attaque, qui se dessine vers trois heures environ.

Le Rotheberg est assailli à ce moment-là par le général prussien von François. L'ennemi a pied sur cette arête et, de très près, il domine la Douane ; l'heure paraît favorable pour nous l'enlever.

Les Prussiens concentrent alors l'action de leurs quarante-deux pièces sur les maisons, en redoublant le feu, et leur infanterie s'avance sous la formidable protection de ce bombardement.

Nos six cents fantassins opposent une défense héroïque aux efforts des deux mille attaquants. Les Prussiens ont espéré nous déloger à coups d'obus, mais les projectiles, t ouant les murs, n'ont d'autres résultats, pour cette vaillante troupe, que de lui ouvrir de nouveaux créneaux. A peine ces brèches sont-elles faites, que la fumée des coups de fusil se mêle aussitôt à la poussière des décombres.

Les compagnies prussiennes s'avancent donc avec l'espérance, que sous un orage pareil à celui qui bat les maisons, nos soldats les abandonneront ; mais le feu roulant du bataillon français détrompe les colonnes allemandes.

Deux compagnies, qui marchent à la droite prussienne, sont cruellement maltraitées. Nos tirailleurs, qui couvrent les abords des maisons, et les détachements qui occupent celles-ci, se sont bronzés dans leur longue attente sous les obus ; ils tirent avec une justesse extrême, et maintiennent le combat pendant une heure.

A la fin, l'ennemi, voyant les progrès faits par les siens sur le Rotheberg, et contre Styring, s'encourage à opérer deux mouvements tournants ; les officiers se dévouent ; on enlève la troupe ; les nôtres, presque enveloppés, se défendent avec

une vigueur et un entêtement extraordinaires, mais enfin vers quatre heures, sont obligés d'évacuer la position, et battent en retraite.

Le feu ennemi redouble; les balles, les obus, la mitraille pleuvent dans les prés, sur la route et sur les premières maisons de Styring-Wendel.

Cependant le bataillon du 76e fait, à plusieurs reprises, d'énergiques tentatives pour reprendre la Douane; dans ces attaques, cette poignée d'hommes lutte avec l'énergie du désespoir, chargeant à la baïonnette, quand les munitions viennent à manquer; ces assauts concordent avec les retours offensifs que nous dirigeons contre le Rotheberg.

Cette crête restant au pouvoir de l'ennemi, il est impossible de réussir contre les bâtiments, que domine la position élevée, dont les Prussiens se sont assuré la possession.

De ce côté, nous devons nous résigner à abandonner l'espoir de reconquérir la position perdue, d'autant plus que de nombreux renforts surviennent à l'ennemi; mais celui-ci est contenu sur les pentes du Forbacherberg, jusqu'au moment de la retraite générale.

Telle est la lutte à notre droite, pendant le deuxième moment; au centre, elle a pris un caractère alarmant.

— Les Prussiens, nous venons de le voir, ont, sur leur droite, à travers la forêt de Styring, poussé jusqu'à Styring-Wendel, et sur leur gauche, jusqu'à la Douane.

Dans la même période de temps, sur le front de la position, entre la voie ferrée et la route de Forbach, les Allemands obtiennent des avantages et nous débusquent d'un petit bois, dont nous nous sommes emparés.

L'offensive recommence à trois heures; là, comme sur les ailes, elle est bientôt menaçante pour nous.

Afin de se rendre bien compte de la lutte, qui se déroule sur le front de la position, pendant le deuxième moment, il faut s'arrêter sur le rôle que joua l'artillerie ennemie sur ce point et pendant cette phase de la bataille.

Déjà plusieurs batteries ennemies couronnaient les hauteurs depuis midi, quand surviennent de nouveaux renforts d'artillerie. Sous ce feu écrasant, nos chasseurs à pied du 3e bataillon, qui depuis plus de trois heures défendent le Petit bois, éprouvent des pertes cruelles.

Nos petits « vitriers » sont en nombre insuffisant, peu soutenus, tout est contre eux; l'artillerie prussienne les décime, l'ennemi augmente en nombre. Les renforts n'arrivent pas. Néanmoins, encouragés par leur vaillant chef, le commandant

Thoma, ils se défendent avec une énergie indomptable. Le sergent Duttier, bien que blessé, reste à son poste en maintenant ses hommes, jusqu'à ce qu'une seconde blessure à la cuisse le couche par terre; contre lui, tombe également, atteint grièvement, le caporal-fourrier Dandre. Citons encore parmi ces vaillants : le capitaine Algan, les lieutenants Gosselin et Charbonnel-Salle, le sous-lieutenant Picard, le sergent-major Chazal, le sergent Puyjarin et le sapeur Hélard.

Ce vaillant petit bataillon, sans soutien, s'est livré, de midi à trois heures, à une série de petites attaques répétées, opiniâtres, hardies et infructueuses. Ce n'est pas contre des hommes, c'est contre des arbres que nos soldats ont l'air de se battre.

Ils se jettent sur ces bois résolument, d'un seul élan, sans tirer un coup de fusil. Beaucoup, avant d'arriver, tombent... Puis les compagnies, déjà très diminuées, disparaissent derrière les arbres.

Malgré tous ces actes de courage et de résolution, il faut reculer et céder peu à peu du terrain.

La supériorité numérique de l'ennemi et le rideau de bois qui dérobe ses mouvements, lui permettent de tourner l'aile gauche de notre bataillon de chasseurs, qui, pressé de flanc et de front, est contraint de reculer pour échapper à une destruction certaine. Il abandonne le bois pied à pied.

Le bruit de la mousqueterie prussienne devient plus vif, plus serré. Notre feu, au contraire, se ralentit. Tout à coup, nos chasseurs ressortent du bois, éparpillés comme une volée de corbeaux sous un coup de feu, en désordre et en débandade, accompagnés par les balles ennemies.

Pas un Prussien, pas un. Si fait, à une grande distance hors de portée, on voit se mouvoir de grandes masses noires. Ce sont des régiments prussiens, qui vont renforcer et renouveler cette masse de tirailleurs enfouis dans les bois.

Au milieu même de la bataille, continue à s'élever la fumée des hauts-fourneaux de Styring-Wendel.

Quelques chasseurs protègent la retraite de leurs camarades; postés derrière les arbres abattus, ils attendent l'ennemi avec le plus grand sang-froid, et disent : « C'est ici que nous allons mourir ! »

Des compagnies du 76e et du 77e, formées en colonnes et précédées de tirailleurs, entrent enfin en ligne et prennent l'offensive avec un entrain superbe, sous la canonnade.

Les 1er et 3e bataillons du 77e de ligne tentent un effort énergique. Le colonel Février, qui est à peine âgé de quarante-six ans, un officier d'avenir s'il en fut, les commande. Devant

cette charge impétueuse, tout le front de la ligne ennemie recule; les tirailleurs prussiens, repoussés dans le bois, sont poursuivis jusqu'à la forêt domaniale.

Le combat est acharné, et dans cette lutte presque corps à corps, les soldats du 77e font preuve de beaucoup d'élan et d'une bravoure héroïque.

Le 3e bataillon du 76e, commandant Jamais, vient aussi renforcer ce point de la bataille, afin d'empêcher l'infanterie ennemie de sortir des bois et de déborder notre gauche.

Le Petit-bois est repris jusqu'à moitié à peu près; les compagnies prussiennes ne peuvent tenir devant les nôtres.

Mais usant toujours de la même tactique, les généraux prussiens laissent nos troupes victorieuses fondre peu à peu sous les obus, et lancent ensuite leurs renforts.

Les nôtres les reçoivent de pied ferme et luttent longtemps avec l'énergie du désespoir, chargeant à la baïonnette quand les munitions manquent. Les Prussiens sont en proportion de trois contre un; leur force est plus grande encore pour l'artillerie. On ne peut s'étonner que d'une chose, c'est qu'ils n'aient pas triomphé plus tôt. Cependant cela s'explique, vu la splendide valeur de nos braves soldats et leur héroïque solidité, auxquelles il est impossible de penser, même maintenant, sans la plus profonde émotion.

Après avoir chassé les Prussiens d'arbre en arbre, après avoir fait sous l'ombre épaisse des tas de cadavres ennemis, à bout de cartouches, sans poudre, sans balles, nos chasseurs et « lignards » sont rejetés encore une fois du Petit-bois.

Cela va mal. Nous avons beaucoup de cavalerie dont nous ne nous servons guère. Peu d'infanterie, qui arrive par petits corps remplacer les bataillons déjà écrasés et qui se font décimer à leur tour.

Quatre heures. Nous sommes débordés, aucun renfort ne vient secourir la malheureuse brigade Jolivet: nos bataillons s'éclaircissent de plus en plus. Les leurs, fatigués, se replient et sont remplacés par d'autres; il en arrive toujours.

Les quelques pièces de canon qui nous soutiennent, n'apportent aucun secours, car les obus se perdent à travers le bois. La lutte continue d'homme à homme.

Les Prussiens debout, cachés derrière les troncs d'arbres, attendent posément, visent bien avant de tirer et reculent rapidement d'un arbre à l'autre; d'autres à l'affût, sont couchés à plat ventre.

Nos braves troupiers courent dans les fossés, filent dans les ornières comme des lapins, tirent sans cesse sur tout ce qui

paraît. Quelquefois ils s'avancent vers ces sombres fourrés, la baïonnette basse, le front haut et abordent à l'arme blanche l'ennemi, qui riposte à coups de crosse. On ne se bat plus, on s'éventre, on s'assomme. Lorsque nos soldats décimés, dispersés reculent, les Allemands se reforment en ligne et les écrasent sous le nombre.

Rien ne vient. Les détachements dispersés, tourbillonnant sous ce feu enragé, se dévouent pour protéger la retraite. Une section de chasseurs à pied, commandée par le lieutenant Gauvain, se rejette encore une fois sur le bois : une poignée d'hommes ! Ils ont brûlé leurs dernières cartouches.

« A la baïonnette ! » crie cet officier. C'est folie, nos chasseurs le savent, avec l'arme nouvelle. Ils foncent sur l'ennemi, arrivent cinq et reviennent avec dix-sept prisonniers. L'ennemi, au dernier moment, a lâché pied, tant est grande sa terreur de la baïonnette, en face de pareils hommes.

Aussitôt une nouvelle section vient prendre la place de ce premier détachement. Nos hommes tombent et leur cri, pour se justifier de n'aller pas plus longtemps, est : « Au moins, j'en ai abattu plus d'un ! »

On lutte corps à corps ; les Prussiens sortent du Petit-bois qui, sur ce point, touche au village de Styring. Nos soldats vont à eux, on se tue à bout portant.

Un caporal de chasseurs à pied sort des broussailles ; un maigre petit fantassin, réduit à rien, sous sa veste noire collée par le ceinturon de cuir :

« Où est le 3e bataillon ? demande-t-il — Pour quoi faire ? — Pour rejoindre. — Le 3e n'existe plus. — Alors, je m'en retourne au premier bataillon venu, je veux me battre. »

Ils sont entrés, raconte-t-il, ce matin, en tirailleurs dans le Petit-bois. Il avait dix-huit hommes avec lui. Le dernier vient de tomber : « Je ne veux pas, ajoute-t-il, rester après eux. » Il va vers la lisière d'où partent les coups de feu allemands. Une demi-heure après, on le voit tomber.

Ce pauvre petit bataillon de chasseurs (3e de l'arme), pris entre deux feux par la 13e division prussienne (von Stulpnagel) est décimé, et perd dans cette affaire, la plus meurtrière pour lui de toute la campagne, le tiers de son effectif. Le capitaine Thévenin, le lieutenant Gauvain, le sous-lieutenant Villers sont tués. Le capitaine Suberville, les lieutenants Blavier et Gosselin, grièvement blessés, tombent aux mains de l'ennemi.

Les pertes de la troupe s'élèvent à deux cent vingt-cinq sous officiers et soldats ; tous les prisonniers sont blessés.

Les chasseurs, il est vrai, se sont bien vengés ; un régiment,

le 12e prussien, engagé contre eux, a perdu à lui seul, dans cette lutte, trente-deux officiers et huit cents hommes.

Cependant les attaques de notre infanterie contre le Petit-bois, deviennent plus rares et plus molles. Les troupes évidemment se lassent d'être jetées contre cet ennemi, qu'elles ne peuvent atteindre. Les pantalons et les képis rouges des 76e et 77e de ligne sont moins nombreux autour du bois. Beaucoup de tirailleurs sont encore couchés par terre, à plat ventre dans la plaine. Les voyant toujours à la même place, sans bouger, nos troupiers se disent : « Ce sont des morts. » Ce sont en effet des morts !

Tout à coup un bruit court, qui terrifie tous les hommes : « Les munitions manquent ! » et l'ennemi qui a enveloppé nos troupes à gauche, a lentement, patiemment tourné leur droite ; sur les hauteurs, on entend la fusillade, qui retentit désespérée. Peu de troupes nous gardent de ce côté. Et rien ne vient à l'aide de la brigade Jolivet !

Le désordre se met tout à fait dans nos régiments... la panique même... Des soldats, en courant, traversent la route de Forbach et se jettent dans les terres labourées. Parmi ces fuyards, un capitaine du 77e de ligne, cinquante ans, épaisse moustache noire, cheveux gris coupés ras, petit, gros, tête nue, la tunique entr'ouverte ; il n'a plus ni sabre ni ceinturon, sa gourde ballotte à ses côtés. Il va à un groupe d'officiers du 7e dragons et, les bras au ciel, il s'écrie :

« Ma compagnie ! Ma pauvre compagnie ! Tous tués ! Tous ! Tous ! Voilà ce qui me reste ! »

Et il montre six hommes groupés autour de lui.

« Ce bois, continue le capitaine, c'est ce bois ! Nous y sommes entrés trois fois... Il est plein de Prussiens... de Prussiens invisibles. Je n'en ai pas vu un seul ! Pas un ! Nous nous battions contre des balles. Ma compagnie ! Ma pauvre compagnie ! Et je ne suis pas mort ! Pourquoi ne suis-je pas mort ? Je n'en puis plus... Ce n'est pas ma faute, voyez-vous, si je ne suis pas mort... J'ai fait ce que j'ai pu... »

Puis tout d'un coup : « Adieu, camarades ! crie-t-il aux officiers de dragons : venez, mes enfants, venez ! Il faut essayer de mourir. »

Et il se jette dans les bois, suivi de ses hommes, qui paraissent attachés à lui, comme un petit troupeau docile et tremblant.

Un pauvre musicien d'infanterie de ligne gît à terre, mortellement blessé, et, les yeux hagards à tous ceux qu'il voit, qu'il aperçoit, demande, effaré, à travers ses sanglots :

« Où est le 77e ? Mon pauvre 77e ? »

Tout va au plus mal pour nous dans la vallée. Il est quatre heures.

Vers la Douane et vers Alt-Styringen, nous perdons du terrain à vue d'œil. Déjà, le long du chemin de fer, l'ennemi a débordé les défenseurs du Petit-bois, et les a, comme on vient de le voir, contraints à la retraite ; le long de la route, vers la Douane, il les menace en flanc.

Cependant, nos compagnies font encore partout tête aux Allemands. Tout à coup le feu des douze pièces de la 5e batterie du 5e d'artillerie (capitaine Maréchal) et de la 7e du 17e d'artillerie (capitaine Saget), qui se sont placées en avant de Styring, vient à cesser.

Cette dernière batterie, qui était campée avec la 8e du même régiment, près de l'usine à gaz de Forbach, vis-à-vis et à une demi-lieue de Forbacherwald, appartient à la réserve d'artillerie du 2e corps.

Dans la matinée, nos artilleurs ont entendu la canonnade du côté de Sarrebrück. Ordre est aussitôt donné aux deux batteries de garnir les chevaux et de se tenir prêtes à partir au premier signal, les réserves devant rester au camp et les tentes dressées.

La 7e batterie se met en marche, la première vers midi, et suit la route de Sarrebrück. Bientôt elle traverse le petit village de Styring-Wendel, où les obus prussiens pleuvent déjà, et se porte au galop, à huit cents mètres en avant et à gauche de ce village, afin d'aller prendre position à gauche de la 5e batterie du 5e régiment, qui est déjà engagée avec l'ennemi.

Les chevaux, sans diminuer leur allure, se jettent dans les champs, et tirant à plein collier, enlèvent les pièces dans les terres labourées. Le capitaine Saget, seul, en avant, le sabre haut, dessine le mouvement pour le premier attelage. Tous les autres attelages suivent et les six pièces se trouvent en batterie. Cette conversion, sous un feu très violent, est exécutée avec un sang-froid et une précision admirables.

Cette batterie a, à sa droite, les hauteurs de Spickeren bien gardées par nos troupes, et plus bas dans la plaine, la 5e batterie du 5e régiment : mais à deux cents mètres de sa gauche, se trouve la forêt de Forbach, qui la déborde aussi en arrière et qui n'est pas suffisamment occupée par notre infanterie.

Nos deux batteries doivent répondre, à deux mille cinq cents mètres de distance environ, au feu des batteries prussiennes établies en avant de Sarrebrück. L'une de ces batteries, protégée par une sorte d'épaulement en terre, n'est indiquée que

par la fumée de ses pièces; une autre, se couvrant des plis du terrain, n'offre qu'un but peu commode au pointage.

Pendant près de deux heures, nos deux batteries, malgré l'infériorité du nombre, du calibre et de la position, soutiennent la lutte sans trop de désavantage.

Le tir des Allemands promptement rectifié, cause bientôt de grands dommages à notre artillerie, notamment à la 7e du 17e.

Une des premières victimes est le lieutenant en second, Chabord, blessé à la jambe droite par un éclat d'obus, pendant qu'il vérifie le pointage d'une pièce de la section de gauche.

Cette 7e batterie est placée sur un plateau en contre-bas de la route, toutes les pièces disposées sur une même ligne.

Une compagnie du 77e se trouve sur ce même emplacement, les hommes couchés derrière les pièces, et prêts à protéger la retraite, le cas échéant.

Plus loin encore, entre notre artillerie et Styring-Wendel, le général Vergé a placé lui-même en réserve le 1er bataillon du 76e de ligne, qui vient de se replier de la Douane, sous les ordres du commandant de Brauneck.

Après une furieuse canonnade, les batteries ennemies, qui disposent de ressources pour réparer leurs pertes aussitôt, semblent redoubler d'activité. Les nôtres leur tiennent toujours tête : les munitions (obus ordinaires) des caissons de première ligne, sont déjà presque toutes épuisées, lorsque, vers trois heures, les compagnies du 77e, qui occupent la forêt de de Styring, refoulées hors de leur position, se replient vers la route de Forbach.

Les Prussiens, qui cherchent à filer le long de notre gauche, s'aperçoivent aussitôt de cette retraite et remplissent la forêt de milliers de tirailleurs, qui ouvrent, à l'improviste, un feu des plus meurtriers sur le flanc et les derrières de la 7e batterie.

Déjà cette batterie a beaucoup souffert de la précision du tir des batteries qu'elle a en face d'elle ; mais, quand l'infanterie prussienne, cachée dans les bois, ouvre son feu sur elle, à moins de deux cents mètres de distance, elle subit en quelques instants des pertes énormes et perd là plusieurs hommes et une quarantaine de chevaux. La compagnie de soutien du 77e de ligne est décimée.

Le lieutenant-colonel Chavaudret, le chef d'escadrons Rey, les capitaines de Cabanel de Seranet, Delort de Mialhe, et Maréchal, tous appartenant au 5e régiment d'artillerie, et le capitaine Saget du 17e, sont accourus, dans la 7e batterie, et exhortent les canonniers à rester quand même à leur poste.

Mais au même moment, la ligne d'artillerie prussienne s'avance du Galgenberg sur le Folsterhohe. A peine ce mouvement dessiné, nos deux batteries et principalement la 7e se trouvent balayées par un épouvantable ouragan de fer.

Le commandant Rey est pris quelques instants sous son cheval tué par une balle. Dès lors, la position des batteries n'est plus tenable, leurs troupes de soutien ont battu en retraite : elles n'ont plus elles-mêmes qu'à se retirer.

La 5e du 5e régiment se retire la première, mais est obligée d'abandonner deux pièces, dont les attelages ont été tués, et que le lieutenant Pla s'efforce, mais en vain, de faire traîner à bras, à travers les terres labourées.

En outre, la situation de la 7e du 17e, qui est en butte aux feux croisés de l'infanterie et de l'artillerie ennemies, est des plus critiques.

La 1e pièce perd, à elle seule, sept chevaux de trait. Un obus tombe sur le caisson de la 5e pièce qui éclate aussitôt : l'effet de cette explosion est terrible. Tous les chevaux disponibles, pour emmener les quatre pièces de gauche, sont broyés. Chose curieuse, un malheureux cheval attelé à ce caisson n'a pas été atteint : fou de terreur, il se cabre, se débat, brise son entrave et franchit les fossés et les haies d'un galop furieux ; ses traits qui battent le sol, se prennent et s'entortillent dans ses jambes ; il tombe, se relève, dresse la tête, hennit furieusement, reprend son galop, se jette dans les bois et disparaît.

Trois de ces quatre pièces de gauche doivent être abandonnées sur le terrain : pendant qu'à la section de droite, le lieutenant en premier Rossin fait les efforts les plus désespérés, pour emmener une de ses pièces, dont les attelages ont été également mis hors de service, par suite de l'explosion d'un avant-train.

Ce brillant officier réussit enfin sous le feu le plus meurtrier, aidé du deuxième conducteur Baud et de quelques soldats d'infanterie, à entraîner cette pièce jusqu'à un bois placé à droite de la route, et l'y fait cacher. Le maréchal des logis Renaud peut la ramener quelques instants après, avec l'aide de son cheval.

Un instant, le lieutenant Rossin espère pouvoir sauver une des trois pièces abandonnées à gauche, et aidé du brave trompette Véron, il s'expose dans ce but aux plus grands dangers : mais ils ne peuvent y parvenir.

C'est, pour notre infanterie engagée contre des forces supérieures, une impression pénible, que de se voir sans sou-

tien, sans artillerie, presque enveloppée et manquant de cartouches.

Notre front de bataille se replie donc sur Styring-Wendel, et l'ennemi s'empare de six avant-trains et du camp du 77e. Les 1er et 3e bataillons de ce régiment sont allés s'établir, à la sortie du bois, sur une petite éminence contiguë à l'usine de Styring-Wendel, et de là continuent à faire, sur l'entrée du bois, un feu nourri, qui, durant tout l'après-midi, empêche l'ennemi d'en déboucher.

C'est l'heure la plus critique de la journée.

Les Prussiens nous tiennent, en ce moment, bloqués dans Styring-Wendel, dont ils occupent tous les abords.

La brigade Jolivet soutient seule jusque vers quatre heures le choc de l'ennemi. Ce général, avec les quatre mille hommes dont il dispose, se trouve dans la plus pénible position. Son divisionnaire le général Vergé se multiplie avec lui, pour faire tête partout ; ces deux officiers intrépides luttent contre des impossibilités évidentes et se maintiennent par miracle.

Il est prodigieux qu'ils aient pu tenir ainsi. Le capitaine d'état-major Migneret de Cendrecourt, aide de camp du général Jolivet, est tué roide aux côtés de son chef.

Cependant les cinq pièces abandonnées par notre artillerie sont restées en avant de Styring-Wendel, un peu à droite, près d'une route traversière. Elles sont entre l'ennemi et nous.

Plus audacieux, les Prussiens enlèveraient aisément cette batterie, mais ils se laissent tenir à distance par le feu de quelques tirailleurs des 76e et 77e, cachés dans le fossé, qui borde la route de Forbach, et déjà se montrent les têtes de colonne de la brigade Letellier-Valazé, puis plus au loin de la 2e division, général Bataille.

— Déjà nous avons raconté l'arrivée de la brigade Letellier-Valazé, 32e et 55e de ligne. Dès que ces deux régiments sont arrivés, la division Vergé est au complet ; l'ennemi, malgré la supériorité de son artillerie, ne fera plus un pas en avant.

Maintenu partout, il est repoussé bientôt aux ailes, puis sur le front même.

Cette reprise d'offensive par les Français constitue le troisième moment, qui est très court, de six heures à sept heures et demie.

CHAPITRE IX

Défense dans Styring-Wendel.

Entrée en ligne du 55e de ligne. — Arrivée de l'artillerie — « Arrêt! » — Les batteries de réserve. — Défense du 76e. — Offensive des Prussiens. — Fuite des habitants de Styring. — Pertes du 76e et du 77e. — Mouvement en avant du 4e chasseurs à cheval. — La 8e batterie du 17e entre en ligne. — Une pièce installée dans une maison. — Retour offensif de la brigade Letellier-Valazé. — Charge du bataillon du 55e du commandant Mellot et du 3e bataillon de chasseurs. — Pertes du 32e de ligne. — L'ennemi chassé de la forêt de Styring. — Nouvelle action des batteries de réserve. — Explosion d'un caisson.

Les Prussiens, comme on le voit, et au prix de pertes énormes, il est vrai, gagnent ainsi par les bois sur notre gauche. Il a fallu, pour les arrêter, des renforts d'infanterie, que le général Vergé demandait avec instance. Le commandant du 2e corps y a, comme nous venons de le dire, fait porter le général Valazé avec le dernier régiment qui lui restait de sa brigade, le 55e de ligne, dont l'intervention a contribué à contenir les progrès de l'ennemi.

Avec ce régiment est accourue la 10e batterie du 5e d'artillerie (12 rayé), capitaine Carbonnel; les chevaux éreintés, sanglants, viennent de loin, au galop, de toute la vitesse de leurs jambes épuisées.

A travers les terres labourées, les caissons cahotent, sautent, par dessus les sillons. Les attelages, fouettés à tour de brast avec fureur, hennissent de douleur. Les hommes, ivres de

colère, ont appris où en sont leurs camarades. Arriveront-ils à temps?

A cet instant, le 1er bataillon du 76e, qui était chargé de soutenir la batterie d'artillerie du capitaine Saget (7e du 17e), se porte alors un peu en avant et est disposé par ses officiers dans les fossés, qui bordent la grande route, faisant face à gauche et observant la forêt, dont la lisière ne peut être franchie par l'infanterie ennemie.

La 10e batterie du 5e arrive enfin sur le point désigné. Le commandant Rébillot, dans son uniforme noir, impassible, galope à l'avant, et observe le terrain; à travers le fracas, sa voix claire domine et commande : « Arrêt ! » Les artilleurs ont sauté à bas de leurs avant-trains qu'ils détachent méthodiquement, avec précision ; les pièces sont dételées, amenées en position, les hommes à leur poste et la batterie commence à tirer.

Mais aussitôt, les nombreuses batteries prussiennes concentrent leurs feux sur cette nouvelle batterie, qui peut à peine tirer deux coups à mitraille par pièce, et est obligée de se retirer, en se servant de la prolonge sur la route.

Les deux pièces abandonnées de la 5e batterie du 5e d'artillerie, qui se trouvent plus rapprochées de notre front de bataille que les trois pièces de la 7e du 17e, sont, quelques temps après, traînées à bras sur la route par des soldats du 32e de ligne et ramenées ensuite à leur batterie par le lieutenant Rossin du 17e d'artillerie.

La 5e batterie du 5e d'artillerie se reforme en colonne par pièce, sur la route encombrée par les fuyards, les voitures d'ambulance et les nouvelles troupes, qui viennent prendre part au combat.

Bientôt accourt le colonel d'artillerie Beaudoin, avec le reste de ses batteries de réserve. Cet officier supérieur, par ses sages dispositions, concourt aussi à rétablir la lutte dans des conditions meilleures. Il fait placer toutes les batteries qui arrivent, dans les positions les moins mauvaises qu'offre ce terrain défectueux, notamment les 7e (4 rayé, capitaine Bobet), 9e (mitrailleuses, capitaine Dupré), 11e (12 rayé, capitaine Humann), 12e (4 rayé, capitaine Martimor), du 5e régiment, auxquelles se joignent les 6e (mitrailleuses, capitaine Besançon) et 10e (12 rayé, capitaine Carbonnel) du 15e régiment, en bataille dans la prairie, à droite de la route, en avant du camp des 5e et 6e batteries.

Grâce à l'énergie du général Gagneur, commandant l'artillerie du 2e corps, du colonel Beaudoin, du lieutenant-colonel

de Franchessin, des chefs d'escadrons Rébillot de Germay et Gougis, des capitaines d'Aumale, Gravelle et Aron, nos batteries soutiennent un duel acharné contre les pièces ennemies.

Cette rentrée en action de l'artillerie française contribue beaucoup à contenir l'ennemi, que nous allons voir repoussé partout, excepté vers la Douane.

Cependant le général Vergé attend avec la plus vive impatience l'arrivée des renforts de la 2e division que le commandant du 2e corps lui a fait annoncer. Il est en effet plus qu'urgent que ces troupes fraîches arrivent.

A ce moment, une nombreuse infanterie prussienne s'étant portée contre le 1er bataillon du 76e de ligne qui a pris position en avant de Styring-Wendel, ce bataillon, accablé par des forces écrasantes, se retire, cédant le terrain et se dirige sur ce village, où arrivent aussi, au même instant, les débris du 2e et du 3e bataillons, qui sont définitivement rejetés de la forêt, ainsi que la 1re brigade, par un ennemi très supérieur en nombre.

Le 3e bataillon du 76e prend position à l'extrême gauche de notre nouvelle ligne de bataille, et appuie le 32e de ligne et le 3e bataillon de chasseurs à pied, qui occupent et défendent l'usine de Styring, les dernières maisons du village de ce côté, la lisière et une partie du Styringenwald.

Nos troupes, ne se sentant pas alors assez fortes pour combattre à découvert, occupent, comme on vient de le voir, toutes les maisons de Styring qui font face à l'ennemi, espérant pouvoir se maintenir dans ce village; mais quelques instants plus tard, toute la plaine se couvre de bataillons prussiens formant des masses profondes. Ces masses se portent en avant, se faisant appuyer par une puissante artillerie, qui couvre le village de projectiles.

Les derniers combattants se replient et rentrent dans Styring. La route est couverte de blessés, de soldats débandés, de cantines, de fourgons.

Nos troupiers se battent depuis le matin. Un par un, ils se font tuer. Triste défilé! De petits détachements conduits par un sergent, par un caporal, remontent le courant, effarés : « Où est le 32e! le 77e! — Là-bas, au feu, détruits! — C'est bien! » Et ils vont rejoindre là-bas.

A travers la foule, les brancards transportent les blessés immobiles, inertes, au milieu de cette confusion. On apporte un paysan tué en voulant rentrer dans sa maison. Toutes les femmes le connaissent : c'est un redoublement de cris, de larmes, de sanglots.

Bientôt, devant la grêle d'obus qui s'abat sur Styring-Wendel, les habitants prennent la fuite dans la direction de Forbach, et de cette foule, emportant ce qu'elle a de plus précieux, s'élève un immense cri de désespoir. Les femmes du village, fuyant les Prussiens, les enfants à la main, en larmes, emportent sur leurs tête leurs paillasses et conduisent un veau ou un agneau effaré du tumulte, misérable débris de leurs pauvres masures

Sur cette large route de Forbach, encombrée de blessés transportés sur des cacolets, des brancards et des voitures sanitaires, sillonnée par des convois de munitions et d'artillerie courant à toute bride, les fuyards civils se pressent, se bousculent, se retournent sans cesse, comme pour adresser un dernier regard de regret et de douleur aux foyers qu'ils abandonnent, peut-être pour toujours.

Les soldats du 76e se défendent toujours comme des enragés dans Styring-Wendel, encouragés par leur chef, le colonel Brice. C'est un vaillant officier, qui déjà, en Crimée, en 1855, a été cité à l'ordre général de l'armée d'Orient pour sa brillante conduite à la prise du Mamelon Vert.

Là, aussi se distinguent : le capitaine adjudant-major Caillot; les capitaines Buhot et Gillet; les lieutenants Laporte, de Villars, Boullard; les sous-lieutenants Bonnet, Loire-Montgazon et Malick; les adjudants Perret, Mestayer, Bouché; les sergents majors Foléa, Brunel, Chuniaud; le sergent Boujon; le soldat Saillard.

Le commandant Jamais, du 3e bataillon, ayant été mis hors de combat, le capitaine Ferey prend le commandement de ce bataillon et le conduit avec une extrême énergie.

Dans cette journée, les pertes du 76e sont de dix-huit officiers tués, blessés ou disparus et de deux cent dix-sept sous-officiers ou soldats.

Tués : Bonnet (Auguste), Merlier, Marais, lieutenants ; Bonnet (Adolphe), Guinet, sous-lieutenants ; Luiset, porte-drapeau.

Blessés : Duburgua et Jamais, chefs de bataillon; Dudon, Pertusier, Orgerie, capitaines; de Villars, Rose, lieutenants ; Majoureau, sous-lieutenant.

Disparus : de Logère, Drevet, de Villeneuve, capitaines; Biscarat, médecin aide-major.

Grâce à l'appui du 76e et du 55e de ligne, le 77e, qui a déjà été particulièrement éprouvé, a pu regagner Styring-Wendel, où les 1er et 3e bataillons sont réorganisés par le colonel Février.

Quelque temps après, les régiments qui ont relevé le 77e,

ayant été refoulés, ordre est donné à ce dernier de les soutenir à son tour. Ce régiment se porte de nouveau en avant. L'ennemi paraît à la lisière et tente de déboucher, mais il est arrêté par le feu du 77e, principalement par celui des tirailleurs du 2e bataillon (commandant Rembert), qui, depuis le matin, défend la route de Forbach.

Les Prussiens tentent un nouveau retour offensif; cette fois, les soldats du 77e, entraînés par le capitaine-adjudant-major Rouvière, qui s'est mis à leur tête, chargent l'ennemi à la baïonnette et le culbutent dans le bois; mais cet officier, d'une très grande bravoure, paie de la vie ce brillant engagement.

Là aussi se sont distingués: le commandant Mezerin; les capitaines Baudry, Hiver, Chapuis, Girons; les lieutenants Branger, Eyraud, Migette, Hancke, Gardette; les sous-lieutenants Leconte, Mathieu, Ratier, Progin, Girault, Mangeot; les adjudants Rinkenbach, Simonin; les sergents-majors Bérard, Bataille, Pouilleu, Hervelin, et Paquet.

Dans cette journée, le 77e fait des pertes sensibles. Deux officiers tués : Rouvière, capitaine-adjudant-major, Girault, sous-lieutenant. — Six officiers blessés: Holstein, capitaine adjudant-major; Héliot, capitaine; Cherbonnier, Leblanc, lieutenants; Grisard et Attrival, sous-lieutenants.

Deux cent quatre-vingts sous-officiers et soldats sont tués ou blessés.

Le nombre de l'ennemi augmentant sans cesse, le général Vergé donne l'ordre au colonel du Feron, du 4e chasseurs à cheval, d'envoyer une reconnaissance en avant de Styring-Wendel, pour s'assurer exactement de la quantité des forces prussiennes.

Un peloton du 1er escadron de ce régiment, soutenu par une division du même escadron, s'avance avec la plus grande résolution sur la route de Sarrebrück, conduit par le lieutenant-colonel Pesme. A peine nos chasseurs ont-ils débouché du village, qu'ils ont à essuyer un feu des plus violents. Le quart des chevaux de l'escadron sont abattus par les balles ennemies. Un chasseur est tué et cinq, blessés grièvement, restent sur le terrain.

Le 1er escadron rentre aussitôt dans le village. Le 6e escadron, qui s'est porté à sa rencontre, pour protéger sa retraite, perd, de son côté, un homme tué et trois blessés. L'adjudant-major, qui a accompagné le lieutenant-colonel Pesme dans cette reconnaissance, a eu successivement deux chevaux blessés sous lui. Les 1er et 6e escadrons se replient alors et rejoignent le 3e,

qui s'est porté à deux heures, à hauteur de Styring, et attend vainement l'occasion d'entrer en lutte.

Vers cinq heures, ces trois escadrons regagnent leurs bivouacs, où ils retrouvent les 2e et 4e escadrons qui sont montés à cheval à midi, et ont assisté en simples spectateurs au combat auquel ils ne pouvaient prendre part.

Enfin, une nouvelle batterie arrive soutenir les défenseurs de Styring. C'est la 8e batterie du 17e d'artillerie, qui a reçu l'ordre de se porter rapidement sur le champ de bataille pour y remplacer la 7e batterie, qui a éprouvé, comme on l'a vu, des pertes sérieuses.

Cette batterie part au trot de Forbach, en colonne par section, sur la route de Sarrebrück. Arrivé à la gorge de Styring, son chef, le capitaine en premier d'Esclaibes, à l'endroit où les premières maisons de ce village bordent la route à gauche, rencontre le colonel Beaudoin, et sur son ordre, laisse la la 1re section (lieutenant Commaille) continuer à s'avancer sur la route, à deux cents mètres environ plus avant. La section de gauche (sous-lieutenant Dazet) est établie à gauche de Styring, et la section du centre (adjudant Duchange) à hauteur des premières maisons du village, dont elle profite pour mettre à l'abri les pelotons de servants et les caissons. Le capitaine commandant d'Esclaibes reste à cette dernière section.

Chaque pièce de la section du centre est appuyée aux angles des maisons, de façon à garantir les servants des balles prussiennes, qui arrivent en grande quantité. Grâce à ces dispositions, malgré les nombreux cavaliers et fantassins qui tombent autour de la batterie, celle-ci ne perd pas un seul homme, et n'a que cinq chevaux blessés.

Les Prussiens cherchent alors à occuper Styring avec leur droite. Leurs tirailleurs voulant en forcer l'entrée, et déloger nos soldats des maisons, se groupent en grande quantité autour d'une baraque sur le bord du bois, et cherchent par ce point à occuper en force, par un coup de main, les premières maisons du village. Il faut les empêcher d'avancer, et même les disperser.

La section du centre se trouve à onze ou douze cents mètres environ de cette baraque. Le tir des obus à balles, vu la distance et l'étendue qu'occupent ces tirailleurs, est tout indiqué.

L'adjudant fait commencer le feu, mais après avoir tiré deux ou trois coups par chaque pièce, il le fait cesser, s'étant aperçu que les Prussiens ont abandonné leurs positions pour se retirer dans les bois ; mais un instant après, voyant qu'on

ne tire plus, les ennemis reviennent à la charge ; le feu de la section recommence aussitôt, et les tirailleurs disparaissent encore comme par enchantement. Quatre fois ils menacent de franchir cet espace qui les sépare du village ; quatre fois ils sont balayés et dispersés par le tir des obus à balles.

La section de droite a, de son côté, tiré quelques coups sur les bois occupés par les Prussiens ; mais se trouvant trop exposée en avant sur la route, pour l'effet qu'elle peut produire, elle reçoit l'ordre du colonel Beaudoin, de venir occuper le village de Styring. Une de ses pièces amenée à bras dans le rez-de-chaussée d'une maison, où les canonniers pratiquent à la hâte une embrasure dans la muraille, produit le meilleur effet sur les tirailleurs, dont nous avons parlé précédemment.

La section de gauche, qui est installée en batterie, à gauche de ce village, pour empêcher les Prussiens de tourner cette position, les maintient à distance, en leur envoyant quelques obus habilement pointés.

Cependant la ligne d'attaque des Prussiens, qui ont reçu de puissants renforts, tend toujours à se développer et à s'avancer par un mouvement prononcé sur Styring, cherchant à entourer l'extrême gauche qui faiblit.

Le brave général Letellier-Valazé, qui vient d'apprendre que la division Bataille accourt à son aide, se porte en avant avec sa brigade (32e et 55e de ligne) et se prépare à opérer un vigoureux retour offensif contre les forces ennemies qui, dans la forêt de Styring, menacent notre flanc gauche.

Un bataillon du 55e de ligne, dirigé par le commandant Millot, se lance le premier à la baïonnette. Toute cette droite de l'ennemi est culbutée et mise en complète déroute. Nous regagnons tout le terrain perdu et le bois en avant. En même temps, le 3e bataillon de chasseurs, soutenu par quatre ou cinq cents hommes du 76e, reprend les bois, qui bordent la droite de la route de Sarrebrück. L'ennemi éprouve des pertes énormes ; les nôtres sont considérables aussi. Il est alors six heures du soir.

Les Prussiens redoublent d'efforts. Leur attaque est des plus vives. Le 32e, le 55e et un bataillon du 77e, les repoussent avec la même vigueur. L'effort des ennemis se porte principalement sur le bois que vient de réoccuper le bataillon du 55e, du commandant Millot. Mais, cet officier supérieur, très brave, très énergique, charge lui-même par trois fois l'ennemi, et se maintient intrépidement dans sa position.

Le 32e de ligne, colonel Merle, qui occupe l'extrême gauche de la ligne française, sa droite appuyée au 77e formé en bataille, et sa gauche à l'usine de Styring-Wendel, défend victorieusement la position qui lui est confiée, malgré les renforts que reçoivent les Prussiens.

Mais, dans cette défense, ce vaillant régiment éprouve des pertes cruelles. Il compte trois officiers tués : le capitaine adjudant-major Gaillart de Blairville, le capitaine Zéler, le lieutenant Villermain. — Huit officiers blessés : les capitaines Rajat et Hammer ; les lieutenants Muiron, Villard et Rollet ; les sous-lieutenants Denmer, Daniel et le porte-drapeau Alric. — Neufs officiers disparus : le capitaine Rémy ; les lieutenants Labalme et Estor ; les sous-lieutenants Bullet-Izoard et Delarive ; le médecin-major Barberet ; le médecin aide-major Scovasso ; le chef de musique Sarmette.

Total : vingt officiers hors de combat ; dix hommes de troupe tués, soixante-dix blessés, et deux cent trente disparus.

Ainsi, dans ce retour offensif de la division Vergé, l'ennemi a été chassé de tout le Styringenwald.

On a trop vanté, selon nous, la ténacité des Prussiens : là, encore, ils se sont retirés avec une extrême promptitude, dès qu'il y a eu menace, pour eux, d'être attaqués par des troupes fraîches.

Cette vigoureuse offensive de notre infanterie avait été puissamment secondée par l'intervention de nos batteries de réserve. Le colonel Beaudoin prend aussitôt le commandement de toute cette artillerie. Cet officier supérieur, grâce à ses sages dispositions, concourt aussi à établir la lutte dans des conditions meilleures.

La 8e batterie du 17e d'artillerie, sous les ordres du chef d'escadrons Gougis, se place aussitôt et répond au feu de l'ennemi ; puis, après avoir tiré quarante coups environ, se retire et revient sur la hauteur en arrière de Styring.

Bientôt le feu de l'ennemi paraissant se rapprocher de notre gauche, le colonel Beaudoin fait porter, en avant de l'usine de Styring, une section de cette batterie et la 12e batterie du 5e d'artillerie, à l'exception d'une pièce envoyée, avec le lieutenant Mouchard, à gauche de cette usine, pour tirer sur le débouché du bois, où elle reste jusqu'à six heures et demie du soir.

Ces sept pièces, placées sous les ordres du commandant Rey du 5e régiment, prennent place dans les champs, parallèlement à la route et tirent contre le bois. Elles arrêtent presque instantanément le feu de l'infanterie ennemie; mais, prises d'enfilade

par les batteries de la colline, elles ne peuvent conserver longtemps leur position. Ces sept pièces, auxquelles viennent se joindre les deux autres sections de la 8e batterie du 17e d'artillerie, exécutent alors un changement de front à droite et essaient de contrebattre l'artillerie ennemie ; mais les projectiles de 4 sont impuissants contre les épaulements dont sont couvertes les pièces ennemies.

L'artillerie prussienne fait rage contre nos intrépides artilleurs. A un instant, un caisson saute derrière nos pièces. L'effet est terrible ; tout est fauché aux abords de cette explosion, hommes et chevaux. Chose singulière : un pauvre cheval attelé à ce caisson, n'a pas été touché, et seul se tient debout et immobile au milieu de ces débris sanglants et noircis.

Bientôt le général Vergé fait cesser le feu à ces deux batteries, et les place devant l'usine de Styring, pour s'opposer à une attaque directe, si l'ennemi profite de la tombée de la nuit pour l'entreprendre

Jusqu'à la fin de la bataille, toute notre artillerie de la vallée va soutenir un duel acharné contre les pièces allemandes et contribuera beaucoup à contenir longtemps l'ennemi.

CHAPITRE X

Arrivée de la division Bataille.

Arrivée des renforts de la 2e division. — Les 8e et 23e de ligne. — Le 67e. — Le général Bataille. — Une brillante carrière. — Charge du 23e de ligne. — Combat dans les maisons de Styring. — Le soldat Bornet. — Attaque des bois par le 67e de ligne. — Succès. —Reprise des trois canons du 17e d'artillerie. — Un groupe héroïque. — Au galop! — Le lieutenant Chabord. — Un mot sublime. — Le vieux brigadier. — Le 67e de ligne continue la lutte. — Combat dans l'usine de Wendel. — Au feu! — Continuation de la lutte dans les flammes. — La 8e batterie du 17e d'artillerie. — « Bravo, les canonniers! — Les Prussiens repoussés sur toute la ligne.

Le général Bataille, commandant la 2e division du 2e corps, était, nous l'avons vu, campé à Œtingen : au bruit du canon, il s'est aussitôt mis en marche et a dirigé sur Spickeren une partie de ses forces . de sa personne, il descend sur Styring-Wendel avec le 8e de ligne et les 2e et 3e bataillons du 23e de ligne.

Le 8e de ligne, formant tête de colonne, sous les ordres du colonel Haca, se met en marche, la gauche en tête et vient se former sous bois par bataillon, en masse à intervalle de trente pas, faisant face à la route de Styring-Wendel.

Mais, comme on l'a déjà dit, les 2e et 3e bataillons reçoivent

presque aussitôt une nouvelle direction et se portent vers le plateau de Spickeren.

Seul, le 1er bataillon, commandé par le capitaine Francot, continue son mouvement vers la vallée et, dirigé par le colonel Haca, s'avance au pas gymnastique dans la direction de Styring, que défendent toujours, du côté du chemin de fer, les troupes de la 1re division.

Afin de compenser le vide causé par le départ des deux bataillons du 8e, le général Bataille appelle à lui le 67e de ligne, qu'il a laissé en observation sur les hauteurs du Spickerenberg et lui donne l'ordre d'enlever les bois qui servent de masque à l'ennemi.

Ce régiment arrive avec le plus vif entrain, en descendant des hauteurs par la route en lacets, qui serpente sur le flanc gauche du Spickerenberg, et rejoint la grande route de Forbach à Sarrebrück.

Pendant que ces renforts se dirigent au plus vite vers Styring-Wendel, le feu reprend plus vif que jamais dans la plaine, autour de l'usine et du village dont l'ennemi a réussi à s'emparer des premières maisons. De nombreux bataillons ennemis se sont établis dans les bois environnants et derrière la chaussée du chemin de fer. De tous ces points part une fusillade incessante.

De ces bois maudits sortent de nouvelles troupes fraîches, plus nombreuses que les premières. De Styring, on les voit s'allonger en longues files noires dans la plaine, qui, jusqu'aux hauteurs de Sarrebrück, est couverte de masses profondes et serrées.

Nos pauvres soldats, fatigués d'un combat si atrocement meurtrier, demandent, mais en vain, des renforts. Les troupes de la division Vergé, complètement refoulées et débandées, permettent à l'ennemi de s'avancer très vite jusqu'à l'usine de Styring et de pénétrer dans le haut du village.

Soudain, les clairons français, sonnant la charge, retentissent en arrière de Styring : ce sont les renforts de la 2e division qui accourent en toute hâte.

En avant de tous, se dessinant sur la ligne hérissée de baïonnettes, se détache la haute stature du général Bataille, un vaillant s'il en fut. Il n'a que cinquante-trois ans, et est un de nos plus jeunes divisionnaires. Ses traits solides et bien accentués respirent la bravoure calme et froide; son teint mat, accentué par la moustache et l'impériale noires, a quelque chose d'impassible et de marmoréen.

Sorti de Saint-Cyr en 1839, le général Bataille s'est taillé

rapidement sa carrière sur la terre africaine. Quatre ans après, en 1842, il est déjà capitaine à la légion étrangère.

En 1849, il se distingue au siège de Zaatcha, est décoré et cité plusieurs fois à l'ordre de l'armée.

En 1857, après la campagne de la grande Kabylie, il est promu général de brigade : il n'a que quarante et un ans.

En 1859, pendant la guerre d'Italie, il commande la 1re brigade de la division Trochu, du 3e corps. C'est surtout à Solférino qu'il se distingue, que son intrépidité et son haut mérite éclatent. Ce jour-là, il secourt le 4e corps avec tant de précision, de rapidité et de bonheur, qu'il prend rang parmi les manœuvriers les plus habiles.

— A cette bataille de Spickeren, ce brave général va se montrer sous un jour éclatant.

Devançant ses troupes, il se précipite à fond de train vers Styring, une main crispée sur son épée et de l'autre enlevant son grand cheval noir.

Ses dispositions sont rapidement prises. Au premier instant, il n'a sous la main que les deux bataillons du 23e de ligne; sans même leur donner le temps de reprendre haleine, il les lance aussitôt en avant et les mêle aux troupes de la 1re division.

Le 3e bataillon, commandant de Pierrebourg, va occuper les derrières de Styring, près de la voie du chemin de fer, pour empêcher ce village d'être tourné. Le 2e, commandant Bourie, conduit par le colonel Rolland et le lieutenant-colonel de Linière, se porte en tête du village et prend part à la lutte engagée entre l'ennemi et les artilleurs du 55e de ligne et du 3e bataillon de chasseurs.

Nos soldats se jettent sur les maisons où se sont déjà installés les Prussiens. Une lutte acharnée s'engage sur ce point.

Le lieutenant-colonel Desportes de Linière se fait remarquer par sa bravoure et son élan, en se portant aux postes les plus périlleux. Auprès de lui se distinguent : le capitaine adjudant-major Dartigues, le capitaine Tiffon, le lieutenant Redouly, le sous-lieutenant Biau, le sergent Falières, le soldat Formentin.

Là, un brave soldat du nom de Bornet, appartenant à la 6e compagnie du 2e bataillon, se signale entre tous. Sa compagnie attaque vigoureusement une maison de Styring occupée par l'ennemi. Un de ses camarades, en voulant en briser la porte, tombe raide mort. Bornet le remplace aussitôt, accomplit heureusement sa tâche, et est lui-même grièvement atteint d'un coup de feu au visage.

Tous ces petits fantassins sont sublimes de bravoure et se

montrent surhumains : l'un d'eux, après avoir abattu plusieurs Prussiens à coup de baïonnette, est mis, à son tour, hors de combat. Une balle lui a crevé l'œil qui, tout sanglant, bat la joue. Malgré cette horrible blessure, il veut combattre quand même ; deux hommes sont obligés de le retenir, et leurs forces sont à peine suffisantes pour empêcher ce sublime de retourner au feu.

Enfin, l'ennemi, débusqué sur ce point, abandonne les premières maisons de Styring qu'il occupait.

Mais cette charge ne suffisant pas pour refouler complètement l'ennemi, le général Bataille fait alors avancer le 67e de ligne, qui vient de descendre du Spickerenberg.

Le 1er bataillon traverse aussitôt le village et va se placer face à gauche, derrière la levée du chemin de fer. Plus à droite : le 2e bataillon reste en réserve autour de l'usine, dans un terrain qui se trouve en avant de Styring. Enfin, plus à droite encore, le 3e bataillon se forme en colonne par sections, derrière le remblai qui le défile provisoirement des projectiles de l'ennemi.

Il s'agit d'enlever par un vigoureux coup de main les bois qui font face à Styring et forment un rentrant très prononcé, l'une des faces vis-à-vis du 1er bataillon, l'autre vis-à-vis du 3e, ce qui permet aux Allemands de croiser leurs feux sur ce terrain découvert que doivent traverser ces deux bataillons.

Mais rien ne semble devoir arrêter nos troupes. A un signal donné par le général Fauvard Bastoul, qui dirige lui-même le mouvement, le 1er bataillon aborde le bois de gauche et y pénètre au pas de course.

Le 3e bataillon débouche, par un mouvement en éventail, de derrière le remblai qui le couvre, et opérant ensuite un mouvement de conversion sur la gauche, aborde en courant et enlève le bois de droite.

Malgré la rapidité de cette attaque, les pertes du régiment sont sensibles. Une centaine d'hommes sont tués ou blessés. Le capitaine Quentin, grièvement atteint, meurt des suites de ses blessures, après avoir été nommé officier de la Légion d'honneur. Les sous-lieutenants Ménétrez, Barbas et Lessier, sont blessés.

Dans cette attaque du bois, signalons la brillante conduite du colonel Mangin, du lieutenant-colonel Thibaudin, des commandants Beaugeois et Kienlin, du capitaine adjudant-major Person, des capitaines Vadon, Chevroton, Maulbon, Lombard, Cassagnade, et du lieutenant Merle.

Pendant cette attaque, le 1er bataillon du 8e de ligne est resté en réserve auprès de la route de Sarrebrück, où se sont installées les batteries de la 2e division, qui criblent d'obus les bois et la plaine.

— Cette brillante charge du 67e de ligne nous redonnant le terrain, les trois pièces de la 7e batterie du 17e régiment, que nos artilleurs avaient été contraints d'abandonner en avant de Styring, sont aussitôt dégagées.

Leur emplacement, battu par l'artillerie et la mousqueterie des Allemands, en rendait l'approche très périlleuse ; espérant nous empêcher d'emporter nos canons, ceux de l'ennemi concentraient leur action formidable sur ce point dès que l'on faisait la moindre tentative pour entraîner la batterie.

Le capitaine Saget, commandant cette batterie, après avoir rallié les débris de ses hommes sur le plateau, à droite de la route et à hauteur de Styring, était revenu avec le lieutenant Rossin pour guetter le moment, où il lui serait possible de reprendre les trois pièces qui avaient été laissées à l'endroit de la première mise en batterie.

Secondés par l'adjudant Marlet, ces deux officiers réussissent à réunir plusieurs maréchaux de logis et artilleurs de bonne volonté, et vont s'abriter, avec trois avant-trains, derrière une maison isolée, située sur la route, à deux cents mètres environ en arrière du lieu où se trouvent les trois pièces, et dont les tirailleurs de la brigade Jolivet écartent les Prussiens par leurs feux de salve, quand ces ennemis veulent s'en approcher de trop près.

Longtemps, nos officiers d'artillerie guettent l'instant où le feu de l'infanterie prussienne, cachée dans les bois, se ralentira, de façon à permettre une tentative secondée par l'infanterie que le colonel d'artillerie Beaudoin a fait demander dans ce but au général Vergé.

Vers cinq heures du soir, grâce à la charge du 67e de ligne, dans le bois, le feu de l'infanterie prussienne se ralentit un peu.

C'est le moment propice pour emmener les trois pièces ; il faut en profiter.

« En avant ! » crie le chef d'escadrons d'artillerie Gougis, qui a pris la direction de cette délicate et périlleuse opération ; puis, piquant des deux, il se dirige au galop, droit sur les pièces, suivi du capitaine Saget, du lieutenant Rossin, des trois chefs des pièces abandonnées, les maréchaux de logis Paulus, Greuzard, Richard, du trompette Véron, de l'artificier Dupuy, des canonniers Ragot, Baud, Ricnort et Cécile, dont

les noms doivent être retenus comme ceux de braves et energiques soldats.

Deux officiers et quelques soldats d'infanterie, le capitaine Pacull, le sergent Boujon, le soldat Saillard du 76e de ligne, le capitaine Hiver et le soldat Dunand du 77e se sont joints aux artilleurs, pour aller chercher les canons sous une grêle de balles.

En apercevant déboucher cette vaillante petite troupe, l'ennemi devine son projet, et fait un feu terrible pour l'arrêter; mais l'élan est irrésistible; la mitraille pleut comme grêle, mais les Français veulent leurs pièces.

On arrive aux pièces, qui sont accrochées rapidement aux avant-trains. Le général Vergé, qui a marché avec cette poignée d'hommes, aperçoit le lieutenant Chabord, qui, blessé, comme on le sait, dès le début de la canonnade, est resté étendu au milieu de la batterie abandonnée. Le général veut le faire enlever, mais l'héroïque blessé, se soulevant dans un effort désespéré, s'écrie :

« Mon général, sauvez d'abord mes pauvres pièces, et je vous serai reconnaissant, si vous voulez bien ensuite songer à moi ! »

Contre lui, un vieux brigadier, blessé mortellement d'un éclat d'obus, se redresse en voyant atteler les pièces qui sont entraînées au galop; il suit du regard et crie : « A droite! Vous allez vous embourber, à droite! » Puis il se recouche dans un sillon de terre où il va mourir.

Les pertes de cette 7e batterie étaient cruelles. Dix-huit hommes et quarante-quatre chevaux tués ou blessés.

Le brave lieutenant Chabord, en raison du mouvement rétrograde qui eut lieu dans la soirée, fut laissé sur le champ de bataille, où il passa la nuit, au milieu d'un ouragan de balles et de mitraille. Transporté ensuite à l'ambulance de Forbach, où il fut fait prisonnier, ce vaillant officier subit à deux reprises l'amputation de sa jambe brisée. Il reçut la croix de la Légion d'honneur. Retraité par suite de l'amputation, avec le grade de capitaine, il fut nommé, à l'issue de la campagne, percepteur à Saint-Loup (Haute-Saône).

— La 7e batterie du 17e d'artillerie, ayant ainsi, grâce au dévouement de ses cadres, de ses canonniers et des auxiliaires d'infanterie, sauvé ses canons, se rallie sur le plateau au-dessus de Styring.

Depuis ce moment, jusqu'à cinq heures du soir, le 67e de ligne réussit à conserver les positions conquises. Un bataillon de ce régiment est entré dans l'usine de Wendel et de là s'est

avancé, sous la mitraille et la fusillade, presque à bout portant de l'ennemi, qu'il décime de son feu.

Ce sont des héros : ils combattent un contre trois. Mais la lutte est trop inégale; elle ne peut se prolonger. Les réserves prussiennes débouchent de tous côtés, il faut abandonner les bois et se replier autour du village. En même temps, les troupes qui occupent la plaine sont refoulées au pied des collines boisées de Spickeren, et l'aile droite de l'ennemi envoie des obus sur la gare de Forbach, menaçant de l'enlever et de nous couper la retraite.

Le 1er bataillon du 8e de ligne sert à masquer le manque absolu de réserve où on est : couvert de tirailleurs, il s'avance vers le vieux Styring. On forme les colonnes de division en marchant, puis ce bataillon est ramené en arrière, pour être porté de nouveau en avant. Ces mouvements se font avec calme et régularité sous les balles et les obus, mais protégé sur son flanc gauche par les bâtiments de l'usine, le bataillon perd peu de monde.

Dans cette usine de Wendel, où se sont embusqués des soldats du 67e de ligne, la lutte continue plus ardente que jamais.

Les tonnerres des canons et des fusils grondent. Les feux des hauts-fourneaux ne sont pas éteints, et le bruit effrayant des machines, se joignant aux détonations des armes à feu, fait trembler la terre et donne à cette lutte effrayante des proportions gigantesques.

Tout à coup des cris se font entendre. Ce sont les ouvriers. « Le feu ! le feu est à l'usine ! » et ils prennent la fuite. Nos soldats ne reculent pas et continuent à combattre au milieu de cet enfer.

— Ce vigoureux retour offensif du général Vergé a été puissamment secondé par notre artillerie. Quelques batteries françaises ont suivi l'infanterie jusqu'à la route de Schœneck; conjointement avec les batteries du Spickerenberg, elles tiennent sous leur feu tout le terrain découvert compris entre le bois et les hauteurs de Spickeren. D'autres batteries, en réserve sur le revers de la montagne, au sud de Styring-Wendel, couvrent de projectiles la région du Nord du village et le chemin de fer.

La 8e batterie du 17e régiment s'est portée avec la plus rare audace dans les champs en avant de la route de Sarrebrück et tire avec des obus ordinaires dans les bois, qui sont remplis de Prussiens; mais elle cesse bientôt son feu, ne voyant pas bien l'effet qu'elle puisse produire.

La fusillade des tirailleurs allemands, placés en face sur la lisière des bois, est beaucoup trop haute et notre batterie, placée en contre-bas de la route qui se trouve devant elle, est ainsi à l'abri des balles qui sifflent par milliers au-dessus d'elle et vont atteindre l'infanterie et la cavalerie massées sur la route ou sur le plateau en arrière.

L'artillerie prussienne, installée au Champ de manœuvres, sur les hauteurs de Sarrebrück, dirige son feu sur cette batterie, mais ses projectiles ne parviennent pas à cinquante mètres de nos artilleurs.

Le général Gagneur, commandant l'artillerie du 2e corps, craignant que cette batterie ne soit prise d'enfilade, lui fait exécuter un changement de front à droite. Ce mouvement très difficile à réussir, même sur un champ de manœuvre, s'exécute si correctement et avec un tel calme, malgré la grêle de balles, que le général Gagneur, enthousiasmé, salue et s'écrie : « *Bravo, les canonniers!* »

Les Prussiens sont donc repoussés sur toute la ligne, excepté vers la Douane, position qu'ils gardent, mais qu'il faut regarder comme dépendant bien plus du Rotheberg que de Styring-Wendel.

La lutte s'est donc terminée dans la plaine, comme sur la hauteur, par un magnifique effort de l'armée française et par la reprise de toutes les positions principales disputées pendant l'après-midi.

Le terrain est énergiquement gardé et l'ennemi, malgré ses nombreuses tentatives pour reprendre l'offensive, est contenu de toutes parts jusqu'à la nuit tombante.

CHAPITRE XI

Dernière défense de Styring-Wendel.

Dernier retour offensif de la brigade Valazé et d'un bataillon du 77e de ligne. — Le 3e chasseurs à pied. — Pertes du 55e de ligne. — Défense des 7e et 8e batteries du 17e régiment contre la cavalerie prussienne. — Le général Frossard et son état-major. — Retraite de l'artillerie. — Arrivée des Prussiens par la route de Sarrelouis. — Tournés. — Ordre de la retraite. — Dernière défense de Styring. — Sur la chaussée du chemin de fer. — « Cessez le feu ! » — Retraite du 32e, du 77e, du 55e. — La retraite. — Les blessés. — Les trois chasseurs à cheval. — L'incendie. — Les hourras allemands. — L'artillerie protège la retraite.

Vers sept heures et demie du soir, les Prussiens, qui ont reçu de puissants renforts, redoublent d'efforts.

La brigade Valazé et un bataillon du 77e tentent un dernier retour offensif. Nos héroïques et malheureux soldats, pour la vingtième fois peut-être de la journée, s'élancent encore à la baïonnette. Les ombres du crépuscule commencent à envelopper nos troupes décimées.

Chasseurs à pied et lignards s'avancent avec courage vers ces bois, qui leur dérobent la vue de l'ennemi ; mais bien qu'ils fassent tout ce que l'on peut attendre de créatures humaines, ils sont toujours obligés de reculer, écrasés qu'ils sont par les feux multiples d'une artillerie et d'une mousqueterie invisibles.

Les généraux prussiens, qui ont plus de confiance dans les obus de leurs canons que dans le courage de leurs soldats, tiennent leurs bataillons constamment tapis dans les bois, laissant à l'artillerie le soin de décimer les rangs français.

Cependant, recevant sans cesse de puissants renforts, ils finissent par oser prendre l'offensive. Leur attaque est des plus vives.

Les débris de notre 3e bataillon de chasseurs se sont installés à la lisière du bois situé à la droite de la route de Sarrebrück, croisant leurs feux avec un bataillon du 55e établi devant Styring.

Une colonne allemande s'avance au pas accéléré, les hommes tenant le fusil dans la main droite. Nos chasseurs voient ce mouvement, laissent approcher l'ennemi, puis, tout à coup, se lancent au pas de course et la baïonnette en avant. A cette vue, les premiers rangs des Prussiens se renversent les uns sur les autres, et toute cette bande de Teutons s'enfuit honteusement se réfugier dans les bois.

— De son côté, le bataillon du 55e, du commandant Dameï, a opposé de nouveau aux Prussiens une magnifique résistance derrière une barricade élevée à l'entrée de Styring.

Tout à coup, aux dernières lueurs du jour, nos soldats voient une première ligne de tirailleurs prussiens sortir du bois, qui fait face au village, faire cinquante pas, s'agenouiller et faire feu. Une deuxième ligne la suit, puis vient se placer à la gauche de la première. Puis un bond de cinquante pas, puis une ligne noire, une réserve à droite, sortant aussi du bois, puis une réserve à gauche. Le tout pouvant être quatre cents hommes environ.

Puis de nouveaux bonds en avant, plus ou moins longs. Puis encore des réserves plus fortes et s'échelonnant. Puis des groupes, encore des groupes, toujours des groupes, mais en ligne, avançant toujours.

Les feux, de leur côté, sont suspendus, rapides, irréguliers, hésitants. Ils garnissent ainsi successivement et peu à peu, le chemin vicinal, qui va de la forge au bois de Spickeren. Ils ne se trouvent plus qu'à deux cents mètres de notre barricade. Tout à coup celle-ci se couronne d'éclairs; une grêle de balles s'abat sur les Prussiens, qui, hachés, décimés, se réfugient au plus vite, dans le bois, laissant une longue traînée de cadavres mutilés et sanglants en avant de Styring.

Dans cette journée, les pertes de 55e de ligne se sont élevées à cinq officiers et deux cents hommes environ, tués, blessés ou disparus. Le lieutenant Camand meurt de ses blessures. Le

capitaine Bateman, les lieutenants de Marsilly-du Verdier et Bausson, le sous-lieutenant Boudeville, sont blessés.

Le général Frossard, qui, durant toute la journée, s'est multiplié de la droite à la gauche et est resté constamment au feu, demandant toujours renforts sur renforts, qui malheureusement ne se présentent pas, arrive à six heures du soir à hauteur de l'usine en flammes de Styring. Là est installée la 12e batterie du 5e régiment, sous les ordres du commandant Rey. Bientôt elle reçoit l'ordre de se retirer dans la prairie, où sont rangées en bataille presque toutes les batteries du 2e corps.

La 7e et 8e batteries du 17e régiment se sont retirées, sous les ordres du commandant Gougis, sur le plateau dominant Styring, et attendent l'occasion d'utiliser le reste de leurs munitions. Cette occasion ne se fait pas attendre.

Vers sept heures et demie du soir, la cavalerie prussienne débouche tout à coup des bois et va se former en bataille, face à la 7e batterie, avec l'intention évidente de la charger.

Le colonel d'artillerie Beaudoin fait alors baisser vivement les vis de pointage à fond, et la batterie exécute de ses six pièces un tir rapide, avec la hausse maxima, dans le but de labourer de ses projectiles le terrain occupé par les colonnes de la cavalerie ennemie.

Pendant ce temps, la 8e batterie s'est mise en position sur côté et en arrière de la 7e. Le capitaine d'Esclaibes fait charger les pièces avec les quelques obus à balles qui lui restent. Un coup par pièce suffit pour disperser la cavalerie ennemie déjà cruellement décimée par le tir de la 7e batterie.

Les Allemands se reforment un moment après; n'ayant plus assez d'obus à balles pour tirer, le capitaine d'Esclaibes fait alors charger les pièces avec des boîtes à mitraille et attend cette cavalerie à six cents mètres. Une seule salve la disperse comme la première fois ; une troisième tentative de sa part n'est pas plus heureuse que les deux premières.

Le général Frossard, qui a assisté à cette brillante défense, complimente chaleureusement le colonel Beaudoin de la valeur de ses canonniers. Tout son état-major l'accompagne ; citons : le général Saget, chef d'état-major général ; le lieutenant-colonel d'état-major Gaillard, sous-chef ; les chefs d'escadrons de Crény et Kienlin ; les capitaines Destremau, Le Mulier, Thomas, Allaire, Parisot et le lieutenant Texier de la Pommeraye; les aides de camp Chanoine, capitaine d'état-major, et Sabouraud, capitaine du génie ; les officiers d'ordonnance : le capitaine de Mandres, du 4e chasseurs à cheval, le capitaine

d'artillerie Lepage ; le lieutenant Fririon, du 8e de ligne ; le lieutenant Frossard, du 3e du génie.

— La nuit arrive assez rapidement. La canonnade des Allemands redouble, l'ennemi a réussi à tourner Forbach par notre gauche, comme on le verra plus loin, et tire sur nos troupes par-dessus la ville. La route est de nouveau encombrée de fuyards. Le général Gagneur envoie aux batteries l'ordre de se retirer. Celles-ci, au milieu de la confusion générale, vont peu à peu se grouper sur les pentes assez raides à droite et à gauche de l'entrée du chemin de traverse qui conduit à Sarreguemines par Œtingen.

Ce mouvement est protégé par la 12e batterie du 5e régiment, qui, d'après l'ordre du colonel Beaudoin, s'est de nouveau reportée en avant pour maintenir les Prussiens à distance.

La 8e batterie du 17e régiment a, de son côté, reçu l'ordre du général Vergé de se retirer en arrière de la gorge de Styring par la route de Forbach. Ce premier mouvement de retraite est exécuté en bon ordre sous la direction du chef d'escadrons Gougis, qui vient d'avoir son cheval tué sous lui : la batterie marche en colonne par sections, les caissons en tête. Le capitaine d'Esclaibes conduit ses pièces et se reforme en batterie, en arrière de la 7e batterie du même régiment, qui est venue aussi prendre position sur une hauteur dominant la gorge de Styring, de manière à enfiler toute la plaine et à protéger la retraite par son feu.

— Cependant, malgré la retraite de l'artillerie, notre infanterie est restée à son poste : le combat dure encore, plus meurtrier que jamais et se poursuit dans les premières maisons de Styring, dont l'usine est toujours en flammes. Il est donc indiscutable que nos troupes restèrent maîtresses des positions jusqu'au moment où la retraite fut ordonnée par le général Frossard.

Les Prussiens ne durent la victoire, comme on va le voir, qu'à l'apparition d'une de leurs divisions, la 13e, à Forbach, vers les dernières heures du combat.

Ces quinze ou seize mille hommes, nous prenant à dos, nous mettaient dans un tel péril qu'il fallait se replier au plus vite. Avec plus de cinquante mille hommes devant lui, qu'il contenait avec vingt-quatre mille Français, le général Frossard ne pouvait faire face à ces nouveaux adversaires, surgissant à la dernière heure, pour lui couper la retraite.

— Nos braves fantassins, comme nous venons de le dire plus haut, luttaient toujours courageusement à Styring; néanmoins, ils étaient à bout de forces. Les cartouchières étaient

presque vides; les chassepots, dont les canons brûlaient les doigts, étaient encrassés et pouvaient à peine tirer.

Dans ce moment douloureux et solennel, on entend résonner à l'extrême gauche un feu de mousqueterie et l'imposante voix du canon. Est-ce Bazaine qui, touché enfin d'un sentiment patriotique, arrive pour sauver l'armée française? Le cœur lui aura battu bien tard, mais son secours est si précieux qu'on ne comptera pas les heures. Hélas! Bazaine n'a pas quitté ses positions du matin.

C'est, comme on l'a vu, la division d'infanterie prussienne de Von Zastrow, qui arrive près de Forbach et nous envoie ses obus par-dessus la ville. Déjà les projectiles allemands pleuvent sur le camp du 4e chasseurs à cheval. Le colonel du Feron fait aussitôt monter son régiment à cheval et le porte en arrière. La plupart des convoyeurs, aux premiers obus, se sont sauvés avec leurs chevaux, de sorte qu'on doit abandonner de nombreuses voitures de réquisition chargées d'effets de toute nature appartenant à la troupe.

La situation est des plus critiques. Notre 2e corps d'armée, épuisé par douze heures de lutte, gravement menacé sur sa droite, quoique l'ennemi y ait été contenu, est pris à revers à son extrême gauche; et les troupes, qui combattent encore à Styring, peuvent, en entendant la canonnade sur Forbach, craindre d'être coupées. Quant aux secours, aucune des divisions annoncées du 3e corps n'est venue au canon.

Dans ces conjonctures, le général Frossard donne ordre aux généraux Bataille et Vergé de se mettre en retraite, mais sur les plateaux, pour rester liés à la division de droite (de Laveaucoupet).

Afin d'éviter que cette retraite ne dégénère en déroute, des fractions de différents régiments de la division Vergé doivent occuper le village de Styring, afin de retarder la poursuite, au cas où les Prussiens voudraient la tenter.

On confie au 77e de ligne la mission d'occuper et de défendre le premier rang de maisons faisant face à la plaine. Chacune de ces maisons reçoit une cinquantaine d'hommes, et un feu violent recommence par les fenêtres sur les bataillons prussiens qui montent à l'assaut du village.

Vers huit heures et demie, un millier de soldats de la division Vergé veulent tenter un dernier et énergique effort: mourir pour mourir, ils préfèrent tomber en rendant coups pour coups.

Ces vaillants enfants de France descendent à l'entrée de la plaine, s'élancent sur la chaussée du chemin de fer et y for-

ment rapidement leurs rangs. A les voir s'aligner, on se croirait à la parade. Les chassepots ouvrent le feu à cent mètres des Allemands. Tout coup porte et troue une poitrine. On aperçoit deux lignes de feu et une épaisse fumée qui monte.

Cette terrible fusillade a duré plus d'une demi-heure : mais l'ennemi a été contraint de suspendre son mouvement en avant et de ralentir son feu.

Bientôt le tir de l'artillerie ennemie se ranime et redouble de violence. Les obus allemands déciment nos rangs et tombent sur les maisons de Styring, qui commencent à flamber sur tous les points. Cependant nos troupes mitraillées, tournées, abîmées, déploient des efforts surhumains et tiennent malgré tout jusqu'à neuf heures du soir.

A ce moment, la voix du général Vergé se fait entendre : « Cessez le feu ! » crie-t-elle. Alors seulement commence la retraite.

La marche des divers régiments engagés se fait entendre. On se rallie, on se rassemble.

Le 3e bataillon du 32e de ligne, après avoir rallié les compagnies des 1er et 2e bataillons de ce régiment placées dans les maisons de Styring, traverse le village et arrive à la route en essuyant le feu de l'ennemi déjà posté dans les maisons de droite de Styring; mais, malgré des pertes sensibles, sa marche n'est pas arrêtée un seul instant. Les trois bataillons se rejoignent à onze heures du soir à Forbach, sur la route de Sarreguemines.

Le 77e de ligne, après s'être rallié au centre de Styring, se met, lui aussi, aussitôt en route pour Forbach, que l'on gagne en bon ordre et sans être poursuivi.

Le 55e de ligne quitte le dernier les abords de Styring, et rétrograde lentement de huit heures à dix heures du soir sur Forbach, en couvrant la retraite de la 1re division.

A onze heures du soir seulement, quelques tirailleurs isolés évacuaient les derniers le village de Styring, qui est abandonné sans que l'ennemi ait osé s'en emparer.

— Nos régiments, formés tant bien que mal, marchent sur Forbach, afin de prendre à gauche, un peu en avant de cette localité, pour se concentrer sur le plateau d'Etingen.

Quel triste spectacle ! Les hommes blessés au pied, ils sont nombreux, à cloche-pied, soutenus par un camarade, fendent la foule; sous les linges sanglants, mal entortillés, qui pendent en loques, on voit les doigts coupés d'où pend un filet de sang.

D'autres marchent, la main en écharpe : un autre est porté

à bras, la tête ballante, sa grosse chemise ouverte sur la poitrine; le corps est troué d'une large plaie au passage d'un éclat d'obus; la chair est noire comme celle du chevreuil; la blessure béante est effilochée sur les bords. Des cavaliers à cheval, le flanc ouvert, couchés sur leur monture, crispés dans d'horribles convulsions. A d'autres un pied a été emporté et de la jambe coule un ruisseau de sang.

« Pauvre garçon ! disent les uns. — Il a son compte pour aujourd'hui ! » disent les autres.

Le long des murs, d'autres blessés sont accroupis, le chassepot entre les jambes, silencieux, la tête basse.

C'est la retraite. On recule, au milieu des fourgons, des chariots, des blessés, harcelé, serré de près, tourné, cerné, pris de tous côtés ou criblé de mitraille qui arrive de partout.

Les fantassins de toutes armes filent le long des murs, noircis, déguenillés. Les ennemis sont derrière, maîtres des coteaux à droite, à gauche. Voyant enfin nos pauvres soldats écrasés et en retraite, de toutes parts, leurs bandes sont sorties de leurs bois, à la faveur de la nuit et font un feu terrible sur notre infanterie, qui se retire du champ de bataille.

Dans une rue transversale de Styring, qui descend sur le chemin de fer et remonte vers les bois, trois chasseurs à cheval gardent l'entrée du village, sentinelles placées là et oubliées depuis le matin. L'ennemi sort des bois... On distingue les lignes noires, qui s'engagent vers Styring, mitraillant et fauchant tout devant elles. La ruelle est déserte : deux ou trois fuyards seulement sortent des encoignures et se rejettent en arrière. Les Prussiens poussent un triple hourra. Alors les chasseurs se dressent sur l'étrier, tirent et foncent sur l'ennemi. Enfin, ils ont trouvé l'occasion de se battre et de mourir à leur tour.

Qui saura ces dévouements inconnus au coin d'une ruelle, au carrefour d'un bois ? Et qui a le temps de les remarquer, dans la débâcle qui étreint nos soldats de tous côtés !

En gravissant les pentes qui conduisent sur les derrières du Spickerenberg, on voit encore, à dix heures du soir, l'usine de Styring flamber au milieu de la nuit, et on entend la fusillade nourrie de la division Vergé qui couvre la retraite. L'incendie de cet édifice et de plusieurs maisons du village, la mousqueterie et le feu rapide de la 7e batterie du 17e d'artillerie éclairent seuls la gorge de la vallée où a lieu ce dernier combat et permet à la 8e batterie du même régiment, qui vient de se placer en ligne de la 7e, de pointer dans cette direction. Les collines voisines de cette gorge fument çà et là ; dans le noir de

la nuit, on aperçoit des points enflammés; ce sont des projectiles qui mettent le feu à l'herbe; puis, dans l'air, les lignes rougeâtres des obus qui montent et descendent.

Soudain, on voit les bois, au nord de Forbach, s'illuminer des éclairs de la fusillade. L'ennemi nous tourne. La retraite sur Saint-Avold est menacée.

A tout ce bruit, à toute cette clarté succèdent bientôt un silence et une obscurité profonde ; puis, tout à coup, on entend dans le lointain les hourras de l'armée prussienne, qui, comme nous allons le raconter dans le chapitre suivant, arrive par la route de Sarrelouis et répond par des hourras de victoire à ceux poussés par celle avec laquelle nos troupes viennent de se battre. Le colonel Beaudoin, n'ayant pas encore reçu d'ordre de retraite définitive, et pensant que les Prussiens chercheront à profiter de leur victoire en nous poursuivant, fait rester, pendant près d'une heure entière, les pièces en batterie, chargées à mitraille et pointées à trois cents mètres sur la gorge de Styring. Vers dix heures, les deux batteries reçoivent enfin l'ordre de regagner à travers champs la route de Sarreguemines, où elles arrivent à huit heures du matin.

Ainsi les Prussiens n'ont pu arriver ni dans Styring, ni sur le Spickerenberg, et pourtant, dans l'armée française, c'est un moment solennel de profonde tristesse pour nos braves troupiers, exténués et brisés par cette rude journée.

Bataille de Spickeren (6 août). — Les 4e et 5e escadrons du 12e dragons mettent pied à terre contre la gare de Forbach et défendent la route de Sarrebrück contre la division von Zastrow.

CHAPITRE XII

Défense de Forbach.

Importance de la position de Forbach. — La brigade Valazé. — Travaux du génie. — Reconnaissance du 12e dragons. — Première colonne ennemie repoussée. — La tranchée de la route de Sarrelouis. — Les 4e et 5e escadrons du 12e dragons. — Marche de la division von Zastrow. — Les dragons combattent pied à terre. — Défense héroïque. — Les réservistes du 2e de ligne. — Charge des dragons. — Leurs pertes. — La 5e batterie du 15e d'artillerie. — En retraite. — Défense des sapeurs du génie. — Le sous-lieutenant Guillaumin au passage du chemin de fer. — Les premiers obus prussiens sur Forbach. — La panique. — Départ du dernier train pour Metz. — Incendie de l'hôpital et de la gare. — Le

gendarme Willemann. — Rencontre du général de Castagny. — Arrivée du 60e de ligne. — Attaque du train. — Dans Forbach. — Infamie de Bazaine.

Il y avait en effet, pour le général Frossard, nécessité absolue de garder l'accès de Forbach par la route de Sarrelouis : l'ennemi pouvait en effet déboucher par là, grâce à un grand mouvement tournant, exécuté au-delà de la forêt de Styring; et cette manœuvre, ainsi que nous l'avons déjà annoncé, fut exécutée par la 13e division ennemie (général von Zastrow).

Le général Frossard avait d'abord confié la garde de ce debouché à la brigade Valazé (32e et 55e de ligne) ; depuis deux jours déjà, celle-ci était en très bonne situation à l'Ouest de Forbach, perpendiculairement à cette route venant de Sarrelouis que nous avions un grand intérêt à maîtriser. Elle fut maintenue dans cette division. Le général Dubost, commandant le génie du 2e corps, y avait fait exécuter par les travailleurs du 55e de ligne et la 9e compagnie de sapeurs du 3e régiment du génie, un retranchement rapide d'environ mille mètres de développement, barrant la route.

Le 6 août, aux premières lueurs du jour, soixante-quinze sapeurs de cette compagnie du génie partent sous les ordres du capitaine en second Picardat, pour continuer la construction, commencée la veille, de retranchements sur la route de Sarrelouis. Le capitaine Bodin demeure au camp avec le reste de la compagnie.

En même temps, le 12e dragons organise immédiatement des reconnaissances. Le 1er escadron, comme en l'a vu, est envoyé droit devant lui sur la route de Sarrebrück : le 2e sur celle de Sarrelouis, à gauche; les 4e et 5e sur celle de Sarreguemines, à droite.

Seul, le 1er escadron rencontre quelques éclaireurs et fait le coup de feu avec eux. Mais au bruit de la violente fusillade et des coups de canon, qui commencent à se faire entendre du côté de la frontière et qui indiquent un engagement général, les quatre escadrons se replient sur leur bivouac, en arrière du double champ de bataille de Spickeren et de Styring ; et là, ils attendent des ordres.

Il est dix heures du matin. Pendant plusieurs heures, la victoire semble nous devoir rester ; les attaques des Prussiens viennent se briser impuissantes contre les positions occupées par nos soldats

A ce moment on signale une reconnaissance ennemie dans la vallée de la Rosselle. Le capitaine Bodin déploie aussitôt ses soixante-quinze sapeurs en tirailleurs et rappelle le retranchement du capitaine Picardat pour renforcer sa ligne. L'ennemi, trompé par ce déploiement de forces et croyant avoir affaire à un parti plus nombreux, se retire sans attaquer.

La nécessité d'envoyer des renforts successifs au général Vergé, ayant, comme on l'a dit, forcé le général Frossard à découvrir ce débouché qui menace ses derrières, vers quatre heures du soir, le colonel Le Masson, chef d'état-major du génie du 2e corps, envoie la 9e compagnie du génie sur la route de Sarrelouis, occuper le retranchement élevé par le 55e de ligne, mais abandonné par ce régiment qui s'est porté sur Styring. Ce retranchement se trouve de chaque côté de la route, près du cimetière catholique, à quelques cents mètres en avant de la gare de Forbach.

De son côté, le lieutenant-colonel Dulac, du 12e dragons, reçoit l'ordre de se porter dans cette direction avec deux escadrons de son régiment, les 4e et 5e, et de reconnaître la route de Sarrelouis. Remontant la chaussée du chemin de fer, il la traverse auprès de Forbach et court sur la route de Sarrelouis. Mais il n'a pas fait deux kilomètres, qu'il rencontre une forte colonne prussienne, dont la pointe d'avant-garde a été contenue le matin par les sapeurs de la compagnie du capitaine Bodin. Nos dragons ont devant eux toute la 13e division prussienne, forte de quatre régiments d'infanterie, qui s'avance en masse serrée, précédée d'un régiment de uhlans et accompagnée de son artillerie.

Cette division, sous les ordres du général von Zastrow, est en route depuis le matin, et à deux heures et demie du soir, a franchi la Sarre au-dessus de Sarrelouis, au village de Wehrden, à huit kilomètres de Forbach, afin de prendre à dos l'armée française, qui se bat à Styring et à Spickeren.

Vouloir, avec deux cent cinquante cavaliers à peine, barrer le passage à huit ou dix mille hommes, serait de la folie. Aussi le lieutenant-colonel Dulac rebrousse-t-il chemin, et vient s'installer à la gauche de la compagnie du génie, qui s'est déployée en tirailleurs dans le retranchement barrant la route, sur une étendue de huit cents mètres environ.

Là, nos dragons, se souvenant « de leur ancienne manière de combattre, mettent pied à terre, résolus à fusiller tout ce qui passera à portée de leurs balles et à soutenir un assaut si on les attaque à la baïonnette. Les sapeurs du génie partagent leur héroïque résolution.

La colonne allemande doit passer tout près de ce retranchement pour filer sur Styring, point le plus rapproché de la bataille.

A six heures, les Prussiens se développent en avant du retranchement occupé par nos troupes et établissent une batterie à mille mètres; leurs tirailleurs arrivent à couvert par les bois et débouchent à quatre cents mètres des retranchements; ils s'installent dans un ravin à deux cent quarante mètres, où ils sont bientôt suivis par des colonnes d'infanterie, qui se portent de chaque côté de la route et commencent un feu des plus vifs.

Pendant plus d'une heure, les Allemands font d'inutiles efforts pour déloger nos soldats et sont tenus en respect. Nos rangs sont décimés, mais des centaines de Prussiens couchés autour du retranchement assailli, attestent l'énergie de la défense autant que celle de l'attaque.

Vers sept heures du soir, un détachement de deux cents hommes du 2e de ligne arrivant du dépôt, sous la conduite du sous-lieutenant Arnaud, pour rejoindre son régiment et qui vient de débarquer en pleine bataille, à Forbach, accourt renforcer la compagnie du génie, et perd dix des siens. Malheureusement les cartouches commencent à s'épuiser. Le lieutenant-colonel Dulac fait alors remonter ses deux escadrons à cheval, et, secondé par le commandant Jacques, pousse, dans le crépuscule, sur un bataillon ennemi, une charge des plus vigoureuses, lui sabre un grand nombre d'hommes, le disperse en partie, puis ramène ses cavaliers à leur rôle de fantassins.

Ces deux escadrons du 12e dragons éprouvent des pertes sensibles et comptent deux officiers tués : le capitaine adjudant-major de Cramayel et le capitaine commandant Dumont, plus dix-sept hommes. Blessés : les lieutenants Bruny, Sacquet, le maréchal-des-logis Hurault, et quatre hommes. Vingt-cinq chevaux ont été tués et cinq blessés. Le commandant Jacques a eu sa monture atteinte pendant la charge. Ainsi un dixième des deux escadrons est hors de combat. On remarquera que le nombre des tués est plus que double de celui des blessés.

La 6e batterie du 15e d'artillerie, sous les ordres du capitaine Calemard du Genestoux, a vigoureusement appuyé cette défense : vers six heures du soir, elle prend position en avant de la maison du maire de Forbach et tire une dizaine de projectiles sur des batteries de la division Zastrow, qui cherchent à tourner la ville en arrière de la gare. Ces batteries se retirent en voyant la position défendue. La 6e batterie ne quitte son poste que vers dix heures du soir, pour suivre le corps d'armée qui se rallie à Sarreguemines.

La 10e batterie du même régiment, capitaine Petelle, qui se trouve en arrière de la 6e batterie, n'est pas engagée et suit celle-ci dans son mouvement de retraite.

— Le général Frossard compte sur la coopération de la division Metman du 3e corps, de ce côté. Pour hâter son arrivée, il adresse, à quatre heures, la dépêche télégraphique suivante, très instante, au commandant de cette division : « Si le général Metman est encore à Bening, qu'il parte immédiatement pour Forbach. » Mais Bazaine, qui trahit déjà, retarde à dessein le départ des renforts. Il envoie seulement la brigade de dragons du général de Juniac, et comme ce n'est pas de cavalerie que le général Frossard manque, comme cette brigade encombre la route qu'il importe de tenir libre pour l'artillerie de réserve et le service des ambulances, le chef du 2e corps doit la faire rétrograder sur Bening.

— Il est huit heures du soir. La nuit est venue : la canonnade faiblit du côté de Styring et de Spickeren, et va s'éloignant et s'affaiblissant encore sur la droite, dans la direction de Sarreguemines ! A n'en pas douter, les Allemands sont victorieux et repoussent l'armée de Frossard.

Pour ne pas être écrasé par un retour offensif d'une forte portion de l'armée allemande, le lieutenant-colonel Dulac songe à se retirer et à rallier, s'il est possible, les deux ou trois escadrons du régiment qui, tout l'après-midi, immobilisés à leur bivouac par la nécessité de surveiller certains points, n'ont pu prendre part à la lutte glorieuse soutenue par leurs camarades.

Au sortir de Forbach, et un peu plus loin que la gare, le chemin de fer forme une haute chaussée qu'on traverse par plusieurs passages voûtés. La vaillante petite troupe, que commande le lieutenant-colonel Dulac, rallie les deux cents hommes du 2e de ligne, ramasse ses blessés, et, cavalerie en queue, quitte, en combattant encore, la position qu'elle a si bravement défendue, et se dirige en ordre parfait vers un de ces passages voûtés.

Les Prussiens, voyant le feu éteint sur ce point, y portent aussitôt plusieurs pelotons qui occupent la place abandonnée par les dragons et le 2e de ligne.

La compagnie du génie, occupée à résister à l'attaque de front, ne s'aperçoit du départ des dragons et de l'arrivée de l'ennemi sur son flanc gauche, que lorsqu'elle reçoit des coups de fusil de ce côté. A ce moment, la droite commence à être débordée, les munitions s'épuisent. Il est impossible de tenir plus longtemps. Les ailes battent d'abord en retraite et le centre suit le mouvement.

Le capitaine Bodin rallie sa compagnie à l'entrée de Forbach. Il fait placer sur la chaussée du chemin de fer, les quelques hommes auxquels il reste encore des cartouches, pour protéger leurs camarades occupés à construire une barricade sous un des ponts de la voie ferrée, à côté de celui où vient de s'engager le détachement du lieutenant-colonel Dulac.

Les Prussiens s'avancent jusqu'à cette barricade, mais reçus par les coups de feu dont la compagnie dispose encore et par le cri : « A la baïonnette ! » ils se retirent.

La compagnie, protégée par les retranchements, puis par la nuit qui est épaisse, a pu, sans éprouver de grandes pertes, lutter pendant deux heures et demie contre des forces bien supérieures et arrêter, avec les dragons et les fantassins du 2e de ligne, l'ennemi assez longtemps, pour l'empêcher d'inquiéter la retraite du corps d'armée, qui lui doit ainsi son salut

Le sergent Bordel-Peroncel et le fourrier Dupont ont été blessés. Le sergent-major Bourras est décoré de la médaille militaire, pour sa belle conduite.

— De son côté, le détachement du lieutenant-colonel Dulac est arrivé au passage voûté du chemin de fer. L'infanterie passe la première ; les dragons la suivent. Mais le lieutenant-colonel arrête le dernier peloton, commandé par le sous-lieutenant Guillaumin :

« Lieutenant, dit-il, vous resterez sous cette voûte, coûte que coûte, vous en défendrez l'entrée à l'ennemi, et vous ne quitterez pas votre poste, avant vingt minutes, une demi-heure. — Oui, mon colonel. »

Ce jeune officier fait aussitôt volte-face, met pied à terre avec ses braves cavaliers et barricade l'entrée de la route avec quelques charrettes, qui se trouvent là. On lui apporte un sac de cartouches ramassées dans un hôpital voisin, où déjà commencent à affluer les blessés de la bataille, et il attend.

Les Prussiens, qui nous suivent de près, l'attaquent bientôt à coups de fusil, et font mine de vouloir enlever la barricade. Il répond par une vive fusillade et leur ôte le désir d'approcher de trop près. Pendant près d'une demi-heure, sa fière attitude les contient. Puis, quand il juge les escadrons à l'abri de toute atteinte de l'ennemi, il remonte à cheval, traverse avec ses douze ou quinze cavaliers, les abords de Forbach, poursuivi par les balles allemandes et rejoint la colonne, sur la route de Sarreguemines.

Tel fut le combat de Forbach, épisode inaperçu de la double bataille de Spickeren et de Styring !

On a peine à concevoir que si peu de monde ait pu tenir cette tranchée contre de grosses forces. L'ennemi avoua qu'il avait des masses disproportionnées, et que les dragons du 12e régiment, soutenus par une poignée de fantassins, firent des prodiges de valeur.

En résumé, deux cent cinquante dragons, cent cinquante sapeurs du génie et deux cents soldats du 2e de ligne luttèrent pendant près de trois heures contre trois bataillons du 55e régiment prussien, un bataillon de chasseurs et le 15e régiment.

Soit, six cents Français contre cinq mille Allemands ou une brigade, et l'autre brigade de cette 13e division von Zastrow suivait à distance. Et comme nous l'avons déjà dit, les Allemands rendirent hommage à l'héroïsme de la poignée de braves, qui arrêta longtemps cette avant-garde de cinq mille combattants.

— Aussitôt après la retraite du commandant Dulac, l'artillerie prussienne gagne la crête, ses obus tombent sur Forbach même et sur les derrières des troupes qui défendent encore Styring.

A huit heures du soir, les premiers projectiles lancés par les canons ennemis viennent s'abattre sur Forbach.

La panique s'empare alors des habitants, qui font à la hâte des paquets de leurs objets les plus précieux. L'épouvante est à son comble, les boutiques, les portes se ferment.

Les quelques officiers restés aux bagages interrogent du regard les hauteurs prussiennes, qui s'avancent en France, en face de Forbach et s'étendent sur une longueur de trois lieues, à deux cents mètres de hauteur, couronnés de bois touffus. Un certain mouvement se fait sous le feuillage :

C'est l'ennemi sans doute ?

Les blessés, les infirmiers, les officiers, les soldats du train ou d'escorte, les gendarmes, cherchent des fusils et s'apprêten à un terrible inconnu.

Des femmes s'enfuient déjà, traînant leurs enfants, un paquet de hardes sous les bras, vers les montagnes françaises, qui s'étendent jusqu'à Sarreguemines. D'autres vont gagner le chemin de fer où un dernier train doit partir pour Metz.

A la gare, c'est un affreux encombrement, on s'écrase pour partir. Impossible de penser à prendre des billets.

A peine les portes sont-elles ouvertes qu'une trombe humaine fait irruption sur le quai. En un instant les wagons sont remplis d'une foule apeurée. Les femmes gémissent, les enfants poussent des cris perçants et le train part, à grande vitesse, au milieu de la désolation universelle.

Un coup de canon part aussitôt, non loin de la gare. Dans les bois voisins, qui, par une bizarrerie étrange, sont prussiens tout en étant enclavés dans le territoire français, on aperçoit entre les arbres, des masses profondes, précédées de uhlans armés de leurs longues lances.

On dirait que cette détonation a été un signal. Une ligne de feu court le long de la montagne noircie, la mitraille prussienne salue le train au passage, mais sans l'atteindre.

Un convoi du génie, qui veut à son tour passer sur la voie ferrée, est criblé.

Au-dessus de la gare jusqu'à Merlebach, les feux de mousqueterie se déchaînent avec une effrayante rapidité.

Dans la nuit, on aperçoit les sillages des obus qui fouillent tous les replis du terrain.

Forbach prend feu : l'hôpital et la gare du chemin de fer sont les premiers atteints. A travers l'obscurité, on voit un vaste rideau de flamme et de fumée s'étendre au-dessus de la ville

Les obus et la mitraille pleuvent dans les rues, broyant les fourgons, achevant les blessés dans les trains d'ambulance. Les soldats de garde au chemin de fer, des artilleurs et des hommes de différents corps se retirent dans la direction de Sarreguemines.

Une panique insensée, effroyable, s'empare des habitants Ces malheureux désertent leurs maisons et s'élancent en courant vers les hauteurs boisées qui dominent Forbach au Sud. Rien ne les arrête dans leur course désespérée ; ni les obus qui éclatent à leurs pieds et tuent les fuyards, ni les balles qui pleuvent sur les chemins, déchirant les feuilles et cassant les branches des arbres. Une femme, affolée de terreur, laisse même tomber son enfant qu'un soldat du 66e ramasse et met sur une charrette, en disant : « Je ne puis pourtant pas élever ce môme-là ! » Et le pauvre troupier semble quitter à regret ce petit être auquel il vient de sauver la vie.

Toute cette cohue de fuyards s'avance à travers les terres labourées et les bois. Quelle marche sinistre ! Il y a là des familles entières avec des enfants en bas âge, des vieillards infirmes, qui se traînent clopin-clopant, puis un grand nombre de soldats isolés appartenant à différentes armes.

Citons la belle conduite du gendarme Willemann de la brigade de Forbach. Au moment du bombardement de cette localité, ce brave homme n'a songé qu'à mettre en sûreté sa femme et ses deux enfants. Dès qu'il les a conduits au village voisin de Folckling, il retourne aussitôt à Forbach et, se glissant furtivement dans la maison de la gendarmerie, fait

vivement un paquet de ses vêtements, prend deux chevaux à l'écurie et part ventre à terre.

Il était temps; déjà des uhlans remontaient la Grande Rue, la lance en arrêt.

— Guidés par les lueurs de la colonne de feu qui s'élève de Forbach, les habitants fugitifs continuent leur fuite dans la direction de Puttelange. Un peu avant la station de Farschwiller, rencontre de la division de Castagny (3e corps), qui a fait de nombreuses marches et contre-marches, se dirigeant au jugé du côté où le canon se fait entendre. Il est dix heures du soir.

« Où s'est-on battu ? demande le général. — A Forbach. — Et nous les avons repoussés ? — Hélas ! »

— Outre la brigade de dragons de Juniac, qu'on ne put utiliser, vu la configuration du terrain, Bazaine, de ses quatre divisions d'infanterie, ne se décida à envoyer au secours de Frossard qu'un seul régiment, le 60e de ligne, qui encore arriva trop tard pour prendre part à la lutte.

Ce régiment, qui appartenait à la 1re division du 3e corps, général de Brauer, était campé le 6 août à Saint-Avold contre la gare. Vers quatre heures du soir, il reçut l'ordre de partir par chemin de fer sans bagages ni chevaux.

Un train se prépare aussitôt. Le 1er bataillon et deux compagnies du 2e partent à cinq heures et demie dans la direction de Forbach, sous les ordres du colonel Boissie, un vigoureux soldat s'il en fut.

Arrivée à un kilomètre environ de Forbach, cette colonne est assaillie par de nombreux coups de feu tirés sur la machine. Il fait nuit noire. Les troupes descendent rapidement du train. Elles sont à proximité de l'ennemi, dont elles entendent les commandements et les ordres donnés à haute voix.

Nos soldats continuent alors leur route à pied, traversent Forbach et vont s'établir à un kilomètre en avant sur la route de Sarreguemines, où ils se mettent à la disposition du général Vergé, qui leur fait couvrir la retraite du 2e corps jusqu'à cette ville.

La deuxième colonne du 60e de ligne, sous les ordres du commandant Servel, était partie de la gare de Saint-Avold vers six heures du soir. Entre les stations de Cocheren et de Morsbach, des signaux avertissent le train de s'arrêter. La colonne descend et se dirige, à son tour, sur Forbach par la route sur laquelle cheminent les régiments de la division Metman, qui se dirigent vers Sarreguemines.

Cette deuxième colonne s'arrête à Forbach, pour attendre des

ordres et afin de chercher des renseignements sur le passage de la première fraction du 60e. Tout manque. La troupe du commandant Servel bivouaque alors dans les rues où les Prussiens n'ont pas encore osé s'aventurer, à l'exception de quelques uhlans qui se sont repliés aussitôt à la vue des pantalons rouges.

Au jour, la colonne part sur Sarreguemines et suit la grande route jusqu'à ce village de Grosbliederstroff, rejoint le 2e corps et la tête de son régiment à Puttelange ; de là elle se réunit à la division Metman et ensuite à sa propre division.

Le 7 août seulement au matin, une heure après le départ de la deuxième colonne du 60e de ligne, Forbach fut occupé par la division prussienne de von Zastrow, où elle ne trouva que de nombreux blessés, quelques voitures de bagages, ainsi qu'un équipage de ponts envoyés de Metz, sans attelages.

— Si, dans cette néfaste journée du 6 août, Bazaine avait envoyé à temps des renforts, et il le pouvait, notre 2e corps culbutait dans la Sarre toutes les troupes ennemies qui avaient traversé cette rivière : la 13e division prussienne était coupée et prise ; la Ire armée était désorganisée et une partie de la IIe entamée. L'échec subi à Frœschwiller le même jour était compensé.

Mais Bazaine, l'homme des spéculations basses et des lâches machinations au Mexique, Bazaine, le mauvais génie de la France, qui flairait déjà les catastrophes et se préparait à en tirer parti, avait son plan.

Il comptait que Frossard, très en flèche, serait culbuté par l'ennemi et que lui, Bazaine, recueillant ce corps d'armée en retraite, arrêterait la poursuite des Prussiens, leur infligerait un rude échec avec des troupes fraîches et aurait toute la gloire de la journée, avec la satisfaction d'avoir laissé écraser un général dont la faveur l'offusquait.

Il conserva donc ses troupes sous sa main et n'envoya que le secours dérisoire d'une brigade de dragons.

Pendant ce temps, le 2e corps s'épuisait dans une lutte acharnée ; plusieurs fois il repoussa l'ennemi dans les bas fonds. A sept heures du soir, nos troupes victorieuses étaient maîtresses de la situation.

Mais nous étions tournés. Aucune division de Bazaine n'était venue au canon. Nous étions forcés de nous replier, mais rien n'était désespéré.

Le 2e corps était intact ; on pouvait se masser sur les magnifiques positions de Calenbronn, appeler à soi la garde, le

3e corps, les renforts, et infliger peut-être, à notre tour, un sanglant échec à l'ennemi.

Mais Bazaine, qui voulait rester seul maître et maître absolu de l'armée, ne fit pas occuper, par ses divisions fraîches, la position de Calenbronn et rendit impossible, par ce fait, le ralliement de Frossard sur ce point.

Et l'armée se replia sur Metz.

L'odieuse conduite du maréchal ne passa point inaperçue dans l'armée. Les uns voulurent y voir une preuve d'hostilité ou de jalousie contre le général Frossard ; les autres crurent à une sorte de rancune contre le chef de l'État ; les soupçons allèrent plus loin encore, et l'on pourrait citer tel grand personnage du quartier impérial, qui s'écria devant plusieurs témoins : « *C'est à croire que Bazaine trahit.* »

CHAPITRE XIII

La retraite sur Sarreguemines.

Belle conduite des troupes du 2e corps pendant la journée du 6 août. — Pertes du 2e corps. — Pertes des Allemands. — Retraite des 1rs et 2e divisions du 2e corps. — Le premier campement. — Marche dans l'obscurité. — Le 1er bataillon du 8e de ligne, à l'arrière-garde. — Marche du 5e chasseurs à cheval. — Retraite de la division de Laveaucoupet. — Belle tenue des troupes. — Le colonel Zentz du 63e de ligne. — Traits de courage des soldats Kræuter, Deymiers et du sergent Morizur du 63e de ligne. — Retraite du 10e bataillon de chasseurs. — A Grossbliederstroff et à Bœhren. — Distribution de cartouches. — A Sarreguemines

Le 2e corps, abandonné par Bazaine, ne fut nullement démoralisé. La population civile de Forbach, comme on l'a vu, fuyait épouvantée ; mais la troupe resta ferme et ne céda le terrain, malgré les ordres, qu'avec désespoir et la rage au cœur de quitter ses positions.

La *relation prussienne* avoua elle-même que des groupes obstinés tiraillèrent encore dans la nuit.

D'autre part, le général Frossard ne perdit pas un seul canon. Dans cette retraite générale, quelques voitures de bagages, ainsi qu'un équipage de ponts, nous l'avons déjà dit, furent abandonnés, mais ce fut tout.

Les troupes du 2e corps, dans cette sanglante journée, s'étaient remarquablement conduites. Si la 3e division (de Laveaucoupet) avait eu à supporter la plus grande part du poids de

la lutte, en contenant par son énergique résistance les troupes considérables qui l'assaillirent, toutes avaient combattu avec une grande valeur pendant douze heures, sans repos, sans avoir pu prendre de nourriture.

L'ennemi s'était trouvé impuissant à les déloger de leurs positions ; celles-ci, à dix heures du soir, étaient encore sensiblement les mêmes que celles occupées le matin.

L'artillerie du 2e corps, pendant toute la durée du combat, avait fait noblement son devoir ; ses batteries étaient restées en position partout, jusqu'au dernier moment, pour assurer la retraite.

Les officiers et les troupes du génie avaient pris une part active au combat, notamment sur l'Eperon de Spickeren et au retranchement de la route de Sarrelouis.

Il n'y avait eu aussi que des éloges à donner à l'attitude de notre cavalerie et au service de nos ambulances, dont plusieurs durent être laissées dans les villages et à Forbach.

Nos pertes étaient graves : 37 officiers tués, 168 blessés, 44 disparus ; 3829 sous-officiers ou soldats tués, blessés ou disparus. En tout, 4078 hommes hors de combat. La moitié au moins portait sur la 3e division, qui, à elle seule, perdait 163 officiers et 1800 soldats tués ou mutilés par les projectiles.

Les pertes des Prussiens furent énormes et dépassèrent de beaucoup les nôtres. Leur 5e division seule (IIIe corps) eut au moins deux mille hommes tués ou blessés. La perte de la 14e division (VIIe corps) ne fut pas moindre. Eux-mêmes avouèrent 223 officiers et 4648 hommes hors de combat.

Quelques compagnies allemandes perdirent près de la moitié de leur effectif. Ainsi la 5e compagnie du 48e Rhénan, qui était allée au feu avec 250 hommes, en revint avec 129 ; la 1re compagnie du 8e de Brandebourg, c'est-à-dire du régiment même du Roi, laissa dans cette journée 107 hommes sur le carreau. Le 12e grenadiers eut, à lui seul, 32 officiers et huit cents hommes mis hors de combat. Le 40e régiment (16e division, VIIIe corps) eut aussi beaucoup à souffrir.

Dans l'attaque de von Steinmetz sur Spickeren, ses réserves avaient beaucoup souffert des balles françaises jusqu'à distance de 2800 mètres. La poursuite était impossible ; les troupes allemandes, harassées de leur sanglante victoire, étaient épuisées de fatigue.

Ainsi donc, le 2e corps français s'était battu pendant douze heures, un contre deux et demi et avait infligé à son ennemi plus de pertes, qu'il n'en avait subies lui-même.

— Le général Frossard avait donné à sa ligne de retraite, la

direction de Sarreguemines. En faisant une retraite latérale, il démasquait les divisions du 3e corps, qui devaient se trouver en arrière de lui ; il retarderait nécessairement ainsi la marche ultérieure de l'ennemi, qui rencontrerait sur son front les divisions et aurait le 2e corps sur son flanc gauche. Il opéra ce mouvement, en se couvrant par la division de Laveaucoupet et il ne l'exécuta qu'à dix heures et demie du soir.

Les 1re et 2e divisions se retirèrent les premières, évacuèrent Styring-Wendel, et se rallièrent en silence sur le plateau d'Œtingen, où le 12e bataillon de chasseurs était resté comme suprême réserve. Là, quelques heures de repos furent accordées à nos malheureux soldats à demi morts de fatigue et qui s'étaient battus à jeun pendant plus de douze heures.

Peu à peu, les débris des régiments se concentrent. Le tumulte est fini; quelques hennissements, deux ou trois voix dans l'ombre, un feu mourant qui n'est plus que cendre : c'est tout ce qui, dans cette nuit, trahit le campement.

Devant nous, une colonne rougeâtre de feu qui s'éclaircit et s'obscurcit alternativement. C'est Forbach incendié et les derniers roulements de la fusillade intermittente.

Contre des chariots du pays tout attelés, un groupe de femmes et d'enfants échappés de cette localité, sans ressources, se serrent et parlent à voix basse dans leur patois. Les soldats manquent de pain : pas une goutte d'eau ; les sacs, les bidons, tout est resté sur le champ de bataille.

On s'étend sur la terre humide, cherchant à dormir; on a les oreilles pleines du sifflement des obus entendus toute une longue journée.

— La route de Saint-Avold étant interceptée, par suite de l'occupation de Bening, village sur lequel les Prussiens se sont avancés dans la soirée, en même temps qu'ils attaquaient Forbach, le général Frossard, comme on l'a vu, a ordonné la retraite du 2e corps sur Sarreguemines.

Bientôt les troupes se remettent en marche. La route de Forbach est coupée : comme il y a même lieu de craindre que les Prussiens, en se rabattant sur la route de Sarreguemines à cette dernière localité, n'aient rendu inutile le long détour que l'on va faire, le général Frossard, pour plus de sûreté, ordonne de prendre un chemin de traverse par Bousbach, Calenbronn et Welferding : c'est une voie mal entretenue, étroite, pleine d'ornières, encombrée d'artillerie, de chariots, de vivres et de voitures de blessés ; à chaque cahot, ceux-ci ne peuvent retenir leurs gémissements ou leurs plaintes. Cette

litanie funèbre et monotone redouble la tristesse de la nuit et la rage de la déroute.

Tout cet immense convoi s'allonge forcément au passage des petits ponts jetés sur les ruisseaux, dans les rues étroites des villages. Sa marche est très lente.

Afin d'éviter l'encombrement de cette route, les régiments formés en colonnes marchent à travers champs.

C'est la retraite de Metz qui commence.

Le 67e de ligne, la gauche en tête, forme tête de colonne; puis viennent une batterie d'artillerie et des chasseurs à pied. Cette marche est des plus pénibles pour des hommes qui se sont battus toute la journée et ont marché toute la nuit.

Au point du jour, le général Bataille vient donner l'ordre au 1er bataillon du 8e de ligne, qui est à la queue de ce régiment, de former l'avant-garde et de ne se replier qu'après le passage du dernier canon.

Le capitaine Francot, qui commande ce bataillon, est obligé de l'arrêter pour laisser passer l'artillerie, toute la cavalerie, et se trouve bientôt à deux heures de marche, en arrière de tout coup organisé. Le bataillon s'attend à être attaqué par la cavalerie et l'artillerie légère prussiennes : on se replie en bon ordre, en se gardant avec soin, mais la marche des éclaireurs dans les terres labourées est si pénible, qu'on doit renoncer à se couvrir ainsi. L'ennemi n'inquiète pas la marche. Dans cette retraite, le sous-lieutenant Reynes, du 8e de ligne, est dangereusement blessé d'une chute de cheval.

Vers quatre heures, on fait halte quelques instants, pour distribuer des cartouches et faire le café.

L'artillerie, qui a pris le chemin de traverse passant à Ellingen, marche sans encombres vers Sarreguemines.

— Pendant la première partie de la retraite de Forbach sur Œtingen, les 1er, 2e et 5e escadrons du 5e chasseurs à cheval, ont suivi, dans son mouvement rétrograde, la 1re division. L'encombrement de la route, où toutes les troupes s'entassent, est tel, que la cavalerie est obligée de marcher en colonne par un, quand toutefois cela est possible.

Arrivé sur le plateau d'Œtingen, où le matin encore était campée la division Bataille, le colonel de Séréville rallie une partie du régiment et se dirige à travers champs sur un groupe de maisons, où il prend un guide, afin de se faire conduire à Sarreguemines par des chemins de traverse.

La route la meilleure, celle de Grosbliederstroff est, en effet, selon toute probabilité, occupée par l'ennemi, et celle de

Bousbach est encombrée par toutes les voitures du corps d'armée.

Malheureusement la confusion et l'obscurité sont telles, qu'une centaine de cavaliers à peine, la plupart du 1er escadron, peuvent suivre le colonel de Séréville.

Le reste du régiment suit, avec l'infanterie et l'artillerie, la route de Bousbach.

— De son côté, la division de Laveaucoupet avait reçu, à dix heures et demie du soir, l'ordre de suivre la retraite des deux autres divisions, en se portant d'abord sur les plateaux de Bœhren et d'Œtingen.

Ce mouvement s'exécute lentement, sans qu'un seul coup de fusil soit tiré de part ni d'autre.

Braves et héroïques soldats ! Ils ont fait leur devoir jusqu'au bout, bravant, presque sans défense, un épouvantable feu de mousqueterie et de mitraille. La France leur doit à tous, morts ou vivants, une éternelle reconnaissance.

Les officiers marchent, le sabre crispé au poing, les larmes roulant aux yeux ; beaucoup se traînent péniblement.

Les vieux sous officiers, calmes et stoïques, ordonnent d'une voix brève de ne pas accélérer le pas et de garder les rangs. Les soldats obéissent et la retraite se fait en très bon ordre. Les uhlans agissent prudemment de ne pas poursuivre ces vaillants. Ils seraient trop rudement reçus.

Le 63e de ligne couvre la retraite de la 3e division. Pendant la bataille, cette phalange de héros et son digne chef, le colonel Zentz, ont excité l'admiration de tous.

A la fin de la journée, ce brave officier supérieur a fait jalonner avec les sacs, que son régiment a posés pour marcher à l'attaque des bois, une dernière ligne de défense, derrière laquelle les hommes se sont couchés à plat ventre. Seul debout, derrière cette ligne improvisée, le colonel Zentz se promène, surveillant attentivement les mouvements de l'ennemi. Tout à coup, on le voit chanceler, puis tomber brusquement à terre de toute sa hauteur.

Le régiment pousse un cri : « Le colonel est tué ! » Mais lui, se relevant froidement : « Ce n'est rien ! » dit-il en ramassant son képi, et il reprend sa promenade. Il a été atteint en pleine poitrine par une balle morte heureusement, dont le choc l'a jeté par terre, sans lui faire aucune blessure.

Parmi les nombreux traits d'éclat accomplis ce jour-là par les soldats du 63e de ligne, citons les trois suivants :

— Le soldat de 1re classe Krœuter, couché tout à l'extrémité de l'Eperon, encrasse plusieurs fusils à force de faire feu et tire

consciencieusement en ajustant bien son homme. Rarement il manque son but. A un moment, une balle lui fait à l'épaule une légère blessure. Sans se déranger, Krœuter continue à tirer, mais bientôt une nouvelle balle lui enlève son képi avec une forte mèche de cheveux et un morceau de peau : le brave soldat trouve que ce n'est encore rien. Toutefois, comme le sang, qui coule de sa blessure, l'empêche de viser, il prie le lieutenant de Virieu, qui est à ses côtés, de lui arranger son mouchoir autour de la tête, ce qui est fait aussitôt. Krœuter se remet à fusiller les Prussiens de plus belle.

Peu après, comme il est en joue, une troisième balle vient lui briser les doigts de la main droite. Cette fois, le vaillant Alsacien se fâche tout rouge : d'un bond il est sur ses pieds, et frappant le sol avec la crosse de son fusil, tandis que sa main mutilée se tend menaçante vers l'ennemi, il s'écrie : « Ah çà, nom de D..., on tire donc toujours sur le même ici ! »

Il faut un ordre formel de son capitaine pour que Krœuter, qui veut quand même continuer à combattre, quitte la place et aille se faire panser.

— Le soldat de 2e classe Deymiers est admirable de sang-froid, tout le temps de l'action. Il ajuste sa hausse et vise avec le même calme qu'à un exercice de tir : « Il était réellement superbe et jamais je n'ai vu de plus admirable soldat ! » s'écriait, le soir de la bataille, le capitaine Gerboin, qui l'avait vu combattre à côté de lui, pendant toute la durée de la bataille.

— Le sergent Morizur, comme nous l'avons déjà raconté précédemment, se signale par un trait splendide de dévouement.

Voyant tomber blessé son capitaine Le Joindre, ce brave sous-officier sort du bois dans lequel il est déjà rentré, et, sans s'inquiéter des balles, qui font rage en cet endroit, il va vers son chef, le ramasse et le charge sur ses épaules. Mais, presque aussitôt il le laisse retomber. Morizur vient d'avoir le poignet fracassé par une balle ; presque au même instant, trois autres projectiles l'atteignent encore : un lui brise le coude, un autre lui traverse l'épaule, le troisième lui laboure la cuisse gauche.

Se voyant dans l'impossibilité de sauver son capitaine, Morizur n'a plus qu'une idée, rejoindre sa compagnie, et il se dirige péniblement vers le bois. En y rentrant, il se trouve face à face avec un officier prussien qui, lui mettant son revolver sur la figure, lui dit en français : « Sergent, rendez-vous prisonnier de guerre ou je vous brûle la cervelle. »

Morizur refuse, mais l'officier prussien, voyant qu'il est blessé et incapable de résistance, au lieu de respecter tant de vaillance, le saisit au collet, et avec une chevalerie toute teutonne, le jette brutalement à terre.

Peu après, l'intrépide sergent est frappé à la tête par une cinquième balle. Relevé le lendemain de la bataille par les Prussiens, il est porté à l'hôpital de Sarrebrück, où on lui fait l'amputation du bras droit. Renvoyé ensuite en France, il va, vers la fin de janvier 1871, rejoindre, à Cette, le dépôt de son régiment, où la première chose que fait cet homme d'élite est de demander à repartir pour combattre de nouveau. De pareils actes se passent de tout commentaire.

Malade encore, il écrit à son capitaine :

« Mon capitaine, je crois n'avoir pas encore assez mérité de « la Patrie, et je ferai tout mon possible, pour pouvoir entrer « encore dans l'armée active. J'ai déjà demandé de partir une « fois depuis mon arrivée au dépôt, mais le major m'a toujours « refusé. »

Morizur avait alors vingt-quatre années et demie de services, et était médaillé depuis longtemps. Ce fut seulement par décret du 8 septembre 1872, qu'il reçut la croix de chevalier de la Légion d'honneur qu'il avait si noblement gagnée. Il est mort en 1884, à Plouider (canton du Lesneveu, Finistère).

— En même temps que le 63e de ligne, les chasseurs à pied du 10e bataillon soutiennent la retraite de la division, sous la protection de l'artillerie, qui tire sur le bois où sont les Prussiens, car ceux-ci n'osent en sortir, pour entrer dans Spickeren qu'ils croient toujours occupé.

Vers dix heures et demie du soir, les chasseurs à pied évacuent le village et se dirigent sur Forbach, où ils arrivent vers minuit et trouvent cette localité complètement évacuée ; ils passent la nuit dans la gare.

Au jour, avant l'arrivée de l'ennemi, qui est signalé par les habitants, le 10e bataillon de chasseurs, réduit à moins de quatre cents hommes et n'ayant plus de cartouches, réussit, conduit à travers bois par un guide, à rallier dans l'après-midi du 7, le 2e corps à Puttulange.

— Pendant ce temps, les troupes de la 3e division se sont ralliées en avant de Spickeren, sur les hauteurs où elles étaient campées le matin. La retraite commence bientôt et s'effectue en bon ordre. Le 40e de ligne arrive par la traverse à Alsting vers onze heures du soir. Là, on prend deux heures de repos, et, vers une heure du matin, on se remet en marche vers Sarreguemines.

En passant à Grossbliederstroff, situé sur la route de Sarreguemines, une alerte a lieu : on croit ce village occupé par la cavalerie prussienne : un détachement du 40e de ligne est envoyé en reconnaissance, et ne trouve rien. Le village a été occupé, quelques heures auparavant, par plusieurs uhlans, qui se sont retirés à notre approche.

Les trois autres régiments de la 3e division se sont dirigés sur Bœhren, où ils croient pouvoir camper. Là, on fait l'appel des compagnies et l'on constate les pertes de la journée ; mais bientôt on reçoit l'ordre de se remettre en route et de chercher à gagner la route de Sarreguemines. Le 2e de ligne est commis à la garde de l'artillerie.

Le manque de direction de la colonne, et l'obscurité de la nuit amènent au bout de peu de temps un grand décousu dans la marche; les différents corps se rencontrant dans des chemins peu praticables et non reconnus, il en résulte un mélange préjudiciable au bon ordre.

Enfin, au point du jour, après une marche de nuit très pénible, on atteint la route de Forbach à Sarreguemines tracée entre deux hauteurs et où défile l'arrière-garde de la division Vergé.

Le bruit se répand que Forbach est occupé par les Prussiens et que ceux-ci, en outre, se sont montrés la veille à Grossbliederstroff et qu'ils viennent d'entrer probablement à Sarreguemines.

La division Vergé, à ces nouvelles, gagne les hauteurs au Sud de la route, pour s'y défendre en cas d'attaque et suivre une autre direction.

Pendant un temps d'arrêt assez long sur la route, le général de Laveaucoupet donne l'ordre aux chefs de corps de prendre des cartouches à l'artillerie et de les distribuer aussitôt dans les rangs, afin de les compléter, à quatre-vingt-dix par homme. Cette précaution est excellente, car la plupart des soldats ont brûlé toutes leurs cartouches pendant la bataille de la veille.

La marche reprend. En tête s'avance le 2e bataillon du 2e de ligne, sous les ordres du commandant Gayraud. Les hommes, sans sacs ni effets de campement, marchent toute la nuit à jeun, sans prendre un instant de repos, dans la direction Est de Spickeren, parallèlement aux têtes de colonnes ennemies.

En arrivant à Grossbliederstroff, légère panique, où les hommes tentent de se débander; mais les officiers, faisant preuve d'une grande énergie, les maintiennent et les ramènent en avant.

— La petite colonne de chasseurs du 5e régiment, conduite par le colonel de Séréville, a, pendant ce temps, rapidement dépassé les têtes de colonne du 2e corps. Marchant aux plus vives allures, elle traverse Bœhren Lixing, Rouhling et rejoint à Welferding, la route impériale n° 61 de Sarreguemines à Sarrebrück. Arrivé dans cette dernière ville à une heure du matin, le colonel de Séréville y trouve le général Frossard, qui lui donne l'ordre de l'escorter jusqu'à Woustwiller, et à trois heures du matin les chasseurs s'établissent au bivouac, dans une prairie au Nord-Ouest de ce village.

De Spickeren à Sarreguemines, il y a treize kilomètres, et de Forbach, dix-huit. La retraite s'est faite dans un ordre excellent. Les soldats, du reste, sentaient qu'ils n'avaient pas été battus, mais seulement forcés de reculer devant le nombre.

CHAPITRE XIV

A Sarreguemines

La brigade Lapasset. — Sa composition. — Sarreguemines. — Arrivée du 3e lanciers et du 97e. — Le gamin et le uhlan. — Un brave douanier. — Le 84e de ligne. — La pluie. — Suppression des shakos. — Le camp de Lixing. — Un dîner interrompu. — Marche de nuit sous la pluie. — Bivouac dans les champs. — A Neukirchen. — Coups de feu aux avant-postes. — Départ du 5e corps sur Bitche. — Le grand convoi. — Arrivée de la division Montaudon. — Alerte de nuit. — Toujours la pluie. — Le village de Neukirchen est fortifié. — Reconnaissances de uhlans. — Les Prussiens à Grossbliderstroff. — Attaque du grand convoi. — Les deux gendarmes et le chasseur. — Une grosse caisse blessée. — Le canon de Forbach. — Impatience des soldats. — On attend des ordres. — La brigade Lapasset rentre à Sarreguemines. — Départ de la division Montaudon. — Les grand'gardes de Welferding. — La brigade Clinchant. — Une estafette. — Le commandant de Crény. — Le général Frossard. — Les premiers blessés. — Les ambulances. — La retraite. — Les régiments du 2e corps. — Des héros inconnus. — Gaieté des soldats. — Marche sur Puttelange. — Panique à Sarreguemines. — Départ de la brigade Lapasset. — Réservistes et détachements du 5e corps ralliés. — Les Prussiens à Sarreguemines.

Arrivé dans la nuit du 6 au 7 août à Sarreguemines, le général Frossard y fut informé des résultats de la bataille de Frœschwiller.

Cette ville n'était plus occupée que par la brigade Lapasset du 5e corps, que le général de Failly y avait momentanément laissée, lors de sa marche sur Bitche.

Cette brigade, composée des 84e et 97e de ligne (colonels Benoit et Copmartin) et augmentée pour les circonstances du 3e lanciers (colonel Torel), de la 7e batterie du 2e d'artillerie (capitaine Dulon) et de la 2e compagnie du 14e bataillon de chasseurs (capitaine de Garros), avait été chargée de conduire sur Bitche un convoi considérable de vivres et ne devait exécuter ce mouvement que si la route eût été libre. A cette brigade, étaient également attachés le train, l'ambulance, la trésorerie et la prévotée du 5e corps.

— Sarreguemines, comme l'indique son nom, est située sur la Sarre, en face de l'embouchure de la Blies. La frontière est à deux pas. De l'autre côté de la rivière, au delà d'un poste de douaniers qui occupe la tête du pont du chemin de fer, s'étend le territoire bavarois.

La déclaration de guerre du 16 juillet n'avait effrayé personne à Sarreguemines. La fabrique de faïence d'Utzschneider était toujours pleine d'ouvriers. On apercevait, en passant, les pâtes alignées sur les planches, séchant et prêtes à cuire au four.

— Les premières troupes françaises arrivèrent à Sarreguemines le 19 juillet. C'était le 3e lanciers.

Ce régiment avait quitté Lunéville le 16, à cinq heures du soir, à destination de Sarreguemines.

Le 18, il s'établit en arrière de la Sarre; le 19, il parvient à Rohrbach. Là, le capitaine d'avant-garde Hydien apprend, par le maire, que la cavalerie prussienne y a fait une apparition le matin. Il place aussitôt des vedettes et à l'arrivée du régiment, le colonel Torel se porte en avant avec trois escadrons sur Sarreguemines, traverse cette ville et pousse jusque sur la route de Sarrebrück, où des uhlans ont déjà été signalés. Nos éclaireurs aperçoivent les premières vedettes prussiennes. Après cette démonstration, le régiment campe à Rohrbach.

— *Le 24 juillet*, le 97e de ligne, fort de 61 officiers et 1415 hommes, se dirige sur Sarreguemines, avec le 5e corps. La chaleur et la poussière fatiguent énormément ces troupes, qui effectuent une longue marche de flanc à quelques kilomètres seulement de la frontière, sans être inquiétées par l'ennemi, et arrivent dans cette ville à trois heures du soir.

— *Le 26*, le 97e et le 14e bataillon de chasseurs partent pour Grossbliederstroff, à huit kilomètres de Sarreguemines, le long de la Sarre, qui forme la frontière, et font sérieusement le service des grand'gardes, car, de l'autre côté de la rivière, se montrent quelques éclaireurs allemands.

— *Le 27*, des uhlans s'avancent jusqu'à Bliesbrucken, mais

quelques coups de fusil tirés par les habitants les font vite disparaître.

Le même jour, une patrouille de uhlans, commandée par un brigadier, passait le long de la Sarre, non loin de Sarreguemines : un gamin, qui pêchait des goujons, aperçoit le détachement et, en gavroche de Lorraine qu'il est, esquisse un pied de nez à l'adresse du brigadier. Furieux, le uhlan prend un pistolet dans ses fontes, ajuste l'enfant, fait feu et heureusement manque son but; mais, au même instant, d'une saulaie, sur le côté français de la Sarre, part un coup de carabine, qui jette le brigadier à terre et l'étend raide mort. Les autres uhlans éperonnent leurs chevaux et disparaissent. Ils viennent chercher, pendant la nuit, le cadavre de leur camarade.

Le brave douanier, qui avait si bien ajusté le soldat du roi Guillaume, s'appelait Merlier, des Ardennes.

— *Le 3 août*, les 1er et 2e bataillons du 84e de ligne, arrivent de Phalsbourg en vue de Sarreguemines à deux heures et demie du soir, traversent la ville et vont camper sur les hauteurs voisines, face au territoire prussien.

Vers sept heures du soir, le ciel, couvert peu à peu, se crève soudain, et l'eau tombe. Les avant-postes se réfugient sous les poiriers et les pruniers. Dans le camp du 84e, chacun court en toute hâte pour consolider l'installation de sa tente.

— *Le 4 août*, au matin, la pluie cesse, mais on est dans la boue. Vers huit heures et demie, le 3e bataillon du 84e arrive de Bitche rejoindre le régiment.

Ordre est donné de supprimer le schako. Cette coiffure, incommode mais laide, va être renvoyée aux dépôts des régimenis. Grande joie parmi les ennemis de cette coiffure, et ils sont nombreux.

A onze heures, le 84e est prévenu qu'à midi le camp doit être levé. Ce régiment va à Lixing retrouver la brigade Lapasset (1er de la 2e division Labadie d'Aydrein), du 5e corps, qui y est campée et dont il fait partie. On plie rapidement bagage, sous les yeux du général de Failly, qui est venu visiter le campement, et à midi précis le 84e se remet en route pour son nouveau campement.

Le régiment descend à travers champs sur Welferding, pour remonter ensuite vers son lieu de destination. La marche est pénible, très pénible.

Vers trois heures, on arrive au camp, un peu en arrière de Lixing. Là, se trouvent la brigade Lapasset, le 97e de ligne et une batterie d'artillerie. En face, un peu sur la droite, se dé-

tachent les toits rougeâtres d'un gros village, Grossbliederstroff, point extrême de notre frontière, dont le nom est rugueux, mais dont l'aspect est charmant. La Sarre, qui forme la limite, coule un peu au delà de ce village.

Réception pleine d'entrain et de cordialité. Les officiers du 97e invitent à dîner ceux du 84e, tandis que leurs soldats offrent le café aux camarades qui viennent d'arriver.

Dans la journée, deux compagnies du 97e, sous les ordres du capitaine Pierron, sont allées sonder les ponts du chemin de fer de Sarrebrück à Sarreguemines, se sont assurées qu'ils ne sont pas minés et ont détruit l'appareil télégraphique de la gare prussienne de Kleinbriederstroff.

— Au camp de Lixing, au moment où les officiers du 84e et du 97e de ligne vont se mettre à table, on entend tout à coup sonner la marche de la brigade.

Tout le monde revient en courant : « Vite, vite, nous partons! » Il est six heures du soir : le camp est levé.

La brigade se remet en marche à sept heures et demie. Le 84e de ligne forme tête de colonne et reprend le chemin suivi le matin. On passe par Welferding, puis on prend la route de Sarreguemines.

Il fait nuit sombre, la marche est très dure, pleine de temps d'arrêt, qui durent quelquefois une demi-heure.

Où va-t-on? Personne ne le sait. On traverse Sarreguemines, puis la Sarre au pont de la ville, et l'on s'engage sur la route de Bliescastel, en Bavière.

A deux kilomètres du pont, la brigade entre sur la gauche, dans les champs. On reste là une heure environ, puis on revient sur la route. On traverse le village de Neukirchen, et, à un kilomètre au delà, on entre de nouveau à gauche dans les champs, par bataillon déployé.

Que va-t-on faire dans ces champs? Il est une heure et demie du matin. On recommande un silence absolu. On forme les faisceaux ; les hommes se couchent sur leurs sacs. Une compagnie est déployée en tirailleurs sur le front de chaque bataillon. Défense expresse d'allumer le moindre feu.

Les troupes passent le reste de la nuit dans cette position, au milieu d'une profonde obscurité et dans l'ignorance absolue de ce qui se passe autour d'elles.

— *5 août*. Un peu avant le jour, on prend les armes et alors seulement on peut apprécier le terrain sur lequel on se trouve.

La brigade Lapasset a bivouaqué un peu en avant du village de Neukirchen, sur la gauche de la route. Postée derrière des abris de feuillage, elle surveille la frontière bavaroise.

Les Allemands, venant de Deux-Ponts, où ils sont en force, à ce qu'on assure, auraient l'intention d'attaquer Sarreguemines aujourd'hui, 5 août.

Une rivière à gauche, la Blies, sépare de la Prusse. La route, à droite, conduit à Bliescastel,

Le 1er bataillon du 84e appuie sa droite à la route et détache un petit poste en avant, dans la direction de Frauenberg. Le 2e bataillon, à la gauche du 1er, va jusqu'auprès de la rivière. Le 3e bataillon reste dans un champ, en réserve, à l'entrée du village.

Plus loin, dans la lumière et l'air frais du matin, se détachent les lignes bleues et rouges du 97e.

On ne reçoit aucune nouvelle. On reste au bivouac. Vers onze heures, le petit poste de la route signale des cavaliers, deux ou trois uhlans. Quelques coups de feu sont tirés, les hommes prétendent avoir blessé un Allemand.

Après une nuit assez fraîche, un soleil de feu accable nos troupes, et pas un pouce d'ombre. Ordre absolu de rester à son poste : on mange un morceau sur le pouce.

Les tirailleurs du 84e aperçoivent, sur l'autre rive de la Blies, un poste ennemi, qui vient s'y installer dans un petit bois à quinze ou dix-huit cents mètres d'eux.

— Dans l'après-midi, des mouvements inquiétants de grandes forces ennemies s'effectuent à trois ou quatre lieues de Sarreguemines. La brigade Lapasset, comme on l'a déjà dit, se prépare à défendre le passage de la Sarre.

Au matin, le 5e corps et la 2e brigade de la 2e division de ce corps ont de nouveau appuyé sur Bitche. La brigade Lapasset a été laissée à Sarreguemines, renforcée d'une batterie d'artillerie, du 3e lanciers, et de deux escadrons du 12e chasseurs, pour escorter un immense convoi de vivres de six cents voitures à destination de Bitche.

Le départ de la brigade est retardé. L'ordre a été donné de se tenir prêt à partir au premier avis. Deux fois on prend les armes, mais les contre-ordres arrivent aussitôt. On attend l'arrivée à Sarreguemines de la division Montaudon du 3e corps, avant de se diriger sur Bitche ; mais cette division ne parvient à sa destination qu'à quatre heures du soir. Le départ de la brigade est renvoyé au lendemain, à la première heure.

Dans l'après-midi, des cheveau-légers bavarois qui viennent rôder aux abords de Neukirchen, sont rudement repoussés par des chasseurs de France du 12e régiment.

Vers trois heures, l'ordre arrive à la brigade Lapasset de

camper. Dans la soirée, des bruits sinistres circulent. On parle d'une division française, qui aurait été surprise et décimée par l'ennemi. On dit que c'est celle du général Abel Douay du 1er corps, mais tout cela est très vague.

Vers huit heures, il commence à pleuvoir. A huit heures et demie, on réunit les commandants des compagnies du 84e et du 97e. Ordre est donné de faire abattre les tentes, de faire mettre sac au dos et que tout le monde soit prêt à partir à neuf heures et demie du soir. On recommande le plus profond silence. Le bruit court qu'on doit être attaqué. La plus extrême vigilance est prescrite. Il pleut à torrents : les hommes sont bientôt trempés jusqu'aux os.

Il fait une nuit très obscure. Les rondes des officiers supérieurs sont fréquentes.

Vers onze heures et demie, l'ordre arrive au 84e de se reporter sur la route et d'aller occuper Neukirchen. Il pleut de plus en plus.

Le mouvement sur la route se fait péniblement et avec une lenteur atroce. On y arrive vers deux heures. Nouvelle station prolongée. Les hommes sont éreintés, sac au dos, et cette maudite pluie ne cesse de tomber à torrents. Enfin, vers quatre heures et demie du matin, on entre dans le village. L'entrée en est barricadée, des arbres sont abattus, des meurtrières percées dans les murailles des maisons.

— *6 août.* Vers cinq heures et demie du matin, les travaux de retranchement sont presque terminés, quand arrivent les généraux Labadie d'Aydrein et Lapasset, qui trouvent que les soldats se sont bien pressés de se retrancher. — Il n'y a pas ombre d'attaque, disent-ils.

On est toujours sans nouvelles de l'ennemi. La déroute de la division Douay se confirme. On ne sait rien de Mac-Mahon. Le général Lapasset prescrit aux troupes d'abandonner la route de Bliescastel pour se porter, sur celle de Bitche de l'autre côté de la ville. Le 84e va bivouaquer à l'entrée de cette route. En face, dans les champs, se trouve parqué l'immense convoi destiné au 5e corps et que doit escorter la brigade Lapasset.

Les petits postes placés sur le front des troupes signalent quelques uhlans.

On est sous les armes. On attend pour partir le résultat d'une grande reconnaissance opérée par la division de Montaudon. Des partis de cavaliers ennemis se montrent en différents endroits, sur la route de Sarreguemines à Bitche, et sur celle de Sarrebruck. Ces inévitables uhlans débouchent de

tous côtés, au galop de leurs chevaux du Mecklembourg, coupent le chemin de fer, détruisent la gare de Bliesbrück et entrent dans les villages et les fermes isolées.

Un parti de ces cavaliers, traversant un petit pont sur la Sarre, débouche dans Grossbliederstroff. Les habitants effrayés se sauvent en toute hâte ; il ne reste qu'un malheureux à qui les uhlans mettent le pistolet sur la gorge, en le sommant d'indiquer la maison du curé.

On s'explique très bien cette préoccupation constante des Prussiens de savoir où est la maison du curé ; c'est là, en effet, qu'on peut donner l'alarme au moyen des cloches. Nos généraux, en effet, ont recommandé aux habitants des villages les plus exposés aux reconnaissances de l'ennemi, de sonner le tocsin au moment du danger ; nos braves paysans ne négligent pas de se conformer à cette recommandation, qui peut les exposer à toute la fureur de l'ennemi.

Cinq uhlans entrent jusque dans Grossbliederstroff, six restent à l'entrée, une cinquantaine observent de l'autre rive de la Sarre. Au moment de leur arrivée, un séminariste sortait de l'église ; le prenant pour le curé, les uhlans le traitent de *pfaff* (jésuite), le placent entre leurs chevaux et le forcent de marcher, en le piquant de leurs lances.

Au bout de quelques minutes, s'apercevant de leur erreur, ils relâchent le malheureux. A ce moment, le tocsin sonne à toute volée ; plusieurs coups de pistolet sont tirés par les uhlans sur le curé, qui se sauve par les toits. Les Allemands fuient alors et repassent le pont sur la Sarre, craignant un retour offensif de nos avant-postes.

— A Sarreguemines, le grand convoi se met en marche vers huit heures du matin, sans escorte et s'allonge sur la route. Les paysans du train auxiliaire portent à leur chapeau de feutre ou de paille, un ruban tricolore en signe de reconnaissance. Quelques gendarmes et quelques cavaliers de divers corps marchent sur les flancs.

Tout à coup, dans cette longue file de charrettes et parmi les conducteurs, une sorte de frémissement passe, instinctif. Les chevaux s'arrêtent, les voituriers veulent tourner bride, tout s'entremêle dans une épouvantable confusion. Les gendarmes reviennent au triple galop, bride abattue et le sabre au poing.

Le convoi est attaqué, paraît-il. Toute la brigade prend les armes pour marcher au secours du convoi qui rétrograde. On déploie des compagnies en tirailleurs. On aperçoit des uhlans dans la direction de Folsperswiller, et on apprend que plu-

sieurs escadrons de cavalerie allemande sont venus prendre les chevaux du convoi par la bride pour les faire entrer dans les champs.

En tête du convoi, dans la direction de Folsperswiller, on entend une vive fusillade. Ce sont, apprend-on, les Prussiens qui attaquent quelques voitures, qui se sont engagées dans ce village, escortées seulement par deux gendarmes et un chasseur à cheval.

Un escadron du 3e lanciers part aussitôt au galop dans cette direction. Le 1er bataillon du 97e le suit au pas de course. Un paysan indique la route pour arriver rapidement à ce village. On se jette dans un chemin de traverse. Vite, à Folsperswiller. Les lanciers arrivent rapidement, et alors ils trouvent installés dans une ferme, ayant remisé les voitures de vivres dans la grange et s'étant postés aux fenêtres, trois hommes, les deux gendarmes et le chasseur à cheval, qui, résolument, gaiement, font le coup de feu par le premier étage et arrêtent, avec leurs décharges précipitées, un escadron de uhlans tout entier.

Ils se sont fixés là, et, alignant leurs cartouches sur le rebord de la fenêtre, ils veulent brûler leur dernière amorce, avant de lâcher les biscuits.

A la vue des lanciers, les uhlans décimés déjà se débandent et se dispersent. Les trois hommes sautent par la fenêtre : « Vive la France, camarades! » On s'embrasse. « Bravo, les gendarmes! Merci, les lanciers! » On se remet en route, on rentre au camp; et ces trois héros obscurs, dont on ignore malheureusement les noms, reviennent souriants, rapportant aux camarades ce pain disputé à l'étranger, et qu'ils ont sauvé simplement, dans l'ombre, avec un courage sublime, sans autre idée que le devoir à remplir.

La brigade Lapasset, après cette échauffourée, rentre à son bivouac et apprend que, pendant son absence, d'autres uhlans sont venus tirer à bout portant quelques coups de feu sur ses bagages et ont mis en fuite la musique du 84e, qui, en fait de tués et de blessés, a eu seulement sa grosse caisse crevée d'un coup de pistolet.

— Tout à coup, vers onze heures du matin, le bruit d'une violente canonnade se fait entendre dans le lointain. On entend même des feux de peloton. Cette fois, on se bat sérieusement. La ville est sur pied, effarée, anxieuse. Les détonations se succèdent. On écoute. Le canon vient du côté de Forbach; parfois aussi, il semble tonner du côté de Bitche. Toute la frontière doit être en feu. Impatients, maintenant fiévreux,

exaltés, les soldats demandent à courir aux armes. Leurs yeux sont allumés, leurs torses se redressent, on dirait qu'ils aspirent, dans le vent qui passe, comme une vivifiante odeur de salpêtre.

« Qu'est-ce que cela peut être? interroge-t-on. — Le corps de Frossard est dans cette direction. — Que faisons-nous ici? — Où allons-nous? — Pourquoi ne pas marcher au canon? — Attendez les ordres! »

La 1re division du 3e corps (Montaudon) vient de rentrer à Sarreguemines. Ses deux brigadiers, les généraux Aymard et Clinchant, piétinent d'impatience sur le seuil d'une maison appelée, dans le pays, la Savonnerie.

Quelques uhlans, sortant du bois, viennent caracoler sur notre front. Un escadron de chasseurs à cheval se déploie en fourrageurs et charge sur les bois. Quelques coups de fusil sont échangés par eux avec la cavalerie ennemie. Rien de sérieux. L'escadron revient.

On attend toujours l'ordre de marcher au canon; mais l'ordre ne vient pas. Du reste, les ordres ne devaient point venir pendant cette journée. Durant de longues heures, près de vingt mille hommes massés aux abords de Sarreguemines et qui, d'une marche forcée et rapide, pourraient arriver sur le champ de bataille, et foudroyants, entrer dans l'action, ces vingt mille hommes, disons-nous, inutiles, l'arme au pied, vont demeurer entre Sarreguemines et Neukirchen, l'oreille tendue, le cœur battant et se mordant la moustache, à cette idée, qu'on se bat, là, près d'eux, à une portée de canon peut-être et qu'ils n'y sont pas.

Pendant ce temps, les soldats de von Steinmetz, embusqués dans les bois de Spickeren et de Styring, exterminent ceux des nôtres, qui, héroïques, intrépides, s'avancent vers ces *maquis* sombres, la baïonnette basse et le front haut.

Vers une heure, la brigade Lapasset reçoit l'ordre..... de rentrer à Sarreguemines, et se met en route vers la ville. On entend toujours les détonations, le crépitement des mitrailleuses, les décharges régulières des feux de file. Le bruit du canon se rapproche, il y a comme une odeur de sinistre dans l'air. A coup sûr, nos troupes engagées perdent du terrain.

La brigade Lapasset arrive à Sarreguemines pêle-mêle avec le convoi, traverse la ville et revient prendre sur les hauteurs, son premier emplacement du 3 août dernier.

— Il est cinq heures du soir. Le canon tonne toujours; maintenant dans Sarreguemines l'alarme circule. Les visages deviennent anxieux dans les rues de la petite ville. Des groupes

stationnent devant la mairie. On se parle bas, presque à l'oreille. Et ce canon qui ne discontinue pas!

Le soir vient, la division de Montaudon est sans doute commandée, car elle part au pas de course, en hâte; les soldats grimpent la rue haute, les caissons, les fourgons roulent lourdement sur le pavé, et les bataillons disparaissent dans le rayonnement et le poudroiement d'un soleil qui se couche, et bientôt sur les collines on aperçoit se dérouler, se dresser comme une crête noircie leurs lignes sombres, tandis que le canon gronde, et gronde encore, et que les femmes, les enfants, et les vieillards écoutent, sans mot dire, groupés au bord de la Sarre.

— A neuf heures du soir, la brigade Lapasset prend des dispositions offensives sur les hauteurs de Welferding. Deux compagnies du 97e vont exécuter, avec le concours du génie et des habitants, des travaux de défense au pont du chemin de fer et sur les routes qui, de la frontière, aboutissent à Sarreguemines.

Un roulement de tambour, dans les rues, a averti les gardes nationaux, les pompiers, qu'il faut, dans la nuit, travailler à couper le pont de la Sarre, fortifier la route de Bavière et faire des patrouilles en ville.

En outre, trois compagnies du 84e de ligne sont envoyées en grand'garde et poussées au loin. Celle que commande le capitaine Dally (3e du 2e) doit occuper, à l'entrée de la ville, le village de Welferding. Le lieutenant-colonel Charmes l'y conduit, et donne au capitaine la consigne suivante :

« Nous n'avons pas de nouvelles positives de l'ennemi; on ne sait rien de la canonnade d'aujourd'hui, mais on croit que l'ennemi va chercher à franchir la Sarre par le gué, qui se trouve au moulin de ce village; vous allez donc occuper la maison du meunier, en organiser la défense et veiller sur le gué, dont vous défendrez le passage à outrance. Il y a là un pont, je vais voir si le génie peut le faire sauter. Sinon, vous vous arrangerez pour en défendre le passage. »

Le capitaine Dally reconnaît rapidement les lieux, fait occuper la maison, garnie de nombreuses ouvertures sur la rivière, par une section, embusque un petit poste, abrité en arrière du pont du canal et cherche à se procurer un espion pour l'envoyer sur l'autre rive, mais n'en trouve pas.

La nuit est venue. Quatre hommes ont été postés à chaque fenêtre du moulin : deux veillent, deux se reposent, car ils sont brisés de fatigue.

La canonnade de la journée cesse vers neuf heures du soir.

toujours pas de nouvelles. Le ciel est orageux et menaçant.

— Vers dix heures et demie, la brigade Clinchant arrive sans sacs. Le capitaine Dally lui indique à travers champs la direction de Forbach. Le général demande à cet officier s'il a des nouvelles et, sur sa réponse négative, il continue sa route.

A peine la brigade a-t-elle pris à travers champs, qu'un paysan arrive au grand galop : il porte une dépêche au sous-préfet de Sarreguemines, par laquelle le maire de Grosbliederstroff l'informe que huit cents cavaliers prussiens viennent de faire une réquisition de chevaux et de fourrages et qu'ils ont emmené de force plusieurs jeunes gens du village avec eux

— Vers onze heures et demie, un cavalier arrive ventre à terre. Le chef de la grand'garde le fait arrêter par les sentinelles. C'est le chef d'escadron de Crény, aide de camp de Frossard.

« Tiens, c'est vous, Dally ? demanda-t-il. — Mais quoi de neuf? — Mon cher camarade, nous avons été repoussés à Spickeren ; le corps de Frossard bat en retraite : je vais au plus vite organiser des secours à Sarreguemines. Vous allez voir arriver le général ! » puis il repart au galop.

Le brave officier et les quelques soldats qui ont entendu ces paroles restent anéantis. Cette sinistre nouvelle tombe sur leurs épaules comme un manteau de glace. Battus ! Ils sont battus ! Ils croient rêver.

Hélas ! une heure à peine s'est écoulée que le général Frossard arrive, suivi de son état-major.

« Le général de Failly est à Sarreguemines, n'est-ce pas, avec tout son corps ? » demande-t-il au commandant de la compagnie du 84e de ligne. — Non, mon général, il n'y a à Sarreguemines que la brigade Lapasset, qui occupe les hauteurs. — Diable ! la situation est plus mauvaise que je ne le croyais. Mon corps est en retraite. Nous avons été forcés d'abandonner Spickeren. — Mais alors, mon général, je me trouve ici bien en l'air : que dois-je faire? — Attendre : je vais au plus pressé, » et le général s'éloigne.

Derrière lui arrivent quelques pièces de canon, puis un escadron du 5e chasseurs à cheval, dont le colonel de Séréville dit, les larmes aux yeux, au capitaine Dally :

« Ah ! mon cher capitaine, Dieu vous préserve d'assister jamais à un aussi triste spectacle ! »

Le chef de la grand'garde informe immédiatement le colonel Benoît de ce désastre, puis recommande à ses hommes la plus active surveillance.

La retraite continue. Les blessés arrivent les premiers,

portés en cacolets, entassés dans les voitures des cantinières, muets, déchirés. D'autres se traînent péniblement appuyés sur des paysans. Des dragons prennent leur sabre pour bâton et le cuir de leur pantalon troué, sanglant, vont en boîtant.

— 7 *août*. Le jour se lève pur et calme. Tout est morne dans Sarreguemines. Des religieuses, en longs habits blancs, reçoivent les blessés à la porte des ambulances : le collège, les écoles, la mairie, tout a été transformé en ambulances. Bientôt toutes les salles sont pleines. Presque tous ces blessés dorment, écrasés.

Un soldat du 8e de ligne, frappé d'une balle au flanc, dit à un docteur : « Ah! monsieur, on a fait de son mieux, que voulez-vous! Je puis vous assurer que nous nous sommes bravement battus. Nous sommes de *braves gens*, croyez-le bien! Nous leur en avons tué, mais tué?... Seulement, à trois heures, voyez-vous, à trois heures, ce n'était plus tenable. Des canons partout, du feu partout, des balles partout. Ils sont trop, voyez-vous, monsieur, ils sont trop! » Pauvre héros inconnu, modeste et sublime!

D'autres baissent la tête et disent : « Ah! les sauvages, ils sont forts! »

Les débris du 2e corps arrivent toujours par la route de Welferding. Les officiers marchent toujours fièrement à la tête de leurs pelotons mutilés et sanglants; et pourtant, ils se sont battus tout un jour, ont marché toute une nuit et n'ont pris aucune nourriture. Leurs bagages sont restés aux mains des Prussiens, mais ils ont sauvé leurs sabres et leurs revolvers. Ils ont tous dans les yeux la même expression, celle de gens qui ont fait leur devoir, n'ont rien à se reprocher dans la défaite et n'ont cédé qu'au poids étouffant d'une masse.

On voit passer, le cœur serré, ces régiments décimés, hachés, boueux, ces compagnies où la mort a fait tant de vides, ces canons aux roues démontées et brisées, ces bataillons, où le hasard de la retraite a mêlé les armes et les numéros, ces cavaliers enveloppés de leurs manteaux gris, ces drapeaux déchirés, ces fourgons défoncés, ces hommes affamés et qui sourient, ces soldats vaincus et qui espèrent. Tous sont dignes, fiers, résolus encore. Tous ont espoir dans la revanche.

Cette armée décimée, mais en bon ordre, monte vers Puttelange, où elle doit se reformer, régiment par régiment, laissant voir de temps à autre des vides terribles et glorieux. A peine fait-on halte une heure ou deux à Sarreguemines. Quelques corps même n'y séjournent pas du tout.

— Le général Frossard a indiqué Puttelange comme point de

ralliement et a décidé d'évacuer Sarreguemines, où on peut se trouver pris entre deux armées ennemies.

Après une nuit de marche, une nuit de fatigue accablante succédant à une journée de formidable lutte, nos braves troupiers, à jeun depuis plus de vingt-quatre heures, trouvent enfin, en passant par Sarreguemines, un peu de pain et boivent avidement l'eau des fontaines.

Ils continuent leur marche sur Puttelange, trouvant encore, sous tant d'accablement, le mot pour rire.

« Allons bon! il nous faut encore monter cette côte

« Eh bien! et la soupe? — Ah! bah! on s'en passera! — A l'assaut! Et hisse! »

Ils rient ceux du 66e, ceux du 76e, ceux du 77e, ceux du 8e etc., qui se reformaient et résistaient héroïquement sous le feu de l'ennemi. Ils rient après être sortis de la fournaise, ils rient encore! Braves et fiers soldats, toujours disposés au sacrifice, à la lutte,

Ils rient et tout riants, ils continuent leur route vers Puttelange. Le flot de l'armée en marche roule les caissons, les canons, les cavaliers, cela quelquefois pêle-mêle. Les visages sont fermes et résolus, avec une sorte de fureur concentrée. Les vêtements ont encore la poudre et l'odeur de la bataille. Les drapeaux passent, enveloppés dans leur gaîne noire. Souvent, ce drapeau, c'est un sergent qui le porte, l'officier ayant été tué là-bas.

Pas un cri, presque pas un mot. La marche est silencieuse. Où va-t-on? Qui le sait? A la revanche? On l'espère, on marche. Quoi qu'il arrive, on fera son devoir. C'est là l'expression, le sentiment de cette troupe vaillante et mâle. Elle marche elle va, elle résiste et persiste. Parfois un coup de feu part dans ses rangs. Un fusil chargé, parti d'un mouvement brusque. Des prisonniers prussiens, entraînés par le corps d'armée, tressaillent ou sourient d'un air fier.

C'est à Puttelange, seulement, que ces braves et malheureux soldats pourront camper, manger et prendre du repos.

— A sept heures du matin, la compagnie du 84e de ligne, établie en grand'garde à Welferding, reçoit l'ordre d'aller rejoindre son régiment. Elle rallie aussitôt ses postes et rentre à son bataillon. Bientôt toute la brigade Lapasset se met en mouvement et se dirige vers Sarreguemines, mais en route il y a contre-ordre, et la brigade revient sur les hauteurs. Avec le soleil s'élève une atroce chaleur.

En face, sur la route de Sarrebrück, on voit revenir d'abord la brigade Clinchant du 3e corps, puis par petits paquets

nombreux, le restant des débris du corps Frossard, que l'ennemi n'ose même pas poursuivre.

Que fait-on ? Que va-t-on devenir ? Tous ces petits détachements sont réunis en toute hâte, et dirigés sur la route de Puttelange.

Le bruit court que Mac-Mahon aussi a été battu. Deux mitrailleuses sont placées au bout du pont de Sarreguemines, vers la Sarre, pour arrêter l'ennemi, en cas d'attaque. Malgré la sérénité du ciel, il y avait au matin du brouillard sur la rivière. Peut-être cette buée a-t-elle empêché les Prussiens de se risquer dans une ville, qui pouvait être fortement occupée.

Mais nos troupes battant en retraite, Sarreguemines est ouverte. Les habitants sont consternés. Chez les loueurs, on paye à prix d'or les voitures. Nul n'en trouve, tout est parti. On se rabat sur les charrettes des paysans. Des dames, des jeunes filles partent, emportant sur leurs genoux quelques objets précieux ou quelques souvenirs,

On prétend que les coureurs ennemis s'avancent par Bliesguerschwviller et Rœlchingen.

Des habitants de Sarreguemines réclament des armes et demandent qu'on organise la défense. Toujours même indécision.

Le général Lapasset, accompagné des capitaines d'état-major Broussier et de Gibon, arrive devant le front de sa brigade. Il annonce qu'à sa troupe va appartenir l'honneur de couvrir la retraite du 2e corps.

Cette brigade, se trouvant définitivement détachée du 5e corps, prend, à partir de ce jour, le titre de *brigade mixte* et est attachée au 2e corps, dont elle sera un des éléments les plus utiles.

Outre les troupes que nous avons déjà énumérées, elle comprend un détachement de deux cents chasseurs à pied du 14e bataillon, commandés par le lieutenant d'Aiguy, venant du dépôt, destinés à ce bataillon, et qui ont été attachés à la compagnie de garde à la batterie d'artillerie.

En outre, trois fractions de régiments du 5e corps, du 11e, du 46e et du 86e de ligne, qui n'ont pu rallier, sont réunies à cette brigade.

La 3e compagnie du 3e bataillon du 46e qui, sous les ordres du capitaine Maurin, était de garde d'honneur le 4 août, à midi, chez le général de Failly, à Sarreguemines, en même temps qu'une section de la 4e compagnie, commandée par le sous-lieutenant Fourniols, était de garde à la gare, n'ont pas pas été averties du départ de leur régiment pour Bitche. Ces

deux fractions ont été réunies à une compagnie du 11e et à une du 86e qui, placées en grand'garde, ont été oubliées, et tout ce détachement est placé sous les ordres du commandant du 3e bataillon du 97e de ligne.

D'un autre côté, un détachement de 350 réservistes destinés au 46e et arrivés de Rhodez à Forbach, sous les ordres du capitaine Bablon, le matin même de la bataille, est placé sous les ordres du lieutenant-colonel Charmes, du 81e de ligne.

— Dès huit heures du matin, la brigade Lapasset s'est préparée au départ. Toute la journée, on attend sous les armes que la route soit libre.

Quelques cavaliers prussiens apparaissent sur l'autre rive de la Sarre; ils exécutent au galop une reconnaissance jusqu'aux abords de la ville. L'armée ennemie, à coup sûr, n'est pas loin. Sarreguemines sera envahie, occupée dans quelques heures.

Enfin, à quatre heures du soir, la brigade Lapasset se met à son tour en mouvement, pour couvrir le 2e corps. Le 1er bataillon du 97e ferme la marche. Le peloton d'extrême-arrière-gauche du 3e lanciers, commandé par le lieutenant Caillemer, tient la cavalerie ennemie en respect. On marche lentement pour permettre au grand convoi de sortir de Sarreguemines et aux traînards du 2e corps de passer devant l'arrière-garde.

On suit un moment le cours de la Sarre. Les auxiliaires du train des équipages ont abandonné, jeté à terre, les caisses à biscuit; des tas de boîtes de conserves sont là, entassées, oubliées, perdues. Tant de biscuit, de conserves! Une fortune.

Une heure après le départ de nos dernières troupes, la cavalerie d'avant-garde de l'armée allemande, le 17e régiment de houzards prussiens, entrait, vers cinq heures du soir, à Sarreguemines, sans coup férir, et y trouvait une grande quantité de sel, d'avoine, d'équipements et de vivres qu'on y avait rassemblés quelques jours auparavant en nombre considérable, pour l'usage du 5e corps.

CHAPITRE XV

De Puttelange à Metz.

La retraite générale sur Metz. — A Puttelange. — La brigade Lapasset à Ernstwiller. — Positions du 2e corps. — L'indemnité de 80 centimes. — Marche du 5e chasseurs. — Reconnaissance du 3e lanciers. — Marche sur Gros-Tonquin. — Ordre de marche du 2e corps. — Escarmouche à Ernstwiller. — A travers le pays. — Deux fausses alertes. — La brigade de chasseurs. — La brigade Lapasset à Hellimer. — L'ennemi se rapproche. — Départ des bagages. — Une situation critique. — Le réveil dans la nuit. — Sous la pluie. — L'orage. — Le départ. — Dans la boue. — Fatigues de la marche. — A travers champs. — La grand'halte à Brulange. — Pas de vivres. — L'ennemi cesse sa poursuite. — Distribution de pain sur la voie du chemin de fer. — Arrivée à Remilly. — Positions des campements du 2e corps. — Les premières distributions de vivres. — Retour du 3e chasseurs. — La concentration à Remilly. — Passage à Lemud, Courcelles, Ars-Laquenexy, Grigy. — Les positions en cas de combat. — Le quartier général à Mercy-le-Haut. — Positions du 2e corps. — La brigade Lapasset fortifie Laquenexy. — Toujours la pluie. — Marche des armées allemandes. — Nouvelles positions du 2e corps. — Passage à Ars. — Mise en défense du château de Mercy. — Construction de tranchées. — Reconnaissance des gués de la Seille. — Engagement du 7e dragons. — Persistance du mauvais temps. — Réorganisation des batteries. — Distribution de nouveaux effets de campement. — L'ennemi s'approche. — Tir d'artillerie. — Engagement du 4e chasseurs avec la cavalerie ennemie. — Le 12e dragons à Courcelles-sur-Nied. — A la Basse-Bevoye. — Travaux de nuit. — Reconnaissance du 5e chasseurs au « Cheval Rouge. » — Mouvements d'artillerie. — La grande reconnaissance de cavalerie allemande du 13 août, en avant de Mercy. — Le général ennemi. — A Jury. — Reconnaissance de nuit. — Le soldat Blanc. — Les [illegible]. — Le plan des Allemands.

Une grande résolution venait d'être prise au quartier général de l'armée du Rhin. Dans la matinée du 7 août, à la nouvelle des évènements survenus la veille à Frœschwiller et à

Spickeren, l'Empereur avait décidé de faire opérer à notre armée de Lorraine une retraite générale et une concentration près de Châlons, où elle serait rejointe par les troupes du 1er corps, que le maréchal de Mac-Mahon ramenait d'Alsace, par le 5e corps (de Failly) et par le 7e (Douay).

Des ordres à cet effet furent envoyés au général Frossard dans la journée, par le major général directement et par le maréchal Bazaine.

Dans sa retraite de Forbach sur Puttelange, le commandant du 2e corps avait eu ce mérite de ne pas perdre la tête, de ne pas précipiter sa marche et de faire bonne contenance. Aussi, aux dépêches des maréchaux Lebœuf et Bazaine, put-il répondre que les troupes sous ses ordres étaient en mesure de se mettre en marche dès le 8 août au matin, qu'il se porterait ce jour-là à Gros-Tenquin (16 kilomètres), si le commandant en chef le trouvait bon, et qu'il continuerait son mouvement les jours suivants, par Brulange et Remilly, sur Metz.

— En effet, le 7 août, les troupes du 2e corps, après un repos à Sarreguemines, avaient, comme on l'a vu, poursuivi leur marche sur Puttelange, la brigade mixte Lapasset formant l'arrière-garde.

De trois à quatre heures de l'après-midi, tout le gros du corps d'armée est réuni sur ce point et campe en arrière de la ville, couvert par la rivière Moderbach, excepté la cavalerie qui reste établie en avant et la brigade d'arrière-garde (Lapasset) qui est laissée à trois kilomètres du côté de l'ennemi, vers Ernstwiller, où, d'ailleurs, il ne se présente devant elle que quelques éclaireurs prussiens. A deux heures et demie, cependant, un bataillon ennemi entre dans Cappel, et le maire de cette localité envoie aussitôt un exprès à cheval au général de Montaudon (3e corps) pour lui en annoncer la nouvelle. La division de ce général a déjà elle-même pris son campement à Puttelange le matin, et la division Metman, du même corps, est aussi venue s'y établir dans la même journée; mais l'une et l'autre reçoivent ordre du maréchal Bazaine de se retirer sur Faulquemont et prennent leurs dispositions pour se diriger sur ce point le lendemain matin, 8 août.

La 1re division (Vergé) est arrivée la première, vers deux heures du soir, à Puttelange où elle dresse aussitôt ses tentes sur deux lignes : la première composée du 3e bataillon de chasseurs à droite; au centre, le 32e; et à gauche le 55e; la seconde, du 76e et 77e de ligne.

Puis arrivent l'artillerie, escortée par le 3e lanciers et les troupes de la 2e division (Bataille).

Il est quatre heures du soir. Le bivouac est installé en dehors et au-dessus du village, qui est encombré de troupes d'autres corps arrivés le matin. Les hommes, qui sont exténués de fatigue et de besoin, n'ont reçu depuis l'avant-veille aucune distribution. Ils parviennent enfin à toucher du pain, se procurent de l'eau, et au moyen de quelques vivres de réserve, improvisent un léger repas.

La 3e division (de Laveaucoupet arrive la dernière, dans un grand pêle-mêle. Les régiments de cette division, qui ont été plus que ceux des autres divisions, particulièrement décimés la veille, débouchent par fractions en arrière de Puttelange.

Dans cette marche de vingt-neuf heures, sans vivres et souvent sans eau, après un combat de huit à dix heures, nos soldats ont donné de nouvelles preuves de leur constance et de leur abnégation.

Le 2e de ligne arrive le dernier de tous et ne peut établir son campement que vers dix heures du soir.

L'administration, qui a perdu dans Forbach et Sarreguemines de grands approvisionnements, ne peut, au milieu d'une agglomération si considérable et si inattendue, faire face aux besoins nombreux des troupes. A peine peut-elle fournir un nombre plus que restreint de rations de pain. Aussi, à défaut de distribution de vivres, on donne à chaque homme une indemnité représentative de 0 fr. 80 centimes par ration, mais, on a déjà tellement épuisé les ressources de Puttelange, que même au poids de l'or, on ne peut rien se procurer.

— La brigade Lapasset campe, comme on l'a vu, en avant de Puttelange, à droite de la route de Sarreguemines à Château-Salins contre le village d'Ernstwiller, afin de repousser l'ennemi, en cas d'attaque de nuit.

Les deux escadrons du 5e chasseurs, qui s'étaient trouvés séparés de la tête de colonne du régiment, sont arrivés vers dix heures du matin au campement de Woustwiller, où se trouve le colonel de Séréville avec le 1er escadron du régiment. Ces escadrons ont fait halte pendant quelques heures à Sarreguemines, où le 4e escadron les a retrouvés. Le 6e escadron rejoint vers une heure de l'après-midi.

Vers deux heures du soir, le régiment est rallié ; les hommes et les chevaux ayant enfin pris quelque nourriture (on n'a pas mangé la soupe depuis le 5 août, au soir), le colonel de Séréville donne l'ordre de monter à cheval, pour continuer la retraite sur Puttelange. Le régiment suit la route impériale n° 74 et arrive vers quatre heures à sa destination. On le

fait camper dans une prairie située sur la rive droite du petit ruisseau, le Moderbach, face au Sud, la gauche à la grande route.

De son côté, le 4e chasseurs à cheval, qui est arrivé à Sarreguemines vers deux heures du matin, se rend à Puttelange, après un repos de trois à cinq heures, et établit son campement en avant du 5e chasseurs, sur la même ligne que la brigade de dragons Bachelier (7e et 12e régiments).

Vers trois heures du soir, le 3e escadron du 4e chasseurs, qui depuis la veille s'est réuni au régiment, est envoyé en reconnaissance dans la direction de Rouhling et rentre au camp sans avoir aperçu le moindre ennemi.

La confusion est à son comble ce jour-là dans la petite ville de Puttelange, où, outre les trois divisions d'infanterie et la division de cavalerie du 2e corps, se pressent et s'entassent les quatre divisions d'infanterie et une partie de la division de cavalerie du 3e corps.

Les Prussiens, du reste, ne donnent nul signe de vie, sur les derrières de l'armée, à peine aperçoit-on au loin des uhlans qui suivent nos traces sans songer à nous inquiéter, mais qui ne perdent pas de temps pour occuper les points que nous abandonnons.

— *8 août.* La nuit se passe tranquillement. Au point du jour, les uhlans sont signalés à Woustwiller. Une avant-garde prussienne nous suit pas à pas.

A quatre heures du matin, des reconnaissances sont faites dans la direction de Sarreguemines par le 3e lanciers et deux compagnies du 97e, qui rentrent au camp, sans avoir rencontré l'ennemi, qui s'est probablement replié à leur approche.

Déjà, à trois heures du matin, ordre a été donné au 2e corps de lever le camp et de reprendre sa marche, dans la direction de Gros-Tenquin et Saint-Jean Rohrbach.

Les tentes sont rapidement pliées, les chevaux sellés, les bagages chargés sur les voitures; mais par suite de l'encombrement produit par le convoi du 5e corps et la grande quantité de voitures de réquisition, la colonne ne se met en marche qu'à cinq heures.

Le 2e corps s'avance dans un ordre à peu près régulier, qui restera le même jusqu'à l'arrivée à Metz. Le mouvement commence par l'artillerie de réserve, puis la 1re division d'infanterie, la 2e, la 3e et la division de cavalerie. La brigade Lapasset forme encore l'arrière-garde dans cette journée. Le 84e, chargé de marcher à l'extrême arrière-garde, se met

en marche le dernier de tous les corps, à huit heures du matin.

Chacune des divisions marche dans l'ordre suivant : les voitures de l'administration, les bagages, l'ambulance, le bataillon de chasseurs, la 2e brigade, les réserves des batteries, puis les trois batteries de combat entre les deux régiments de la 1re brigade.

L'infanterie marche sur la route, le plus souvent en masse compacte par bataillon, quelquefois même par régiment.

L'artillerie divisionnaire s'avance dans l'ordre suivant : les batteries de combat d'abord, en colonne par pièce, ou par section, suivant la largeur de la route et le chemin disponible. Les réserves d'artillerie sont réunies sous le commandement d'un capitaine et sont suivies par les blessés et par les caissons de munitions d'infanterie.

Par suite d'erreurs et de retards dans l'exécution des ordres, les chemins sont souvent encombrés par les voitures de l'Intendance et des convoyeurs. Plusieurs colonnes d'infanterie, d'artillerie, de cavalerie, se pressent à la fois, ou même débouchent et cheminent, pendant quelque temps, côte à côte; un grand nombre de traînards marchent péniblement, se couchent dans les fossés et dans les champs, ou essaient de se faire transporter sur les voitures. Les charrettes des paysans qui fuient l'invasion ajoutent encore à la confusion.

On marche peu ce jour-là : le 2e corps ne peut supporter la fatigue et s'avance péniblement. Les batteries d'artillerie, seules ou à peu près, ont conservé une formation régulière et s'avancent dans un ordre admirable.

Au moment où la brigade Lapasset quitte Ernstwiller, quelques uhlans sortent d'une forêt voisine : une section de la 2e compagnie du 14e bataillon de chasseurs est déployée aussitôt. Quelques coups de feu suffisent pour faire disparaître l'ennemi.

On traverse Puttelange, que quelques habitants se préparent à abandonner.

Partout, les populations rurales quittent leurs foyers qui vont être livrés à l'invasion.

Dans les villages, que traversent nos troupes, règne la plus grande consternation. Les jeunes gens des classes partent pour rejoindre leurs corps. Tout le monde est en larmes. On ne comprend rien aux mouvements de notre armée. Les autorités locales ne savent que faire. On dit que le roi Guillaume a fait afficher dans les villages en arrière de nous, que la conscription est abolie en Lorraine et en Alsace. C'est avec

stupeur que les paysans voient nos troupes battre en retraite.

Quels paysages, calmes, heureux et riches : les longues allées bordées de pins, les champs gras et d'une terre forte! Au coin d'une route, quelque maison forestière tranquille, tapissée de vigne et des nuées de pigeons sur le toit. Ce coin de Lorraine, avec ses vergers, ses pommiers, a comme un air de Normandie. Çà et là, aux carrefours, sur les fontaines, des images de Sainte-Barbe, la patronne du pays (patronne aussi des artilleurs dont Metz était l'école), se dressent, respectées superstitieusement.

On regarde, on est navré. Les Prussiens seront là dans quelques heures. Les misérables Juifs polonais, qui pullulent dans la contrée, parcourent la campagne, semant l'effroi, achetant à bon compte les bestiaux aux paysans effarés : « Les Prussiens vous les enlèveraient, » leur disent-ils. Ils achètent et revendront cher...

Il fait un temps d'orage : une chaleur lourde et accablante qui ajoute à l'énervement général causé par la triste situation où l'on se trouve. Toujours pas de nouvelles.

Enfin, vers deux heures, la tête de colonne arrive à l'étape ; on n'a fait ce jour-là que dix-sept à dix-huit kilomètres. A ce moment, une pluie fine commence à tomber.

— Les divisions Vergé et Bataille (1re et 2e) sont établies à Gros-Tenquin, la première sur une forte position, à gauche de la route ; la deuxième dépasse ce village et campe à droite de la route, près de Listroff.

La réserve d'artillerie est allée à Alstroff. Les trois batteries de la 1re division montent sur une colline à droite, avant d'entrer à Gros-Tenquin. Elles dominent tout le pays du côté de Sarreguemines, du Nord au Sud-Est. A côté d'elles campe la 2e batterie de la 2e division : la 1re s'est arrêtée dans la plaine, de l'autre côté de la route.

Les hommes vont aux distributions dans l'après-midi, qui s'écoule tranquillement. Il y a cependant une fausse alerte, qui fait prendre les armes aux troupes, mais l'erreur est de suite reconnue et tout rentre dans l'ordre.

— La division de Laveaucoupet (3e) s'est arrêtée à Erstroff, deux kilomètres avant Gros-Tenquin. Une véritable alerte y a eu lieu dans la journée ; les dispositions de combat sont aussitôt prises avec le plus grand calme. L'ennemi signalé n'attaque pas. Dans la soirée, on peut se procurer quelques vivres, mais en quantité insuffisante.

— Sur la droite de cette division, à Altroff, la cavalerie établit son campement, avec l'artillerie à cheval.

La brigade de chasseurs (4e et 5e régiments) s'est mise en marche à huit heures du matin et a suivi la grande route impériale N° 74, jusqu'à la route de Saint-Avold à Dieuze. Là, cette cavalerie a pris à gauche et est venue camper, vers deux heures du soir, au Sud-Est du village d'Alstroff. Le 5e chasseurs campe, la gauche à la route de Lening. A sa droite est le 4e chasseurs. On dresse les tentes, mais les chevaux restent sellés et chargés. On tient à partir au premier signal.

Le commandant de Chabrillan, du 5e chasseurs, après avoir reconnu les abords du village, place en grand'garde, dans la direction du Sud, un peloton du 4e escadron, sous les ordres du sous-lieutenant Serré, avec mention de surveiller les débouchés des villages d'Insming, d'Alberstroff, et de se relier, à gauche, aux grand'gardes du général Lapasset (3e lanciers).

La brigade de dragons campe en arrière des chasseurs. Une distribution de cartouches est faite au 12e régiment de cette arme, car ses munitions ont été en partie épuisées la veille, en avant de Forbach, dans la défense de la tranchée du chemin de fer.

— Enfin, la brigade d'arrière-garde Lapasset est arrivée vers trois heures à Hellimer. Il lui a été impossible d'aller plus loin, le 2e corps, dont elle doit protéger la retraite, lui barrant la route. Des régiments entiers de ce corps sont sans sacs, ceux-ci ayant été perdus la veille à Spickeren et à Styring. Au moment où la brigade entre à Hellimer, quelques cavaliers ennemis se montrent en arrière. On va camper en arrière du village, dans un bas-fond, au pied d'une colline.

— A peine cherche-t-on à s'installer, qu'on entend crier : « Aux armes! Voilà les Prussiens! Voilà les Prussiens! » Aussitôt se produit une confusion épouvantable. Fort heureusement le 84e et le 97e se réunissent avec une extrême promptitude. Les premiers bataillons de ces deux régiments partent aussitôt, mais ce n'est qu'une fausse alerte. Quelques lanciers sont envoyés en reconnaissance et délivrent un pauvre cantinier du 97e qui, resté en arrière, a été pris par des uhlans que nos cavaliers mettent en fuite.

Enfin, le camp s'organise. L'intendance fait prévenir que vu le peu d'approvisionnements, elle va, comme la veille, remplacer la plupart des rations par une allocation de 0 fr. 80 centimes, en argent. Comment, diable! veut-on que, lorsque l'administration ne trouve rien à acheter, un corps tout entier puisse aller se pourvoir de vivres, homme par homme!

Cette brigade Lapasset, qui couvre la retraite, observe, au

Nord, la route de Puttelange, tandis que la division de cavalerie de Valabrègue couvre, à l'Est, le village d'Alstroff.

— Les dispositions du campement du 2e corps ont été prises en vue de faire tête avec avantage contre l'ennemi, qu'on s'attendait à voir paraître à notre suite. Mais la marche de l'armée prussienne, qui nous a combattus le 6 août, a été assez lente après cette journée, soit que notre ferme attitude dans cette retraite lui ait imposé de la circonspection, soit que les grandes pertes éprouvées par elle, lui aient donné le besoin de se remettre. Elle veut aussi, sans doute, être fixée sur les mouvements des corps français qu'elle a devant elle.

Dans cet après-midi du 8 août, des reconnaissances de notre cavalerie légère ont été poussées très loin, dans la direction qui vient d'être parcourue, sans rencontrer une force ennemie sérieuse, à l'exception du peloton du 5e chasseurs du sous-lieutenant Serré, qui a fait une reconnaissance sur la route de Sarrable, et s'est avancé jusqu'à huit kilomètres de cette localité, qu'occupait une forte colonne de cavalerie allemande.

Le général Lapasset, commandant l'arrière-garde, n'a encore, en arrière de lui, aucune force importante qui le menace. Tout se borne à des mouvements d'éclaireurs, uhlans et autres, répandus en assez grand nombre sur nos derrières, et s'enquérant, dans les villages, de la direction suivie par nous et des positions que nous occupons.

A chaque instant arrivent, dans nos grand'gardes, des paysans des villages voisins : tous annoncent l'arrivée des Prussiens, et la frayeur qu'ils en ont, leur fait raconter qu'ils ont vu des armées entières, où sont seulement passées de faibles avant-gardes.

De fréquentes patrouilles de quelques hommes, dirigées par des sous-officiers, sont faites par nos chasseurs à cheval dans les villages environnants.

Cependant des bruits semblables arrivant sans cesse, l'aide de camp du général Valabrègue, le capitaine de Saint-Etienne, fait, vers deux heures, avec un peloton du 2e escadron (lieutenant Despierre) une reconnaissance en avant de la ligne des avant-postes. Il revient vers cinq heures, sans avoir pu recueillir aucun renseignement bien exact sur les positions et les forces des Prussiens, tant les habitants mettent d'exagération dans leurs récits.

Déjà à quatre heures du soir, on a sonné le boute-selle dans la division de cavalerie, et chacun se tient prêt à partir. Une pluie fine, qui est tombée pendant le jour, a cessé; mais l'herbe épaisse des prairies dans lesquelles on campe, est néanmoins

mouillée, et on doit attendre là, immobile, la bride au bras, l'ordre de se mettre en route.

A la nuit cependant, on aperçoit distinctement les feux de nombreux bivouacs ennemis. Nos informations, corroborées par les rapports d'habitants qui ont fui leurs communes envahies, nous apprennent que des avant-gardes prussiennes sont déjà aux villages de Cappel, Valette, Saint-Jean-Rohrbach, qu'une division d'infanterie est entrée à midi dans Puttelange.

Ces renseignements sont confirmés par le récit de deux sergents du 55e de ligne et d'un dragon du 7e, prisonniers des Prussiens à Forbach, et qui viennent de s'échapper de leurs mains. L'armée qui marche vers nous arrive de Forbach par Fareberswiller. Dix mille Allemands sont à quatre kilomètres seulement d'Hellimer, où se trouve la brigade Lapasset.

Il est à croire, d'après ces données, que l'ennemi qui est signalé sérieusement dans la direction de Sarreguemines et sur notre droite, nous suivra de très près dans la journée du lendemain et nous attaquera sans doute. Il est urgent de mettre une grande distance entre lui et le corps Frossard. Tous les corps de notre armée de Lorraine sont en marche sur Metz, où ils doivent se concentrer. Le 3e corps se dirige de Saint-Avold sur Remilly, où il doit protéger la gare et le chemin de fer.

Le général Frossard, frappé des lenteurs et de l'encombrement que le grand nombre de voitures a produit sur la route, dans ces deux jours de marche, d'où auraient pu résulter des inconvénients sérieux en cas d'attaque, fait partir en avant, pendant la nuit, vers huit heures, les parcs, les bagages et le convoi, et leur fait prendre la direction convenue sur Brulange. Le 2e escadron du 12e dragons, commandé par le capitaine Capdeville, sert d'escorte.

Dans les campements, tout est tranquille ; on est à peu près installé pour passer la nuit. La pluie recommence à tomber.

Vers onze heures et demie, les chefs de corps font appeler sous leurs tentes les commandants de compagnie et leur tiennent à peu près ce langage : « Messieurs, le général Frossard est informé que l'ennemi nous suit et qu'il veut nous attaquer demain matin. Nous faisons appel au dévouement de chacun de vous. Il importe que chacun cherche à maintenir le moral de ses hommes. Notre situation est grave, mais elle n'est pas désespérée. Vous allez réveiller vos hommes, on abattra les tentes, les sacs seront faits, et dès que le mouvement commen-

cera, vers minuit et demi, vous suivrez la tête de la colonne. On recommande le plus profond silence ! »

La pluie augmente de violence et tombe à torrents, transformant les campements en un lac de boue, juste au moment où les soldats, réveillés à grand'peine, commencent à abattre les tentes et à faire les sacs. Les troupes souffrent beaucoup.

Déjà vers huit heures et demie du soir, la réserve d'artillerie a quitté Alstroff, se dirigeant vers Brulange, où elle arrivera le lendemain matin, à sept heures.

Le 2e corps d'armée a reçu, vers onze heures, son ordre de départ.

Le mouvement doit commencer à minuit, la gauche en tête. La division Bataille (2e) fait tête de colonne. Après elle, la division de Laveaucoupet (3e), puis la division Vergé (1re). La cavalerie du général de Valabrègue, avec une batterie à cheval, tient la gauche de la division Vergé ; vient enfin la brigade mixte Lapasset.

Cette brigade commence son mouvement à une heure du matin et quitte sa position sans être inquiétée par l'ennemi, dont les forces ne sont qu'à quelques kilomètres d'elle. Il fait un orage épouvantable et une pluie torrentielle qui doit durer toute la nuit. Les éclaireurs prussiens, seulement, cherchent, pendant les premiers moments de la marche, à jeter le désarroi dans la colonne ; mais le 3e lanciers, placé à l'arrière-garde, fait résolument face à ce danger et le conjure par sa ferme attitude.

Le mouvement de retraite aurait dû commencer à minuit ; mais, par suite de la confusion habituelle, que l'obscurité et une pluie diluvienne, tombant depuis dix heures du soir, ne font qu'augmenter, ce mouvement se termine seulement à sept heures du matin. Vers trois heures, un peu avant le jour, la 1re division (Vergé), qui ferme la marche, reprend sa place dans la colonne.

Les régiments campés dans les champs détrempés par les averses, ont rapidement gagné la route ; mais le départ réel s'effectue seulement à six heures du matin. On apprend que le corps d'armée, jusqu'alors isolé, doit opérer sa jonction avec d'autres corps et se trouver sous les murs de Metz dans les quarante-huit heures.

Cette retraite est pénible. Les hommes enfoncent dans la boue jusqu'à la cheville. Beaucoup de sacs et de bagages sont restés sur le champ de bataille du 6 août ; le campement manque à beaucoup. Cependant les troupes observent une disci-

pline parfaite : on marche en bon ordre et toujours en situation de faire face à l'ennemi.

Le temps est horrible ; du 8 août au 13 du même mois, il ne cesse de pleuvoir. La nuit est sombre. Dans la soirée, un violent orage a éclaté ; des torrents de pluie s'abattent sur nos campements. Il pleut comme au déluge ; il fait un noir d'enfer, c'est à peine si l'on voit à deux pas devant soi. Les terres labourées, dans lesquelles il faut souvent marcher, sont détrempées ; les chevaux y enfoncent jusqu'au dessus des sabots, et les hommes sont mouillés jusqu'aux os. Nos soldats n'ayant pas d'abris, beaucoup de cartouches sont détrempées dans les musettes en toile et détériorées.

Une fois sur la route, nos troupes cheminent bien tristement. On fait ainsi une lieue environ, bientôt on s'arrête. La brigade Lapasset, qui arrive d'Hellimer, est venue se heurter et se mélanger avec les bataillons du 2e corps, qui sortent de Gros-Tenquin. On fait halte ; on attend, dans une boue atroce, par une pluie battante, que les différents corps se soient dégagés les uns des autres et aient repris leur mouvement en avant.

Les batteries d'artillerie descendent avec beaucoup de difficultés les pentes raides des collines, sur lesquelles n'existent que des sentiers à peine tracés. Les roues des voitures sont heureusement retenues et s'enfoncent dans le sol détrempé.

Sur la route, les artilleurs rencontrent les équipages des 1er et 5e corps, qui leur donnent les premières nouvelles de la bataille de Frœschwiller.

La division de cavalerie de Valabrègue a monté à cheval vers une heure du matin, et quittant Alstroff, s'est dirigée sur Gros-Tenquin, à travers un terrain complètement détrempé par la pluie, qui tombe toujours à torrents. Il est deux heures du matin. Les grand'gardes ont été rappelées.

Au moment où la tête de colonne va déboucher dans ce village, elle est obligée de s'arrêter pour laisser passer les divisions d'infanterie qui ne se sont mises en route qu'à cinq heures.

Après une marche pénible de près de trois heures, on arrive dans un hameau, où on fait une halte de quelques instants ; le jour commence à poindre et la pluie a cessé de tomber ; les paysans apportent sur la route de grands fagots, qui y flambent bientôt et permettent aux hommes de se sécher un peu.

A Gros-Tenquin, on tourne à gauche, la colonne suivant dès lors la route impériale n° 74, et se dirigeant au Sud-Ouest. Cette voie est détrempée par les pluies abondantes qui viennent de tomber. L'infanterie, fatiguée par les marches pénibles.

des jours précédents, laisse en arrière de nombreux traînards. Le 5e chasseurs à cheval, qui ferme la marche, parvient à grand'peine à les décider à rejoindre leurs régiments.

De crainte d'une poursuite trop vive de la part de la cavalerie prussienne, une section d'artillerie à cheval prend place dans la colonne avant le 5e chasseurs. Ce régiment laisse le 2e escadron, sous les ordres du commandant de Labrousse, pour former l'arrière-garde; une section d'artillerie lui est adjointe. Cet escadron, qui doit marcher environ deux kilomètres après le régiment, laisse lui-même en extrême arrière-garde, un peloton commandé par le sous-lieutenant Micard.

A Baronville, la colonne quitte la route impériale n° 74 et prend la route départementale n° 9 se dirigeant vers le Nord-Ouest. On arrive à trois heures à Brulange, où l'on trouve la brigade Lapasset qui est venue, par les chemins de traverse, directement de Gros-Tenquin.

Laissant la grande route sur sa gauche, cette brigade a pris au delà de Béring un chemin communal, qui doit abréger la route. On traverse ainsi Hasprik, Landorff.

Dans les villages, partout la désolation : des femmes en pleurs, des vieillards qui se souviennent de 1815 : « Cela va-t-il recommencer? » demandent-ils d'un air anxieux et les larmes aux yeux.

La route longeant dans cette région des bois épais, des compagnies sont envoyées en tirailleurs sur les flancs. On patauge dans la boue jusqu'aux genoux, à travers ces terres labourées, détrempées par les fortes pluies de la nuit dernière. Les hommes, très chargés, n'avancent qu'à grand'peine. On contourne le village de Landorff. Après une grand'halte à Basse-Savoie, on rejoint la route impériale n° 74, où se trouvent les troupes du 2e corps. La brigade Lapasset fait halte de nouveau; les soldats, écrasés de fatigue, cherchent une place un peu sèche pour s'y allonger.

— L'ordre de mouvement prescrivait d'abord d'établir les campements à Brulange. C'était une marche de dix-huit à dix-neuf kilomètres seulement. Il nous convenait de ne pas nous retirer trop vite. D'ailleurs, il fallait ménager la fatigue aux troupes, dans une retraite où elles pouvaient avoir à combattre. La pluie torrentielle, qui n'avait cessé de tomber pendant toute la nuit, les avait empêchées de prendre le repos nécessaire.

Depuis ces trois jours, les distributions de vivres n'étaient ni régulières ni complètes. Un convoi de vivres, destiné au 2e corps d'armée, avait été par erreur dirigé sur le 3e corps. Malgré les soins actifs des fonctionnaires de l'intendance qui,

dans ces jours de marche, prenaient les devants pour faire préparer, dans les villages, les approvisionnements en pain et viande qu'on y pouvait trouver, il y avait eu insuffisance de ressources.

Arrivé à Brulange, le général Frossard y est informé par le commandant de son arrière-garde, que les forces prussiennes cessaient de suivre le 2e corps et prenaient, sur sa gauche, la direction de Pont-à-Mousson, renseignement confirmé le soir par des rapports des gens du pays.

En même temps, le général avait reçu, pendant la marche, une dépêche du major général datée de Metz 8 août, et disant : « que l'ordre donné d'une retraite sur Châlons était révoqué et que les trois corps d'armée et la garde impériale sous le commandement de Bazaine, resteraient concentrés à Metz, pour y former une forte armée, destinée : soit à arrêter celle du prince Frédérick-Charles, soit à agir sur les flancs ou les derrières de celle qui paraissait vouloir pénétrer par Saverne.

Les instructions du général Bazaine, annoncées dans cette dépêche et datées de « Faulquemont, 9 août, » prescrivaient au général Frossard de gagner aussi rapidement que possible Han-sur-Nied et Remilly, et s'il le pouvait, après un repos, de venir même pendant la nuit à Courcelles-sur-Nied. « Les nouvelles que l'on a de l'ennemi, disait le maréchal, font croire à une concentration de ses forces, il aurait l'intention de nous attaquer dans nos positions. Ses efforts se porteront plutôt sur la droite. »

En exécution de ces ordres, le 2e corps ne fait qu'une halte de deux heures à Brulange, pour préparer le café. La cavalerie s'installe dans une prairie située entre la route et un petit ruisseau nommé la Rolle.

La pluie s'est remise à tomber par intermittences, et lorsque nos fantassins, cavaliers et artilleurs, se préparent à placer les marmites sur les foyers en plein vent, l'orage de la veille reprend avec une telle violence, qu'il est impossible d'allumer les feux.

La 2e division (Bataille) se trouve à Brulange, la 1re (Vergé) près d'Avodrecourt. La 3e division s'est arrêtée à Faulquemont.

Il est onze heures du matin ; à une heure de l'après-midi, on se remet en route. C'est une étape d'une trentaine de kilomètres au moins, que nos troupes doivent accomplir ce jour-là, à travers des terrains défoncés et inondés.

A quelques kilomètres avant d'arriver à Remilly, pendant

que la colonne traverse le chemin de fer, à un passage à niveau, un convoi chargé de pain, qui revient de Forbach, s'arrête à côté des troupes. On sonne une distribution, mais les employés de l'administration jettent le pain sur la voie.

A cette vue, tous les hommes se précipitent en courant à travers champs, les cavaliers et les conducteurs haut le pied, au galop de leurs chevaux. Chacun se charge autant que possible, et les plus heureux refusent parfois de partager leur butin avec leurs camarades moins favorisés.

Enfin, entre six et sept heures du soir, les troupes arrivent à Remilly, gros village du canton de Pange, sur le chemin de fer de Metz à Forbach, après avoir parcouru dans la journée trente-deux kilomètres, sans laisser un homme en arrière. Les bivouacs des divisions d'infanterie sont installés des deux côtés de la route impériale, sur la croupe d'un mouvement de terrain, à droite de la voie ferrée et en arrière de la localité.

Les batteries de combat campent dans la plaine, sur les bords de la Nied, dont on a fait sauter le pont du chemin de fer aussitôt après le passage de nos troupes.

L'artillerie de réserve et le parc du génie vont jusqu'à Lemud, à cinq kilomètres au-delà. Les hommes, privés de leurs tentes, ont recours aux prolonges pour attacher leurs chevaux.

La division de cavalerie d'arrière-garde établit à sept heures du soir son bivouac dans une prairie, entre le chemin de fer et la route, à quelques centaines de mètres en avant de Remilly : le 4e chasseurs à cheval est en première ligne, le 5e en deuxième; en face, à gauche de la route, la brigade de dragons Bachelier. Depuis le matin, cette cavalerie n'a vu, à sa suite, que quelques uhlans, maintenus par elle à distance.

De son côté, la brigade Lapasset est arrivée à sept heures du soir à Aubecour, situé à quatre kilomètres du 3e corps, et a campé le long de la voie du chemin de fer.

De Forbach, point de départ de la retraite, jusqu'à Remilly, qui est situé à vingt-deux kilomètres de Metz, on a décrit un trois-quart de cercle.

A Remilly, les troupes, pour la première fois depuis Forbach, reçoivent des distributions régulières de viande, de biscuit, et peuvent un peu se reposer des fatigues de la nuit et de la journée.

Le 3e corps d'armée campe, comme on l'a dit, non loin de Remilly et on peut apercevoir ses feux, sur les collines, dans la direction du Nord-Ouest. Vers huit heures du soir, le 3e chas-

seurs à cheval, qui appartient à la division de cavalerie de ce corps, revient d'une reconnaissance sur Gros-Tenquin dans laquelle il a sabré et dispersé quelques patrouilles de uhlans et de cuirassiers blancs : il est accueilli par des acclamations et l'espérance commence à renaître chez le soldat.

Dans la nuit, on entend plusieurs détonations. Ce sont des ponts et divers travaux d'art que le génie fait sauter à la mine.

10 *août*. — Le réveil sonne dans les campements du 2e corps, à quatre heures du matin. On se prépare au départ. A cinq heures, l'infanterie est déjà en route et la cavalerie attend pour s'ébranler que la brigade Lapasset ait traversé Remilly. Pas de nouvelles de l'ennemi. C'est seulement vers neuf heures, que la cavalerie du général de Valabrègue achève de défiler sur la route.

Ce jour-là, le 5e chasseurs à cheval est en tête de colonne. Le 2e corps d'armée s'est mis en marche dans l'ordre suivant : les divisions Laveaucoupet, Vergé, Bataille, puis la brigade Lapasset et la division de cavalerie. On suit la route impériale n° 74, qui longe la voie ferrée que nous venons couper à Courcelles, dont la station paraît abandonnée.

On traverse successivement Lemud, Courcelles, Ars-Laquenexy et Grigy.

— Nous allions, dans cette journée, opérer la concentration prescrite. Lorsque la résolution avait été prise de ramener l'armée autour de Metz et d'y attendre l'attaque de l'ennemi, le maréchal Lebœuf, major général, avait fait étudier les positions défensives pour y établir dans ce but les divers corps d'armée.

Notre armée devait occuper une première position sur la rive gauche de la Nied française, depuis Pange jusqu'aux villages des Etangs.

S'il arrivait que l'armée fût forcée à quitter cette position, le maréchal commandant en chef devait lui faire opérer sa retraite sur le camp retranché de Metz, de manière à venir occuper, comme seconde position, celle, très belle, qui se trouve en avant des forts de Queuleu et de Saint-Julien.

Dans cette disposition générale, le 2e corps devait former la droite et s'établir à Courcelles-sur-Nied, ayant à sa gauche une division du 3e corps à Pange, la garde impériale sur la hauteur entre le château de Maizeroy et le village de Silly, à cheval sur la grande route de Saint-Avold.

Au cas où il y aurait lieu d'occuper une seconde position défensive, le général Frossard appuierait sa gauche à la grande route de Strasbourg et aurait sa droite vers le chemin

de fer de Metz à Sarrebrück, en tenant fortement la hauteur du télégraphe de Mercy.

Le général Bazaine fait connaître ces instructions au commandant du 2e corps, par dépêche de Pont-à-Chaussy, 10, et lui recommande de faire des efforts pour gagner Courcelles, de prendre position au-dessus en passant par Villers-Laquenexy, afin de se relier avec Pange, occupée par une des divisions du 3e corps.

Cette dépêche arrive au général pendant sa marche vers Metz, alors que déjà la plus grande partie de son corps d'armée a dépassé Courcelles-sur-Nied. Il arrête immédiatement la marche de ses troupes et les établit dans les positions suivantes :

Le grand-quartier général s'installe au château de Mercy-le-Haut. Le 3e escadron du 4e chasseurs va reprendre son service d'escorte auprès du général Frossard.

La réserve d'artillerie partie de Lemud, campe d'abord sur la colline derrière ce château ; mais elle quitte bientôt cette position après quelques hésitations, traverse la route de Metz à Strasbourg et s'établit entre la haute et la basse Bévoye, sous le fort de Queuleu, où elle reste jusqu'au 14 août.

La division Bataille et l'artillerie s'arrêtent à gauche de la route, sur les parties basses de la colline de Mercy-le-Haut et s'établissent entre ce village et celui d'Ars-Laquenexy. Le 8e de ligne a sa droite appuyée au château, qui doit, peu après, être incendiée par les Prussiens.

La division de Laveaucoupet se place en seconde ligne, sous la protection du fort de Queuleu, et en avant de la route de Strasbourg.

La 1re division Vergé monte sur la colline de Mercy-le-Haut, et se place à cheval sur la route de Strasbourg, un peu en arrière de la crête, face au midi ; l'infanterie déployée en première ligne, une brigade à droite de la route, l'autre à gauche. En arrière de chaque brigade, une batterie de combat, la troisième placée au centre contre la route.

Les servants construisent de petites rampes qui permettront aux pièces de se porter rapidement sur la route pour se déployer en batterie sur la crête, si cela devient nécessaire.

La division de cavalerie campe au bas des pentes du plateau sur lequel est construit le fort Queuleu, dans une petite vallée dont le flanc oriental est boisé. Son bivouac est établi ; la gauche à la ferme de la Haute-Bévoye, la droite au chemin de fer de Metz à Sarrebrück.

La retraite de cette cavalerie, depuis Forbach jusqu'à Metz,

s'est effectuée en aussi bon ordre que le mauvais état et l'encombrement des chemins l'ont permis; les régiments ont toujours marché réunis et compacts, chaque homme restant sous la main de ses chefs. Il n'a été perdu d'autres bagages que ceux qu'on a laissés aux petits dépôts de Forbach et que l'on n'a pas eu le temps d'enlever. Néanmoins, le campement et l'équipement sont assez incomplets. Bon nombre d'objets ont été détériorés ou perdus; on profite donc de l'arrivée sous Metz pour réparer le désordre produit par les marches des derniers jours.

Enfin la brigade Lapasset, avec son régiment de cavalerie, sa batterie et sa compagnie de chasseurs, a été placée, au poste d'honneur à Laquenexy et à Villers-Laquenexy, sa gauche dans la direction de Pange.

Cette brigade, partie d'Aubecour à six heures du matin, arrive entre midi et une heure à Ars-Laquenexy, et campe en arrière des villages de Laquenexy et de Villers-Laquenexy sur un terrain fortement détrempé par les pluies. On est à une quinzaine de kilomètres de Metz.

La pluie recommence vers deux heures et demie du soir. On est de nouveau dans la boue jusqu'au cou. Les officiers supérieurs de la brigade sont appelés chez le général Lapasset. Les commandants de compagnie doivent attendre le retour de leurs supérieurs.

Vers quatre heures, les chefs de bataillon réunissent leurs capitaines et leur apprennent que le général Lapasset a été informé que l'armée prussienne, qui l'a suivi pas à pas, doit l'attaquer cette nuit.

En conséquence, il fait appel au dévouement de tous, pour élever rapidement sur son front, des travaux de défense considérables.

Le 97e reçoit la défense de Laquenexy. Les 1er et 3e bataillons du 84e sont chargés de défendre Villers-Laquenexy. Le 2e bataillon de ce régiment barricade le petit pont de la route de Faulquemont et occupe une ferme située en arrière. La batterie d'artillerie va occuper les hauteurs d'Ars.

Comme nous l'avons déjà dit, le temps qui était assez beau dans la matinée, ne tarde pas à se gâter; à peine les troupes sont-elles arrivées au bivouac, que la pluie recommence épaisse et continue. Les terres labourées sur lesquelles on campe, détrempées par les averses, forment un véritable bourbier. Le vent qui souffle avec violence, enlève les tentes et laisse les hommes sans abri contre le déluge.

Pendant ce temps, sur toutes les routes qui conduisent à

Metz, défilent sans interruption et dans un état pitoyable des troupes de tous les corps et de toutes les armes. La garde impériale s'établit à Courcelles : les 3e et 4e corps sont à proximité.

La journée est triste, on parvient à grand'peine à allumer quelques feux pour faire le café.

On travaille avec acharnement sous la pluie qui tombe toujours à torrents. — Dans le ciel rayé par l'ondée, à l'horizon, on aperçoit la masse énorme du fort de Queuleu, qui se détache, formidable et menaçant, dominant ces coteaux de son tonnerre.

Les arbres sont coupés sur les routes, abattus et transformés en barricades hérissées et en chevaux de frise. Des travailleurs, bras nus, creusent et transportent la terre. Les tranchées sont ouvertes, les épaulements se dressent.

A la nuit, le mauvais temps redouble : toujours les averses et les rafales. Malgré tout, on travaille toute la nuit, mais tous ces travaux sont inutiles : l'ennemi n'est pas même signalé sur aucun point.

11 *août*. — La concentration de tout le 2e corps, avec les autres corps d'armée s'opère, ce jour-là, vers deux heures du soir, sur la seconde position indiquée, qui est de beaucoup préférable, c'est-à-dire en avant des forts de Queuleu et de Saint-Julien, de la Seille et de la Moselle (rive droite d'aval).

Ce nouveau mouvement n'est, pas plus que celui du 10, inquiété par l'ennemi. La Ire armée prussienne s'avance avec circonspection par les routes de Sarrelouis et de Saint-Avold. La IIe armée marche lentement aussi par la route de Sarreguemines et la voie ferrée, son aile gauche se dirigeant sur Pont-à-Mousson, avec l'intention vraisemblable de franchir la Moselle en amont de Metz. Aucune affaire sérieuse ne semble encore imminente.

En exécution des ordres donnés, le 2e corps, déjà en partie sur la position qui lui a été assignée, en complète l'occupation.

Les troupes partent à huit heures seulement, l'étape, très courte d'ailleurs, ne présente aucun fait remarquable. Il pleut toujours, les chemins sont complètement détrempés ; vers midi on arrive en vue de Metz.

Les divisions Bataille et Vergé s'établissent sur les hauteurs au-dessus du village de Peltre depuis la route de Strasbourg jusqu'en avant de Magny-sur-Seille.

La première, avec son artillerie, traverse la route de Strasbourg et campe au Sud de la Basse-Bevoye, à quinze cents

mètres en avant du fort inachevé de Queuleu : les troupes sont établies sur deux lignes, en arrière de la crête, qui domine Peltre, ainsi que le chemin de fer de Forbach et la route de Metz à Strasbourg.

La seconde division reste à Mercy.

La division de Laveaucoupet campe en seconde ligne derrière elles : sa droite à la Basse-Bévoye, sa gauche vers Grigy. La route de Strasbourg est défendue par une batterie de 12 avec parapet et abattis, et de chaque côté, par des tranchées-abris.

La brigade Lapasset s'est mise en route dès six heures du matin, mais est arrêtée dès les premiers pas par la division de Montaudon, et attend longtemps sac au dos, sous la pluie. On traverse Ars encombré de troupes ; tout le long du chemin, on croise des colonnes d'infanterie, de cavalerie, d'artillerie et d'interminables convois. Après avoir traversé Grigy, la brigade Lapasset arrive à Mercy-le-Haut et auprès du Château de ce nom. Le 84e est chargé de la mise en état de défense du château et de la construction de tranchées-abris sur la droite. On doit prendre à cet endroit une position retranchée, afin de résister vigoureusement et à toute extrémité à une attaque de l'ennemi, que l'on croit imminente.

Le général Lapasset vient reconnaître le terrain, accompagné du général Dubost, commandant le génie du 2e corps.

Afin de protéger les travailleurs, le 2e bataillon du 84e prend une position avancée dans un taillis en avant du château, et le met en état de défense, se reliant aux avant-postes du 97e. De nombreux abattis sont pratiqués, pour découvrir le champ de tir. Les hommes campent sous le fourré et s'installent d'épais gourbis en feuillage. Des tirailleurs sont également envoyés dans les bois situés en avant de la position, mais n'aperçoivent aucune trace de l'ennemi.

Quatre escadrons du 4e chasseurs sont détachés en grand'-garde, en avant de notre front, dans les villages de Peltre et de Jury et font des reconnaissances lointaines ; d'autres escadrons du 5e chasseurs, des 7e et 12e dragons éclairent notre droite en avant de Magny et sur les routes de la vallée de la Seille.

A la gauche du 2e corps, le 3e s'étend du village de Grigy, en avant de Borny, à cheval sur la route de Saint-Avold, jusqu'au ravin de Vallières. Le 4e corps, en avant du fort de Saint-Julien, se relie par sa droite, avec le 3e, à ce ravin, et appuie sa gauche à la route de Hombourg. Enfin la garde impériale est en réserve en arrière de Borny.

— Dans la matinée du 11 août, sur l'ordre du général de Valabrègue, des reconnaissances de cavalerie, composées chacune d'un petit nombre d'hommes, sont envoyées sur la route de Magny à Verny : elles ont l'ordre d'être toujours en mouvement et de faire parvenir rapidement les renseignements qu'elles pourront recueillir.

En même temps, le sous-lieutenant Frémiet et le sous-lieutenant d'état-major Chiniac de Labastide, escortés de quelques chasseurs du 5e régiment, reconnaissent le cours de la Seille, le premier en amont, le deuxième en aval de Magny. Aucun gué n'est signalé au-dessus de ce village par le sous-lieutenant Frémiet ; au-dessous, au contraire, le sous-lieutenant de Labastide en trouve deux : le premier, à l'extrémité Nord de Magny, le second entre le pont du chemin de fer de Forbach et la route de Verny, tous deux d'un accès commode et très facile, le premier surtout. Mais l'inondation qui s'étend dans les prairies bordant la rivière, fait rapidement monter les eaux, et ces gués doivent, sous peu de jours, n'être plus praticables.

Le 7e dragons a été le plus heureux de tous, ce jour-là. Il a pu enfin rencontrer l'ennemi. Le 2e escadron de ce régiment, commandé par le capitaine Ballet (Hocquet capitaine en second, Biben lieutenant, Chupiet et d'Auberon sous-lieutenants), a opéré une reconnaissance hardie sur la route de Puttelange, et a fait prisonniers trois uhlans du 13e régiment au petit village de Sorbey, situé au Sud-Est et à douze kilomètres de Metz.

Après la soupe du soir, le 1er escadron du 5e chasseurs reçoit l'ordre de s'établir à Magny et d'envoyer pendant la nuit, sur la route de Verny et dans toutes les directions, des reconnaissances lointaines et peu nombreuses ; ces détachements seront toujours suivis par les troupes de soutien et n'hésiteront pas, si le cas se présente, à charger vigoureusement les éclaireurs prussiens. Ce service devra durer vingt-quatre heures.

— Du 11 au 13 août, le 2e corps d'armée reste dans ses positions. Le temps est très mauvais, la pluie incessante. Bien que les bivouacs n'aient pu être installés dans des conditions favorables, néanmoins les troupes y trouvent le repos dont elles avaient si grand besoin.

La retraite, en effet, avait été rendue pénible et fatigante par le manque de vivres et le mauvais temps continu. La fatigue de nos pauvres soldats était encore augmentée beaucoup par le temps bien trop long qu'on employait à installer les bivouacs et les dispositions défectueuses prises au départ. Il ar-

rivait souvent que les hommes debout et paquetés attendaient des heures entières avant de se mettre en marche, les chemins étant encombrés par les convois en retraite, depuis le 7 août.

Il était désirable qu'on profitât de ce séjour au camp de Mercy pour se réorganiser, surtout les batteries, réparer autant que possible les pertes en hommes et en matériel, et remplacer les effets et ustensiles de campement que plusieurs régiments avaient perdus le 6 août.

Des chevaux recueillis au hasard, le soir de la bataille de Spickeren, furent rendus aux corps auxquels ils appartenaient; le dépôt du 17e d'artillerie, établi à Metz, en fournit quelques-uns aux batteries, pour remplacer ceux qui étaient morts ou disparus. Les coffres de munitions furent réapprovisionnés. Chaque batterie n'avait eu, pendant la retraite, que les charges qui restaient le soir de la bataille.

Malheureusement, quant aux effets et ustensiles de campement, les magasins de la place de Metz ne possédaient presque rien : on y trouva seulement des tentes-abris et quelques demi-couvertures. L'intendant militaire du 2e corps, M. Bagès, fit acheter et distribuer des besaces en toile à substituer aux havre-sacs manquant; et les colonels purent faire confectionner dans la ville un certain nombre de gamelles et de marmites.

Le commandant dut s'occuper aussi de faire pourvoir, par des nominations de grades, aux emplois devenus vacants et de faire décerner les récompenses méritées dans le combat de Spickeren.

12 *août*. — Pas d'attaque d'ailleurs de la part de l'ennemi pendant ces trois journées. Il occupe, par des avant-gardes, les villages à peu de distance en avant de notre front; mais il ne se montre que par petits détachements.

Le 12, vers midi, les grand'gardes de la 1re division signalent, à quatre kilomètres environ, des colonnes de cavalerie qui paraissent se diriger de Courcelles sur la Moselle.

Sur l'ordre du général Vergé, la 12e batterie du 5e d'artillerie, se place sur les crêtes à droite du château de Mercy-le-Haut, et envoie, à toute volée, quelques obus qui accélèrent le mouvement de l'ennemi; mais le bruit du canon n'éveille l'attention de personne, et la 11e armée prussienne exécute, sans être autrement inquiétée, son audacieuse marche de flanc et son passage de rivière à quelques kilomètres de la place de Metz, et sous le canon d'une armée de cent cinquante mille hommes de troupes fraîches, à part celles du 2e corps.

— A quatre heures du matin, ce jour-là, le 1er escadron du

4e chasseurs à cheval, qui est allé reconnaître la route de Strasbourg jusqu'à Silly-en-Saulniers (14 kilomètres), rencontre un piquet de uhlans qu'il chasse vigoureusement, sans pouvoir l'atteindre, et revient à Peltre vers dix heures.

Le 6e escadron du même régiment fait une reconnaissance entre le chemin de fer et la route de Strasbourg. A Pontois, il apprend que les deux escadrons prussiens se trouvent dans un village à un kilomètre plus loin; un peloton est envoyé pour les reconnaître. Le chef de ce peloton, quelques instants après, vient rendre compte au commandant qu'il a vu ces escadrons prêts à monter à cheval. L'escadron se replie sur Jury.

A onze heures et demie, les deux escadrons ennemis arrivent par la route de Strasbourg, à deux kilomètres de Jury; ils sont soutenus par de l'infanterie. Un peloton du 6e escadron reçoit l'ordre de les charger, puis de faire demi-tour pour les engager à le poursuivre et les attirer ainsi auprès du talus du chemin de fer, derrière lequel le reste du 6e escadron et le 4e escadron ont mis pied à terre pour les recevoir à coups de fusil.

Le mouvement s'exécute et réussit à merveille. Les Prussiens sont accueillis par une vive fusillade et se retirent, en laissant plusieurs des leurs sur le terrain.

Le 2e escadron du 4e chasseurs était parti de Peltre à onze heures pour faire une nouvelle reconnaissance sur la route de Strasbourg; à peine sur cette route, il aperçoit devant lui les 4e et 6e escadrons embusqués derrière les talus du chemin de fer et venant de repousser les escadrons ennemis; le lieutenant-colonel Pesme, qui les commande, ordonne au capitaine du 2e escadron de faire mettre aussi pied à terre à ses hommes et de les disposer en tirailleurs, sur la levée du chemin de fer, auprès des deux autres escadrons; mais comme à ce moment, les Prussiens se sont repliés à une certaine distance, auprès de leur infanterie, ces trois escadrons remontent à cheval et se replient sur Peltre et Jury, où ils doivent être relevés par quatre escadrons du 5e chasseurs, qui doivent également passer vingt-quatre heures en observation sur ce point, afin d'en surveiller les abords, en poussant au loin des reconnaissances.

Pour ce service d'éclaireurs, les corps emportent un jour de vivres, mais ne prennent aucun bagage; on laisse le tout au camp, sous la garde de quelques hommes.

Dans l'après-midi, des corvées sont envoyées à Metz pour rapporter des magasins de l'administration, les effets qui manquent.

Le 12, dans la matinée, on voit tout à coup revenir les escadrons du 4e chasseurs que le 5e doit aller relever le soir seulement. Ordre est aussitôt donné de se tenir prêt à monter à cheval et le boute-selle est sonné partout.

Quelques heures plus tard, les 2e et 4e escadrons, sous les ordres du commandant de Labrousse, vont s'établir en grand'-garde en arrière de Peltre et de Jury, avec un poste d'un peloton (lieutenant de Nyvenheim), au passage à niveau sur la ligne ferrée de Metz à Sarrebrück.

Une autre reconnaissance, conduite par le général Bachelier, est faite aussi par tout le 12e dragons sur la route de Courcelles-sur-Nied, où les coureurs prussiens commencent à paraître.

— Vers quatre heures du soir, la division Vergé quitte Mercy et va se placer sur le remblai du chemin de fer, à droite de Peltre et de la division Bataille. L'artillerie de combat campe entre les deux brigades Letellier-Valazé et Jolivet.

— Ce jour-là, le général Frossard établit son quartier général à la Basse-Bévoye.

— Pendant ce temps, la brigade Lapasset continue à travailler aux retranchements de la position de Mercy-le-Haut, aidée par la 9e compagnie du 3e régiment du génie. Le château et la ferme, ainsi que le parc qui en dépend, sont mis en état de défense, pour faire de cette position, naturellement forte, un excellent retranchement.

Vers dix heures du matin, le général de Lapasset vient visiter le nouveau campement, où ses troupes mettent leurs armes en état et annonce que la mission périlleuse dont était chargée sa brigade, en protégeant la retraite du 2e corps, s'est terminée à la satisfaction de tous. Il ajoute que sa brigade reste constituée sous le nom de brigade mixte et est adjointe au 2e corps.

A la nuit, les troupes prennent un service de surveillance. Plusieurs sections vont veiller en tirailleurs, tandis que le reste de la brigade va dormir au pied des fossés.

Vers onze heures et demie arrive une corvée de deux cents hommes avec des officiers du génie. On creuse une nouvelle tranchée-abri, à l'angle du parc, et la nuit s'achève tranquillement. Au point du jour la tranchée est terminée. Les travailleurs s'en vont.

Pendant leur séjour à Mercy, les troupes ont beaucoup souffert de la pluie; mais le beau temps revient le 12 au soir, pour durer jusqu'au 19 du même mois.

— Par décret impérial du 12 août, le colonel Zentz, du 63e de

ligne, un des héros de Spickeren, est nommé général de brigade, ainsi que le colonel Mangin du 67e de ligne.

Ce même jour, par décret impérial, le maréchal Bazaine est nommé commandant en chef de l'armée du Rhin, et le général Jarras, chef d'état-major général de cette armée, le maréchal Le Bœuf ayant résigné ses fonctions de major général.

13 août. — Le général Frossard reçoit du grand quartier général des ordres pour faire réduire les bagages des officiers au strict nécessaire, et organiser les petits dépôts des régiments dans la place de Metz.

Nos grand'gardes échangent continuellement des coups de feu avec celles de l'ennemi.

— A midi, le 4e chasseurs de France monte à cheval et vient s'établir sur la hauteur en arrière du chemin de fer, la droite appuyée à la route de Strasbourg. Dans la direction de Dame-en-Saulnois, à plus de quatre kilomètres, on aperçoit des troupes de cavalerie ennemie, qui escortent des voitures et qui disparaissent bientôt. A deux heures, le régiment revient à son campement, sans avoir tiré un seul coup de feu.

— A la même heure de midi, les 1er, 5e et 6e escadrons du 5e chasseurs, sous les ordres du général de Valabrègue, se sont portés sur la route de Strasbourg : l'infanterie et l'artillerie restent cachées, près de Peltre, derrière des bouquets d'arbres. Le général de Valabrègue s'avance jusqu'au passage à niveau. Ayant traversé le chemin de fer, le colonel de Séréville déploie un peloton en tirailleurs, à gauche de la route et s'avance jusqu'à l'auberge du *Cheval Rouge* avec le peloton du lieutenant Barrère. On aperçoit de là les vedettes prussiennes et, dans le lointain, les colonnes ennemies.

On fait reconnaître, par quelques cavaliers, les villages de Frontigny et de Chesny. On n'y signale pas la présence de l'ennemi, pas plus que dans les premiers taillis du bois de l'Hôpital; mais, un peu au delà, dans une petite vallée, perpendiculaire à la route, non loin de Mécleuves, on aperçoit de l'infanterie couchée dans les champs et avec elle de la cavalerie.

Ces renseignements sont transmis au général de Valabrègue, qui donne l'ordre de rentrer au bivouac. Vers quatre heures, les 1er, 5e et 6e escadrons s'y sont installés de nouveau. Les deux autres escadrons du régiment, qui ont conservé leur position en grand'garde, reviennent au camp à huit heures du soir.

De leur côté, les 3e et 5e escadrons du 7e dragons opèrent une reconnaissance dans les environs de Metz, et dans cette opération, dirigée par le commandant Bresson, perdent un cavalier, le dragon Maffre, tué raide d'un coup de feu.

— Ce jour-là, nos dragons du 12e régiment ont bien cru un moment qu'ils auraient le plaisir de se sabrer avec les Prussiens. Les 1er et 5e escadrons avaient été envoyés en grand'garde au village de Peltre, à gauche de Mercy, sur le chemin de Metz-Forbach. Le commandant Jacques est à leur tête.

Tout à coup, ils voient apparaître, dans le lointain, un fort parti de cavalerie allemande, venant sur la route de Metz à Strasbourg et se dirigeant vers eux. On va franchir la voie ferrée et charger, quand l'ordre de revenir au bivouac est apporté au commandant par l'officier d'état-major, le lieutenant de Médrano.

Cet ordre était motivé par le mouvement général, vers la Woëvre, que devait opérer le lendemain l'armée française. Mouvement des plus importants et qui, comme nous le dirons plus loin, fut exécuté trop tardivement et trop lentement.

— A quatre heures du soir, les trois batteries du 5e d'artillerie, attachées à la 1re division, reçoivent l'ordre d'aller se placer un peu au Nord de la position qu'elles occupaient, sur une colline en partie couverte de vignes, qui descend en pente assez raide au Midi et à l'Ouest, vers Peltre et la Seille, et en pente douce au Nord et à l'Est, vers le fort Queuleu et la route de Strasbourg.

Les officiers choisissent les positions de combat, pour le cas, assez improbable, où l'ennemi attaquerait le lendemain l'armée entière appuyée aux forts de Metz. On campe sur le revers du plateau derrière une vigne dans laquelle s'étend le 55e de ligne à peine arrivé. Une section de la 5e batterie, sous les ordres du lieutenant Haering, et une de la 12e, sous ceux du lieutenant Weber, descendent à Magny, occupé par le 32e de ligne, et sont mises à la disposition du colonel Merle. Les deux sections passent la nuit en batterie sur la route, au Sud du village.

13 août. — Ce jour-là, la brigade Lapasset reste dans ses positions et continue de s'y fortifier.

Au point du jour les troupes prennent les armes, les sections qui sont au repos font un grand nettoyage. Hommes et chassepots en avaient le plus grand besoin.

La matinée s'écoule sans événement. Le 97e de ligne vient prendre position auprès du 81e de ligne, dont les 1er et 3e bataillons occupent toujours le château et le parc de Mercy, et le 2e une ligne de tranchées abris en avant d'un épais taillis. Le 97e occupe la face de ce bois dans la direction d'Ars-Laquenexy.

Vers une heure, quelques uhlans se montrent dans cette direction ; au même instant, quelques coups de feu sont tirés par les grand'gardes du 1er bataillon du 97e sur une reconnaissance d'infanterie ennemie, qui s'est avancée dans le bois de Mercy. La fusillade devient même assez vive. Les 4e et 5e compagnies du 2e bataillon du 84e se mettent de la partie et les Allemands, devant cette vigoureuse réception, battent promptement en retraite.

Vers deux heures, les soldats du 84e voient apparaître devant eux, venant de la direction de Courcelles, une avant-garde de cavalerie, qui se porte rapidement sur les villages de Frontigny et de Chesny. Elle est aussitôt suivie par une très forte colonne de cavalerie (environ trois divisions), appuyée d'une nombreuse artillerie.

Cette cavalerie se dirige, à vive allure, sur les villages déjà occupés par son avant-garde et s'étend ensuite sur Mécleuves et sur le bois en arrière de Chesny, qu'elle occupe fortement. On voit de nombreux escadrons disparaître dans les plis du terrain et reparaître sur la route de Château-Salins. Tous les bois qui s'étendent en avant de nous sont fouillés par cette cavalerie jusqu'à la ligne du chemin de fer.

Un régiment de uhlans, après avoir traversé Frontigny, se porte sur cette route de Château-Salins. Le petit poste de nos chasseurs à cheval, qui occupait Jury, se replie au galop sur un autre poste établi dans une maison, au point où le chemin de fer coupe la route.

Ces uhlans paraissent vouloir tenter l'enlèvement de ce petit poste. Ils envoient quelques éclaireurs, qui s'avancent hardiment ; malheureusement nos tirailleurs d'infanterie font feu trop vite et de trop loin. Ces éclaireurs se replient. Le régiment allemand cependant prend le trot, puis le galop et dessine sa charge ; mais il est accueilli par une vive fusillade, partie malheureusement trop tôt encore ; il s'arrête alors, et, après une courte délibération, renonce à son entreprise et part dans la direction du bois de l'Hôpital.

Pendant ce temps, une petite colonne d'infanterie allemande, dont les casques brillent au soleil, sort de Frontigny, escortant un état-major : c'est un général qui fait sa reconnaissance sur Jury ; l'infanterie s'abrite derrière le talus du chemin de fer, pendant que le général observe nos positions.

Plusieurs compagnies du 84e de ligne vont se former en bataille à droite et à gauche de la route ; quelques escadrons de chasseurs les appuient, entre Peltre et cette route.

Les éclaireurs ennemis, continuant leur mouvement en

avant, pénètrent dans Jury par le pont du chemin de fer. Quelques paysans, qui s'évadent à cette vue de ce village, sont poursuivis à coups de fusil; mais le tir des soldats du 84e, embusqués dans le bois, tient l'ennemi à distance.

La reconnaissance du général ennemi rentre à Frontigny, protégée par une compagnie d'infanterie.

Tout à coup, quatre coups de fusil sont tirés par les Allemands sur un groupe d'officiers du 2e bataillon du 84e qui, montés à découvert sur le talus de leur tranchée, suivent attentivement, avec la lorgnette, les mouvements des ennemis. Bien que ces coups de feu aient été tirés à une distance d'au moins quinze cents mètres, nos officiers ont entendu les balles siffler au-dessus de leurs têtes. Les Prussiens se sont, sans doute, servis de chassepots pris à Spickeren, car leurs Dreyse ne portent pas à cette distance.

Vers cinq heures du soir, presque toute cette nombreuse cavalerie allemande a disparu, laissant des postes à Frontigny, Chesny et Mécleuves. Les vedettes de ces postes sont avancées jusque sur la route. Tous ces mouvements de cavalerie indiquent une grande reconnaissance faite par l'ennemi, qui a dû certainement édifier les généraux du roi Guillaume sur les mouvements de notre armée.

La nuit vient. Le capitaine Dally, de la 3e compagnie du 2e bataillon du 84e de ligne, fait remarquer à son chef, le commandant d'Antist, qu'on ne peut rester ainsi, avec un bois devant soi, sans savoir ce qu'il y a au delà, et ce qu'est devenue cette cavalerie; puis il demande l'autorisation d'envoyer en reconnaissance, jusqu'aux abords du chemin de fer, quelques hommes de bonne volonté, dégourdis et hardis.

« Faites! » répond le commandant d'Antist. Le capitaine Dally, parmi les nombreux volontaires qui se présentent dans sa compagnie, choisit les soldats Vauclin, Neinrich et Blanc. Ce dernier, engagé volontaire, a la direction de cette petite reconnaissance.

Leur capitaine leur recommande la plus grande prudence. « Pas de coup de feu, surtout, ajoute-t-il, vous avez mission de voir, d'entendre et non de vous battre; en tirant, vous signaleriez votre présence et, dès lors, votre but serait manqué. »

Il est onze heures du soir: les trois courageux volontaires disparaissent dans la nuit. On attend avec impatience leur retour. Aucun bruit ne les signale. Au loin, seulement, on entend de forts roulements de voitures; mais la nuit est très sombre, on ne voit rien, on est fort inquiet.

Enfin, vers deux heures et demie, voici nos trois volon-

taires qui rentrent. Blanc rend compte à son capitaine que ses deux compagnons et lui ont pu se glisser dans le bois jusqu'au chemin de fer ; de là, bien cachés, ils ont pu voir une grande partie de la cavalerie ennemie, avec une nombreuse artillerie, défiler tout près d'eux et reprendre la route d'où ils étaient venus dans la journée, c'est-à-dire la direction de Courcelles. Ces troupes marchaient avec le plus grand ordre, les cavaliers parlant et riant entre eux.

Le bruit de leurs conversations arrivant jusqu'à nos éclaireurs, et Blanc comprenant l'allemand, il a entendu ces cavaliers raconter qu'ils se rendaient à Ars-sur-Moselle, au-dessous de Metz, afin d'assurer le passage de ce fleuve, à cet endroit.

Beaucoup de ces cavaliers avaient été employés, paraît-il, avant la guerre, à la fonderie d'Ars, qui occupe près d'un millier d'ouvriers ; et ces Allemands, montrant leurs tabliers de cuir d'anciens fondeurs paquetés sur le devant de la selle, ajoutaient qu'ils allaient de nouveau occuper cette usine et y fabriquer des obus.

En outre, nos volontaires avaient constaté que des postes de cavalerie allemande occupaient toujours les villages de Frontigny, de Chesny et de Mécleuves. De plus, un poste d'infanterie avait été installé, au delà du chemin de fer, dans le bois qui était à l'extrémité de celui occupé par le 2e bataillon du 84e de ligne.

Le capitaine Dally envoya aussitôt le soldat Blanc rendre compte de sa reconnaissance au général Lapasset, qui était au château de Mercy. Le jour vint sans autre événement.

Il était donc évident que l'ennemi cherchait à contourner Metz, en nous gagnant de vitesse, et à empêcher notre armée de sortir de cette ville pour se diriger sur Verdun.

CHAPITRE XVI

Formation du 3e corps à Metz.

Départ de l'armée de Paris. — Le 95e à la gare de l'Est. — La Compagnie de l'Est et les transports militaires. — Les trois gares d'embarquement. — Organisation du service des départs. — Marche des trains. — Zèle des employés. — De Paris à Metz. — Haltes pendant le voyage. — Metz la Pucelle. — Les statues de Fabert et de Ney. — Une fière inscription. — A la gare de Metz. — Entrée en ville. — La porte Serpenoise. — Panique de Sierck. — Arrivée du maréchal Bazaine. — Au Ban Saint-Martin. — Les premières défenses de Metz, en 1855. — Construction des forts de Plappeville, Saint-Quentin, Queuleu, Saint-Julien. — Constructions rapides. — La nuit au camp. — Le Polygone de Chambière. — Composition des quatre divisions d'infanterie du 3e corps. — La division de dragons de Clérambault. — La garde nationale de Metz.

Le 16 juillet 1870, le jour même où la guerre était déclarée à la Prusse, et pendant que le corps d'armée de Châlons filait à toute vapeur, sous les ordres du général Frossard, sur Saint-Avold, le 3e corps de l'armée du Rhin, fort de quatre divisions d'infanterie et d'une division de cavalerie, s'organisait à Metz, sous la direction du maréchal Bazaine.

Les trois premières divisions furent formées par trois divisions de l'armée de Paris.

Le 16 juillet, la 1re division de cette armée appelée à former la 1re division du 3e corps, se prépare à quitter la capitale dans quelques heures. Son chef, le général Félix Douay, vient d'être appelé au commandement du 7e corps, et est remplacé par le général Montaudon.

Le 95e de ligne quitte à midi et demi les forts de Paris, à l'effectif de 64 officiers et 1,597 sous-officiers et soldats, pour se rendre à la gare de l'Est.

Vers cinq heures du soir, le régiment arrive au haut du boulevard de Strasbourg ; aux abords de la gare, l'encombrement est tel, que le régiment a grand'peine à se frayer un chemin dans la foule. Il y a du monde partout : sur les voitures, après les réverbères, le long des grilles, chaque fenêtre présente plusieurs rangées de têtes superposées, les toits et les corniches des maisons se garnissent de curieux. De tous côtés, les mouchoirs s'agitent.

Le 95e débouche, musique en tête, et jouant la *Marseillaise*, escorté par des milliers de personnes.

Dans l'atmosphère poudreuse d'une soirée parisienne, les fusils étincellent au soleil couchant et, dans cette houle de fer, au-dessus des canons luisants des chassepots, marche le drapeau, enveloppé de sa gaîne de toile noire.

Les gens du peuple saluent nos soldats des plus chaleureuses acclamations, échangent des poignées de main avec eux. Des pères embrassent une dernière fois leurs fils; des mères et des sœurs éclatent en sanglots.

Quand la tête de colonne entre dans la cour de la gare, la musique cesse : un long vivat succède au chant. Le colonel Davout d'Auerstaëdt y répond, en se retournant pour saluer à la ronde avec son sabre, puis il pousse son cheval dans l'ouverture de la grille.

Cet adieu à la patrie est admirable de grandeur !

Dès que le train est formé, la vapeur siffle, le clairon sonne, et un formidable hourra y répond de la place, des rues avoisinantes, de toutes les maisons auxquelles sont suspendues des grappes humaines. C'est le cri d'adieu poussé par tout un peuple.

Peu après le 95e, le 3e bataillon du 62e s'embarque à la gare de l'Est, pendant que les 1er et 2e bataillons de ce régiment, avec le colonel Dauphin, se rendent à la gare de la Villette.

Dans la même soirée, le 51e, colonel Delbecque, le 81e, colonel d'Albici, et le 18e bataillon de chasseurs, commandant Rigault, partent en plusieurs convois de cette dernière gare.

— Pour ces transports de troupes, la Compagnie de l'Est fait preuve d'un zèle et d'une activité remarquables. M. Chevandier de Valdrôme, ministre de l'intérieur et administrateur de

cette Compagnie, arrête rapidement les mesures essentielles, avec les principaux chefs de service.

Après quelques inévitables tâtonnements, il est décidé que la gare de Strasbourg sera spécialement affectée à la réception des petits détachements, des troupes allant rejoindre leurs corps, etc. C'est à la gare de la Villette, au contraire, que sont embarqués presque tous les régiments; la gare de Pantin est réservée à la cavalerie et à l'artillerie.

Cette disposition extrêmement sage a pour résultat immédiat d'éviter, ou du moins de diminuer, l'encombrement, en dirigeant les troupes sur trois points, et surtout en partageant les curieux fort nombreux en trois groupes.

Voici maintenant comment a été organisé le service. Chaque train contient de trente-cinq à quarante wagons. Mille à onze cents hommes d'infanterie sont embarqués dans les voitures. La cavalerie compose des trains formés de trois fourgons à bagages, trois trucs pour voitures, sept wagons à voyageurs et une vingtaine de wagons à chevaux, présentant un effectif de deux cent cinquante hommes et cent soixante-dix chevaux.

Les trains réservés à l'artillerie enlèvent une batterie composée de six pièces, cent hommes et les caissons. Ils se composent de huit trucs, trois voitures de voyageurs et douze wagons spéciaux contenant environ quatre-vingt-six chevaux.

Voici maintenant comment l'on procède. Des trains de matériel vides sont constamment rangés sur la voie, attendant les ordres de la place. Pour mettre l'infanterie en wagon (mille hommes environ), trente minutes suffisent. L'artillerie (une batterie) nécessite quarante minutes; la cavalerie cinquante minutes.

Il y a, en outre, plusieurs trains spéciaux de mitrailleuses; ils se composent de quarante-six véhicules et exigent, pour être chargés, quarante-six minutes.

Pour opérer le débarquement, il faut seulement de dix-huit à vingt minutes.

Seuls, les employés du chemin de fer sont chargés de l'embarquement; les chefs de corps y restent absolument étrangers. Le *remplissage* se fait par cinq wagons à la fois.

Pour tous les hommes d'équipe, le service est de douze heures consécutives; douze heures, sans prendre un moment de repos.

Quarante employés sont à tour de rôle de service, chargés des moindres détails, responsables des accidents et des avaries.

Toutes les cinquante minutes, un train part; mais, outre ce

service régulièrement organisé, la Compagnie doit, pour obéir aux ordres du ministère, expédier nombre d'autres trains.

Au milieu de cet encombrement prodigieux, des accidents graves, des erreurs de chaque instant sont à craindre; pour diminuer le danger, la Compagnie a recours à un moyen fort ingénieux. La marche des trains est combinée avec les vingt-cinq lettres de l'alphabet : chaque train a sa lettre.

L'espace réglementaire entre chaque convoi étant de cinquante minutes, tous les employés sur la ligne, par la simple vue de la lettre que porte la locomotive, peuvent reconnaître l'ordre des trains Pour tous les retards, accidents possibles, le télégraphe doit fonctionner.

Les trains supplémentaires portent les mentions suivantes : A *bis*, A *ter*, etc.

En moyenne, on peut affirmer qu'il partit plus de cinquante trains par jour, ce qui — dans l'espace de dix jours — donna plus de cinq cents trains.

Pas un accident sérieux n'arriva. On n'eut à déplorer que la rencontre de deux trains vides à Nansoy-le-Petit. De même, tous les soldats transportés arrivèrent à bon port, quelques-uns reçurent des contusions par suite d'imprudence, mais il il n'y eut pas une blessure sérieuse.

Pour effectuer ce travail difficile, qui, nous pouvons l'assurer, excita l'admiration de toutes les autres Compagnies de chemins de fer, on employa deux mille voitures de la Compagnie et cinq cents wagons d'autres lignes. Afin d'être prêts à satisfaire toutes les exigences du service, on avait disposé un grand nombre de wagons de marchandises pouvant contenir quarante soldats chacun, mais il n'y eut pas besoin de s'en servir; les seules voitures de voyageurs furent utilisées.

Pour assurer la sécurité des trains, la Compagnie doubla le nombre des garde-ligne tout le long de la voie, de façon que ceux-ci pussent communiquer entre eux, aux abords de toutes les courbes et des tunnels.

Dès le 17, à cinq heures du soir, les trains de grande et de petite vitesses furent supprimés, sauf les convois portant des denrées alimentaires.

Chose incroyable, et dont nous avons la preuve absolue le nombre des employés ne fut pas augmenté; ce fut le personnel habituel qui ordonna tout, conduisit tout.

Parmi les chefs et employés qui se distinguèrent, entre tous, par leur intelligence et leur activité, nous devons citer M. Binard, chef de gare à Pantin ; M. Cellier, chef de la gare de Paris, et M. Lecureux, chef de la gare de la Villette. Men-

tionnons encore les inspecteurs : MM. Coqueron et Escal, que le major général félicita vivement de leur courageux dévouement.

— Mais suivons nos braves soldats de la 1re division du 3e corps, dans leur voyage de Paris à Metz.

Partout, sur la route, l'accueil des populations fait vraiment plaisir. A Meaux, à Château-Thierry, on ouvre les portières pour offrir des rafraîchissements aux officiers et aux soldats. Les trains ne vont pas très vite. A Épernay, à Frouard surtout, la halte est longue; mais on retrouve des camarades depuis longtemps perdus de vue ; on cause, on fraternise en se restaurant de son mieux et l'on ne songe pas à s'impatienter des retards.

Enfin, dans la matinée du 18, on entre dans la vallée de la Moselle; on passe à toute vapeur devant l'usine d'Ars, et Metz apparaît superbe avec sa flèche altière, et sa ceinture de murailles, que nul vainqueur n'a dénouée, majestueusement assise sur cette plaine immense qu'enserrent les eaux étincelantes de la Seille et de la Moselle.

Si une ville méritait de rester française, c'était surtout Metz qui, placée comme une sentinelle sur nos frontières de l'Est, avait toujours supporté la première le choc des invasions, Metz la Pucelle, dont jamais l'ennemi n'avait violé les remparts.

Ville patriotique et reconnaissante, Metz possédait la statue de Fabert, qui était en quelque sorte le *palladium* de cette héroïque cité. Enfant de Metz, soldat à quatorze ans, plus tard maréchal de France, et l'une de nos gloires les plus pures, Fabert était sorti des rangs du peuple. Sur le piédestal de sa statue se lisait cette inscription, grande dans sa simplicité, qui dictait si bien leur devoir aux défenseurs de Metz :

« *Si, pour empêcher qu'une place que le roi m'a confiée, ne tombât au pouvoir de l'ennemi, il fallait mettre à la brèche ma famille, ma personne et tout mon bien, je ne balancerais pas un instant pour le faire.* »

La statue du maréchal Ney rappelait aussi une autre gloire de la Lorraine. Elle représentait le héros engagé dans l'action, dans une lutte suprême, le fusil en main et jeté dans le tourbillon de la mêlée. Cette statue personnifiait la ville dans un de ses enfants. Ce marbre palpitant de vie et d'audace guerrière, c'était Metz elle-même, au grand jour qu'elle rêvait pour ajouter à sa gloire.

— A partir du 17 juillet, une fièvre guerrière s'empare de la population messine. A la gare, les régiments de la 1re division du 3e corps débarquent rapidement et se massent. Les

soldats appuient la crosse de leur chassepot à terre, et *calant* leur sac avec le canon du fusil, se reposent ainsi un moment. On fait l'appel; à travers les grilles de bois du chemin de fer, les troupiers en garnison à Metz retrouvent dans les rangs et saluent d'anciens camarades : « D'où venez-vous? — De Paris. — Où allez-vous ? — Nous n'en savons rien! — En route. »

Le tambour bat, et les régiments, à tour de rôle, s'engouffrent dans la porte Serpenoise qui fit reculer les Impériaux de Charles-Quint, tandis que la population crie : « Vive la ligne! »

La ville est pavoisée : à toutes les fenêtres, aux portes, des drapeaux; pauvres drapeaux, nous les avons vus longtemps par la suite. Leur nombre allait diminuant toujours ; pourtant on ne voulait pas les faire disparaître, on ne voulait pas renoncer à tout espoir. Ce n'est que dans les derniers jours du blocus que les derniers furent enlevés.

Mais, le 17 juillet, on était alors gai, heureux et confiant dans l'avenir. Pourtant, à leur arrivée, les troupes de la division Montaudon avaient trouvé les habitants de Metz en proie à une vive émotion.

On se répétait de bouche en bouche que les Prussiens étaient entrés à Sierck, petite ville frontière, qui n'était guère qu'à douze lieues de Metz et qu'ils marchaient sur cette dernière.

Déjà l'on croit voir leurs casques surmontés du classique paratonnerre ; la rumeur augmente, quelques magasins se ferment, les femmes pleurent, les enfants piaillent, les hommes prennent un air martial.

Renseignements pris, c'est une fausse alerte. Le maire de Sierck a pris quelques uhlans, caracolant sur la route de Perl, pour l'avant-garde d'une armée.

Ce qui est constant pourtant, c'est que les Allemands occupent la ligne de la Sarre, de Trèves à Sarrebrück, et que, d'un moment à l'autre, ils pourraient franchir notre territoire.

Dans cette même journée du 17 juillet, le maréchal Bazaine, commandant le 3e corps, arrive à Metz, descend à l'*Hôtel de l'Europe*, et monte bientôt à cheval pour inspecter ses soldats. Le maréchal est en tenue de campagne, en képi et épaulettes, avec la plaque de la Légion d'honneur sur la poitrine et la médaille du Mexique.

Le Ban Saint-Martin, autour duquel est campée la 1re division arrivant de Paris, sous les ordres du général Montaudon, est une vaste pelouse jaunie par la sécheresse, entourée par une double rangée d'arbres magnifiques et que bordent sur un côté de jolies villas. Elle est dominée par le mont Saint-Quentin

et les hauteurs de Plappeville, que couronnent deux forts non complètement achevés.

— En 1865, d'importants travaux avaient été entrepris, pour remettre en état de défense les fortifications du corps de place de Metz. Du côté de la basse Moselle, la ville était protégée par un mur d'enceinte, derrière lequel se trouvait un retranchement, dont les fossés étaient inondés. L'enceinte continue avait la forme d'un pentagone; elle pouvait être considérée comme à l'abri d'une attaque de vive force.

Devant le front Est se trouvait le fort de Bellecroix, face à Saint-Julien et à Borny; le fort Moselle était à l'Ouest, sur la rive gauche du bras Nord-Ouest de la Moselle, vis-à-vis Woippy et Plappeville. Indépendamment de ces deux forts, il existait plusieurs ouvrages avancés qui se trouvaient au Nord, à l'Est et au Sud, mais qui n'avaient qu'une importance très secondaire.

Tel était l'état de la ville de Metz, au point de vue de la défense, lorsque les succès inattendus des Prussiens, dans la guerre de 1866, décidèrent le maréchal Niel à entreprendre une série d'ouvrages nouveaux, de nature à rendre plus forte cette position de Metz. On décida donc de construire deux forts sur la rive droite, et deux sur la rive gauche. Trois d'entre eux, le Saint-Quentin, Queuleu et le Saint-Julien, étaient à 2,500 mètres de l'enceinte, et Plappeville à 3,500 mètres environ.

Deux autres forts devaient être également construits : l'un au Nord, à Saint-Éloi, l'autre au Sud, à Saint-Privat (qu'il importe de ne pas confondre avec le Saint-Privat-la-Montagne, placé sur la route de Briey). Au printemps de 1870, ce dernier ouvrage avait été commencé, mais il n'était pas assez avancé pour pouvoir servir de défense.

Les forts de Plappeville et de Saint-Quentin, à l'Ouest de Metz, étaient taillés dans le roc; ils étaient tous deux à peu près terminés, au moment de la déclaration de guerre. En tout cas, le 14 août, ils étaient à l'abri d'une attaque; soixante-quinze pièces de canon étaient, dès le 10 août, en batterie à Plappeville et, jusqu'au 14, vingt pièces furent placées au Saint-Quentin. La défense des deux forts avait été confiée au commandant d'artillerie Duchêne et au chef de bataillon du génie Lecoispellier.

Les forts de Queuleu et de Saint-Julien, qui avaient commencé à sortir de terre en juillet 1868, se trouvaient dans des conditions moins favorables : aucun d'eux n'était en état de se défendre; tous deux étaient ouverts en un point, l'un à la

gorge, comme Queuleu, l'autre sur un front, comme le Saint-Julien ; les parapets étaient à peine massés; aucun armement en état ; les pièces de canon nécessaires étaient éparses dans le terre-plein des forts, et c'était tout ce que l'artillerie avait pu faire de les amener là ; elle n'avait pas eu le temps de les monter sur les parapets, de les mettre en batterie, de percer des embrasures.

Ceci se passait le 17 juillet; mais, grâce à l'activité du général du génie Fournier, et des commandants des deux forts, le colonel Merlin du 1er du génie, et le lieutenant-colonel Protche du 13e d'artillerie, Queuleu, le plus grand des forts autour de Metz, avait en batterie, à la date du 14 août, soixante-dix-neuf pièces ; le Saint-Julien vingt-sept et, ce jour-là, ces deux forts recevaient les premiers obus ennemis, sans éprouver le moindre dommage.

Ajoutons qu'au moment de la guerre, un nouveau chemin de fer était commencé entre Metz et Verdun, par Amanvilliers, Conflans et Étain. Les travaux n'étaient malheureusement pas assez avancés pour qu'il fût possible d'utiliser cette voie qui, si elle avait été en exploitation, aurait été d'un puissant secours dans le mouvement de retraite.

— Dans la journée du *17 juillet*, toute la division Montaudon est donc réunie au Ban Saint-Martin.

Toutefois, le premier convoi du 95e de ligne, transportant les 1er et 2e bataillons avec le colonel Davout d'Auerstaëdt, qui est arrivé en gare de Metz à midi, a reçu l'ordre de poursuivre jusqu'à Saint-Avold. Là, le général Frossard, étonné de cette arrivée inopinée, a télégraphié à Metz, et les deux bataillons sont revenus de suite dans cette dernière ville.

La nuit arrive; dans le crépuscule, le campement du Ban Saint-Martin prend comme des silhouettes et des aspects de douar algérien. La teinte grise des tentes-abri se détache sur le fond du tableau, qui s'assombrit de plus en plus. Les dernières étincelles du jour s'accrochent aux canons des fusils, aux lames des sabres-baïonnette. Les hauts peupliers se découpent en noir sur le ciel pâli. Au loin, sur les monts, les forts nouveaux tranchent, par leurs arêtes vives, sur l'horizon livide. Des rougeurs soudaines, semblables à des incendies, montent derrière les arbres, du fond de la plaine; ce sont les forges d'Ars-sur-Moselle qui chauffent toujours, en pleine guerre comme en pleine paix.

On se prépare à dormir. La sentinelle gardienne du drapeau est relevée; tout bas, on lui dit le mot d'ordre. Bientôt tout se tait, et, au loin, on n'entend plus, dans Metz, que le roule-

ment incessant des canons et le bruit des régiments qui passent.

— Le *18 juillet* et les jours suivants, les mouvements de troupes continuent. Du matin au soir, les cavaliers, les fantassins se succèdent. Les rues, prises d'une activité étonnante, sont réellement sillonnées de troupes. On n'entend que le bruit des roues sautant sur le pavé, des fers de chevaux et du cliquetis des sabres.

La gare, militairement occupée, voit arriver, poudreux, à la fois sordides et superbes, les soldats, qui repartent bientôt soit pour le Ban Saint-Martin, soit pour le Polygone de l'Ile de Chambière.

C'est à ce dernier campement que va s'installer la 3e division de l'armée de Paris, qui, arrivée à Metz dans la journée du 18 juillet, forme la 3e division du 3e corps, sous les ordres du général Metman.

Cette division campe, faisant face à la Moselle, sa droite à hauteur du pont suspendu de Saint-Julien.

Voici la 1re brigade, général de Potier, le 7e bataillon de chasseurs, commandant Rigaud; le 7e de ligne, colonel Cottret, le 29e de ligne, colonel Lalanne; puis la 2e brigade, général Arnaudeau, 59e et 71e de ligne, ce dernier commandé par le colonel de Férussac.

Tous les officiers de cette division portent la nouvelle tenue de campagne : képi et tunique sans épaulettes, le grade indiqué par des galons posés sur les manches, autour du poignet.

L'emplacement de ce camp de Chambière est superbe : le paysage est vraiment délicieux. Au loin, la Moselle et les coteaux verdoyants de Saint-Julien forment un ravissant horizon.

— Le *19 juillet*, la 2e division du 3e corps, formée également avec des régiments de l'armée de Paris, vient camper au Polygone de Chambière, sous les ordres du général de Castagny, à côté de la 3e division. Première brigade : général Nayral, 15e bataillon de chasseurs, commandant Lafouge ; 13e de ligne, colonel de Launay ; 41e de ligne, colonel Saussier. Deuxième brigade : général Duplessis, 69e de ligne, colonel Le Tourneur ; 90e de ligne, colonel de Courcy.

La division de dragons du général de Clérambault, attachée à ce corps d'armée, campe près des fortifications, en face de cette montagne du Saint-Quentin, où, en 1815, les Prussiens furent si bien reconduits par la garde nationale messine.

Les chevaux au piquet, retenus par des entraves, broutent l'herbe maigre des glacis. La soupe cuit dans les marmites ; autour des sabres et des carabines, mis en faisceaux, traînent

les casques à la peau tigrée, aux crinières noires; le drapeau se dresse, planté en terre, au milieu du camp.

Trois régiments, devant former avec le 44e de ligne, colonel Fournier, en garnison à Metz, la 4e division du 3e corps, sous les ordres du général Decaen, les 60e, 80e et 85e de ligne arrivent par étapes des départements voisins, où ils tenaient garnison.

— Le *20 juillet*, la brigade Aymard (1re division, 3e corps) fait une reconnaissance entre les forts Saint-Quentin et Plappeville.

— Le *21 juillet*, la division Montaudon (1re division, 3e corps) exécute une reconnaissance au même point que la veille.

Les cadres de la garde nationale de Metz sont complets : c'est M. Lafitte, colonel d'artillerie en retraite, qui en a le commandement en chef. Elle est divisée en cinq bataillons, dont les chefs sont MM. Pardon, Maillefer, Réau, Antonioli et Wagnair ; plus de cinq mille hommes valides se sont fait inscrire.

CHAPITRE XVII.

Boulay.

La division-Montaudon quitte le Ban Saint-Martin. — De Metz à Boulay. — Ordre de la marche. — La grand'halte aux Étangs. — Le bon curé. — La Nied française. — A Boulay. — Le campement. — Alerte. — Départ de la division de Castagny. — Le campement des Étangs. — Départ de la division Metman. — Une marche pénible. — Valmunster. — Marche de la division de Clérambault. — A Charleville. — La division Montaudon à Téterschen. — A Boucheporn. — Reconnaissance sur Porcelette. — Reconnaissance sur Tromborn et Merten. — Arrivée de Bazaine à Boulay. — A Bouzonville. — Reconnaissance à Ham-sous-Warsberg. — Marche de la division Decaen. — Arrivée à Boulay. — Le colonel Fournier du 44e et sa gourde. — La pluie.

— Le 22 *juillet*, la 1re division du 3e corps lève, au point du jour, le camp du Ban Saint-Martin, pour laisser la place à de nouveaux arrivants, et se met en mouvement à cinq heures précises du matin, pour éviter la trop grande chaleur.

Le but de l'étape est Boulay, petite ville du département de la Moselle, situé à peu près au milieu du triangle que forment la frontière et les voies ferrées de Metz à Thionville et de Metz à Sarrebrück. Boulay est à vingt-six kilomètres de Metz.

Avant de quitter le camp, les soldats ont versé les couvertures qu'ils avaient reçues à leur départ des gares de Paris,

après avoir fait la même opération, pour celles dont ils étaient déjà détenteurs.

La division se met en marche dans l'ordre de bataille, la droite en tête et par sections, et traverse Metz au pas accéléré. On sort par la porte des Allemands, gothique et bizarre construction, dont les tourelles portent encore la trace des arquebusades ennemies du fameux siège de 1552.

Après avoir laissé sur la gauche la ferme et le fort de Bellecroix et sur la droite la route de Sarrebrück, on suit cette route de Sarrelouis qu'on reverra si souvent plus tard et où on verra tomber tant de braves officiers et soldats. On passe au hameau de Lauvallier, à la ferme de l'Amitié, à côté du village de Noisseville.

Semblable à un immense reptile, la colonne serpente autour des ondulations de la plaine.

Tout au loin, apparaissent les dolmans verts du 3e chasseurs à cheval, colonel de Sansal, qui a été attaché à la division, puis, servant d'avant-garde, le 18e bataillon de chasseurs, qui semble tout noir sur la blanche poussière de la route et dont l'éclatante fanfare fait enlever le pas aux hommes, puis les quatre régiments d'infanterie (51e, 62e, 81e et 95e) suivis par l'artillerie divisionnaire (5e, 6e, 8e batteries du 4e régiment), la 6e compagnie du 1er du génie et les bagages.

La route est monotone et triste. Cette première journée de marche est pénible : vent violent, chaleur très forte, poussière très épaisse; les repos de la division sont trop rares; malgré tout, la division marche avec un ordre admirable, sans laisser en arrière un seul traînard.

Après avoir traversé le bois de Hayes, la colonne arrive au village des Étangs, où se fait la grand'halte.

Nos soldats meurent de soif; les provisions de vin des quelques auberges du village sont rapidement épuisées par les premiers arrivants; aussi la plus grande partie de nos troupiers ne trouvent-ils plus rien à acheter; il leur faudra donc rester la gorge desséchée et avaler la poussière des dix kilomètres qui restent à faire pour achever l'étape.

Heureusement, il y a aux Étangs un brave curé, dont la cave renferme deux ou trois tonneaux pleins et quelques vieilles fioles pour les malades. Il entend dire que nos soldats ont soif et que beaucoup repartiront sans boire.

Il envoie aussitôt sa vieille bonne leur dire de le venir trouver. Il ouvre alors toutes grandes les portes de sa cave, et leur dit : « Entrez, mes enfants, et prenez, je regrette qu'il n'y en ait pas davantage. N'en laissez pas une bouteille; c'est à vous. »

Puis le digne homme s'esquive et se cache pour échapper aux remerciements.

La halte est terminée ; après une heure de repos, les clairons sonnent, on rompt les faisceaux et les hommes reforment les rangs, le cœur plus gai et les membres plus dispos.

A la sortie des Étangs, et après avoir gravi la côte, du haut de laquelle on découvre le château de Landonvillers, la colonne longe un ruisseau, qui file entre les saules et qu'on franchit bientôt sur un petit pont en pierre, c'est la Nied française. A cet endroit, en 1814, des francs-tireurs, volontaires des villages environnants, arrêtèrent, durant toute une nuit, une forte colonne prussienne, qui marchait sur Metz.

La route descend ensuite au milieu d'un long village, qui en borde les deux côtés, c'est Condé-Northen, situé presque au confluent des deux Nied ; une demi-lieue plus loin, on traverse Volmérange pour s'engager dans la plaine qui précède Boulay, petite ville décorée d'un hôtel de ville, style Louis XIV, qui est réellement assez beau.

Il est une heure et demie de l'après-midi.

La première brigade, général Aymard (18e bataillon de chasseurs, 51e et 62e de ligne), traverse cette localité, pour aller camper au Nord à droite et à gauche de la route de Sarrelouis. La 2e brigade, général Clinchant, campe au Sud de Boulay, dans une grande prairie, coupée de ruisseaux d'irrigation, sur deux lignes de bataillons en colonne, faisant face au Nord et à l'Est. La première ligne est composée du 81e, la deuxième du 95e. Sur la gauche au Sud-Ouest de Boulay sont campés l'artillerie et le 3e chasseurs à cheval.

— Le *23 juillet*, la division Montaudon reste à Boulay, mais le 18e bataillon de chasseurs se sépare de la division, et est renvoyé en extrême avant-garde à Téterschen.

La brigade Clinchant quitte le bas-fond marécageux où elle est installée, et que la moindre pluie peut inonder, et va s'installer sur la route de Saint-Avold, à droite de Boulay.

Dans la nuit du 23 au 24 juillet, sur l'avis que l'ennemi a passé la frontière et enlevé un poste de douaniers, trois reconnaissances du 18e bataillon de chasseurs sont dirigées en avant : la première, sous les ordres du commandant Rigault, avec les 1re et 3e compagnies ; la seconde, sous les ordres du capitaine Delavau, avec les 2e et 5e compagnies, toutes les deux sur Schreckling.

D'un autre côté, le capitaine Bailly, avec la 4e compagnie, pousse jusqu'à Bouzonville.

Aucune de ces reconnaissances ne parvient à rejoindre l'ennemi.

— Le *24 juillet*, la division Montaudon tout entière change de camp; elle occupe, en avant de Boulay, les hauteurs qui dominent les villages de Dantivy et de Coume, la droite appuyée à la route de Saint-Avold, la gauche à la route de Sarrelouis.

Le 1er bataillon du 62e va en reconnaissance jusqu'au village de Coume, mais ne trouve aucune trace des éclaireurs allemands.

A cinq heures du soir, le 51e de ligne, avec le général Aymard, et le 1er escadron du 3e chasseurs, capitaine Scheurer, partent pour Téterschen, à neuf kilomètres en avant de Boulay; ils y retrouvent le 18e bataillon de chasseurs et campent en avant du village, à cheval sur la route de Sarrelouis.

— Ce même jour, la division de Castagny (2e du 3e corps, 15e bataillon de chasseurs, 19e, 41e, 69e, 90e de ligne) reçoit l'ordre de départ; à une heure de l'après-midi, elle quitte Metz et exécute sa première marche, en suivant la route de Boulay.

Le 19e de ligne s'arrête à Glattigny, le reste de la division continue sa route, traverse les Étangs, et, vers huit heures du soir, établit son campement sur les bords de la Nied française, à cinquante mètres du Nord-Est de ce village.

— *25 juillet. — Division Montaudon.* — Le 1er bataillon du 51e part de Téterschen avec un peloton du 3e chasseurs à cheval et va exécuter vers la frontière une reconnaissance, qui ne donne aucun résultat.

Le même jour, le 2e bataillon du 62e part en reconnaissance à quatre heures du matin, dépasse le village de Coume et rentre au camp à huit heures du matin.

— La *division de Castagny* lève son campement en avant des Étangs et part à six heures du matin pour Boulay, où elle arrive de bonne heure et campe en arrière de cette localité.

Les 1er et 2e escadrons du 10e chasseurs à cheval, sous les ordres du colonel Nerin, se rendent de Metz à Boulay, où ils s'établissent en arrière de la division de Castagny, déjà installée.

— La *division Metman* (3e du 3e corps) quitte à son tour le Polygone de Chambière à quatre heures du matin, et la droite en tête prend la route de Sarrelouis. Dès la sortie de Metz, la colonne est éclairée par les 5e et 6e escadrons du 10e chasseurs, sous les ordres du lieutenant-colonel d'Hautefort.

La division passe par les Bordes, Lauvallier, Sainte-Barbe,

Burtoncourt, Colmerange et Bettange, et effectue une marche des plus pénibles.

A quatre heures du soir, le général Metman campe, avec la brigade de Potier (7e bataillon de chasseurs, 7e et 20e de ligne), au village de Valmunster, à une douzaine de kilomètres de la frontière.

La 2e brigade, général Arnaudeau (59e et 71e de ligne), s'installe à quatre heures et demie du soir entre Bettange et Colmerange. Les 5e et 6e escadrons du 10e chasseurs campent en arrière dans la plaine.

Dans la soirée du 25, le lieutenant-colonel d'Hautefort, de ce dernier régiment, se rend au quartier général de la 3e division à Valmunster. Le général Metman lui recommande de tenir ses escadrons prêts à marcher, la division pouvant être appelée pendant la nuit à soutenir le général Aymard, qui craint d'être attaqué. Le lieutenant-colonel transmet cette recommandation au général Arnaudeau et fait avertir le commandant de l'artillerie divisionnaire (5e, 6e et 7e batteries du 11e régiment).

— La *division de dragons de Clérambault :* (1re brigade), général de Maubranches; 2e dragons, colonel du Paty de Clam; 4e dragons, colonel Cornat; (2e brigade), général de Juniac, 5e dragons, colonel Euchène; 8e dragons, colonel de Boyer de Fonscolombe, lève son camp contre la gare des Deux-Ponts. On entre dans Metz par la porte Chambière; on en sort par la porte des Allemands, pour suivre la route de Sarrelouis jusqu'au village des Étangs. Là, la division suit, à gauche de la grand'route, un chemin de traverse conduisant au petit village de Charleville situé à vingt kilomètres de Metz, en passant par les villages de Glattigny, de Hayes et de Bellefontaine

On arrive à Charleville à midi. Le 2e dragons campe dans un verger; les autres régiments sont échelonnés le long de la même route, dans les prairies, de kilomètre en kilomètre, et comme on manque de fourrage, on en réquisitionne dans le village.

— *26 juillet.* — *Division Montaudon.* — Dans la nuit, le 62e de ligne part en toute hâte sans sacs et arrive à Téterschen, à deux heures du matin, renforcer le 18e bataillon de chasseurs, le 51e de ligne et les deux escadrons du 3e chasseurs, qui s'attendent à chaque instant à voir apparaître une forte colonne ennemie, qui leur a été signalée dans la soirée.

L'attaque présumée n'ayant pas eu lieu, le 62e retourne à son bivouac, pour y prendre ses sacs et y rentre à sept heures et demie du matin, tandis que les autres troupes de la brigade Aymard, à l'exception du 18e bataillon de chasseurs et de la

cavalerie qui occupaient Téterschen se rendent à Boucheporn, à seize kilomètres environ, en suivant la route de Coume.

En même temps, les autres corps de la division : 81e et 95e, ainsi que l'artillerie de combat, quittent Boulay à six heures du matin, la droite en tête, en colonne par sections, pour se rendre également à Boucheporn.

Le 62e, après son retour à Boulay, lève le camp à midi, après avoir mangé la soupe, et arrive à Boucheporn à trois heures, ayant fait neuf kilomètres.

La division Montaudon se trouve ainsi réunie, la première brigade en avant, et la deuxième en arrière de ce village, à cheval sur la route de Saint-Avold.

— La *division de Castagny* (2e), dans la matinée, change d'emplacement, se déploie en bataille à l'Est de Boulay, et campe dans cet ordre. Le 90e de ligne appuie sa gauche à cette localité, en avant de la route de Saint-Avold. Le colonel et trois escadrons du 3e chasseurs campent à gauche de la division.

Dans la nuit, le commandant Lafouge du 15e bataillon de chasseurs, est prévenu que l'ennemi est en marche avec des forces très considérables. Le bataillon prend les armes à onze heures du soir et reste sur pied toute la nuit, sans être attaqué.

— La *division Metmàn.* — Le 7e bataillon de chasseurs, commandant Rigaud, est détaché avec un escadron de chasseurs à cheval sur Bouzonville, et campe sur les bords de la Nied.

— La *Division de dragons de Clérambault* lève son camp de Charleville à midi. On rompt pour Boulay, qui est à sept kilomètres. La division y arrive à deux heures et campe dans une prairie en avant du village, à droite de la route venant de Metz. Cette division restera à Boulay jusqu'au 30 juillet.

— *27 juillet. — Division Montaudon.* — Deux compagnies du 3e bataillon du 62e vont en reconnaissance au village de Porcelette; de son côté, le 3e bataillon du 81e opère une reconnaissance offensive sur les villages de Ham et de Bisteninloch.

— *Division de Castagny.* — Dans la matinée, le 15e bataillon de chasseurs prend part, avec la division de dragons, à une forte reconnaissance en avant de Tromborn. Retour dans la journée.

— *Division Metman.* — Rien à signaler.

— *Division de Clérambault.* — A sept heures du matin, la division de dragons, accompagnée du 15e bataillon de chasseurs et d'une section d'artillerie à cheval, traverse Boulay, pour

suivre la route de Sarrelouis, sous la direction du général de Clérambault et reconnaître les approches de la frontière.

Dès le début de la marche, nos troupes ont à essuyer un orage des plus violents. La colonne s'arrête quelque temps en avant de Téterschen où le général Montaudon a laissé installée dans les maisons une grand'garde composée d'infanterie et de cavalerie (18e bataillon de chasseurs à pied et chasseurs à cheval).

On s'avance ensuite jusqu'à Tromborn, à quatre kilomètres de la frontière, où le 2e dragons reste en position, à gauche de la route, tandis que les trois autres régiments, suivant différentes directions, vont reconnaître le pays jusqu'à la frontière.

Les deux pièces de canon, qui accompagnent cette reconnaissance, sont placées en batterie sur la route et braquées sur Villing, dernier village français sur la route de Sarrelouis.

Le 4e dragons, dirigé du côté de Merten, apprend que les Prussiens ont passé deux jours avant dans ce village et se sont emparés du percepteur et de sa caisse.

Les régiments en reconnaissance se replient ensuite sur Boulay, où ils reprennent leurs anciens campements vers cinq heures du soir.

— *28 juillet.* — *Division Montaudon.* — Le 3e bataillon du 81e fait une reconnaissance sur les villages de Ham et de Bisteninloch.

Le même jour, le maréchal Bazaine, escorté par le 1er escadron du 2e chasseurs, capitaine Arthur Danloux, arrive à Boulay prendre le commandement de son corps d'armée et descend chez le maire de cette localité.

— La *division de Castagny* lève son camp à une heure de l'après-midi et se porte en avant. Le 19e de ligne prend les positions suivantes : le 3e bataillon à Téterschen ; l'état-major et le 2e bataillon sur la droite à Hargarten-aux-Mines; le 1er bataillon occupe la position avancée de Falk.

— La *division Metman* devant prolonger son front jusque sur Bouzonville, le 71e se porte en avant de cette localité, sur les hauteurs qui commandent la route de Sarrelouis. A deux kilomètres en arrière, le 7e bataillon de chasseurs s'appuie au faubourg de Bouzonville.

Le 7e de ligne fait une reconnaissance, sous la direction du général de Potier, en passant par les bois de Brettnach, jusqu'à la route de Sarrelouis, à trois kilomètres en avant de Tromborn, et rentre au camp par la route de Boulay à Metz. A sa rentrée au camp, ce régiment rencontre la division de Castagny, qui vient de camper sur les hauteurs de Téterschen.

— *29 juillet.* — *Division Montaudon.* — Le 1er bataillon du 81e, dirigé par le général Clinchant, fait une reconnaissance sur Guerling, pendant que les 1er et 2e bataillons du 95e vont explorer le pays jusqu'à Warsberg et Ham-sous-Warsberg et rentrent au camp après une assez dure marche.

— La *division de Castagny* reste jusqu'au 31 juillet sur les hauteurs de Téterschen, face aux bois de Rambusk, la gauche appuyée à la route de Sarrelouis.

Dans la soirée, le 15e bataillon de chasseurs quitte Téterschen et va bivouaquer en avant de Tromborn.

Ce même jour, le 2e chasseurs à cheval, colonel Pelletier, arrive à Téterschen pour remplacer, dans la 2e division, trois escadrons du 3e régiment de chasseurs, qui rejoignent la 1re division (Montaudon).

— *Division Metman.* — Rien à signaler.

— La *division Decaen* (4e du 3e corps) quitte enfin Metz pour se rapprocher de la frontière. Le 29 juillet, la 1re brigade, général de Brauer, se dirige, à quatre heures du matin, sur Boulay, où elle fait son entrée à midi. En tête, les 44e et 60e de ligne ; ces deux régiments sont magnifiques. En avant du premier, le brave colonel Fournier, avec sa moustache blanche, son teint basané, brave comme son épée, cherchant du regard l'ennemi et portant en sautoir une gourde légendaire, sorte de *palladium* du régiment, dont se servit un de ses prédécesseurs à la bataille d'Austerlitz. Puis viennent ensuite les 8e, 9e et 10e batteries du 11e d'artillerie. Puis le 11e bataillon de chasseurs à pied.

Arrivée sur la place de Boulay, la fanfare du 11e bataillon de chasseurs entonne avec éclat la *Marseillaise*. Il faut avoir vu cela ; il faut avoir vu ces figures noircies par le soleil, sales de la poussière de la route se réveiller, et ces yeux lancer des éclairs... Alors on se laisse aller aux plus joyeuses espérances, en voyant quelle belle armée on envoie à l'ennemi.

— *30 juillet.* — La *division Montaudon* redouble de surveillance vers la frontière ; chaque jour deux bataillons du 62e de ligne vont en reconnaissance jusqu'à Diesen, en passant par Porcelette.

Le 95e de ligne envoie également ses deux premiers bataillons reconnaître Warsberg et Ham-sous-Warsberg.

Dans la nuit, une pluie torrentielle inonde les campements de la division.

— *Division de Castagny.* — Le demi-bataillon de gauche du

1er bataillon du 90e de ligne, sous la conduite du commandant Guyot, va en reconnaissance sur Bretnach et Tromborn.

— La *division Metman*, resserrant son front, se concentre à Ham, et, pour l'y rallier, le 71e de ligne part de Bouzonville à six heures du matin et arrive au camp à quatre heures du soir.

— *Division Decaen.* — La 2e brigade de cette division (80e et 85e de ligne) quitte Metz, sous les ordres du général Sanglé-Ferrier, pour aller bivouaquer à Boulay, où se trouve déjà la 1re brigade depuis la veille.

CHAPITRE XVIII

Saint-Avold.

Le conseil de guerre de Saint-Avold du 29 juillet. — Dispositions prises. — Bazaine arrive à Saint-Avold. — La division Montaudon à Haut-Hombourg. — Marche du 3e corps, le 31 juillet. — Le château de Warsberg. — A Boucheporn. — A Rosbrück. — Mouvements du 2 août. — Reconnaissance de la division Montaudon sur Klein et Gross-Rosselle. — Marche de la brigade Naynal. — Reconnaissance de la brigade de Potier à Creutzwald. — A Carling. — Mouvements du 3 août. — La forêt de Warendt. — Reconnaissance du 4 août. — Suppression des shakos et des guêtres de cuir. — Mouvements du 5 août. — L'orage. — Sarreguemines. — Puttelange. — Marienthal. — Mouvements du 6 août. — Alerte de nuit. — Sarreguemines. — Le bruit de la bataille. — Les troupes marchent au canon. — Arrivée à Rouhling. — Trop tard. — Retraite sur Puttelange. — Première marche de la division de Castagny. — Contre-ordre. — Deuxième départ. — Sur les hauteurs de Théding. — Reconnaissance du lieutenant de Bellaing et du sous-lieutenant Legardeur du 8e chasseurs à cheval. — Retraite sur Puttelange. — La brigade de Potier à Merlebach. — Le bruit de la bataille. — Entrain des soldats. — Les trains de blessés. — On attend des ordres. — On part enfin. — A Forbach. — Les survivants du 10e bataillon de chasseurs. — « Vengez-nous! » — Le 6e escadron du 10e chasseurs. — Repos à Œtingen. — Arrivée de la brigade Arnaudeau. — Rencontre de la brigade de Juniac. — Halte de nuit dans les champs. — A Saint-Avold. — Construction de retranchements. — La division Decaen sous les armes. — Le maréchal Bazaine et les dragons prussiens. — On attend sans rien faire. — Retraite de la réserve d'artillerie à Valmont. — La brigade de Maubranche en avant de Saint-Avold. — Envoi de la brigade de dragons de Juniac à Forbach. — Son concours est refusé. — Retraite de cette brigade sur Puttelange.

A la suite du conseil de guerre, tenu le 29 juillet à Saint-Avold, les différents corps de l'armée du Rhin avaient reçu l'ordre de se rapprocher de la frontière. Le 3e corps, pour sa part,

devait, le 31, mettre son quartier général à Saint-Avold et ses quatre divisions d'infanterie à Haut-Hombourg, à Saint-Avold, à Ham-sous-Warsberg et à Boucheporn.

Ce jour-là, le maréchal Bazaine, commandant le 3e corps, quitte Boulay à une heure de l'après-midi et se dirige sur Saint-Avold. La chaleur est encore plus intolérable que les jours précédents et fait présager un violent orage.

Partout, et au loin, les routes et la campagne sont couvertes des troupes du 3e corps, en marche vers les emplacements indiqués.

A cinq heures, comme le maréchal entre à Saint-Avold, un orage éclate. Le quartier général s'établit au centre de la ville et l'escadron d'escorte du 2e chasseurs va s'installer au quartier de cavalerie, situé à l'extrémité Est de Saint-Avold, sur la route de Sarrebrück.

— La *division Montaudon* quitte, à neuf heures du matin, Boucheporn, où, depuis le 27 juillet, elle exécutait des marches et des reconnaissances de bataillons et de brigades vers la frontière, dans la direction de Creutzwald, et traverse Longeville; elle atteint, à Saint-Avold, la queue du convoi du 2e corps, qui l'arrête pendant plus d'une heure, et arrive à Haut-Hombourg, situé à sept kilomètres en avant de Saint-Avold, vers trois heures du soir, ayant fait une étape de quinze kilomètres.

Elle s'y établit, à cheval sur le chemin de fer de Forbach, la première brigade à gauche et la deuxième brigade à droite sur les hauteurs.

Durant sa marche, la division Montaudon a été traversée, dans la matinée, par la division de Castagny qui se rendait à Saint-Avold.

— La *division de Castagny* part à huit heures et demie, se met en marche à travers les chemins de communication défoncés par les pluies précédentes et débouche à Longeville, sur la grande route de Metz à Saint-Avold.

Le 3e bataillon du 41e de ligne, sous les ordres du commandant Bonaparte, forme l'arrière-garde et est chargé de l'escorte de l'artillerie et du convoi.

La division de Castagny traverse Saint-Avold et va s'établir, vers cinq heures du soir, sur les hauteurs situées à l'Est entre la ville et le chemin de fer.

Le 2e chasseurs à cheval, attaché à la division de Castagny, installe son campement sur le flanc d'une colline dominant Saint-Avold, près de la ferme dite « des Anabaptistes », ayant

à sa gauche l'infanterie et en arrière le parc d'artillerie et le train.

— La *division Metman* lève son camp de Bettange au point du jour. Le 10e régiment de chasseurs à cheval, colonel Nerin, qui lui est attaché, part en avant à sept heures du matin.

Le 7e bataillon de chasseurs à pied, détaché à Bouzonville, rejoint la division, qui se met en route à onze heures, pour Ham-sous-Warsberg, situé en arrière du village de Creutzwald qui touche la frontière, et où les troupes du général Metman doivent se concentrer.

La colonne marche vers l'Est, quittant la route de Sarrelouis pour se rapprocher de celle de Metz-Sarrebrück, et passe par Téterschen, Rum et les bois de Houve. Elle est arrêtée un moment dans sa marche par le passage de la division de Lorencez du 3e corps et arrive seulement à destination vers six heures du soir. Le 7e bataillon de chasseurs occupe la droite de la ligne.

Le général Metman établit son quartier général dans le château de Warsberg, perché comme un nid d'aigle sur une hauteur. Ce manoir domine la plaine où s'étalent les maisons de Ham : de sa terrasse on découvre les premiers villages de la Prusse Rhénane. On y monte à travers les bois par un chemin couvert dont la rampe assez douce s'écarte de la route, en prenant sur la gauche.

Aussitôt le camp de la 3e division installé, des reconnaissances partent de suite explorer la route de Sarrelouis, mais toutes rentrent sans rapporter la moindre nouvelle de l'ennemi.

— La *division Decaen* quitte Boulay dans l'après-midi et va prendre position sur les hauteurs qui dominent Boucheporn, où elle s'établit vers huit heures du soir au milieu des vergers.

Cette division se relie ainsi par sa droite à la division Montaudon vers Saint-Avold, et par sa gauche à la division Metman, établie dans la vallée de la Bisten, entre les villages de Ham et de Warsberg. Les 3e et 4e divisions du 3e corps surveillent ainsi les défilés qui, par Porcelette et Diézen, pourraient donner accès à des troupes ennemies venant de Sarrelouis.

— La *division de dragons de Clérambault* s'apprête à quitter Boulay à midi. L'objectif est Saint-Avold, en suivant la route qui passe aux villages de Boucheporn et de Longeville. Une violente pluie fait retarder le départ, qui n'a lieu qu'à une heure du soir.

Cette marche se fait péniblement, la chaleur est très grande. Les hommes à pied souffrent beaucoup. Heureusement un

violent orage, de courte durée, vient rafraîchir un peu l'atmosphère.

A mi-route, la division de Clérambault rencontre le convoi de la division de Castagny arrivant de Téterschen par un chemin à gauche de la route de Boulay à Saint-Avold que suivent nos dragons.

La route est accidentée, les voitures sont mêlées aux escadrons.

La division arrive enfin à destination et campe, vers cinq heures et demie, à quinze cents mètres en arrière de Saint-Avold, près d'un moulin voisin d'un étang.

— *1er août.* — La *division Montaudon* quitte Haut-Hombourg à trois heures et demie du soir et marche en avant : la 1re brigade, général Aymard, va camper à Rosbrück, parallèlement à la frontière prussienne, à quinze kilomètres de Sarrebrück : la 2e brigade, général Clinchant, s'établit à Merlebach.

— *Division de Castagny.* — Rien à signaler.

— *Division Metman.* — Le 1er escadron du 10e chasseurs à cheval, va en reconnaissance vers six heures du matin, sur la frontière, dans les environs de Creutzwald, avec deux bataillons du 29e de ligne sous les ordres du lieutenant-colonel Isnard.

Le même jour, à une heure du soir, un peloton du 2e escadron exécute, sous la direction du lieutenant d'état-major Masson, une reconnaissance sur la route de Boucheporn.

— *Division Decaen.* Rien à signaler.

— La *réserve d'artillerie* du 3e corps, sous les ordres du colonel de Lajaille (7e et 10e batteries du 4e; 11e et 12e du 11e; 1re, 2e, 3e et 4e du 17e), quitte le camp de Volmérange, traverse Boulay, rejoint par Boucheporn la grande route de Metz à Saint-Avold et va camper sur la droite de cette route à trois kilomètres de cette dernière localité.

— *2 août.* — *Division Montaudon.* — Suivant les dispositions approuvées au grand quartier général, le maréchal Bazaine, pendant que ce jour-là le 2e corps attaquerait les hauteurs de Sarrebrück, devait se porter avec une de ses divisions, la 1re, en reconnaissance sur la Salle, en aval.

A sept heures et demie du matin, la division Montaudon lève son camp, se met en marche à huit heures et quart, et à neuf heures arrive à deux kilomètres en arrière de Forbach.

Là, les troupes font halte à gauche de la route et dressent les petites tentes-abri. Des ordres sont donnés pour que, aussitôt après l'installation du bivouac, tous les corps allégés soient prêts à se remettre en route.

Vers dix heures, le maréchal Bazaine arrive devant la division Montaudon, escorté par le 2e chasseurs à cheval. Ce régiment est monté à cheval, sans campement, vers trois heures du matin, est descendu dans Saint-Avold et s'est engagé sur la route de Forbach, que suit le 3e corps et qui passe par les villages de Hombourg, Merlebach et Benning.

La division Montaudon se forme aussitôt en colonne légère, laissant au bivouac les tentes dressées et les sacs des soldats, et, précédée par le Maréchal et le 2e chasseurs à cheval, traverse rapidement Forbach vers dix heures et demie et s'engage sur la route de Sarrelouis, en passant sous le pont du chemin de fer.

Au loin, on entend gronder le canon de Sarrebrück. Une grand'halte est faite vers onze heures, dans les bois qui se trouvent à gauche de la route de Forbach à Sarrelouis. Pendant ce temps, le Maréchal, accompagné seulement d'un maréchal des logis et de quelques cavaliers du 2e chasseurs, va tranquillement reconnaître les abords de Klein-Rosselle.

Après une heure de repos, la division se remet en marche avec la double mission : soit pour couvrir la gauche du général Frossard et appuyer son mouvement sur Sarrebrück, soit pour recevoir un corps prussien annoncé comme arrivant de Sarrelouis, et empêcher ainsi notre 2e corps d'être tourné par sa gauche.

Toutefois, on n'aperçoit encore que quelques vedettes ennemies, à de grandes distances.

Le 18e bataillon de chasseurs et la 1re section de la 5e batterie du 4e d'artillerie forment l'avant-garde à partir de ce moment. Le village français de Klein-Rosselle est occupé. Le bataillon de chasseurs à pied passe la Rosselle sur le pont du Moulin, fouille le village prussien de Gross-Rosselle et, se déployant en tirailleurs, prend position à gauche et en avant.

Le 2e escadron du 2e chasseurs à cheval détache le sous-lieutenant Véry avec un peloton sur les hauteurs, qui dominent à droite les deux villages, pour reconnaître ces positions.

Pendant ce temps, l'infanterie entre dans ces villages, et va occuper les hauteurs. Le 51e est placé sur la crête en avant de Klein-Rosselle. La 2e brigade, avec le 62e de ligne, se porte à droite, en avant de la Verrerie, où elle reste en position.

Des uhlans sont aperçus sur les collines situées à l'horizon. Le 18e bataillon de chasseurs à pied fouille les bois environnants.

Une demi-heure après, le maréchal Bazaine vient prendre les 62e et 81e de ligne et se porte sur la Sarre en face de Wol-

cklingen, avec la 1re section de la 5e batterie du 4e régiment, à travers bois, et couvert par des flanqueurs; le 6e est tête de colonne.

A notre approche, tous les petits détachements prussiens échelonnés dans les bois, qui se sont ralliés dans Werden, évacuent précipitamment ce village, situé sur notre ganche, et repassent la Sarre pour rentrer à Wolcklingen, où se trouve un poste des leurs.

Les deux autres sections de la 5e batterie du 4e régiment, qui viennent de prendre position sur les hauteurs voisines, leur envoient quelques obus et fouillent, avec leurs projectiles, le village et le chemin de fer.

A cinq heures du soir, nos troupes se retirent de ces positions et se replient en ralliant les différents corps de la division, sur Forbach, qui est encombré par les blessés revenant de l'affaire de Sarrebrück et par des équipages de toute nature.

Les régiments de la division Montaudon ne font que traverser cette ville et rentrent à leurs campements du matin vers huit heures du soir.

En reprenant ses positions, après cette reconnaissance, le maréchal Bazaine laisse la 1re division (Montaudon) camper en arrière et près de Forbach, pour être au besoin à la disposition du général Frossard.

— *Division de Castagny.* — Le 2 août, à quatre heures du matin, la 1re brigade, sous les ordres du général Nayral (15e bataillon de chasseurs, 19e et 41e de ligne), se dirige sur Forbach. Le 41e de ligne ouvre la marche. Après avoir traversé Moulin-Neuf, Hombourg et Merlebach, la brigade s'arrête, à huit heures du matin, près de Rosbrück, et établit son camp sur le terrain que vient de quitter la division Montaudon, qui se porte en avant.

A dix heures du matin aussitôt le café pris, les troupes partent sans sacs, en colonne mobile, pour appuyer également le mouvement en avant, que fait le 2e corps sur Sarrebrück et couvrir le flanc gauche de ce corps.

La brigade Nayral arrive à Forbach, vers onze heures et demie du matin. L'on entend au Nord le canon, du côté de Sarrebrück. La brigade traverse rapidement Forbach et, tournant à gauche, se dirige à l'Ouest et marche jusqu'à Klein-Rosselle, pour appuyer une reconnaissance que fait le maréchal Bazaine avec une partie du 2e chasseurs à cheval et la division d'infanterie Montaudon.

A une heure et demie, la brigade fait halte et, se massant dans le ravin où est situé ce village de Klein-Roselle, sur la

frontière prussienne, y reste en observation tout l'après-midi. Quelques troupes prussiennes occupent les hauteurs en avant, et paraissent s'y fortifier. Une patrouille ennemie est même venue vers onze heures sur le territoire français, mais s'est repliée au plus vite, en voyant déboucher les dolmans verts de notre 2e chasseurs à cheval.

Le soir, cette brigade rentre dans son campement, près de Rosbrück, où elle séjourne le 3 août.

De son côté, le 1er bataillon du 69e de ligne (2e brigade de la division de Castagny), accompagné d'un peloton de dragons, s'est porté en reconnaissance par la forêt de Saint-Avold, sur le village de l'Hôpital, à l'embranchement des routes de Sarrebrück et de Sarrelouis; il trouve la division Decaen établie sur la gauche et en avant du village de Carling : sa mission est de relier cette division au maréchal Bazaine. A onze heures du soir, tout étant terminé, la reconnaissance reçoit l'ordre de revenir à son camp.

— *Division Metman.* — La 1re brigade de cette division, sous les ordres du général de Potier (7e bataillon de chasseurs, 7e et 29e de ligne), prend les armes et, éclairée par un escadron du 10e chasseurs à cheval, fait une reconnaissance sur la route de Sarrelouis, en passant par le village de Creutzwald, situé à six kilomètres sur la gauche de Ham-sous-Warsberg, et un peu en avant de nos lignes.

Cette reconnaissance s'arrête à la frontière même et la brigade est déployée en ordre de bataille, derrière le bois de Warendt, à cheval sur la route de Sarrelouis, surveillant le plateau qui domine Uberherren, en avant de la Bisten.

Le 7e de ligne a ses deux premiers bataillons déployés à droite de la route, le 3e en réserve; le 7e bataillon de chasseurs plus en avant et à droite. Les 5e, 6e et 7e batteries du 11e d'artillerie sont en position sur la route. Le 29e de ligne est déployé à gauche de la route, dans le même ordre que le 7e de ligne.

La brigade occupe cette position de onze heures du matin jusqu'à sept heures du soir, et rentre au camp de Ham, à la nuit, sans que rien n'ait été signalé, à l'exception toutefois de quelques coups de canon entendus du côté de Sarrebrück.

— La *division Decaen*, laissant ses gardes au camp de Boucheporn, se met en route à huit heures du matin et s'avance sur Porcelette. Là, la 2e brigade, général Sanglé-Ferrier (80e et 85e de ligne), s'arrête et reste en observation, tandis que la 1re brigade, général de Brauer (11e bataillon de chasseurs, 41e et 60e de ligne), exécute une reconnaissance

offensive sur le village de Carling, situé à l'extrême frontière, sur la lisière de la forêt de Warendt, et que l'on suppose fortement occupé par l'ennemi.

La colonne occupe le village, qui ne renferme pas le moindre Allemand, en s'éclairant à gauche vers la forêt de Warendt, par les 3e et 4e compagnies du 11e bataillon de chasseurs, et à droite vers le village de l'Hôpital par les 5e et 6e compagnies, ces deux dernières reliant la brigade à la division de Castagny.

Le 44e se place, de son côté, en avant de la ligne du chemin de fer, près de la forêt, le 60e à sa gauche.

On désire vivement rencontrer l'ennemi qui ne se présente pas. La 1re brigade se replie enfin, et, ralliant à Porcelette la 2e brigade de sa division, rentre au camp de Boucheporn à huit heures du soir.

— *3 août.* — La *division Montaudon*, qui est établie à Morsbach, à trois kilomètres en arrière de Forbach, lève son camp à une heure de l'après-midi et va camper à hauteur et à l'Ouest de cette ville, à droite et à gauche de la route de Sarrelouis, en arrière du cimetière. Cet emplacement était encore occupé la veille par des troupes du 2e corps, qui se sont portées à Sarrebrück.

Les trois batteries divisionnaires traversent aussi Forbach et vont camper près de la gare.

Cette division Montaudon fait temporairement partie du 2e corps d'armée.

— *Division de Castagny.* — Cette division reste au repos dans ses campements. Seul, le 90e de ligne, laissant ses tentes dressées, part à onze heures du matin sous la conduite du général Duplessis, pour faire une reconnaissance sur Lauterbach : une section d'artillerie et un peloton du 5e dragons l'accompagnent.

Le 3e bataillon de ce régiment, commandant Keiser, est laissé en réserve à Carling ; le 2e bataillon, commandant Gremillet, et la section d'artillerie prennent position plus avant ; le 1er bataillon, commandant Guyot, avec les dragons, pousse jusqu'au delà de Lauterbach : les tirailleurs s'avancent jusqu'à la lisière de la forêt de Warendt, mais n'aperçoivent rien.

La rentrée au camp s'effectue vers cinq heures du soir.

Ce même jour, le capitaine d'Aulonne, avec soixante-dix hommes du 2e escadron du 2e chasseurs à cheval, a été détaché à la 2e division d'infanterie (général de Castagny). Cet escadron part de Saint-Avold à six heures du matin, les hommes,

coiffés du képi, car le talpak vient de leur être retiré.

Après avoir quitté la route de Forbach à Saint-Avold, le détachement traverse Moulin-Neuf, prend la route de Puttelange et marche ensuite sur Marienthal, où des troupes échelonnées viennent de lever leurs bivouacs, entre autres le 10e régiment de chasseurs à cheval (colonel Nérin).

L'escadron du capitaine d'Aubonne entre ensuite le premier dans Puttelange, qui n'a pas encore vu de troupes, ni amies ni ennemies, et campe à un kilomètre du village. Nuit des plus calmes ; aucune reconnaissance n'est faite.

— *Division Metman.* — Rien à signaler

— *Division Decaen.* — La 1re brigade part à deux heures et demie du soir et va camper à Longeville-lès-Saint-Avold. Boucheporn reste occupé par la 2e brigade, qui observe attentivement les bois couvrant son front.

— *4 août.* — A deux heures du soir, un ordre arrive au 2e chasseurs à cheval, vers deux heures de l'après-midi, afin de se tenir prêt à partir pour Boulay, à quatre heures, devant escorter le maréchal Bazaine, qui doit ce jour-là reporter son quartier général à Saint-Avold.

A l'heure dite, le 2e chasseurs part par les villages de Longeville, Boucheporn, Porcelette, emmenant avec lui le bétail et les bagages.

A l'arrivée, à huit heures du soir, à Saint-Avold, le campement est établi à gauche de la route de Metz, aux dernières maisons de ce village.

— *Division Montaudon.* — Vers une heure de l'après-midi, les 2e et 3e bataillons du 62e de ligne, sous les ordres du lieutenant-colonel Louis, vont en reconnaissance jusqu'aux villages de Klein et Gross-Rosselle. A peine arrivés, ils reçoivent l'ordre de rentrer au camp, où ils arrivent à quatre heures.

La division Montaudon devant rétrograder sur Rosbruck, le colonel Dauphin avec le 1er bataillon du 62e, et les autres corps de la 1re brigade, partent à cinq heures et campent à sept heures à Rosbruck : les 2e et 3e bataillons sont laissés à Forbach pour protéger les munitions du 2e corps et un équipage de ponts, jusqu'à l'arrivée d'autres corps.

Vers six heures du soir, des paysans arrivent effarés à Forbach par la route de Sarrelouis, et signalent un fort parti ennemi à Klein-Rosselle ; les deux bataillons du 62e prennent aussitôt position et se couvrent de grand'gardes placées à la lisière du bois.

A la nuit, le régiment se renforce de six cent trente-sept hommes venant du dépôt et débarqués à Forbach. Un déta-

chement de jeunes soldats, destinés à un autre corps, campe à droite des deux bataillons du 62e de ligne.

A deux heures du soir, la brigade Letellier-Valazé (1re division, 2e corps) s'établit à gauche des troupes du lieutenant-colonel Louis : tout le monde bivouaque.

— *Division de Castagny.* — A six heures du matin, les trois compagnies de droite du 1er bataillon du 41e de ligne, sous le commandement de M. Capdevielle, chef de bataillon, font une reconnaissance sur le territoire prussien, à l'Ouest de la route de Sarrebrück.

Cette reconnaissance rentre à neuf heures du matin, au moment où la 1re brigade du général Nayral part de Rosbruck pour se rendre à Saint-Avold, où l'on reprend l'ancien emplacement à midi et demi.

De son côté, le 15e bataillon de chasseurs revient sur Hombourg et bivouaque à Haut-Hombourg

Une nouvelle reconnaissance est faite sur Carling par le 2e bataillon du 69e (2e brigade). Ces troupes passent la nuit dans le village, aperçoivent de nombreuses patrouilles ennemies avec lesquelles elles échangent une fusillade continuelle et rentrent seulement, le lendemain 5 août, vers midi, après avoir perdu deux hommes.

— *Division de Castagny.* — Le 7e bataillon de chasseurs opère seul une reconnaissance du côté de Lauterbach, situé à huit kilomètres de Ham sur le territoire prussien.

Dans la journée, les régiments de la 1re brigade versent, à la mairie de Ham, leurs shakos, couvertures et guêtres de cuir ; tous ces effets furent, quelques jours après, pris par les Allemands ou brûlés à Saint-Avold.

— *Division Metman.* — Rien à signaler.

— *Division Decaen.* — La 1re brigade quitte Longeville à midi. A quelque distance de ce village, ordre est donné de déposer, au milieu d'un pré, les shakos et les couvertures de campement. Le garde-champêtre de l'endroit reçoit tout ce matériel en consigne.

La 1re brigade rallie à Boucheporn la seconde brigade, et la division au complet passe par Boulay se dirigeant sur Tétterschen par la route de Sarrelouis.

Arrivée à destination à l'entrée de la nuit, vers huit heures du soir, par une chaleur accablante, la 1re brigade campe à l'Est du village, non loin des maisons ; la 2e brigade est à droite.

— *Division de Clérambault.* — Dans la soirée, l'ordre est donné à cette division de dragons de se tenir prête à partir au

premier signal dans la direction de Forbach. Il y a défense expresse de quitter le camp. On s'attend à un mouvement imminent.

— *5 août.* — Dès qu'on eut appris que les Prussiens avaient commencé les hostilités en Alsace, le maréchal Bazaine reçut l'ordre de faire opérer au 3e corps un mouvement de flanc vers l'Est, consistant à porter la division Montaudon à Sarreguemines, la division de Castagny à Puttelange, la division Metman à Marienthal. Quant à la 4e division (Decaen), le maréchal la laissait à Saint-Avold avec son quartier général.

Ainsi, ce corps d'armée allait se trouver réparti en seconde ligne derrière le 2e corps, sur vingt-huit kilomètres environ de développement, de Saint-Avold à Sarreguemines, ses divisions espacées entre elles de neuf à dix kilomètres, mais reliées par une très bonne route départementale et n'étant pas à plus de seize kilomètres de Forbach.

Ce mouvement s'exécuta dans la matinée du 5 août. Ce jour-là, à cinq heures du matin, le 2e chasseurs à cheval quitte Boulay, escortant toujours le maréchal Bazaine, qui se rend à Saint-Avold, en passant par Tétershen. Ce village est occupé par la 4e division d'infanterie du 3e corps, en marche sur Saint-Avold.

Le 2e chasseurs à cheval poursuit sa route jusqu'à cette localité, en passant par les villages de Hargarten, la Croix, Ham, magnifique position occupée par la 3e division (Metman), également en marche sur Saint-Avold, par les villages de Carling, l'Hôpital et, après avoir traversé un bois percé de grandes avenues, sur un parcours de plus de six kilomètres, arrive vers midi à Saint-Avold, avec le maréchal Bazaine.

— La *division Montaudon* a pour objectif Sarreguemines, situé à vingt-trois kilomètres de distance, afin de couvrir cette ville et les approvisionnements qu'on y a accumulés.

Au matin, les troupes se concentrent à Rosbruck. A midi, la division part pour Sarreguemines, éclairée par les 5e et 6e escadrons du 3e chasseurs à cheval, et marche en colonne par sections.

Arrivée à Sarreguemines à six heures du soir.

— La division s'installe sur les hauteurs situées sur la rive droite de la Sarre et dominant le cours de cette rivière, et établit son campement, la gauche appuyée à la route de Bliescastel et ses grand'gardes sur la Blies : la 1re brigade entre la route de Deux-Ponts et celle de Bitche en avant de Neukirchen ; la 2e, plus en arrière, à droite de Neukirchen.

La brigade Lapasset (5e corps) campe auprès de la division.

Toute la nuit tombe une pluie torrentielle, mais les troupes sont sous les armes et prêtes à l'action.

— La *division de Castagny*, à midi, part tout entière de Saint-Avold, et prend la route de Bitche. Elle passe par Moulin-Neuf, par Marienthal, où l'on rencontre la 3e division (Metman) campée près de ce village, par Barst, par Hoste-Haut, et vient établir son campement autour de Puttelange, à dix-neuf kilomètres de Saint-Avold.

Le 90e de ligne, qui formait tête de colonne, bivouaque seul au Nord du village, à gauche de la route de Sarreguemines.

— La *division Metman* lève son camp, passe par Boucheporn, les bois de Longeville, Saint-Avold, traverse la route et le chemin de fer de Metz à Forbach et arrive enfin à Marienthal, vers une heure de l'après-midi, où elle campe, à droite de la route de Sarreguemines.

La nuit est signalée par un violent orage.

— La *division Decaen* lève son camp à quatre heures du matin et part de Téterschen à cinq heures.

Les troupes marchent vers le Sud à travers champs, afin d'éviter Boulay : au bout de quelque temps, on trouve un chemin de traverse, en assez bon état, qui, passant par le village de Coume, mène la colonne à Boucheporn.

La division pousse à Longeville, où elle s'arrête quelques heures, pour donner à la division de Castagny, qu'elle doit remplacer sur les hauteurs de Saint-Avold, le temps de s'écouler vers Puttelange, et arrive vers sept heures du soir, sur le plateau de Saint-Avold, situé entre la ville et la gare. On campe en colonne par bataillons déployés.

Dans cette position, le 89e de ligne observe le chemin de fer de Forbach et la vallée de la Rosselle, pendant que la 1re brigade (11e bataillon de chasseurs, 44e et 60e de ligne) est à cheval sur la route de Saint-Avold à Sarreguemines, et le 85e sur la gauche, au débouché du chemin de Hombourg

La division Decaen forme ainsi la réserve du 3e corps d'armée.

— *6 août.* — Par suite d'une déplorable fatalité, pendant que le petit corps d'armée du général Frossard était écrasé ce jour-là par les forces énormes des Prussiens, aucune des divisions du 3e corps ne put arriver à temps à son secours, malgré ses demandes pressantes et réitérées de renforts.

Voici comment les choses se passèrent dans chacune de ces divisions du maréchal Bazaine.

— *Division Montaudon.* — La nuit du 5 au 6 août fut

signalée, à Sarreguemines, comme nous l'avons déjà dit, par un orage affreux. A cet instant, on apprend que l'ennemi paraît se concentrer en avant de la ville. Vers minuit, la division Montaudon est mise sur pied, et sous une pluie torrentielle il faut lever le camp, sans feux et sans bruit.

Les réserves d'artillerie sont aussitôt envoyées dans la crainte d'une attaque, en arrière de Sarreguemines, sur la route de Saralbe.

Les chasseurs du 3e régiment montent à cheval, et leurs escadrons se dirigent sur la droite en reconnaissance ; la nuit est tellement sombre que deux chevaux tombent dans des excavations provenant des travaux de sondage.

En même temps, le 95e de ligne se porte, avec la 8e batterie (mitrailleuses) du 4e artillerie, sur les hauteurs en arrière de Sarreguemines et s'étend de la route perpendiculaire à la Sarre, dans des jardins et des vergers.

Au point du jour, la division Montaudon prend une nouvelle position plus en arrière.

Vers huit heures du matin, les réserves d'artillerie reçoivent l'ordre de rallier leurs batteries respectives : en même temps les troupes sont reportées sur le terrain de leur ancien campement ; les faisceaux sont formés.

Les compagnies de grand'gardes à la tête du pont et au gué de la Sarre, signalent, au même moment, des détachements de cavalerie ennemie, qui se montrent sur les hauteurs dominant la rive gauche de la Blies.

Un convoi, dirigé de Sarreguemines sur Bitche, par Rosbach, est inquiété par les uhlans et rétrograde rapidement sur Sarreguemines.

Dès dix heures et demie du matin, une canonnade assez vive se fait entendre dans la vallée de la Sarre, dans la direction de Sarrebrück.

Les troupes de la division Montaudon se mettent aussitôt sous les armes, sur les positions qu'elles occupent.

Le bruit du canon diminue vers midi, mais reprend plus violent que jamais vers trois heures de l'après-midi. C'est la lutte du corps Frossard à Spickeren.

Plusieurs compagnies du 81e sont déployées en tirailleurs vers la Blies et envoient quelques coups de feu à des vedettes ennemies, qui apparaissent de l'autre côté de cette rivière.

A trois heures, la division Montaudon reçoit du maréchal Bazaine l'ordre de se porter sur Grossbliederstroff, pour appuyer la droite du 2e corps engagée à Spickeren.

A trois heures et demie on lève le camp.

A quatre heures, le 3e régiment de chasseurs remonte à cheval et la division Montaudon, commençant à s'ébranler, passe sur la rive gauche de la Sarre, prenant la route qui longe cette rivière et conduit à Sarrebrück. Cette division se dirige, suivant son ordre de bataille, dans la direction de Forbach, en prenant les crêtes de la rive gauche de la Sarre.

La 1re brigade, général Aymard, file au pas redoublé, en colonne par division, ayant des tirailleurs sur son flanc droit et suivie de près par la 2e brigade, général Clinchant.

On marche jusqu'à la nuit close. Le canon s'est fait entendre jusqu'à huit heures du soir; à partir de ce moment on n'entend plus que quelques coups isolés et de loin en loin.

A sept heures du soir, la brigade Aymard se forme sur le plateau de Roulhing et va prendre position un peu plus loin, à gauche, sur le plateau de Calenbronn, en arrière de Bousbach, entre les deux routes de Sarreguemines à Forbach.

Vers dix heures du soir, la 2e brigade rallie la 1re brigade de sa division déjà installée sur ce point, où rejoignent également vers minuit les 2e et 3e bataillons du 81e, partis de Sarreguemines, vers huit heures du soir.

Les régiments sont formés en ligne par bataillons en colonne, prêts à se porter au secours de Frossard, qui a conservé ses positions, paraît-il, malgré l'inégalité de la lutte. Au centre du carré formé par l'infanterie, est parquée l'artillerie de combat.

Quelques pelotons du 2e escadron du 3e chasseurs sont employés à courir à la recherche des bagages de la division, pendant une partie de la nuit.

Le général Montaudon reçoit, dans son campement de Calenbronn, un officier d'état-major du 2e corps, qui le cherchait; mais, comme il est trop tard pour se porter efficacement sur le champ de bataille, la division reste en position sans bivouaquer. Le général de division envoie un capitaine d'état-major avec celui du 2e corps, pour prévenir, à Forbach, le général Frossard qu'il se met à sa disposition pour le lendemain.

A minuit, ces deux officiers, qui n'ont pu arriver jusqu'à Forbach, reviennent et rendent compte que le 2e corps est en retraite sur Sarreguemines. La division prend les armes et se porte, par une marche de nuit précipitée, sur Puttelange, où elle établit de neuf à dix heures du matin son campement, le 7 août, couvrant cette ville, où elle se trouve réunie à la division Metman et aux débris du 2e corps.

Le 5e escadron du 3e chasseurs, sous les ordres du capitaine

Delauzon, a été chargé de l'extrême arrière-garde, et le 2e escadron du même régiment a fourni l'avant-garde.

— La *division de Castagny* était, comme on l'a dit, campée à Puttelange, à seize kilomètres de Forbach.

Dès neuf heures du matin, on entend le canon de Forbach, qui, vers onze heures, devient plus pressant et retentit avec une extrême vivacité.

A ce moment un peloton du 5e escadron du 10e chasseurs à cheval, qui a rejoint la division à Puttelange, sous les ordres du commandant Rosset et du capitaine Forfillier, est envoyé en reconnaissance dans la direction de Forbach.

A quelques kilomètres de Puttelange, ce peloton reçoit l'ordre de changer de direction et d'éclairer avec le reste de l'escadron la division de Castigny, qui va se mettre en marche.

Cette division, en effet, a pris les armes vers onze heures. De onze heures et demie à midi, elle part en colonne mobile, sans sacs, et se porte au Nord de Puttelange, dans une direction intermédiaire entre Forbach et Sarreguemines, laissant le camp tendu et les bagages sous la protection des gardes de police.

Le 90e de ligne est en avant-garde.

Après avoir fait cinq à six kilomètres, dans une direction trop à droite, la colonne s'arrête à une heure et demie et se déploie entre les routes de Sarreguemines et de Sarrebrück, au Nord du village de Guebenhausen, sur des hauteurs, qui forment une ligne sensiblement parallèle au chemin de fer.

Les trois batteries de combat ont suivi ce mouvement et vont s'établir en avant de la division.

Le bruit du canon, qui, de neuf à dix heures du matin, a été entendu faiblement dans les directions de Sarreguemines et de Forbach, devenant de plus en plus distinct dans cette dernière direction, le 5e escadron du 10e chasseurs, en entier, est envoyé en éclaireur, à plusieurs kilomètres en avant.

En même temps le 1er bataillon du 90e de ligne va en reconnaissance jusqu'à la ligne du chemin de fer. Un capitaine d'état-major, accompagné d'un peloton de cavalerie, se porte vers un point culminant, sur lequel se trouve une petite chapelle.

Peu d'instants après, le bruit de la canonnade décroît rapidement et cesse bientôt tout à fait. La cavalerie et le bataillon du 90e se replient sur la colonne, sans avoir rien vu.

On n'entend plus rien, tout bruit de combat s'est éteint. Aussi, sans attendre le retour de son officier d'état-major, le

général de Castagny, de quatre à cinq heures, ramène ses troupes pour manger la soupe au camp de Puttelange, où elles arrivent vers cinq heures et demie du soir.

A peine, la division est-elle rentrée, que la canonnade retentit de nouveau et devient beaucoup plus intense. On repart sans sacs, vers six heures, marchant droit, cette fois, sur Forbach, en suivant la route de grande communication.

Le 90e de ligne forme toujours l'avant-garde. L'escadron du 10e chasseurs éclaire la marche de la colonne jusqu'au moment où sa présence pouvant gêner le tir des troupes, qui vont prendre position, il reçoit l'ordre de se replier en arrière de celles-ci.

Nos troupes sont en route depuis une heure environ, lorsque le général de Castagny reçoit, par un officier du maréchal Bazaine, l'ordre de joindre le 2e corps et de se mettre sous le commandement du général Frossard.

Après une marche très accélérée et sans repos, la division arrive à neuf heures sur les hauteurs entre Théding et Folckling et se masse en position de combat. On est à cinq kilomètres seulement de Forbach.

Les 1er et 8e bataillons du 90e de ligne, sous la direction du général Duplessis et du colonel de Courcy, continuent leur marche en avant et s'arrêtent au village de Morsbach, à deux kilomètres à peine de Forbach : la route de Saint-Avold est occupée par la division Metman.

Pendant ce temps, au moment où la division de Castagny se massait sur les hauteurs, le 41e de ligne, qui formait tête de colonne de cette division, avait déployé des compagnies pour fouiller les bois et les hauteurs à droite de la route. Quelques coups de feu sont alors tirés de l'épaisseur des fourrés, par des éclaireurs prussiens, et un soldat de la 1re compagnie du 2e bataillon est blessé grièvement.

Les tirailleurs, appuyés par les compagnies de soutien, prennent rapidement position sur la lisière des bois, pour couvrir le 41e de ligne, qui est resté à droite de la route, mais aucun incident nouveau ne se produit.

A deux heures, le général de Castagny, ne recevant encore aucune nouvelle et inquiet de cette rapide fusillade engagée avec le 41e, demande au capitaine Forfillier du 10e chasseurs à cheval, de lui trouver, dans son escadron, un officier de bonne volonté et bien monté, pour se rendre à Forbach prévenir le général Frossard que la 2e division du 3e corps est accourue à son secours, que ses troupes se sont tenues à sa disposition et que, par conséquent, il veuille bien lui faire connaître quel

est le but de ses opérations, afin de lui prêter un secours efficace.

A cet appel du général, le lieutenant de Bellaing se présente pour remplir cette importante mission qui, dans l'ignorance où l'on se trouve des événements de la journée, peut offrir plus d'un péril sérieux. Le sous-lieutenant Legardeur lui est adjoint dans cette prévision.

Ces deux officiers sont de retour vers onze heures et demie, et annoncent au général que le 2e corps s'est mis en retraite et se dirige sur Sarreguemines. Les renforts n'ont donc plus rien à faire dans cette position.

Déjà, avant leur retour, une troupe d'habitants de Forbach, fuyant leur ville incendiée, ont fait connaître la perte de la journée.

Après avoir complimenté les deux officiers de chasseurs sur la manière intelligente dont ils ont rempli leur mission, le général de Castagny donne l'ordre de rétrograder sur Puttelange.

Après un repos nécessité par la marche précipitée qu'ils ont faite, les deux bataillons du 90e et les tirailleurs du 41e de ligne se replient sur la division qui, vers minuit, rétrograde sur Puttelange. Le 2e bataillon du 90e forme alors l'extrême arrière-garde.

La division rentre dans son camp au point du jour, entre trois et quatre heures du matin, après une marche rapide de trente-deux kilomètres, marche des plus pénibles par suite du besoin de sommeil.

La 9e batterie (mitrailleuses) du 4e d'artillerie, faillit perdre, dans cette marche de nuit, un de ses meilleurs servants, qui, au milieu du désordre et de l'obscurité, eut les deux jambes prises sous les roues d'une mitrailleuse.

Quelques jours plus tard, ce courageux soldat se sauva de l'hôpital de Saint-Avold, à l'approche des Prussiens, et vint tout éclopé, et à travers bois, reprendre la batterie sous Metz, le 18 août, au moment où la grande bataille des lignes d'Amanvillers allait s'engager. Bien qu'il pût à peine marcher, cet admirable serviteur voulut à toutes forces faire partie de la batterie de combat, disant qu'il serait déshonoré si on lui refusait cette faveur. On accéda à sa demande, et il sortit sain et sauf de cet effroyable combat d'artillerie.

— La *division Metman* reçut, à neuf heures du matin, l'ordre du maréchal Bazaine de prendre les armes pour se porter vers Pening, sur les hauteurs qui commandent le chemin de fer de Forbach et la route de Saint-Avold (sept à huit kilomètres).

Vers onze heures, le général Metman quitte Marienthal, avec sa première brigade, général de Potier, en colonne légère.

En même temps, la 2e brigade, général Arnaudeau, se dirige, de son côté, dans la direction de Saint-Avold, afin d'occuper les hauteurs de Macheren.

Les bagages, les tentes et les sacs de la division sont laissés à la garde du demi-bataillon de droite du 1er bataillon du 29e de ligne, sous les ordres du commandant Beausire, auquel on adjoint plusieurs centaines d'hommes de la réserve, qui viennent d'arriver au camp pour rejoindre leurs régiments respectifs.

La 1r brigade, conduite par le général Metman en personne, s'engage dans un chemin de traverse à droite de la route, dans la direction du Nord. A quelque distance du camp, des habitants, vivement alarmés, donnent lieu de penser qu'une attaque de l'ennemi est imminente. La colonne prend aussitôt des dispositions défensives sur les pentes boisées qui longent le chemin ; mais bientôt on reconnaît que cette alerte provient de renseignements erronnés.

Vers midi et demi, on commence à entendre le canon. Le bruit paraît venir du Nord-Est; il est très fréquent, mais affaibli par la distance.

Le mouvement de la marche empêche d'abord la plupart des officiers et des soldats d'entendre. Mais bientôt on s'avertit mutuellement, chacun prête l'oreille et la pensée que la bataille s'engage tout près d'eux et que, sans doute, ils vont y prendre part, communique à tous les corps de la brigade un entrain extraordinaire.

Malgré une pluie légère, qui commence à tomber, les hommes paraissent aller d'un pas plus ferme, les chevaux s'animent à leur exemple et les canons même roulent mieux.

On se rapproche de la canonnade; pourtant on marche longtemps, sans que le bruit devienne sensiblement plus distinct. On ne fait pas de haltes proprement dites; mais, une ou deux fois, l'on interrompt le mouvement en avant, pour se déployer en bataille.

Le général Metman prend cette précaution à l'extrémité des plateaux, avant de s'engager dans les fonds, que nos éclaireurs n'ont sans doute pas encore fouillés. Mais la présence de l'ennemi n'est révélée nulle part, autrement que par la persistance de la canonnade au Nord-Est.

La brigade de Potier passe successivement par Guenviller, Betting-lès-Saint-Avold, et s'avance jusqu'au-dessus de la sta-

tion de Merlebach, masquée par un pli de terrain, à gauche duquel court le chemin de fer de Sarreguemines.

Vers deux heures et demie, on arrive près de cette station. On n'est plus qu'à six ou huit kilomètres de Forbach et on voit distinctement que le champ de bataille avoisine cette ville ; mais au lieu de marcher dans cette direction, la colonne s'arrête et fait halte dans les champs à droite de la voie, entre les bâtiments de la gare et le point peu éloigné où l'embranchement de Forbach se sépare de celui de Sarreguemines.

Quelques instants après, le bruit d'un violent engagement se fait entendre du côté de Forbach.

Vers trois heures, la brigade prend position : le 7e bataillon de chasseurs sur le plateau à droite de Cocheren, le 7e et le 29e de ligne ainsi que les 5e (4 rayé) et 7e (mitrailleuses) batteries du 11e d'artillerie, le long de la voie ferrée.

Toute la journée, une violente canonnade se fait entendre. Les heures s'écoulent, le canon gronde toujours, mais la brigade demeure en place; on attend des ordres.

Les officiers manifestent leur mécontentement. « Mais qu'est-ce que cela signifie? s'écrient-ils. De notre temps, on enseignait à Saint-Cyr qu'il faut toujours marcher au canon. Il paraît qu'aujourd'hui les principes sont changés. »

A cinq heures, une brigade de cavalerie passe au grand trot sur la route de Saint-Avold à Forbach, suivie d'une batterie d'artillerie à cheval. A travers les tourbillons de poussière, on aperçoit briller le cuivre des casques et flotter les longues crinières noires. C'est la brigade de dragons du général Juniac (5e et 8e regiments) que Bazaine envoyait au général Frossard, mais que celui-ci ne put employer, vu les accidents de terrain.

Vers cinq heures et demie, le 7e de ligne reçoit l'ordre de prendre position le long de la voie ferrée de Sarrebrück et place ses grand'gardes à Rosbruck et à Morsbach.

Passent, à ce moment, deux ou trois trains venant de Forbach, dans lesquels on a fait monter des blessés, pour les évacuer immédiatement sur Metz.

Les officiers et soldats de la brigade de Potier, pendant le court arrêt de ces trains à la station de Bening-Merlebach, s'accrochent aux portières pour recueillir quelques détails de la bouche des blessés; mais ceux-ci, atteints aux débuts de la bataille, ne savent pas grand'chose.

« Ils nous ont attaqués à l'improviste, disent-ils, et le commencement de l'affaire a été bien mauvais pour nous : ils sont si nombreux! Tous les bois en étaient pleins, et ils démas-

quaient des batteries de tous côtés. C'est égal, nous reprenons le dessus! »

Et comme pour entretenir ces illusions, le bruit du canon paraît par instants s'éloigner.

« Tenez! tenez! disent les soldats; on les repousse. Ils ont voulu entrer en France; mais on leur a fait la conduite de façon à leur ôter l'envie d'y revenir! »

Aucun autre renseignement ne parvient à la brigade de Potier jusqu'à sept heures du soir. Officiers et soldats maudissent leur inaction : les troupiers font du café.

A sept heures, alors qu'on désespère de quitter Bening-Merlebach ce jour-là, les clairons sonnent la marche de la brigade. Le général Metman fait réformer la colonne et l'on marche au canon sur Forbach.

Un premier appel de secours, envoyé par le général Frossard à quatre heures et demie, au moyen du télégraphe, n'est pas parvenu au général Metman, qui ne s'est mis en mouvement qu'au reçu d'une nouvelle dépêche. Elle est ainsi conçue :

« Si le général Metman est encore à Bening-Merlebach, qu'il parte de suite pour Forbach. »

La marche de la brigade de Potier est aussi rapide qu'elle peut être, par des chemins de traverse, avec une infanterie déjà fatiguée, et qui n'a été restaurée, depuis le matin, que par le café de l'après-midi.

Il est environ dix heures, lorsque la tête de colonne s'arrête aux premières maisons de Forbach sur la route de Paris.

La nuit est noire; la canonnade a cessé avec le jour. En avant se détache vaguement, dans l'obscurité, quelque chose qui fait l'effet d'une colline avec des maisons et des jardins.

Une fusillade assez vive se fait encore entendre pendant deux ou trois minutes, vers le sommet de cette hauteur; puis tout rentre dans le silence.

La colonne est harassée ; les hommes souffrent de la faim et de la soif. Une auberge, qui se trouve à l'entrée de la ville, est envahie dans un moment par les soldats; les pauvres gens s'y disputent le pain et le vin; quelques habitants, qui n'ont pas abandonné leurs maisons, apportent tout ce qu'ils peuvent de vivres.

Après une halte de deux heures, pendant laquelle le colonel d'Orléans, chef d'état-major de la 3e division, est allé à la découverte dans la ville, la colonne se met en mouvement et traverse Forbach. Les rues sont silencieuses, tout paraît dormir ; rien de ce qu'on peut remarquer, à travers l'obscurité, ne rappelle la bataille qui vient de finir.

Fait curieux à noter ! Les Prussiens occupaient la gare, à très peu de distance. Il est très probable qu'ils entendirent passer la brigade de Potier; mais peut-être la prirent-ils pour une de leurs colonnes.

Dès que nos soldats ont dépassé les dernières maisons de Forbach, ils commencent à rencontrer sur la route et dans les champs qui l'avoisinent, des fourgons dont les essieux sont brisés; on les a abandonnés, à demi-renversés, avec leur chargement.

Un peu plus loin le chemin bifurque; tandis que la brigade de Potier s'engage à droite, il arrive du côté gauche, descendant une côte très rapide, des soldats éparpillés. La plupart appartiennent au 10e bataillon de chasseurs à pied qui, durant cette journée, s'est couvert de gloire, par son admirable défense de l'Éperon de Spickeren.

Ces braves garçons, l'uniforme noir de poudre et souillé de boue, se montrent tout animés encore par les émotions du combat.

« Ah ! mes amis, disent-ils aux soldats de la division Metman, ces gredins nous ont écrasés. Ces hommes-là, voyez-vous, sont bien plus nombreux que nous; et puis, ils se cachent toujours sous les bois. On reçoit leurs balles, qui pleuvent comme grêle, et on les voit à peine pour les viser. — C'est égal, ajoutent-ils, nous en avons tout de même descendu plus d'un. »

Passe une petite poignée de ces vaillants « vitriers » qui crient aux « lignards » des 7e et 29e régiments :

— « Camarades, vous allez nous venger, n'est-ce pas? Voyez, il ne reste que nous de notre compagnie. »

Ils sont cinq ou six.

La colonne avance toujours, mais bien lentement. Les regards des soldats interrogent, à gauche, les hauteurs au sommet desquelles brillent de nombreux feux de bivouac : « Les Prussiens sont là, » se disent-ils.

La route fait des détours : elle est bordée d'arbres qui la rendent encore plus sombre que les champs.

A un carrefour, on entend des hennissements de chevaux. Un qui-vive retentissant se fait entendre poussé par la pointe d'avant-garde.

« 10e chasseurs de France ! » est-il répondu. On avance. Ce sont deux pelotons du 6e escadron de ce régiment qui, sous les ordres du capitaine Perrodon, ont, dans la journée, éclairé la marche de la brigade Arnaudeau. S'étant ensuite portés sur les hauteurs de Rosbruck, ils sont restés, pendant trois heures

de halte, spectateurs de la bataille de Forbach, dont ils n'étaient éloignés que de huit kilomètres environ. Ils se sont alors portés dans la soirée sur cette ville et y sont arrivés à huit heures, au moment où descendait des wagons le premier échelon du 69e de ligne, envoyé de Saint-Avold comme soutien. Traversant rapidement la ville, les chasseurs ont fait halte, sur les revers des hauteurs de Spickeren, où la brigade de Potier les a ralliés, et ont attendu, la bride au bras, à quelques centaines de mètres seulement de l'avant-garde ennemie. Mourants de faim, ils n'ont eu d'autres ressources que quelques pains apportés par les habitants, et une certaine quantité de biscuits et de foin, qu'ils se sont procurés pour eux et pour leurs chevaux, sur des voitures abandonnées par notre 2e corps après la bataille.

Enfin, on arrive par des chemins escarpés sur les hauteurs d'Etitzen, qui dominent à droite la route de Sarreguemines. On est à trois kilomètres de Forbach. Les hommes sont harassés de fatigue.

Le général Metman commande halte à la brigade, qui bivouaque des deux côtés de la route, le long d'une côte assez longue.

A chaque instant passent des bandes de soldats, marchant en désordre, sans officiers ; ce sont les derniers débris du 2e corps.

Il est environ une heure du matin ; les hommes de la brigade s'étendent dans les champs voisins et s'endorment d'un sommeil de plomb. Aucun feu n'est allumé et pourtant l'air est vif et glacé.

— Vers deux heures arrive le général Arnaudeau avec sa brigade. Le 59e et le 71e de ligne prennent position près du 7e bataillon de chasseurs, du 7e et du 29e de ligne.

L'odyssée de cette brigade, qui vient à son tour de traverser Forbach sous le nez et à la barbe des Prussiens, est des plus émouvantes.

Cette brigade, le matin du 6 août, alors que la brigade de Potier se dirigeait sur Bening-Merlebach, s'était, on se le rappelle, de son côté, mise en marche, d'après les ordres donnés, vers le plateau de Macheren.

La colonne part, à dix heures du matin, la gauche en tête, et va occuper, en avant de Macheren, les hauteurs de Mittenberg, qui commandent la voie ferrée et les routes de Saint-Avold à Forbach et à Puttelange. La brigade est appuyée par la 6e batterie du 11e d'artillerie, qui a pris position sur une colline voisine du village de Macheren.

Cette brigade reste dans cette position jusqu'au soir, assistant, sans y prendre part, à la lutte engagée à quelques kilomètres de l'endroit qu'elle occupe.

A six heures et demie seulement, le général Arnaudeau se met en marche, d'après l'ordre qu'il vient de recevoir à l'instant même, de la part du général Metman.

Les 59e et 71e de ligne, qui ont souffert avec impatience d'être tenus éloignés d'une bataille, dont le bruit va toujours grossissant, se mettent en marche à sept heures avec un mouvement très marqué d'enthousiasme, précédés par les deux pelotons du capitaine Perrodon du 10e chasseurs, qui les éclairent, déployés en fourrageurs.

La 2e brigade, par des chemins de traverse, va rejoindre la station de Bening-Merlebach, où elle croise la brigade de dragons de Juniac, qui rentre du champ de bataille.

Plus on avance, plus la marche devient pénible. Les hommes, sur pied depuis le matin, ont eu à peine le temps de prendre quelque nourriture ; cependant pas un ne reste en arrière ; on sent que l'ennemi est proche, chacun puise dans son courage la force d'aller jusqu'au bout.

Enfin, vers deux heures du matin, la brigade Arnaudeau arrive à quatre kilomètres de Forbach, à l'embranchement de la route de Puttelange.

C'est alors qu'un général de cavalerie, avec quelques pelotons de dragons, apporte les plus fâcheuses nouvelles.

Toute la ligne du chemin de fer, qui longe la route, est déjà occupée par l'ennemi ; d'après les dires de ce général, les Prussiens seraient dans Forbach.

Le général Arnaudeau ordonne une halte, et envoie un officier de cavalerie pour prendre des renseignements certains à Forbach. Cet officier ayant fait connaître que la ville est libre, la brigade reprend sa marche et entre à Forbach, à trois heures du matin, ayant en vue les feux de l'armée prussienne sur sa gauche.

Là, nos troupes traversent la ville et y rallient un bataillon du 60e qui s'y trouvait isolé. La brigade prend alors la route de Sarreguemines, et, non loin des hauteurs de Spickeren, elle rejoint sa division.

— *Division Decaen.* — Dans la matinée du 6 août, le bruit court dans les camps de la division Decaen, que des éclaireurs prussiens ont été aperçus sur les routes au Sud de Saint-Avold ; le canon est entendu dans la direction de Forbach. On attend l'ennemi sur la route de Sarrelouis.

Le 11e bataillon de chasseurs à pied quitte aussitôt les hau-

teurs situées au delà de la ville et va occuper en avant une croupe mamelonnée, qui s'étend entre les deux routes de Forbach et de Sarrelouis.

Le général commandant le génie du 3e corps vient inspecter cette position et décide d'y faire construire une tranchée-abri couronnant la crête. En bas, du côté de la plaine, sur une sorte de terrasse naturelle, on établira une batterie.

Le parc du génie, qui, dans le cas d'une attaque de ce côté, serait exposé au feu, reçoit l'ordre de se porter à l'abri sous Saint-Avold.

En même temps, les deux premiers bataillons du 44e de ligne changent de campement autour de Saint-Avold et vont se placer sur les hauteurs qui dominent la route de Longeville.

A midi, toute la division Decaen, campée près de Saint-Avold, prend les armes, se forme en bataille, et reste, jusqu'à la nuit, l'arme au pied, à quelques centaines de mètres en avant de ses bivouacs.

Le 60e de ligne va s'établir sur la pointe du plateau, face à la gare, à une croisée de routes, que protège au besoin une grande ferme mise en état de défense.

Vers quatre heures, ce régiment recevait l'ordre de monter en chemin de fer et d'aller rejoindre les troupes du 2e corps à Forbach. On connaît sa curieuse odyssée.

Au bruit de la canonnade, le maréchal Bazaine est monté à cheval, et accompagné de quelques officiers, ayant pour toute escorte un brigadier et quatre hommes du 1er escadron du 2e régiment de chasseurs, s'avance sur la route de Sarrelouis, par laquelle il appréhende un mouvement tournant de l'ennemi.

Il dépasse rapidement les grand'gardes, et atteint la ligne des sentinelles avancées; mais bientôt, quittant la route, il se jette à droite dans un champ.

Là, tandis que, se retournant vers Saint-Avold, il examine l'ensemble des dispositions qu'il vient d'indiquer, deux coups de feu retentissent, un troisième leur répond de notre côté.

« Ce sont des Prussiens ! disent les officiers. — Non, non, ne tirez pas, s'écrie le maréchal, dans la première surprise, ce sont de nos dragons envoyés en reconnaissance et qui se sont mépris en nous voyant ! »

A vrai dire, ce sont quatre dragons prussiens qui s'étaient arrêtés à deux cents mètres sur la route ; voyant qu'on ne les gênait pas, deux d'entre eux ont envoyé deux balles à l'état-major du maréchal, après quoi, tous sont repartis à fond de train. Le brigadier et les quatre chasseurs de l'escorte les

poursuivent vigoureusement, mais ne peuvent les atten dre.

Le maréchal rentre à Saint-Avold tranquillement, mais convaincu que l'ennemi est près de lui et qu'on le reverrai dans la journée.

On se hâte d'exécuter les travaux arrêtés, les pièces sont mises en batterie, mais la journée s'avance sans rien de nouveau ; le soir, on n'a toujours pas de nouvelles de l'ennemi.

Les 1er, 2e et 3e escadrons, ainsi que l'état-major du 3e régiment de chasseurs, attendent à leur bivouac, sous le commandement du général de Bruchard ; les chevaux sont sellés et bridés, car on appréhende une attaque sérieuse des Allemands.

A deux heures, le 2e régiment de chasseurs monte à cheval par alerte, pour faire une reconnaissance dans la vallée de Saint-Avold jusqu'à Boucheporn, en fouillant les coteaux, qui dominent cette vallée.

La division de Clérambault opère aussi de ce côté, dans le même but. La rentrée au camp s'effectue à cinq heures, sans qu'on aperçoive rien.

Dans la soirée, le 2e escadron du 3e chasseurs à cheval est envoyé, par le maréchal Bazaine, à la recherche des hommes à pied de la brigade de dragons de Juniac, égarés dans la direction de Forbach : cet escadron les retrouve et les ramène le soir même à leur corps.

La réserve d'artillerie du 3e corps, commandée par le général de Berckheim, reçoit, par mesure de précaution, l'ordre de se replier sur Valmont et prend position à l'Est du chemin de fer, la droite vers ce village. Les batteries à cheval restent attelées toute la journée, prêtes à marcher au canon de la bataille de Spickeren.

A la nuit tombante, les bataillons de la division Decaen reprennent leurs emplacements de la veille, après avoir entendu, pendant toute la journée, le bruit du canon, le grondement des mitrailleuses et jusqu'au crépitement de la fusillade, sans que l'ordre leur arrive de marcher dans la direction où les soldats voient s'élever la fumée du combat.

Des bruits d'abord de victoire, puis de défaite, courent les camps, mais on n'est certain de rien.

— La *division de dragons de Clérambault* était, comme on le sait, campée à trois kilomètres de Saint-Avold, contre un étang.

A sept heures du matin, l'ordre arrive, pour cette division, de lever aussitôt le camp. Déjà, au point du jour, les chasseurs à cheval du général de Bruchard ont traversé Saint-Avold.

Les hommes mangent rapidement la soupe vers huit heures; les grand'gardes sont rappelées.

La première brigade, sous les ordres du général de Maubranches (2e et 4e dragons), monte à cheval la première, se dirige vers Saint-Avold, traverse cette localité et s'engage sur la route de Carling. On entend la canonnade dans le lointain.

Au sortir de Saint-Avold, le 4e escadron du 4e dragons se détache de la colonne et est envoyé à la ferme de Longeville avec ordre d'y rester jusqu'à l'arrivée de l'infanterie, de juger de l'importance d'un grand bâtiment, qui s'y trouve et d'envoyer de suite un rapport à l'infanterie, qui est à Carling, en passant par le camp.

Les deux régiments de dragons s'arrêtent à environ un kilomètre de Saint-Avold, le dos tourné à cette ville, à gauche de la route. On reste sur le qui-vive, les chevaux sellés toute la journée.

Le soir, la brigade rentre à Saint-Avold. Le 4e dragons établit son bivouac par demi-régiment et dresse ses tentes en avant du 2e dragons, à la bifurcation des routes de Sarrelouis et de Carling, près d'une chapelle. A huit cents mètres en avant, dans une tranchée-abri, est installée une grand'garde du 85e de ligne. Les chevaux restent sellés toute la nuit. Des pelotons sont envoyés en reconnaissance sur Porcelette.

— La brigade de Juniac (5e et 8e dragons) est, de son côté, montée à cheval vers neuf heures du matin, quelques instants après le départ de la brigade de Maubranches, et se dirige aussi sur Saint-Avold ; mais, arrivés près de cette localité, les dragons font demi-tour et reviennent au bivouac.

Les hommes, sans rompre les rangs, mettent pied à terre et, la bride au bras, attendent devant leurs chevaux.

A onze heures, la brigade part de nouveau et va faire une reconnaissance dans la direction de Haut-Hombourg, à douze kilomètres de Forbach.

Des hauteurs, on aperçoit la fumée et on entend très distinctement la canonnade. On se bat à Spickeren. Vers une heure, le général de Juniac reçoit l'ordre d'aller se mettre à la disposition du général Frossard. A deux heures, les deux régiments de dragons arrivent à Forbach, qu'ils traversent au grand trot.

A ce moment la canonnade a momentanément cessé. Le général Vergé, commandant la 1re division du 2e corps, qui défend si héroïquement Styring-Wendel, dit au général de Juniac qu'il rencontre, que celui-ci peut retourner à Saint-

Avold, qu'on a déjà trop de cavalerie, mais malheureusement pas assez d'infanterie.

La brigade de dragons vient alors se placer à un kilomètre en arrière de Forbach, attendant, pour se retirer, un ordre écrit du général Frossard.

Vers quatre heures, pendant que les escadrons font boire leurs chevaux, la canonnade recommence avec une violence extrême au delà de Forbach.

A cinq heures, une batterie ennemie, établie dans un village prussien sur notre gauche, envoie quelques obus sur la brigade de Juniac, mais elle change bientôt la direction de son tir et dirige tout son feu sur la gare, où une action est engagée entre une brigade prussienne d'un côté et de l'autre une compagnie du génie et deux escadrons du 12e dragons, qui ont mis pied à terre.

A six heures, la gare est incendiée. A cette même heure, le combat au delà de Forbach semble arrivé à son plus haut degré d'intensité.

A sept heures, le feu semble se ralentir. A sept heures et demie on n'entend plus que quelques rares coups de canon. A huit heures, tout rentre dans le silence.

A neuf heures du soir, la brigade Arnaudeau de la division Metman, venant de la gare de Bening-Merlebach, passe devant les dragons du général de Juniac. Cette brigade de cavalerie est sans nouvelles, et dans la plus grande incertitude sur le résultat du combat.

A minuit, le général de Juniac envoie à Forbach le lieutenant de la Maillerie du 5e dragons avec son peloton. Cet officier revient à minuit et demi et annonce à son chef que toutes nos troupes ont évacué la ville, que les Prussiens, toutefois, n'ont pas encore osé occuper.

Vers une heure du matin, la brigade de dragons monte à cheval et bat en retraite sur Puttelange où elle arrive à cinq heures du matin. Les bagages, au lieu de suivre la brigade, prennent la route de Saint-Avold : ceux du 4e escadron du 5e régiment de dragons tombent entre les mains des uhlans et le sous-lieutenant Moinet, qui les conduit, est fait prisonnier, malgré une résistance des plus énergiques.

CHAPITRE XIX

Retraite du 3e Corps.

La retraite sur Metz. — A Puttelange. — Mouvements du 7 août. — Départ de Marienthal. — La division Metman campe auprès des Prussiens. — Halte de nuit. — Dans les chemins de traverse. — Pièces de canon en détresse. — Attaque du convoi de la 3e division du 3e corps. — Retraite du 6e escadron du 10e chasseurs à cheval. — Un faux départ. — Conseil de guerre à Saint-Avold. — Reconnaissances de cavalerie. — A Faulquemont. — Mouvements du 8 août. — A Longeville-lès-Saint-Avold. — Alerte de nuit. — En avant de Saint-Avold. — Mouvements de la division de cavalerie de Clérambault. — Incendie des approvisionnements de Saint-Avold. — Reconnaissance du 4e dragons. — Évacuation de Saint-Avold. — La cavalerie et l'artillerie protègent la retraite. — Belle défense du maréchal des logis Bru du 2e dragons et de deux cavaliers. — A la ferme de Longeville. — L'orage. — A Bionville. — Sous la pluie et dans la boue. — Bazaine à Faulquemont. — L'Empereur et le général Changarnier à Faulquemont. — Arrivée de Changarnier à Metz. — Son entrevue avec l'Empereur. — Reconnaissance des positions ennemies. — Départ de Faulquemont. — Dans les bois de Remilly. — Les éclaireurs allemands. — Émigration des paysans. — A Pont-à-Chaussy. — Mouvements du 9 août. — A Sauey. — Combat de Gros-Tenquin. — Reconnaissance du 2e escadron du 3e chasseurs à cheval. — Le sous-lieutenant du Gardier. — « A moi les chasseurs! » — La charge dans Gros-Tenquin. — Un escadron français en présence de sept escadrons prussiens. — Le retour au camp. — Escarmouche d'un poste du 41e de ligne. — A Landremont. — Assassinat de deux soldats par les uhlans à Faulquemont. — Marche de la division Metman. — Espions prussiens. — « Le canon! » — Marche de nuit. — Les bivouacs de la garde. — A Mont. — Arrivée du convoi à l'étape. — Marche du 60e de ligne, du 6 au 9 août. — Marche de la division de Clérambault.

Le 7 *août*, les troupes du 3e corps commencent à effectuer leur retraite sur Metz, où doit se concentrer l'armée du Rhin,

pendant que Mac-Mahon avec les débris de son corps d'armée ira se reconstituer au camp de Châlons.

— La *division Montaudon* s'était, comme on l'a vu, retirée sur Puttelange, où ses régiments avaient campé au Nord du village, par bataillon en colonne de division. Là, les soldats passent au repos la journée du 7 août et se refont de leurs fatigues. Des éclaireurs ennemis se montrent dans la journée du côté de Guebenhausen. Le 1er bataillon du 81e de ligne est envoyé en entier de grand'garde dans un bois, à deux kilomètres Nord-Est du camp ; mais, à son approche, les uhlans disparaissent.

Puttelange est traversé pendant toute la journée par des débris du 2e corps, qui suivent la route de Gros-Tenquin.

— La *division de Castagny*, dans la nuit du 6 au 7 août, s'était, on se le rappelle, repliée sur Puttelange, afin de reprendre ses sacs et son campement, et y était arrivée à quatre heures du matin.

Après quelques instants de repos, elle reçoit l'ordre, à cinq heures du matin, de se tenir prête à se mettre en marche sur Saint-Avold, dès que le réveil, qui aura lieu à sept heures, sera sonné.

A huit heures et demie, la division commence son mouvement et s'engage sur la route de Saint-Avold, la gauche en tête.

Vers dix heures, la 3e division (général Metman) arrive par la route de Forbach à Puttelange, au moment où les bagages de la division Montaudon quittent cette dernière localité.

De une heure à trois heures, grand'halte au village de Marienthal, où les troupes font le café et se rencontrent avec la division de cavalerie de réserve du général de Forton.

La division de Castagny se remet en route, éclairée en avant et sur son flanc droit, alternativement par chaque peloton du 5e escadron du 3e chasseurs à cheval.

La marche est des plus pénibles, à travers les embarras de toutes sortes, que suscite à chaque pas la retraite précipitée sur Sarreguemines et Puttelange, des équipages et des débris des troupes du corps Frossard.

Arrivée au delà de Marienthal, au point où s'embranche le chemin de grande communication conduisant à Sarreguemines, la division de Castagny quitte la grande route et se dirige par des chemins vicinaux et à travers champs sur les hauteurs qui s'étendent entre les villages de Guenviller et Betting, et dominent près de Bas-Hombourg, la vallée que suivent la route et le chemin de fer de Metz à Sarrebrück.

A cinq heures, la division s'arrête sur ces hauteurs et l'on bivouaque sans tente, en formant une ligne de bataille par bataillon, à distance de peloton, à intervalles de trente pas.

Le 15e bataillon de chasseurs est chargé de défendre le village de Guenviller et d'occuper en même temps un bois, qui se trouve à gauche.

A neuf heures du soir, le 5e escadron du 3e chasseurs, dispersé dans trois directions différentes, se rallie et établit son bivouac en arrière de la droite de la seconde ligne d'infanterie et à cinq cents mètres de Guenviller.

En occupant ces positions, la division de Castagny a pour but de couvrir le mouvement de retraite du 3e corps.

— La *division Metman*, dans la nuit du 6 au 7 août, s'était arrêtée à trois kilomètres seulement en arrière de Forbach, vers une heure du matin, et avait audacieusement bivouaqué à quelques centaines de mètres des grand'gardes prussiennes.

La position était des plus critiques et ne pouvait se conserver sans danger, à partir de l'aurore; une seule division française, sans cavalerie, se trouvait ainsi en face de toute une armée victorieuse.

Le général Metman, un officier intelligent s'il en fut, ancien colonel du 3e grenadiers de la garde à Magenta, prend rapidement ses dispositions et parcourt l'emplacement occupé par ses troupes.

Tout est absolument calme. Nos fantassins dorment, alignés des deux côtés de la route, le long de chaque talus, avec leurs sacs pour oreillers; de distance en distance, une sentinelle, s'appuyant immobile sur son chassepot, veille sur le salut de tous. Quelques officiers marchent sur la route pour se réchauffer; les autres dorment à côté de leurs soldats.

Enfin paraît l'aurore.

La division tout entière sort de son repos : les troupes se reforment en colonne. On doit se diriger au plus vite sur Puttelange, afin de couvrir la retraite du 2e corps, qui s'est dirigé sur ce point, après le combat, en passant par Sarreguemines.

A cinq heures du matin la colonne, sans convoi et sans vivres, se met en marche. Le général Metman s'est placé en tête avec tout son état-major et commence à gravir la portion de côte qui se dresse encore devant lui.

Au delà les champs sont absolument déserts. De l'ennemi, pas de vestige.

Le 7e bataillon de chasseurs, sa 6e compagnie formant l'extrême arrière-garde de cette marche et une section d'artillerie, protègent la retraite.

L'ennemi, ignorant probablement la force et la direction de la colonne, et ne voulant pas d'ailleurs s'écarter de son objectif qui est Saint-Avold, n'inquiète pas sérieusement la marche de la division Metman. Seuls, quelques traînards sont enlevés par les éclaireurs allemands.

Dans les premiers instants de sa marche, la colonne suit un chemin de traverse des moins fréquentés et des plus mal frayés. Notre artillerie ne franchit pas sans difficulté plusieurs montées fort raides; une ou deux pièces ayant dévié jusqu'au bord d'un talus escarpé, dégringolent, entraînant leurs attelages. Les chevaux, bien qu'ils soient demeurés sur pieds dans leur chute, font les difficiles pour remonter, et les canons n'arrivent au sommet qu'à force de bras.

Heureusement on rejoint bientôt la grande route, que l'on ne quitte plus jusqu'à Puttelange.

L'étape paraît bien longue. Que de montées! Que de descentes! Que de détours! Que de bois! Que de villages!

Nos pauvres fantassins harassés succombent de fatigue et de sommeil. La brigade Arnaudeau surtout, qui a eu, la veille, à accomplir une marche plus longue que la brigade de Potier, et dont le repos de nuit n'a guère duré plus de deux heures, laisse un grand nombre d'hommes au bord de la route; le 59e de ligne, en particulier, perd ainsi une forte fraction de son effectif. A la vérité, tous ces traînards rejoindront la colonne dans l'après-midi.

On fait deux haltes différentes, mais sans laisser aux soldats le temps suffisant pour allumer les feux et préparer un repas solide. Ces pauvres gens, dont beaucoup, sans doute, n'ont déjà pas soupé la veille, doivent se contenter encore ce matin-là, de pain sec; de plus, ils n'en ont peut-être pas tous, bien que des paysans, hommes et femmes, paraissent, de loin en loin, sur quelques portes, offrant tout ce qu'ils ont.

D'autres troupes, probablement du corps de Frossard, ont précédé la colonne sur cette même route. Un cheval de chasseur, mort de fatigue au bord d'un fossé, atteste que la cavalerie, comme l'infanterie, a fait une marche forcée.

Enfin, vers deux heures de l'après-midi, après 36 heures d'une marche des plus pénibles, dans laquelle tous les hommes ont déployé une rare énergie, la division Metman arrive à Puttelange, où elle peut enfin prendre le repos qui lui est si nécessaire. Ce chef-lieu de canton, petite ville de deux mille sept cents âmes, est déjà encombré par de nombreux états-majors; les troupes réunies à l'entour, campent dans les prés.

La division Metman s'installe sur une hauteur en avant de la ville, et y allume ses feux.

La 5e compagnie du 7e bataillon de chasseurs, qui avait été laissée en grand'garde la veille, à dix kilomètres de Forbach, rallie le bataillon le soir même, après maintes courses et difficultés pour opérer cette jonction.

— Vers huit heures du soir, quelques hommes, faisant partie des contingents laissés à Marienthal à la garde du camp et des bagages de la division Montaudon, rejoignent celle-ci à Puttelange, et racontent l'échauffourée survenue, dans la matinée, au convoi de cette division.

Le 6 août, vers cinq heures du soir, le capitaine Guionec, du 7e de ligne, commandant le camp laissé à Marienthal, avait reçu l'ordre de se mettre en marche, en emmenant le campement et tous les bagages laissés par la division, pour rejoindre celle-ci dans la direction de Forbach, en escortant son convoi de vivres et tous ses services administratifs.

La colonne, forte de douze cents hommes environ, était composée de la portion du 7e de ligne laissée à Marienthal, de trois compagnies du 29e de ligne, d'un fort peloton du 7e chasseurs à pied et du 6e escadron du 10e chasseurs à cheval. Le chef de bataillon Beausire, du 29e de ligne, avait le commandement de tous ces détachements.

La nécessité de réunir des voitures de réquisition, fit que le convoi ne partit qu'à dix heures du soir pour Forbach, se dirigeant par la route de Saint-Avold, Merlebach et Rosbrück.

Vers trois heures du matin, la colonne reçoit l'ordre de rebrousser chemin et de revenir à Marienthal. La retraite s'opère difficilement jusqu'à Merlebach, où une halte est ordonnée.

A cinq heures du matin, le 7 août, nouvel ordre de se rendre à Forbach ; mais les convois du 2e corps, sans escortes, encombrent la route entre Bening-Merlebach et Haut-Hombourg.

Arrivée à trois kilomètres de cette dernière localité, la tête de colonne s'arrête de nouveau, fait par file à gauche et reprend la route de Saint-Avold.

Le détachement du 7e de ligne et une compagnie du 29e, prennent position derrière l'église et le cimetière de Rosbrück. A ce moment, quelques coups de feu sont tirés par des uhlans, qui débouchent des bois à l'improviste et chargent les nombreux isolés, marchant en avant du convoi.

A cette vue, une folle panique s'empare des convoyeurs et même de l'escorte du convoi. La position, occupée par le déta-

chement du 7e de ligne et la compagnie du 29e de ligne est abandonnée précipitamment.

Quelques hommes, seulement, ralliés à droite et à gauche de la route, protègent, par un feu de tirailleurs, la retraite des cinq cents voitures du convoi, qui se replient au grand trot.

Le détachement du 7e de ligne forme l'extrême arrière-garde et maintient les uhlans, qui sont appuyés par deux pièces de canon.

Le convoi, menacé d'un côté par de l'infanterie et de l'autre par de la cavalerie ennemie, est vigoureusement poursuivi jusqu'à Merlebach, mais réussit à s'échapper, grâce à un mouvement rétrograde exécuté rapidement.

A huit heures du matin, la poursuite cesse et le convoi se dirige sur Saint-Avold, où il reçoit l'ordre de se rendre à Faulquemont ; il y arrive le 7 à minuit, en passant par Betting.

Si l'ennemi prit quelque chose à ce convoi, ce fut de peu d'importance. Le payeur de la 3e division, voyant cette bagarre, avait immédiatement requis une locomotive à la station de Bening-Merlebach et fait partir son trésor pour Metz à toute vapeur.

Dans cette affaire, le 7e de ligne avait eu un officier contusionné, M. Gross, sous-lieutenant-adjoint au trésorier, trois hommes blessés, un homme tué et cent cinquante disparus.

— On se souvient qu'après avoir traversé Forbach et en arrivant sur le plateau d'Œtingen, dans la nuit du 6 au 7 août, la brigade de Potier avait rallié trois pelotons du 6e escadron du 10e chasseurs à cheval, qui, sous les ordres du capitaine Perrodon, avaient devancé la brigade, dans cette marche audacieuse.

Le général Metman leur donna l'ordre aussitôt de marcher en arrière des bagages et des soldats blessés ou débandés, et de suivre la direction de Sarreguemines.

A son arrivée dans cette ville, le capitaine Perrodon s'informe aussitôt de la position qu'occupe la division Metman, mais il n'en peut avoir aucune nouvelle. Hommes et chevaux sont morts de fatigue, et le premier peloton seul possède ses effets de campement.

Craignant d'être attaqué d'un moment à l'autre, le capitaine Perrodon se rallie à la brigade Lapasset, du corps de Failly, et forme avec elle et un escadron du 12e chasseurs, commandé par le capitaine Emery, l'arrière-garde de Sarreguemines à Metz, en passant par Puttelange, Hellimer, Courcelles-sur-Nied et Remilly.

Cette retraite fut pénible en raison de la pénurie des ustensiles de cuisine et campement; toutefois, on en trouva quelques-uns abandonnés sur la route et, grâce à une forte indemnité ordonnancée à la brigade par le général Lapasset, on put vivre.

Le capitaine Perrodon signala, dans cette marche, la belle conduite, à Hellimer, du brigadier Meyer et des chasseurs Lozes et Ordonnaud, qui, placés en extrême arrière-garde, s'engagèrent dans un bois pendant la nuit et vinrent reconnaître un bivouac de uhlans. Ces hommes d'élite firent, plus tard, partie de l'escadron d'éclaireurs du 10e chasseurs à cheval, où les deux premiers furent médaillés.

De son côté, le capitaine-commandant Kosel, désespérant de retrouver le général Metman, rallia le régiment à Saint-Avold, avec les quelques hommes et les quelques chevaux qu'il avait avec lui.

— *Division Decaen.* — Le 6 août, à l'appel du soir, des ordres de retraite avaient été donnés pour le lendemain à la division Decaen. Le 80e de ligne devait rester le dernier sur les positions de Saint-Avold.

De son côté, le maréchal Bazaine avait fait prévenir ses officiers de se trouver à cheval le lendemain matin, à trois heures, devant le quartier général.

Le 7 août, à l'heure dite, l'état-major est à cheval. Il ne fait pas jour encore et les chevaux de ces officiers sont les seuls dont les pas retentissent dans le silence.

Sur la place où loge le maréchal, on met pied à terre et on attend. Quatre heures, cinq heures sonnent; les chasseurs d'escorte arrivent, mais Son Excellence ne paraît pas.

A sept heures seulement, le maréchal passe, se rendant à la gare. Un peu plus tard, on le voit revenir avec le maréchal Le Bœuf, qui arrive de Metz. On tient un grand conseil au quartier général. Le général Bourbaki, arrivé tout à l'heure de Boulay, le général Favé, aide de camp de l'Empereur, et plusieurs autres généraux, viennent y prendre part. La discussion est longue.

Enfin l'ordre vient de débrider les chevaux des états-majors et des escortes, mais de ne pas décharger les voitures, le départ étant imminent; ce qui n'empêche que la journée se passe dans l'inaction; journée longue, lourde.

Au point du jour, le camp de la brigade de dragons du général de Maubranches (2e et 4e régiments) est levé sans bruit, les tentes sont pliées, les voitures sont chargées et placées en arrière.

Les trois premiers pelotons du 1er escadron du 4e dragons

sont envoyés successivement à la découverte et forment des grand'gardes, conjointement avec des pelotons du 2e dragons. Trois routes sont particulièrement surveillées par notre cavalerie : ce sont les routes de l'Hôpital, de Carling et de Creutzwald.

De l'infanterie (45e de ligne et 11e bataillon de chasseurs) occupe des fermes et des ouvrages en terre, en avant du campement des dragons.

— Des ordres ont été aussi donnés au 2e régiment de chasseurs, pour que les chevaux restent sellés toute la journée.

A midi, le 5e escadron envoie le premier peloton sous les ordres du lieutenant en premier Bernier, et du sous-lieutenant Mangeot, en reconnaissance sur la route de Forbach. Cette pointe, poussée jusqu'au village d'Emersweiller, a pour but de découvrir les éclaireurs ennemis observant la route de Forbach, et d'accélérer la retraite des convois français venant de cette ville. Un convoi de cinq cents voitures, sous les ordres du commandant Beausire, du 29e de ligne, est coupé, comme nous l'avons déjà raconté, vers huit heures du matin, et abandonne une trentaine de voitures sans attelages. La route jusqu'à Saint-Avold est fortement encombrée.

A midi, le 3e escadron du 2e chasseurs, capitaine Campistrous, sous les ordres du général de Bruchard, accompagné du général d'artillerie de Rochebouët, fait une reconnaissance vers Helbering, parcourt les hauteurs sans rien apercevoir et rentre au camp vers trois heures de l'après-midi.

Les huit batteries de réserve du 3e corps restent dans leurs positions de la veille, en arrière de Saint-Avold, et couvrent la retraite des corps qui suivent la route de Valmont.

Dans la soirée, arrive la nouvelle de la retraite du général Frossard sur Sarreguemines, et de la défaite du maréchal de Mac-Mahon à Frœschwiller.

Le retraite va aussitôt commencer, et la brigade de dragons de Maubranches doit fournir l'arrière-garde, sans infanterie ni artillerie.

A la nuit, l'ordre arrive de desseller. Comme la retraite doit avoir lieu en avant d'un défilé difficile, le colonel Cornat, du 4e dragons, obtient qu'on mette, à sa disposition, deux pièces de 4 rayé et un bataillon d'infanterie pour couvrir le flanc droit des deux régiments de dragons.

— De son côté, la brigade de dragons de Juniac (5e et 8e régiments) a passé toute la journée du 7 août à Puttelange, où, vers quatre heures de l'après-midi, elle voit arriver tout le 2e corps. Les hommes et les chevaux n'ont reçu, depuis la

veille, aucune distribution régulière. Les dragons vivent de pommes de terre qu'ils arrachent dans les champs, et leurs montures d'avoine, que l'on va couper sur pied.

8 août. — L'armée doit se concentrer tout entière sous Metz, le 3e corps à Bionville.

— *Division Montaudon.* — Retraite sur Faulquemont de toute la division. On part de Puttelange, en une seule colonne, vers quatre heures du matin, la droite en tête.

Les 3e et 5e escadrons du 3e chasseurs couvrent le flanc droit de la colonne et fouillent avec soin les bois, sous la direction du lieutenant-colonel de Puységur.

La division, après avoir fait le café en route, arrive, à quatre heures du soir, à Wahl-lès-Faulquemont, où elle fait sa jonction avec la division Metman.

Toute la division Montaudon campe dans l'ordre déployé, à trois kilomètres sur la droite de Faulquemont, et face à Pont-Pierre, sur les crêtes qui bordent la Nied allemande, parallèlement au chemin de fer de Forbach et à cheval sur la route de Saint-Avold à Faulquemont.

Le 2e bataillon du 62e est placé en grand'garde sur le flanc droit, pour observer la route que les troupes viennent de suivre.

— La *division Metman* reçoit, à trois heures du matin, l'ordre de quitter Puttelange. Elle part à quatre heures, la gauche en tête. Un régiment de dragons précède la colonne : on marche lentement et en ordre ; des éclaireurs sont détachés sur la droite de la route.

La colonne, laissant sur sa droite Saint-Avold, sans apercevoir le moindre ennemi, passe par Hast, Heling, Wahl et Faulquemont, où elle opère sa jonction avec la division Montaudon.

A son arrivée à Faulquemont (deux heures du soir), la division Metman prend, sur des hauteurs en arrière de la rivière et du chemin de fer, une position militaire, qui a été indiquée par le maréchal commandant le 3e corps.

Division Castagny. — Le réveil est sonné à trois heures du matin, sur les hauteurs qui s'étendent entre Guenviller et Betting, pour les troupes du général de Castagny.

Les éclopés partent avec le convoi.

Départ à quatre heures, la droite en tête.

La division revient à Guenviller, puis gagne la route de Sarreguemines à Saint-Avold.

Le 90e de ligne, colonel de Courcy, forme toujours l'arrière-

garde, et le 1er bataillon l'extrême arrière-garde, couvert par la 4e compagnie déployée en tirailleurs.

Le 5e escadron de chasseurs du 10e régiment éclaire au loin la division sur son flanc droit.

La colonne, peu après son départ, rencontre une brigade de dragons revenant de Forbach, qui passe en avant en appuyant le mouvement de retraite.

A l'entrée du Moulin-Vert, le convoi stationne sur la route pour prendre la queue de la division.

A peu de distance de Saint-Avold, le 15e bataillon de chasseurs, qui forme tête de colonne, essuie le feu d'une reconnaissance de cavaliers prussiens, qui se replient aussitôt.

La colonne traverse, en avant de Saint-Avold, le 11e bataillon de chasseurs, qui protège la retraite, puis la ville, sans s'arrêter un instant, et continue sa marche, en suivant la grande route de Mayence à Metz.

A midi, la division de Castagny se forme en bataille sur le plateau qui domine Longeville-lès-Saint-Avold, et y fait un repos de trois heures, pour ne pas entraver la marche des troupes de la garde impériale, qui quittent, en ce moment, cette position, et pour laisser aussi défiler le convoi, qui est protégé par la division Decaen.

Cette division flanque le convoi et forme l'arrière-garde du 3e corps, en exécutant une retraite par échelons.

Pendant cette halte sur le plateau de Longeville-lès-Saint-Avold, deux pelotons du 5e escadron du 10e chasseurs à cheval sont chargés de fouiller les bois, qui se trouvent sur le côté droit de la route, mais n'y rencontrent rien.

A trois heures, la division de Castagny continue sa retraite, et, après trois kilomètres de marche, s'arrête au treizième kilomètre de Saint-Avold et prend, à quatre heures et demie du soir, une deuxième position de combat sur des hauteurs en avant de la Nied allemande, à gauche de la route, en face du village de Halbring.

Tout à coup, on aperçoit quelques uhlans couronnant les crêtes dans la direction de Boucheporn; l'artillerie se met aussitôt en batterie, au coin d'un bouquet de bois : le 90e de ligne y déploie ses tirailleurs, et les taillis, qui sont dans un bas-fond à droite de la route, sont explorés par les 5e et 6e compagnies du 1er bataillon.

A six heures, la division abandonne de nouveau cette position et, passant par Morange, va établir définitivement son bivouac sur la rive gauche de la Nied allemande, près de Fontigny, à dix-sept kilomètres de Saint-Avold.

La marche des régiments de la division est retardée par de nombreux convois, qu'elle doit laisser filer devant elle : aussi les bataillons n'arrivent-ils qu'à huit heures du soir à leurs emplacements, en arrière et à droite de Fontigny.

— *Division Decaen.* — Pendant toute la nuit du 7 au 8 août, on entend passer des troupes sur la route, dans la direction de Metz; nos avant-postes de cavalerie, placés en avant de Saint-Avold, échangent de nombreux coups de feu avec les batteurs d'estrade de von Steinmetz.

A minuit et demi, le général de Maubranches donne l'ordre à sa brigade de dragons (2e et 4e régiments) de plier aussitôt bagages. Les voitures partent à deux heures du matin et vont s'établir à l'ancien campement de l'artillerie, sur le bord de la route de Boulay. A partir de une heure, tout le monde est la bride au bras.

Le boute-selle est sonné à deux heures et demie.

Vers trois heures, la compagnie de grand'garde du 85e de ligne fait feu tout entière. Vive alerte; mais les hommes font preuve de calme et de sang-froid.

On monte à cheval; au petit jour, un peloton du 3e escadron du 2e dragons part en reconnaissance et va s'informer de ce qui se passe; à son retour, il annonce que des uhlans ont été signalés dans le bois en avant : le peloton se place en grand'-garde.

A quatre heures, le sous-lieutenant Audigier, du 2e chasseurs à cheval, est également envoyé en reconnaissance avec son peloton sur la route de Forbach et aperçoit, à cinq kilomètres de Saint-Avold, à l'angle des bois qui occupent la gauche de la route, des avant-postes d'infanterie prussienne. Sa mission remplie, il rentre aussitôt à son escadron.

Vers huit heures, le 5e escadron du 2e dragons (capitaine Dubois), sous les ordres du commandant de Lignières, va reconnaître les bois en avant et à gauche de sa brigade. Un ruisseau forme les deux étangs qui se trouvent dans la plaine marécageuse entre la route de Carling et ces bois. Un pont de bois, où passe une route de Sarrelouis à travers la forêt et aboutissant à la grande route de Boulay à Saint-Avold, à trois kilomètres de cette ville, est coupé.

Sur un autre pont, situé à un kilomètre de l'arrière-campement du 8e dragons, se trouve un moulin, où le commandant de Lignières, en interrogeant le meunier, apprend que des cavaliers ennemis y sont venus la veille, pendant la nuit.

A neuf heures du matin, les 2e et 4e dragons, le 2e chasseurs, les deux premiers escadrons et l'état-major du 10e chasseurs

chargés de former l'arrière-garde de l'armée, quittent leurs campements, et, la grand'route étant trop encombrée de troupes, prennent un étroit sentier, véritable défilé, contournant Saint-Avold à travers les jardins, traversant des ruisseaux sur des ponts de fascines et laissant cette ville sur la gauche. Par instants, le chemin est tellement resserré, que toute cette longue colonne est obligée de défiler par un, à la file indienne.

Enfin on reprend la grande route de Metz à Saint-Avold, et ces régiments s'établissent en échelons par escadrons en arrière de cette ville, à droite et à gauche de cette route, lui tournant le dos et faisant face à une grande plaine marécageuse et coupée de fossés. Un escadron du 2e hussards s'y trouve également.

La 1re batterie à cheval du 17e d'artillerie (4 rayé), capitaine de Mallier, a été attachée pour cette journée à la division de cavalerie du 3e corps.

Dès huit heures du matin, cette batterie est allée prendre position à la sortie de Saint-Avold. Ses pièces, disposées sur un petit plateau en avant de notre cavalerie, surveillent la route de Carling et les débouchés des bois du côté de ce village et de celui de Neuhoff.

Plus tard, la brigade de dragons de Juniac (5e et 8e régiments), qui vient de traverser Saint-Avold, où l'intendance s'apprête à faire incendier les vastes approvisionnements qu'elle ne peut évacuer, débouche de cette ville, et va se former auprès de la brigade de Maubranches.

Le matin, vers trois heures, le général de Juniac a quitté Puttelange avec ses dragons, et, afin de rejoindre sa division, s'est dirigé à marche forcée sur Saint-Avold, où il est arrivé à deux heures de l'après-midi.

A l'Est de cette ville, on aperçoit passer au loin les masses noires de la division Metman. En même temps, de l'infanterie et de l'artillerie, en très bon ordre, passent derrière notre cavalerie, sortant de Saint-Avold, et se dirigeant sur Metz.

Vers deux heures et demie, le 3e escadron du 4e dragons qui est resté seul en arrière-garde, jusqu'à ce que toute la cavalerie ait franchi l'étroit sentier contournant Saint-Avold, se replie enfin à son tour et rejoint son régiment.

— Tout à coup, au-dessus de Saint-Avold, s'élèvent des colonnes épaisses de fumée rougeâtre, toute pailletée de milliers d'étincelles et annonçant un violent incendie : c'est un magasin à fourrage que l'intendance a donné l'ordre de brûler et où l'on avait réuni des approvisionnements de sucre et de café, qui n'ont pu être évacués, ni par le chemin de fer, ni par la route de Metz.

Ces approvisionnements sont peu de chose, mais on laisse encore entre les mains du maire de Saint-Avold, trente ou quarante mille shakos et cinquante mille demi-couvertures de campement. Ces couvertures durent être d'un grand secours aux Prussiens, qui, par contre, ne durent pas comprendre, tout de suite, le motif de cet amas de coiffures militaires chez un simple maire de campagne.

A ce moment, le maréchal Bazaine s'approche du 4e dragons, qui est formé en échelons, par escadron, auprès de son ancien bivouac et fait face à Saint-Avold, les 1er et 2e escadrons à droite, les 4e et 5e escadrons à gauche de la route de Metz, dans des prairies marécageuses.

S'adressant au colonel Cornat, le maréchal lui ordonne de reconnaître, avec son régiment, les hauteurs situées entre Faulquemont et Saint-Avold, hauteurs que le régiment doit laisser à sa gauche, en se repliant sur Longeville. Le 4e dragons, conduit par son colonel, gravit les pentes escarpées qui donnent accès au premier plateau. Le lieutenant-colonel Goybet part avec deux hommes vers la droite, et un officier du 3e escadron avec un peloton vers la gauche. Le colonel Cornat prend une direction intermédiaire et arrête la colonne derrière une crête.

On n'a aucune nouvelle des Prussiens; l'on apprit depuis que le général Metman, au lieu de passer par Faulquemont, était allé à Puttelange.

— Dès quatre heures du matin, les troupes de la 4e division se sont mises en marche et ne cessent de défiler en retraite. On traverse Saint-Avold au milieu d'une population consternée, dont plusieurs habitants chargent, à la hâte, sur des chariots, leurs objets les plus précieux. On sent venir l'invasion.

La retraite s'exécute dans le plus grand ordre.

Le dernier de tous les corps d'infanterie, le 11e bataillon de chasseurs à pied, quitte ses positions vers midi et demi et forme l'arrière-garde de la 4e division.

Les bagages sont partis en avant et ont suivi d'abord la route de Metz, puis ont pris à gauche la route de Faulquemont. Tout ce long convoi passe au village de Trittelingen, puis, vers neuf heures du matin, arrive à Faulquemont. Le prévôt du 3e corps, qui commande le convoi, s'occupe fort activement à faire ranger les voitures sur les deux côtés de la route.

— De son côté, la réserve entière d'artillerie du 3e corps, sous la direction du général de Berckheim, a suivi le mouvement de retraite de l'armée et a été dirigée par des chemins de

traverse, sur le village d'Ariance, où elle arrive vers le soir et près duquel elle bivouaque, sur la gauche, et à peu de distance du chemin de fer de Metz à Sarrebrück.

— Jusqu'à trois heures du soir, le 3e corps défile sur la route de Saint-Avold à Metz. Aussitôt après le départ du 4e dragons, le 2e régiment de cette arme a traversé cette route, tandis que la batterie d'artillerie légère couronnait quelques hauteurs à sa gauche. Ce régiment se forme alors par échelons de division, obliquement à la grande route qu'il a maintenant à gauche, le 1er échelon à hauteur du chemin de Dourdal, en avant de son ancien campement.

Ce n'est que lorsque le dernier soldat est sorti de Saint-Avold, que notre cavalerie prend successivement des positions sur les flancs, pour laisser défiler la colonne et pour résister, au cas où l'ennemi poursuivrait l'armée ; mais, par le fait, ces précautions sont sans objet, car l'ennemi n'entre dans Saint-Avold que le soir, alors que nous sommes déjà loin. Cependant les pelotons d'extrême arrière-garde sont constamment suivis par quelques uhlans, mais à une distance des plus respectueuses.

Pendant une heure environ, les 4e, 5e et 8e dragons, le 2e chasseurs et deux escadrons du 10e régiment de cette arme, ainsi que la 1re batterie du 17e d'artillerie, opèrent leur retraite par échelons de chaque côté de la route, l'artillerie marchant par demi-section, protégée par notre cavalerie et soutenant les derrières de l'armée ; puis les bagages et les convois arrivant de Forbach étant passés, elle reprend la route à la queue de la colonne. L'ennemi, du reste, comme nous venons de le dire, ne fait aucune tentative pour nous attaquer.

— Le 5e escadron du 2e dragons, qui garde les ponts qui traversent la route au delà de Saint-Avold, rejoint le régiment, lorsque celui-ci arrive à sa hauteur.

Là, on s'aperçoit qu'un sous-officier du nom de Bru et deux hommes, les dragons Louvain et Poupin, manquent au 4e escadron. Cet escadron avait été chargé de surveiller les bois à gauche de la route.

Le maréchal des logis Bru avait pour consigne de rester à son poste jusqu'à la sonnerie du ralliement, ou bien jusqu'à ce qu'il fût relevé de son poste d'observation.

Il fut victime de son devoir : vers huit heures du matin, il se voit entouré d'un peloton de uhlans ; il décharge son pistolet en criant : « Aux armes ! Voilà l'ennemi ! » Ses deux dragons font feu à différentes reprises.

Voyant toute résistance inutile, nos trois braves cavaliers poussent leurs chevaux au galop vers la route.

C'est alors que le cheval du maréchal des logis Bru s'étant renversé dans un fossé, ce sous-officier a l'épaule démise; les deux dragons, dont l'un, le nommé Louvain, reçoit un léger coup de lance, sont entourés, désarmés et emmenés prisonniers à Saint-Avold avec leur chef.

Les éclaireurs ennemis avouèrent, depuis, que ces trois cavaliers les avaient tenus pendant plusieurs heures en arrêt, parce qu'ils croyaient à une embuscade d'un escadron tout entier.

De temps en temps, des cavaliers prussiens, coiffés du schapska en cuir bouilli, et vêtus d'une tunique courte, dite *ulanka*, apparaissent sur la lisière des bois, à quelque distance de la route.

— A partir de Longeville, la division Decaen prend la route de Metz par Morange et Bionville. A l'horizon, le ciel est toujours embrasé par la lueur des incendies allumés à Saint-Avold, par ordre de l'intendance française.

A quatre heures du soir, le maréchal Bazaine ordonne la grand'halte près de Zimming et déploie ses troupes en bataille sur un plateau qui commande la route à quinze cents mètres de Longeville, pour se reposer et faire le café.

Plusieurs batteries d'artillerie sont mises en position auprès de la ferme de Longeville, dont on a fait une position militaire de premier ordre.

La cavalerie fait une grand'halte au sommet de cette magnifique position, d'où l'on aperçoit, dans la vallée de Saint-Avold, des éclaireurs ennemis.

C'est en cet endroit que le 4e régiment de dragons revient, par un ravin, rejoindre sa division et rendre compte de son exploration au maréchal Bazaine.

Pendant cette grand'halte, le lieutenant en second Leplus, du 2e escadron du 2e chasseurs, fait une reconnaissance dans les bois qui s'étendent à droite de la route. Il y rencontre le capitaine Danloux et le maréchal des logis Paulet avec un détachement du même régiment (1er escadron, escorte du maréchal), qui sont allés reconnaître le hameau de Zimming, mais sans y rencontrer l'ennemi.

A six heures du soir, on se remet en marche.

Le commandant Dumat, du 10e chasseurs à cheval, chargé des précautions en arrière-garde, demande l'appui du 11e bataillon de chasseurs à pied, qui vient protéger la colonne con-

tre les entreprises que l'ennemi pourrait tenter contre elle, à l'approche de la nuit.

Pas un coup de feu n'inquiète du reste cette retraite et l'ennemi ne montre qu'un peloton de uhlans, qui se précipite dans Longeville, dès que nos arrière-gardes l'ont dépassé et y enlèvent quelques traînards d'infanterie, lesquels, malgré toutes les injonctions, ont persisté à s'attarder dans ce village. Deux dragons s'étant trop approchés d'un bois, sur les flancs de la route, disparaissent aussi sans qu'on en ait d'autres nouvelles.

— Pendant cette marche du 8 août, les troupes subissent des arrêts continuels, causés par ce mélange de nos escadrons de chasseurs et de dragons avec des batteries d'artillerie marchant par sections, et enfin par de l'infanterie, qui force la cavalerie à s'arrêter pour lui livrer passage (division de Castagny).

Enfin on arrive à Bionville vers minuit, sous une pluie battante, commencée à huit heures du soir et accompagnée d'un violent orage, qui éclate à dix heures et dure la plus grande partie de la nuit.

— Cette journée de retraite est une des plus pénibles de la campagne.

L'arrière-garde, formée par le 11e bataillon de chasseurs et les trois bataillons du 44e de ligne, ne termine son étape qu'à une heure du matin seulement, et la cavalerie à deux.

Il pleut toujours à torrents et il faut bivouaquer au hasard, au milieu de la plus complète obscurité, dans des terrains entièrement détrempés et défoncés, dont l'orage a fait des océans de boue. Du reste, l'état-major n'a pas jugé à propos de faire reconnaître le terrain. Tous les bagages d'officiers ont malheureusement pris la direction de Faulquemont, et ne rejoindront plus les corps que le 10 août, à Pont-à-Chaussy.

La 4e division bivouaque, cette nuit-là, sur les hauteurs qui dominent la rive droite de la Nied allemande, en face de Bionville et à cheval sur la route de Courcelles.

La cavalerie établit son campement dans un pré marécageux, près de ce ruisseau, qui coule au fond de la vallée, pendant que les 3e et 6e compagnies du 11e bataillon de chasseurs restent en grand'garde aux abords du village de Bionville et au pont de la Nied.

Ce jour-là, le maréchal Bazaine était monté à cheval à sept heures du matin, et, après avoir quitté le gros des troupes à Longeville, s'était dirigé vers Faulquemont, où il était arrivé vers sept heures du soir, et y avait établi son quartier général

L'escadron d'escorte du 2e chasseurs avait bivouaqué sur le bord de la Nied allemande.

9 août. — A Faulquemont, dès la première heure, le maréchal Bazaine donne l'ordre au commandant du génie du 3e corps, de créneler et de protéger, par une tranchée-abri, une ferme située au delà du village.

La pluie continue toujours; de l'infanterie passe par le village, se repliant sur Metz.

Vers neuf heures du matin, un train, venant de Metz, débarque à la station l'Empereur et le vieux général Changarnier, qui vient d'arriver à l'armée dans les circonstances les plus romanesques.

— C'était deux jours après les défaites de Frœschwiller et de Spickeren, le lundi 8 août. Il pleuvait à torrents, à Metz. La nuit descendait sur la ville attristée, dont les rues étaient déjà désertes.

Battu par l'averse et le vent, un homme à cheveux blancs, la redingote boutonnée et le chapeau enfoncé sur la tête, traversait à pied la cité et se dirigeait vivement vers la Préfecture, où était établi le Grand-Quartier Impérial.

Arrivé à destination, le vieillard entra dans la cour, gravit le perron et se trouva devant un cent-garde, à qui il demanda l'huissier de service. En voyant ce personnage trempé jusqu'aux os et dont les chaussures étaient maculées de boue, le soldat fut tout interdit.

Peut-être l'eût-il éconduit, s'il n'avait subi cette impression toute militaire, qui fait qu'au premier mot, celui qui est habitué à obéir, reconnaît celui qui est habitué à commander.

Quand l'huissier fut là, l'étrange visiteur lui dit d'un ton qui semblait interdire toute observation : « Allez me chercher l'officier de service ! »

L'huissier ne répliqua pas, et l'officier d'ordonnance, quand il eut vu le visiteur, obéit plus vite encore, ce qui fait qu'en quelques secondes, le général aide de camp de l'Empereur, le comte Reille fut averti... « Allez dire à l'Empereur que le général Changarnier désire lui parler. »

Ce nom fit un effet magique, et le héros de la retraite de Constantine, car c'était lui dans ce modeste équipage, fut immédiatement introduit ; ces deux hommes, qui depuis dix-neuf ans ne s'étaient pas parlé, se trouvèrent face à face.

« Sire, dit le général, la France est en danger; je suis un vieux soldat ; je viens vous offrir mon expérience et mon épée. Mon épée ne vaut peut-être plus grand'chose, car j'ai soixante-dix-huit ans, mais je crois que la tête est bonne encore. »

La porte se ferma et l'entretien dura encore deux heures. Quand elle se rouvrit, ce fut l'Empereur qui parla :

« Faites donc servir à dîner au général, dit-il : il n'a pas mangé depuis hier... Ah ! vous direz au comte d'Aure qu'il s'occupe immédiatement de choisir des chevaux pour le général : il est des nôtres, messieurs ; qu'on prépare son appartement. »

Le vieux soldat était venu, sans perdre une minute, en apprenant nos revers de Frœschwiller et de Spickeren ; il n'avait absolument rien avec lui ; il fallut l'habiller et l'équiper. Le prince Murat lui prêta une tunique, le général de Forton, une épée.

Le lendemain, 9 août, il partait avec l'Empereur pour aller examiner les positions de notre armée en retraite.

Le train, comme nous venons de le dire, s'était arrêté à Faulquemont. A peine débarqués, ils montent aussitôt en voiture découverte avec le maréchal Bazaine, qui est allé à leur rencontre, et vont au delà du village reconnaître les positions de l'ennemi, posté sur les hauteurs et caché dans les bois de Saint-Avold et de Forbach.

Ils mettent alors pied à terre et s'avancent assez loin. A un certain endroit, d'où l'on domine la plaine, ils s'arrêtent, comme pour tenir conseil.

Vers onze heures ils reviennent à la gare, où l'Empereur et le général Changarnier repartent aussitôt pour Metz.

C'est le dernier train français.

— La section de chemin de fer de la réserve du génie du 3e corps est occupée à couper la voie en avant de la gare ; dans le remblai, elle a fait une tranchée où l'on précipite une locomotive. Le pont sur la Nied allemande, à quatre cents mètres de la gare, doit être coupé ensuite.

L'ordre du maréchal dit d'être prêt à midi pour quitter Faulquemont. A l'heure dite, l'état-major général du 3e corps monte à cheval.

Le temps est sombre et gris, il pleut toujours. Les officiers et l'escorte vont attendre le maréchal devant la maison qu'il occupe. Dans la rue étroite, passent au trot, quelquefois même au galop, les voitures du convoi, retentissant sur le pavé ; le maréchal paraît, on part aussitôt sous la pluie fine et glacée, qui enveloppe au loin la campagne d'un brouillard épais.

Le maréchal Bazaine a repris son mouvement de retraite et traverse les bois de Remilly. De distance en distance on voit

sur le bord de la route, dans les champs, quelques postes et les faisceaux formés.

Au bout d'une heure de marche, le colonel d'état-major Boyer fait remarquer au maréchal, sur une crête, à un kilomètre ou deux sur la gauche, trois groupes, dont un de cavaliers. Ces derniers marchent au pas et observent. Les autres, plus en avant, sont immobiles. Sur les flancs du coteau qui sépare ces éclaireurs de la route de Remilly, on voit un cavalier, entièrement à découvert, dans les champs, près d'un petit village, dont les habitants, étonnés, sont sortis pour le regarder. Cet éclaireur observe longuement.

Il n'y a pas à s'y tromper, c'est l'avant-garde ennemie. Sur la crête, un des groupes, immobiles jusque-là, se met en mouvement et disparaît ainsi que les autres; le cavalier remonte à mi-côte, observe de nouveau, puis gagne le sommet du plateau et disparaît à son tour.

Le convoi du 3e corps, qui chemine sur cette route de Remilly, que suivent le maréchal Bazaine et son escorte, s'avance bien lentement. Les acoups sont nombreux, et après des haltes courtes et sans motifs, les voitures sont obligées de prendre le trot, non sans fatigue pour les bêtes et leurs conducteurs.

Vers quatre heures, l'état-major rejoint la route de Metz à Dreny, par laquelle file une longue colonne. C'est le 2e corps qui revient de Forbach. Nouvelle complication. Le convoi du 3e corps le coupe, et le coupe alternativement, de façon à augmenter le désordre, s'il est possible.

Un peu après le village de Remilly, où vient de s'installer l'état-major du 2e corps, le maréchal Bazaine quitte la grande route pour des chemins de traverse abominables; il se dirige vers Pont-à-Chaussy.

Dans les petits villages de Berlize et de Maizeroy, les habitants émigrent en masse. De longues charrettes, attelées de deux et même de quatre chevaux, sur lesquelles sont entassés des lits, des chaises, des ustensiles de cuisine, et, pêle-mêle, au milieu de tout cela, jusqu'à dix et quinze êtres vivants : des hommes, des vieillards, des femmes, des enfants, l'air abattu. Ils fuient, parce que l'on dit que les Allemands prennent partout les jeunes gens et les incorporent dans leur armée.

Le spectacle de cette émigration fait mal à voir. L'air étonné des enfants, l'air hagard de quelques vieillards avancés en âge, ce désordre, ce pêle-mêle, la précipitation de leur fuite, tout cela est fort triste à voir.

A six heures, on approche de la route de Metz à Sarrebrück, sur laquelle s'avance tout le gros du 3e corps.

Vers six heures et demie, le maréchal Bazaine traverse la Nied française et atteint Pont-à-Chaussy, où il établit son quartier général, en arrière de cette rivière, dans un château situé à trois cents mètres du pont et à deux cents mètres au Sud de la route de Metz. L'escadron d'escorte campe entre la route et le château.

La nuit vient, et les divisions du 3e corps ne sont pas encore toutes arrivées, puisque deux sont à la queue du convoi des bagages et qu'elles ont eu, de plus, à se retrouver au milieu du 2e corps, qu'elles ont dû traverser.

Du reste, voici la marche des divisions du 3e corps dans cette journée du 9 août.

— *Division Montaudon.* — Le mouvement de retraite du 3e corps continue. Par suite d'un nouveau plan de concentration, la division Montaudon quitte sa position de Faulquemont vers dix heures du matin, pour aller s'établir dans la forte position de Pange.

Le 18e bataillon de chasseurs compose l'arrière-garde de la division. En traversant le village de Faulquemont, la 5e compagnie de ce bataillon, qui forme l'extrême arrière-garde, tiraille avec un peloton de uhlans, qui le suivent, en observant sa marche.

La division chemine tout le jour, par une pluie battante, avec la division Metman. Toutes les deux protègent à tour de rôle la retraite; mais les routes encombrées retardent la marche et ces divisions, coupées vers trois heures, par le 2e corps, près de la Nied allemande, ne peuvent arriver dans les environs de Pange, que vers dix heures du soir. La brigade Aymard (1re de la 1re division) est même obligée de s'arrêter vers neuf heures du soir, de bivouaquer en avant de Saucy, bordant la route à gauche et ne peut rejoindre, que vers l'aube, la 2e brigade de sa division.

— Dans cette marche de Faulquemont sur Remilly, le 3e chasseurs à cheval se distingue par un brillant engagement avec la cavalerie allemande.

Ce régiment reçoit, dans la journée, l'ordre de pousser une reconnaissance sur Morange, à la recherche de dix-huit voitures du convoi du 2e corps, égarées vers les lignes prussiennes.

On retrouve dix chariots, mais il y en a huit qui manquent encore. Le village de Gros-Tenquin est là, à quelques kilomètres de distance. Les éclaireurs du régiment signalent la présence d'un parti ennemi près de ce village. Le colonel de

Sansal donne l'ordre au 2e escadron, capitaine d'Urbal, de pénétrer dans Gros-Tenquin, de le fouiller, et il continue sa marche sur Morange avec le reste du régiment.

Le 2e escadron, éclairé par un peloton, sous les ordres d'un tout jeune officier, le sous-lieutenant du Gardier, se dirige sur le village à fond de train.

Les hommes de pointe avertissent l'officier d'avant-garde que le village est occupé. M. du Gardier se porte vaillamment aussitôt en avant, échange quelques coups de revolver avec deux vedettes de cuirassiers blancs et pénètre le premier dans le village, suivi de son peloton.

Le sous-lieutenant de chasseurs somme quelques uhlans, qui ont mis pied à terre pour fouiller les maisons, de se rendre. Quatre Allemands se jettent sur lui. Cet officier décharge sur eux les derniers coups de son revolver ; l'un des uhlans, bien que blessé par M. du Gardier, le frappe de deux coups de lance et l'atteint grièvement.

« A moi, chasseurs ! » s'écrie l'héroïque jeune homme, et il s'évanouit. Mais les chasseurs de son peloton, qui le suivaient à distance, ont entendu l'appel suprême et désespéré de leur officier : ils n'accourent pas, ils volent. Un maréchal des logis fend le crâne au uhlan qui a blessé son chef ; les trois autres Allemands se mettent à genoux et demandent grâce. Pendant ce temps, tous les autres fuient.

Au bruit des coups de pistolet, l'escadron de chasseurs se porte en avant au galop et traverse la grande rue de Gros-Tenquin. En débouchant sur la place de la Mairie, il rencontre deux pelotons de cuirassiers ; nos chasseurs fondent sur ces nouveaux ennemis, les culbutent en un clin d'œil, leur tuent sept hommes et les poursuivent, en les sabrant à outrance. Les cuirassiers se dispersent et s'enfuient. Nos braves cavaliers les chassent hors de Gros-Tenquin, enlèvent quelques cavaliers ennemis, que la rapidité de notre mouvement a empêchés de rejoindre leur troupe, et se forment en bataille à la sortie du village.

A une faible distance, plusieurs escadrons de cuirassiers et de uhlans contemplent ce combat. Dans un bois situé en arrière, on aperçoit, à travers le feuillage, briller des casques et des cuirasses : pourtant, ces nombreux ennemis ne bougent pas et n'osent pas attaquer « un seul escadron français ! » et l'on est à vingt-cinq kilomètres du gros de l'armée.

Les Allemands faits prisonniers racontent à nos chasseurs qu'ils ont devant eux tout un régiment de cuirassiers, le 4e, et deux escadrons du 15e régiment de uhlans : aussi le comman-

dant Lebrun, qui dirige notre reconnaissance, ayant acquis la certitude que le village de Gros-Tenquin ne contient aucune voiture du 2e corps, donne le signal de la retraite, et nos chasseurs se retirent triomphalement, sans être poursuivis, ramenant avec eux quatre cuirassiers, trois uhlans et plusieurs chevaux.

Notre détachement n'a à déplorer la perte d'aucun homme, mais seulement la disparition du sous-lieutenant du Gardier, que la gravité de ses blessures a empêché d'évacuer sur Metz.

Avant de quitter le bourg, ses chasseurs le transportent chez le curé de Gros-Tenquin, car il ne peut plus supporter le mouvement du cheval.

La même nuit, le curé le fait conduire à Faulquemont, où les Prussiens le déclarent, bien que blessé, prisonnier de guerre.

Le 2e escadron du 3e chasseurs, continue sa route, rejoint le colonel et son régiment vers six heures du soir et arrive à Remilly à deux heures du matin.

— *Division de Castagny.* — Au matin, des reconnaissances ennemies sont signalées sur la route de Boulay, à portée des avant-postes de cette division.

A dix heures du matin, un poste avancé du 41e de ligne, établi sur la route de Faulquemont, tire quelques coups de fusil sur des éclaireurs prussiens.

A deux heures, départ de la 2e brigade, général Duplessis (6e et 9e de ligne); le convoi suivra et la 1re brigade, général Nayral (15e bataillon de chasseurs, 19e et 41e de ligne), formera l'arrière-garde.

Le 5e escadron du 19e chasseurs est parti en avant pour éclairer le terrain, mais les pluies torrentielles de la nuit ayant rendu le parcours des chemins vicinaux d'un difficile accès, une halte d'une demi-heure a lieu à Raville, pour permettre aux chasseurs de se rallier.

A trois heures, courte fusillade du poste avancé sur la route de Saint-Avold contre des éclaireurs prussiens : un cavalier ennemi est tué, un autre est blessé; cette patrouille se retire sur Morange.

A quatre heures du soir, départ du convoi et de la 1re brigade. — Le 15e bataillon de chasseurs ferme la marche et bat en retraite par échelon ; deux compagnies du 41e de ligne, qui ont protégé le défilé du convoi, en occupant Fontigny, forment l'arrière-garde.

La brigade de Nayral, partie de Fontigny, passe par Raville, Servigny-lès-Raville, Frécourt et Pange, arrive à neuf heures

sur le plateau de Pange, occupé par la garde impériale, traverse le pont de Pange, longe la Nied française jusqu'à hauteur du château d'Ubreville, puis, à onze heures et demie du soir, établit son bivouac, auprès de la 2e brigade déjà installée sur la rive gauche de la Nied, à la gauche du bois de Landramont, en arrière du village de Pont-à-Chaussy. On est à seize kilomètres de Metz et à vingt-sept de Saint-Avold.

Le 1er bataillon du 19e de ligne est envoyé le soir même en grand'garde sur les hauteurs, à un kilomètre en avant du pont sur la Nied et au-dessus du village de Courcelles.

Le 1er bataillon du 41e est également établi de grand'garde sur la rive droite de cette rivière, à environ douze cents mètres du camp.

La division de Castagny est ainsi à cheval sur la route de Sarrebrück à Metz; elle a à sa gauche la division Decaen, qui est établie en arrière des Étangs.

— La *division Metman* part de Faulquemont d'assez bonne heure; mais la marche est plus lente que jamais. Ce sont à chaque cent mètres, quelquefois moins, des arrêts interminables; au bout de trois heures de route, la colonne n'a pas fait trois kilomètres.

A ce moment, des paysans qui s'enfuient, apprennent à nos soldats qu'un détachement de uhlans, fort d'une dizaine d'hommes, est entré à Faulquemont par une extrémité, pendant que notre arrière-garde en sortait par l'autre, et que ces misérables brutes ont lâchement assommé, en plein village, deux pauvres troupiers français sans défense, tout éclopés et à moitié morts de fatigue.

Vers neuf heures du matin, la division Metman arrive à Maimvillers, où elle se croise avec la division Montaudon. Jusqu'à ce moment, les bagages avaient suivi la colonne, la proximité de l'ennemi faisant craindre pour leur sûreté. La division Metman prend alors position à gauche de la route et laisse défiler tout le convoi. Aucun incident ne vient interrompre cette opération, mais la longueur du convoi et le peu de largeur de la route, qui empêche les voitures de marcher sur plus d'une file, ne permettent pas à la division Metman de reprendre sa marche, que vers quatre heures du soir.

Le pays que l'on traverse est des plus accidentés et couvert de bois entrecoupés par des champs; l'horizon, dans les parties mêmes de la route, qui ne se trouvent pas en plein bois, est borné le plus souvent à quelques centaines de mètres. Or, on voit fréquemment des individus, la plupart isolés, qui s'ar-

rêtent à regarder, de loin, la marche de la colonne, puis disparaissent après un examen de quelques moments.

Chose singulière, ces hommes, que l'on prendrait au premier abord pour des paysans, se montrent, neuf fois sur dix, dans une position telle, qu'à la faveur d'un fourré, d'un pli de terrain ou de quelque autre accident naturel, ils se dérobent en un clin d'œil aux regards de nos soldats et que la cavalerie même, lancée à leur poursuite, les saisirait difficilement.

Un peloton de chasseurs pousse cependant quelques reconnaissances sur les flancs de la colonne, mais ne rencontre pas le moindre uhlan.

Dans le milieu de la journée, on entend une explosion, vers la gauche. On croit d'abord que c'est le canon ; ce n'est qu'un pont que le génie fait sauter.

Mais ce bruit a suffi pour faire relever la tête à de vieux artilleurs. L'un d'eux dit, en caressant sa pièce :

« Ah ! ils entrent en France ! Mais c'est égal, je ne crois pas qu'ils soient capables d'y vivre longtemps ; le climat va être b....t malsain pour eux. »

Pauvres troupiers, habitués à vaincre partout depuis vingt ans, ils étaient convaincus que toujours ils seraient vainqueurs. Combien parmi eux partagaient encore cette illusion !

La nuit vient et on marche toujours. Rien ne fatigue comme le prolongement indéfini d'une étape, dont on ignore le terme.

Malgré tout, nos braves soldats montrent en général beaucoup de courage et de résignation : aussi bien sont-ils moins fatigués que le lendemain de Forbach ; leur grande préoccupation, comme toujours, est d'avoir du bois pour faire le feu, dès qu'on bivouaquera. Toute planche, tout pieu, tout madrier aperçu de la route et susceptible d'être arraché avec quelque facilité, se trouve, en un clin d'œil, chargé sur une épaule et croisé avec un chassepot par dessus le sac. Parfois la charge d'un troupier s'augmente ainsi subitement d'un poids fort notable ; mais, tout fier de sa trouvaille, l'homme n'en marche qu'avec plus d'entrain.

Enfin, vers minuit, on croit toucher au terme de l'étape. Après avoir traversé la petite rivière de la Nied française, on rencontre les campements de la garde impériale.

On défile longtemps sur une route bordée de ses feux et de ses tentes, qu'on voit dans la nuit entre les sapins. Des voltigeurs, aisément reconnaissables à leurs brandebourgs jaunes, vont à l'eau ou au bois et se croisent avec les soldats de la division Metman ; d'autres s'arrêtent, le bidon à la main ou

le cotret sur l'épaule, pour les regarder passer. Les troupiers semblent voir dans cette concentration nocturne de forces imposantes, le signe précurseur d'une action décisive.

La colonne traverse un petit village; c'est Mont, de la commune de Pange. A quelque deux cents mètres au delà, le chemin encaissé, depuis les maisons, entre des haies épaisses qui bordent des vergers, débouche en pleins champs. On est arrivé.

Le temps est humide et froid; on est harassé de fatigue.

Une partie du train auxiliaire est déjà campée, le reste arrive voiture par voiture. Le seul endroit où l'on puisse les voir défiler est celui où, quittant le chemin de traverse, qui a amené la colonne, elles entrent dans le camp assigné à leur installation. Là seulement, elles se dégagent de la foule de soldats pressés, l'instant d'avant, jusqu'à toucher leurs roues; mais là aussi se donne le grand coup de collier. Le terrain est mauvais, les bêtes fatiguées; les cris, les jurons, les coups de fouet forment en conséquence un concert aussi continu que discordant; une voiture s'embourbe, une autre file au trot.

On s'endort harassé de fatigue : à peine a-t-on pris le temps de dresser les tentes.

— *Division Decaen.* — Départ, à trois heures du soir, du camp de Bionville pour Metz. La division Decaen, laissant de côté la route de Saint-Avold, prend un chemin de traverse dans la direction de celle de Boulay, traverse le village de Silly et campe à Courcelles-lès-Chaussy, vers dix heures du soir, en colonne par division, parallèlement à la route.

Les huit batteries de la réserve générale du 3e corps, campent auprès de la division et forment le carré, sur un terrain en pente, détrempé par un violent orage.

Les batteries de la 4e division établissent leurs pièces en batterie, face à un bois et campent derrière les voitures.

— C'est pendant cette journée que le 60e de ligne rejoint sa division, la 4e, dont il était séparé depuis le 6 août. On se rappelle qu'à cette date, ce régiment, qui était campé à Saint-Avold, avait été envoyé en chemin de fer à Forbach, pour porter secours au 2e corps écrasé par les Allemands.

Arrivé trop tardivement pour pouvoir prendre part à la lutte, le 60e de ligne avait suivi le 2e corps dans sa retraite sur Sarreguemines et Puttelange.

Le 8 août, à trois heures du matin, ce régiment part de Puttelange avec la division Metman, arrive à Faulquemont vers deux heures du soir et campe, vers six heures, sur une colline, au Sud de cette localité, non loin des habitations.

Le 9 août, le 60e de ligne part de Faulquemont, dans la matinée, et se dirige sur Adelange. Là, un guide, après lui avoir fait passer le chemin de fer, le dirige à travers la forêt de Remilly.

La terre est détrempée, la route est pénible. La colonne se précautionne militairement, car on annonce l'ennemi sur le flanc droit. Au sortir de la forêt, un aide de camp confirme le voisinage des Allemands. On rejoint la division de Castagny au moment où celle-ci lève son camp.

On suit cette division jusqu'à Roville, puis, se dirigeant jusqu'à Bionville, le 60e de ligne y retrouve ses bagages et ses chevaux ainsi que le reste de sa division.

— *Division de cavalerie.* — La division de Clérambault forme encore l'arrière-garde, ce jour-là. On rétrograde toujours sur Metz. On repart à trois heures du soir de Bionville, toujours la gauche en tête, et ayant Courcelles pour objectif.

On voit passer sur la route des détachements de cavalerie de la garde (guides et dragons).

A Courcelles, on rencontre des grenadiers de la garde marchant aussi sur Metz. Après avoir traversé une position militaire prise par le 4e corps, au-dessus de Bionville, les quatre régiments de dragons du général de Clérambault, en compagnie du 2e chasseurs à cheval et des 1er, 2e et 3e escadrons du 10e régiment de cette dernière arme, franchissent la Nied française derrière laquelle l'armée va bivouaquer. Vers sept heures du soir, toute cette cavalerie va bivouaquer dans une grande plaine, à six kilomètres de Bionville et derrière un château où le maréchal Bazaine a établi son quartier général.

Les distributions sont très incomplètes. On a substitué l'avoine aux autres denrées. Les chevaux commencent à être échauffés. La ferrure aussi laisse à désirer.

CHAPITRE XX

Le 3e corps sous Metz.

Réunion de l'armée de Metz. — Mouvements du 10 août. — L'Empereur à Pont-à-Chaussy. — Le pont sur la Nied barricadé. — A Pange. — Le 41e de ligne en grand'garde. — L'orage de la nuit du 10 août. — A Silly-sur-Nied. — Reconnaissance des chasseurs à cheval sur Faulquemont. — Grand'gardes de cavalerie. — Une nuit pénible. — Mouvements du 11 août. — On attend l'ennemi. — Bazaine et son état-major. — Marche du maréchal. — Le quartier général au château de Borny. — Travaux aux forts Queuleu et Saint-Julien. — Retraite en échelons à travers les terres labourées. — A Coincy. — Au château de Colombey. — Le départ au petit jour. — Toujours le mauvais temps. — Le bonjour à coups de fusil. — A la ferme de la Grange. — Au ravin de Nouilly. — La cavalerie à la ferme de Belle-Croix. — Le temps se remet au beau. — Escarmouches de cavalerie. — Reconnaissance d'un peloton du 3e chasseurs à cheval. — A Lemud. — Uhlans en fuite. — Le retour. — Une vengeance allemande. — Bazaine nommé commandant en chef de l'armée de Metz. — Le général Decaen commande le 3e corps. — Son quartier général. — Son aspect. — Engagement du 1er bataillon du 41e de ligne en avant de Coincy. — Allemands prisonniers. — Mouvements de cavalerie. — Arrestation de l'espion Schüll. — Son portrait. — Ses aveux. — Son interrogatoire. — Sa défense. — Exécution de Schüll. — Suicide du juif allemand Mayer. — Travaux dans les campements de Grigy, de Colombey et de Borny. — Un prisonnier allemand. — Reconnaissance du 2e chasseurs au Sud de Metz. — Les deux escadrons d'éclaireurs de la cavalerie du 3e corps. — Reconnaissance du 2e dragons sur Pange. — L'embuscade. — La retraite. — Le trompette Léry. — Reconnaissance du village de Retonfey par le 5e dragons. — Une reconnaissance du 8e dragons enlève un officier prussien. — Les bivouacs, le 13 août au soir. — Les feux de joie.

Le 10 août, le soleil, en se levant, éclaire de nombreux campements de troupes s'étendant autour de Pange. Toute l'armée qui doit bientôt, et à jamais, s'appeler « l'Armée de

Metz, » c'est-à-dire environ deux cent mille hommes, se trouve réunie en cet endroit.

Les positions occupées par nos troupes paraissent très fortes; elles embrassent plusieurs mamelons juxtaposés, d'où l'on domine tous les environs. C'est sans doute dans l'espoir d'engager la lutte sur ce champ de bataille, déclaré admirablement choisi par nos officiers, qu'on a arrêté la retraite de notre armée; mais les Prussiens, qui pourtant doivent être très près des avant-postes français, se gardent bien de donner signe de vie.

La 1re division (général Montaudon) est en marche sur Pange; la 3e (général Metman) est arrivée à destination, fort avant dans la nuit. Déjà, au point du jour, elle a commencé à creuser des tranchées-abris, couronnant une hauteur qui domine la vallée de la Nied française, au bord des vignes qui en occupent le coteau.

Plus loin se trouve la 2e division (général de Castagny). Elle s'étend parallèlement à la Nied, couverte par cette petite rivière et par de nombreux bouquets de bois.

Quant à la 4e division (général Decaen), elle reste campée à Courcelles-Chaussy, où elle est arrivée la veille.

Vers dix heures, à de grands cris qui s'élèvent sur la route de Metz, aux acclamations des soldats de la garde, on voit que l'Empereur arrive. Il se rend, accompagné du maréchal Le Bœuf et du général Changarnier, au château de Pont-à-Chaussy auprès du maréchal Bazaine. Le général Bourbaki vient les rejoindre.

L'après-midi se passe à attendre l'ordre de départ, qui n'arrive pas.

Le pont sur la Nied française est rendu défensif. On prépare une barricade pour le fermer en un instant, s'il le faut. maisons aux abords sont crénelées.

Cep ndant la soirée s'avance et la pluie recommence à tomber. On est enfin averti qu'on ne partira pas ce jour-là.

A la nuit, la pluie se change en une averse épouvantable qui inonde terriblement les campements et transperce les tentes-abris.

— *Division Montaudon.* — Le 3e corps, comme on vient de le voir sommairement, a continué son mouvement de retraite et s'est concentré autour de Pange, où viennent aussi prendre position les 2e et 4e corps, ainsi que la garde impériale.

La division Montaudon, partie de Remilly à cinq heures du matin, s'est dirigée sur Pange, dont elle n'est séparée que par trois kilomètres, éclairée dans sa marche par le 3e régi-

ment de chasseurs à cheval. A onze heures du matin, cette division passe sur la rive gauche de la Nied française et va occuper le centre de la ligne de défense, en couronnant une série non interrompue de coteaux escarpés, qui dominent le village de Pange au Nord.

Nos troupes campent par bataillon, en colonne de division, face à l'Est.

— *Division de Castagny.* — Séjour le 10 août dans le campement de Pange.

Vers six heures du matin, en prévision d'une attaque de l'ennemi, la division de Castagny prend les armes et se déploie en arrière du château d'Urville, le 90e à gauche de la ligne, appuyant sa gauche à la route de Sarrelouis.

A onze heures, après une reconnaissance faite par l'Empereur et le major général, ordre est donné de mettre la position en état de défense. Le 41e de ligne, qui est en première ligne, à gauche du pont de Chaussy, construit des tranchées-abris sur son front ; le village de Pange est fortifié et des batteries s'établissent sur les flancs.

La nuit du 10 au 11 août est marquée par une violente tempête et une pluie torrentielle, qui transforme en boue épaisse les terres fortes et argileuses de cette contrée, où sont établis les campements du 3e corps.

— La *division Metman* reste au repos dans son campement près du village de Mont, non loin de Pange.

— La *division Decaen* change de campement, mais sans s'éloigner de Courcelles. A cinq heures du matin, elle se met en marche, traverse Silly-sur-Nied et va occuper les hauteurs situées en pentes douces à l'Ouest de ce village, où elle s'installe à huit heures du matin et y séjourne pendant le reste de la journée du 10 août. Les régiments campent, déployés face à un bois que fouillent les grand'gardes.

Quant à la réserve de l'artillerie du 3e corps, continuant son mouvement de retraite ce jour-là, elle est allée camper sur la droite de la route de Sarrebrück, à trois ou quatre cents mètres de la ferme de Belle-Croix.

— *Division de cavalerie.* — A deux heures et demie du matin, le 2e régiment de chasseurs, ainsi que l'état-major et les 1er et 2e escadrons du 10e régiment de cette arme, montent à cheval, et se mettent en marche à cinq heures, sous la direction du général de Bruchard.

Cette cavalerie passe la Nied et opère une reconnaissance à Ravillers, dans la direction de Faulquemont. Nos chasseurs éclairent ainsi tout le plateau en avant de Courcelles. Des

groupes de cavalerie ont été aperçus. Il a été ordonné d'éviter tout engagement, avec défense absolue de faire feu.

Le 4e escadron du 2e chasseurs, capitaine Alfred Danloux, attaque, toutefois vigoureusement, des uhlans qui pillent la ferme de Courcelles et se préparent à en emmener le bétail et les propriétaires comme otages.

Sur un autre point, le lieutenant Cazenave s'avance avec son peloton, dans la direction de Ravillers et fouille les villages de Frecourt et de Pange.

Vers dix heures et demie, les chasseurs sont relevés par le 2e régiment de dragons.

Au retour, le 2e chasseurs lève son campement pour le transporter à un kilomètre plus loin, en avant du village de Silly-sur-Nied. La division de dragons du général Clérambault se porte du même côté, en arrière de ce régiment.

L'état-major, les 1er et 2e escadrons du 10e chasseurs sont campés à sa gauche.

Le 3e escadron de ce régiment quitte son bivouac d'Itzing et établit son bivouac également à Silly-sur-Nied.

Le 5e escadron reste à son bivouac, près de Mont.

— La division de dragons, de son côté, a levé son camp vers deux heures du matin, pour se porter à un kilomètre en arrière. Le maréchal Bazaine forme l'armée en bataille sur les hauteurs faisant face à l'ennemi.

A cinq heures, les quatre régiments de dragons du général de Clérambault montent à cheval et se forment, prêts à tout événement, la brigade de Maubranches en première ligne.

Vers neuf heures, on met les chevaux au piquet.

Le 2e dragons se trouve alors à la gauche de la grande route de Metz, tournant le dos à cette ville. Sur la route, à sa hauteur, est le village de Landremont; à sa gauche, dans un ravin, est un autre village : Silly, autour duquel sont campés les zouaves de la garde.

Le 4e dragons va s'établir entre la Tuilerie de Landremont et Silly-sur-Nied et se forme en échelons. Une division du 5e escadron est envoyée pour garder les bagages du 10e chasseurs à cheval, qui est de grand'garde.

La brigade de dragons de Juniac est formée également en échelons en arrière de sa 1re brigade.

— Vers neuf heures et demie, l'Empereur passe sur la route en breack, avec le maréchal Le Bœuf, major général de l'armée du Rhin.

— A la même heure, le 2e dragons reçoit l'ordre de remonter

à cheval, et de partir en grand'garde en avant de Pont-à-Chaussy, sur des crêtes assez élevées, la droite vers Servigny, la gauche vers Courcelles-Chaussy, sur la grande route. Le 2e dragons relève le 2e chasseurs à cheval ; du reste, chaque régiment de cavalerie doit être relevé, de trois heures en trois heures.

A une heure de l'après-midi, le 4e dragons vient à son tour relever le 2e dragons, et est lui-même remplacé vers cinq heures par le 5e dragons. On aperçoit des uhlans sur le terrain en avant.

A la nuit tombante, à huit heures, l'infanterie doit venir prendre la place de ce dernier régiment.

Vers sept heures du soir, le temps devient affreux, une véritable trombe d'eau s'abat sur la campagne.

Les malheureux dragons du 5e régiment, placés en grand'garde, malgré leurs grands manteaux gris, sont transpercés jusqu'aux os, mais attendent patiemment l'arrivée de l'infanterie, qui doit les relever; mais, hélas! celle-ci ne paraît pas. Le pauvre 5e dragons a été sans doute oublié et doit passer la nuit entière sur un terrain détrempé, accidenté et très dangereux, pendant l'obscurité, pour les chevaux.

Cette nuit du 10 au 11 août est une des plus pénibles de cette malheureuse retraite. Jusqu'à dix heures du matin, une pluie torrentielle ne cesse pas de tomber, accompagnée d'un vent très violent.

Enfin, vers cinq heures du matin, le 8e dragons vient retirer le 5e régiment de cette arme. A cette heure, l'armée entière prend les armes. On s'attend à être attaqué ; les uhlans serrent de près nos grands'gardes.

— 11 *août*. — Au matin, le temps est toujours affreux. Toute la nuit, il a plu à verse ; les abords du château où est installé le quartier général du maréchal Bazaine sont devenus de véritables mares. A trois heures du matin, tout l'état-major monte à cheval par alerte.

Un corps ennemi important est signalé. On se rend de suite au pont sur la Nied. La pluie vient de cesser pour un instant. Un régiment de dragons est envoyé du côté de la rivière, en reconnaissance, tant pour signaler l'ennemi, que pour protéger la retraite de deux bataillons du 41e et du 19e de ligne, qui sont sur cette rive.

La section de chemins de fer de la réserve du génie du 3e corps travaille à fermer le pont par une barricade, quand les troupes seront repliées. En arrière, près du château, deux pièces d'artillerie sont en batterie, à droite de la route.

Aux abords du pont, le maréchal Bazaine surveille la retraite. Autour du chef du 3e corps se tient un groupe nombreux composé de l'état-major proprement dit, des états-majors particuliers de l'artillerie et du génie, des aides de camp et officiers d'ordonnance du maréchal, des généraux commandants d'armes et, enfin, des officiers de l'escorte.

Tous les yeux, toutes les lorgnettes sont fixés sur l'horizon où rien ne paraît. Nos dragons, qui se sont beaucoup éloignés et qui paraissent très bien s'acquitter de la mission qui leur a été confiée, sont pris par quelques officiers de l'état-major pour des cavaliers ennemis. Heureusement d'autres les préviennent de leur méprise.

On reste là plus d'une heure, attendant toujours, mais en vain. Au reste, le maréchal déclare que le danger n'est pas là, mais sur la droite.

La pluie recommence. Le maréchal et l'état-major général du 3e corps se portent à trois kilomètres en arrière sur la grand'route, à une ferme où ils s'arrêtent et surveillent la retraite des divisions, qui se fait en très bel ordre. De la hauteur, ces mouvements présentent un très beau coup d'œil, mais gâté par la pluie, qu'officiers et soldats de l'escorte reçoivent, immobiles sur leurs chevaux.

On perd là trois heures, faisant semblant de chercher, à l'horizon, un ennemi que l'on n'attend plus guère, mais en réalité, arrêtés par le convoi des bagages, qui stationne sur la route et l'obstrue. On se demande, à ce sujet, comment les voitures, ayant reçu l'ordre d'être prêtes à marcher à deux heures du matin, se sont arrêtées là à sept heures.

Le maréchal part enfin avec son état-major et son escorte, passant le plus souvent à travers des champs, où les chevaux enfoncent jusqu'au jarret dans les terres détrempées; que l'on juge, d'après cela, de la fatigue des troupes d'infanterie, se mouvant dans un terrain pareil, ne marchant jamais longtemps, s'arrêtant pour attendre les mouvements des différentes divisions et recevant la pluie sans discontinuer, après avoir été déjà inondés pendant toute la nuit.

A midi, après une étape fatigante, on arrive à Borny. Le maréchal Bazaine s'installe au château de ce nom, en avant du fort Queuleu. L'escadron de chasseurs d'escorte bivouaque dans le parc du château. Depuis quinze jours, ce fort a complètement changé d'aspect. On en palissade les abords, on se hâte de le fermer à la gorge, d'en établir le pont-levis. En même temps on arme le grand cavalier, qui le domine et l'on prépare les casernes casematées afin de les rendre habitables, car l'on veut

y loger le plus de troupes que l'on pourra, pour s'opposer à un coup de main, que l'état du fort ne rendrait pas impossible. Il en est encore de même des autres forts, mais surtout du Saint-Julien, où, sur l'un des fronts, l'escarpe présente une brèche considérable, que l'on ne peut guère que dissimuler

Voici du reste les mouvements des divisions du 3e corps, pendant la journée du 11 août.

— *Division Montaudon.* — Le mouvement sur Metz se continue.

A minuit, le 3e régiment de chasseurs à cheval, qui doit éclairer la division, est réveillé à minuit, les chevaux sont sellés, bridés, et, pendant huit heures, les chasseurs attendent, la bride au bras, sous une pluie torrentielle.

On part enfin de Pange, à huit heures, sans sonnerie. Plusieurs pelotons ont été successivement commandés pour des services de nuit, mais ils ont reçu contre-ordre.

La division Montaudon se met en marche, en colonne par section, et va camper dans l'ordre de bataille, en avant de la route de Grigy à Borny, sous le canon du fort Queuleu, à cinq kilomètres de la place.

A onze heures du matin, le 62e de ligne s'appuie à la route d'Ars-Laquenexy, en arrière du château de Mercy, ayant, en première ligne, les 1er et 2e bataillons déployés et le 3e bataillon en colonne par division, en seconde ligne.

Dans la journée, la position du camp est rectifiée par le général Clinchant, commandant la seconde brigade de la division.

La pluie, qui ne cesse pas de tomber depuis deux jours, a complètement défoncé les chemins. Par ce temps épouvantable, le 95e de ligne, qui a été désigné pour l'extrême arrière-garde, arrive seulement vers deux heures, près du bois de Borny, escortant l'énorme convoi de la 1re division.

C'est à ce campement qu'est notifiée, au 3e corps, une décision impériale qui réunit, sous le nom d'Armée de Metz, les 2e, 3e, 4e et 6e corps ainsi que la Garde Impériale sous le commandement du maréchal Bazaine.

Le général Decaen, commandant la 4e division du 3e corps, prend le commandement de ce corps d'armée.

Le général Aymard, commandant la 1re brigade de la 1re division, est nommé commandant de la 4e division et est lui-même remplacé dans le commandement de sa brigade par le plus ancien des colonels des deux régiments d'infanterie.

— *Division de Castagny.* — A quatre heures du matin, alerte! — Le 1er bataillon du 19e de ligne, placé en grand'garde de-

puis l'arrivée du régiment, à Pont-à-Chaussy, se replie, après avoir barricadé le pont sur la Nied et mis les maisons de ce village en état de défense.

A cinq heures, en prévision d'une attaque de l'ennemi, l'armée entière prend les armes et occupe ses positions de combat sur l'emplacement du camp.

A sept heures, l'ennemi ne s'étant pas encore présenté, on rétrogade sur Metz. La division de Castagny bat en retraite par échelons ; les régiments marchent, leurs trois bataillons déployés, à travers champs, pendant que le grand convoi défile sur la route. Mais les pluies, si fréquentes depuis le 7 août, ont tellement détrempé le sol, que la marche de l'infanterie même est très pénible ; quant à l'artillerie, ses manœuvres deviennent impossibles.

Vers une heure, la division de Castagny, qui a repris la grand'route de Mayence à Metz, vient camper à six kilomètres de cette dernière ville, à droite et à gauche de cette route, sur les hauteurs bordant le ravin de Vallières, non loin de la ferme de Bellecroix, à l'embranchement des deux routes de Metz à Mayence et à Sarrelouis.

— La 2e brigade campe en première ligne, en avant de Lauvallier, à cheval sur la route de Sarrebrück.

Le 69e de ligne s'établit à hauteur de Montoy, sur l'espace compris entre la route de Sarrebrück et ce village, et le 90e en arrière de Coincy, ses 2e et 3e bataillons s'étendant jusqu'auprès de la route de Sarrebrück. Le 1er bataillon campe dans un ravin, un peu avant des autres et occupe Coincy avec deux compagnies de grand'garde.

La 1re brigade campe en seconde ligne : le régiment de droite, le 41e de ligne a sa droite appuyée au parc du château de Colombey. A droite du 41e se trouve la division Metman, dont la gauche (59e de ligne) s'appuie à Colombey, et la droite vers le bois de Borny.

Une compagnie de grand'garde, du 41e de ligne, est établie au château de Colombey, sur le flanc droit du régiment, le front étant couvert par la 2e brigade.

Le 5e escadron du 10e chasseurs reçut l'ordre, à deux heures et demie du matin, de monter à cheval pour se rendre sur la route de Metz, et prendre la tête de la division de Castagny, qui devait s'établir en ordre de combat, à cheval sur la route de Sarrebrück, entre les villages de Montoy et de Colombey. Ces positions étant prises, l'escadron établit son bivouac en arrière de l'artillerie divisionnaire, en batterie à un kilomètre au Sud de Borny et à l'Ouest de Colombey.

Les 1er et 2e escadrons, ainsi que l'état-major du 10e chasseurs, ont quitté leur bivouac de Silly-sur-Nied, à six heures du matin, et sont venus camper en avant de la ferme de Bellecroix.

Le 3e escadron du même régiment est arrivé à Nouilly, après six heures de marche, vers deux heures de l'après-midi. Il y reste comme escadron d'escorte du général Decaen, appelé au commandement du 3e corps d'armée.

Quant au 6e escadron, informé de la position qu'occupe le 3e corps, il le rejoint en toute hâte en avant de Borny où il rallie son régiment.

— *Division Metman.* — Vers deux heures et demie du matin, la division reçoit l'ordre de battre en retraite sur Metz. La pluie tombe avec violence, les rafales de vent mugissent avec furie.

Les troupes se forment, vers quatre heures, au petit jour, au milieu de champs tellement détrempés par la pluie et tellement piétinés, que le moindre mouvement fait refluer la boue jusqu'à la cheville. Le déluge tombe toujours plus fort que jamais.

On entend, à quelque distance, des coups de fusil échangés entre nos vedettes et celles de l'ennemi. Il est à remarquer qu'en campagne, le commencement du jour est toujours le moment, où les postes avancés se fusillent mutuellement avec le plus d'ardeur ; il semble que ce soit une façon militaire d'échanger le bonjour.

« Que voulez-vous ? dit ce matin-là le général Metman à un de ses officiers, qui se plaint de ces cartouches tirées inutilement, les pauvres garçons n'ont guère d'autre distraction que celle-là ; il faut bien la leur passer. »

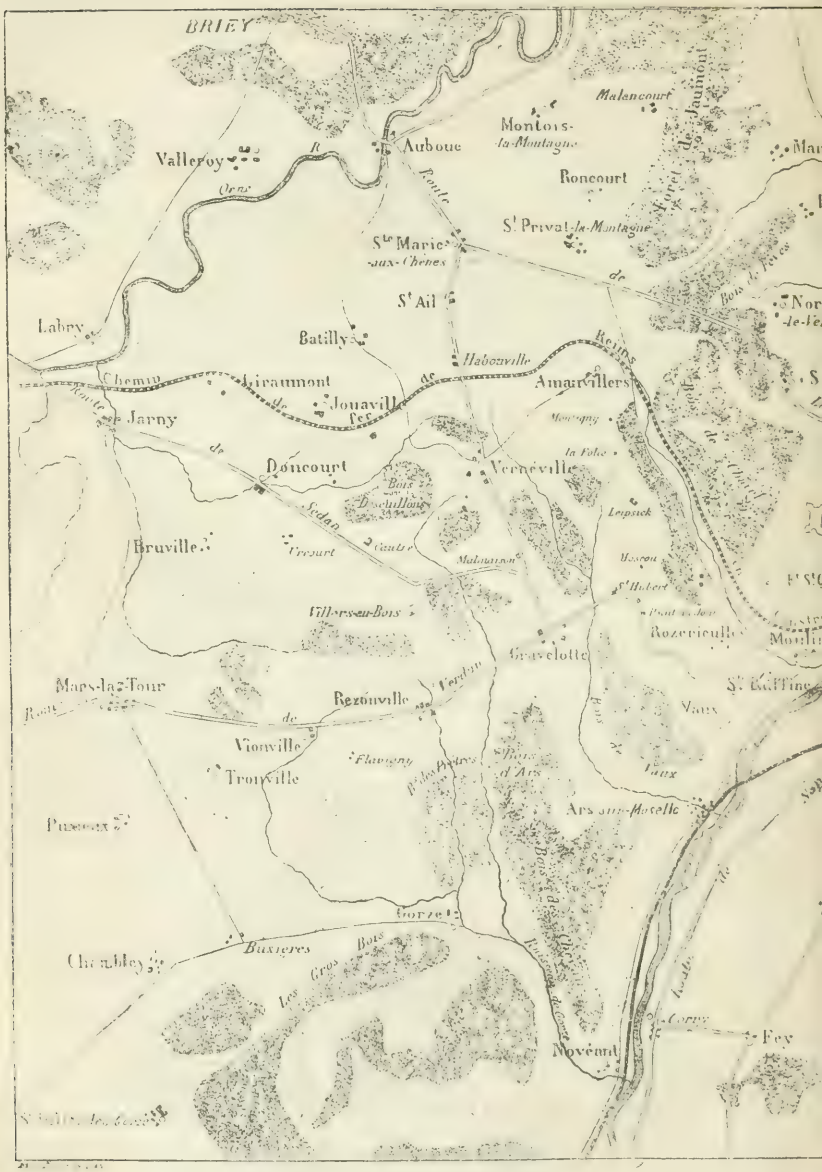
Jusqu'à dix heures du matin, on attend, sous une pluie battante, les pieds plongés dans la boue liquide qui couvre le campement de la veille, le moment du départ.

Enfin on part, la gauche en tête, et bien qu'on ait été fort long à se mettre en marche ; l'étape n'est guère que la moitié de celles des jours précédents.

Dans la campagne que traverse la colonne, les avoines viennent d'être fauchées ; elles sont encore couchées le long des champs, par longues rangées parallèles. Les artilleurs et les soldats du train en enlèvent d'énormes brassées pour leurs chevaux.

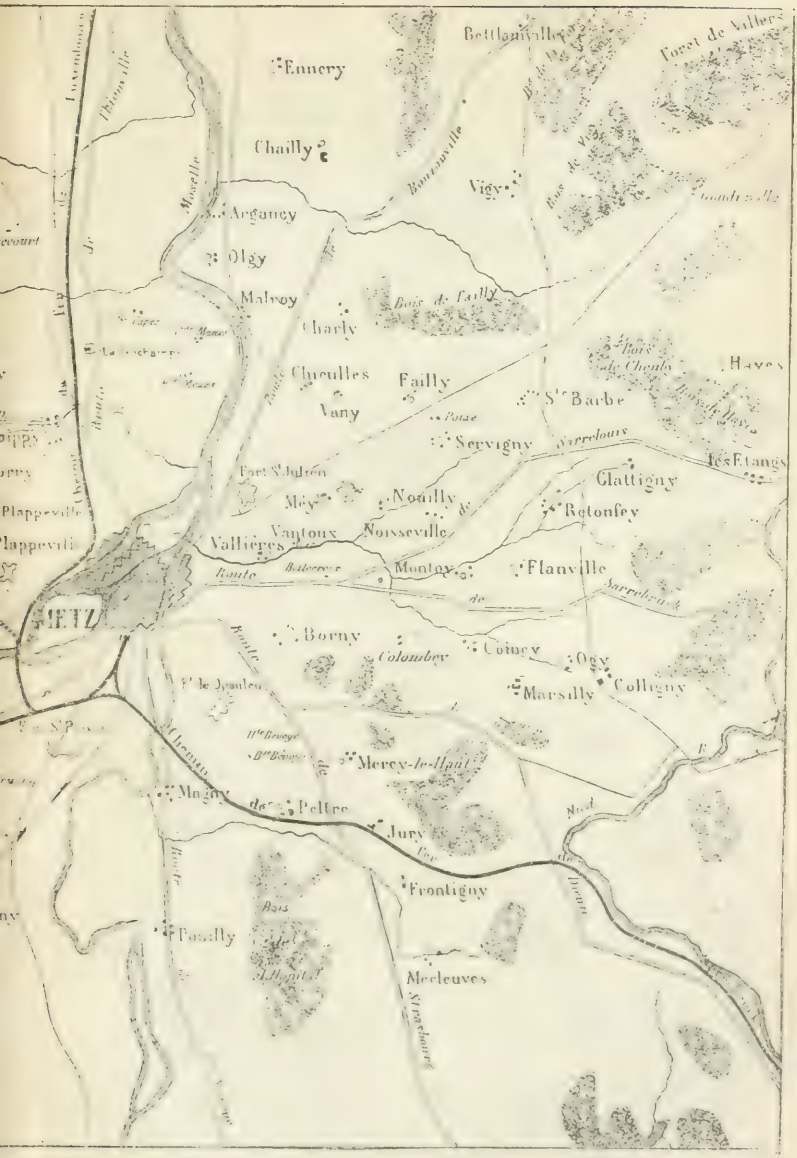
A trois heures de l'après-midi, la division Metman vient camper dans les bois de Borny, entre la ferme de la Grange et le

METZ ET SE



BRIEY
Malancourt
Montois-la-Montagne
Auboue
Valleroy
Roncourt
Forêt de Jaumont
Ste Marie-aux-Chênes
St Privat-la-Montagne
St Ail
Labry
Batilly
Habouville
Reims
Chemin
Giraumont
Jouaville
Amanvillers
Jarny
Doncourt
Vernéville
Bois Deschillons
Sedan
Bruville
Cresurt
Cautre
Malmaison
Leipsick
Moscou
St Hubert
Villers-en-Bois
Rozerieulles
Gravelotte
Mars-la-Tour
Rezonville
Verdun
Vaux
Vionville
Flavigny
Tronville
Bois d'Ars
Ars sur-Moselle
Puxieux
Gorze
Buxières
Les Gros Bois
Chambley
Novéant
Corny
Fey

S ENVIRONS


Ennery
Chailly
Argancy
Olgy
Malroy
Charly
Chieulles
Vany
Failly
Vigy
Bettlainville
Forêt de Vallières
Bois de Vigy
Bois de Failly
Bois de Chieulles
Haves
St Barbe
Servigny
Les Etangs
Clattigny
Retonfey
Noailly
Noisseville
Vantoux
Vallières
Méy
Fort St Julien
Montoy
Flanville
Borny
Colombey
Coincy
Ogy
Marsilly
Colligny
Mercy-le-Haut
Magny
Pelitre
Jury
Frontigny
Poisilly
Mecleuves
METZ
Plappeville
Moselle
Seille
Nied
Route
Chemin de fer
Canal de la Marne au Rhin
Bois de l'Hôpital
Ste Barbe
Les Etangs
Fort St Julien
Fort de Plappeville
Ste Croix
Ste Thérèse
Ste Ste Croix
Ste Ste Croix
Ste Ste Croix

château de Colombey occupé par le 41e de ligne (division de Castagny).

Les grand'gardes de la division sont portées au delà du bois de Borny.

Nos positions nouvelles ont une extrême importance, elles dessinent à l'avance le champ de bataille, sur lequel nos troupes doivent combattre trois jours plus tard. Lorsque l'armée est installée tout entière, la division Metman se trouve à l'extrême droite, elle a, immédiatement à sa gauche, la 4e division du même corps d'armée. Les lignes françaises s'étendent au delà de Vantoux et de Mey, la garde est en arrière entre Borny et Metz.

— *Division Aymard.* — Le 11 août, à trois heures du matin, la division prend les armes par un temps affreux et se porte sur un vaste plateau, en arrière du camp. On reste jusqu'à dix heures du matin, sous la pluie, au milieu d'une boue profonde, à attendre une attaque de l'ennemi, qui ne se présente pas. Cependant le moral des hommes n'est nullement atteint, ils ne demandent qu'à combattre.

Après avoir exécuté une marche-manœuvre en échiquier, qui n'est pas inquiétée, à travers les terres détrempées, la division Aymard traverse Retonfey, Noisseville, et fait enfin halte vers deux heures dans le ravin de Nouilly, à sept kilomètres de Metz.

Vers quatre heures du soir, la division se forme en bataille par bataillons, en colonnes à distance entière, et établit son campement à cheval sur la route de Boulay. Le 80e de ligne appuie sa droite à cette route, à peu près à hauteur de la brasserie de Lauvallier. Les avant-postes sont à Noisseville, à l'auberge de l'*Amitié*.

— Le 3e corps s'étend ainsi vers Montoy et Colombey. Le 4e est à cheval sur la route de Sainte-Barbe, sur la ligne de Mey. Le 2e, qui a rejoint la ville par Faulquemont, couvre le fort Queuleu et la vallée de la Seille, par Grigy et Magny.

— *Division de cavalerie.* — Vers une heure du matin, le boute-selle a été sonné pour les quatre régiments de dragons de la division de Clérambault et le 2e chasseurs à cheval. L'ordre est donné en même temps de se tenir prêt à monter à cheval. La pluie continue avec une extrême violence jusque dans la matinée.

On ne reçoit pas de nouvel ordre. Vers dix heures, seulement, dragons et chasseurs montent à cheval et se forment sur la route, où passent les bagages retournant sur Metz, ainsi que toute l'armée.

A onze heures et demie notre cavalerie, qui doit couvrir toute la retraite, s'engage à son tour sur la route, et, vers quatre heures de l'après-midi, arrive en vue de Metz, à quatre kilomètres de cette ville, après avoir traversé les bivouacs de Montoy, Coincy et Colombey, remplis de troupes de toutes armes.

La division de Clérambault établit son camp près de la bifurcation des routes de Sarrebrück et de Sarrelouis, à gauche de la ferme de Bellecroix, faisant face à Noisseville.

Le 2e chasseurs à cheval campe en avant de la division de dragons, près de la ferme de Lauvallier.

Vers sept heures, la division de dragons lève son camp pour aller camper à quinze cents mètres plus loin, en avant de Borny, à droite d'une ferme où sont déjà les intendants, les ambulances, etc... Le général Decaen, qui vient de prendre le commandement du 3e corps, a établi son quartier général dans cette ferme.

Dans la soirée, le temps se remet complètement au beau.

— Nos éclaireurs de cavalerie légère, durant ces derniers jours de retraite, ont rencontré souvent les reconnaissances ennemies. De temps à autre, matin et soir surtout, on échange quelques balles, le long de la Nied ou sur la lisière des bois, ainsi qu'aux abords de tous les villages, qui font le fer à cheval autour de Faulquemont.

Les forces prussiennes se sont massées sur une étendue de dix-huit à vingt kilomètres entre le chemin de fer de Forbach, la Nied allemande, Fenestrange, Folschwiller, Valmont, Zinming, Boucheporn et Boulay.

De fortes avant-gardes ennemies, avec plusieurs batteries, occupent la route impériale de Sarrelouis-sous-Morhange, la route départementale de Faulquemont à Saint-Avold, le chemin de Morhange et de Boucheporn à Boulay, et naturellement la route de Sarrelouis. En somme, c'est un losange dont les pointes seraient sous Courcelles-Chaussy et sur Saint-Avold. A droite et à gauche l'infanterie allemande est massée dans les bois.

Le 11 août au matin, le général de Bruchard envoie en reconnaissance, le long de la ligne ferrée de Forbach, un peloton de chasseurs à cheval du 3e régiment.

Ce détachement arrive à Courcelles-sur-Nied, entre quatre et cinq heures du matin, traverse le chemin de fer et longe le talus jusqu'à Lemud.

Déjà, les chasseurs poussent à Saury; rien, absolument rien. De Saury à Lemud, tranquillité parfaite. On dépasse ce

dernier village d'un demi-kilomètre environ. Rien encore.

Nos cavaliers vont rebrousser chemin lorsque, sur la droite, les flanqueurs signalent un escadron de uhlans, qui entoure une auberge, où s'arrêtent, en temps ordinaire, les cultivateurs venant d'Aube et de Dain.

Les Français ne sont pas en nombre. Vingt-cinq hommes à peine contre une centaine d'Allemands. D'ailleurs il n'y a pas à hésiter, nos chasseurs ont été aperçus et ne peuvent s'en tirer que par un coup d'audace.

« Sabre en main! au galop! » commande le lieutenant, et, suivi de ses hommes, il se précipite, dans un tourbillon de poussière, sur l'auberge.

Les uhlans, surpris par cette attaque, croient que ce peloton précède tout un régiment de cavalerie ; sans en demander davantage, ils s'enfuient au plus vite, et nos braves chasseurs boivent la bière que l'aubergiste, tout tremblant, venait de tirer pour les Allemands.

Le pauvre aubergiste! Le détachement est obligé de le ramener et de l'escorter au delà de Courcelles, car la position n'était plus tenable pour lui ; du reste, à peine le peloton de chasseurs venait-il de dépasser Lemud, qu'une nappe rouge s'élevait à l'horizon. C'étaient les misérables uhlans, qui venaient de revenir en nombre et se vengaient lâchement de leur panique, en incendiant l'auberge de ce pauvre Lorrain.

— *12 août.* — Ces deux journées du 12 et du 13 août se passent dans les positions prises le 11 août.

Chaque matin, les régiments prennent leurs positions de combat, en attendant le retour des reconnaissances.

Pendant ces deux journées, les grand'gardes ainsi que les nombreuses reconnaissances de cavalerie, envoyées en avant, échangent continuellement des coups de feu avec les éclaireurs prussiens.

Vers six heures du matin, la division de Castagny prend les armes pour aller camper à deux kilomètres, en arrière de son premier emplacement, afin de couvrir son front par le ravin de Lauvallier.

Le nouveau commandant du 3e corps, le général Decaen, sort, à peu près à ce moment, de la ferme de Borny où il a installé son quartier général. Suivi de son état-major et de son escadron d'escorte du 10e chasseurs, il va visiter ses divisions et passe à Grigy, à la Grange-aux-Bois, à Colombey, où l'on entend une petite fusillade à quelque distance dans les bois, puis à Lauvallier, à Nouilly et revient par la ferme de Bellecroix. Le général Decaen est un homme de cinquante et

quelques années, de petite taille, haut en couleur et qui paraît très actif. Sa tête est fine et le regard plein de douceur. On sent qu'on a affaire à un homme d'action des plus résolus. — Toute la journée du 12 août, les grand'gardes constatent la présence de l'ennemi.

Vers dix heures du matin, les deux compagnies de grand'-garde du 1er bataillon du 41e de ligne, qui occupent Coincy, tirent quelques coups de fusil sur les uhlans, et, une heure après, engagent le feu avec une forte reconnaissance ennemie composée d'infanterie et de cavalerie, appuyée par de l'artillerie, qui s'avance résolument sur le village.

Le reste du 1er bataillon se porte aussitôt en avant de Coincy, pour appuyer ses deux compagnies déjà engagées, et le 3e bataillon qui est sous les armes, envoie, comme soutien, ses 5e et 6e compagnies ; mais ces renforts sont inutiles ; l'ennemi, voyant le village bien défendu, s'est replié presque aussitôt, après avoir échangé quelques coups de feu avec notre première ligne de tirailleurs.

Dans l'après-midi, le maréchal Bazaine vient reconnaître la position et ordonne de nouvelles dispositions.

A huit heures du soir, la 2e brigade de la 2e division se retire, découvrant ainsi le front de notre ligne de bataille. Par suite de ce mouvement, chaque bataillon de la 1re brigade fournit une compagnie de grand'garde. Ces compagnies sont placées dans un ravin boisé, à huit cent mètres en avant du front de bandière pour y passer la nuit.

— Dans la journée, le 11e bataillon de chasseurs à pied de la division Aymard fait, sous la direction du général de Brauer, une reconnaissance vers le village de Retonfey, d'où il chasse quelques uhlans.

— Dans la soirée, le 2e régiment de chasseurs à cheval lève son bivouac, pour le transporter en arrière à un kilomètre de là, en avant du village de Borny, à droite de la division de dragons du général de Clérambault et en avant du 3e chasseurs à cheval.

Plus en arrière, est campé tout le corps de la garde.

— Le 3e chasseurs à cheval envoie de son bivouac à Grigy, plusieurs reconnaissances sur Ars-Laquenexy, qui toutes révèlent la présence de patrouilles ennemies.

Une de ces reconnaissances enlève plusieurs uhlans. Ces bons Allemands, en se voyant pris, tombent à genoux, demandant qu'on leur laisse la vie. Grande est leur surprise en voyant que nos chasseurs n'ont aucune intention de les occire. Revenus de leur frayeur, ils avouent alors que les officiers prus-

siens leur ont dit, à plusieurs reprises, que les Français avaient l'habitude de massacrer tous leurs prisonniers.

— Les 1er et 2e escadrons ainsi que l'état-major du 10e chasseurs à cheval transportent, à sept heures du soir, à la ferme de Grigy, leur bivouac à côté de celui du 3e chasseurs. Le 3e escadron reste campé à la ferme de Belle-Croix.

De onze heures du matin à trois heures et demie de l'après-midi, un peloton du 5e escadron est envoyé en reconnaissance pour s'assurer d'où proviennent des coups de canon entendus, dans le lointain, par les avant-postes de la 1re brigade de la division de Montaudon.

Le 6e escadron reste à son bivouac, les journées du 12 et du 13, entre Borny et Colombey, un peu à droite du chemin de grande communication de Metz à Coligny. Le capitaine commandant Kosel profite de ces deux jours, pour remplacer les effets de campement enlevés, le 6 août, à la retraite de Forbach.

— A sept heures du soir, toute la division de dragons change de campement et va s'établir à droite de la route de Sarrelouis, à cinq cents mètres de la ferme de Borny. Pour faire boire les chevaux, il faut aller à Metz, à cinq kilomètres en arrière.

— Le *13 août*, dans la journée, on arrête au buffet de la gare du chemin de fer, à Metz, un individu nommé Schüll, que l'on dit être le chef des espions prussiens. Il est conduit à la prison de la ville entouré de soldats, qui ont fort à faire pour le protéger contre la foule, qui veut le « lyncher » sur place.

Ce Schüll est un homme de haute taille, coiffé d'un chapeau de feutre noir, vêtu d'habits foncés et porteur du ruban de l'ordre mexicain de Guadalupe. Son front est bas, très saillant, et ses yeux singulièrement mobiles ; il a la barbe taillée à l'américaine.

Au moment de son arrestation, il était porteur d'un laisser-passer du quartier général prussien, conçu dans ces termes :

« Le porteur du présent, le sieur Schüll-Degelmann, est autorisé à s'arrêter dans l'étendue des armes génératrices. Les commandants royaux sont invités à ne point lui mettre d'obstacle à cet égard.

« Mayence, le 6 août 1870.

« Solïeski. »

Le soir même de son arrestation, Schüll, menacé d'une exécution sommaire et contre lequel s'élèvent des charges accablantes, se décide à entrer dans la voie des aveux.

Il déclare se nommer Nicolas Schüll de Degelmann, Hongrois d'origine, naturalisé américain et avoir été au service de l'empereur du Mexique, Maximilien.

Ingénieur civil, fort intelligent, d'une bravoure et d'une énergie rares, chez ces sortes de gens, Schüll, quelque temps avant la déclaration de guerre, était d'abord venu à Strasbourg, pour offrir ses services au général Ducrot. Il reçut une première fois une somme importante et repartit pour la Prusse, d'où il rapporta quelques renseignements insignifiants et même inexacts sur l'effectif des corps d'armée prussiens.

Rentré à Strasbourg, après le 16 juillet, il visita notre armée d'Afrique, qui se concentrait et se formait aux environs de cette ville, et, parfaitement renseigné sur les forces que possédaient les généraux français, qui se trouvaient de ce côté, il reçut de nouveau une autre somme d'argent et repartit pour la Prusse, afin d'indiquer aux chefs de l'armée ennemie nos points vulnérables.

Après Wissembourg et Frœschwiller, sa tâche étant remplie de ce côté, il se dirigea vers Metz, où il fut arrêté, comme nous l'avons dit, au buffet de la gare.

Schüll avoua avoir passé par Rastadt, Kénchen, Fribourg et Bâle.

Il s'était présenté au commissaire spécial français à Saint-Louis, et avait obtenu de lui un sauf-conduit, qui lui avait permis de voyager par les trains militaires, les seuls circulant alors jusqu'à Metz, par Mulhouse, Belfort, Vesoul, Nancy

Outre le laisser-passer prussien, Schüll portait dans une sacoche de cuir mille francs en or français et une petite médaille de cuivre, qu'il reconnut être la médaille distinctive des espions prussiens.

Il avait encore un passe-port américain portant un chiffre logarithmique, qu'il prétendit être un signe de passe insignifiant :

Leczinski Oberst-lieutenant.

Le lieutenant-colonel Leczinski était le chef d'état-major du général Rayer de l'armée badoise.

Le 21 suivant, Schüll passa en jugement devant le conseil de guerre présidé par le colonel du génie Rémond ; le défenseur de Schüll était Me Luxer, du barreau de Metz. La salle du conseil, située dans un des bâtiments qui font face à la caserne du génie, était petite, étroite et sombre.

Schüll, qui le jour de son arrestation avait avoué sa culpabilité, revint, devant le conseil de guerre, sur ses déclarations,

protesta de son innocence et se défendit avec beaucoup d'habileté. « Jamais je n'ai été agent prussien, dit-il. Il n'est pas étonnant que l'on ait trouvé en ma possession un laisser-passer allemand ; il m'avait été donné parce que je devais être employé comme courrier dans l'armée. Quant à la médaille, je me l'étais procurée pour m'éviter tout désagrément en parcourant les lignes allemandes.

« Les chiffres trouvés dans mes papiers ne signifient rien : ce sont des calculs.

« Je connais, il est vrai, le colonel Leczinski. Je pourrais tirer de lui beaucoup de renseignements et j'en sais le moyen : c'est de lui présenter une jolie femme qui sache lui plaire. (*Rumeurs.*)

« J'offre mes services pour attraper tous les espions prussiens. (*Rires ironiques.*) Pour cela j'écrirai au quartier général allemand que je m'établis ici, à poste fixe, pour avoir des renseignements plus sûrs, et qu'il est nécessaire d'envoyer des agents chercher mes rapports, puisque les communications sont interrompues. »

Inutile d'ajouter que les propositions de Schüll furent accueillies avec le dégoût qu'elles devaient inspirer.

Après quelques minutes de délibération, le conseil rentra en séance et condamna Schüll à la peine de mort.

Le condamné, qui avait appris la décision de ses juges, sans manifester d'émotion, demanda à se pourvoir en revision.

Le 28 août, à six heures du matin, Schüll, dont le jugement avait été confirmé par le conseil de revision, fut exécuté dans les fossés derrière la citadelle.

Cet homme si fort eut un moment de faiblesse, et demanda grâce de la vie pour sa femme et ses deux petites filles. I oubliait, le misérable ! les morts de Wissembourg et de Frœschwiller qui criaient vengeance.

Cependant il reprit sa fermeté, lorsqu'on lui fit comprendre que l'expiation était inévitable.

Il avait dîné la veille, samedi, avec appétit, pris du café, un peu de liqueur et fumé un cigare. Il se coucha plus tranquille que la veille. « On n'exécute pas le dimanche, se disait-il. »

Schüll se trompait : à cinq heures du matin des détachements de troupes armées s'arrêtent devant la prison militaire, précédés du peloton d'exécution, composé de sous-officiers de la ligne et des chasseurs à pied, et conduit par le capitaine de place, qui tient un papier à la main.

C'est le reçu d'un homme vivant dont on va faire un cadavre !

A cinq heures et quart, le gardien-chef réveille le prisonnier et le prévient. Un peu troublé, Schüll passe rapidement un pantalon et demande le café au lait qu'il prend chaque matin.

A ce moment arrive M. Wenger, le pasteur protestant. Schüll va à lui et le remercie, puis il ajoute : « La dernière heure est donc venue ? Eh bien ! je suis prêt. »

Survient le capitaine de place, qui trouve que l'on perd du temps : « Nous sommes en retard, dit-il, dépêchez-vous. »

Schüll est enfin complètement habillé.

« Où est le prêtre ? » demande le capitaine. Le pasteur s'avance : « Ah ! très-bien, partons. »

Schüll demande à écrire, cette permission lui est refusée. Il jette alors son plaid sur son cou, met son chapeau, et, libre de ses mouvements, se prépare à suivre les exécuteurs.

Devant la porte de la prison, rue Saint-Gengoulf, les troupes sont disposées sur deux rangs. Derrière, quelques rares assistants, parmi lesquels M. A. Spoll, un courageux journaliste, qui s'était enfermé dans Metz avec nos troupes et auquel j'emprunte ces intéressants détails dans son recueil de *Notes et souvenirs sur Metz.*

En sortant de la prison, Schüll regarde tout autour de lui. Il est blême, mais se tient raide et paraît anxieux de ce qui se passe.

Le ministre protestant est à sa gauche, les gendarmes des deux côtés ; on lui a laissé la liberté de ses mouvements.

Dans les rues désertes, on entend le pas régulier du funèbre cortège, qui entre bientôt dans l'avenue Serpenoise ; les boutiquiers qui ouvrent leurs magasins, s'interrompent pour se former en groupes et, du doigt, ils montrent en chuchotant le condamné.

On franchit la porte Serpenoise. L'exécution doit avoir lieu derrière la citadelle, dans le fossé de la courtine de l'ouvrage à corne. Il faut prendre à droite par un sentier boueux, entrecoupé de flaques d'eau.

Schüll marche avec précaution, de crainte de se salir. Le pasteur l'exhorte, lui parle du ciel ; Schüll, absorbé, l'écoute machinalement.

On arrive enfin au lieu de l'exécution. Schüll est placé près du mur. Le pasteur reste auprès de lui.

Le peloton d'exécution se place à la distance réglementaire et charge ses armes. On se trouve en face d'une encoignure ; l'adjudant, qui commande les hommes chargés de cette triste mission, les dispose près de l'épaulement du contre-

mur du fossé, invisibles pour tous, excepté pour le condamné.

Schüll écoute le pasteur, qui lui parle toujours. Cependant le temps se passe, on cherche des yeux quelqu'un qui manque à cette tragédie funèbre.

C'est le capitaine chargé de lire sa sentence au condamné. Il arrive enfin. Schüll se met à genoux ; on lui bande les yeux, deux soldats le soutiennent. Il écoute ainsi son arrêt. La lecture terminée, Schüll paraît frappé d'une légère commotion, ses mains jointes ont un mouvement d'affaissement, peut-être de fatigue, mais bien vite réprimé. Il reste un genou en terre avec une certaine fermeté.

Le pasteur s'éloigna de lui le dernier. L'heure avait sonné. L'adjudant leva son épée : une détonation se fit entendre et Schüll tomba foudroyé. Il avait reçu les douze balles en plein corps.

Pour satisfaire au désir qu'il avait exprimé, le corps du supplicié fut régulièrement inhumé dans un coin du cimetière de Chambière.

— Le *12 août*, le même jour ou Schüll était arrêté à la gare, de Metz, on trouva pendu, dans son magasin, un marchand de porcelaines appelé Mayer, de nationalité prussienne, et dont la boutique avait été mise à sac, quelques jours auparavant par des soldats indignés de l'entendre se réjouir des succès de la Prusse, dans une ville où il avait fait sa fortune.

Le malheureux s'était fait justice.

— *13 août*. Deuxième journée de repos. Les soldats se remettent des fatigues des journées précédentes. On a beaucoup marché, peu mangé et peu dormi, sous les pluies persistantes des jours derniers.

Depuis la veille au soir, le temps semble s'être complètement remis au beau fixe.

Toute la matinée, on entend un échange continuel de coups de feu entre les postes avancés français et des patrouilles de cavalerie et même d'infanterie prussiennes, qui nous serrent de près, et tiraillent, tapis dans les fourrés.

Des soldats du 51e de ligne, qui sont allés chercher de l'eau, de l'autre côté de la route de Grigy, dans la direction d'Ars-Laquenexy, entendent siffler des balles envoyées par un ennemi invisible. Un de ces troupiers a même son bidon troué.

Au camp, on construit force épaulements de batteries pendant toute la journée et pendant une partie de la nuit.

Des compagnies du 51e de ligne sont occupées à établir des routes militaires dans le bois de Borny et à y pratiquer des séclaircies, de peur d'une surprise de l'ennemi.

Le général Decaen est homme de précautions, il se sait observé de près par un ennemi hardi et actif, et prend ses mesures en conséquence.

On a l'ordre d'être prêt pour le lendemain matin, 14 août, quatre heures et demie.

D'un moment à l'autre, on peut être attaqué par les Prussiens; l'opinion unanime est que la journée du lendemain ne se passera pas sans un engagement sérieux, si même les Allemands ne se montrent pas la nuit prochaine.

Sans nul doute, l'ennemi a connaissance du mouvement dont on parle pour le lendemain : il épie, caché comme l'Indien derrière les arbres, ou tapi dans les broussailles. On ne voit pas ses éclaireurs, mais on les sent : c'est une guerre de ruses et d'embuscades.

Dans l'après-midi, des dragons amènent au quartier général du 3e corps un dragon prussien qu'ils viennent de faire prisonnier. Il est blond, grand et mince, avec la physionomie douce et intelligente; il paraît fort jeune, son uniforme se compose d'une tunique bleu de ciel, avec une espèce de béret de même couleur; un de nos cavaliers s'est emparé de son casque de cuir bouilli à l'aigle d'or.

Nos fantassins l'entourent dans la cour de la ferme de Borny avec la plus grande curiosité, mais sans aucune démonstration hostile. Comme on a fermé les portes pour prévenir une affluence trop grande, les curieux escaladent les murs, dont ils garnissent presque toute la longueur. Du haut de son grand cheval mecklembourgeois, le prisonnier répond d'un air fort calme aux questions de nos troupiers, avec le peu qu'il sait de leur langue.

Dans le même après-midi, plusieurs blessés sont apportés des avant-postes. Heureusement leurs blessures sont sans gravité. Au loin, on entend toujours les coups de fusil s'échanger avec vivacité.

Les quatre régiments de la division Metman se trouvant dans une position découverte, où sifflent de nombreuses balles tirées des bois voisins, s'abritent par des tranchées-abris creusées en quelques heures. Les officiers d'artillerie installent une batterie près du château de Colombey.

Un poste avancé du 7e bataillon de chasseurs, caché sous un bouquet de sapins, envoie, de temps à autre, quelques coups de feu à des cavaliers allemands, qui apparaissent de temps à autre à l'angle de la route de Sarrebrück.

— Dans cette journée du 13 août, le général Decaen fait exécuter une grande reconnaissance par toute la cavalerie du

3e corps, qui est appuyée par ses quatre bataillons de chasseurs à pied.

A neuf heures du matin, le 2e chasseurs à cheval part pour exécuter une reconnaissance dans la direction de Remilly. A la gauche de ce régiment, la brigade de Maubranches (2e et 4e dragons) opère un mouvement semblable sur la route de Pange.

Le 2e chasseurs traverse Ars-Laquenexy. Les 4e et 5e escadrons fouillent Marsilly et constatent le campement d'artillerie prussienne et de nombreuses troupes d'infanterie à Colligny.

Le colonel Pelletier prescrit au 4e escadron (capitaine Alfred Danloux) de se porter sur Villers, le 5e escadron (capitaine Lartigue) restant troupe de soutien, pendant qu'il se porte lui-même, avec les 2e et 3e escadrons (capitaines d'Aubonne et Campistrous), dans une position dominant les hameaux de Pont-à-Domangeville, Saury-sur-Nied et la Lombardie, sur la rive droite de la Nied, qu'il reconnaît occupés par différentes troupes prussiennes. Il envoie en reconnaissance, sur Courcelles-sur-Nied, un peloton. Le colonel fait alors déployer une ligne de tirailleurs, et simule une attaque, dans le but de forcer l'ennemi à montrer ses forces.

L'ennemi ne répond pas au feu de nos tirailleurs et ne se montre pas. Le capitaine Alfred Danloux envoie prévenir que de l'artillerie prussienne et une nombreuse cavalerie allemande se portent de Colligny sur Ars-Laquenexy, qui n'est pas occupé. Cette manœuvre ne pouvant avoir pour but que de couper la retraite au 2e chasseurs, le colonel Pelletier rallie ses escadrons et se dirige vers le Sud du bois d'Ars-Laquenexy qu'il trouve occupé par le 97e de ligne (brigade mixte Lapasset).

Le régiment de chasseurs se dirige de là sur le château de Mercy, occupé et fortement défendu par le second régiment, 84e de ligne, de la brigade mixte Lapasset. Les chasseurs continuent leur route par les crêtes et les mamelons jusqu'à Grigy. Les postes et les habitants, que le colonel Pelletier a l'occasion de consulter, sont d'accord pour lui dire que la veille, et le matin même, beaucoup de troupes allemandes, et principalement de l'artillerie et de la cavalerie, se sont montrées dans la plaine, vers Frontigny, et paraissent se diriger sur Ars-sur-Moselle. On a vu, dans le chapitre relatif à la concentration du 2e corps sous Metz, le récit détaillé de cette grande reconnaissance de la cavalerie allemande.

— Dans l'après-midi du 13 août, on forme deux escadrons d'éclaireurs pour la cavalerie du 3e corps. Ces deux escadrons

sont placés sous les ordres du commandant de Lignières du 2e dragons. Le capitaine Alfred Danloux, les sous-lieutenants Audigier et Mangeot, avec deux pelotons du 10e chasseurs, en font partie. L'un de ces escadrons est composé de soldats des quatre régiments de dragons (2e, 4e, 5e et 8e), l'autre, des chasseurs des trois régiments du général de Bruchard (2e, 3e et 10e). Le lieutenant Cuny, du 3e chasseurs, prend le commandement d'un peloton dans l'escadron du capitaine Danloux. Le 3e chasseurs fournit quarante-six volontaires. Le lieutenant d'Assézat, du 10e chasseurs, commande aussi un autre peloton de l'escadron Danoux.

Dans l'autre escadron, formé de dragons, citons : le commandant de Lignières, le capitaine Flosse, le sous-lieutenant Pisani, tous les trois appartenant au 2e régiment de dragons.

Chacun de ces escadrons est formé à cent chevaux.

— Le 1er escadron du 10e chasseurs à cheval part vers trois heures de l'après-midi, pour faire une reconnaissance en avant de son bivouac.

A l'embranchement des routes de Sarrebrück et de Sarrelouis, cet escadron se sépare par divisions. Le capitaine commandant Mul prend la route de Sarrebrück avec la première division, et le capitaine en second Rabier, avec la deuxième division, suit la route de Sarrelouis. A peine arrivé au haut de la côte, au delà de Lauvallier, cette seconde division a un assez vif engagement à coups de carabine, avec des uhlans et des dragons prussiens, qui occupent la ferme de l'*Amitié*. Cet engagement dure jusqu'à l'épuisement des cartouches et l'escadron rentre au bivouac, vers neuf heures du soir.

Le 2e escadron quitte, le 13 août, l'état-major de son régiment et va servir d'escorte au général baron Aymard, commandant la 4e division du 3e corps. Vers trois heures du soir, il fait une reconnaissance en avant de la ferme de Bellecroix.

Le 3e escadron fait également une reconnaissance en avant de Servigny et de Sainte-Barbe.

Le 5e escadron reste au bivouac.

— Vers quatre heures du matin, le 2e dragons, sous les ordres du colonel du Paty de Clam, est envoyé en reconnaissance sur l'ange. Il suit le chemin de Coincy, Ogy et Colligny.

Le premier peloton du 2e escadron (lieutenant Girard), sous les ordres du commandant de Lignières, fournit des éclaireurs d'avant-garde.

Quelques cavaliers prussiens, disséminés dans la plaine, se retirent à notre approche.

En arrivant près de Pange, le pays devient très boisé. Le 2e peloton du 3e escadron (sous-lieutenant Joly) est envoyé pour fouiller les bois, situés sur la gauche du régiment.

Avant l'entrée de Pange, le chemin présente un fort encaissement. Le commandant de Lignières, avec le lieutenant Girard et quelques dragons, franchissent vivement le pont et pénètrent dans Pange.

Ce village est occupé par de l'infanterie prussienne.

Deux pièces de canon sont braquées sur le pont. Les éclaireurs du 2e dragons sont reçus par une vive fusillade partie des maisons.

Le régiment contourne, en ce moment, le plateau occupé par les tirailleurs du capitaine Blanchard, qui ont mis pied à terre, et se porte au galop en colonne par quatre sur la route de Pange, dès qu'il entend les premiers coups de feu.

Le commandant de Lignières accourt alors et se jette au devant du régiment :

« Hâtez-vous de rétrograder, mon colonel, crie-t-il à M. du Paty de Clam, qui marche en tête du régiment, nous venons de tomber dans une embuscade. »

Le 2e dragons opère alors une retraite en excellent ordre sous le feu de l'ennemi. Le cheval du lieutenant Cabrié, étant tombé en sautant par dessus le fossé de la route, lorsqu'on fait un mouvement pour prendre en flanc un escadron prussien qui charge le peloton du sous-lieutenant Joly, M. Cabrié, disons-nous, a la jambe fracturée.

C'est aussi à ce moment que le trompette Léry, qui sonne le ralliement à côté du colonel du Paty de Clam, a le bras droit cassé par une balle. Sans s'émouvoir, ce vaillant soldat prend son instrument de la main gauche et continue sa sonnerie sans s'arrêter un seul instant.

Le 2e dragons rentre à son campement vers onze heures du matin. L'état-major ne veut pas croire à l'existence des trois armées ennemies à Pange, ce qui indiquerait la présence d'un corps d'armée.

— Deux escadrons du 4e dragons, les 4e et 5e, partent aussi, vers quatre heures et demie de l'après-midi, en selle nue, sans manteau ni casque, coiffés simplement du képi, pour éclairer le 3e corps à une distance d'au moins dix kilomètres.

Le 4e escadron prend la route de Sarrelouis, et le 5e la route de Sarrebrück. Tous deux marchent en se faisant précéder par des tirailleurs et, à la nuit tombante, rentrent au camp, sans avoir rien vu,

— A cinq heures du matin, les 1er et 2e escadrons du 5e régi-

ment de dragons, commandant Legendre, sont partis en reconnaissance dans la direction de Montoy, les hommes emportant quatre jours de vivres pour eux et leurs chevaux.

Vers six heures, ces deux escadrons arrivent sur le plateau qui domine Montoy, situé dans un ravin. Les dragons découvrent une grande quantité de cavaliers ennemis à quinze cents ou dix-huit cents mètres d'eux, s'étendant de la route de Sarrebrück à celle de Sarrelouis. Le brouillard, encore trop épais, les empêche de voir bien distinctement. D'abord ils croient que ce sont des reconnaissances françaises envoyées comme eux en avant. Dans l'indécision où ils se trouvent, les deux escadrons de dragons s'établissent sur un plateau, dans un pli de terrain.

Le commandant Legendre fait alors rétrograder à huit cents mètres en arrière le 2e escadron, pour garder le ravin sur son flanc droit et la route par laquelle il doit opérer sa retraite. Le brouillard s'étant un peu levé, nos dragons distinguent parfaitement à la lunette les uniformes : ce sont des cavaliers allemands.

Vis-à-vis de nos deux escadrons s'élève le village de Retonfey, que ceux-ci supposent devoir être occupé par l'ennemi. L'important est de savoir s'il y a de l'infanterie.

Le commandant Legendre envoie, dans ce but, un peloton de tirailleurs vers cette direction. Sur la gauche, en dehors de la route de Sarrelouis, on aperçoit, autour d'une maison, des fantassins ennemis. Le commandant lance de ce côté quatre dragons avec un maréchal des logis.

L'ordre est donné aux tirailleurs et à ces quatre cavaliers de se retirer, dès les premiers coups de feu qu'on tirera sur eux.

A huit cents mètres du village de Retonfey, des tirailleurs ennemis, embusqués derrière un champ d'avoine, tirent sur les nôtres. Deux de nos chevaux sont blessés, un troisième est tué et un dragon a le mollet traversé par une balle.

Sur la gauche, le sous-officier et ses quatre hommes sont également reçus par une vive décharge, mais sans que personne soit atteint.

Le commandant Legendre fait alors sonner le ralliement : il est fixé sur la position et les forces de l'ennemi. Les courts mousquetons Dreyse de la cavalerie allemande ne portent pas à ces distances ; ce ne peut donc être que de l'infanterie. La reconnaissance rentre au camp, et un rapport sur ces faits est aussitôt adressé au général de Clérambault.

— Les 2e et 3e escadrons du 8e dragons, envoyés aussi en reconnaissance sur les routes de Sarrebrück et de Sarrelouis, tuent à l'ennemi plusieurs hommes et ramènent prisonniers un officier d'infanterie et un dragon prussiens.

Vers quatre heures du soir, les quatre compagnies de droite du 1er bataillon du 41e de ligne occupent le château de Colombey, qui est mis en état de défense.

Dans la soirée, tout le 3e corps d'armée se porte en arrière, à environ deux kilomètres, et la 4e division vient camper à hauteur de la ferme Bellecroix.

La nuit du 13 au 14 août est magnifique : le ciel est parsemé d'étoiles. Les troupes de la garde allument de grands feux et poussent des cris de joie. Tout le camp est en liesse. Sans doute ces broussailles qui flambent ont pour but d'attirer de ce côté l'attention de l'ennemi, et très prochainement il se passera, sans doute, sur la gauche, un événement important.

CHAPITRE XXI

Thionville.

Formation du 4e corps. — Le général de Ladmirault. — A Thionville. — Le 11e dragons. — Arrivée successive des régiments du 4e corps. — Le général Rose obligé de quitter sa division. — L'artillerie de réserve. — Aspect de Thionville. — En marche sur Kédange. — Alerte à Meuskirch. — A Bouzonville. — Les batteries divisionnaires. — Leur mode de formation. — Reconnaissances diverses. — Départ de la brigade de Montaigu de Thionville. — Marche de la colonne. — Les chansons de route. — Passage dans les villages. — Le 7e hussards va à Kédange. — Marche du 2e hussards sur Sierck. — La pluie. — « Déroulez les manteaux ! » — En vue de Sierck. — Son aspect. — La bonne humeur des soldats persiste. — Les amateurs de pêche. — Les vedettes prussiennes. — Les chasseurs vont acheter des cigares en Luxembourg. — Une prétendue violation de frontière. — Situation du 4e corps, le 27 juillet.

Pendant que le 2e corps de l'armée du Rhin se concentrait à Saint-Avold, et que les 3e et 5e corps se formaient à Metz et à Sarreguemines, le 4e corps se réunissait à Thionville, sous-préfecture du département de la Moselle, située sur la rivière de ce nom, en amont de Metz, près de la frontière du grand-duché de Luxembourg.

Le général de Ladmirault est appelé à prendre le commandement du 4e corps d'armée. Nul dans l'armée française n'est ni plus considéré, ni plus aimé que lui. Il est regardé comme le premier de nos manœuvriers.

Aucun général ne sait mieux que lui disposer ses bataillons,

les grouper, les diviser, les contenir, les engager, les lancer. Son coup d'œil prompt, sûr, toujours calme, prévoit et devine le but. Sa ferme résolution sait l'atteindre.

L'Algérie a été la grande école où s'est formé Ladmirault ; mais c'est la glorieuse bataille de Solférino qui a mis le sceau à sa réputation.

Ce jour-là, il déploie un talent de premier ordre et un courage antique. Au plus fort de l'action, un biscaïen arrive et lui fracasse l'épaule. Le général tombe. On veut le porter à l'ambulance. Allons donc! Ladmirault refuse et, s'appuyant sur son épée, regardant les Autrichiens, il commande jusqu'à ce qu'il voit l'ennemi en fuite et le drapeau français flotter sur la fameuse tour de Solférino.

Au physique, c'est une belle tête blanche, qui a été longuement bronzée par le soleil algérien.

— Au moment de la déclaration de guerre, un régiment de cavalerie, le 11e dragons, tenait garnison à Thionville, sous les ordres du colonel Huyn de Verneville.

Pendant trois jours, ce régiment reste seul à occuper ce poste important.

Le *19 juillet*, le 3e dragons, colonel Bilhau, arrive vers neuf heures du soir pour renforcer la faible garnison de Thionville, et campe sur le terrain de manœuvres. Ce régiment, qui tenait garnison à Pont-à-Mousson, en est parti le jour même de la déclaration de guerre à sept heures du soir, est arrivé à Metz dans la même nuit vers onze heures, a campé sur les glacis de cette place et en est reparti deux jours après pour Thionville.

— A partir du *20 juillet*, on voit successivement arriver dans cette ville les différents régiments qui doivent composer les trois divisions d'infanterie, et la division de cavalerie du 1e corps d'armée.

D'abord le 73e de ligne, colonel Supervielle; puis, à dix heures et demie du soir, le 2e bataillon de chasseurs, commandant le Tanneur ; à onze heures, le 6e de ligne, colonel Labarthe ; et, dans la nuit, les 1er et 15e de ligne, colonel Fraboulet de Kerléadec, ainsi que le 43e de ligne, colonel de Viville.

Tous ces régiments campent sur les glacis de la place.

— Le *21 juillet*, le mouvement des troupes continue.

Au matin, le chemin de fer débarque le 2e régiment de hussards, colonel Carrelet, qui va également établir, sur les glacis, son bivouac, où il est rejoint par le 7e hussards, colonel Chaussée, qui campe à sa droite. Le 3e dragons va, de son

côté, camper dans le fort, où il remplace le 11e dragons, qui a été envoyé en toute hâte, à deux heures et demie du matin, vers la frontière pour l'observer entre Sierck et Bouzonville.

Ordre a été donné de ne pas entrer sur le territoire allemand, et d'attendre le 73e de ligne, dont un bataillon doit occuper Sierck. A midi, le 11e dragons se retire, laissant son 5e escadron, capitaine Gaillard, avec le bataillon du 73e, et va camper en arrière du village.

Dans l'après-midi arrivent encore à Thionville le 33e de ligne, colonel Bouneton, vers une heure du soir, et le 20e bataillon de chasseurs à pied, commandant de La Barrière.

Tous ces corps, à peine descendus des wagons, traversent la ville et vont dresser leurs tentes sur la rive droite de la Moselle ou sur les remparts.

Toutes ces troupes sont installées autour de Thionville, qui est entouré de campements. On aperçoit de tous côtés de longues rangées de tentes, des files de chevaux attachés au piquet, mais pas d'artillerie. On apprend alors que l'artillerie du 4e corps d'armée vient par *étapes* de la Fère. De l'artillerie voyage-t-elle par étapes, au moment où il s'agit de faire face au mouvement de concentration des Allemands!

Chaleur écrasante. Nos troupes vont avoir à passer sept jours d'insupportable inaction.

— Le 22 *juillet*, à quatre heures du matin, le 3e dragons quitte Thionville et va établir son campement à Kédange, où il arrive à dix heures.

De son côté, le 11e dragons va s'installer à Kœnigsmaker, à la disposition du général Brayer, commandant la 1re brigade de la 1re division, qui est chargé de la direction des troupes qu'on envoie sur ce point.

A Thionville arrivent, dans cette journée du 22 juillet, les 54e et 57e de ligne, colonels Caillot et Giraud :

Le 12e de ligne, colonel Lion, qui va camper au-dessous de la ville, vis-à-vis de la gare du chemin de fer.

Le 5e bataillon de chasseurs, commandant Carré, qui dresse ses tentes dans le grand redan, formant l'ouvrage avancé de la tête du pont, sur la rive droite de la Moselle.

Le 64e, colonel Léger, qui s'installe sur les glacis de la place près de la porte des Allemands, ayant à sa gauche le 98e de ligne, colonel Lechêne, qui fait brigade avec lui (2e brigade, général Pradier ; 2e division, général Grenier, chef d'état-major, lieutenant-colonel Rambaud).

Le général Rose, désigné tout d'abord pour commander cette

division, est paralysé par des rhumatismes qui le mettent hors d'état de monter à cheval et de faire campagne, et l'ont obligé à résigner ses fonctions.

Le colonel Soleille, qui commande la réserve d'artillerie du 4e corps, reçoit, ce jour-là, ses deux premières batteries de 12 rayé, les 11e et 12e batteries du 1er régiment, capitaines Florentin et Gastine, qui, sous les ordres du commandant Ladrange, viennent d'arriver par étapes du camp de Châlons.

— Le *23 juillet*, le 20e bataillon de chasseurs va camper à Kœnigsmaker, où il restera jusqu'au 27 du même mois.

A quatre heures du matin, le 2e bataillon de chasseurs et le 33e de ligne quittent Thionville, pour se rendre à Kédange. Les chasseurs à pied, qui font tête de colonne et sont éclairés par un escadron du 3e dragons, arrivent à huit heures du matin au but de leur étape, s'établissent sur une colline qui domine le village à l'Est, et se placent en bataille, face à la route de Thionville à Sarrelouis, par Bouzonville.

Le commandant Le Tanneur détache sa première compagnie (capitaine Cornu) en grand'garde sur cette route; la 2e compagnie (capitaine Morin) dans la direction de Hemplick. Le 3e dragons occupe Kédange où le 33e de ligne s'installe également à midi, après un premier campement de deux heures, à un kilomètre en avant de ce village.

— Le *24 juillet*, le 2e bataillon de chasseurs quitte sa position au-dessus de Kédange, à quatre heures du matin, et arrive à sept heures à Meuskirch : le bataillon campe seul en bataille, sur un petit plateau qui commande le village à l'Ouest; il a sa droite appuyée au village et fait face au Nord; la 3e compagnie (lieutenant Martin) est de grand'garde dans le village; elle détache un poste qui garde le pont de Monneren sur un affluent de la Nied, parallèle à la frontière.

Vers trois heures de l'après-midi, il y a une fausse alerte causée par des gens paraissant descendre furtivement des collines, qui sont à l'Est ; le bataillon prend les armes en silence, et les 4e et 5e compagnies font une reconnaissance dans cette direction; elles rentrent sans avoir rien découvert.

— Le 33e de ligne quitte aussi, ce matin-là, Kédange. Le 2e bataillon part le premier à six heures, campe à neuf heures en arrière de Frestroff, y reste trois heures, se dirige sur Bouzonville et vient s'établir en avant de cette localité et à gauche de la route de Sarrelouis.

Le 1er bataillon est parti ensuite sur Kédange, vers neuf heures, et va remplacer le 2e bataillon à Frestroff, après avoir établi momentanément ses tentes à mi-route. Ce 1er bataillon

prend position en arrière de Frestroff, dans l'angle formé par les routes de Sarrelouis et de Metz.

Le 3e bataillon se met en route le dernier, à midi, et vient remplacer le 1er bataillon dans son premier campement.

— Le 3e dragons a également quitté Kédange à cinq heures, et est arrivé à Chémery à huit heures.

Le 1er escadron est dirigé sur Bouzonville pour accompagner le général Pajol, commandant la 1re brigade de la 3e division, dans la nuit du 24 au 25, et l'escadron fait partie d'une reconnaissance commandée par le colonel Bouneton du 33e de ligne.

— Ces troupes sont remplacées le même jour à Kédange par le 54e de ligne, qui est parti à quatre heures du matin de Thionville, avec le général Berger, commandant la 2e brigade de la 3e division dont ce régiment fait partie.

— Dans la journée, le général Pradier passe en revue sa brigade (2e de la 2e division : 64e et 98e de ligne) sur les glacis de Thionville.

— Le 25 *juillet*, à onze heures du matin, le 2e bataillon de chasseurs quitte Meuskirch et arrive à une heure de l'après-midi à Frestroff. Là, il rejoint le 1er bataillon du 33e de ligne, passe la Nied avec lui, et les deux corps vont camper sur le plateau, à droite de Bouzonville, où ils rejoignent le 2e bataillon de ce régiment.

Le 3e dragons a également suivi le mouvement de l'infanterie : parti à midi de Chémery, il arrive à deux heures et demie du soir à Frestroff.

— La 12e batterie (mitrailleuses), capitaine Bottard, du 15e d'artillerie, qui, avec les 5e et 9e batteries du même régiment, doit former l'artillerie de combat de la 1re division, sous les ordres du lieutenant-colonel de Narp, arrive à Thionville le 25 juillet.

Le même jour, les 5e, 6e et 7e batteries du 1er d'artillerie (capitaines de Saint-Germain, Erb et Prunot), qui forment les batteries de combat de la 2e division, sous le commandement du lieutenant colonel de Larminat et du chef d'escadrons Vigier, arrivent à peu près complètes à Thionville et vont camper en dehors des portes, sur le champ de Foire.

Le général Lafaille, commandant l'artillerie à Metz, a été désigné pour exercer le commandement sur toute l'artillerie du 4e corps.

Cette composition de batteries divisionnaires, prises toutes dans le même régiment, présente de grands avantages. Officiers et hommes se connaissent, savent la confiance qu'ils peu-

vent avoir les uns dans les autres, et sont plus empressés à se porter secours en cas de besoin.

D'après les ordres ministériels, la 5e batterie est armée de canons à balles (mitrailleuses), les 6e et 7e batteries de canons de 4 rayé de campagne.

— Le *26 juillet*, au matin, bien qu'ils n'aient encore ni voitures de transport ni cantines d'ambulances, les 6e et 57e de ligne se mettent en route par la rive droite de la Moselle, et vont camper le même jour sur des hauteurs en avant du village de Kœnigsmaker, appuyés par la section Mounier de la batterie Erb (6e du 1er d'artillerie). On annonce que l'ennemi a passé la frontière à Sierck ; mais cette nouvelle est promptement reconnue fausse.

— Le 2e bataillon de chasseurs exécute une reconnaissance en passant par Rémetfange et Tromborn ; il rentre au camp à neuf heures du matin, en passant par Alzing : la 5e compagnie relève la compagnie de grand'garde au même endroit.

— Au point du jour, les 2e et 3e bataillons du 54e ont quitté Kédange et traversé Dolstein et Chémery, laissant en avant de ce dernier village le 1er bataillon de leur régiment, qui y est campé depuis la veille. Ces deux bataillons vont à six kilomètres de là, dresser leurs tentes au-dessus de Frestroff.

— Le *27 juillet*, la brigade de cavalerie légère du 4e corps (général de Montaigu, 2e et 7e hussards), qui est restée à Thionville, reçoit à trois heures du matin son ordre de départ.

Toujours la même chaleur. Le lever du jour est comme un coucher de soleil après une journée orageuse. Pas une goutte de rosée. L'air brûlant et lourd. Le mouvement du camp soulève des nuages de poussière.

Les tentes sont abattues, les chevaux sont chargés, les voitures attelées.

Les hommes montent à cheval. Les rangs se forment. L'appel est fait et rendu. Les trompettes sonnent la marche ! Les hussards sont pleins d'entrain et de bonne humeur. Tous demandaient à marcher. Ils marchent. Ils sont contents.

Voilà la brigade sur la grande route, à rangs ouverts. On entend, à la queue de la colonne, les jurons du vaguemestre, les imprécations des hommes à pied et des conducteurs, qui ne peuvent tirer des terres labourées leurs voitures surchargées.

On se dirige vers la frontière. A l'entrée de chaque village, les chanteurs entonnent quelques refrains du soldat. Les paysans sont aux fenêtres et regardent passer les dolmant

marrons et verts. Les enfants, avec de grands cris de joie, font cortège aux troupiers.

Bientôt, les deux régiments se séparent.

Le 7e hussards prend la route de Kédange, et va bivouaquer à ce village, où il arrive à deux heures de l'après-midi. Un peloton du 3e dragons, commandé par le lieutenant Serre, et faisant le service de la poste, occupait, depuis le 23 juillet, ce village où, avant son arrivée, quelques cavaliers ennemis avaient été signalés, mais n'avaient pas reparu.

De son côté, le 2e hussards, qui a été chargé d'éclairer la division de Cissey, prend la route de Sierck, et va faire la grand'halte au village de Kœnigsmaker, où il rallie le 20e bataillon de chasseurs et le 6e de ligne appartenant à cette division qui se concentre à Sierck.

Après un repos de deux heures, le 2e hussards reprend sa marche, précédant les deux troupes d'infanterie.

Le temps devient de plus en plus lourd... L'orage éclate. Torrents de pluie. En une minute on est transpercé... La sonnerie « Déroulez les manteaux ! » se fait entendre... Les hommes s'exécutent de mauvaise grâce. Ils aimeraient bien mieux continuer à être inondés, que d'avoir l'ennui de dérouler leurs manteaux...

Du sommet d'une côte, tout à coup, on aperçoit Sierck. Paysage charmant, même à travers cette pluie battante. Un grand coude de la Moselle dessine la frontière du Luxembourg et de la France. Au bord de la rivière s'étend une petite promenade, plantée de platanes et d'acacias en boule, déjà encombrée de voitures de l'intendance et de chariots de bagages. A l'extrémité campent deux escadrons de dragons... puis en pointe, le long de la Moselle, va bivouaquer le 20e bataillon de chasseurs à pied, qui, avec les 6e et 73e de ligne, sert d'avant-poste au 4e corps d'armée.

La pluie redouble... Apparaît le général de Cissey, accompagné du colonel de Place, son chef d'état-major, et du capitaine Garcin, son aide de camp.

Le 2e hussards s'installe le long de la Moselle... La bonne humeur du soldat persiste sous le déluge qui ne s'arrête pas un instant... Ah ! quelle friture de goujons !... C'est le cri général. Les chevaux sont à la corde. Les tentes sont dressées. Les amateurs de pêche courent aussitôt à la rivière.

Fantassins et cavaliers, de grandes gaules à la main, s'alignent sur le bord de l'eau. Plaisanteries, éclats de rire... Ça mord..., Ça ne mord pas...

La pluie cesse enfin. Le ciel se dégage... On regarde... On

s'oriente... Sur le côteau voisin passent et repassent des vedettes prussiennes, des uhlans. On les aperçoit distinctement. Ils considèrent à loisir et étudient avec soin la position de Sierck, puis repartent au galop, pour transmettre leurs observations jusqu'à Trêves et Sarrelouis.

Un escadron du 2e hussards est envoyé en grand'garde, un peloton en reconnaissance.

Cependant des chasseurs à pied du 20e bataillon traversent la Moselle ; ils ont appris que le tabac et les cigares coûtaient moins cher dans le Luxembourg qu'en France. Ils vont faire leur petite provision, malgré les plus sévères défenses des officiers, et, le lendemain, une note de M. de Bismarck, adressée directement à l'état-major général, dénonce la violation, par les troupes françaises, de la neutralité du Luxembourg.

Le peloton en reconnaissance revient à la nuit et signale des vedettes qui se sont repliées à son approche.

— Voici, du reste, la situation du 4e corps, le 27 juillet. La 1re division est déjà partie de Thionville, ainsi que la 1re brigade de la 3e division. Elles sont depuis deux jours échelonnées sur la frontière entre Sierck et Wadweistroff.

La 1re division, commandée par le général de Cissey, se compose du 20e bataillon de chasseurs, du 1er et du 6e de ligne formant la 1re brigade (général Brayer), et des 57e et 73e formant la 2e brigade (général de Goldberg).

La 2e division (général Grenier) se compose de la 1re brigade Véron de Bellecourt (5e bataillon de chasseurs; 13e et 43e de ligne) et de la 2e brigade Pradier (64e et 98e de ligne).

La 3e division, commandée par le général de Lorencez, se compose du 2e bataillon de chasseurs, du 15e et du 33e de ligne (1re brigade, général Pajol), du 54e et du 65e (2e brigade, général Berger).

Le 4e corps possède une division de cavalerie, commandée par le général Legrand : brigade de Montaigu, 2e et 7e hussards; brigade de Gondrecourt, 3e et 11e dragons.

Les troupes n'ont pu trouver à aucun prix, à Thionville, de voitures pour leurs bagages. La 2e division, ainsi que la brigade Pajol (1er de la 3e division), attendent, pour se mettre en route, que ces équipages soient arrivés de Verdun; mais le chemin de fer ne parvient pas à transporter en temps utile tout le matériel nécessaire à la mobilisation.

Aussi, le 27, le général de Ladmirault prescrit aux corps qui ne sont pas pourvus de moyens de transports, d'acheter immédiatement des chariots dans les fermes des environs, car le départ est fixé au lendemain.

CHAPITRE XXII

Sierck-Bouzonville.

Reconnaissance du 2e hussards en Allemagne. — Le départ de Sierck. — A la frontière. — Le douanier prussien. — La barrière. — A Perl. — Destruction du télégraphe. — Placidité des habitants allemands. — Le vol des oiseaux. — La marche en pays ennemi. — A Borg. — Le retour. — Mouvements du 28 juillet. — A Kédange et à Colmen. — Alerte. — Marche sur Waldweistroff. — Mouvements du 29 juillet. — Marche dans les forêts. — Les feux ennemis. — Escarmouche de cavalerie. — Mouvements du 29, du 30 et du 31 juillet. — La messe militaire à Waldweistroff. — L'orage. — A Bouzonville. — Mouvements du 1er août. — Engagement du 57e de ligne à Flistroff. — Le 2 août. — Reconnaissance offensive de la division de Lorencez sur Sarrelouis. — Marche en avant. — Le poteau aux armes de Prusse est renversé. — La grand'halte à Felsberg. — Le retour. — Le 3 août. — Engagement des hussards du 7e avec les uhlans. — Le 4 août. — A Kirchnaümen. — Réunion de la division Legrand. — Le 5 août. — Au plateau de Téterschen. — Les éclaireurs. — L'alerte de sept heures du soir. — Les troupes prennent position. — Retour au camp. — L'orage de la nuit du 5 août. — Le 6 août. — Marche de la division Grenier. — Marche à travers les bois. — L'infanterie embourbée. — Les houzards prussiens évacuent Ham. — Les uhlans. — A Porcelette. — Alerte ! — La brigade Pradier fait volte-face. — Le 98e de ligne en avant. — Gaieté des soldats. — A Boucheporn. — Le général Grenier rejoint sa division. — La canonnade de Spickeren. — Fumées de la bataille. — Pas d'ordres. — Le 43e de ligne est envoyé à Saint-Avold. — Marche de la division de Lorencez.

— *28 juillet. Division de Cissey.* — A deux heures du matin, trois escadrons du 2e hussards montent à cheval sans bruit. Il fait nuit close. On dit qu'on va marcher en avant, entrer en Allemagne... Aux trois escadrons se joignent deux bataillons

du 73e de ligne. Le colonel Carrelet du 2e hussards commande cette reconnaissance.

Dirigée par le capitaine d'état-major Garcin, aide de camp du général de Cissey, la petite colonne traverse le village de Sierck... Des bourgeois effarés se précipitent au-devant des officiers, les implorent, les supplient : « Épargnez nos voisins, disent-ils; ce sont nos amis, nos frères... Mon gendre sert dans la landhwer... Ma fille est mariée à Trêves, avec un officier d'administration prussien... Ayez pitié d'eux, etc., etc. ».

La colonne sort du village. Voici la frontière, et, en travers de la route, la barrière prussienne noire et blanche. Le maréchal des logis de l'avant-garde part au galop et franchit rondement la barrière. Un hussard veut le suivre, enlève son cheval; mais, en arrivant devant l'obstacle, l'animal s'arrête tout court, refuse, se dérobe.

Le douanier prussien, qui est resté à son poste, se précipite alors... Il parle très bien français, est fort aimable, souriant, empressé :

« Attendez, s'écrie-t-il, attendez, je vais ouvrir. » Il fait glisser la barrière. L'Allemagne est devant les hussards du 2e régiment. Ils y entrent.

Cinq heures du matin. Perl, petit village allemand. La population est stupéfaite. Des portes s'entr'ouvrent. Des têtes effarées se montrent, en voyant les dolmans marrons à tresses blanches de nos hussards... On envoie un officier s'emparer du télégraphe ; l'employé répond qu'il a expédié les appareils à Trêves... Ils sont très probablement cachés dans la cave; mais on accepte naïvement l'explication.

Des hussards, à coups de sabre, brisent les fils du télégraphe. Les habitants les regardent faire, tout en fumant tranquillement leurs longues pipes à fourneau de porcelaine... De l'étonnement, de la curiosité... Pas de colère...

Si nous avions été victorieux, nos hussards se seraient promenés en Allemagne aussi tranquillement que les uhlans se sont promenés en France, plus tranquillement même. . L'Allemand au fond est humble, facile à vivre et docile devant la force. La victoire l'a rendu arrogant, brutal et cruel. La défaite l'aurait trouvé plat et soumis.

Laissant les deux bataillons du 73e occuper momentanément Perl, les trois escadrons de hussards s'apprêtent à pousser devant eux sur la route de Trêves.

On est en pays ennemi. Dispositions pour la marche. On envoit des éclaireurs et des flanqueurs. Coups de feu échangés avec des uhlans, qui se montrent et se replient rapidement.

Le terrain devient difficile et boisé. Hésitation du colonel Carrelet. On s'approche, on le questionne :

« Nous sommes très *en l'air*, répondit-il. Il y a un ravin sur la droite, et peut-être du monde dans ce ravin. Le bois est-il occupé ? »

On se met à étudier le vol des oiseaux ; c'est l'observation la plus simple et l'indice le plus sûr. Si, en effet, il y a des mouvements de troupes dans un bois, tous les oiseaux effarés déménagent, se sauvent, volent éperdus au-dessus des arbres, en jetant de grands cris. Rien : on ne voit rien, on n'entend rien. On peut entrer ; on entre. Le plus grand calme et le plus grand silence dans ces bois. La colonne continue sa marche régulière et méthodique.

On arrive en vue de Borg. On fait fouiller le village par un peloton. Des cavaliers dispersés en tirailleurs et marchant sur une ligne circulaire, à grands intervalles, s'approchent du village, l'enveloppent, puis les plus avancés se jettent au galop dans le village et le parcourent dans tout les sens.

Absolument la même manœuvre tant admirée chez nos vainqueurs. Nos hussards l'auraient exécutée, encore plus hardiment que les uhlans, s'ils avaient précédé en Allemagne une armée française victorieuse.

On ne trouve rien dans le village. L'ennemi a passé la nuit à Borg, mais il s'est retiré au petit jour, dans la direction de Trêves.

Retour à Sierck par une route différente. Ce n'était qu'une reconnaissance. Mauvaise humeur des soldats. « Pourquoi ne pas rester en Allemagne ? Ce n'était pas la peine de venir pour s'en aller si vite que ça, etc., etc... »

Aux abords d'un village, la colonne s'arrête : un quart d'heure de halte. Les chevaux mangent avidement l'avoine sur pied. On les laisse faire. C'est de l'avoine ennemie. Les habitants du village, avec beaucoup d'empressement, accourent et vendent aux hussards, le plus cher possible, force canards et force poulets. On paie le tout en bon argent, qui est accepté avec la plus vive satisfaction.

Nos armées auraient très bien trouvé à vivre en Allemagne. Peut-être, seulement, n'auraient-elles pas fait preuve du génie allemand, dans l'application administrative du système des réquisitions. Elles auraient laissé beaucoup d'argent français en Allemagne, et auraient eu une certaine façon chevaleresque de comprendre et de faire la guerre ; chevaleresque et, partant, très sotte en présence d'un tel ennemi.

Rentrée au bivouac de Sierck. — Temps superbe. — Il est

onze heures du matin. Il fait une chaleur extrême. Dans la journée, le 2e hussards est vivement complimenté pour les résultats de ses opérations, par une dépêche télégraphique du général de Ladmirault.

Vers deux heures, le 6e de ligne, l'arme à volonté, traverse Sierck et va s'établir sur les hauteurs de Rustroff, à peu de distance de la frontière allemande.

— *Division Grenier.* — Dans l'après-midi, cette division (à l'exception du 64e de ligne) quitte Thionville avec ses trois batteries divisionnaires, la 10e compagnie du 2e du génie, et prend la route de Sarrelouis, au moment où vient d'éclater un violent orage. Elle va camper à Kédange, et y perd toute la journée du lendemain, parce que, les voitures régimentaires étant arrivées à Thionville, peu de temps après le départ de la division, les corps reçoivent l'ordre de les envoyer chercher, en ramenant, par la même occasion, les chariots achetés aux cultivateurs des environs.

Vers quatre heures du soir, le 1er bataillon du 64e part à son tour de Thionville; mais, surpris par la nuit, il s'arrête à Kœnigsmaker, à neuf heures du soir et établit son campement sur la lisière Nord du village.

— *Division de Lorencez.* — Le 28 juillet au matin, le 15e de ligne part de Thionville, escortant les trois batteries divisionnaires de la 3e division : 8e, 9e et 10e batteries du 1er régiment, capitaine Guérin, Baritot et Desveaux, sous les ordres du lieutenant-colonel Legardeur et du chef d'escadrons Legrand. La 8e batterie est armée de canons à balles et les deux autres de canons de 4 rayé. Cette colonne, qui a rallié le 3e dragons à Frestroff, arrive à neuf heures du matin à Kédange.

Le 2e bataillon de chasseurs s'est porté sur Frestroff où il établit son campement, à huit heures du matin.

Quant au 33e de ligne, il quitte Bouzonville à quatre heures du soir et se dirige sur Colmen, où il fait halte vers neuf heures du soir et dresse ses tentes sur les collines, qui se trouvent à l'Est du village.

— Le général de Lorencez a surveillé, avec soin, le mouvement de sa 1re brigade, escorté par le 1er peloton du 1er escadron du 7e hussards, commandé par le lieutenant en premier Lécuyer.

Du reste, ce régiment, à la date du 28 juillet, est mis au service de la division de Lorencez, quitte Kédange à trois heures du matin où il laisse un peloton du 2e escadron, commandé par le sous-lieutenant Pechiné pour relever le peloton du 3e dragons employé au service de la poste et arrive, vers

dix heures du matin, à Colmen, village situé à un kilomètre environ de la frontière, où il précède le 33e de ligne.

Au moment où le 7e hussards débouche sur le village et va établir son campement, il reçoit l'ordre de partir en reconnaissance.

D'après un avis émané, dit-on, du maire de Waldweistroff, un régiment de cavalerie allemande s'apprête à envahir le territoire français et traverser ce village, situé à l'extrême limite de la frontière. Un bataillon du 65e de ligne (2e brigade de la 3e division) part aussitôt sans sacs, en colonne légère, et se porte directement à la rencontre présumée de l'ennemi, pendant qu'une batterie d'artillerie et les quatre escadrons du 7e hussards tourneront cette cavalerie par son flanc gauche.

Après une marche de six kilomètres, la colonne de cavalerie et d'artillerie fait sa jonction avec le bataillon du 65e, au village de Halstroff, sans avoir rencontré aucun éclaireur ennemi. Les paysans de ce village affirment avoir vu quotidiennement, depuis une semaine environ, un groupe de douze hussards commandés par un *Beritt* (sous-officier), qui parcourent les routes et les chemins environnants et recueillent des renseignements sur l'armée française.

Le bataillon du 65e de ligne et deux pelotons du 7e hussards (1re division du 2e escadron), sous le commandement des sous-lieutenants Gervais et Larbalétrier, restent au village de Halstroff, à la disposition du général Berger, commandant la 2e brigade de la 3e division d'infanterie.

— *29 juillet.* — Une concentration de toute l'armée française s'opère, non pas sur un point, mais sur toute la frontière allemande, depuis Bâle jusqu'à Sierck, ayant à peu près un front de quarante lieues à garder.

— La *division de Cissey*, à laquelle le 2e hussards reste attaché, est complétée par l'arrivée de sa première brigade (1er et 6e de ligne, général Brayer), et rejointe par la 1re batterie du 15e d'artillerie attachée à cette brigade.

Le 20e bataillon de chasseurs part de Sierck, et se porte jusqu'au lieu dit : « le grand pont », à la bifurcation des routes de Trêves et de Waldweistroff. Les 1re et 6e compagnies sont détachées en observation sur la rive gauche de la Moselle.

Le bataillon fournit des petits postes sur les crêtes, d'où l'on voit quelques vedettes de cavalerie allemande sur les hauteurs opposées. Un détachement d'infanterie ennemie occupe une vigne, près de la maison de douane prussienne. Aucun coup de feu n'est échangé. Le beau temps est revenu.

— *Division Grenier.* — Le 64e de ligne quitte Kœnigsmaker,

et se dirige dans différentes directions. Le 2e bataillon se met en marche à cinq heures du matin, se dirigeant vers le Sud-Est, il s'arrête à Kédange. Le 3e bataillon, à son tour, quitte Thionville, ce jour-là, à trois heures du soir, muni de huit jours de vivres; il lève le camp par une pluie torrentielle et rallie, à Kédange, le 1er bataillon venu de Kœnigsmaker. Les deux bataillons, en tête desquels marche le général Pradier, commandant la 2e brigade de la 2e division, dont le 64e fait partie, arrivent à une heure avancée, à environ trois kilomètres de Kédange et bivouaquent dans la boue, sans pouvoir faire la soupe, ni le café, à cause de l'éloignement de l'eau.

— *Division de Lorencez.* — Les 5e, 6e et 2e compagnies du 2e bataillon de chasseurs partent en reconnaissance de Filstroff, à cinq heures du matin, sous les ordres du commandant Le Tanneur, et passent la Nied à ce village. Cette colonne, aux uniformes sombres, traverse une forêt où elle trouve des traces de feux allumés par l'ennemi et fumant encore, gagne un plateau dominant Hiemeng, laisse cette localité à droite et celle de Cuersding à gauche, ainsi que les crêtes qui bordent un affluent de la Nied. Cet affluent coule en Prusse, dans une vallée profonde.

La reconnaissance arrive ensuite à Cuersding, où elle retraverse la Nied, passe par Reimeldorff et rentre à son campement sans avoir vu l'ennemi.

En même temps, le détachement du 7e hussards laissé à Halstroff, a fourni un peloton de reconnaissance, commandé par le sous-lieutenant Larbalétrier. La mission de cette petite troupe de cavalerie est de fouiller Waldweistroff.

A mi-chemin de ce village, les hussards aperçoivent une douzaine de houzards prussiens, à l'uniforme écarlate, qui se replient à leur approche. Quelques coups de feu sont échangés. La portée de la carabine chassepot de nos cavaliers étant plus grande, tandis que les balles ennemies viennent mourir inoffensives aux pieds des chevaux des hussards du 2e régiment; un houzard allemand est atteint grièvement et tombe, mais il reste entre les mains des siens, attaché qu'il est à sa selle par de fortes courroies.

Cette rencontre a motivé le premier acte d'hostilité, commis par les troupes du 4e corps (division de Lorencez).

Signalée aussitôt à Colmen, au quartier général de la 3e division du 4e corps, cette dernière reconnaissance en fait ordonner aussitôt une seconde, composée d'un bataillon d'infanterie et de deux escadrons (5e et 6e) du 7e hussards, ayant pour objectif le même village de Waldweistroff.

L'ennemi reste invisible ; mais il résulte des renseignements pris, que ces alertes sont causées par le même groupe d'une douzaine de houzards prussiens, signalé depuis quelques jours, comme faisant des pointes hardies, mais se repliant à l'approche de tout corps de troupes françaises.

La colonne, partie de Colmen, y rentre après une marche de douze kilomètres, aussi infructueuse que celle du matin. Le détachement du 7e hussards, laissé à Halstroff, rejoint Colmen à sept heures du soir. Il est relevé par la 2e division du même escadron, commandée par le capitaine Paurou, ayant sous ses ordres le lieutenant Bassac, et le sous-lieutenant Fagot.

— Le même jour, le 15e de ligne se porte de Kédange sur Colmen, et le 3e dragons, partant de cette première localité à cinq heures du matin, revient à Thionville, quatre heures après, soit neuf heures.

— *30 juillet.* — *La division de Cissey* reste au repos ce jour-là et n'opère aucun mouvement.

— *Division Grenier.* — Le camp de Kédange est levé à midi. La brigade de Bellecourt, après avoir parcouru une douzaine de kilomètres, arrive au village de Lacroix où l'état-major et le 1er bataillon du 13e de ligne passent la nuit. Les 2e et 3e bataillons vont s'établir à trois kilomètres sur la gauche au village de Lammersfeld.

Quant au 43e de ligne, il va s'établir à Momeren avec l'artillerie divisionnaire et la 10e compagnie du 2e du génie.

Le 5e bataillon de chasseurs est poussé en grand'garde jusqu'à Waldweistroff, où ses petits postes donnent la main à ceux de la division de Lorencez.

De son côté, la brigade Pradier (64e et 98e de ligne) s'est mise en route à six heures du matin, et a été rejointe au moment de son départ, par le 2e bataillon du 64e de ligne resté à Kédange. Elle va établir son bivouac en avant sur la route de Sarrelouis.

— *Division de Lorencez.* — Le 23e de ligne part de Colmen à dix heures du matin, précédé par le 15e de ligne, traverse Bouzonville, et arrive à Coume à six heures du soir.

Le 6e escadron, capitaine Salaignac, du 7e hussards, est mis à la disposition, ce jour-là, du colonel du 33e de ligne, pour effectuer une reconnaissance, avec un bataillon de son régiment, sur le village prussien de Niedaltorf. La colonne traverse ce village et aperçoit, au delà, quelques uhlans à une assez grande distance. Nos hussards les poursuivent vivement, mais sans pouvoir les atteindre. Il résulte des renseignemts

recueillis, qu'un corps ennemi, de dix à douze mille hommes environ, doit être concentré à une faible distance de Niedaltorf. Le peloton laissé à Kédange, pour le service de la poste, rejoint le régiment à son nouveau campement.

Dans l'après-midi du même jour, le 1er bataillon du 54e pousse une reconnaissance du côté de Halstroff, et le 3e vers Waldweistroff; l'ennemi, que quelques habitants et plusieurs gardes champêtres ont signalé, n'est aperçu nulle part.

— Le *30 juillet* au matin, quatre des six batteries de la réserve du 3e corps, les 11e et 12e du 1er régiment (12 rayé) et les 5e et 6e du 17e régiment (4 rayé), capitaines de Cahoux et Albenque, chef d'escadrons Pouilleux, partent de Thionville et vont camper à Kédange.

Les deux dernières batteries de cette réserve, les 6e et 9e (4 rayé) du 8e régiment, capitaines Maringer et Masson, qui viennent par étapes de La Fère, arrivent seulement ce jour-là à Thionville.

— *31 juillet.* — Ce jour-là, le général de Ladmirault porte le quartier général du 4e corps à Boulay, et ses trois divisions sont établies : la 1re (de Cissey) à Bouzonville, où elle couvre la gauche de l'armée, et les deux autres (Grenier et de Lorencez) à Boulay, à Coume et à Téterschen.

— *Division de Cissey.* — Le 20e bataillon de chasseurs reste campé à Apach.

Le 1er de ligne se réunit pour se diriger sur Waldweistroff, d'où les 2e et 3e bataillons sont envoyés au village de la Croix.

Le 6e de ligne au matin abandonne la position des hauteurs de Rustroff et, par un mouvement à droite, parallèlement à la frontière, vient camper au village de Lanmesfeld, sur la route de Bouzonville.

Le 57e de ligne est à Flestroff et le 73e à Halstroff. Tous ces mouvements de la division de Cissey ont été couverts par le 2e hussards, qui, dans ce but, est parti de Sierck à deux heures de l'après-midi.

— *Division Grenier.* — Le dimanche 31 juillet, le 5e bataillon de chasseurs, après une messe militaire célébrée à l'intention du bataillon, par le digne curé de Waldweistroff, quitte ce village et va rejoindre, à la Croix, la 1re brigade de la 2e division qui s'apprête à partir, avec les trois batteries de combat, pour Bouzonville, où se trouvent déjà de nombreux régiments du 4e corps.

On fait lire aux troupes, pendant une des haltes, la proclamation du 28 juillet, dans laquelle l'Empereur, comprenant

toute la gravité de la situation, dit à l'armée que la guerre sera longue et pénible. Pénible, tout le monde en est bien convaincu ; longue, personne ne veut l'admettre ; la courte durée des guerres de 1859 et de 1866, ayant fait naître cette idée qu'une campagne, entreprise avec de pareilles masses d'hommes, ne peut pas durer plusieurs mois.

Après une étape de quinze kilomètres, et en arrivant à Bouzonville, vers deux heures, la colonne essuie un nouvel orage, aussi violent que celui du 28 juillet. A peine le 5e bataillon de chasseurs a-t-il dressé ses tentes dans une prairie voisine de la Nied, qu'on lui apporte l'ordre de les abattre et de prendre les armes. On prétend que des éclaireurs prussiens viennent de se montrer de l'autre côté de la Nied, sur le plateau qui s'étend à l'Est de Bouzonville.

Les chasseurs traversent rapidement la rivière et gagnent ce plateau qu'ils explorent sans rien voir. La reconnaissance achevée, on fait camper ce bataillon, ainsi que le 13e de ligne, derrière un retranchement construit, quelques jours auparavant, par un des régiments de la division de Lorencez.

Ce même jour, les deux premiers bataillons du 98e de ligne partent de Thionville, à quatre heures de l'après-midi, et arrivent vers neuf heures du soir entre Kédange et Dalstein, où ils bivouaquent sur un terrain délayé par la pluie de l'orage qui a eu lieu dans la journée.

— *Division de Lorencez.* — Il est ordonné à toute la division de lever le bivouac de Colmen et de se porter : la 1re brigade à Coume et la 2e à Téterschen. Le 7e hussards, qui marche avec cette division, doit appuyer sur la droite et camper à Filstroff.

La distance à franchir n'est que de douze kilomètres, mais toutes les troupes du 4e corps d'armée, opérant leur mouvement sur la même route, il en résulte que, parties à dix heures du matin, les régiments n'arrivent à leur bivouac que vers quatre heures du soir.

Dans son nouveau campement de Filstroff, le 7e hussards se trouve complètement isolé, à un kilomètre à peine de la frontière et à proximité d'un corps ennemi, qui surveille tous les mouvements de notre armée. La plus active vigilance est prescrite au peloton du lieutenant Devolz, qui est envoyé en grand'garde.

Pendant la nuit, un bataillon du 57e, qui vient d'arriver à Filstroff, se met aussitôt à la disposition du colonel Chaussée du 7e hussards, pour le soutenir en cas d'attaque.

Ce régiment de hussards, ce même jour, passe à la division de

Cissey, qui évacue Sierck, en appuyant sur sa droite et prend la place de la division de Lorencez, partie pour Bouzonville.

Le 31 juillet, le 5e escadron du 7e hussards, ainsi qu'un escadron du 2e hussards, évacuent Thionville à cinq heures du matin sous les ordres du général de Montaigu. Il en est de même de la brigade de dragons (3e et 11e régiments) commandée par le général de Gondrecourt. Cette colonne va camper à Hombourg vers onze heures du matin, où, trois heures après son arrivée, elle est assaillie par le violent orage dont nous venons de parler.

— Les 11e et 12e batteries du 1er d'artillerie, ainsi que les 5e et 6e batteries du 17e, de la réserve du 4e corps, partent, ce jour-là, de Kédange, à huit heures du matin, et arrivent à Boulay, vers deux heures de l'après-midi.

— Le *1er août*, toutes les troupes du 4e corps se dirigent vers la petite ville de Boulay, dans laquelle vient de s'installer le général de Ladmirault.

Boulay étant déjà fort encombré par les états-majors, par le matériel et le personnel des services administratifs, les troupes sont campées aux environs.

La cavalerie bivouaque en arrière de la ville, sur la route de Metz; l'infanterie campe en avant, la 2e division à gauche de la route de Sarrelouis, la 3e au village de Coume: la 1re division va à Bouzonville.

— *Division de Cissey.* — Afin d'obéir aux instructions du maréchal Bazaine, commandant du 3e corps, qui prend, dit-on, le commandement en chef de l'armée, le général de Ladmirault donne l'ordre à la division de Cissey de se porter dès l'aube sur Bouzonville, pour y remplacer la division de Lorencez, aussitôt après son départ.

La brigade de Goldberg campe dans le village; quant à la 1re brigade, elle va établir son bivouac sur un plateau, qui s'élève au-dessus de Bouzonville, à cheval sur la route de Sarrelouis.

Les Prussiens sont signalés aux environs. Le 2e hussards, qui forme la cavalerie divisionnaire du général de Cissey, passe la Nied et repousse les éclaireurs ennemis, après avoir refoulé, sur Sarrelouis, quelques uhlans qui s'enfuient après avoir tiré sur nos vedettes.

— Le 3e bataillon du 57e de ligne, qui est resté campé en arrière de Filstroff, entend tout à coup, vers dix heures du matin, retentir une violente fusillade en avant de ce village.

C'est sa 2e compagnie, placée le matin même en grand'garde en remplacement du peloton du 7e hussards, qui vient d'être

attaquée par une reconnaissance ennemie, dont la force peut être évaluée à une compagnie d'infanterie et à un peloton de cavalerie.

Le 3e bataillon part aussitôt au pas de course, au secours de sa grand'garde. Au bruit de la fusillade, un instant fort vive, un bataillon du 73e campé sur la droite, un escadron du 2e hussards conduit par le général de Montaigu et le 7e hussards en entier, prennent les armes; mais la reconnaissance ennemie a déjà été vigoureusement repoussée, à l'aide du bataillon du 57e, laissant sur le terrain deux tués et cinq blessés, ainsi qu'un fusil, deux sabres et une lance, armes teintes de sang.

Le 5e escadron du 7e hussards a, le même jour, levé le camp de Hombourg, à quatre heures du matin, et se met en route pour Boulay, où il arrive à huit heures du matin. Il fait colonne avec les mêmes troupes que le jour précédent, sous le même commandement.

— La *division Grenier*, après une nuit sans alerte, quitte Bouzonville au matin et se dirige vers Boulay, où le 4e corps se concentre. La 1re brigade y arrive à midi et la seconde deux heures après.

Au milieu de la nuit, le général de Bellecourt fait appeler le commandant Carré du 5e bataillon de chasseurs, pour lui annoncer que son bataillon est mis, pour toute la journée du lendemain, à la disposition du général de Lorencez, chargé de faire une reconnaissance dans la direction de Sarrelouis.

— La *brigade de Lorencez* se concentre de son côté, au village de Coume.

L'artillerie de réserve arrive également à Boulay, ainsi que la brigade de dragons du général de Gondrecourt.

— *2 août. Division de Cissey.* — Le camp de Filstroff est levé à quatre heures du matin, par le 7e hussards et le 3e bataillon du 57e de ligne, avec ordre de se diriger sur Bouzonville, où la division de Cissey s'est réunie. Les deux troupes sont chargées de fouiller, sur leur route, le bois d'où est sortie l'attaque de la veille. Aucun incident ne signale cette reconnaissance.

L'arrivée à Bouzonville a lieu vers six heures du matin : les 1er et 2e escadrons du 7e hussards campent immédiatement, mais les 5e et 6e, après avoir déchargé leurs chevaux, sont conduits, par le commandant de Gaucourt, à l'avant-garde de la 1re brigade de la division de Cissey. Cette brigade, appuyée par la 5e batterie du 15e d'artillerie, capitaine Boniface, doit, sous la direction du général Brayer, opérer une reconnaissance sur la route de Sarrelouis. Elle pousse jusqu'au village de Leidwig, sur la frontière, où on aperçoit alors au loin,

par-ci, par-là, quelques vedettes ennemies, qui disparaissent à notre approche.

— La *division Grenier* reste, ce jour-là, au repos à Boulay.

—*Division de Lorencez.* — Dès quatre heures du matin, le 5e bataillon de chasseurs se met en marche de Boulay pour rallier la 1re brigade du 3e corps, général Pajol, qui occupe Coume et où il doit remplacer le 2e bataillon de l'arme, passé, pour cette journée, sous les ordres du général Berger.

Ce dernier bataillon a également quitté son campement, à cinq heures du matin, afin de rejoindre la brigade Berger, et va prendre position en bataille, face au Nord, sur le versant occidental d'un plateau aux flancs très escarpés, qui commande, au Nord-Ouest, la route de Metz à Sarrelouis par Boulay, et au Sud-Ouest, le village de Téterschen, autour duquel la 2e brigade est campée.

La 6e compagnie (capitaine Malboz) de ce bataillon prend la grand'garde au sommet du plateau, de façon à surveiller la route et à la garder.

Les troupes forment les faisceaux et attendent, pendant plusieurs heures, le signal que doit donner du côté de Forbach le canon du général Frossard.

Vers midi, son grondement se fait entendre dans le lointain ; la 2e brigade se met la première en marche, pour opérer sa reconnaissance offensive, dirigée par le général Berger.

Le 2e bataillon de chasseurs est tête de colonne, avec un escadron du 2e hussards : deux compagnies de ce bataillon sont déployées sur les deux côtés de la route, chacune d'elles a l'une de ses sections en tirailleurs et l'autre en flanqueurs. Des hussards, en fourrageurs, précèdent ces compagnies ; le reste du bataillon est formé en deux colonnes de demi-bataillon, qui marchent par demi-section, de chaque côté de la route. A la même hauteur s'avance une demi-batterie d'artillerie ; le reste de la colonne suit sur la chaussée, avec une batterie et demie du 1er régiment d'artillerie.

Le général de Lorencez est parti, peu de temps après la brigade Pajol, conduisant lui-même la brigade Berger, qui est éclairée par le 1er peloton du 5e escadron du 7e hussards, et appuyé par le 3e dragons en entier. Cette brigade descend la vallée d'un petit affluent de la Sarre, et traverse Hargarten, Falk, Bibling et Merten, où quelques cavaliers prussiens sont venus la veille en reconnaissance. La vaste forêt de la Houve, qui couvre les collines situées à la droite de nos troupes, permet à ces patrouilles de passer la frontière sans être signalées.

Arrivé au château de Merten, le général de Lorencez, ne

voulant pas engager sa batterie d'artillerie dans les mauvais chemins d'un pays accidenté et difficile, ne garde avec lui que son peloton de hussards, le 15e de ligne ainsi que la 1re compagnie du 5e bataillon de chasseurs, pour contourner les hauteurs boisées du Hesselderwald, pendant que l'artillerie, marchant sous l'escorte du 5e bataillon de chasseurs, du 33e de ligne et des dragons, gagne la route de Metz à Sarrelouis, en remontant par le village de Berweiler.

La brigade Berger et le 2e hussards ont, de leur côté, marché rapidement. La colonne dépasse Tromborn, et suit aussi, à partir de ce point, la grande route de Metz à Sarrelouis.

A quelques kilomètres de Tromborn, un bataillon du 54e et un autre du 65e sont placés, en observation, sur un mamelon qui domine la route ; le reste de la brigade continue sa marche par bataillons déployés : l'artillerie dans les intervalles, la cavalerie en avant et sur les flancs.

La marche, ainsi effectuée à travers des terrains labourés et ravinés, est très difficile ; mais les soldats sont pleins d'entrain, ils espèrent rencontrer l'ennemi.

Les plaines, les bois, les ravins sont fouillés avec soin par nos infatigables hussards du 2e régiment.

On entend toujours le canon dans le lointain ; mais, à part quelques éclaireurs, nulle part l'ennemi n'est signaé en force.

Willing, dernier village français et la frontière elle-même sont bientôt dépassés. Le poteau aux armes de Prusse, qui indique l'entrée du territoire ennemi, est renversé à coups de crosse par les petits « vitriers » du 2e bataillon. La brigade Berger s'avance encore pendant trois kilomètres, jusqu'à peu de distance du village de Filsberg, et à six kilomètres seulement de Sarrelouis.

Il est midi : les troupes font halte, et attendent, pendant près de deux heures, formées en bataille ; le 2e bataillon de chasseurs est en réserve. Durant cette pause, de petits pelotons de hussards du 2e régiment continuent à reconnaître la route de Sarrelouis, ses abords et le village prussien à Ittersdorf, situé sur la gauche.

Plus tard, on apprit qu'avec un peu plus d'audace, la brigade Berger aurait pu, ce jour-là, s'emparer de Sarrelouis, dont la garnison tout entière, à l'exception d'une vingtaine d'artilleurs, s'était portée en avant pour soutenir Sarrebrück, attaqué par le général Frossard.

A la rentrée des pelotons d'éclaireurs du 2e hussards, la journée étant déjà avancée, le général Berger ordonne la

retraite, vers deux heures de l'après-midi. Elle s'exécute dans le même ordre que la marche en avant.

Après avoir parcouru leur itinéraire, sans avoir pu découvrir aucune force ennemie, les trois colonnes se réunissent vers cinq heures du soir, à l'endroit où la route de Metz à Sarrelouis entre en Prusse, puis les troupes s'acheminent vers leurs bivouacs. La brigade Pajol, qui suivait la brigade Berger, à peu de distance, s'arrête pour laisser passer celle-ci et forme l'arrière-garde.

Le 20e bataillon de chasseurs doit faire une marche de treize kilomètres pour regagner son camp, où il n'arrive qu'à la nuit, et le 2e bataillon de la même arme va aussi reprendre sa position de Coume.

Cette longue reconnaissance, faite par une des plus chaudes journées du mois d'août, avait fait ressortir l'entrain et l'énergie de nos soldats.

De son côté, le 3e dragons avait opéré une reconnaissance en avant de Coume, mais sans aucun résultat.

— *3 août.* — L'opération devant être recommencée sur une plus grande échelle, dans la journée du 4, il faut donner un jour de repos aux troupes, très fatiguées par cette marche forcée.

Le 5e escadron du 7e hussards est envoyé en reconnaissance dans la direction de Sarrelouis. Un peloton de uhlans, dont la présence lui est signalée dans un village prussien, prend la fuite à son arrivée. Un maréchal des logis de hussards vise et tire sur les Allemands en fuite, atteint le cheval de l'un d'eux et le blesse assez grièvement pour le renverser et le ramener au camp, sans avoir pu, toutefois, se saisir de l'homme qui le montait.

Ce jour-là, le 2e hussards revient à son campement de Bouzonville.

— Peu ou pas de mouvements dans les trois divisions d'infanterie. Les 2e et 3e bataillons du 98e partent de Bouzonville à huit heures du matin ; le 1er, à dix heures, de Brettenach, et à midi les trois bataillons réunis établissent leur bivouac près de Téterschen.

Le détachement du train d'artillerie, qui conduit les munitions de la réserve du corps d'armée, rejoint à Boulay le 3 août.

— *4 août.* — Sur la nouvelle que quarante mille Prussiens s'avancent de Trêves sur Thionville, on renonce à faire une nouvelle reconnaissance de Sarrelouis.

— La *division de Cissey*, au matin, occupe toujours Bouzon-

ville sur la gauche; toutefois le 6e de ligne et le 2e hussards quittent cette localité dans la matinée et reviennent sur leurs pas, dans la direction de Sierck que l'on dit menacé. Ayant appris en chemin la fausseté de cette nouvelle, ils s'arrêtent au bivouac de Kirchnaümen, y passent la nuit et rejoignent le lendemain la division. Le 5e escadron du 2e hussards a pointé jusqu'à Sierck, mais n'a pas rencontré d'ennemis.

En même temps, le 6e escadron du 7e hussards est envoyé à l'avant-garde d'une reconnaissance exécutée par deux bataillons du 57e de ligne, sous les ordres d'un chef de bataillon de ce régiment.

L'escadron de hussards arrive en vue du village prussien d'Iltersdorf, aperçoit quelques cavaliers ennemis et une petite troupe d'infanterie disséminée en tirailleurs, échange quelques coups de feu sans résultat et se replie sur l'infanterie, par ordre du commandant de la colonne.

Le 5e escadron du 7e hussards, un escadron du 2e hussards et la brigade de dragons, partis de Boulay à dix heures du matin, arrivent à une heure et demie de l'après-midi à Bouzonville, en passant par Téterschen et Coume et se réunissent au 4e corps d'armée.

Le général Legrand prend, pour la première fois, le commandement de sa division de cavalerie.

La division de Cissey reçoit, dans la soirée, l'ordre de se rapprocher de Sierck, dans la crainte d'une occupation du cours de la Moselle par l'ennemi. Cette division se met en marche, éclairée par quatre escadrons du 2e hussards ; mais elle reçoit contre-ordre pendant sa route et va camper au village de Téterschen, situé en arrière, à mi-chemin de Boulay.

— *Division Grenier.* — A dix heures du matin, cette division lève son camp et se dirige de nouveau sur Coume jusqu'à l'arrivée de la division Metman, du 3e corps. Après un repos de plus d'une heure, voyant apparaître l'avant-garde du général Metman, la division Grenier quitte Coume, et, appuyant sur la gauche, arrive dans la soirée à Brettenach, village distant de Bouzonville de trois à quatre kilomètres.

Là, elle est rejointe par un de ses régiments, le 64e de ligne, qui, parti le matin, à sept heures, de son bivouac, en avant de Boulay, est arrivé à neuf heures à Téterschen, a déposé ses shakos à la mairie, et, après s'est arrêté en avant du village, à droite de la route de Sarrelouis, sur un versant couronné par un bois taillis, pour y faire le café.

— *Division de Lorencez.* — A sept heures et demie du matin, cette division quitte Coume, le 2e bataillon de chasseurs for-

mant tête de colonne, et se dirige sur Bouzonville où elle établit son campement à midi.

Les six batteries de la réserve du 4e corps partent de Boulay, à dix heures du matin, et arrivent à Bouzonville, vers deux heures, où elles sont parquées sur les bords de la Nied.

— *5 Août.* — *Division de Cissey.* — La brigade Brayer avec le 2e hussards reviennent de Kirschnaümen, où ils ont été envoyés la veille, et rentrent à Bouzonville.

— *Division Grenier.* — Cette division revient, ce jour-là, au contraire, vers la droite, pour bivouaquer sur le plateau de Téterschen.

Pendant l'après-midi, le 5e bataillon de chasseurs à pied dépose, à la mairie de ce village, les instruments de sa fanfare, car on sent qu'il est absolument nécessaire de réduire les non-valeurs, pour augmenter le nombre des combattants.

Tous les habitants des villages voisins de la frontière parlent avec effroi des énormes colonnes en mouvement derrière la Sarre et la Nahe, et prétendent que nos soldats seront écrasés sous leur masse.

Afin d'obtenir des renseignements plus précis que ces on-dit, le 2e escadron du 7e hussards reçoit l'ordre de se réunir, sur la route de Sarrelouis, à un bataillon du 98e de ligne (brigade Pradier), appuyé d'une section d'artillerie, pour exécuter, sous les ordres du lieutenant-colonel de Kœnigsegg de ce régiment, une reconnaissance sur le village d'Iltersdorf.

Cette reconnaissance ne donne aucun résultat, le commandant de la colonne n'ayant pas reçu l'ordre de pénétrer dans ce village, où un parti ennemi était signalé. L'escadron rentre sans avoir vu l'ennemi, mais ayant acquis la certitude, d'après les renseignements obtenus, qu'un parti d'éclaireurs ennemis, appartenant à un corps d'armée considérable, était cantonné dans le village d'Iltersdorff.

Vers sept heures du soir, au moment où les soldats mangent la soupe, une alerte causée par l'apparition de quelques uhlans, près du village de Falk, fait prendre les armes à toute la division, qui va prendre rapidement ses positions de combat au dessous d'Hargarten, l'ennemi étant supposé déboucher de Tromborn. Les trois batteries de combat gravissent au galop les rues de Téterschen et vont se former en batterie près de l'infanterie.

On reste en position, jusqu'à neuf heures, attendant le retour de la cavalerie, descendue dans la vallée pour explorer les villages.

De gros nuages, qui ont couvert l'horizon, un peu avant le

coucher du soleil, sont sillonnés d'éclairs, de larges gouttes d'eau étoilent la poussière des routes.

Vers dix heures, au moment où les troupes reçoivent l'ordre de rentrer au camp, un violent orage éclate et une pluie torrentielle tombe pendant plusieurs heures. Après avoir erré quelque temps dans l'obscurité, nos pauvres troupiers parviennent, non sans peine, à retrouver leurs campements, dont le sol est devenu un cloaque fangeux.

— La *division de Lorencez* traverse Boulay, marche dans la direction de la route de Saint-Avold et campe à Hersdorf, où elle arrive à cinq heures du soir environ.

Les six batteries de la réserve du 3e corps partent de Bouzonville, à une heure de l'après-midi, et reviennent à Boulay, à cinq heures du soir, en compagnie de la brigade de dragons de Gondrecourt.

— *6 août.* — Tout le 4e corps d'armée évacue Bouzonville et revient sur Boulay. Une partie des troupes doit passer par Coume.

Le réveil est ordonné à trois heures du matin, sans sonneries : le départ commence à cinq heures.

— La *division de Cissey* lève son camp de Bouzonville; avant le départ, les troupes versent leurs shakos, leurs demi-couvertures et leurs guêtres de cuir à l'administration, qui les dépose à la mairie de cette localité.

A cinq heures du matin, la division, précédée par le 2e hussards, le 20e bataillon de chasseurs en tête de colonne, traverse Bouzonville et se dirige sur Téterschen, où elle campe dans l'après-midi. Le 73e de ligne ferme la marche de la division et s'arrête à Tromborn.

— La *division Grenier* s'apprête à lever son camp de Téterschen, vers quatre heures du matin, et a toutes les peines à se tirer du bourbier formé par l'orage de la veille au soir, pour faire les préparatifs de départ. On ne peut se mettre en route avant sept heures.

La division, marchant parallèlement à la frontière, prend la route de Saint-Avold. Le mauvais état des chemins amène dans la colonne un très grand allongement et des arrêts, dont le 64e, qui ferme la marche, souffre beaucoup.

On traverse Coume, puis Guerting. Au sortir de ce dernier village, un capitaine d'état-major remonte la colonne au galop, en prévenant de surveiller la gauche, où l'on signale l'ennemi.

La lisière du bois, où l'on croit que se cachent les Allemands, est à cinquante mètres à gauche et court à peu près

parallèlement à la route, qui est très étroite. A droite de la chaussée se trouve une prairie marécageuse, où s'embourbe une partie de l'infanterie de la brigade de Bellecourt, qui veut s'y engager.

La colonne sort enfin de ce passage dangereux et arrive à Ham-sous-Warsberg, au moment où un escadron de houzards prussiens en sort au galop.

Afin de donner le temps au convoi de prendre les devants, pour gravir la côte du Warsberg, la division se forme en bataille, en dehors de Ham, une section de la 6e batterie du 1er régiment d'artillerie à la gauche de la ligne. Les deux autres batteries (5e et 7e du 1er régiment) se placent en avant du chemin de Boucheporn, le reste de la 6e batterie en réserve, en arrière.

On aperçoit dans le fond d'une prairie, à quatre cents mètres environ, quelques uhlans qui sortent de la forêt, observent notre position et rentrent sous bois, pour en ressortir encore.

Le seul peloton de hussards, qui marche avec la division, ne peut aller reconnaître si c'est l'avant-garde d'une forte colonne, ou simplement quelques éclaireurs ennemis.

Du reste, un escadron de uhlans a, ce jour-là, surveillé notre marche. Déjà, au moment où l'avant-garde débouchait d'un chemin creux, en avant de Guerting, ces uhlans étaient à une si faible distance de notre tête de colonne, que nos soldats, trompés par tant d'audace, les ont pris pour une troupe de nos cavaliers, et n'ont reconnu leur méprise, qu'en les voyant s'éloigner au galop, pour se retirer hors de la portée des balles. Lorsque nos quelques hussards se sont alors avancés pour les attaquer, les uhlans se sont prudemment réfugiés dans les bois.

Après une demi-heure d'attente contre Ham, halte que les troupes ont employée à faire le café, et le convoi étant passé sans encombre, la division reprend sa marche et gravit à sa suite les pentes escarpées du Warsberg. Toutefois, la brigade Pradier (64e et 98e de ligne) reste en position avec la 6e batterie du 1er d'artillerie.

Rien de nouveau n'étant signalé, cette brigade, après trois heures d'attente, suit le mouvement de la division. Arrivée à Porcelette, village situé à deux kilomètres environ de Ham, un gendarme accourt, à bride abattue et prévient le général Pradier que l'ennemi vient d'entrer dans ce dernier village. On fait immédiatement déposer les sacs au 98e de ligne, et deux bataillons de ce régiment sont désignés pour revenir sur leurs pas.

Les fantassins partent au pas allongé, apprêtant gaiement leurs fusils; la batterie suit au trot. A peine ces troupes ont-elles fait un kilomètre, que le général Pradier est prévenu que l'ennemi vient d'abandonner Ham. Après un court repos, les deux bataillons rallient leur brigade qui, elle-même, reprend sa marche, à la suite de sa division.

Pendant ce temps, la brigade de Bellecourt est arrivée, vers trois heures, au village de Boucheporn, autour duquel elle dresse ses tentes. Depuis deux jours, les hommes n'ont pas reçu de viande ; on peut leur en distribuer, et, malgré l'heure avancée, ils font la soupe. Le général Grenier, qui a reçu le commandement de la division en remplacement du général Rose, attend ses nouvelles troupes dans ce village.

Boucheporn est situé sur un plateau très élevé, d'où la vue embrasse une grande partie du bassin de la Sarre. Du côté du Nord-Est, les forêts de Saint-Avold, de Zang et de Forbach couvrent une vaste étendue de terrains accidentés.

L'attention de nos soldats est bientôt attirée, de ce côté, par le bruit d'une canonnade, dont les coups précipités indiquent un engagement sérieux. En s'orientant avec une carte, il est facile de reconnaître que le combat se livre dans les environs de Forbach, dont, à vol d'oiseau, on est éloigné de six lieues.

La soirée étant magnifique, le calme de l'atmosphère facilite tellement la perception des sons, qu'on entend par moments le roulement de la fusillade, et l'on peut, avec l'aide d'une bonne lunette, distinguer les nuages de fumée qui s'élèvent du champ de bataille.

Jusqu'à six heures les troupes de la division Grenier restent dans une anxieuse attente, croyant à tout moment recevoir l'ordre de lever le camp pour marcher dans la direction du canon. Enfin le combat cesse, et tout rentre dans le calme et le silence.

Vers dix heures du soir, la brigade Pradier arrive à Boucheporn et installe son bivouac, à côté de celui de la brigade de Bellecourt. A ce moment, un des régiments de cette dernière brigade, le 43e de ligne, colonel de Viville, reçoit l'ordre de se rendre en toute hâte à Saint-Avold, où il est placé sous les ordres du général Decaen, commandant la 4e division du 3e corps. Ce régiment part aussitôt, les sacs des hommes placés sur des voitures de réquisition. La nuit se passe tranquillement.

— La *division de Lorencez* s'apprête à quitter Bouzonville. A trois heures du matin, le 5e escadron du 7e hussards, qui est définitivement attaché à cette division d'infanterie, pousse,

avec le 3e bataillon du 51e de ligne, une reconnaissance du côté de la frontière, et rentre bientôt au camp.

La division se met en marche à midi et se dirige sur Coume, au Sud-Est et à quatorze kilomètres de Bouzonville. Le 2e bataillon de chasseurs à pied part le premier, après avoir pris la tête de la colonne. Arrivé à Tromborn, le bataillon fait halte et occupe cette position, pour protéger la marche de flanc du 4e corps d'armée; puis, quand sa division est passée, il prend la queue de la colonne, et va camper à Coume, en arrière du 15e de ligne, faisant face à l'Est et sa droite appuyée au chemin, qui conduit de ce village à Hargarten.

Vers deux heures et demie, le 5e escadron du 7e hussards détache sa deuxième division, pour exécuter, avec la brigade Pajol, une reconnaissance sur Ham, où vient de passer la division Grenier. Le général de Ladmirault dirige cette opération. Le corps d'armée ennemi, que l'on suppose dans cette direction, reste invisible; mais ses éclaireurs se laissent voir un instant, font feu sur l'avant-garde française et disparaissent rapidement.

Le 7e hussards, pendant la marche du 4e corps, s'est placé en bataille à l'entrée de Bouzonville et sur le côté de la route à suivre, pour protéger la retraite et former l'arrière-garde.

Le régiment se met en marche, à son tour, vers dix heures du matin et arrive à Téterschen, village situé à dix kilomètres au Sud-Est de Bouzonville, où il établit son bivouac vers une heure et demie de l'après-midi.

De son côté, la brigade de dragons de Gondrecourt s'est portée en avant de Coume, à trois heures du soir, et rentre à Boulay vers huit heures.

CHAPITRE XXIII

La retraite du 4e corps.

Départ du camp de Téterschen. — Départ pour Boulay. — Les éclaireurs ennemis entrent à Téterschen. — Mauvais bivouac. — Disette d'eau. — Marche de la division Grenier sur Saint-Avold. — Arrivée de la garde. — Retraite des convois. — Halte sur le Kreutzberg. — Le 5e bataillon de chasseurs à Eberswiller. — Reconnaissance de la division de Forton. — Les Prussiens à Bening-Merlebach et à Sarreguemines. — Reconnaissance du 7e hussards. — 8 août. — Retraite précipitée du 4e corps de Boulay sur Metz. — Alerte à Eberswiller. — Fuite des habitants de Saint-Avold. — Halte à Longeville. — Les incendies. — La pluie. — Campement près la ferme de Plappecourt. — Dans la boue. — Souffrances des soldats. — Aux Étangs. — Marche de la division Legrand. — 9 août. — A Glattigny. — Un rayon de soleil. — Une marche pénible. — A Sainte-Barbe et à Cheuby. — Le général de Ladmirault attend l'ennemi. — Engagement sur la route de Sarrelouis entre le 4e escadron du 2e hussards et les uhlans. — Mort du capitaine Jouvenot. — Le sous-lieutenant Carrelet est blessé. — Courage du sous-officier Delaurens. — Fuite des uhlans. — 10 août. — Mauvaises nouvelles. — Changements dans l'organisation de l'armée. — 11 août. — Positions de l'armée française à l'Est de Metz. — Les Allemands à Sainte-Barbe. — 12 août. — Reconnaissances de cavalerie. — Composition de l'état-major de l'armée de Metz. — Forces et effectifs de cette armée au 12 août. — Les forces allemandes. — Travaux dans les forts de Metz.

— 7 *août*. — *Division de Cissey*. — Réveil à trois heures sans sonneries et levée du camp de Téterschen à quatre heures. Le 2e hussards part, à cinq heures, pour Boulay, petite ville située à dix kilomètres au Sud de Téterschen.

A onze heures du matin, toute la division de Cissey se met brusquement en route pour Boulay. Cette marche en arrière s'opère avec toutes les précautions usitées en cas de retraite. Des haltes fréquentes sont faites : la gauche de la colonne est couverte par des hussards et des tirailleurs ; à peine le dernier bataillon d'arrière-garde a-t-il évacué Téterschen, que les vedettes ennemies y paraissent et suivent de loin tous les mouvements de la division, qui arrive vers deux heures et demie à Boulay, et campe sur le plateau qui domine cette localité.

L'établissement du camp se fait dans des dispositions offensives, ce que fait espérer un temps d'arrêt nécessaire pour le repos. Les tentes sont déployées, les bagages déchargés et l'abreuvoir ordonné pour les chevaux.

Le bivouac de la veille à Téterschen, établi loin de tout cours d'eau, n'avait pas permis de les faire boire suffisamment. Un abreuvoir abondant est donc de toute urgence pour ce nouveau campement ; malheureusement la sécheresse qui règne, depuis l'entrée en campagne, est telle, que le petit cours d'eau qui passe à Boulay est complètement vide et tari. Les abreuvoirs publics et privés sont mis en réquisition et l'opération, commencée à quatre heures de l'après-midi, n'est terminée qu'à sept heures et demie du soir.

Les fréquentes reconnaissances, les nuits trop courtes, les distributions rendues difficiles et irrégulières par suite de déplacements fréquents, la nécessité de se tenir constamment sur le qui-vive, ont fatigué outre mesure les hommes ainsi que les chevaux. En outre, la certitude de battre en retraite, introduit un peu d'inquiétude dans la division.

— *Division Grenier.* — A six heures du matin, cette division part précipitamment de Boucheporn et se met en marche pour gagner Saint-Avold, où se trouve le quartier général du 3e corps, auquel elle a été momentanément attachée. Un bruit vague de notre défaite de Spickeren court dans les rangs, mais personne ne veut y croire, tant est grande la confiance de l'armée.

La colonne arrive à Longeville, au moment où les têtes de colonnes de la garde impériale y débouchent par la route de Metz. On opère par conséquent une forte concentration sur Saint-Avold. Quelques convois du 2e corps sont en retraite et marchent dans la direction inverse de celle que suit la division Grenier. De longues files de voitures sont encore parquées dans les champs, où elles ont passé la nuit.

On apprend, chemin faisant, que le 2e corps, attaqué la

veille par des forces considérables, n'a pu se maintenir sur les hauteurs de Spickeren et dans la vallée de Styring. Il s'est mis en retraite, après avoir soutenu une lutte sanglante et acharnée. On l'attend à Saint Avold, dit-on, d'où les divisions Metman et de Castagny, du 3e corps, sont parties la veille pour aller lui donner la main.

Vers huit heures du matin, la division Grenier atteint Saint-Avold, dont les environs sont encombrés par les camps des troupes et par les convois de l'administration. On lui fait tourner à droite, avant d'entrer en ville, et la colonne va prendre position à trois kilomètres plus loin, avec son artillerie en batterie, sur les pentes du Kreutzberg, qui dominent Saint-Avold à l'Est, défendant le défilé par lequel débouchent la route de Sarrebrück et le chemin de fer de Forbach d'un côté, et la route de Sarreguemines de l'autre.

Le 5e bataillon de chasseurs reçoit l'ordre d'aller occuper le village d'Eberswiller, auquel s'appuie la droite de nos lignes. Des grand'gardes sont envoyées au delà du chemin de fer pour surveiller les routes de Forbach et de Puttelange, ainsi que les bois du Mittenberg.

Pendant toute la journée et pendant une partie de la nuit, on voit défiler sur la route de Forbach, les convois des divisions du 2e corps, qui se retirent sur Metz. Les cantiniers et les conducteurs d'équipages répandent les nouvelles les plus exagérées, et ne parlent que de régiments complètement détruits.

Vers quatre heures de l'après-midi, la division de cavalerie de réserve du général de Forton, envoyée en reconnaissance jusqu'à Marienthal, rentre sans rencontrer l'ennemi et sans avoir pu donner la main au 2e corps, qui fait sa retraite par Sarreguemines et Château-Salins.

Plusieurs trains de wagons vides, dirigés sur Metz, passent devant Eberswiller. C'est du matériel roulant qu'on évacue pour l'empêcher d'être pris par les Allemands. Le conducteur d'un de ces trains annonce aux chasseurs à pied du 5e bataillon, que la cavalerie prussienne vient d'occuper la gare de Bening-Merlebach, située à quelques kilomètres en avant d'Eberswiller.

Vers quatre heures, on apprend que Sarreguemines est au pouvoir des Allemands, qui s'avancent entre Saint-Avold et le maréchal de Mac-Mahon ; mais, pendant la soirée, d'heureuses nouvelles circulent dans les camps, et viennent faire diversion aux soucis causés par l'échec de Spickeren.

On raconte, sans qu'on puisse connaître la source de ces bruits, que le maréchal de Mac-Mahon a franchi le Rhin et

écrasé, dans une grande bataille, les contingents du Sud. On parle de vingt mille prisonniers, et l'on affirme que la Bavière, le Wurtemberg et le duché de Bade ont demandé à faire la paix. Malgré la réserve avec laquelle nos généraux répondent aux questions qu'on leur adresse, relativement à ces dépêches, la joie et la confiance sont grandes dans nos divisions. On attend sans inquiétude une attaque de l'ennemi, mais la nuit s'écoule tranquillement.

— *Division de Lorencez.* — Les troupes de cette division éclairées par le 5e escadron du 7e hussards, lèvent leur bivouac, de Coume, à midi, et se mettent en marche à midi. Le 2e bataillon de chasseurs part le dernier à midi et demie, et sert d'extrême arrière-garde à la colonne, qui arrive vers deux heures à Boulay, où elle trouve en position une partie du 4e corps.

Le peloton de hussards traverse cette localité et s'établit à Illstroff, à quatre kilomètres en arrière, mais sans déployer ses tentes.

Deux pelotons partis en reconnaissance à six heures du soir, l'un dans la direction de Téterschen, et l'autre sur la route de Tromborn, commandés, le premier par le lieutenant Malin et, le deuxième, par le sous-lieutenant Ulysse Lancelot, rentrent vers onze heures du soir. Tous deux ont été informés que les Prussiens ont remplacé nos troupes, aussitôt après le départ de celles-ci, dans les villages de Téterschen et de Tromborn.

— *8 août.* — Dans la nuit du 7 au 8 août, le 4e corps lève précipitamment son camp de Boulay, à une heure du matin et se replie vers deux heures sur Metz, dans l'attente d'une attaque de l'ennemi. L'ordre a été donné de ne pas éteindre les feux des bivouacs.

— La *division de Cissey*, après une marche de nuit les plus pénibles, va prendre position à six heures du matin à l'Est du village des Étangs, sur les collines qui forment le bassin de la Nied française.

— La *division Grenier*, qui, on se le rappelle, a été attachée provisoirement au 2e corps d'armée et a passé la nuit du 7 au 8 août, à Eberswiller, à trois kilomètres en avant de Saint-Avold, est réveillée vers trois heures du matin, par les cris : « Aux armes ! Aux armes ! » suivis d'une vive fusillade. En un clin d'œil, tout le monde est sur pied. Les compagnies se forment en silence, en arrière des faisceaux et attendent. C'est une fausse alerte.

Le jour commence a poindre. A ce moment, la division de Castagny passe devant Eberswiller pour regagner Saint-

Avold. La division Grenier, peu d'instants après, reçoit l'ordre de faire les sacs. Le 3e corps, découvert sur son flanc droit par la retraite du 2e corps, se met en retraite à son tour pour rallier les autres corps d'armée.

La division Grenier suit le mouvement général et, vers neuf heures, se met en marche à son tour. Un grand nombre des habitants de Saint-Avold entassent à la hâte leurs meubles et leur literie sur des charrettes et se mettent en route pour aller se réfugier derrière l'armée. La consternation de ces bons paysans est pour nos soldats un bien cruel spectacle.

La colonne fait à Saint-Avold une halte assez longue, afin de permettre aux convois de l'administration de prendre les devants. On apprend à ce moment que le corps d'armée du maréchal de Mac-Mahon est bien loin d'avoir remporté le succès dont on parlait la veille. Au contraire, la division Douay, attaquée le 4 août près de Wissembourg, a subi de fortes pertes et son chef est au nombre des morts.

La division Grenier quitte Saint-Avold vers onze heures en y laissant la division Decaen, chargée de former l'arrière-garde. La division de Castagny suit, à droite, des chemins vicinaux parallèles à la route.

Malgré la file interminable des voitures, qui composent le convoi, on est obligé d'incendier, au moment du départ, les meules de fourrage et les approvisionnements de vivres que l'administration ne peut emporter et qu'on ne veut pas laisser aux mains de l'ennemi.

Arrivée au sommet de la côte de Longeville, la division Grenier s'arrête et prend position sur le bord du plateau, pour attendre que tout le convoi ait gagné les hauteurs et se soit écoulé vers les ponts de la Nied, et en même temps pour protéger la retraite contre la cavalerie prussienne, qui suit de près.

La division Decaen a déjà quitté Saint-Avold, d'où l'on voit s'élever des colonnes d'une épaisse fumée. Les éclaireurs ennemis s'avancent sur les talons de notre arrière-garde et sont entrés à Saint-Avold, presque immédiatement après son départ. Les trois batteries de combat (5e, 6e et 7e du 1er d'artillerie), déployées sur la hauteur, sont prêtes à ouvrir le feu, mais les vedettes qui se laissent voir n'offrent pas un but suffisant.

A quatre heures de l'après-midi, la division Grenier quitte le plateau de Longeville, pour continuer son mouvement, couverte à son tour par un régiment de dragons. Malgré tout le

temps qu'on lui a donné pour prendre les devants, le convoi cause des à-coup et des temps d'arrêt, qui fatiguent énormément les troupes.

Vers sept heures, la pluie commence à tomber, elle devient bientôt torrentielle. La colonne traverse sans s'arrêter Morange, puis Fouligny et, après avoir franchi la Nied à Bionville, va bivouaquer, vers dix heures, à trois kilomètres plus loin, sur les hauteurs de la rive gauche, près de la ferme de Plappecourt, entre Bionville et Courcelles-Chaussy.

La terre, délayée par la pluie qui tombe toujours, et par le piétinement des troupes, forme une mer de boue dans laquelle on enfonce jusqu'à mi-jambe. Il est impossible de dresser les tentes sur ce terrain sans consistance : le moindre coup de vent les renverse, en arrachant les piquets.

Les souffrances des soldats sont grandes pendant cette nuit du 8 au 9 août. Marchant depuis le matin, après avoir passé la plus grande partie de la nuit précédente sur pied, ils sont trempés jusqu'aux os et n'ont eu comme nourriture qu'un peu de café pris sur le plateau de Longeville.

Arrêtés en pleins champs, au milieu de la nuit, nos pauvres troupiers manquent de bois, pour établir les feux de bivouac et faire de nouveau du café. Le pain de munition, placé sous la courroie du sac, a été détrempé par la pluie, transformé en bouillie et s'est perdu en tombant par morceaux sur les chemins. Si l'on essaie de se coucher pour prendre un peu de repos, on est à moitié englouti dans la boue et bientôt saisi par le froid.

— *Division de Lorencez.* — Nous avons laissé cette division à son bivouac en avant de Boulay, le 7 août, au soir. Au moment où les soldats, harassés de fatigue, vont prendre un repos bien nécessaire, ordre leur est donné à neuf heures du soir, de lever le camp dans le plus grand silence et de continuer la retraite. Les bagages et les convois de vivres partent à deux heures. A minuit, les troupes commencent à se mettre en mouvement.

L'artillerie de réserve du 4e corps part la première et rétrograde sur le village des Étangs, où elle arrive vers quatre heures du matin.

Vient ensuite la division de cavalerie Legrand, que le 2e hussards a rejointe dans la soirée et qui se trouve réunie pour la première fois. Les hussards et les dragons passent une partie de la nuit, la bride au bras, sur la route. Enfin, après une marche des plus lentes, rendue difficile par l'encombrement des bagages et l'obscurité, la brigade légère (général de Montaigu, 2e et 7e hussards) s'arrête à quinze kilomètres de Metz

environ, entre les villages des Étangs et de Glattigny, où elle doit camper. Le manque absolu d'eau à proximité oblige l'état-major à choisir un autre emplacement.

Après une recherche de deux heures, la brigade de Montaigu continue sa route et va s'établir au point de jonction des routes de Sarrelouis et de Sarrebrück, à sept kilomètres de Metz, près du hameau de Lauvalier, où elle arrive à huit heures du matin.

Le sous-lieutenant Hector Lancelot, du 7e hussards, est détaché à l'état-major général. L'abreuvoir est au village de Nouilly, à deux kilomètres environ du campement.

Le 3e dragons est arrivé à sept heures du matin à la ferme de Béville. Quant au 11e régiment de cette arme, il arrive à Silly, où il est placé en grand'garde par le général de Lorencez, commandant la 3e division d'infanterie à laquelle ce régiment est attaché ce jour-là.

— Vers deux heures du matin, cette division a quitté à son tour son campement de Boulay. Le 2e bataillon de chasseurs est en tête de colonne. La 1re brigade prend la route de Sainte-Barbe, traverse celle de Sarrelouis, en passant devant la 2e brigade, qui la suit aussitôt, et la division réunie arrive vers quatre heures de l'après-midi sur la crête qui domine Silly-sur-Nied et commande la vallée de la Nied, à une assez grande distance et y prend position en bataille, face à l'Est, la droite appuyée à la route de Metz, et éclairé sur son front par le 5e escadron du 7e hussards.

La nouvelle de la défaite de Frœschwiller se répand dans ce nouveau campement, et y cause une douloureuse impression.

— *9 août.* — Le 4e corps quitte à quatre heures du matin son nouveau campement. Toute l'armée se concentre et occupe les crêtes qui donnent accès au plateau de Sainte-Barbe.

Bien que les renseignements sur l'ennemi soient encore assez confus, le général de Ladmirault est prévenu qu'une armée prussienne paraît menacer notre gauche et qu'il doit s'attendre à être attaqué. Il dispose en conséquence son corps d'armée, de manière à surveiller la route de Boulay, tout en se reliant à la Garde Impériale, qui est établie à sa droite.

— La *division de Cissey* continue donc ce jour-là son mouvement de retraite. A quatre heures du matin, elle quitte les Étangs et, prenant la route de Sarrelouis à Metz, va se former en bataille, un peu en arrière de Glattigny, dans la direction de Vry, et c'est sur cette position qu'elle installe son campement,

après une journée d'attente, en avant et à droite du village de Sainte-Barbe.

— *Division Grenier.* — Vers deux heures du matin, pendant la nuit du 8 au 9 août, la pluie cesse enfin de tomber et, dès le point du jour, les soldats de la division Grenier vont partout chercher du bois, pour faire de grands feux, qui leur permettront de se réchauffer. Heureusement le temps se remet au beau. Le soleil se lève radieux, et vient bientôt sécher les campements.

Dans l'après-midi, le général Grenier reçoit l'ordre d'aller rejoindre, à Glattigny, le 4e corps menacé d'une attaque. Après avoir vu défiler devant elle, sur la route de Metz, la division de cavalerie du 3e corps et la division Decaen, la division Grenier s'engage à son tour sur la même route, vers cinq heures du soir, traverse Courcelles-Chaussy et la Nied française à Pont-à-Chaussy. Là, la division s'arrête quelques heures, puis continue son mouvement de retraite. Au delà se trouve installé le grand parc d'artillerie.

A quelque distance de Pont-à-Chaussy, la colonne tourne à droite, pour prendre le chemin de Sainte-Barbe, qui relie la route de Sarrebrück à celle de Boulay. Les bivouacs de la Garde Impériale sont établis à l'Ouest de ce chemin et s'étendent à Rétonfey.

Arrivée près de la route de Boulay, la division tourne encore à droite pour se rapprocher du village de Glattigny, derrière lequel, après une marche des plus pénibles, elle vient camper à onze heures du soir, et se forme en bataille par bataillon en masse, ayant en arrière le château des Gras, près Sainte-Barbe, et, à sa gauche, les autres divisions du 4e corps.

L'artillerie de la division campe en avant du petit Marais, à cheval sur la route de Metz à Sarrebrück.

Au jour, la division rectifie sa position et se place à hauteur de Sainte-Barbe et de Cheuby, villages mis en état de défense, et auxquels elle appuie sa gauche.

— La *division de Lorencez* s'est mise en marche vers cinq heures du matin pour Sainte-Barbe. C'est sur ce plateau que le général de Ladmirault a, vers dix heures du matin, réuni ses 1re et 3e divisions, ainsi que sa division de cavalerie, pour attendre la bataille, que les Prussiens semblaient vouloir lui offrir. Mais cette journée se passe dans l'attente.

L'artillerie de la réserve du 4e corps a déparqué à trois heures du matin des Étangs, et est venue camper en avant du village de Sainte-Barbe.

— *Division Legrand.* — La brigade de cavalerie légère lève son camp vers trois heures du matin, par une pluie torrentielle. Le départ a lieu à quatre heures. Cette brigade, qui doit camper sous Metz, près du fort Saint-Julien, va d'abord prendre position sur le plateau de Sainte-Barbe.

Le 2e escadron du 7e hussards est envoyé en reconnaissance à Vry, à dix kilomètres et sur le chemin de communication de Metz à Bouzonville. Sa mission est de rallier le 20e bataillon de chasseurs à pied, qu'il doit trouver à Vry. Arrivé à six heures du matin, dans ce village, l'escadron attend vainement le bataillon de chasseurs. A onze heures, cet escadron rallie la brigade qu'il doit trouver à Saint-Julien, mais il est arrêté par le général de Ladmirault, qui lui indique la place qu'occupera le régiment à son arrivée.

Ce général a reçu l'ordre de choisir une position et d'arrêter l'armée prussienne. Toute la journée est employée à renforcer les positions prises et à attendre l'ennemi, qui ne se montre pas.

— Une reconnaissance d'un demi-escadron du 2e hussards est, dans l'après-midi, envoyée sur Boulay.

Quarante hussards du 4e escadron, commandés par le capitaine en premier Jouvenot, y prennent part. A Volmérange, un homme du pays prévient le capitaine que les Prussiens sont signalés à Boulay.

Cet officier divise alors sa troupe en deux fractions, laisse l'une en soutien avec le capitaine en second Gautier et le sous-lieutenant Hainglaise, et, suivi du sous-lieutenant Carrelet, pointe avec l'autre fraction sur Boulay. Bientôt on découvre, en travers de la route, une troupe de cavalerie. C'est une reconnaissance de quarante uhlans qui, voyant arriver notre petit groupe de hussards, s'y sont arrêtés, et les attendent de pied ferme et la lance en arrêt, afin de leur barrer la route de Sarrelouis.

« En avant ! chargez ! », commande le capitaine Jouvenot, et, suivi du sous-lieutenant Carrelet et de ses quatorze hommes, il se rue, comme une trombe, sur les uhlans, troue la ligne ennemie, et les attaque corps à corps.

Malheureusement ce brave officier tombe, percé de trois coups de lance, en pleine poitrine. Sa mort est instantanée.

Le sous-lieutenant Carrelet est blessé lui-même grièvement de deux coups de lance et d'un coup de sabre.

Le maréchal des logis Delaurens prend alors le commandement et s'élance à la tête de ses hommes ; il reçoit dans son dolman un coup de lance, mais peut le parer à temps, et la

pointe de cette arme ne fait que déchirer plusieurs tresses de laine blanche.

Après une lutte de courte durée, les cavaliers ennemis sont mis en fuite, laissant plusieurs tués ou blessés sur le terrain et un prisonnier.

Trois de nos hussards, les nommés Ramain, Peuchot et Pocquet, ont été blessés et doivent être laissés à Boulay, ainsi que le sous-lieutenant Carrelet.

Un uhlan, trois chevaux harnachés, cinq lances et quatre pistolets restent entre les mains du 4e escadron du 2e hussards, dont la belle conduite est annoncée à la division Legrand par un ordre du général de Cissey.

Le lendemain, les quatre blessés français, que des habitants de Boulay ramenaient à Metz en voiture, furent arrêtés et faits prisonniers par les Prussiens, bien qu'ils fussent protégés par le pavillon de la Société internationale de Genève.

— De son côté, le 5e escadron de marche du 7e hussards était venu prendre position à Sainte-Barbe, pour y camper le soir. Les quatre premiers escadrons de marche ont gardé leur place de bataille jusqu'à quatre heures et demie du soir, et ont reçu l'ordre d'aller camper au hameau du Petit-Marais, où s'était déjà installé le 2e hussards.

— La brigade de dragons (3e et 11e régiments) est partie également à trois heures du matin, et est arrivée à huit heures et demie sur les hauteurs de Sainte-Barbe, où les 1re et 3e divisions du 4e corps prenaient leurs dispositions de combat.

Le 11e dragons va camper, vers trois heures et demie, près de Sainte-Barbe.

Le 3e dragons, placé d'abord en soutien derrière une batterie, reçoit l'ordre du général de Ladmirault d'aller reconnaître les bois, qui bordent la position : cette opération terminée, le régiment prend sa première position et ne la quitte qu'à cinq heures du soir pour aller camper un peu en arrière.

— Le *10 août*, dès une heure du matin, réveil sans bruit. A deux heures, les troupes du 4e corps reçoivent l'ordre d'abattre les tentes et de prendre les armes ; les bagages sont rapidement chargés.

Les Prussiens doivent attaquer dans la journée. Les troupes vont prendre les positions qu'elles doivent occuper dans la ligne de bataille, adoptée par le général en chef.

Le 4e corps formant l'aile gauche de la ligne est placé en avant de Glattigny.

— La *division de Cissey* s'est portée en avant de Glattigny vers Boulay et occupe la droite du 4e corps.

— La *division Grenier* est au centre de la ligne, de Cheuby à la route de Sarrelouis et à Sainte-Barbe, et se relie à la division de Cissey établie à sa droite.

Le village de Cheuby est barricadé et crénelé. Les 5e et 6e batteries du 1re d'artillerie (mitrailleuses et canons de 4 rayé) se forment un peu en arrière du sentier, qui va de Cheuby à la route, battant les ravins venant des bois situés vis-à-vis, dans une assez mauvaise position. La 7e batterie (4 rayé) du même régiment est encore dans une plus mauvaise position, à dix mètres des maisons de Cheuby, sa gauche à quarante mètres à peine des bois, exposée à être décimée par des tirailleurs ennemis.

— La *division de Lorencez* occupe Sainte-Barbe et forme la gauche du 4e corps.

Les hommes, formés en bataille, face à l'Est, attendent longtemps derrière leurs faisceaux, sous la pluie, sans abri et sans vivres.

La brigade de cavalerie légère fournit une reconnaissance composée d'un escadron du 2e hussards, ayant l'ordre de fouiller Boulay, où a eu lieu l'engagement de cavalerie de la veille.

Cet escadron constate que l'ennemi occupe ce village et y a fait prisonniers, contre le droit des gens, comme nous l'avons déjà raconté, le sous-lieutenant Carrelet et les trois hussards blessés, qui étaient restés dans cette localité, pour y recevoir les premiers soins.

Le 7e hussards demeure au repos ce jour-là, ainsi que la brigade de dragons.

Après le retour de cet escadron du 2e hussards, qui rentre sans avoir rien vu d'inquiétant, les troupes campent sur les emplacements qu'on leur a fait occuper.

— Dans la soirée, il arrive de Metz de tristes nouvelles. Le maréchal de Mac-Mahon, battu à Frœschwiller, le 6 août, s'est vu forcé de repasser les Vosges. Paris et un grand nombre de départements sont mis en état de siège. Metz, dont le général Coffinières vient d'être nommé gouverneur, travaille à se mettre en état de défense. Malheureusement les forts détachés, qui doivent rendre cette place imabordable, ne sont ni terminés, ni armés. La garnison de la ville ne se compose que de quelques compagnies de dépôt et de quelques bataillons de mobiles à peine habillés, à peine armés et dépourvus d'organisation et d'instruction militaires. On forme à la hâte la garde nationale sédentaire pour leur servir de réserve.

— Un ordre général, daté du 9 août, annonce que les 2e, 3e et 4e corps, sont placés définitivement sous les ordres du maréchal Bazaine, ainsi que la Garde Impéraie.

Le 2e corps vient d'arriver à Metz ainsi que la brigade Lapasset du 5e corps. Le 6e corps, commandé par le maréchal Canrobert, doit être amené du camp de Châlons par le chemin de fer.

Les 1er, 5e et 7e corps se sont reunis en une seule armée, sous les ordres du maréchal de Mac-Mahon.

Le mauvais temps recommence pendant la soirée du 10 août, et les troupes ont encore à supporter une violente tempête, qui dure une partie de la nuit.

— *11 Août.* — L'ennemi n'ayant pas accepté la bataille qu'on lui offrait, les corps reçoivent, dans la matinée, l'ordre d'aller prendre de nouvelles positions. On doit se déployer à quelque distance en avant des forts de Queuleu et de Saint-Julien, pour couvrir tout l'espace compris entre la Seille et la Moselle.

Le 2e corps doit former la droite de nos lignes, le 3e sera au centre près de Borny et de Colombey, le 4e s'étendra à gauche, de Mey à Villers-l'Orme. La Garde sera en réserve à Plantières et à Vantoux.

— La *division de Cissey*, à huit heures du matin, se replie sur Metz, en passant par Noisseville et Nouilly, et va camper en avant du Mey, sous le canon du fort Saint-Julien.

— La *division Grenier*, par une pluie fine et pénétrante, quitte ses positions à cinq heures du matin, et, après avoir fait un long détour, en passant par Cheuby, Sainte-Barbe et Servigny, va planter ses tentes, à gauche de la division de Cissey, entre le village de Mey et le château et parc de Grimont, également sous la protection du fort Saint-Julien.

— La *division de Lorencez* suit le mouvement rétrograde du 4e corps et, à quatre heures du matin, quitte Sainte-Barbe se dirigeant sur Chieulles, où elle formera la gauche de l'armée.

Le 2e bataillon de chasseurs se porte en avant de Sainte-Barbe jusqu'au hameau d'Avancy, laisse défiler la 3e division, revient sur ses pas et prend la queue de la colonne, qui va camper en bataille, face au Nord-Ouest, sur la faible crête qui domine le village de Chieulles, en avant du parc de Grimont. Quelques instants après le départ de nos chasseurs à pied de Sainte-Barbe, l'ennemi a aussitôt occupé cette importante position.

Les batteries de réserve du 4e corps se sont également

repliées sous le château de Grimont, près du fort Saint-Julien.

— La *division de cavalerie Legrand*, qui est réunie seulement depuis la veille, lève son camp à quatre heures du matin, et sous une pluie glaciale qui tombe depuis douze heures.

Les deux brigades de Montaigu et de Gondrecourt sont placées en bataille, chacune se tenant sur l'un des flancs de la route. Elles laissent défiler tout le 4e corps et ne se mettent en mouvement qu'à dix heures du matin, pour aller camper, sous le canon du fort Saint-Julien, près du château de Grimont, sur les pentes qui dominent la rive droite de la Moselle.

Il n'est plus délivré qu'une ration de vivres par officier; les autres rations doivent être remboursées à raison de un franc chacune.

Dans la journée, l'Empereur visite les campements et est vivement acclamé par les soldats.

— *12 août.* — Les troupes conservent leurs positions de la veille.

Le 11e dragons est envoyé en reconnaissance sur Sainte-Barbe, et constate que l'ennemi paraît occupé à mettre ce village en état de défense.

Un peloton du 5e escadron du 7e hussards, commandé par le sous-lieutenant d'Hombres, est envoyé à dix heures du matin à Servigny, pour être mis à la disposition du colonel du 1er régiment de ligne.

Les deux premiers bataillons du 64e de ligne (2e division) sont en grand'garde à Failly et à Villers-l'Orme; le 3e, placé à la Salette, forme réserve sous les ordres du colonel Léger. Nos sentinelles aperçoivent les vedettes prussiennes, et, à coups de fusil, les forcent à reculer.

Ce jour-là, l'armée apprend, par un nouvel ordre général, que l'organisation de l'armée vient d'être encore une fois modifiée. L'Empereur, renonçant à diriger les opérations militaires, donne au maréchal Bazaine le commandement en chef de toutes les troupes réunies autour de Metz.

Le maréchal Le Bœuf cesse d'exercer les fonctions de major général, et le général Jarras est nommé chef d'état-major de l'armée du maréchal Bazaine, dont l'état-major général est ainsi composé :

Commandement de l'artillerie : général Soleille; chef d'état-major de l'artillerie : général Vasse Saint-Ouen.

Commandant du génie : colonel Boissonnet.

Intendant général : Wolff.

Médecin en chef inspecteur : baron Larrey.

Commandant du quartier général : général Letellier-Blanchard.

Vaguemestre : colonel Potré.

Payeur en chef : Fourtier.

Officiers de l'état-major général : Colonels Lewal, d'Andlau, Lamy, Ducrot.

Lieutenants-colonels : Nugues, de Klemenberg, Fay.

Chefs d'escadrons : Tiersonnier, del'Espée, Vausion, Samuel, Le Pippre, La Venre.

Capitaines Mequillet, Vasseur, de France, de Salles, Jung, Costa de Guda, Guioth, Derrécagaix, d'Escharner, Foucher, Lemoyne, Campionnet, Tamajo, Amphoux, Gavard, de la Ferté et Fix.

L'armée de Metz se compose de cinq corps (2e, 3e, 4e, 6e et Garde Impériale) comprenant quinze divisions d'infanterie, soixante-trois régiments d'infanterie, douze bataillons de chasseurs et vingt-six régiments de cavalerie.

L'artillerie se compose de vingt-huit batteries divisionnaires de 4, de treize batteries de mitrailleuses ; des douze batteries de la garde, de vingt batteries formant la réserve des corps d'armée et de seize batteries formant la réserve générale. En tout quatre-vingt-neuf batteries donnant quatre cent cinquante-six pièces de canon et soixante-dix-huit mitrailleuses.

L'effectif général des corps à la date du 12 août est de :

	hommes	chevaux
2e corps	25.000	5.069
3e corps	47.460	10.331
4e corps	31.054	6.160
5e corps (brigade Lapasset)	3.476	699
6e corps	38.089	2.469
Garde impériale	21.783	6.824
Réserve, cavalerie	4.874	4.466
Réserve, artillerie	2.055	2.130
Réserve, génie	690	596
Total	174.481	38.741

A cette armée si considérable, les Allemands allaient opposer des forces bien plus considérables encore.

Tandis que le prince royal de Prusse suit avec cent quatre-

vingt mille hommes le maréchal de Mac-Mahon en retraite sur Châlons, les Ire et IIe armées prussiennes sont dirigées sur Metz.

La Ire armée, celle du général von Steinmetz, formée par les Ier, VIIe et VIIIe corps, avec deux divisions de cavalerie, compte quatre-vingt-onze mille hommes et deux cent soixante-dix pièces de canon.

La IIe armée, celle du prince Frédéric-Charles, formée par les IIe, IIIe, IVe, IXe, Xe, et XIIe corps, la Garde et deux divisions de cavalerie, compte deux cent trente-six mille hommes et six cent vingt-quatre pièces de canon. Soit, pour les deux armées qui vont attaquer nos troupes, trois cent vingt-sept mille hommes et huit cent quatre-vingt-quatorze pièces de canon.

13 août. — Dans la matinée du 13, le maréchal Bazaine envoie quelques ordres, qui font prévoir de prochains mouvements.

Ordre est donné à toute la division Legrand de lever le camp, à onze heures du matin, et d'aller se déployer à deux kilomètres en avant, sur la droite de la route de Boulay, entre Grimont et Chieulles, et d'y rester en bataille, la bride au bras, jusqu'à nouvel ordre.

A trois heures, aucun incident ne s'étant produit, les escadrons font l'abreuvoir successivement, et, à quatre heures, la brigade légère est autorisée à bivouaquer sur place, les chevaux restant sellés.

Quant à la brigade de dragons, elle porte son bivouac au bas de Grimont, dans les prés, à droite également de la route de Boulay.

Le peloton du 5e escadron du 7e hussards, commandé par le sous-lieutenant d'Hombres, qui, la veille, a été mis à la disposition du colonel du 1er de ligne, rentre, à six heures du soir, après avoir effectué trois reconnaissances sur les villages de Sainte-Barbe, Failly et Retonfay.

Le 4e peloton du 5e escadron du 7e hussards, commandé par le lieutenant Guérinat, est mis à la disposition du général Grenier, commandant la 2e division du 4e corps pour lui servir d'escorte, pendant la campagne, et rejoint cette division au village de Mey.

Le 6e escadron du 2e hussards est détaché auprès de la division de Cissey.

Les corps de troupe ont l'ordre de former immédiatement un petit dépôt, dans lequel on doit placer les malades, les éclopés et les mauvais marcheurs. Chaque petit dépôt devra être commandé par un officier.

Enfin, aux forts de Queuleu et Saint-Julien, les colonels Merlin et Proteche font travailler avec ardeur à la confection des embrasures, car ces forts sont à peine en état de résister à une attaque. On sent que l'ennemi est proche et qu'une action générale est imminente.

CHAPITRE XXIV

Premiéres opérations de la Garde Impériale.

Départ de la Garde Impériale. — Le voyage. — Arrivée à Nancy. — Le camp de Tomblaine. — Composition du corps de la garde. — Embarquement de l'artillerie de la garde. — Bourbaki. — Un souvenir d'Italie. — Les généraux et colonels de la garde. — La marche sur Metz. — La première étape. — A Pont-à-Mousson. — A Jouy-aux-Arches. — Arrivée à Metz. — Arrivée de l'Empereur et du Prince Impérial. — Le départ de Saint-Cloud. — Dans la rue Serpenoise. — A la Préfecture. — Le Prince Impérial visite les camps de la garde au Ban Saint-Martin et à Chambière. — Les bonnets de police. — Tenue de campagne des officiers de grenadiers et de voltigeurs. — Le bataillon de chasseurs est envoyé à Thionville. — La division de grenadiers à la Grange-aux-Dames. — Départ de la garde pour Boulay. — A Volmérange. — La marche sur Saint-Avold. — Arrivée des divisions Deligny et Desvaux à Courcelles-Chaussy. — L'orage. — L'incurie des *riz, pain, sel*. — Le camp sous la pluie. — Entrain des soldats. — A la nuit. — Arrivée sous l'orage de la division de grenadiers. — Autour des feux de bivouac. — L'artillerie de réserve campe à d'Urville. — Départ de la cavalerie pour Morange. — Départ des voltigeurs pendant la nuit. — Préparatifs de départ dans la boue. — Les efforts de l'artillerie. — Marche de la division de voltigeurs sur Saint-Avold. — Alerte à l'avant-garde. — A Longeville-lès-Saint-Avold. — Arrivée de la division de grenadiers. — « Vengeance ! » — Le bivouac à la belle étoile sur le plateau de Longeville. — Alerte de nuit. — La retraite sur Metz. — Les flanqueurs et les éclaireurs. — Grand'halte à Fouligny. — La cavalerie à Silly et à Maizeroy. — A Pont-à-Chaussy et à Mont. — Un nouvel orage. — La garde en réserve à Silly-sur-Nied. — Passage de la Nied française. — A Landremont. — Marche dans les terres labourées. — Arrivée de la garde à Borny, sous le fortin des Bordes. — La pluie cesse. — Moral des soldats. — Formation des éclaireurs-volontaires de M. Armous Rivière. — Ordres de départ.

La garde impériale, qui devait former la réserve des sept corps de l'armée du Rhin, partit seulement de Paris à dater

du 20 juillet. Ce jour, les deux divisions d'infanterie, sous les ordres des généraux Deligny et Picard, s'embarquent à la gare de Strasbourg (la Villette) à onze heures du soir, après avoir traversé la capitale, aux acclamations de la population parisienne massée sur leur passage.

A Meaux, dans la nuit, les habitants apportent aux grenadiers, aux zouaves et aux voltigeurs, du vin et du café : le trajet de ces soldats d'élite, jusqu'à Nancy, n'est qu'une longue ovation.

A Bar-le-Duc, réception enthousiasmée à la gare, par le Maire et les autorités.

La 1re brigade de la 1re division d'infanterie (bataillon de chasseurs, commandant Dufaure du Bessol, 1er voltigeurs, colonel Dumont; 2e voltigeurs, colonel Peychaud, lieutenant-colonel Verjus) arrive la première à Nancy, le 21 juillet, à sept heures du soir.

Le général Brincourt passe la revue de sa brigade, avant de l'envoyer à son campement, situé dans la plaine de Tomblaine, entre la Meurthe et le canal de la Marne au Rhin. Les troupes se rendent à cet emplacement, en traversant sur un pont ce canal.

— Du *21* au *24 juillet*, les régiments de la garde, infanterie et artillerie, continuent à arriver.

Viennent successivement le général Deligny (chef d'état-major, colonel Ferret; aide de camp, capitaine Hullin) avec sa 2e brigade : général Garnier; 3e voltigeurs, colonel Lian; 4e voltigeurs, colonel Ponsard; lieutenant-colonel Voynant. Puis le général Picard (chef d'état-major, colonel Balland), avec la 2e division d'infanterie ; 1re brigade : général Jeaningros; zouaves, colonel Giraud; lieutenant-colonel Hubert de la Hayrie; 1e grenadiers, colonel Téologue ; lieutenant-colonel Péan; 2e brigade, général Poitevin de la Croix ; 2e grenadiers, colonel Lecointe; lieutenant-colonel Bigault de Maisonneuve 3e grenadiers, colonel Cousin; lieutenant-colonel d'Argenton.

— Les deux régiments d'artillerie de la garde, forts chacun de six batteries, ainsi que l'escadron du train des équipages, sont embarqués à la gare de Pantin, dans les journées du 21 et du 22 juillet.

L'embarquement de ces deux régiments s'effectue de la façon la plus rapide. Les employés du chemin de fer de l'Est ont déjà acquis, en quelques jours, une grande habitude de ces sortes d'opérations. Le matériel (canons, mitraillenses, avant-trains, caissons, forges, fourgons, etc...) est déposé et

brûlé sur les trucs, avant qu'on ait achevé de faire entrer les chevaux dans les wagons.

— Le 22 *juillet*, le régiment d'artillerie montée de la garde arrive à Nancy, et campe dans la plaine de Malzéville, sur la rive gauche de la Meurthe, au Nord de la ville. Il est commandé par le colonel de Vassoigne et le lieutenant-colonel Gerbaut.

Des six batteries qui le composent, trois, les 1re (4 rayé), 2e (4 rayé) et 5e (mitrailleuses), sous les ordres du lieutenant-colonel Gerbaut, du chef d'escadrons Voilliard, du lieutenant en premier Garat, des capitaines en premier Clairin, Belin, Pihan, des capitaines en second, Bodin, Boreau de Roincé, Constant, sont attachés à la division de voltigeurs. — Les trois autres batteries, 3e (4 rayé), 4e (4 rayé) et 6e (mitrailleuses), sous les ordres du lieutenant-colonel Dennecey de Cevilly, du chef d'escadrons Léveillé, des capitaines en premier Barjon, Malcor, Robert ; des capitaines en second, Le Bouteiller, de la Monneraye et Marchal, sont adjointes à la division de grenadiers et zouaves.

— Le 23 *juillet*, ces batteries vont rejoindre leurs divisions respectives du camp de Tomblaine.

Ce même jour, le régiment d'artillerie à cheval débarque à Nancy et établit son camp dans une prairie près du pont d'Essex. Les six batteries de ce régiment sont armées de canons de 4 rayé de campagne. Les deux premières vont se joindre à la division de cavalerie de la garde ; les quatre autres forment l'artillerie de réserve de la garde, sous le commandement du colonel Clapier et sous les ordres du général Pé de Arros, commandant l'artillerie de la garde. Chef d'état-major, colonel Melchior ; aide-de-camp, capitaine Saillard.

Ces six batteries sont sous les ordres des capitaines en premier : Forqueray, Mérand, Meurdra, de Lanet, Delaroze, Gay ; capitaines en second, Marsillon, Coujart-de-Laplanche, Méliodon, Huteau, Bourjat et Larquet.

En même temps, la division de cavalerie de la garde se concentre à Malzeville, sous les ordres du général Desvaux (chef d'état-major, colonel Galmier) et forme trois superbes brigades, à savoir : 1re brigade, général Halna du Fretay : guides, colonel de Percin-Northumberlan, lieutenant-colonel Bignon ; chasseurs à cheval, colonel de Montarby, lieutenant-colonel de Chamisso. — 2e brigade, général de France : lanciers de la garde, colonel de Latheulade, lieutenant-colonel de Biré ; dragons de l'Impératrice, colonel Sautereau-Dupart ; lieutenant-colonel Franchet-Despérey, remplacé quelques jours

après par le lieutenant-colonel Boby de la Chapelle. (Le 2e escadron de ce régiment, capitaine de Beaumont, est détaché pour servir d'escorte au général Bourbaki.) — 3e brigade, général du Preuil : cuirassiers, colonel Dupressoir, lieutenant-colonel Letourneur; carabiniers, colonel Petit, lieutenant-colonel de la Filolie, remplacé le 25 juillet par le lieutenant-colonel de Bruchard.

— Le *23 juillet*, deux compagnies de sapeurs du 3e régiment du génie, les 8e (capitaine Richard, Joachim) et 10e (capitaine Olier), arrivaient d'Arras et étaient attachées, la première à la division de voltigeurs et la seconde à la division de grenadiers.

— Bourbaki reçut le commandement de ce magnifique corps de la Garde Impériale. Son état-major se composait du général d'Auvergne, chef d'état-major général; du lieutenant-colonel de Chennevières, sous-chef d'état-major; du général Pé de Arroz, commandant l'artillerie; du général Durand de Villers, commandant du génie; du commandant Leperche, premier aide de camp; du capitaine d'état-major de Nègre du Clat, deuxième aide de camp. Citons, parmi les officiers d'ordonnance : le capitaine Lefébure de Sancy de Parabère, des lanciers de la garde; le capitaine Jorna de Lacalle, de l'artillerie de la garde; le sous-lieutenant Sédillot, des zouaves de la garde; le maréchal des logis Frémy, des chasseurs à cheval de la garde, porte-fanion du général Bourbaki, etc.

L'escorte, comme nous l'avons déjà dit, se composait du 2e escadron du régiment des dragons de l'Impératrice, sous les ordres du capitaine de Beaumont.

— Bourbaki ! C'est bien la plus étonnante, la plus vaillante, la plus sympathique figure de notre vieille armée de Metz. Cet homme n'est pas intrépide : c'est la bravoure elle-même, le courage incarné. Ce n'est pas un guerrier, c'est la guerre en personne; ce n'est pas un soldat, c'est la personnification éclatante de tout une armée.

Toujours, en Afrique, en Crimée, en Italie, il se dresse au premier rang de la mêlée, dans une auréole de poudre, caracolant sur son cheval arabe, la tête fièrement jetée en arrière, la moustache relevée, l'œil en feu, la lèvre frémissante, intrépide et confiant, comme si la victoire ne pouvait être qu'au bout de son épée.

Un jour, il monte à l'assaut de Zaatcha, le cigare aux lèvres, chaussé comme pour un bal, et il met des gants blancs pour sabrer les fils de Mahomet.

La carrière de ce capitaine ne saurait être racontée en

quelques lignes. C'est une sorte de feu d'artifice d'où il jaillit des combats et des victoires, des assauts, des triomphes, des croix, des grades, des citations à l'ordre de l'armée. C'est déjà une légende. Bourbaki, Charles Bourbaki à qui les braves turcos doivent leur *chic exquis*, fait songer presque en même temps à Bayard, à Dunois et à Murat.

C'est le type de vaillance et de crânerie, c'est le héros légendaire que notre armée lèguera à la postérité.

Une seule anecdote qui dépeint bien le mépris du danger que professe cet héroïque soldat.

Le matin de Solférino, on amène au général Bourbaki un espion autrichien natif d'Italie. Le général l'examine, avant de le livrer aux soldats.

« Alors, demande-t-il, c'est bien vrai, tu es espion de l'Autriche?

— Oui, signor général.

— Et tu allais raconter aux Autrichiens ce que tu as appris ici ?

— Oui, signor général.

— Eh bien! on va te relâcher, et tu courras leur dire que je les attends ici depuis deux heures, et que ça m'em...bête ! »

Du reste, citons ses titres de gloire en deux lignes : Constantine, Zaatcha, l'Alma, Inkerman, Malakoff, Ichériden, Magenta, Solférino.

— Les généraux qui commandent sous ses ordres sont dignes de leur chef.

Voici Deligny, le beau Deligny, comme on l'appelait dans l'armée d'Afrique, que ses soldats arrachèrent, un jour, des mains des Arabes, au milieu desquels il s'était jeté, entraîné par son bouillant courage, et qui avaient déjà commencé à lui entailler le cou avec leurs flissas.

Voici Picard, l'ancien colonel du 91e de ligne dans les tranchées de Sébastopol qui, le 18 juin 1855, après l'assaut infructueux sur Malakoff, est criblé de blessures et ne veut se faire conduire à l'ambulance qu'après avoir embrassé les plis mutilés et noircis de poudre du drapeau de son régiment.

Voici Garnier, qui commandait à Sébastopol le 5e bataillon de chasseurs, et qui, le 18 juin 1855, bien qu'atteint de cinq coups de feu, escaladait à trois reprises différentes les parapets de la batterie Gervais.

Voici Brincourt, un des héros de Puebla ; Dumont, le brave commandant du 11e bataillon de chasseurs à Magenta et à Solférino ; Lecointe, qui a pris part à toutes nos victoires depuis une vingtaine d'années.

Voici Jeaningros, qui a fait toutes les campagnes d'Afrique, où il a reçu sept blessures; les guerres d'Italie et du Mexique. En Crimée, il est resté, une fois, pendant deux heures, exposé au feu le plus vif de l'ennemi, voulant à toute force se faire tuer, par suite de nous ne savons quelle contrarité éprouvée dans le service. Les balles et les obus russes le respectèrent à cause de son courage.

Voici Melchior, le brillant colonel d'artillerie de la garde, qui est sorti de l'école d'application de Metz, avec le n° 1, hors concours.

Tout jeune, capitaine en Crimée, il reçoit, un jour, l'ordre d'aller porter un ordre aux tranchées. Il refuse d'y aller à à pied, étant officier monté et s'y rend à cheval. Les Russes prennent alors, pour point de mire, ce cavalier audacieux. Un obus, tiré de plein fouet, lui emporte la moitié de l'avant-bras gauche; lui, sans s'émouvoir, continue sa mission, remet son ordre au major de tranchée et revient seulement ensuite se faire panser à l'ambulance.

L'amputation réussit à merveille. Le capitaine Melchior resta au service. Bien que manchot, il était un écuyer hors ligne : il s'était fait façonner un avant-bras en cuir, muni d'un crochet de fer, où il passait sa bride et son bridon et dirigeait ainsi, aussi facilement qu'avec la main, le cheval le plus difficile.

— Le 25 *juillet*, au matin, les voltigeurs de la division Deligny reçoivent l'ordre de lever leur camp à trois heures et de se préparer au départ. Afin d'alléger les troupes, l'ordre est donné de verser les demi-couvertures ainsi que les lourdes gibernes, ornées de l'aigle de cuivre et des quatre cors de chasse aux angles.

La division se met en mouvement à cinq heures du matin, avec son artillerie divisionnaire. Le bataillon de chasseurs forme tête de colonne, sous les ordres du commandant du Bessol. En avant-garde, une section d'artillerie, avec les deux premières compagnies du bataillon commandées par les capitaines Monégilla et Puybusque. Le premier, sous-lieutenant à ce même bataillon, en 1859, en Italie, s'est couvert de gloire à Solférino, où il a enlevé une batterie autrichienne tout attelée, avec l'aide de quelques chasseurs et voltigeurs.

Le but de la route est Metz, où l'on doit se rendre en deux étapes.

La chaleur est épouvantable; les hommes, lourdement chargés, ne résistent pas à la soif qui les dévore et boivent de l'eau dans les fossés; beaucoup d'entre eux tombent sur la

route et ne peuvent continuer; ils rejoignent le soir à l'étape. Un voltigeur du 1er régiment, nommé Perrin, tombe avant d'arriver à la grand'halte de Belleville; transporté à Pont-à-Mousson, il meurt presque aussiôt.

Dans la soirée, la division Deligny arrive à Pont-à-Mousson et campe sur les bords de la Moselle.

— Le *26 juillet*, les troupes se remettent en marche, à six heures du matin. Il fait encore excessivement chaud, la température est lourde et accablante, mais l'ordre étant mieux observé dans la marche, les hommes sont moins fatigués; on ne laisse personne en route. Grand'halte à Jouy-aux-Arches.

Malheureusement, par suite de l'encombrement des routes, les troupes sont forcées de s'arrêter fréquemment et perdent beaucoup de temps.

On arrive seulement sous les murs de Metz, par Montigny, à cinq heures du soir. La division passe sous la porte Serpenoise, traverse la ville et va camper au Ban Saint-Martin.

— Le lendemain, 27 *juillet*, la 2e division d'infanterie de la garde arrive à son tour à Metz, sous les ordres du général Picard, avec les quatre batteries de réserve et son artillerie de combat.

Ces troupes, parties la veille de Nancy, ont quitté, au matin, Pont-à-Mousson, à cinq heures, et ont marché toute la journée par une chaleur accablante, l'artillerie s'avançant derrière l'infanterie, qui l'oblige à de fréquents arrêts.

Enfin, à cinq heures et demie du soir, les trois régiments de grenadiers, les zouaves, l'artillerie, le génie et le train des équipages, défilent au milieu d'une double haie de curieux, que ne peut décourager la pluie qui se met à tomber fine et serrée.

Ces troupes traversent la ville et vont s'installer au Polygone de l'île Chambière.

— Le *28 juillet*, la division de cavalerie de la garde, qui a quitté Nancy la veille, arrive, à son tour, avec ses deux batteries à cheval et va camper au Polygone de l'île Chambière.

Ce même jour, les étendards de la cavalerie sont remis à la direction de l'artillerie de Metz, par un peloton de chaque régiment.

Dans la soirée, à sept heures, l'Empereur, le Prince Impérial, le Prince Napoléon et leur suite, arrivent à la gare de Metz.

Le train impérial est parti, le matin même, du château de Saint-Cloud, de la station privée, située dans l'intérieur du parc, et, par l'embranchement du chemin de fer de Versailles,

est venu rejoindre le chemin de fer de ceinture et a amené les augustes voyageurs à la gare de l'Est, d'où il est reparti presque aussitôt.

Dans les wagons du train ont pris place : Le comte Regnault de Saint-Jean d'Angély, premier écuyer de l'Empereur; M. Davillier; les aides de camp : Prince de la Moskowa, général de Béville, chef du cabinet topographique de l'Empereur; vice-amiral Jurien de la Gravière; les généraux Lebrun, Castelnau, Waubert de Genlis, Reille, Pajol, Favé; les officiers d'ordonnance, les aides de camp du Prince Impérial; Courson de Villeneuve, adjudant du palais; les médecins de l'Empereur : MM. Conneau, Corvisart et le baron Larrey; M. Piétri, secrétaire particulier; M. Galand, chef de la police de sûreté des résidences impériales.

A sept heures et quart du soir, l'Empereur entre à Metz par la porte Serpenoise, au milieu d'une foule énorme, qui forme une haie compacte depuis les abords de la gare jusqu'à la résidence impériale. Le pavé de la rue Serpenoise est tellement glissant, par suite d'une petite pluie, que l'on a jeté du sable sur la route que doivent parcourir les voitures impériales.

Soldats, citadins, campagnards, que le patriotisme surexcite, accueillent le Chef de l'État avec des acclamations qui redoublent, lorsque le corsage tourne dans la rue du Petit-Paris.

Un piquet de cent-gardes précède les voitures. M. Raimbeaux, écuyer de service, chevauche à droite de la première voiture, où se trouvent l'Empereur et le maréchal Le Bœuf; dans la seconde, sont assis le Prince Impérial et le Prince Napoléon. La suite, très modeste, occupe quelques voitures.

L'Empereur, enveloppé dans le caban qu'il portait à son départ pour la guerre d'Italie, salue de la main en souriant.

Le Prince Impérial, les cheveux coupés ras, en uniforme de sous-lieutenant d'infanterie, la croix de chevalier de la Légion d'honneur sur la poitrine, est vivement acclamé, les bouquets pleuvent dans sa voiture.

L'Empereur, le Prince Impérial et le prince Napoléon descendent à l'hôtel de la Préfecture de Metz, et le drapeau du quartier général est arboré sur la flèche de la cathédrale.

— *29 juillet.* Le lendemain matin, le Prince Impérial traverse les rues de la ville, où la foule se presse devant les murs, sur lesquels vient d'être affichée la proclamation de l'Empereur à l'armée, et va visiter les camps des environs de Metz

A neuf heures du matin, il est au Polygone, situé à l'Est de la ville, sur le terrain de l'île Chambière, voisin du quartier

des Juifs. C'est là où campent les grenadiers, l'artillerie et la cavalerie de la garde, et où, avant la déclaration de guerre, les canonniers faisaient leurs exercices.

L'autre camp, où sont installés les voltigeurs de la garde, est situé au Ban Saint-Martin. Le front de bandière des camps est entouré d'avenues de grands arbres, dont l'ombre n'est pas à dédaigner par cet été brûlant. Il y a plus de fraîcheur au Ban Saint-Martin, surtout du côté de la digue de Vadrineaux. En revanche, il y a plus d'espace au Polygone. Ici et là, la Moselle est à deux pas. Le Ban Saint-Martin est dominé par les forts de Plappeville et de Saint-Quentin.

Dans l'un et l'autre camp, le Prince Impérial est vivement acclamé. Il est venu tout simplement à cheval, en tenue de campagne. Deux ou trois officiers l'accompagnent avec M. Bachon, son écuyer.

— *30 juillet.* L'Empereur, avec le maréchal Le Bœuf, visite les forts des environs de Metz.

Les régiments d'infanterie de la garde reçoivent quelques recrues, qui portent leur effectif à quatre-vingt-cinq hommes environ par compagnie. On verse les shakos à enveloppe de toile cirée, ainsi que les bonnets à poil. Les hommes se coiffent du bonnet de police bleu, à galons rouges ou jaunes. Plus tard, quelques troupiers cousirent des visières à leurs bonnets de police.

Les officiers de grenadiers et de voltigeurs adoptent le képi noir à large tresse d'or surmontée des galons de grade, et orné sur le devant d'une grenade d'or. La tunique à une rangée de boutons, sans aiguillettes ni épaulettes, avec des galons seulement autour des poignets, se porte ouverte sur une ceinture de laine rouge, et le pantalon rouge, à bande noire, est renfermé à son extrémité dans des molletières de cuir ou des bottes de chasse. Pour armes : le sabre et le revolver.

— *31 juillet.* Le bataillon des chasseurs de la garde est détaché de la division Deligny et reçoit l'ordre de se rendre, par le chemin de fer, à Thionville. Les chasseurs partent à cinq heures du matin, le lendemain, par la gare de Devant-les-Ponts, arrivent à sept heures à destination et vont camper en dehors de Thionville, dans le camp retranché.

Le bataillon séjourne dans cette ville, du 1er au 6 août, et est employé journellement au chargement des vivres destinés au 4e corps, en marche sur Boulay. Il revient le 7 août, à Metz, par les voies ferrées et, quelques jours après, rejoint sa division au camp de Borny.

— *1er août.* — La division de Deligny, moins le bataillon de chasseurs et le 1er voltigeurs, exécute, sous le commandement du général Deligny, une marche-manœuvre dans la direction de Verdun. La division prend position sur la route entre Longeville-lès-Metz et Moulins, et s'établit sur deux lignes. Le soir, rentrée au camp du Ban Saint-Martin.

— *2 août.* — Le camp du Polygone de l'île Chambière étant devenu malsain, parce qu'on n'a pris aucune précaution sanitaire, la division de grenadiers décampe le 2 août, à six heures du soir, traverse la Moselle et va s'établir sur l'autre rive, près de la Grange-aux-Dames. Son artillerie s'installe derrière le 1er grenadiers.

— *3 août.* — Les troupes de la garde, qui, jusque-là, ont vécu par ordinaires, reçoivent pour la première fois les vivres de campagne. On étudie, dans l'artillerie, un moyen de fixer les sacs des servants sur les coffres, pendant les marches et les combats.

Le 3e bataillon du 3e grenadiers, commandant de Souancé, et le 5e escadron du régiment des guides, capitaine Gourg de Moure, sont détachés de leurs régiments et attachés au quartier impérial.

4 août. — Départ de toute la garde pour Boulay. La 2e division (Picard) précédant la 1re (Deligny), décampe à huit heures du matin de son camp de la Grange-aux-Dames, repasse la Moselle, traverse la ville et, sortant par la porte des Allemands, prend la route de Metz à Sarrelouis.

La chaleur des jours précédents a beaucoup diminué. Le temps est frais et couvert : aussi la marche s'exécute-t-elle dans d'excellentes conditions.

De deux à trois heures du soir, grand'halte au village de Glattigny, à douze kilomètres et demi de Metz.

A quatre heures du soir, la division arrive à Volmérange, village situé à quatre kilomètres au de là de la Nied française, affluent à gauche de la Sarre, et à trois kilomètres en arrière de Boulay. Les zouaves et les grenadiers vont camper en avant du village, dans une vaste prairie, où l'artillerie divisionnaire a sa place marquée entre la 1re et la 2e brigades. La division de voltigeurs arrive une heure après et campe, ainsi que son artillerie, derrière la division Picard.

Le départ pour la cavalerie de la garde avait été fixé à cinq heures du matin, mais il ne commence que vers une heure de l'après-midi ; toute cette cavalerie avec ses deux batteries à cheval, après une marche lente et pénible derrière l'infanterie, arrive au camp à partir de huit heures du soir.

Les batteries de la réserve de la garde sont parties également de Metz, à neuf heures et demie du matin, et n'arrivent qu'à neuf heures du soir pour camper à Condé-Northen.

L'administration, n'ayant plus à proximité les magasins à fourrages de Nancy ou de Metz, ne parvient pas à s'en procurer suffisamment, dans un pays où ils abondent, surtout à cette époque de l'année.

L'artillerie de la 1re division n'a d'autre ressource que de réquisitionner des champs d'avoine sur pied. Les officiers de distribution pour l'artillerie de la 2e division, se font raccoleurs de voitures de paille, qu'ils conduisent à l'administration.

5 *août*. — L'ordre arrive pendant la nuit de changer de direction : on abandonne la marche sur Boulay pour se porter sur Saint-Avold.

Bien que le réveil ait été sonné dans les campements, à quatre heures moins un quart du matin, les troupes attendent, sac au dos, toute la matinée et une partie de l'après-midi.

Vers huit heures du matin, la gendarmerie arrête un espion allemand : le bruit absurde court parmi les soldats qu'il a empoisonné l'eau, et l'on a toutes les peines du monde à emmener cet individu sain et sauf.

La division de cavalerie part en avant, vers deux heures. La 1re division d'infanterie se met ensuite en mouvement, une demi-heure après, et revient sur ses pas, jusqu'au village des Etangs. La 2e division ne se met en marche qu'à quatre heures.

Il fait excessivement chaud ; pourtant on marche très bien. Les troupes remontent la rive droite de la Nied française, franchissent cette rivière au village de Varisse, et s'acheminent vers Courcelles-Chaussy, par une route tortueuse et étroite, sur laquelle, suivant l'usage, on a trouvé commode d'échelonner tout le corps d'armée.

Les divisions Desvaux et Deligny arrivent, vers sept heures du soir, à ce village, situé à moitié chemin entre Metz et Saint-Avold.

La division de voltigeurs va camper au Nord de Courcelles-Chaussy, sur les pentes d'un mamelon, dans un angle formé par la Nied française et la route de Metz à Mayence. La cavalerie prend son campement de l'autre côté de la route.

Les généraux et les intendants s'arrêtent dans le village, qui est encombré de voitures de réquisition chargées de vivre.

A peine installées, ces deux divisions sont assaillies par un orage épouvantable, accompagné d'une pluie torrentielle, qui dure toute la nuit, et détrempe profondément le terrain.

Pendant cet orage, plusieurs milliers de kilogrammes de sel

et de sucre ont fondu, grâce à l'incurie de messieurs les *riz-pain-sel*, qui, songeant seulement à se mettre à l'abri, les ont laissés à découvert, sans les garantir avec les toiles imperméables qu'ils ont à leur disposition.

La pluie continue de plus belle : les officiers sont dans la plus triste situation, pas de vivres, pas de bagages ; les soldats s'empressent de leur offrir l'hospitalité sous leurs tentes-abris ; quelques-uns parviennent à se réfugier dans un moulin voisin. Les tentes s'imbibent, peu à peu, de l'eau qui tombe à flots et laissent passer une rosée glaciale. Dans les terres labourées, détrempées, les hommes et les chevaux sont couverts de fange des pieds à la tête. Les batteries de la 1re division d'infanterie établies dans un bas-fond, non loin du cimetière, campent dans un véritable lac de boue.

A peine a-t-on de quoi manger : malgré toutes ces misères, malgré les marches et les contre-marches, la gaieté du soldat ne se dément pas un seul instant; son ardeur et sa bonne volonté sont inaltérables. On ne parle que d'une chose : « Voir l'ennemi. » Quand on ne pourra charger, quelle joie ! quelle explosion de rage et d'énergie !

La nuit est venue, la pluie tombe toujours et pénètre les vêtements ; les soldats allument de grands feux et font sécher leurs manteaux, dans lesquel ils vont s'envelopper pour la nuit.

A dix heures, il faut éteindre les feux et s'étendre sous la tente, se coucher dans la boue. Bientôt les bruits cessent, on n'entend plus que le hennissement d'un cheval impatient et le léger bruissement de la pluie sur les toiles de tente.

Vers onze heures du soir seulement, la 2e division (Picard), qui a été surprise par l'orage au moment de sa grand'halte au village des Étangs, arrive à Courcelles et va camper près de la cavalerie.

Malheureusement, l'emplacement de son camp n'a pas même été déterminé. La pluie redouble de violence. A la lueur des éclairs, une des batteries divisionnaires, la 3e du régiment monté de la garde, aperçoit une carrière de sable ainsi qu'un champ de chanvre, et s'y engage, bien que les roues des voitures s'enterrent jusqu'au moyeu. Les deux autres batteries s'établissent, d'une manière analogue, dans le voisinage. On tend les cordes de campement. Les chevaux y sont attachés, et en arrachent, à chaque instant, les piquets.

Les hommes, artilleurs, zouaves et grenadiers, font de grands feux, et dans la boue jusqu'aux genoux attendent impatiemment le lever du jour.

Les quatre batteries de la réserve de la garde, qui étaient parties à quatre heures du soir, de Volmérange pour Courcelles, ont été également assaillies par l'orage et forcées de s'arrêter, et de camper près de la ferme d'Urville, dans des champs détrempés par la pluie, que les caissons et les chariots des batteries ont peine à traverser, les sillons étant changés en fondrières.

— *6 août.* Les troupes se reposent dans leurs bivouacs. Les batteries de la 2e division (Picard) régularisent et améliorent leur campement.

A cinq heures du soir, on sonne à cheval par alerte dans la division de cavalerie Desvaux et l'on donne, hélas ! des coups de pied dans les marmites de nos pauvres soldats. Partie de Courcelles à six heures du soir, cette division arrive à dix heures du soir à Morange, à douze kilomètres de Saint-Avold, et établit son campement sur un plateau, dans des terres labourées.

— *7 août.* Dans la nuit du 6 au 7 août, la division de voltigeurs, vers deux heures du matin, reçoit l'ordre de lever le camp et de se tenir prête à partir pour Saint-Avold. La pluie tombe toujours, la nuit est noire; on rallume, à la hâte, quelques feux dans la boue, qui est de plus en plus profonde, on charge les voitures, on attelle les chevaux. Les compagnies se forment. On attend, l'arme au pied, autour des brasiers, courbant le dos sous l'averse.

A trois heures du matin, on se met en route. Les distributions qui auraient dû être faites la veille, le sont au moment du départ; les vivres ne pouvant être distribués dans les compagnies, beaucoup de viande et de biscuits sont abandonnés sur l'emplacement du camp; on continue à exagérer le chargement de l'homme, en lui faisant porter trois jours de provisions.

Le jour commence à poindre; les artilleurs des trois batteries de combat cherchent à démarrer leurs pièces; c'est une opération importante, les lourdes voitures ont pénétré avant dans le sol, et les officiers regardent, inquiets, ces traits tendus, qui se brisent comme verre, sous les efforts des chevaux.

La division de voltigeurs marche en bon ordre sur Saint-Avold. Le 3e bataillon du 1er voltigeurs forme l'avant-garde et détache, à cinq cents mètres en avant, deux compagnies en pointe d'avant-garde; entre la pointe d'avant-garde et l'avant-garde marche une section de la 8e compagnie de sapeurs du 3e régiment du génie.

Derrière le 3e bataillon, suivent d'abord le convoi, puis le 2e et le 1er bataillons du 1er voltigeurs, le 2e voltigeurs et enfin la 2e brigade (général Garnier), 3e et 4e voltigeurs.

Après avoir dépassé le village de Bionville, l'avant-garde reçoit l'ordre de se préparer au combat et se forme en bataille face à gauche sur la route; une compagnie est envoyée en tirailleurs, puis une deuxième; l'artillerie est à hauteur de l'avant-garde. Le 3e bataillon part en avant, gravit une hauteur qui domine la route et, après une marche fort pénible dans les terres labourées, s'aperçoit que toute cette alerte est fausse.

On regagne à travers champs la tête de la colonne et, à onze heures, la division arrive au village de Longeville-lès-Saint-Avold, situé à cinq kilomètres en arrière de Saint-Avold, à l'embranchement des routes de Metz à Forbach et de Boulay à Forbach, et sur les bords de la Rosselle, ruisseau affluent de gauche de la Sarre.

La division Deligny va s'établir sur les hauteurs en arrière et à droite du village. On ne devait d'abord faire dans cet endroit qu'une grand'halte de quatre heures; on se décide à y camper en attendant les ordres du maréchal Bazaine, commandant des 2e, 3e, 4e corps et de la garde.

La 2e division de la garde (Picard), partie de Courcelles-Chaussy à sept heures du matin, atteint Longeville vers trois heures et s'établit auprès de la division Deligny. Ses trois batteries de combat descendent vers le village, par la vieille route, et s'installent sur un terrain très incliné, en arrière et à gauche du château.

En même temps arrivent les quatre batteries à cheval de la réserve d'artillerie de la garde.

C'est à ce moment que les troupes de la garde apprennent les défaites de Spickeren et de Frœschwiller : « Vengeance ! Vengeance ! » Ce cri sort de toutes les poitrines.

A quatre heures du soir, on reçoit enfin des ordres de Bazaine, qui est à Saint-Avold avec le 3e corps, dont on aperçoit dans le lointain les campements, situés sur les hauteurs, en avant de cette localité.

La garde impériale tout entière doit camper définitivement sur le plateau de Longeville et y prendre position, pour soutenir le mouvement de retraite, que le 3e corps doit opérer le lendemain sur Metz.

Les Prussiens s'avancent, paraît-il, rapidement à la suite du 2e corps, qui a été contraint d'abandonner les hauteurs de Spickeren et le village de Styring. On craint une attaque à chaque instant. — Aussi les tentes sont-elles abattues. Per-

sonne ne campe. On se contente de bivouaquer sur ces hauteurs. Les hommes se couchent au pied des faisceaux ; les chevaux restent sellés. L'ennemi étant signalé dans le voisinage, on se garde militairement. Chaque bataillon envoie une compagnie en grand'garde, vers sept heures du soir.

En prévision des marches rapides que l'on aura à faire, l'ordre est donné de renvoyer les voitures de bagages. Chaque batterie doit aussi renvoyer un de ses chariots, pour s'alléger le plus possible.

L'artillerie de la 2e division, n'ayant pas de communication facile avec sa ligne de retraite, reçoit tout à coup l'ordre d'atteler et de remonter, à la hâte, sur le plateau de Longeville par la nouvelle route.

La nuit vient, avant que cette artillerie ne soit rendue à son nouveau poste ; elle est rangée en bataille, partie vers Longeville, partie vers Boulay, et les commandants des batteries ont pour instructions, en cas d'attaque de nuit, de faire feu en avant.

Dans la position où l'on se trouve, il serait difficile de s'y conformer ; mais il est peu probable qu'on soit obligé d'en venir à l'exécution de cet ordre, car, peu à peu, les hauteurs en avant de Boulay, de Hombourg et de Merlebach, à l'extrême limite de l'horizon, s'illuminent des feux de bivouac d'une armée, qui ne peut être que l'armée française.

Il faudrait culbuter les 3e et 4e corps, traverser une forêt qui s'étend, à gauche, jusqu'au delà de la frontière, avant d'arriver au corps de la garde.

— A la nuit tombante, la division de cavalerie de la garde arrive, à son tour, sur le plateau de Longeville. A trois heures et demie du matin, cette division est montée à cheval, à son campement de Morange, mais ne s'est mise en route que vers deux heures. A deux heures de l'après-midi, elle a fait la grand'halte dans les prairies de Boucheporn, où les hommes ont pris le café.

Ce jour-là, le régiment des chasseurs à cheval est prévenu qu'à l'avenir il sera attaché à la division des voltigeurs ; le régiment des guides reçoit le même ordre pour la division de grenadiers. Dans la soirée, le lieutenant-colonel de Chamisso, des chasseurs à cheval de la garde, étant très souffrant, entre à l'hôpital de Saint-Avold, mais cette ville étant occupée le lendemain dans la matinée par les Prussiens, cet officier supérieur est fait prisonnier.

Vers onze heures du soir, les cris d'un soldat qui rêve ou qui se dispute, jettent l'alarme parmi les troupes. Le cri « Aux

armes! » retentit aussitôt dans les bivouacs. L'alerte est donnée. Partout on selle et on charge les chevaux : les hommes qui font preuve du plus grand sang-froid se portent aux faisceaux : les cavaliers, en armes, ont la bride au bras.

Mais la tranquillité est rétablie presque aussitôt, grâce aux officiers ; ceux-ci n'ont ni tentes, ni vivres et couchent, comme leurs hommes, à la belle étoile. La nuit est très froide.

— *8 août.* A trois heures du matin, le corps de la garde reçoit l'ordre de battre en retraite.

L'aube du 8 août trouve les troupes sous les armes, prêtes au départ. On doit, ce jour-là, revenir à Courcelles-Chaussy.

A quatre heures du matin, la division Picard entame le mouvement de retraite sur Metz. Ses batteries de combat marchent au centre de la colonne, autant que possible en colonne par section, afin d'avoir moins de profondeur. Il est recommandé aux officiers d'artillerie de surveiller le flanc droit de la colonne, de remarquer, à l'avance, les emplacements où l'on pourrait se mettre en batterie, en cas d'attaque.

Pour prévenir toute surprise, on fait marcher à travers champs, des compagnies de flanqueurs d'infanterie, qui s'éloignent à peine de deux cents mètres de la route. En outre, des éclaireurs du régiment des guides, côtoient la colonne du même côté, mais il est bien rare qu'ils s'en éloignent plus que les flanqueurs d'infanterie.

Cependant la crête des coteaux, qui courent à peu près parallèlement à la route et d'où l'on pourrait voir au loin, n'est guère qu'à quatre cents mètres. Comment se fait-il que nos éclaireurs ne vont pas jusque-là? De telles précautions paraissent illusoires ; si l'on craignait réellement une attaque de ce côté, aurait-on laissé la belle cavalerie de la garde inactive, au lieu de l'utiliser pour couvrir notre flanc, en la lançant sur la route de Saint-Avold à Boulay?

Le danger de voir l'ennemi couronner tout à coup les hauteurs n'existe pas. La garde impériale est couverte par le 4e corps, qui bat en retraite par la route de Sarrelouis. On pourrait donc se dispenser de ce faux simulacre de flanqueurs et d'éclaireurs.

D'ailleurs, cette marche est mieux ordonnée et plus rapide que les précédentes. Les hommes sont maintenant entraînés et bien habitués à la fatigue.

— La division Deligny n'a quitté sa position de Longeville qu'à huit heures du matin, à l'arrivée de la division de Castagny du 3e corps, qui doit la remplacer sur cette importante position. Sa marche est éclairée par le régiment des chasseurs à cheval

de la garde. Le 1er voltigeurs marche derrière le convoi, formant l'arrière-garde, avec le 3e bataillon en extrême arrière-garde. Les éclaireurs ennemis, qui se sont glissés à travers les bois et les ravins, suivent à peu de distance.

Grand'halte de onze heures du matin à une heure de l'après-midi, au village de Fouligny, sur les bords de la Nied allemande.

A midi, la cavalerie de la garde, qui a quitté son bivouac de Longeville à six heures du matin, traverse Courcelles-Chaussy, franchit la Nied française et va camper en arrière, partie à Silly, partie à Maizeroy.

A la même heure, la division Picard traverse Courcelles, à la suite de la cavalerie de la garde et va camper à trois kilomètres plus loin, sur la rive gauche de la Nied française, et à seize kilomètres de Metz, près de Pont-à-Chaussy. Son artillerie parque, au milieu de l'infanterie, sur le plateau en arrière de ce village.

La division Deligny arrive ensuite à trois heures et s'établit de l'autre côté de la route de Sarrebrück, dans l'angle formé par la Nied française et cette route. Sa 1re batterie est détachée à l'extrême droite au village de Mont, avec la brigade Brincourt (1er et 2e voltigeurs) pour surveiller le cours de la Nied, jusqu'à Pange, et se relier avec le 2e corps, qui suit la voie ferrée. Le 1er bataillon du 1er voltigeurs est envoyé de grand'garde, en avant de Mont et couvre le flanc droit de la division.

Au moment de l'arrivée au camp de cette division, un violent orage, qui dure environ deux heures, éclate et détrempe profondément les terres labourées, dans lesquelles campent les troupes.

Les fourrages continuent à manquer. Des voitures de foin ont dû être arrêtées sur la route et réquisitionnées contre bons directs, avec l'approbation de l'administration.

Les bagages renvoyés, la veille au soir, à Longeville-lès-Saint-Avold, rejoignent les régiments à Pont-à-Chaussy.

— *9 août*. Réveil à cinq heures du matin. Le départ, qui doit avoir lieu à six heures, est retardé. Le mouvement rétrograde de l'armée continue. Toute l'après-midi, on voit les routes couvertes de troupes, qui battent en retraite. Ce sont, sans doute, les corps Frossard, Decaen et de Ladmirault.

Dans la matinée, on lit deux ordres : le premier du commandant en chef, annonçant que le maréchal de Mac-Mahon s'est retiré sur Saverne ; le second, de l'Empereur, décrète que les différents corps de l'armée du Rhin ne forment plus que deux armées, sous les ordres de Bazaine et de Mac-Mahon.

A midi, les divisions Deligny et Picard prennent les armes et vont prendre position un peu plus en arrière et à treize kilomètres de Metz, sur les crêtes des hauteurs, qui bordent la la rive gauche de la Nied française, au lieu dit Silly-sur-Nied. Dans cette position la garde impériale forme la réserve des 2e, 3e et 4e corps, qui, battant en retraite à la suite de l'affaire de Spickeren, sont venus occuper les deux rives de la Nied française.

A trois heures du soir, toute la cavalerie de la garde se concentre sur le plateau de Maizery, au-dessus du village de Pange.

A la même heure, les batteries de réserve de la garde quittent Courcelles-Chaussy, pour aller camper au Vivier. L'ennemi semble approcher, car on prend des précautions nouvelles. On ne va plus à l'abreuvoir, aux corvées d'eau et de bois, qu'en armes.

— *10 août.* L'armée opère un mouvement de concentration sur Metz et occupe de magnifiques positions. Toutefois les mouvements de nos troupes s'opèrent lentement et difficilement, à cause du mauvais état des routes défoncées et encombrées.

Le réveil est sonné à six heures du matin dans les campements de la garde. Dans la journée, les divisions de voltigeurs et de grenadiers cèdent leurs emplacements au 3e corps, qui se retire également en arrière de la Nied.

A m[illegible] division Deligny vient se placer en arrière de la ligne de bataille [illegible] par le 3e corps et s'établit en réserve, face à Pont-à-Mousson, à hauteur du 12e kilomètre, au lieu dit de Landremont et à droite [illegible] Sarrebrück. La 1re batterie de la garde quitte M[illegible] et rejoint [illegible] division.

La division Picard lève son camp à deux heures et va camper à gauche de la route de Sarrebrück, à hauteur de Landremont, sur le plateau en arrière du bois de Silly-sur-Nied, appuyant sa gauche à la ferme de Béville, que l'on met en état de défense et où la 4e batterie du régiment monté est détachée avec deux bataillons de grenadiers. Les deux autres batteries campent sur le plateau, en arrière de la 1re brigade (général Jeaningros, zouaves et 1er grenadiers).

La cavalerie et la réserve d'artillerie restent ce jour-là au repos dans leurs campements de Maizery et du Vivier.

En arrivant dans leurs nouveaux campements, les troupes des généraux Deligny et Picard sont encore assaillies par une pluie torrentielle. Pendant toute la nuit, il règne un temps

affreux ; des torrents d'eau ne cessent de s'abattre sur les campements.

— *11 août.* Dans la matinée, l'armée achève de se concentrer sur Metz.

Réveil à cinq heures ; départ de la garde à six heures, par un temps épouvantable. Les bagages, l'artillerie et l'infanterie défilent sur toutes les routes, qui vont sur Metz ; une pluie fine et serrée ne cesse de tomber. La cavalerie de la garde, disposée en échelons par régiment, se retire à travers les terres labourées.

La division de voltigeurs suit un chemin vicinal, parallèle à la route de Metz à Mayence.

Vers six heures du matin, le 1er voltigeurs est réveillé par le général Bourbaki lui-même, l'ordre de départ n'ayant pas été transmis au régiment par la brigade ; on part à la hâte, les autres régiments sont déjà en route.

Après une marche d'un quart d'heure, sous la pluie et dans des terres détrempées, le 1er voltigeurs se forme par bataillons en masse, face à l'ennemi ; on pense que le combat va s'engager. On reste ainsi une demi-heure, puis l'on repart ; l'artillerie et les bagages sur les routes ; l'infanterie, tantôt à travers champs, tantôt sur le chemin vicinal de Colligny à Colombey. En traversant ce premier village, les voltigeurs aperçoivent, entassées dans une grange, de grandes provisions de biscuits, que l'on abandonne, grâce à l'incurie de l'administration.

Malgré la légèreté du matériel d'artillerie, et vu la surcharge d'avoine, les départs des batteries s'exécutent péniblement. Quant à la marche de l'infanterie, rendue déjà très pénible par le mauvais état des routes défoncées par la pluie et les terrains cultivés et détrempés, que l'on a parfois à traverser, cette marche, disons-nous, est encore embarrassée par l'artillerie et un grand convoi.

Enfin, à deux heures et demie de l'après-midi, la division Deligny, après une marche de vingt kilomètres dans la boue et par une pluie incessante, arrive à Borny qu'elle traverse, pour aller camper dans une petite plaine qui s'étend à l'Ouest, entre ce village et Grigy ; la gauche de la division est appuyée à Borny, la droite se prolonge vers Grigy et la route de Metz à Strasbourg, par Château-Salins.

La division Deligny campe sur trois lignes : première, chasseurs à pied de la garde ; deuxième, 1er et 2e voltigeurs ; troisième, 3e et 4e voltigeurs. Ces régiments campent en colonne double, par bataillons à intervalle de déploiement.

La division Picard, de son côté, tourne à droite, à hauteur

de la ferme de Bellecroix et s'arrête quelques temps au-dessus de Vantoux. Elle reprend ensuite sa marche et parvient enfin, vers trois heures, malgré l'encombrement extraordinaire des routes, en arrière de Borny, où elle doit aussi camper.

Après une marche pénible dans des terrains coupés d'obstacles et où les chevaux enfoncent jusqu'aux jambes, la cavalerie de la garde arrive à son tour, sous le canon des forts de Metz, et s'établit près de Borny, non loin du fortin des Bordes, à moins de trois kilomètres de la porte des Allemands.

Les batteries de réserve de la garde campent aussi près des Bordes, en avant de Plantières.

La pluie cesse un peu dans la soirée.

Depuis quelques jours, on voit sur les routes de nombreuses familles de paysans, qui fuient devant l'invasion. Ce triste spectacle émeut vivement le soldat. Mais loin d'être démoralisées par cette continuelle reculade, dont elles ne peuvent apprécier ni la nécessité, ni le but, les troupes de la garde, qui n'ont pas encore combattu, sont frémissantes d'indignation et demandent à marcher en avant.

— *12 août.* L'armée, à cette date, est entièrement réunie sous Metz et reste au repos dans ses campements les 12 et 13 août; on entend seulement quelques coups de canon et de fusil aux avant-postes.

[illegible] quatre heures du matin, on donne l'ordre aux troupes [illegible] prêtes à partir au premier signal : les chevaux sont [illegible] devant seulement), avec biscuit et avoine pour trois [illegible] temps, les troupes reçoivent quatre jours de vivres [illegible] de marches forcées, qu'on ne devait plus, hélas! jamais faire.

A huit heures du matin, un contre-ordre [illegible] lerie desselle ses chevaux.

Dans la journée, le temps reste gris et couvert, mais sans pluie; le moral des troupes est excellent. On voit arriver des réserves qui rejoignent leurs corps.

A Metz se forme un corps d'éclaireurs volontaires, qui, plus tard, rendra les plus grands services, sous la direction de M. Arnous-Rivière, ancien commandant d'éclaireurs en Crimée, officier aussi habile qu'énergique.

— *13 août.* L'ordre a été donné de ne pas s'absenter des campements. A deux heures de l'après-midi, l'ordre arrive de s'attendre à marcher, mais la journée s'écoule tranquillement, sans autres incidents.

Les chevaux de la division Desvaux restent sellés toute la nuit du 13 août. Le fourrage ayant manqué dans certains régi-

ments de cavalerie de la garde, on leur offre des rations de pain mouillé pour les chevaux, à raison de cinq mille rations par régiment.

Dans la journée, le Prince Impérial, accompagné de M. Bachon, son écuyer, et du général Bourbaki, parcourt les bivouacs à cheval. De son côté, l'Empereur examine nos positions et celles de l'ennemi, avec le maréchal Bazaine.

CHAPITRE XXV

La division de Forton.

Formation de la division de Forton à Pont-à-Mousson. — Sa composition. — Dépôt des étendards à Metz. — Le départ. — A Faulquemont. — L'orage. — A Folschwiller. — A Marienthal. — La retraite. — Marche sur Pont-à-Mousson. — Contre-ordre. — A Montigny-lès-Metz. — Reconnaissances des 1er et 9e dragons sur Thionville. — Arrivée des 7e et 8e batteries du 20e d'artillerie. — De Strasboug à Metz. — Reconnaissance du 1er dragons sur Pange. — Reconnaissance du 9e dragons sur Jouy-aux-Arches. — Escarmouche avec la cavalerie ennemie. — Les Prussiens à Novéant. — Concentration de la réserve générale d'artillerie de Metz à Nancy. — Les huit batteries du 13e et les huit batteries du 18e. — Arrivée à Metz. — La réserve générale du génie.

La 3e division de cavalerie de réserve de l'armée du Rhin se forma, le 25 *juillet*, à Pont-à-Mousson.

Cette division, sous les ordres du général marquis de Forton (chef d'état-major, colonel Durand de Villers), était composée ainsi qu'il suit :

1re brigade : général prince Murat ; 1er dragons, colonel de Forceville ; 9e dragons, colonel Reboul.

2e brigade : général duc de Grammont-Lespare ; 7e cuirassiers, colonel Nitot ; 10e cuirassiers, colonel Juncker.

Artillerie divisionnaire : chef d'escadron Clerc, commandant supérieur ; 7e et 8e batteries du 20e régiment d'artillerie à cheval (4 rayé de campagne), capitaines en premier, Coillot et Chardin. Chaque batterie comprenait cent soixante hommes, quatre-vingt-douze chevaux de trait et quatre-vingt-quatre

chevaux de selle. Plus tard, elles reçurent, à Metz, deux caissons de munitions pour fusils de dragon et pistolets d'arçon de cuirassiers.

— Le *28 juillet*, par ordre supérieur, les quatre étendards de la division sont déposés à l'arsenal de Metz.

— Le *30 juillet*, la division de Forton recevait l'ordre du grand quartier général, de se porter de Pont-à-Mousson sur Faulquemont, afin de coopérer au mouvement en avant de l'armée sur la frontière de Prusse; mais le lendemain, 31 juillet, arrive contre-ordre, l'organisation de cette division n'étant pas encore complète et ses deux batteries divisionnaires n'ayant pas même quitté Strasbourg.

— Le *5 août*, à cinq heures du matin, les escadrons du marquis de Forton quittent enfin leur bivouac, installé dans les champs, à proximité de Pont-à-Mousson et se mettent en route pour Faulquemont. L'artillerie n'est pas encore arrivée.

Après une halte de deux heures à Luppy, la division arrive à Faulquemont, vers deux heures de l'après-midi et va s'établir au bivouac.

L'étape a été de quarante-cinq kilomètres. Le temps est lourd. Le soir, un orage terrible dévaste le camp ; une pluie torrentielle transperce les tentes, dure fort avant dans la nuit et est une des premières épreuves de cette campagne si féconde en malheurs. Les hommes, il est vrai, supportent tous ces maux avec une admirable résignation.

— Le *6 août*, on quitte Faulquemont à midi. Départ pour Folschwiller, village situé à côté de Saint-Avold. La division se porte à deux kilomètres en avant du village et s'établit en bataille, par régiment en masse.

Il est neuf heures; on entend distinctement la canonnade dans la direction de Forbach.

Les quatre régiments attendent toute la journée, la bride au bras, mais on ne reçoit aucun ordre.

A la nuit tombante, la division bivouaque sur le terrain où elle se trouve.

L'intendance, l'administration et les deux batteries du 20e régiment annexées à la division n'ont pas encore rejoint. Le général de Forton est obligé de faire nourrir ses hommes par une réquisition de bestiaux.

— *7 août*. Toute la division part pour Marienthal, village situé entre Saint-Avold et Sarreguemines, sur la route de Puttelange, et couvre la retraite de la division de Castagny (3e corps) sur Saint-Avold.

Pendant que cette division défile sans être inquiétée, le 1er

escadron du 9e dragons, sous les ordres du capitaine Delavau, fouille le bois, situé sur la gauche de la route et s'étendant jusqu'à la frontière, qui n'est distante que de dix kilomètres, et s'empare d'un espion.

Vers sept heures du soir, la division de Forton se retire par la route de Saint-Avold et va reprendre son bivouac de Folschwiller, qu'elle a quitté le matin et où les bagages et les hommes à pied sont restés.

— Le *8 août*, la division reçoit l'ordre de rétrograder sur Pont-à-Mousson. Elle quitte à trois heures et demie son campement et va bivouaquer à Luppy et Solgnes.

— Le *9 août*, à cinq heures du matin, la division, d'après l'ordre qu'elle a reçu pendant la nuit, retrograde sur Pont-à-Mousson, où elle arrive à midi. Là, au moment où la tête de colonne atteint le faubourg de cette ville, le général de Forton reçoit une nouvelle dépêche, qui lui enjoint de continuer sur Metz, où la division arrive à quatre heures du soir et à six heures à Montigny-lès-Metz; après une étape des plus dures de cinquante-quatre kilomètres, elle va camper en avant et à droite de Montigny-lès-Metz, à l'intérieur du cercle formé par la ligne ferrée de Thionville.

— *10 août*. Repos.

— *11 août*. Le 1er peloton du 4e escadron du 9e dragons, sous les ordres du lieutenant de Clauzade de Mazieux, est envoyé en reconnaissance jusqu'à Thionville, en suivant la rive droite de la Moselle, tandis qu'un peloton du 1er dragons en suit la rive gauche. Ces deux reconnaissances rentrent le soir, sans avoir de nouvelles de l'ennemi.

Dans la journée, la division de Forton est enfin rejointe par les 7e et 8e batteries du 20e d'artillerie. Ces deux batteries se sont embarquées à Strasbourg, le 6 août, avec ordre de rejoindre leur division à Faulquemont. Elles arrivent à Metz, le 7 août; la 7e batterie y est arrêtée par ordre de la place, la ligne ferrée de Saint-Avold n'étant plus considérée comme sûre, depuis les événements de Forbach.

La 8e batterie n'ayant pas été prévenue à la bifurcation, a continué jusqu'à Saint-Avold, d'où elle a été renvoyée au plus vite à Metz, où elle vient camper auprès de la 7e batterie, en avant de la lunette d'Arçon.

— *12 août*. Le 1er dragons exécute une reconnaissance en avant de Metz, sur la route de Pange; on traverse la ville, puis toutes les lignes de notre armée, jusqu'aux extrêmes avant-postes (brigade Duplessis, à Montoy).

A Saint-Agnan, les éclaireurs aperçoivent quelques uhlans

sur la droite : nos dragons les poursuivent vivement. Les Allemands se retirent au plus vite. Le 1er dragons arrive au chemin de Pange ; les paysans annoncent la présence, dans ce village, d'un corps de dix à douze mille hommes d'infanterie prussienne.

On fait alors demi-tour et le régiment rentre à son bivouac de Montigny-lès-Metz, vers midi. Le colonel de Forceville s'empresse alors de rendre compte de sa mission et de ce qu'il a appris au chef d'état-major général.

— *13 août.* Au matin, on signale la présence de cavaliers ennemis dans le village de Jouy-aux-Arches, sur la route de Pont-à-Mousson.

A deux heures de l'après-midi, le 9e dragons reçoit l'ordre de monter à cheval. Les 3e et 4e escadrons, conduits par le commandant Laviarde, s'avancent sur la route de Pont-à-Moussont jusqu'à Jouy-aux-Arches, en cotoyant la rive droite de la Moselle, en amont de Metz.

Quelques cavaliers prussiens s'enfuient de ce village, en voyant étinceler les casques de nos dragons ; à quelque distance en arrière de Jouy-aux-Arches, on aperçoit, sur la route, une troupe arrêtée, avec laquelle les dragons échangent quelques coups de feu.

D'après quelques indications fournies par les habitants, la route de Pont-à-Mousson est occupée par un détachement de quatre à cinq cents chevaux.

— Les 1er et 2e escadrons du même régiment, ayant à leur tête le général prince Murat et le colonel Reboul, se dirigent également sur la route de Pont-à-Mousson, une demi-heure après le départ des 3e et 4e escadrons.

A l'arrivée de cette nouvelle reconnaissance, les Prussiens viennent de s'emparer de la station de Novéant, sur la rive gauche de la Moselle, et s'y sont retranchés.

Ne sachant pas s'il a affaire à de l'infanterie et la nuit approchant, le prince Murat fait rétrograder le régiment, qui rentre au camp de Montigny, vers quatre heures du soir.

— La *réserve générale d'artillerie* de l'armée de Metz se composait de seize batteries, huit de 12 rayé de campagne et huit de 4 rayé, appartenant à l'artillerie légère.

Les huit premières appartenaient au 13e régiment d'artillerie et formaient quatre divisions, sous les ordres du colonel Salvador et du lieutenant-colonel Protche : *1re division :* 5e et 6e batteries : chef d'escadrons de Contamines ; capitaines Leclerc et de Reynaud. — 2e *division :* 7e et 8e batteries : capitaines Bellorger et Blavier. — 3e *division* : 9e et 10e batteries ; chef d'es-

cadrons Brunet ; capitaines Lequeux et Lippman. — 4e *division :* 11e et 12e batteries : capitaines Audoy et Zæger.

Les huit batteries à cheval appartenaient au 18e d'artillerie et étaient ainsi composées.

Colonel Toussaint, lieutenant-colonel Desfaudais : 1re *Division :* 1re et 2e batteries : chef d'escadrons Masson ; capitaines Gouzy et Mengaud. — 2e *division :* 3e et 4e batterie : chef d'escadrons Bonnet ; capitaines Arveuf et Biot. — 3e *division* : 5e et 6e batteries : chef d'escadrons Rey ; capitaines Mondon et de Cambolas. — 4e *division :* 7e et 8e batteries : chef d'escadrons Resner ; capitaines Charpaux et Boyet.

— Les huit batteries du 13e d'artillerie parties de Bourges le 28 juillet, arrivent le 30 à Nancy, où elles vont parquer au camp de Malzeville, aux portes de la ville. Les huit batteries du 18e, embarquées de leur côté à Toulouse, du 25 au 28 juillet, se trouvent réunies à ce même camp de Malzeville, le 1er août.

Les deux régiments d'artillerie reçoivent, le 8 août, l'ordre de rejoindre l'armée à Metz ; le soir même, ils campent à Pont-à-Mousson et le lendemain 9 août, arrivent au lieu de destination. Les seize batteries vont alors parquer au Sud de la route de Saint-Avold, à l'Est de la place, mais le 11, elles se replient plus près et viennent s'établir aux Bordes, sous le canon de Metz.

— Avec la réserve d'artillerie, marchait également la *réserve générale du génie*, composée de la 2e compagnie du 1er du génie (télégraphes) ; de la 1re compagnie de sapeurs (capitaine Fontaine) du 3e régiment ; de la 1re compagnie du 2e régiment (chemins de fer), et d'un détachement de sapeurs-conducteurs. Ces compagnies, dès leur arrivée à Metz, vers le 25 juillet, furent employées à divers travaux de défense, entre autres la 1re compagnie du 3e régiment, qui contribua pour beaucoup aux travaux d'organisation du fort Belleeroix.

CHAPITRE XXVI

Pont-à-Mousson.

Concentration de la division de chasseurs d'Afrique à Lunéville. — Le général du Barail. — Départ des quatre régiments de chasseurs d'Afrique de l'Algérie. — Composition de la division. — Au Bosquet à Lunéville. — Départ de la division de cuirassiers de Bonnemains. — Les chasseurs d'Afrique quittent Lunéville. — A Nancy. — Une nuit agitée. — Marche sur Saint-Mihiel. — A Bernecourt. — Angoisses de la population. — La panique. — Le tocsin. — A Saint-Mihiel. — Réception des habitants. — Marche de nuit. — Le sommeil. — Arrivée au Ban Saint-Martin. — Une étape de quatre-vingt-douze kilomètres. — Reconnaissance du 3e chasseurs d'Afrique à Nomény. — Les Prussiens à Dieulouard — Apparition de la cavalerie allemande à Pont-à-Mousson. — Départ de la brigade Margueritte. — Son itinéraire. — Les fuyards. — Au galop. — Halte! — Les forces ennemies à Pont-à-Mousson. — Dispositions d'attaque du général Margueritte. — La charge dans la grande rue. — « Les Français! » — Les deux premiers dragons allemands sabrés. — A la place Duroc. — Le lieutenant de Rastignac tue deux officiers allemands. — A la gare. — Combat dans un marais. — La poursuite sur la voie du chemin de fer. — Combat dans les maisons. — Les sept dragons prussiens cachés dans un cuvier. — Au « Cheval Rouge. » — Attaque de l'auberge. — Sortie désespérée d'un officier ennemi. — Une lutte corps à corps. — Pertes des Français et des Allemands. — Arrivée d'une colonne du 28e de ligne. — Pas d'ordres! — Evacuation de Pont-à-Mousson. — « *Sic vos non vobis!* » — Le retour. — Reconnaissance du 2e chasseurs d'Afrique sur Frontigny, Lemud et Pange.

Le jour même de la déclaration de guerre, les quatre régiments de chasseurs d'Afrique avaient reçu l'ordre de former chacun quatre escadrons de guerre et de les envoyer à Luné-

Le 1er chasseurs d'Afrique poursuit les houzards de Brunswick sur la grande place de Pont-à-Mousson. (12 août 1870.)

ville, où ils devaient composer la 1re division de cavalerie de réserve de l'armée du Rhin, sous les ordres du général du Barail, un très brillant soldat, beau et savant cavalier, d'une bravoure éprouvée, formé à cette rude école d'Afrique, d'où sont sortis tant de chefs, qui ont acquis un grand nom à la guerre, depuis plus d'un demi-siècle.

Engagé à dix-neuf ans, en 1839, aux spahis d'Oran, le jeune du Barail est cité, trois années après, à l'ordre du jour de l'armée et nommé sous-lieutenant. En 1843, sa belle conduite à la prise de la Smalah d'Abd-el-Kader, lui vaut la croix de la Légion d'honneur. Il passe lieutenant en 1844, à la suite de la bataille d'Isly, où il est blessé.

Chaque grade, chaque récompense sont la suite d'une action d'éclat. Colonel du 3e chasseurs d'Afrique au Mexique, en 1863, il se signale de la façon la plus brillante aux combats de Cholula et de San-Lorenzo et, cité à l'ordre de l'armée, est fait général de brigade.

Nommé divisionnaire, le 23 mars 1870, il reçoit le commandement de la division de notre belle cavalerie d'Afrique, lors de la déclaration de guerre, et va au-devant d'elle à Lunéville, où elle doit s'organiser.

— Le *1er chasseurs d'Afrique* quitte Blidah le 23 juillet, arrive le 24 à Alger et le 26 s'embarque à bord de l'*Intrépide* et du *Jura*. Ces deux transports arrivent le 28, à sept heures du soir, en rade de Toulon.

Le régiment débarque le 29 et, le soir même, part par les voies ferrées. Le 1er août, à cinq heures du soir, il arrive le premier à Lunéville et va camper au jardin public, appelé le Bosquet.

— Le *2e chasseurs d'Afrique* quitte Tlemcen le 19 juillet et arrive le 22 à Oran.

Le 27, deux escadrons s'embarquent à Mers-el-Kebir, à bord de la *Drôme*, et les deux autres escadrons, le lendemain 28, à bord de l'*Eure*.

Ces transports arrivent à Toulon les 30 et 31 juillet. Le 1er août, le régiment, fort de quarante officiers et de six cent huit hommes, s'embarque, à huit heures trois quarts du soir, en chemin de fer, pour Lunéville.

L'embarquement des six cent six chevaux et mulets du régiment dans les wagons ne dure qu'une heure et quart.

Le 4 août, le 2e chasseurs d'Afrique arrive à Lunéville à huit heures du matin, et, après soixante heures de chemin de fer, va rejoindre, au camp du Bosquet, le 1er régiment de l'arme.

— Le 18 juillet, les quatre escadrons de guerre du *3e chasseurs d'Afrique* quittent Constantine et se rendent à Philippeville; le 28 juillet, le colonel de Galliffet s'embarque avec le 6e escadron de son régiment; les trois autres escadrons ne prennent la mer que le 3 août. Aussi l'état-major du régiment et un escadron arrivent-ils seuls à Lunéville, le 5 août.

— Quant au *4e chasseurs d'Afrique*, retenu pendant plus d'une semaine au quartier de la Mosquée, à Oran, il n'effectue son passage que le 9 août et, quand ce régiment débarquera en France, la division de cavalerie atteindra Metz.

— Placée sous le commandement du général du Barail, cette division de cavalerie d'Afrique doit former deux brigades. La 1re, sous les ordres du général Margueritte : 1er chasseurs d'Afrique, colonel Clicquot de Mentque, lieutenant-colone Ramond; 3e chasseurs d'Afrique, colonel marquis de Galliffet lieutenant-colonel de Liniers.

La 2e brigade, général de la Jaille : 2e chasseurs d'Afrique, colonel de Lamartinière, lieutenant-colonel Humbert; 4e chasseurs d'Afrique, colonel de Quelen, lieutenant-colonel Lambert.

A cette division de cavalerie sont adjointes deux batteries d'artillerie légère, qui sont arrivées les premières au camp de Lunéville. Ce sont les 5e et 6e batteries du 19e régiment, sous le commandement supérieur du chef d'escadrons Loyer : capitaines en premier Jaubert et Bédarrides; capitaines en second Bayeux et Charpentier; lieutenants Kelle, Oudard, Bardenet et de Barberin.

— Le 2 *août*, la 2e division de cavalerie de réserve de l'armée du Rhin, qui comprend les 1er, 2e, 3e et 4e régiments de cuirassiers, et s'était également formée à Lunéville, s'ébranle vers Brumath, sous la direction du général de Bonnemains; c'est parmi les chasseurs d'Afrique, à qui enviera le plus les partants et les admirera le mieux.

Pas un de ces hommes d'élite n'a cet air de forfanterie théâtral que leur stature et leur force excuseraient. Ils vont simplement se dévouer, pour le salut de l'armée de Mac-Mahon et de la France.

— Le 7 *août*, sur une dépêche reçue à midi, la division du Barail part à une heure du soir de Lunéville. L'effectif est loin d'être au complet. La 1re brigade comprend seulement le 1er chasseurs d'Afrique et le 6e escadron du 3e chasseurs d'Afrique. La 2e brigade ne compte qu'un régiment, le 2e chasseurs d'Afrique; l'autre régiment, le 4e chasseurs d'Afrique, ne pourra rejoindre l'armée de Metz.

La division du Barail arrive à Nancy, le même jour, à quatre heures et demie de l'après-midi, et campe dans la prairie de Tombelaine. Dans la soirée, on apprend la nouvelle des batailles de Frœschwiller et de Spickeren. Les chasseurs ont installé leur bivouac dans les prairies de la Meurthe, en regard de la zone, par où pourraient déboucher les coureurs prussiens.

L'affliction est profonde, dans l'antique capitale de la Lorraine; dans les rues, on n'aperçoit que liseurs anxieux de journaux; beaucoup, sur le seuil des maisons, méditent, tête baissée.

Au camp de Tombelaine, les vedettes de la division du Barail passent une longue veillée d'inquiétude, prenant pour des signes d'arrivée des Prussiens les bruits nocturnes de la campagne.

— Le *8 août*, réveil à l'aube. A cinq heures du matin, la division s'achemine vers Saint-Mihiel. Pourquoi ne pas gagner Metz, droit par Pont-à-Mousson, au lieu de descendre par la traverse, jusqu'à la Meuse? Le bulletin des nouvelles du jour donne le triste mot de l'énigme.

L'ennemi a passé victorieusement la frontière par Forbach aussi bien que par Wissembourg. Le corps d'armée du général Frossard opère sa retraite et son ralliement, entre Thionville et Metz. On ne sait donc pas si l'accès de ce lieu de concentration, par le fait des progrès de l'invasion, sera encore accessible, du côté de Nancy, et dans l'hypothèse où les communications avec le boulevard de la vallée de la Moselle seraient coupées, la division du Barail conserve au moins, par Saint-Mihiel, la facilité de se rabattre, en arrière, sur le camp de Châlons.

A dix heures du matin, la division et les deux batteries du 19e font étape pour passer la nuit à Bernecourt. Ce malheureux bourg est dans la désolation. Les hommes travaillent à enfouir dans des silos improvisés leurs récoltes et leur pécule; les femmes, effarées, suivies d'enfants en pleurs, errent en troupes par le camp, distribuant à la ronde de l'eau potable, rareté du pays, et demandant en échange au soldat, s'il sait combien de temps s'écoulera encore avant l'arrivée des uhlans!

Il y a panique, en ce hameau, à la rentrée tardive de l'escadron de reconnaissance. La cloche du beffroi sonne le tocsin à toute volée.

— Le *9 août*, à deux heures du matin, la division, remontant à cheval, continue sa contre-marche sur Saint-Mihiel. A dix heures du matin, les tentes-abri des chasseurs d'Afrique et des artilleurs du 19e se dressent joyeusement dans les prai-

ries, en avant de cette charmante ville, gardienne inoffensive de la Meuse

Là, l'effectif du 3e chasseurs d'Afrique se complète par l'arrivée de ses trois autres escadrons.

La population entière de Saint-Mihiel rend visite aux campements de la division. Les officiers sont reçus au cercle de la ville par les notables. La commune distribue à la troupe un don de vin.

Mais le soir, à la réception des dépêches, le général du Barail trouve l'ordre, pour sa division, de détaler sur-le-champ, et, au lieu de continuer sur Verdun, de pousser jusqu'à Metz d'une traite, coûte que coûte : soixante kilomètres environ à dévider encore, et de nuit, après les huit lieues de la marche matinale !

Heureusement la veillée de marche s'annonce bien : temps doux et clair de lune. La division repart, vers neuf heures du soir, dans l'ombre du crépuscule, et sans fanfares, comme une troupe qui veut se dérober à l'ennemi. Toute la ville, sur pied ou aux fenêtres, non sans inquiétude, assiste à ce mystérieux décampement. Jusque vers minuit, la bonne contenance de tous se maintient. Les pipes flambent et les bavardages d'aller leur train. Mais, depuis plus de vingt-quatre heures, les hommes sont sous le harnais ; le sommeil ne tarde pas à les assaillir. C'est, de la première tête à la queue de la colonne, comme une vaste ondulation, produite par les hochements de tête des cavaliers, bercés sur leurs selles.

Les chasseurs d'Afrique, drapés dans leurs manteaux blancs, à la pâle clarté de la lune, ont l'aspect, en leurs saluts somnolents, d'une caravane de pèlerins de la Mecque, faisant leurs dévotions à Allah.

— Enfin, le *10 août*, au matin, on atteint au pays Messin par le défilé accidenté de Gorze et la vallée boisée de la Moselle.

A huit heures, on est en vue de Metz ; à dix heures, la division, harassée, hommes et chevaux, arrive au terme de ce voyage, son premier labeur de la campagne.

En ce moment, la cité, glorieuse *Pucelle*, qui a repoussé Charles-Quint et tenu en échec les plus fortes armées de l'Europe, est bouleversée par les travaux de l'état de siège approchant.

Pendant que les sentinelles gardent avec plus de sévérité les remparts, et que de la terrasse de la cathédrale, les vigies sondent l'horizon du côté de Sarrelouis, l'artillerie de place et les munitions affluent dans les bastions et dans les forts.

Cependant, venant à marches forcées de Forbach, de Nancy, de Châlons, les défenseurs se pressent autour des glacis de la fortification et y établissent la première ligne de bataille.

— La division du Barail va camper au Ban Saint-Martin, évasement spacieux de la rive droite de la Moselle au pied du fort de Saint-Quentin.

Les chasseurs d'Afrique, sans débrider, vont à plusieurs lieues fouiller la plaine; à leur rentrée, le camp est rapidement dressé; ces rudes soldats d'Afrique, après une marche de quatre-vingt-douze kilomètres en dix-huit heures, se glissent enfin sous leurs toits de toile, qui leur paraissent des gîtes enchantés.

— Repos complet pendant la journée du *11 août*. Cependant, plusieurs reconnaissances du 3e chasseurs d'Afrique, à raison de soixante cavaliers choisis par escadron, vont explorer la rive droite de la Moselle par Borny et Nomény. Par une pluie battante, qui dure toute la journée, ils font quatre-vingts kilomètres, aux allures les plus vives et avec des chevaux non ferrés des pieds de derrière. A six heures et demie du soir, on est de retour à Metz.

— Le *12 août*, le 1er régiment de chasseurs d'Afrique a les étrennes de la victoire, dans une hardie reconnaissance à Pont-à-Mousson, et revient recevoir, avec les trophées enlevés aux ennemis, la première ovation de la campagne.

Le territoire au Sud de Metz, jusqu'à la Moselle, est, on le sait, envahi par les troupes allemandes du Xe corps. De nombreux cavaliers se portent en éclaireurs sur l'aile gauche de la IIe armée du prince Frédéric-Charles.

Dans la nuit du 11 au 12 août, un escadron du 10e houzards prussien et une section de pionniers, tentent de couper la voie ferrée à la gare de Dieulouard. Mais leur tentative échoue devant le débarquement d'un régiment de ligne venant de Nancy, qui les oblige à rétrograder.

Plus tard, vers dix heures du matin, une autre patrouille prussienne pousse une pointe jusqu'à Pont-à-Mousson, qui n'est pas gardé, et lorsqu'elle y entre, un convoi de troupes arrivant du camp de Châlons se met en ligne, sur la place de la Gare.

Le général d'infanterie qui déploie ainsi ses compagnies, voyant l'ennemi reculer, s'élance jusqu'au pont de la Moselle. Mais, le perdant de vue tout à fait, il se replie à son tour et fait remonter ses hommes en wagon. Le train siffle, et va porter la nouvelle à Metz de la présence de reconnaissances ennemies à

Pont-à-Mousson, qui s'efforcent de détraire les lignes télégraphiques et la voie du chemin de fer.

Le maréchal Bazaine donne aussitôt l'ordre à la division du Barail d'envoyer sur-le-champ une de ses brigades sur ce point et d'y opérer une forte reconnaissance.

A midi, le général Margueritte accourt radieux au Ban Saint-Martin : « Allons, à cheval! » commande-t-il, et les trompettes sonnent la marche de la 1re brigade, puis le boute-selle.

A ces sonneries, les chasseurs d'Afrique des 1er et 3e régiments se précipitent avec des cris de joie et courent seller et brider leurs fidèles compagnons, les chevaux barbes. On va enfin pouvoir rencontrer l'ennemi, le charger, le sabrer à son aise !

En moins d'une heure, les huit escadrons sont prêts à partir. Prenant la tête de la colonne, le général Margueritte traverse avec elle la ville et sort par la porte de France. Le 1er chasseurs d'Afrique, colonel Clicquot de Mentque, marche le premier, suivi au pas par le 3e régiment, colonel marquis de Galliffet.

On descend la route qui longe la rive gauche de la Moselle. On passe à Moulins-lès-Metz, à Ars-sur-Moselle, à Ancy-sur-Moselle, à Novéant. Là, la brigade Margueritte rencontre, sur la route, quelques hommes malades du 3e dragons, qui, les derniers, évacuent le dépôt de Pont-à-Mousson. Ceux-ci racontent que la reconnaissance de cavalerie allemande, parue le matin, aux abords de la ville, s'est dirigée sur Frouard et qu'elle s'efforce d'intercepter, d'une façon durable, la ligne du chemin de fer.

A chaque pas, le général Margueritte recueille de nouveaux renseignements, qui confirment les premières versions. L'armée d'invasion s'avance peu à peu et refoule devant elle les habitants, jusque sur les chemins qu'ils encombrent.

« Hâtez-vous, mon général! dit au commandant de la brigade la dernière personne interrogée sur la route, un paysan monté sur un mauvais bidet à moitié fourbu, — hâtez-vous! la cavalerie prussienne occupe Pont-à-Mousson, elle fourmille dans tous les coins, l'état-major est descendu à l'hôtel du « Cheval rouge » et a commandé un grand dîner au champagne!

— C'est bien, répond le brave général Margueritte, nous allons leur porter le dessert ! » — Et, se tournant vers la tête de colonne : « Allons, les enfants, ajoute-t-il, un temps de trot, en avant ! »

A ces mots, la brigade s'envole dans un tourbillon de pous-

sière; les petits chevaux barbes piaffent, caracolent et finissent par prendre le galop de charge, les sabres choquent l'étrier, le bidon et le quart rebondissent sur la crosse du chassepot, et, par dessus tout ce cliquetis de ferraille, les hennissements des chevaux, s'élèvent les joyeux hourras de nos « *chasse-marais* ».

« En avant! En avant! » Il y a vingt-cinq kilomètres à franchir encore, le soleil est brûlant. Mais on sent l'ennemi au bout de l'étape. Aussi, en moins de deux heures d'une galopade enragée, la brigade arrive-t-elle en vue de Pont-à-Mousson.

« Halte! » commande le général Margueritte. La colonne s'arrête; les chevaux soufflent à pleins naseaux; les hommes s'essuient le front ruisselant de sueur. On charge les chassepots.

Quelques habitants, qui s'enfuyaient, accourent en voyant l'uniforme français, et donnent au général les plus précieux renseignements.

Depuis midi, une centaine de cavaliers allemands occupent la ville, appartenant par moitié au 17e houzards de Brunswick et au 19e dragons d'Oldenbourg. Cette escouade s'est partagé divers points principaux de Pont-à-Mousson. Les houzards se sont installés au centre de la ville, et les dragons se tiennent à la gare; mais le gros des forces, qui appuie ce détachement, est en réserve près du cimetière.

Il est quatre heures de l'après-midi. Le général Margueritte prend sur-le-champ ses dispositions pour cerner et anéantir des cavaliers allemands, qui se sont aventurés dans Pont-à-Mousson.

Le 3e chasseurs d'Afrique est laissé comme soutien sur la route de Metz. Prenant avec lui le 1er régiment de cette arme, le général détache les 5e et 6e escadrons vers la gare, et lance droit devant eux les 3e et 4e escadrons.

Le 5e escadron oblique donc sur la droite, appuyé par le 6e et file ventre à terre, en colonne par quatre, à travers les vergers. Le 3e escadron, soutenu par le 4e, met le sabre à la main et s'engage dans la rue principale, où il charge à fond de train, malgré le pavé glissant.

Deux dragons allemands, qui ont achevé leur reconnaissance du côté du quartier de cavalerie, sont entrés dans un débit de boissons. Au bruit de cette galopade furieuse, ils regardent par une fenêtre. Soudain ils aperçoivent le « taconnet » rouge et la veste bleue de ciel des chasseurs d'Afrique.

« Les Français! » s'écrient-ils d'une voix étranglée, et, se

précipitant dans la rue, ils sautent sur leurs chevaux, et leur enfoncent l'éperon dans les flancs. Ces animaux, affolés, partent comme des flèches, mais plusieurs de nos chasseurs aperçoivent les casques à pointe ; distançant le gros du peloton et littéralement couchés sur l'encolure de leurs chevaux, ils les poursuivent, la pointe dans les reins, et les percent entre les épaules, comme à coups de poignard.

La charge arrive bientôt au cœur de la ville et débouche sur la place Ducroc. Là, les deux premiers pelotons du 3e escadron tournent à gauche et gagnent le sommet de la ville, pour en chasser l'ennemi, qui se retire de la ville basse et remonte la pente.

Entraînés par le capitaine Laffond et le sous-lieutenant de Groulard, les chasseurs d'Afrique parcourent trois ou quatre kilomètres sur la route de Lunéville et chargent rigoureusement un escadron de dragons d'Oldenbourg, qui, placés en dehors de la ville, se sont enfuis en voyant déboucher notre cavalerie d'Afrique.

Nos vaillants petits chevaux barbes, après une course de trente kilomètres, n'ont pas de peine à rejoindre les magnifiques chevaux hongrois des dragons allemands qui, tout en fuyant, déchargent en arrière leurs petits mousquetons Dreyse à canon court.

On se jette sur eux, et les moins agiles, ou ceux dont les chevaux sont plus fatigués, sont abattus à coups de sabre et roulent, sanglants, sur la poussière de la route.

Le lieutenant de Rastignac s'acharne après deux officiers ennemis : un *rothmeister* (capitaine) de dragons et un *premier-lieutenant* de houzards. S'élançant d'abord à la poursuite du premier, il l'atteint et le perce d'outre en outre d'un furieux coup de pointe. Galopant ensuite sur l'autre Allemand, il le serre de près; le houzard brunswickois, qui s'est armé du mousqueton d'un de ses hommes, tire cinq ou six balles sur l'officier français, mais sans pouvoir le toucher. Une de ses balles toutefois effleure le képi rouge à galons d'argent. Furieux, M. de Rastignac enlève son cheval d'un bond furieux, arrive côte à côte de l'Allemand et lui plonge son sabre au travers du corps. L'officier ennemi vide les étriers. Son vainqueur saute aussitôt à terre, et lui arrache sa sabretache en cuir mou, toute bourrée de cartes et de papiers, et cela sous les yeux de tout un régiment prussien; puis, il revient tranquillement vers son capitaine.

Sur ce point, le capitaine Laffond a été obligé de faire sonner la retraite pour mettre fin à la poursuite ; les hommes et

les chevaux s'animant, pourraient se trouver entraînés jusqu'au milieu de l'armee ennemie.

Les deux autres pelotons du 3e escadron ont d'abord suivi ce mouvement avec le capitaine commandant, le lieutenant de Marsaquet et le sous-lieutenant Lardier. Mais, arrivés sur la place Duroc, ils prennent, au contraire, à droite, pour se rabattre ensuite sur la gare et couper toute retraite aux fuyards. Ils reçoivent au passage de nombreux coups de feu tirés des fenêtres par des cavaliers ennemis réfugiés dans les maisons; mais rien ne les arrête dans leur élan.

En un clin d'œil, les « chasse-marais » tombent comme la foudre sur les dragons prussiens. Ceux-ci avaient attaché leurs chevaux aux barrières de la voie, et, déposant à terre la giberne, le sabre, la tunique bleu de ciel à parements jaunes et le casque de cuir bouilli à l'aigle d'or, s'étaient tout simplement coiffés du béret bleu à galon jaune et travaillaient tranquillement, comme d'honnêtes ouvriers, à arracher les rails et à couper les fils télégraphiques.

Soudain les « taconnets rouges » sont au milieu d'eux. Sans songer à sauter sur leurs chevaux, les malheureux dragons se sauvent au hasard, fous de terreur, et se laissent sabrer, sans songer à se défendre. Ils veulent fuir, mais leurs longues bottes s'embarrassent au milieu des rails, ils roulent à terre et sont cloués sur place.

Une partie du 4e escadron appuie cette attaque, mais n'avance qu'au trot sous les ordres du capitaine Leroy, pendant que les 5e et 6e escadrons contournent la ville et coupent toute retraite à l'ennemi, qui se rend ou se fait sabrer sans miséricorde.

Quelques ennemis, cependant, réussissent à sauter en selle et à s'echapper. On les poursuit à fond de train sur la voie ferrée et on en tue encore quelques-uns.

Le chasseur Garnesson, après une course furibonde, atteint un dragon oldenbourgeois et lui porte un terrible coup de taille. Le Prussien, qui a vu venir le coup, se jette de côté, et la lame, lui rasant l'épaule, s'abat avec une telle violence sur le cou de son cheval, que le malheureux animal roule à terre, la tête à moitié décollée.

Un autre chasseur serre de près un houzard de Brunswick, qui, pour lui échapper, se jette dans un grand trou vaseux rempli d'eau et d'herbes, et pratiqué primitivement pour extraire de la marne. Le chasseur l'y poursuit. La scène devient des plus émouvantes. D'un côté, le houzard prussien, magnifique et solide garçon, au teint rose et frais, aux cheveux blonds,

solidement découplé dans son *attila* (dolman) noir à tresses blanches. De l'autre, le chasseur d'Afrique, vieux brisquard à trois chevrons, au teint jaunâtre et osseux, à longue barbe noire.

Les deux chevaux pataugent, à qui mieux mieux, dans la vase et les herbes, l'Allemand voulant sortir de ce trou, le Français s'efforçant de rejoindre son adversaire. Enfin, le chasseur retire sa carabine qu'il porte en bandoulière et la lui décharge dans le dos. Frappé à mort, le dragon ennemi tombe dans la vase, où il disparaît. Son cheval s'arrête alors, et son vainqueur, le saisissant par la bride, le ramène triomphalement à son escadron.

Un officier allemand, le lieutenant Troll, parvient, en se glissant à travers les houblonnières, à gagner les prairies avec son cheval, et, se jetant dans la Moselle, la franchit à la nage ; plusieurs dragons veulent le suivre, mais périssent, emportés par le courant.

En poursuivant l'ennemi sur la voie même du chemin de fer, le lieutenant de Marsaquet, le chasseur Dechaume et plusieurs autres cavaliers ont leurs montures complètement *désabottées* par la jonction de deux rails. Neuf chevaux barbes sont ainsi mis hors de service.

Le 1er chasseurs d'Afrique est donc maître de Pont-à-Mousson. A toutes les fenêtres, les habitants agitent leurs mouchoirs en signe d'allégresse. Le plus fort de la besogne est fait, mais de nombreux dragons et houzards ont cherché un refuge dans les maisons voisines de la place Duroc. Des coups de feu éclatent de tous côtés, les balles sifflent dans les rues. Un vieux soldat, le brigadier Laurent, tombe tué, plusieurs hommes sont blessés.

Furieux, les chasseurs mettent alors pied à terre, enfoncent les portes et les volets à coups de crosse et se précipitent dans les maisons. Des Prussiens se sauvent à travers les jardins, ou se dissimulent derrière les haies; d'autres se cachent dans les écuries ou dans les greniers à fourrage. Mais nos « chasse-marais » ont un flair de Peaux-Rouges, et savent éventer les cachettes les mieux dissimulées.

Le brigadier Fernand Hue découvre un officier de houzards de Brunswick, caché au fond d'une mansarde, sous une vieille paillasse. Un chasseur pénètre dans un cellier, et ne voit rien d'anormal; il va se retirer, quand il entend, tout à coup, un juron proféré, à voix basse, en langue allemande. Il se retourne, avise une immense cuve à vin, située au milieu du cellier,

grimpe sur une futaille, regarde dedans, et y aperçoit, blottis, sept grands dragons oldenbourgeois.

« Rendez-vous, ou je tire! » leur crie le chasseur d'Afrique en les couchant en joue avec son chassepot. Les sept Allemands, tout penauds, sortent un à un du cuvier. Le chasseur, les tenant toujours sous son arme, leur fait jeter sabres et mousquetons par une fenêtre, et les conduit ainsi à son peloton.

En suivant, avec le reste du régiment, les traces des premiers pelotons, le général Margueritte et le colonel Clicquot de Mentque arrivent en vue d'une grande auberge, à l'enseigne du « *Cheval Rouge* », située vers la gauche de la ville basse, en montant la rue principale de Pont-à-Mousson. C'est là que les officiers prussiens s'apprêtaient à dîner, quand ils ont été surpris par notre attaque inopinée.

Au moment où la tête des escadrons du 1er chasseurs d'Afrique débouche à hauteur de cette auberge, elle est saluée par une violente fusillade.

Le chasseur Robert est tué; plusieurs autres, entre autres le brigadier Monchor, atteint à la cuisse, sont blessés. Deux chevaux sont frappés mortellement; le maréchal des logis trompette Barbier reçoit une balle dans le flanc; grâce à son ceinturon qui pare le coup, mais qui est coupé par le projectile, il en est quitte pour une simple contusion. Les chasseurs descendent alors de cheval, laissant quelques-uns d'entre eux pour tenir leurs montures, et forcent l'entrée des maisons voisines, dans lesquelles plusieurs houzards ont cherché un asile

Une douzaine de cavaliers allemands, avec plusieurs officiers, se sont réfugiés dans la cour du « *Cheval Rouge* » et se tiennent derrière un portail, solidement verrouillé et barricadé.

Le général Margueritte montre alors cette issue avec la canne qu'il tient à la main, en guise de sabre :

« Il faut les forcer! » dit-il.

A ces mots, le capitaine-adjudant-major de Brimont saute à terre et veut enfoncer cette porte, en se jetant dessus à corps perdu. Elle résiste. « Un homme de bonne volonté pour ouvrir la porte et sortir les Allemands, » s'écrie le général.

Un chasseur, du nom de Micoud, sort du rang et met pied à terre; s'approchant de la porte, il fait tourner la barre de bois qui la retient fermée, et, se présentant de profil dans l'entrebaillement, pénètre dans la cour, en écartant les deux battants.

Son entrée est saluée par une volée de coups de feu; trois

balles trouent sa veste, en éraflant légèrement sa poitrine ; une quatrième tue le cheval de l'adjudant Gaillard.

Un officier de houzards, superbe dans son uniforme noir galonné d'argent de la tête aux pieds, s'élance, le sabre recourbé pendant à la dragonne, à la main un court mousqueton Dreyse.

Avisant les manches du colonel Clicquot chargées de galons d'argent, il vise cet officier supérieur et fait feu à bout portant : le colonel, qui a vu le mouvement de son ennemi, se baisse brusquement et évite la balle qui perce le « taconnet » de son ordonnance, le chasseur Malet.

Jetant alors son arme inutile, le Prussien se précipite, le sabre haut, sur le général Margueritte et lui assène sur la tête un coup terrible de taille. Le général peut le parer à temps, avec sa canne, et la lame ne fait que fendre la visière de son képi. « Vous n'êtes qu'un maladroit ! » lui dit tranquillement le brave Margueritte.

Le colonel Clicquot riposte alors par un vigoureux coup de pointe dans le dos de l'officier ennemi; mais, à sa grande surprise, sa lame rencontre un dur obstacle et se brise. Le Prussien, comme on l'a vu depuis, portait, sous son dolman, une épaisse cuirasse en cuir bouilli.

Le capitaine-adjudant-major de Brimont et le lieutenant Révérony, officier d'ordonnance du général, se jettent alors au secours de leur chef, et déchargent à la fois leurs revolvers sur l'officier ennemi. Le houzard noir laisse échapper son sabre, bat des bras en l'air, son cheval s'affaisse ; tous deux roulent sur le trottoir et restent sans mouvement. Ils sont bien morts.

Les Prussiens, qui ont assisté à ce combat sans bouger, sortent alors de la cour, où ils ont déposé leurs armes, précédés de trois officiers, qui remettent leurs sabres au général Margueritte.

C'est la dernière résistance de l'ennemi dans Pont-à-Mousson. Tous les Allemands qui sont restés dans la ville sont tués, blessés ou prisonniers. Ceux qui ont réussi à s'échapper fuient à bride abattue sur la route de Nancy.

Les vainqueurs comptent leurs pertes. Elles sont légères : un brigadier et un chasseur tués ; un brigadier et plusieurs hommes blessés ; deux chevaux tués, et neuf blessés ; mais les désarçonnés trouvent facilement à se remonter avec les chevaux ennemis.

Dans ce combat, les Allemands ont perdu trois officiers et quatorze hommes tués, sans compter les blessés. Ils laissent entre les mains du 1er chasseurs d'Afrique, quatre officiers et

trente-trois hommes prisonniers, ainsi que quarante et un chevaux, de très belle race, très près du sang anglais. Les harnachements sont neufs; les selles admirablement comprises, soignées et légères; avec elles, pas un cheval n'est blessé. Parmi les prisonniers, la plupart sont reconnus par les Mussipontains, comme ayant travaillé dans la ville ou les localités voisines avant la guerre.

L'effet moral produit parmi les soldats par ce coup de main fut très grand. Nos vaillants chasseurs avaient appris aux cavaliers allemands qu'on ne bravait pas impunément les *carniceros azules* (les bouchers bleus). C'est ainsi que les appelaient, au Mexique, les lanciers de Juarez. Il y avait quatre régiments de cavalerie prussienne campés aux environs : ils n'osèrent pas bouger.

Un dîner de trois cents couverts avait été commandé à la *Croix-Blanche* pour être servi, le soir même, sous les arcades dont la grande place est entourée.

Sic vos, non vobis. Des chasseurs d'Afrique avant le potage, c'était gênant, et ce furent ces derniers qui, au retour de la charge, mangèrent le dîner, que l'aubergiste avait préparé pour les Allemands, bien à contre-cœur.

— Pont-à-Mousson a donc été entièrement délivré de ses envahisseurs; mais ses environs ne le sont pas. Afin de prévenir toute surprise, le général Margueritte envoie alors plusieurs pelotons sur les diverses routes; qui aboutissent vers la ville puis, tandis que ces détachements échangent, sur les bords de la Moselle, quelques coups de feu avec les vedettes prussiennes postées à l'entrée des villages environnants, le général fait réparer la voie et remettre les rails en place par des équipes d'ouvriers du chemin de fer. Le télégraphe est rétabli.

La voie, étant redevenue libre, profite aussitôt à un train chargé de troupes du 6e corps, qui se rendent à Metz. Il arrive à toute vapeur à Pont-à-Mousson; dans ce train a pris place une partie du 28e de ligne de la brigade de Chanaleilles.

Le général Margueritte réquisitionne aussitôt cette infanterie, la fait débarquer et l'envoie en reconnaissance en dehors de la ville, puis il fait jouer le télégraphe pour demander des ordres à Metz.

Il ne reçoit aucune réponse, la ligne télégraphique ayant été sans doute coupée par l'ennemi, au-dessus de Pont-à-Mousson. Aussi renonce-t-il bien vite à son projet de défendre la ville, car on vient de lui signaler de nombreuses colonnes d'infanterie ennemie, qui commencent à garnir les coteaux voisins; en outre, il apprend qu'un corps d'armée d'une trentaine

de mille hommes s'avance rapidement sur Pont-à-Mousson.

Il fait remonter aussitôt le 28e de ligne dans le train et, lui confiant ses prisonniers, lui donne l'ordre de partir à l'instant pour Metz.

Quant à lui, après avoir rallié le 1er chasseurs d'Afrique sur la place Duroc et fait manger l'avoine aux chevaux, il quitte la ville, à huit heures du soir, emmenant les quarante et une montures enlevées aux Allemands.

Il est plus que temps de partir. Le cercle noir des colonnes ennemies se resserre de plus en plus autour de Pont-à-Mousson. Au moment où la colonne passe sur le pont de la ville, quelques balles tirées des hauteurs sifflent aux oreilles des soldats, mais sans toucher personne.

Le régiment reprend la route par laquelle il est venu, et rejoint à un kilomètre le 3e chasseurs d'Afrique, qui enrage de n'avoir pu prendre part à l'action, dont il a entendu la fusillade.

Le 1er chasseurs d'Afrique prend alors la tête de colonne, pendant que le 3e chasseurs se met à l'arrière-garde. A deux heures du matin, la brigade est de retour à son campement du Ban Saint-Martin, ayant ainsi parcouru soixante-dix kilomètres et livré un combat acharné et des plus brillants.

— La présence de ces dragons et houzards allemands indiquait, avec les renseignements des éclaireurs, la marche en avant de l'armée du Prince Royal, en possession de ses renforts et ravitaillée dans nos places, dans nos villes et dans nos villages de l'Est. Il était certain que cette armée cherchait à opérer sa jonction avec l'armée du prince Frédéric-Charles et l'armée du général von Steinmetz, qui s'avançaient, l'une ayant quitté la frontière du Nord et laissé Thionville, à sa gauche, pour descendre sur Bouzonville, Boulay, etc., l'autre venant de Sarrebrück par Forbach, Saint-Avold, Faulquemont.

— Le lendemain, 13 août, la cavalerie allemande se présentait, vers dix heures du matin, en nombre considérable devant Pont-à-Mousson, faisait irruption dans les rues, envahissait les maisons et frappait la ville d'une lourde contribution de guerre.

A partir de onze heures du matin, l'artillerie ennemie avait établi ses batteries dans le bois d'Athon, interdisant ainsi tout mouvement sur la voie et empêchant trois régiments d'infanterie, l'artillerie de réserve et la division de cavalerie du corps de Canrobert d'atteindre Metz.

— Le *12 août*, pendant que la brigade Margueritte accomplissait ce splendide coup de main de Pont-à-Mousson, le 2e chasseurs d'Afrique exécutait une reconnaissance des

plus dures, jusqu'à Courcelles-sur-Nied (quatorze kilomètres).

Suivant les ordres donnés la veille par le général du Barail, quatre escadrons, choisis parmi les hommes les mieux montés, sont réunis à trois heures du matin. Les cavaliers ont leurs armes et un repas dans les sacoches. Les chevaux ont la selle nue.

On part sans bruit, à trois heures trois quarts du matin, et l'on traverse Metz, pour gagner la porte Mazelle. La reconnaissance se dirige sur Courcelles-sur-Nied, en passant par Plantières, Grigy, Ars-Laquenexy, et s'arrête au passage à niveau du chemin de fer à Courcelles.

Le lieutenant-colonel Humbert, qui a le commandement des troupes, les partage alors en trois fractions et une réserve : la 1re fraction, sous les ordres du commandant Bossan, est dirigée sur Frontigny (quatre kilomètres) ; la 2e sur Lemud (cinq kilomètres) ; la 3e sur Pange (trois kilomètres), tandis que la réserve reste en partie au village de Courcelles et sur le chemin de fer.

Bientôt l'ennemi est signalé par les deux premiers détachements : celui de Lemud s'est trouvé en présence d'un régiment de uhlans et d'une profonde colonne d'infanterie prussienne ; celui de Frontigny a été arrêté, après deux kilomètres de marche, au pont de la ferme de Champel, par des forces supérieures.

Les renseignements recueillis chez les paysans concordent tous à indiquer le Bischewald, au centre de la forêt de Remilly, comme le point de concentration de l'armée ennemie, qui est précédée d'un rideau de troupes légères, couvrant sa marche vers le Nord-Ouest. Menacées par un mouvement tournant de l'adversaire, sur leur aile droite, les diverses fractions du 2e chasseurs d'Afrique sont rappelées et exécutent une retraite au pas et en bon ordre, couvertes à l'arrière-garde par un escadron de dragons, envoyé pour appuyer la reconnaissance, et dont les hommes, qui ont mis pied à terre, font le coup de feu.

Nos derniers tirailleurs du 2e chasseurs d'Afrique sont suivis, à environ huit cents mètres de distance, par des dragons ennemis et quelques uhlans, qui entretiennent un feu assez nourri. Trois chevaux du régiment sont légèrement blessés, tandis que plusieurs uhlans et dragons sont atteints par les balles de nos chasseurs. Les autres cavaliers allemands, étonnés de ce tir à huit cents mètres de distance, se replient prudemment et disparaissent dans les creux de terrain.

A peine la reconnaissance a-t-elle, au retour, quitté Ars-Laquenexy, que trois obus éclatent dans ce village. A midi, le 2e chasseurs d'Afrique est rentré au camp du Ban Saint-Martin.

— Le *13 août*, les trois régiments de chasseurs d'Afrique restent au repos dans leurs campements du Ban Saint-Martin. Dans la journée, ils reçoivent la visite du Prince Impérial et de plusieurs généraux venus pour les féliciter de leur hardi coup de main de la veille.

L'aspect du bivouac du 1er chasseurs d'Afrique est surtout des plus pittoresques avec les nombreuses dépouilles enlevées à Pont-à-Mousson, aux dragons et houzards ennemis. On ne voit partout, accrochés sur des piquets devant les tentes-abris, que casques à pointe, bonnets fourrés, sabretaches, sabres à épaisse poignée de fer, courts mousquetons Dreyse, etc.

Les officiers ont annoncé aux « chasse-marais » qu'une grande bataille est imminente ; aussi, pour y figurer dignement, les chasseurs passent-ils cette journée du 13 août, à nettoyer leurs effets, à blanchir leurs buffleteries, à fourbir leurs armes, à cirer leurs harnachements, comme s'il s'agissait d'une revue.

Aussi, le lendemain, au moment où la division du Barail levait son campement, un général disait-il au général Cliquot de Mentque, du 1er chasseurs d'Afrique :

« Vous mettez donc vos chasseurs dans une boîte, qu'ils sont brillants comme pour une parade ?

— Non, répondit le brave colonel, mais ils sont toujours ainsi, quand ils doivent aller au feu. »

CHAPITRE XXVII

Formation du 6e corps à Châlons.

Formation du 6e corps à Châlons. — Canrobert. — Arrivée de la 1re division. — Le colonel Vincendon du 4e de ligne. — La 2e division. — Formatiou de la 3e division à Soissons. — Son arrivée à Châlons. — Arrivée de la garde mobile. — Difficultés d'approvisionnement. — Ordre de départ du 6e corps pour Nancy. — La 1re division à Nancy. — Contre-ordre. — La défaite du 1er corps. — Dépêche de Mac-Mahon. — Retour des troupes à Châlons. — Conséquences des défaites de Frœschwiller et de Spickeren. — La concentration sur Metz. — Importance stratégique de Frouard. — Son abandon. — Les réservistes. — Canrobert à Metz — Son voyage à Paris. — Etat de la capitale. — Ordre de départ du 6e corps pour Metz. — Départ de la 4e division de Paris pour Metz.

Le guerre à peine déclarée, les divisions du camp de Châlons furent, comme nous l'avons raconté, dirigées sur la frontière (2e corps) ; celles de l'armée de Paris les suivirent (3e corps); puis le 4e corps s'organisa à Thionville, la garde fut envoyée sur Nancy et, le 24 au soir, le maréchal Le Bœuf, major général, allait prendre possession de son commandement à Nancy.

Le maréchal Canrobert suivait dans un autre train, pour se rendre au camp de Châlons, où allait être formé le 6e corps, comme une réserve dont l'action devait être utilisée selon les circonstances.

— Qui ne connaît Canrobert, le loyal soldat sans peur et sans reproche; le type le plus pur du devoir militaire et de l'abnégation ?

Canrobert, c'est d'abord Saint-Cyr et l'Algérie; c'est l'expédition de Mascara et la prise de Tlemcen, où il se distingue ; ce sont les combats de Sidi-Yacoub, de la Tafna, de Silkak où il se distingue ; c'est Constantine, où, le premier, il monte à l'assaut, où il tombe blessé sur la brèche...

Canrobert, c'est la brillante expédition du Teniah de Mouzaïa; c'est la défaite de Bou-Maza, le fier et cruel Marabout qui s'insurge; c'est la victoire sur les tribus révoltées de Bas-d'Haru ; ce sont les Kabyles dispersés et soumis ; c'est enfin Zaatcha où, comme à Constantine, il arrive le premier sur la brèche, porté par les zouaves dont il est colonel.

Canrobert, c'est un de nos plus vaillants et de nos plus glorieux soldats d'Afrique.

Après avoir fait pendant vingt ans le coup de feu sur la terre algérienne, il part pour la Crimée, à la tête de la 1re division de l'armée d'Orient. Il est de toutes les fatigues, de tous les périls, de tous les combats : à l'Alma, il contribue à décider la victoire, enfonçant le centre des Russes. Saint-Arnaud, mourant, lui remet le commandement en chef de l'armée. Canrobert marche sur Sébastopol, investit la place, ouvre le feu, se signale à Balaklava, à Eupatoria, à Inkermann, où il est encore blessé, et sauve l'armée anglaise d'une destruction totale.

Pendant le rude hiver de 1854-1855, devant Sébastopol, il soutient le moral du soldat et l'aide à triompher du « général Hiver », le plus terrible auxiliaire des Russes.

On le retrouve en Italie, où il accourt le premier au secours de la garde impériale à Magenta, et où il s'expose aux plus grands dangers ; à Solférino où il porte un précieux secours au général Niel.

Après la carrière, l'homme : de taille moyenne, un peu gros, de petits yeux scintillants et de grandes moustaches, aux pointes soigneusement cirées. Un front légèrement bombé et *crânement* dégarni. Autour du cou, de longs cheveux plats, à l'aspect nullement militaire. Mais ne touchez pas à ces cheveux légendaires. Canrobert lui-même n'a-t-il pas dit à l'empereur, qui le priait de faire rogner cette trop longue chevelure, que ses cheveux appartenaient à l'histoire ?

Canrobert est grand-cordon de la Légion d'honneur depuis 1855, sénateur et maréchal de France depuis 1856.

— Le *25 juillet* au matin, à son arrivée au camp de Châlons, le commandant du 6e corps est un des premier au rendez-vous avec son chef d'état-major, le général Henry, ses aides de camp et ses officiers d'ordonnance.

La 1re division vient seulement d'arriver, sous les ordres du

général Tixier. La 1re brigade (général Péchot) de cette division, comprenant le 4e de ligne (colonel Vincendon) et le 10e de ligne (colonel Ardant du Picq), a débarqué, le 23 juillet au soir, à la gare du Grand-Mourmelon, ainsi que le général Le Roy de Dais et le 12e de ligne (colonel Lebrun), premier régiment de cette seconde brigade.

— Mentionnons ici le colonel Vincendon, du 4e de ligne qui, nommé au commandement de ce régiment par décret du 15 juillet 1876, est venu le rejoindre à Châlons, le jour même de son arrivée.

Né le 8 octobre 1833, à Brezins (Isère), à peine âgé de trente-six ans, le plus jeune colonel de toute l'armée française, Vincendon réalise complètement le type du fantassin français et du soldat heureux : il a, d'ailleurs, de qui tenir : il est le neveu du général Vinoy.

Engagé volontaire aux zouaves le 13 avril 1852, en moins de quatre années, en 1855, il est capitaine et décoré, après avoir été plusieurs fois à l'ordre de l'armée. En 1859, il fait preuve du même intrépide courage à Solférino, et reçoit la rosette d'officier.

Le 5 mai 1862, à l'assaut de Guadalupe, sous Puebla, au Mexique, le capitaine Vincendon du 2e zouaves reçoit deux profondes blessures qui mettent un instant sa vie en danger. Après avoir commandé un bataillon de chasseurs à pied, il est nommé lieutenant-colonel au 39e de ligne, puis colonel du 4e de ligne, au moment d'entrer en campagne.

— Le quatrième régiment de la 1re division, le 10e de ligne, colonel Grémion, arrive le 25 juillet et complète l'effectif de cette division, qui campe sous les grandes tentes, qui lui sont destinées, entre le Grand et le Petit Mourmelon.

Quant aux autres divisions du 6e corps, une (la 3e, général Lafont de Villiers se trouve à Soissons, une autre (la 4e, général Levassor-Sorval) est à Paris avec la brigade de cuirassiers de Béville. La dernière division, la 2e commandée par le général Bisson, est en route, venant du midi et de l'Ouest de la France. Il en est de même de la cavalerie et de l'artillerie, qui doivent être formée d'éléments pris aux différents points de notre territoire.

Grâce à la rapidité des communications par chemins de fer, les troupes d'infanterie ne tardent pas à se concentrer au camp. La cavalerie venue, partie en chemin de fer, partie par étapes, y est bientôt aussi, et enfin l'artillerie, dont les batteries ont été prises à la 1ère et dans le midi de la France, y est réunie.

— Le 26 *juillet*, la 2e division, général Bisson, arrive à son

tour, composée de quatre beaux régiments : 1re brigade, général Niel, remplacé plus tard par le général Archinard ; 9e de ligne (colonel Roux) et 14e de ligne ; 2e brigade, général Maurier, remplacé plus tard par le général Plombin, 20e et 31e de ligne.

— Le 28 *juillet*, le 9e bataillon de chasseurs, commandant Mathelin, arrive au camp et est attaché à la 1re brigade de la 1re division. Ce bataillon, présentant un effectif de vingt et un officiers et de six cent trente-deux hommes, est parti de Sétif le 17 juillet, s'est embarqué le 23 à Bougie, à bord du transport *l'Estramadure* et a débarqué le 25 à Marseille, d'où il est reparti le lendemain, en chemin de fer, à destination de Châlons.

— Le 30 *juillet*, arrivée au camp des 5e, 7e, 8e et 12e batteries du 8e régiment d'artillerie (4 rayé de campagne), qui doivent être affectées à la 1re division (Tixier).

— Le 5 *août*, au soir, la 1re brigade de la 3e division arrive au camp de Châlons.

Cette division s'était, comme nous l'avons déjà dit, formée à Soissons, vers le 23 juillet, sous les ordres du général Lafont de Villiers ; chef d'état-major, lieutenant-colonel Piquemal ; et campait sur les deux rives de l'Aisne ; à droite, la 1re brigade, général Becquet de Sonnay ; 75e de ligne, colonel Amadieu ; 91e de ligne, colonel Daguerre. — A gauche, la 2e brigade ; général Colin, 93e de ligne, colonel Gauzin ; 94e de ligne, colonel de Geslin.

Le 2 août au soir, cette division reçoit l'ordre de quitter Soissons et de se diriger par étapes, vers le camp de Châlons. La 1re brigade se met en marche le 3 août ; la 2e, le 4, et elles arrivent au camp les 5 et 6 août, après avoir fait étape le 4 et le 5 à Reims.

En outre, la cavalerie, l'artillerie et les compagnies du génie arrivent et s'installent dans leurs campements respectifs.

— Ainsi donc, dans les premiers jours d'août, le 6e corps est au complet, moins la 4e division, qui demeure encore à Paris.

Les services administratifs, les ambulances, le campement, les vivres ont à peu près leur personnel, et le matériel des ambulances arrive le 5 août, suffisant pour les besoins de chaque division ; il y a même une réserve.

Le 6e corps s'organise ainsi lentement, mais il reçoit, successivement, à peu près ce qui lui est nécessaire, de sorte qu'il ne tarde pas à présenter une organisation presque complète. Ce n'est cependant pas sans peine, car les magasins d'approvisionnement du camp de Châlons ont été, en grande partie, vidés

pour fournir aux besoins du 2e corps, et les vides n'ont pas encore été comblés. C'est Paris qui doit fournir aux besoins du 6e corps.

Au milieu de ce travail d'organisation, est annoncée l'arrivée inopinée de plusieurs bataillons de la garde nationale mobile de la Seine, et, dès le lendemain matin, trois de ces bataillons débarquent à Mourmelon, sans armes, sans ustensiles de campement, sans couvertures, sans rien de ce qui est nécessaire au bivouac ; beaucoup même sont sans vivres, quoique, au départ, il en ait été distribué à chaque homme pour deux jours.

Les ressources du camp, déjà insuffisantes pour les besoins du 6e corps, ne peuvent pas pourvoir à ceux des bataillons de la garde mobile ; des ordres sont donnés pour préparer à la hâte des subsistances, qui ne peuvent être délivrées que dans la soirée, mais c'est pour le moment tout ce qu'il est possible de donner.

Cependant des tentes, restées dressées, reçoivent les nouveaux hôtes ; on leur distribue de la paille fraîche et des couvertures, et, le lendemain, malgré de grandes difficultés, le service pourrait être régularisé, sans l'arrivée de nouveaux bataillons, qui viennent augmenter les embarras. Évidemment on n'a pas prévu l'appauvrissement des magasins du camp de Châlons, on n'a pas calculé les difficultés que doivent faire naître la subsistance et l'installation d'une grande agglomération d'hommes sur un même point, sans approvisionnements préalables ; aussi les gardes mobiles, peu habitués aux privations, excités par les récriminations de quelques ardents d'entre eux, font-ils entendre des plaintes, dont la forme ne peut pas être tolérée, surtout dans le voisinage de l'armée régulière, au milieu de nos régiments mieux constitués.

Cependant, comme il est toujours facile de faire comprendre, à une jeunesse intelligente, qu'il faut savoir tout accepter, même les misères, quant elles ne sont que le résultat de circonstances fortuites et indépendantes de la volonté, le maréchal Canrobert, par un langage tout à la fois ferme et bienveillant, n'a pas de peine à réprimer quelques vivacités de paroles et à faire adopter une situation qui va, du reste, être promptement modifiée.

La garde mobile du camp de Châlons ne relève pas du commandant du 6e corps ; elle est sous l'autorité militaire du général commandant le territoire. Celui-ci vient, de sa personne, au camp jusqu'à l'arrivée du général Berthaut, qui a présidé à la

formation de la garde nationale mobile de la Seine et en a reçu le commandement.

Ces incidents de formation se produisent jusqu'au *5 août*.

— A cette date, le 6e corps est mobilisé et reçoit ordre de faire ses préparatifs de départ pour Nancy, que la garde impériale a quitté, afin de venir camper à Metz.

— *6 août*. Dès le matin, les divisions d'infanterie partent du camp de Châlons par les voies ferrées. La cavalerie et l'artillerie prennent les voies ordinaires pour se diriger par Sainte-Menehould et Verdun sur Nancy. Ces corps partis vers midi font étape à Suippe.

Dans cette journée du 6 août, la 1re division est mise en route. Il part un train de troupes toutes les deux heures.

Le 9e bataillon de chasseurs à pied débarque le premier à Nancy, le même jour, avec un effectif de vingt-trois officiers et sept cent cinquante hommes, et va camper sur la promenade de la Pépinière; le 4e de ligne débarque le second et s'installe sous les arbres du cours Léopold; puis vient le 10e de ligne, qui bivouaque sur la place de Grève.

Dans la nuit, le 12e de ligne arrive à la gare et s'établit, en attendant le jour, dans la cour du débarcadère.

Le dernier régiment de la 1re division, le 100e de ligne, est en route et doit débarquer le lendemain matin à Nancy.

— Le *7 août*, le mouvement des trains se continue. Le 9e de ligne, tête de colonne de la 2e division, est embarqué dans la nuit du 6 au 7, et le 7 dans la matinée.

Ce jour-là, tout le 6e corps doit avoir quitté le camp de Châlons.

Mais un ordre vient non seulement suspendre le départ, mais prescrit en même temps la rentrée des troupes déjà arrivées à Nancy.

« Que s'est-il passé pour expliquer ce contre-ordre ? » Chacun se le demande avec d'autant plus d'anxiété que, la veille, le bruit s'est répandu de la mort du général Douay (Abel), de la défaite de sa division, le 4 août, à Wissembourg, et on craint que ce malheur n'ait des proportions plus grandes.

Ces craintes ne tardent pas à être réalisées. Les trois derniers régiments de la 2e division sont à la gare de Mourmelon, attendant que l'embarquement des chevaux et des bagages soit terminé, pour monter en wagon, lorsqu'un officier d'ordonnance du maréchal Canrobert, apporte l'ordre de suspendre les départs et de rentrer au camp.

Le maréchal vient de recevoir du maréchal de Mac-Mahon une dépêche datée de Saverne, quatre heures du matin, di-

sant : « J'ai été attaqué, hier matin, par des forces très supérieures, à Frœschwiller et à Elsasshausen ; j'ai lutté toute la journée et j'ai perdu la bataille ; je me suis mis en retraite sur Saverne, où je vous prie de m'envoyer au plus vite des vivres et des munitions. »

En même temps que cette dépêche, le commandant du 6e corps reçoit l'ordre de suspendre l'envoi de ses divisions sur Nancy et de faire rentrer au camp de Châlons celles qui sont déjà arrivées à leur destination.

La défaite de Mac-Mahon et l'échec éprouvé, le même jour, par Frossard à Spickeren, ont changé les plans de la campagne et on retourne au point de départ, pour y attendre des ordres.

Le train de tête du 100e de ligne, en arrivant à la station de Frouard, y reçoit l'ordre de rétrograder sur le camp de Châlons, et s'y conforme aussitôt.

Le 1er bataillon du 9e de ligne est arrêté à Bar-le-Duc ; les 2e et 3e bataillons du même régiment à Blismes. Quant aux trois régiments de la 1re division et au 9e bataillon de chasseurs, qui sont déjà installés à Nancy, leur retour au camp de Châlons s'exécute avec la même rapidité que s'est accompli leur départ de cet endroit.

Les trains se succèdent de deux heures en deux heures.

Le 9e bataillon de chasseurs est de retour le soir même, et les 4e, 10e et 12e de ligne, dans la journée du 8.

A leur arrivée, les troupes reprennent en entier leurs anciens campements.

— Malgré la pénurie des approvisionnements au camp, le maréchal Canrobert envoie immédiatement, à son collègue du 1er corps, tout ce qu'il peut réunir en vivres et en munitions. Ce convoi, sous la conduite d'un officier, arrive le jour même à sa destination.

Il a dû se produire, dans la journée du 6 août, une situation grave, dont il est déjà facile de prévoir les conséquences. La rapidité avec laquelle le 1er corps et une partie du 5e ont franchi, dans leur retraite, la distance qui sépare Frœschwiller de Saverne, annonce que la défaite a dû être complète et l'armée assez débandée, pour ne pouvoir se reformer dans le trajet. Si ce n'est une déroute, on peut au moins supposer que la poursuite de l'ennemi a été assez vigoureuse, pour ne pas laisser à nos troupes le temps de se reconnaître, et de se grouper pour éviter les désordres, qui accompagnent forcément une armée, dont la marche est précipitée.

On est bientôt édifié au quartier général du 6e corps sur la portée de ce premier insuccès ; il est tel, qu'il change complè-

tement la face des choses. On est forcé de quitter l'attitude offensive, pour prendre la défensive sur un autre point ; nous perdons, du même coup, une grande zone de territoire, et nous voyons s'amoindrir, dans notre armée, cette confiance qui joue un si grand rôle dans toutes les actions de guerre.

Le maréchal de Mac-Mahon, retiré à Saverne et continuant sa marche en arrière, entraîne forcément la retraite des autres corps d'armée, et, avant qu'elle ne s'effectue, l'ennemi, voulant poursuivre un premier succès, attaque énergiquement, sur les hauteurs de Spickeren, le 2e corps et précipite par un nouveau succès le mouvement général de retraite, qui amène la concentration de tous les corps autour de Metz.

On annonce au camp de Châlons qu'un officier de la maison de l'Empereur doit y venir préparer les logements ; naturellement, on en tire la conséquence que la retraite du maréchal de Mac-Mahon a amené la nécessité d'une concentration des troupes sur la Meuse, et que le quartier impérial sera au camp de Châlons. Ces suppositions se fortifient, le 8 au matin, par l'arrivée du capitaine Favrot, écuyer de l'Empereur, avec une partie des équipages impériaux.

En même temps, comme nous venons de le dire, la 1re division du 6e corps, qui était déjà arrivée à Nancy, et les autres troupes d'infanterie, qui sont en route, rentrent au camp de Châlons ; la cavalerie et l'artillerie, voyageant par étapes, sont aussi rappelées.

Ce mouvement rétrograde s'est opéré sur un ordre venu de Metz et ignoré de l'Empereur, qui a lui-même donné l'ordre de concentration du 6e corps à Nancy.

Ce contre-ordre est vivement regretté.

L'ordre de départ du 6e corps pour Nancy a précédé la défaite du 1er corps (il est du 5 août). Groupé à Frouard, à quelques lieues de Nancy, le 6e corps aurait été : ou une réserve pouvant prêter un concours énergique au corps de Mac-Mahon, en cas de retour offensif sur l'ennemi, ou un point d'appui pour la retraite.

Frouard, par la nature de sa situation topographique, dominé de tous côtés par de fortes positions, naturellement retranchées, qui commandent les vallées de la Moselle et de la Meurthe, à leur confluent, garde la ligne du chemin de fer, c'est-à-dire toutes les communications pour notre armée, avec sa base d'opération, et arrêtait l'ennemi en avant de Nancy.

Frouard est un point stratégique commandé, qui a été l'objet d'un grand nombre d'études, et il fallait que des considérations bien pressantes présidassent à l'abandon injustifiable de

cette position, qui fut livrée, sans lutte, à la marche envahissante de l'ennemi.

— Le *8 août*, le 4e de ligne cède ses grandes tentes coniques pour faire place à quatre mille blessés et isolés du 1er corps qu'on dirige sur le camp. Le régiment va camper sous la tente-abri.

Dans cette même journée, les régiments du 6e corps reçoivent de nombreux réservistes. Ceux-ci, n'ayant jamais eu de fusil chassepot entre les mains, on obtient de leur faire tirer quelques balles à la cible, mais le maréchal Canrobert fait bientôt suspendre cet ordre, afin de ménager les munitions.

— Dès le *9 août*, la 1re division, qui a été portée à Nancy, est à peine rentrée au camp de Châlons, que le 6e corps reçoit l'ordre de se tenir prêt à partir pour Metz. La veille, le maréchal Canrobert a quitté le camp et s'est rendu dans cette ville.

Quoiqu'il n'ait pas été appelé au grand quartier général, sa présence peut y être nécessaire pour se mettre, au moins, en communication d'idées plus immédiate, que ne le permettent les lenteurs d'une correspondance même régulière ; de grosses questions viennent, en effet, d'être traitées au quartier impérial.

Le maréchal Bazaine est investi du commandement en chef de l'armée, qui se concentre autour de Metz. On pense qu'une grande bataille est imminente, et c'est probablement dans cette éventualité, qu'on appelle le 6e corps, dont le retour au camp de Châlons est ignoré du chef de l'armée.

Le maréchal Canrobert, rentré au camp le 8 août à minuit, donne de suite des ordres pour que tout soit prêt au premier signal de départ ; mais, le lendemain, une dépêche de l'Empereur lui demande de se rendre à Paris, pour y prendre les ordres de l'Impératrice régente, et, peut-être, recevoir un commandement dans la capitale,

Il règne à Paris, en ce moment-là, une certaine inquiétude ; la nouvelle de deux défaites successives a mis en émotion la population si impressionnable de la capitale; déjà, on a comme un pressentiment des événements qui se sont déroulés, et il ne serait pas impossible que l'on songeât à rendre à l'ancien chef de l'armée de Paris le commandement qu'il avait avant la guerre.

Mais le maréchal Canrobert ne peut se dispenser de faire observer que, dans les circonstances critiques, qui surgissent pour le pays, son choix ne peut être douteux, et qu'il désire conserver le commandement de son corps d'armée.

Il est d'autant mieux fondé pour exprimer ce désir que, dans la journée du 10 août, quelques heures après son départ du camp, une dépêche a appelé à Metz d'abord la 3e division, et, dans la même journée, une nouvelle dépêche prescrit le départ de la 1re et de la 2e divisions.

Ces circonstances font croire à une dissolution du 6e corps, et on se demande si cette mesure n'est pas la conséquence de la nomination au commandement en chef du maréchal Bazaine, dans le but d'écarter de l'armée le maréchal le plus ancien.

Cette mesure, quoi qu'elle ait d'excessif, peut se comprendre. On ne rencontre pas tous les jours des chefs qui, désignés pour le premier rang par leur position et leur ancienneté, fassent volontiers le sacrifice de leur personnalité, par respect pour les décisions, et n'aient d'autre sentiment que celui de concourir de tous leurs efforts au bien général.

Une pareille abnégation est fort honorable ; elle prouve toujours un grand cœur et un patriotisme au-dessus de toutes les questions personnelles. Aussi, vu le caractère modeste et l'abnégation dont Canrobert a déjà donné la preuve en Crimée, on espère que le 6e corps subsistera, et que son vaillant chef réclamera, non seulement comme un honneur, mais aussi comme un devoir, de conduire ses troupes au combat.

Les espérances ne sont pas déçues. Dans la nuit même, une dépêche arrivant de Paris, apprend à l'état-major général du 6e corps, que le maréchal se rend directement à Metz, emmenant sa 4e division (général Levassor-Sorval), qui est restée à Paris.

CHAPITRE XXVIII

Le 6e corps de Châlons à Metz.

Départ du 6e corps pour Metz. — Les embarquements à Châlons. — La 3e division à Metz. — La catastrophe du 94e à la gare de Toul. — Départ de la 1re division. — Escarmouche à Frouard. — La 4e division quitte Paris. — Marche du 26e de ligne. — Alerte à Marbache. — Réparation de la voie. — Halte à Pont-à-Mousson. — Alerte des habitants. — Marche du 28e de ligne. — A Liverdun. — A Frouard. — A Pont-à-Mousson. — Engagement entre la cavalerie prussienne et les chasseurs d'Afrique. — Le 28e emmène les prisonniers faits par le général Marguerite. — Marche de la 2e colonne du 28e. — Un énergique moyen de persuasion. — Panique des employés à la gare de Frouard. — Tirailleurs sur les wagons. — Marche du 70e de ligne. — Le 9e de ligne. — Escarmouche à Pont-à-Mousson. — Les Allemands coupent la voie. — Les trois régiments de la 2e division, la cavalerie, l'artillerie du 6e corps sont obligés de rester à Châlons. — Marche du train des ambulances. — Son voyage. — Les trains descendants. — Abandon de la voie. — Fuite des employés. — A Bar-le-Duc. — A Frouard et à Nancy. — Les ponts sur la Moselle laissés intacts. — Le dernier train qui arrive à Metz. — Campements du 6e corps. — La 3e division est répartie dans les forts. — La 1re division à Montigny-les-Metz. — La 4e division à Woippy. — Le 9e de ligne à Saint Eloy. — Marche de la 8e batterie du 8e d'artillerie.

Au camp de Châlons, on multiplie les trains pour transporter le 6e corps à Metz. Le mouvement commençant cette fois, comme on l'a vu, par la 3e division (Lafont de Villiers), celle-ci a reçu l'ordre, le 9 août au matin, de se tenir prête à partir. Les sacs sont faits, les tentes doivent être abattues au premier signal.

A six heures du soir, les tentes sont abattues, les régiments

partent à huit heures, pour se rendre à la gare de Mourmelon et s'embarquent en plusieurs trains.

Les trois premiers régiments de la 3e division, les 75e, 91e et 93e de ligne arrivent sans encombre à Metz, dans la matinée du 10 août.

Malheureusement, un triste accident vient retarder, ce jour-là, la marche du 94e, le quatrième régiment de cette division.

A la gare de Toul, pendant que le train, qui emporte le deuxième convoi du 94e, est en arrêt, il est heurté en queue par le train, qui amène la gauche du régiment. Trois voitures de ce premier train sont broyées ; leurs débris, souillés de sang, témoignent que les victimes sont nombreuses ; tous les tampons des deux trains sont tellement tordus par la violence du choc, que l'on doit changer toutes les voitures.

Cette affreuse catastrophe coûte au régiment trois hommes tués et trente-trois blessés assez grièvement, pour nécessiter leur entrée à l'hôpital de Toul. Quelques soldats, atteints de blessures plus légères, demandent à ne pas quitter le régiment. Cet accident est arrivé à une heure de l'après-midi.

Après avoir déblayé la voie et changé les voitures, il est cinq heures du soir, quand la circulation rétablie permet de repartir. Les deux trains arrivent à Metz : le premier à dix heures et demie ; le second à onze heures du soir. A cette heure avancée de la nuit, le 94e, par une pluie battante, va camper sur les glacis de la porte Serpenoise, dans un terrain tout détrempé.

Avec ce régiment est arrivée la 7e compagnie de sapeurs du 3e du génie (capitaine Belfort), attachée à la 3e division.

L'artillerie de cette division, composée des 5e, 6e et 7e batteries du 14e d'artillerie, capitaines-commandants Grimard, Heintz et Delabrousse, armées toutes les trois de canons de 4 rayé de campagne, arrive aussi à Metz, le 11 août, dans la journée.

— Dans la nuit du 10 au 11 août, la 1re division (Tixier) commence à s'embarquer à son tour pour Metz, par une nuit obscure et une pluie torrentielle.

Le 9e bataillon de chasseurs, puis le 4e de ligne, partis pendant la nuit, arrivent successivement et sans encombre à destination, le 12 dans la matinée.

— Dans l'après-midi du 11, le 10e de ligne embarque en chemin de fer par trois trains successifs.

Le premier train emmenant l'état-major et le 1er bataillon arrive sans accident, le 12, à Metz. — Le 2e train portant le 2e bataillon et quatre compagnies du 3e est arrêté peu après, à la

bifurcation de Frouard. Il est onze heures du soir (11 août) ; la ligne télégraphique vient d'être coupée par un parti de uhlans ; il y a lieu de craindre que la voie soit endommagée et, pour ne pas retarder son arrivée à Metz, ainsi que la marche des trains suivants, le commandant Morin, chef de colonne, ordonne de passer outre.

Cet officier supérieur fait descendre la compagnie de tête du train (6e du 2e bataillon, capitaine Volpajola), la porte en éclaireurs sur la voie, à environ trois cents mètres en avant, et prend toutes les dispositions nécessaires pour la sûreté du train, dont la marche est réglée sur celle des éclaireurs.

Après un parcours d'environ huit kilomètres dans cet ordre, à partir de la station de Malbranche, tout danger a disparu. La communication existe avec Metz ; le train reprend alors sa marche réglementaire.

Par suite de cet incident, la troisième colonne du 10e de ligne suit, à petite distance, la deuxième et, dans l'après-midi du 12, le régiment est réuni à Metz.

— Le 12e de ligne passe sans encombre et arrive également dans l'après-midi du 12, ainsi que le 100e de ligne.

Le dernier train de ce régiment subit seul un léger incident durant son trajet.

Dans ce convoi ont pris place les 5e et 6e compagnies du 3e bataillon du 100e de ligne, les trois batteries de combat (5e, 7e et 8e du 8e d'artillerie, 4 rayé de campagne) et la 3e compagnie de sapeurs (capitaine Audier) du 3e du génie, attachée à la 1re division.

A Frouard, ce train est attaqué par les uhlans. La compagnie du génie et les deux compagnies du 100e de ligne se mettent sur la défensive, et, après un combat assez vif, l'ennemi est repoussé, laissant un prisonnier et ayant eu deux chevaux tués. Le train peut alors continuer sa route, et arrive à Metz le soir du 12 août.

— De son côté, la 4e division du 6e corps s'embarquait en différents trains, le 11 août au soir, à la gare de la Villette (Paris), afin de se rendre directement à Metz, sous la conduite du maréchal Canrobert.

Cette division, commandée par le général Levassor-Sorval, avait été formée à Paris, avec des régiments arrivés des ports de l'Ouest, les 20 et 21 juillet. La 1re brigade, général de Marguenat, était composée du 25e de ligne, colonel Gibon, et du 26e de ligne, colonel Berthier. La 2e brigade, général de Chanaleilles, comprenait le 28e de ligne, colonel Lamothe, et le 70e de ligne, colonel Henrion-Berthier.

Le chef d'état-major de cette division, le colonel Merlin, fut remplacé, le 20 août suivant, par le colonel Borson.

— Le 25e de ligne part le premier de la gare de la Villette, se dirigeant en deux convois sur Metz.

Le premier convoi apprend, à la gare de Commercy, que la voie ferrée est coupée entre Frouard et Metz. Il est arrêté dans cette première gare et doit rétrograder jusqu'à la station voisine de Lérouville, où il est dépassé par le second convoi du régiment. Celui-ci, après un temps d'arrêt d'une demi-heure à Commercy, poursuit sa route et arrive à Metz, le 12 août, vers dix heures du matin. Le premier convoi, précédé ainsi par le second, reprend sa marche en avant et débarque à Metz à son tour, à deux heures de l'après-midi.

— Le 26e de ligne part le second. Le 12 août, au matin, le premier convoi, qui porte la tête du régiment, s'est engagé sur la voie de Frouard à Metz, quand, au pont de Custine, on fait les signaux d'alarme. Les rails ont été enlevés à Marbache, station placée à cheval sur la route de Château-Salins.

Une quarantaine de uhlans ont mis là pied à terre et se sont mis à ce travail de destruction, avec une extrême habileté; après quoi ils sont repartis au galop.

Quelques heures après, les agents de la Compagnie ont replacé les rails, mais des boulons ayant été perdus dans la bagarre, il ne faut passer qu'avec lenteur sur ces voies mal assurées.

Marbache passé, le général de Marguenat, commandant la 1re brigade de la 4e division, qui se trouve dans le train, fait charger les armes des soldats et leur ordonne de se tenir prêts à tout événement.

A quinze cents mètres de Pont-à-Mousson, les six cents hommes du 26e de ligne, qui se trouvent dans les wagons, en descendent, et, après avoir suivi la voie quelque temps, s'engagent sur la route de Faulquemont, que le matin même on a vue couverte de Prussiens. L'ennemi s'empresse de décamper en voyant arriver les capotes grises et les pantalons rouges de nos lignards. On revient alors à la gare, où le général de Marguenat fait laisser les sacs, et nos soldats font leur entrée en ville.

La Grande-Place de Pont-à-Mousson, vaste triangle entouré d'arcades, présente, à ce moment, un curieux spectacle. Les habitants se préparent à un déménagement assez motivé du reste. Deux escadrons de houzards noirs et de dragons bleus sont venus, le matin même, se livrer sur la place à un véritable carrousel, puis leurs chefs ont commandé, à l'aubergiste de la *Croix-Blanche*, un dîner de trois cents couverts, à servir le

soir même sous les arcades... dîner que les chasseurs d'Afrique du 1er régiment mangèrent, après avoir sabré la cavalerie prussienne...

Cette commande des Allemands a plongé les habitants dans une mortelle inquiétude. Ils supplient le général de leur laisser une partie du détachement du 26e de ligne, pour les garder. Mais, plus familiarisé avec les forfanteries des uhlans, le général de Marguenat fait tous ses efforts pour les rassurer, leur promet des troupes pour le soir, file à toute vapeur sur Metz, y arrive vers midi et raconte aussitôt au quartier général ce qu'il a vu, rapport qui détermine le départ immédiat de la brigade Margueritte (1er et 3e chasseurs d'Afrique) sur Pont-à-Mousson.

Le 28e de ligne, qui s'est embarqué à la Villette en trois colonnes, subit, durant son voyage, les péripéties les plus émouvantes.

— La *première colonne*, qui comprend : le colonel Lamothe, l'état-major du régiment, les commandants Maganza et Sejourné, le 1er bataillon et deux compagnies et demie du 2e bataillon, part, le 12 août, à deux heures et demie du soir.

La nuit se passe tranquillement ; la route s'effectue sans encombres jusqu'à Liverdun, où un temps d'arrêt a lieu, afin de permettre à la troupe de se pourvoir d'eau et de comestibles, pour le repas du matin.

Tout à coup, une rumeur s'élève, vague d'abord, mais qui devient ensuite consistante et jette la consternation parmi les employés de la station. D'après les bruits répandus, un détachement de uhlans occuperait Frouard, et la voie aurait été coupée près de cette ville.

Le chef de gare de Liverdun paraît hésiter à permettre de poursuivre le mouvement, et ce n'est que sur l'ordre formel du colonel Lamothe, qu'il se décide à donner le signal du départ.

Le train se remet en marche, avec une extrême précaution. Le commandant de la colonne cherche à recueillir, pendant le trajet, tous les renseignements qui peuvent l'éclairer sur l'occupation de Frouard.

A trois kilomètres de cette localité, le convoi s'arrête : l'alerte est plus vive ; tout tend à faire croire que cette station est tombée entre les mains de l'ennemi. Il devient donc urgent de prendre des mesures de prudence.

Le colonel fait descendre à terre ; les hommes sautent aussitôt à bas des voitures, en armes, et se portent précipitamment en avant du train : ce mouvement fait fuir une vingtaine de

uhlans qui occupaient la voie et dont plusieurs, pour se sauver au plus vite, abandonnent leurs chevaux à nos soldats.

Trois compagnies sont déployées en tirailleurs en avant, à gauche et à droite de la voie, pour fouiller les fourrés de la rive gauche de la Moselle. Un temps précieux est encore perdu dans cette gare.

Le colonel Lamothe a encore à lutter contre les hésitations des employés, qui n'osent lancer le train sur Pont-à-Mousson. L'ordre de poursuivre la route est enfin donné. Le train se dirige en avant.

Le colonel prescrit de laisser à Frouard la 2e compagnie du 2e bataillon, capitaine Wetas, pour assurer le passage aux trois colonnes du régiment.

Près de Pont-à-Mousson se produit une nouvelle alerte : on annonce encore que la voie est coupée. Une vive fusillade se fait entendre dans la ville. C'est un engagement entre le 1er chasseurs d'Afrique et un parti de cavalerie allemande.

Les soldats du 28e de ligne descendent de wagon ; trois compagnies sont aussitôt déployées en tirailleurs et lancées à la poursuite de l'ennemi, qui s'enfuit, laissant six chevaux tout harnachés entre les mains de nos fantassins.

La colonne du 28e, précédée par ses tirailleurs, entre dans Pont-à-Mousson, où elle se réunit aux chasseurs d'Afrique, sous les ordres du général Margueritte.

Aussitôt que la voie est réparée, le colonel Lamothe fait donner l'ordre de départ. Il place dans un wagon, et sous bonne garde, quatre officiers allemands, trente-trois houzards de Brunswick ou dragons d'Oldenbourg prisonniers, et treize espions, que le général Margueritte lui a confiés pour être conduits à Metz.

Il laisse à Pont-à-Mousson trois compagnies du 1er bataillon sous le commandement du capitaine Etienne.

La première colonne du 28e de ligne arrive à Metz, le 12 août, à neuf heures du soir, débarque à la gare de Devant-les-Ponts et va bivouaquer sur les glacis de la place.

— La *deuxième colonne*, composée d'une section de la 3e compagnie, des 4e, 5e et 6e compagnies du 2e bataillon, des 1re, 2e et 1re section de la 3e compagnie du 3e bataillon, sous la direction du capitaine Astier, quitte Paris le 11 août, à trois heures et demie du soir.

Cette colonne poursuit son chemin jusqu'à Blesme, où elle subit un temps d'arrêt prolongé, sur la réception de dépêches télégraphiques alarmantes.

Les employés du chemin de fer montrent, dès lors, la plus

grande résistance à continuer. L'énergie du capitaine Astier, chef du convoi, parvient, cependant, à vaincre ces défaillances et l'ordre est enfin donné de marcher en avant; mais à Toul, la frayeur du mécanicien devient si grande, qu'il demande à rétrograder. Le capitaine Astier fait alors monter quatre soldats vigoureux et énergiques sur la machine et force l'employé à continuer sa route.

A Frouard, le capitaine Saint-Amand avec sa compagnie remplace celle du capitaine Witas, qui repart avec la deuxième colonne. Le convoi touche à Metz le 12, à dix heures du soir, et va rejoindre la première colonne sur les glacis.

— La *troisième colonne* comprend le reste du 28e de ligne, avec le lieutenant-colonel Bessières et le commandant Lajouance. Le général de Chanaleilles, commandant la brigade, monte dans ce train.

A Châlons, un avis ayant été donné par le chef de gare, de ne pas continuer la route, le général de Chanaleilles n'en tient aucun compte et passe outre. A Blesme survient un ordre du directeur de la Compagnie, de suspendre la marche de tous les trains sur Frouard.

Malgré cette prescription et après un retard de trois heures, la colonne continue à se diriger sur Metz et entre en gare de Frouard, où elle rencontre un désordre et une confusion inexprimables, occasionnés par la panique des employés.

Dans cette localité, le général reçoit des rapports et des dépêches télégraphiques, tellement inquiétantes, qu'un instant il lui semble ne plus pouvoir continuer sa route sans grands dangers.

En effet, tous les renseignements tendent à démontrer que la voie est coupée entre Frouard et Pont-à-Mousson, et que cette dernière ville est occupée par un corps prussien.

Après de nouvelles dépêches toutes plus contradictoires les unes que les autres, le général de Chanaleilles se décide, malgré la terreur des employés, à marcher en avant. Le mécanicien refuse d'obéir: on le contraint alors à monter sur sa machine, et à se mettre en route.

Le lieutenant-colonel Bessières fait garnir de tireurs habiles, les voitures découvertes contenant les bagages, en tête du train. La compagnie du capitaine Saint-Amand, de la colonne précédente, monte dans les wagons à Frouard et se réunit à la troisième colonne, qui arrive, sans encombre, à Pont-à-Mousson, où le maire informe le général des événements qui ont eu lieu dans l'après-midi.

La colonne continue ensuite tranquillement sa route sur

Metz, où elle débarque, le 13 août, à une heure du matin et se porte aux glacis, où tout le régiment se trouve ainsi réuni.

— Le 70e de ligne est parti le dernier de Paris, en deux trains. Le général Levassor-Sorval monte dans le dernier train.

A partir de Châlons, la marche des trains est très lente, les arrêts sont longs et fréquents ; la voie est encombrée par les trains ramenant, vers Paris, des débris de l'armée de Mac-Mahon. En outre, le service télégraphique signale la présence, à Frouard et à Pont-à-Mousson, de coureurs prussiens, qui essaient de détruire la voie.

Le premier train arrive à Frouard, le 12 août, vers six heures du soir, et le second vers sept heures. A neuf heures seulement, alors qu'on a pu s'assurer que la voie est encore libre, les deux trains se remettent en marche presque en même temps. Le 70e de ligne arrive à deux heures du matin, le 13 août, à la gare de Devant-les-Ponts et dresse ses tentes près de la gare.

— Comme on le voit, à Châlons, les départs se sont succédés aussi vite que l'ont permis les ressources du matériel et la liberté de la voie.

Les 3e et 1re divisions sont parties ; il reste la 2e à embarquer.

Le 9e de ligne, qui forme la tête de cette division, arrive à la gare. Un seul train emporte, le 12 au matin, les trois bataillons de ce régiment, mais l'insuffisance des wagons ne permet pas d'embarquer tous les bagages du régiment. A l'exception de deux voitures, appartenant à l'état-major et au demi-bataillon de droite du 1er bataillon, le reste est laissé à la gare, pour être embarqué sur le train qui doit, deux heures plus tard, emporter le 14e de ligne, le second régiment de cette division.

En arrivant à Frouard, le 13 août, à quatre heures du matin, on trouve tous les employés de la gare en grand émoi et commençant leurs préparatifs de départ.

Le 9e de ligne continue tranquillement sa route ; mais, à l'arrivée à Pont-à-Mousson, la proximité de l'ennemi est de nouveau signalée. Une quinzaine de cavaliers allemands, malgré la rude leçon que leur a infligée la veille le général Margueritte, seraient, dit-on, revenus dans cette ville, où ils se font héberger, le pistolet au poing. A l'approche du train, ces cavaliers prennent prudemment la fuite.

Le général Archinard, qui a rejoint le régiment à Châlons, fait aussitôt déployer en tirailleurs deux compagnies (3e et 4e du 2e bataillon) pour explorer les vignes, qui couvrent, à cet endroit, la rive droite de la Moselle. Deux autres compagnies

(5e et 6e du 2e bataillon) sont envoyées comme soutien, la 6e pour occuper la ville même, la 5e à l'extrémité d'une promenade en avant de Pont-à-Mousson, mais sur la rive gauche de la Moselle. Enfin, la 1re compagnie du 3e bataillon doit aller occuper une position plus à droite, qui lui permette de surveiller et au besoin de protéger le flanc et les derrières des compagnies déployées.

Quelques cavaliers prussiens apparaissent seuls sur le sommet de la montagne, qui domine Pont-à-Mousson : ils disparaissent bientôt, après quelques coups de fusil tirés sur eux à une distance d'environ deux mille mètres.

Après une heure de cette vaine fusillade, le général Archinard, jugeant la démonstration suffisante, ne croit pas devoir retarder plus longtemps le mouvement du 9e de ligne sur Metz. Il donne l'ordre de remonter en wagon, et le régiment arrive à midi à la gare de Devant-les-Ponts, à Metz.

Dans la soirée, le 9e de ligne apprend que le train, qui portait ses bagages, avait trouvé, à Dieulouard, le chemin de fer rompu et que le 14e de ligne, qui était monté dans ce convoi, après avoir tiraillé pendant une partie de la journée du 13 août contre un ennemi devenant d'heure en heure plus nombreux, avait dû rétrograder sur Châlons.

Ainsi, le 9e de ligne était privé de ses bagages dès le début de la campagne, et ses trois bataillons, appauvris de six cents hommes laissés à Blois, pour le service de la Haute-Cour de justice, étaient seuls à représenter, à l'armée du Rhin, la 2e division du 6e corps.

Après le départ du 9e de ligne, un train transportant le matériel des ambulances, sous la direction du docteur Quesnoy, médecin principal de 1re classe, les bagages et les voitures, était à l'embarcadère de Châlons et se disposait à partir à son tour, lorsque le chef de gare fait suspendre l'embarquement.

Il vient d'apprendre que les communications avec Frouard sont coupées et que, pour le moment, il ne peut lancer aucun train. A neuf heures du matin, une nouvelle dépêche lui annonçant le rétablissement de la voie, le train part vers midi, laissant encore au camp de Châlons la 2e division d'infanterie, moins un régiment, le 9e de ligne ; l'artillerie de cette division et celle de la 4e ; les deux compagnies divisionnaires du génie (7e et 11e du 3e régiment ; la cavalerie ; l'artillerie de réserve ; le parc de l'artillerie ; la réserve du génie, des ambulances, et une grande partie du matériel des services administratifs.

Toutes ces forces ne purent partir et restèrent au camp, où, comme nous l'avons vu dans le tome Ier de cet ouvrage, elles

contribuèrent à la formation du 12e corps, à l'armée de Châlons.

Le train des ambulances fut donc le dernier, qui put arriver à Metz. Son voyage s'effectua avec une lenteur extraordinaire ; la locomotive ne cessait de siffler pour dégager la voie.

Sur la grande route de Châlons à Mourmelon, qui longeait la voie ferrée, on rencontrait des bandes de soldats armés et sans sacs, harassés de fatigue : c'étaient des débris du corps de Mac-Mahon, qui, n'ayant pu rejoindre celui-ci pendant sa retraite, arrivaient au camp.

A partir de Châlons, le train marche avec une extrême prudence, surtout en avançant sur Frouard ; il s'arrête fréquemment ; partout les populations, accourues aux gares, expriment l'inquiétude ; le bruit s'est déjà répandu de la marche de l'ennemi sur Nancy et de l'occupation de cette ville par les éclaireurs allemands.

A Bar-le-Duc, dans la soirée, il règne une vive émotion. On recommande au train un redoublement de prudence, parce que, dit-on, la gare de Frouard est de nouveau occupée par les Prussiens et que ceux-ci ont dû dégrader sérieusement la voie.

Sur ces indications, le général Henry, chef d'état-major du 6e corps, qui se trouve dans le convoi, fait prendre quelques mesures de résistance : il place sur la locomotive et dans des wagons de bagages, les soldats de l'escorte, et le train continue sa route, aussi lentement qu'un cheval au petit trot, faisant de longs temps d'arrêt, non seulement aux gares, mais aussi entre les stations. Ces mesures de prudence sont commandées à cause de l'abandon de la voie par les employés. Il n'y a presque plus de signaux ; rien ne ferait connaître une détérioration de la ligne,

On voit se succéder, sur la voie descendante, d'énormes trains qui filent sur Paris; plusieurs locomotives, accrochées au même convoi, emmènent jusqu'à soixante-dix wagons chargés du matériel des gares. Ce mouvement est incessant ; on voit que le vide se fait dans tous les lieux, que le dernier train, parti de Châlons sur Metz, va traverser.

Enfin, vers six heures du matin, on arrive à Frouard. Cette gare, ordinairement si animée, est déserte. Le personnel vient de partir, il ne reste pas un wagon; deux cadavres de chevaux percés de balles et étendus contre la voie, attestent que les uhlans éclaireurs ont rencontré une résistance, devant laquelle ils ont rétrogradé sur Nancy. En effet, la veille, on s'en souvient, des cavaliers allemands s'étaient présentés à cette gare et avaient commencé à détériorer la voie, quand est survenu le

train portant l'artillerie de la 1re division ; des soldats qui s'y trouvaient, en voyant l'ennemi, ont fait feu et tué ces deux chevaux.

Frouard est une magnifique position naturelle que peu de travaux auraient rendue inexpugnable. Sur les côtés, en face, sont des hauteurs difficiles à franchir, qui dominent les vallées de la Meurthe et de la Moselle. Routes, chemin de fer, canal, rivière, toutes les voies de communication traversent ce point stratégique. Là aurait dû être tenté un suprême effort, pour barrer le passage à l'ennemi, dans la direction de la capitale. Aucune place forte ne se trouve dans une position naturelle, meilleure que Frouard.

La ligne principale de l'Allemagne à Paris est donc ouverte à l'ennemi. C'est vers Metz que se concentre tout l'espoir.

Ce dernier train passe à la gare de Pont-à-Mousson, qui est également évacuée.

Sur le parcours jusqu'à Metz, on trouve les ponts sur la Moselle intacts, et cependant l'ennemi est à quelques lieues sur la rive droite. Enfin, le convoi arrive à Metz, où la gare de *Devant-les-Ponts* est encombrée jusqu'à trois ou quatre kilomètres de la ville. C'est le dernier convoi du 6e corps.

— Les troupes de ce corps d'armée, déjà arrivées, bivouaquent au Nord et au Sud de Metz à l'exception de la 2e division qui, à son arrivée, a eu ses trois premiers régiments placés dans les forts de la façon suivante : — Le 75e de ligne campe sous les forts Plappeville et Saint-Julien, et est employé à la mise en état de défense extérieure de ce premier fort, qui présente encore trois brèches. — Le 91e de ligne a été fractionné : le 1er bataillon au fort Plappeville ; le 2e à la ferme Saint-Privat ; le 3e, avec l'état-major du régiment, au fort Moselle. — Le 93e de ligne a ses 1er et 2e bataillons envoyés au fort Queuleu et le 3e au fort Bellecroix. Les hommes sont employés à des travaux de terrassement, destinés à mettre ces forts inachevés à l'abri d'une attaque.

Le 94e de ligne a été établi au Sud de la ville, tout près des bords de la Seille, sur les terrains dépendant de la Grange-Mercier. Le régiment, campé en carré, envoie trois compagnies de grand'garde, car il n'y a aucune troupe entre ce corps et l'ennemi, dont l'approche est annoncée. Le génie distribue des outils à chaque compagnie, qui creuse des retranchements passagers en avant du front de bandière.

Les trois batteries de combat de cette division (5e, 6e et 7e du 14e d'artillerie), sont campées au Sablon, près Montigny-lès-Metz.

La compagnie de sapeurs de cette division (7e du 3e du génie) est employée aux travaux de défense, en particulier à la construction d'une lunette à la ferme de la Horgne.

— La 1re division va camper également au Sud de Metz et s'établit, en ligne de bataille, à quatre kilomètres de la ville, en avant de Montigny, dans l'angle formé par les deux chaussées des chemins de fer de Nancy et de Thionville.

Le 9e bataillon de chasseurs prend son campement entr Montigny et la Moselle, couronnant le talus du chemin de fer de Thionville.

Le 4e de ligne campe dans l'angle des deux chaussées de la voie ferrée; le 10e de ligne s'installe en avant des ateliers de construction du chemin de fer, à gauche de Montigny, en arrière d'une redoute en construction; le 12e de ligne vient ensuite, ayant, à sa gauche, le 100e de ligne établi sur la rive gauche de Seille, au Petit-Saint-Privat, à trois kilomètres Est de Metz.

L'artillerie de combat de cette division (5e, 7e et 8e batteries du 8e d'artillerie) parque entre Montigny et le Petit-Saint-Privat.

— Quant à la 4e division du 6e corps, elle campe, au contraire, à cinq kilomètres au Nord de Metz, en avant de Woippy, appuyée à la route de Metz à Thionville, sur la rive gauche de la Moselle, sur le plateau situé entre Woippy et Lorry.

— Le 9e de ligne, le seul régiment de la 2e division, campe à la droite de la 4e division, à la ferme de Saint-Eloy, sa droite vers la Moselle, et sa gauche flanquée par le 25e de ligne, le premier régiment de cette division.

— Le *12 août*, dans la soirée, quelques éclaireurs de la cavalerie prussienne sont signalés aux avant-postes du 4e de ligne, qui est arrivé de Châlons le matin même.

— La journée du *13 août* se passe de la même manière. Les cavaliers prussiens, qui viennent reconnaître la position de Montigny-lès-Metz, s'approchent davantage; ils sont plus nombreux que la veille.

— Le 14 au soir, la 12e batterie du 8e régiment d'artillerie rejoint le 6e corps, après un voyage des plus tourmentés.

Cette batterie, partie de La Fère, était arrivée le 30 juillet, au camp de Châlons. Elle y séjourna jusqu'au 13 août et partit en chemin de fer pour Metz.

Un peu au delà de Châlons, le train qui transportait cette batterie s'arrêta. On apprit que l'ennemi occupait la voie près de Frouard. La 12e batterie, sans ordres et sans nouvelles de sa

division, dont un seul régiment, le 9e de ligne avait pu arriver à Metz, se fit alors diriger sur cette ville par Epernay, Reims, Mézières, Thionville, et arriva à Metz le 14 août au soir.

Du reste, jusqu'au 18 août au matin, les communications furent encore libres avec Metz par cette voie.

CHAPITRE XXIX

Les préparatifs de retraite.

La retraite sur Châlons. — Le conseil de guerre du 12 août. — Ordres pour la retraite. — Construction de ponts de bateaux. — La crue sur la Moselle. — L'Empereur se défie de Bazaine. — Impéritie de Bazaine. — Les ponts laissés intacts à l'ennemi. — Les routes non reconnues. — Les trois routes de Metz à Verdun. — La Moselle. — L'île Chambière. — Les gués. — La Seille. — Les chemins de fer. — Les forts de Metz. — Ressources de l'arsenal — La garnison. — La division de Laveaucoupet laissée dans les forts. — Sa répartition. — Les approvisionnements de Metz. — Mauvaises mesures. — Trop de bouches inutiles. — Départ de l'Empereur et du Prince Impérial.

Le 12 août, au soir, en recevant le commandement en chef des mains de l'Empereur, le maréchal Bazaine fut averti que sa mission consistait à passer la Moselle sans retard, pour se replier sur les plaines de la Champagne. « *C'était là un ordre impératif.* » Par deux fois le maréchal emploie ce mot dans son livre *l'Armée du Rhin*, et dans sa déposition devant la commission d'enquête législative.

Il n'y avait pas, en effet, un moment à perdre, si on ne voulait pas que l'armée française, qui occupait, sur la rive droite de la Moselle, un grand arc de cercle, fût isolée de Paris et séquestrée dans le Nord de la France. La situation était des plus périlleuses.

Le conseil de guerre tenu le 12 août, dans l'orangerie de Metz, a décidé que l'armée tout entière prendra la route de la Champagne, traversera l'Argonne et se retirera à Châlons, où elle rejoindra Mac-Mahon, laissant à Metz une garnison suffisante pour défendre la place.

Deux jours auparavant, les chemins de fer étaient encore libres ; on aurait pu exécuter rapidement cette manœuvre stratégique ; maintenant il faut passer par Verdun, aller à pied, marcher en ordre militaire, afin de pouvoir, au besoin, se déployer et combattre !

La retraite doit commencer le dimanche 14 août ; tous les ordres nécessaires sont donnés.

Puisqu'on voulait traverser l'Argonne, il fallait hâter, presser le départ, agir sans délai ni trêve. Une armée qui se retire et qui n'a point de railways à sa disposition, est forcée de traîner avec elle ses parcs, ses munitions, ses bagages et ses vivres, et, si elle a un effectif de cent cinquante à cent soixante-dix mille hommes, ce convoi immense occupe un terrain énorme.

Un convoi de cette importance ne gêne pas une armée dans une marche en avant, parce qu'il la suit à distance ; mais, dans une retraite, il faut le placer au milieu même des troupes, pour pouvoir le défendre, et il en résulte un allongement fâcheux des colonnes.

On aurait pu expédier d'avance, sous une forte escorte, ce volumineux matériel, pendant la journée du 13 août, ou même, au besoin, pendant la nuit suivante, mais on n'en fit rien.

Les rues étroites de Metz, les deux ponts que protège le fort Moselle, les seuls qui enjambent la rivière, avaient déjà occasionné des embarras de circulation énormes, du 25 au 28 juillet. Les officiers du génie avaient, depuis longtemps, étudié les emplacements favorables pour jeter à la hâte des ponts de bois.

— Le *8 août*, sans même consulter l'état-major général, l'Empereur donne directement l'ordre au général Coffinières de Nordeck, qui n'a pas encore été nommé gouverneur de Metz, et commande le génie de l'armée, de construire le plus de ponts possible, afin que le passage de l'armée puisse s'opérer rapidement.

Le général Coffinières établit trois ponts en face des chemins, qui conduisent de la gorge de Queuleu à la Seille. Trois autres ponts sont jetés sur le *bras mort* de la Moselle ; six autres ponts sont encore construits en amont de Metz : trois sur le bras navigable, trois pour traverser l'île Sauley. En

aval, les débouchés sur la rivière étant plus rares, les ponts sont moins nombreux. Le général Coffinières en fait placer en face de la route départementale, qui borde la rive droite de la Moselle. Il en est jeté également trois pour traverser l'île Chambière.

Pour activer le travail, tous les moyens d'action sont réunis ; ont fait appel aux ingénieurs civils, aux officiers du génie, aux inspecteurs de la navigation, et en moins de quatre jours, un kilomètre de ponts de toute nature, ponts de bateaux, ponts de chevalets, ponts de bois, assure le passage de l'armée.

— Le *12 août*, tout est donc terminé. Malheureusement, il survient alors un accident que le génie n'a pu prévoir, car la Moselle est en ce moment-là très basse ; les ponts sont enlevés par une crue excessive de la rivière, mais peuvent néanmoins être sauvés ; toutefois, quelques heures après, ils sont emportés par suite de la nouvelle accumulation d'eau, provenant de la rupture du bief du canal de la Marne au Rhin. On a alors recours aux pontonniers, et dans la journée du 13, le commandant en chef du génie se rend au château de Borny, auprès du maréchal Bazaine, pour l'informer que le passage pourra s'effectuer le 14 au matin.

L'Empereur, comme on le voit, se défiait de Bazaine que lui avait imposé l'opinion publique. Le 13, bien que démis de son commandement, il envoie au maréchal un officier d'ordonnance lui apporter une lettre, par laquelle il désire voir hâter le passage sur la rive gauche de la Moselle.

« Ah ! oui, s'écrie brutalement Bazaine en lisant cette lettre, — hier c'était un ordre, aujourd'hui c'est un désir. Je connais cela : c'est toujours la même chose sous des mots différents. »

Aussi, voulant rester maître absolu de son commandement, Bazaine, comme nous allons le voir, rusa-t-il pour que l'Empereur prît les devants sur Verdun, croyant être suivi par le maréchal, et celui-ci se trouva seul à Metz, maître de l'armée et du sort de la France, du moins le croyait-il ainsi.

— Une autre préoccupation se présentait, non moins grave à l'attention de notre état-major général : la destruction des ponts par lesquels l'armée du Prince Frédéric-Charles, qui se trouvait concentrée le long de la Moselle, pouvait à son tour traverser la rivière, pour venir attaquer de flanc l'armée française, en train d'opérer sa retraite.

Bazaine ne donne aucun ordre pour détruire ces ponts ; des chambres de mine ont été ménagées dans les ponts de Magny et de Marly sur la Seille, dans les deux ponts d'Ars et dans celui

de Pont-à-Mousson; mais un seul de ces dispositifs, celui du pont-barrage d'Ars, a été chargé ; enfin le pont suspendu de Novéant, en face de Corny, peut être détruit en quelques minutes.

— Le *13 août*, des coureurs prussiens, comme on l'a vu, arrivent à Corny et sont refoulés par le 9e régiment de dragons de la brigade du prince Murat; les habitants de Novéant et d'Ars s'empressent d'adresser à Metz des dépêches, pour prévenir que l'ennemi avance.

Plusieurs citoyens demandent s'il ne sera pas utile de faire sauter les ponts, par lesquels il est visible que les Allemands, vont effectuer leur passage. A Ars même, un officier du génie, qui a été envoyé pour disposer et charger les fourneaux de mine, demande d'urgence un ordre, sans lequel il ne peut agir. Il ne lui est même pas répondu. Quant aux habitants de Novéant, on se borne à les remercier, non sans quelques railleries, de leurs bons avis.

Dans cette circonstance, les Allemands sont merveilleusement servis par la coupable incurie du commandant en chef. Leurs équipages de pont ne sont pas encore arrivés, mais on leur a laissé libres tous les ponts en amont de Metz, qui leur seront de la plus grande utilité dans les journées du 15 et du 16 août, pour traverser la Moselle.

— Le *13 août*, de son quartier général de Borny, le maréchal Bazaine donne des ordres pour la marche des différents corps, qui doivent tous employer l'unique route de Metz à Gravelotte, afin de prendre ensuite les deux directions de Mars-La-Tour et d'Etain. Il a absolument négligé de faire reconnaître ces routes et d'étudier les dispositions du terrain.

Il existe bien une troisième voie de communication, au Nord des deux premières, un peu plus longue, mais meilleure, par Briey. Pour faire avancer tant d'hommes et de matériel, on devrait les employer toutes les trois.

Bazaine ne veut pas se servir de cette dernière route, sous prétexte que des corps prussiens, venus de Thionville, occupent fortement les environs de Briey, assertion entièrement fausse, comme le sait très bien le maréchal. Il exige qu'on s'en tienne aux deux routes, qui n'en forment qu'une seule de Metz jusqu'à Gravelotte, où a lieu la bifurcation ; inconvénient, comme on l'a déjà dit, des plus graves, puisqu'il augmente l'encombrement du départ.

— Quelques mots maintenant sur la ville de Metz, qui jouera un rôle si important dans les événements qui vont suivre.

A trois mille mètres de Metz, près de Montigny, la Moselle

se divise en deux bras, qui se rejoignent en aval de la ville et de l'île Chambière ; l'un est dit de la vieille Moselle (*Bras mort*) ; l'autre, le principal, reçoit la Seille. Trois îles sont formées par des bras moins importants.

Une faible partie de la ville de Metz se trouve sur l'île Chambière, tandis que la partie principale est sur la rive droite du bras Nord-Est de la Moselle. La largeur de la rivière varie entre cent cinquante et deux cents mètres, sa profondeur est peu considérable, mais les crues sont fréquentes et atteignent, quelquefois, une hauteur de plus de trois mètres au-dessus du niveau moyen.

Quand les eaux sont basses, il existe de nombreux gués, notamment à Montigny, à Argancy, à Château-Maucourt et à Uckange.

La Seille, beaucoup plus profonde que la Moselle, n'a guère qu'une largeur de trente mètres environ; un des bras de la rivière passe dans le fossé du corps de place.

Trois chemins de fer partent de la ville ou la traversent : ce sont ceux de Nancy, de Sarrebrück et de Luxembourg; celui-ci se relie à Thionville, avec le chemin de fer des Ardennes. Grâce à cette dernière voie, Metz demeura en communication avec Paris, jusqu'au 18 août, après que le chemin de fer de Nançy eut été coupé par les Prussiens.

— Nous avons raconté, à la page 237 du présent volume, quel était l'état de la ville de Metz, au point de vue de la défense, lors de la déclaration de guerre, et des quatre nouveaux forts en construction : Queuleu, Saint-Julien sur la rive droite de la Moselle ; Plappeville et Saint-Quentin sur la rive gauche.

Le 13 août, au soir, ces ouvrages, grâce à l'énergie et à la fiévreuse activité de leurs commandants : le colonel Merlin, le lieutenant-colonel Protche, le chef d'escadrons Duchêne et le chef de bataillon Lecoispellier, sont mis en état de résister à une attaque de vive force, de la part des Prussiens.

En résumé, la ville de Metz, comme ses forts avancés, était, le 13 août, en mesure de tenir tête aux efforts de l'ennemi.

L'arsenal de Metz renfermait cent cinq mille coups de canon, quatre cent mille kilogrammes de poudre et sept millions de cartouches. En cas d'attaque sur l'un des points, il était toujours facile de faire transporter les munitions nécessaires, pour suffire à tous les besoins du combat. La garnison comprenait seize cents hommes du génie, douze cents artilleurs, près de trois mille hommes d'infanterie, sans compter les douaniers, la garde nationale mobile et la garde nationale sédentaire.

Enfin, au moment du départ de l'armée, le maréchal Bazaine

a décidé que la 3e division (de Laveaucoupet) du 2e corps, réduite à environ huit mille hommes par la bataille de Forbach, où elle a supporté le principal effort de l'ennemi sur le plateau de Spickeren, sera laissée dans la place comme garnison, de la façon suivante :

— Au *fort Moselle*, le 3e bataillon du 24e de ligne, sous les ordres du commandant Pittié, qui vient d'arriver au régiment, et le 10e bataillon de chasseurs. Quelques jours après, ce dernier bataillon reçut, comme commandant, le capitaine adjudant-major Chabert du 5e bataillon de chasseurs, mais ce nouveau commandant, blessé très grièvement à Borny, ne put exercer son commandement et mourut à Metz le 19 octobre.

— Au *fort Queuleu*, les 2e et 3e bataillons du 2e de ligne, ainsi que les 1er et 2e bataillons du 24e de ligne, sous les ordres du colonel d'Arguesse. Ces bataillons sont aussitôt employés à l'achèvement des travaux, qui sont poussés avec une grande activité.

Le service est organisé dans ce fort de la manière suivante : chaque bataillon est de garde, à son tour, et envoie trois escouades par compagnie, dans les six bastions dont les numéros correspondent aux compagnies. En cas d'alerte, les compagnies entières, commandées par leurs officiers, se réuniront aux trois escouades.

Tous les hommes disponibles sont employés, ainsi que nous venons de le dire, comme travailleurs, et sont payés par le génie.

Les trois batteries divisionnaires (7e, 8e et 11e du 15e d'artillerie) sont parquées sur les glacis, en arrière de la gorge du fort.

— Au *fort Saint-Julien*, les deux premiers bataillons du 63e de ligne et le 4e bataillon du 60e. Ces troupes travaillent activement aux ouvrages de défense.

— Au *fort Bellecroix*, le 1er bataillon du 2e de ligne et le 3e bataillon du 63e.

— Au *fort Plappeville*, le 40e de ligne en entier, ainsi que la 13e compagnie de sapeurs du 3e du génie, commandant Peaucellier.

Chaque jour, le 40e fournit environ cinq cents travailleurs au génie, pour l'achèvement des travaux du fort. Il fournit aussi journellement un bataillon de service, qui détache trois compagnies de grand'garde à l'extérieur du fort ; les deux autres bataillons fournissent le service à l'intérieur.

— Quelques mots maintenant sur les approvisionnements de la place. Dès le 7 août, le ministre de la guerre avait pres-

crit au commandant supérieur de Metz, de rassembler le plus de vivres possible, en vue de l'éventualité d'un siège. Aucun compte de cet ordre ne fut tenu.

Les chaleurs excessives de 1870 avaient hâté la maturité des récoltes. Les calculs les plus précis estiment qu'on pouvait trouver dans l'arrondissement, quatre cent mille quintaux métriques de blé, et onze cent quatre-vingt-neuf mille quintaux métriques de paille et de fourrage. Enfin, dans cette riche Lorraine, le bétail abondait. Les voitures et les chevaux étaient en quantité suffisante pour permettre de faire converger rapidement, sur la place, les vivres dont on allait avoir un si pressant besoin.

Il en fut malheureusement de cette question, comme des autres; malgré les ordres du ministre, malgré l'évidence des faits, on ne s'occupa pas plus des approvisionnements à réunir, que des ponts à détruire et des routes à étudier.

Non seulement on ne se débarrassa pas des bouches inutiles, mais encore, on permit l'entrée en ville des habitants des communes environnantes, en exigeant seulement qu'ils pussent justifier de quarante jours de vivres. N'y avait-il donc pas un danger sérieux à afficher ainsi, dans les villages, une déclaration officielle, que l'ennemi allait pouvoir bientôt lire et qui indiquait le moment précis, où le gouverneur serait obligé de signer une capitulation. Le nombre des personnes qui profitèrent de l'autorisation du gouverneur fut bientôt si considérable, que, le 12 août, le général Coffinières se décida à revenir sur sa résolution et à interdire l'entrée de la place. Mais il était trop tard ; le chiffre de la population de Metz avait monté de cinquante à soixante-dix mille habitants.

La préoccupation d'augmenter les approvisionnements existait si peu, qu'aux portes de la ville de Metz, on ne songea même pas à supprimer l'octroi. Fuyant devant l'ennemi, les populations des villages voisins de la frontière poussaient devant elles leurs troupeaux. Toutes dirigeaient leurs bestiaux, leurs voitures lourdement chargées, vers cette grande place capable d'arrêter l'étranger, et aux portes de laquelle il eut suffi, pour interdire l'entrée de la ville, d'envoyer des agents chargés d'estimer et d'acheter les vivres de toute nature. Entre la certitude de vendre ce que l'on possédait, et la crainte d'être, sans grand espoir de remboursement, dépouillé par l'ennemi, l'hésitation n'eut sans doute pas été longue.

Dans les journées des 14, 16 et 18 août, notamment, alors que le bruit du canon de Borny, de Rezonville et de Saint-Privat annonçait la présence des Allemands, le Ban Saint-

Martin et les autres abords de la ville, étaient remplis d'approvisionnements amenés de tous côtés; mais la plupart des cultivateurs durent retourner chez eux, n'ayant pu, faute d'argent, faire pénétrer dans la ville ces précieuses ressources, qui devaient, quelques jours plus tard, tomber dans les mains de l'ennemi.

En résumé, la ville de Metz possédait le 14 août, en dehors des approvisionnements des particuliers que l'on ne pouvait apprécier, et qui se trouvaient fort heureusement assez considérables, environ dix-huit mille quintaux de blé, qui pouvaient représenter soixante jours de vivres. Le sel manquait absolument.

— Le *14 août*, à neuf heures du matin, l'Empereur et le Prince Impérial, après avoir entendu la messe à la cathédrale, prenaient officiellement congé de l'évêque et du clergé de Metz. Sur la place de la Préfecture, les équipages du quartier impérial faisaient leurs préparatifs de départ. Le 5e escadron du régiment des guides attendait, les hommes ayant mis pied à terre, la bride passée au bras. Le 3e bataillon du 3e grenadiers avait formé les faisceaux, contre la grille du quartier impérial.

A deux heures, l'Empereur et le Prince Impérial, suivis du prince Napoléon et de leur état-major, quittaient la Préfecture et sortaient en voiture par la porte de Thionville, au milieu des cent-gardes, se rendant à Longeville, où ils devraient loger, pour la nuit, dans la maison du colonel Hennoque. Déjà, comme nous le verrons dans le chapitre suivant, les troupes avaient commencé leur mouvement de retraite sur la route de Verdun.

CHAPITRE XXX

Les reconnaissances avant la bataille.

La matinée du 14 août. — Le brouillard. — Préparatifs de départ. — Les escadrons de piquet. — Borny. — Le faubourg Saint-Julien. — Escarmouches entre les 7e et 54e de ligne et la cavalerie allemande. — Prise de chevaux de uhlans. — Retour des reconnaissances. — Le 2e dragons à Ars-Laquenexy. — Rencontre avec l'infanterie prussienne. — Le combat. — Le lieutenant von Goltz. — Un ennemi acharné. — Départ en avant des « impedimenta. » — Dispositions pour le passage de la Moselle — L'encombrement aux ponts. — Commencement du passage des troupes. — Marche des divisions Legrand et de Lorencez. — Mouvements des divisions de Cissey et Grenier. — Von Goltz averti de la retraite des Français. — Indécisions de Bazaine. — Nécessité d'agir promptement. — Mouvements des armées prussiennes du 9 au 13 août. — Appréhensions des Allemands. — Positions de l'armée de Steinmetz, le 13 août. — Reprise du contact. — Mouvement tournant des Allemands. — Dispositions prises par Steinmetz. — Les signaux ennemis. — L'objectif des Allemands. — Leur conduite avant la guerre. — Apparition de l'ennemi en avant de Colombey. — La bataille! — Decaen appelle la garde. — Les troupes font volte-face. — Positions des Français au moment de l'attaque. — Marche des Allemands. — Arrivée de la garde, — Le terrain de l'action. — Les plateaux de Borny et de Saint-Julien. — Le bois de Colombey. — Le bois de sapins. — Le ravin de Vallières.

Le 14 août 1870 est un dimanche. Le temps, remis au beau depuis trois jours, semble devoir favoriser les mouvements de notre armée.

La veille au soir, l'ordre a été donné d'être prêt le lendemain matin, à quatre heures et demie, et de lever le camp dès le réveil.

Peu de temps après le lever du soleil, un brouillard épais s'étend sur la campagne et voile l'horizon.

Suivant les ordres reçus la veille, on abat les tentes, on fait les sacs et on charge les voitures, car les convois doivent précéder les troupes et se rendre à destination du Ban Saint-Martin.

Dans chaque brigade de cavalerie, un escadron est de piquet, d'après un ordre arrivé la veille, et doit tenir ses chevaux sellés et bridés, depuis le matin jusqu'à la retraite. Chaque cheval doit emporter vingt et un kilogrammes d'avoine pour trois jours de nourriture, et les hommes pour trois jours de biscuit ou de pain.

Dès quatre heures du matin, les troupes se tiennent prêtes à marcher. Cependant personne ne s'ébranle. On s'attend à une attaque. Les hommes restent sac au dos, derrière les faisceaux.

Borny, où se trouve le quartier général du 3e corps, est situé presque aux portes de Metz, dont il n'est séparé que par une distance de quatre kilomètres. C'est un petit village de l'ancienne province des Trois-Évêchés, placé sur le ruisseau de la Cheneau, à gauche de la route de Metz à Strasbourg. Borny est à quelques minutes de Saint-Julien-lès-Metz, un ancien faubourg de Metz, qui s'étage sur la pente d'un coteau, sur la droite de la Moselle, en face de l'île Chambière.

Du haut de ce coteau, en se rapprochant du revers incliné sur la Moselle, on découvre l'île Chambière, Metz, le mont Saint-Quentin et les hauteurs qui s'y rattachent. Le faubourg de Saint-Julien a été plusieurs fois détruit. Il a été rasé entièrement par le duc de Gênes en 1552, pour éclairer les avenues de Metz, avant que Charles-Quint n'eût investi la place. Détruit de nouveau, en 1731, lors de la construction du fort de Belle-Croix, Saint-Julien a été rebâti sur la côte opposée.

— Sur la droite, les avant-postes du 3e corps tiraillent, à plusieurs reprises, sans qu'on y voie rien de bien inquiétant.

Vers neuf heures du matin, la 5e compagnie du 1er bataillon du 7e de ligne, commandée par le lieutenant Villemain, de grand'garde près du château d'Aubigny, est attaquée par une reconnaissance ennemie, composée d'infanterie et de cavalerie ; deux hommes sont blessés. Vers midi, le général de Potier fait rentrer cette compagnie et envoie fouiller le bois, en avant du front du régiment, par la compagnie de tirailleurs-éclaireurs du lieutenant Granet, qui se replie bientôt, sans avoir rien découvert d'insolite.

En même temps, vers huit heures du matin, une reconnais-

sance de uhlans est venue donner dans le poste avancé du village de Chieulles et est reçue, à coups de fusil, par la 2e compagnie du 2e bataillon du 54e de ligne. Deux cavaliers allemands, atteints grièvement, vident les étriers et tombent le nez dans la poussière. L'un d'eux, reconnaissable à sa ceinture d'argent, est l'officier commandant la reconnaissance. Des uhlans mettent aussitôt pied à terre, et ramassant les deux blessés, les chargent en travers de leurs selles. Quant aux chevaux de ces derniers, ils errent à l'aventure, effarés par les coups de feu, et finissent par se faire prendre par les soldats du poste avancé du 54e de ligne. Ces deux bêtes sont un peu étroites du devant comme tous les chevaux allemands, mais elles ont de la taille et un beau mouvement d'épaule. Leur schabraque en drap gros bleu, galonnée de rouge lie-de-vin, est tachée de larges plaques de sang.

— A trois heures et demie, de nombreuses reconnaissances de cavalerie, qui battent l'estrade depuis le matin, en avant du front du 3e corps, rentrent dans nos lignes, sans avoir rien rencontré, qui fasse présager le voisinage de l'ennemi aussi imminent.

Le 5e escadron du 2e chasseurs à cheval est allé seul, en reconnaissance sur la route de Pange, dans la direction de Colombey, et s'est arrêté à quelque distance de ce château, à hauteur d'une grand'garde formée par le 44e de ligne, afin d'observer l'horizon assez développé en cet endroit.

Le 6e escadron du 3e chasseurs à cheval, sous les ordres du capitaine en premier de Pina, qui a été chargé de couvrir la retraite de la division de Castagny, a engagé le feu en avant de Montoy avec des éclaireurs prussiens, et tiraille ainsi jusqu'à une heure et demie de l'après-midi. Avant de se replier, nos chasseurs barricadent solidement le pont de Montoy avec des charrettes à fourrage et des tonneaux remplis de pierres.

A onze heures, la division de dragons du général de Clérambault va se placer en bataille, à hauteur de la ferme de Bellecroix; le 4e dragons, colonel Cornat, en avant de toute la division.

— Le 3e dragons, de la division Legrand du 4e corps, a été désigné pour protéger la retraite de la division du général Grenier. A cet effet, le colonel Bilhau fait reconnaître par le 5e escadron, capitaine Peyron, la route de Bouzonville, et par le 1er escadron, capitaine Jullien, la route de Boulay. Lui-même, avec les 2e et 4e escadrons, capitaines du Houx-d'Hennecourt et Bigarré, occupe le centre et se retire avec les deux premiers escadrons.

Les éclaireurs du capitaine Peyron aperçoivent un groupe

de uhlans et leur tirent quelques coups de fusil. Le 3e dragons commence sa retraite vers deux heures et demie, lorsque les éclaireurs du 1er escadron découvrent des masses profondes d'infanterie prussienne, qui sortent des bois et se dirigent sur la droite de la route de Boulay. Au reçu de ces renseignements, le colonel Bilhau fait immédiatement prévenir le général Grenier et se met à sa disposition. Dans cette reconnaissance, le brigadier Jacques Auër, du 1er escadron, est blessé d'un coup de feu.

— Dans cette matinée, le 2e dragons, colonel du Paty de Clam, de la division de Clérambault, a envoyé, vers cinq heures, le 3e escadron (capitaine Blanchard) et le 4e (capitaine Desmazures), sous la direction du capitaine Blanchard, en reconnaissance sur le village d'Ars-Laquenexy.

Ces deux escadrons passent par Colombey, Aubigny et Ars-Laquenexy, situé sur la route de Dieuze. On apprend que, la veille, les Prussiens, infanterie et cavalerie, ont occupé ce dernier village et y ont fait des réquisitions. Toutes les maisons sont hermétiquement fermées du haut en bas. Pas une âme dans les rues excepté une vieille femme, jaune, ridée, aux yeux sans regard, assise sur un banc de pierre, devant sa maisonnette, qu'elle a négligé de fermer.

Elle est trop vieille, trop laide, trop misérable, elle n'a rien à craindre des Prussiens ; elle aime mieux mourir dans sa chaumière que de chercher, dans la fuite, un refuge contre l'ennemi, qui ne peut lui nuire.

Leur mission remplie, les deux escadrons rentrent au camp vers sept heures, rendant compte qu'ils n'ont aperçu aucun ennemi ; mais que, d'après les indices qu'ils ont recueillis, il doit y avoir un camp à Remilly, et un autre à Villers-Laquenexy.

Le général de Clérambault renvoie aussitôt ces deux escadrons à Ars-Laquenexy, avec mission d'observer la route qui traverse ce village, et s'y établir en grand'garde.

A environ quinze cents mètres d'Ars-Laquenexy, des paysans, qui se sauvent à travers champs, accourent sur la grand'route en apercevant les uniformes français et racontent qu'aussitôt après le départ des deux escadrons du village, les Prussiens y sont revenus, et que des fantassins et des cavaliers ennemis doivent se trouver dans les ravins à gauche de la route, ainsi que sur cette route.

En effet, en débouchant dans la plaine, le capitaine Blanchard déploie le 1er peloton du 3e escadron (lieutenant Cuny) en tirailleurs et le fait soutenir par deux autres pelotons du

même escadron. Le 4e peloton va, de son côté, avec le 4e escadron (capitaine Desmazures), occuper les issues d'Ars-Laquenexy.

Quelques cavaliers prussiens se retirent vivement devant nos tirailleurs, qui les poursuivent, la crinière au vent, et en faisant feu. Tout à coup nos dragons aperçoivent un groupe de fantassins prussiens, qui se concentrent dans une espèce de ravin, de l'autre côté de la route de Dieuze.

« A eux ! à eux ! » crie le lieutenant Cuny, et, lançant ses hommes en fourrageurs, il charge à toute bride les casques à pointe; ceux-ci, en voyant arriver nos dragons couchés sur l'encolure de leurs chevaux, la longue latte en avant, s'effraient et, prenant la fuite à toutes jambes, rentrent dans les bois voisins.

L'officier qui les commande, se lève de derrière un buisson, où il s'était embusqué, et veut les rejoindre. On l'entoure, on lui crie de se rendre : il répond à coups de revolver. On n'en a raison qu'en lui appliquant un grand coup de sabre sur la tempe gauche.

Il chancelle, tout étourdi, sous la violence du coup, mais veut continuer à combattre. Nos dragons se jettent sur lui, et, malgré sa résistance désespérée, le font prisonnier, après lui avoir arraché son revolver et son épée.

C'est un lieutenant d'infanterie du nom de von Goltz. Petit, brun, les traits assez réguliers mais durs, toute la physionomie de cet homme respire une énergie indomptable. Le coup de sabre qu'il a reçu, lui a fait à la tête une plaie béante, d'où le sang ruisselle le long de sa tunique. Il se laisse panser par le major du 2e dragons, mais ne veut pas qu'on se serve pour bander sa plaie d'autre linge que le sien. On lui conseille de prendre du bouillon pour se réconforter ; il exige qu'on le fasse avec du Liebig tiré de sa propre sacoche.

Le général Decaen, auquel on l'amène, lui tend la main. Mais il la refuse, en disant qu'il déteste les Français. Interrogé sur les motifs qui l'on fait se trouver avec ses hommes, dans le ravin, il paraît d'abord ne pas comprendre la question, mais enfin il répond :

« Je suis Prussien, je peux donc marcher où il me plaît. »

On lui offre de le laisser aller et venir librement, s'il veut donner sa parole de ne pas s'enfuir ; il refuse d'engager sa parole et l'on doit le faire conduire à Metz, par la gendarmerie de la prévôté.

Cet officier sait sans doute qu'une attaque de la part des Prussiens est imminente, mais il refuse de répondre aux questions de l'état-major du 2e corps.

— Pendant ce temps, le 4e escadron du 2e dragons avec le reste du 3e, occupe les issues d'Ars-Laquenexy. Le 3e escadron s'établit alors en grand'garde, sur le terrain, ainsi que sur celui situé à gauche d'Aubigny, en avant de Colombey.

Sur la route de Sarrebrück, et en avant de la grand'garde, le nombre des cavaliers prussiens, placés en vedette, augmente de plus en plus : on voit au loin, sur cette route, deux pièces d'artillerie légère en position, soutenues par de l'infanterie.

— Le 13 août, au soir, l'armée a été avertie d'un combat probable pour la journée du lendemain. Aussi le 14 août, au matin, les malades, les bagages et le matériel sont-ils dirigés sur Metz, ainsi que l'artillerie de réserve des 3e et 4e corps d'armée, qui doit aller parquer au Ban Saint-Martin et à Longeville-lès-Metz, de l'autre côté de la ville. Le défilé des voitures se faisant beaucoup plus lentement qu'on ne l'a supposé, nos troupes attendent toute la journée, l'arme au pied, sur l'emplacement qu'ont occupé leurs campements.

Le 2e corps et le 6e sont déjà de l'autre côté de la Moselle ; le 3e doit passr la rivière, en traversant la ville, le 4e doit se servir des ponts de bateaux jetés à Chambière.

Pour alléger les convois de l'administration et diminuer le nombre de ses voitures, on distribue, pendant la matinée, du pain pour quatre jours. Mais ce pain, rapporté de Saint-Avold, se trouve, par suite des pluies et de la chaleur, dans un tel état de fermentation et de moisissure, que les soldats sont obligés de le jeter.

L'encombrement produit par les bagages est tel, que les 3e et 4e corps attendent, de longues heures, le moment de se mettre en marche à leur tour.

Enfin, vers midi, ces troupes commencent leur mouvement de retraite, et, descendant des hauteurs de la rive droite, traversent la Moselle sur des ponts de bateaux. Du haut de l'esplanade de Metz, on voit l'infanterie, la cavalerie et l'artillerie défiler dans la plaine Saint-Symphorien et s'engager dans l'île de Saulcy ; des nuages de poussière s'élèvent sur la route de Moulins, qui conduit à Verdun.

La cavalerie du général Legrand commence le mouvement du 4e corps, et marche derrière le convoi. A trois heures, cette division franchit la Moselle, stationne ensuite au Ban Saint-Martin et vient, entre quatre heures et quatre heures et demie, s'installer sur les glacis de la place, entre l'île Chambière et la porte de Thionville.

La division de Lorencez suit le mouvement de la cavalerie après avoir levé le camp de Chieulle et replié ses grand'gardes

Ses trois batteries de combat (8e, 9e, 10e du 1er d'artillerie) ont pris position, dès le matin, sur les collines en arrière de Malroy, à gauche de la route de Bouzonville, pour battre cette route au besoin, tout le 4e corps d'armée devant aller traverser la Moselle, sur les deux ponts de bateaux construits vis-à-vis de l'île Chambière.

La 3e division (de Lorencez) a donc commencé son mouvement vers midi. La batterie de mitrailleuses (10e) occupe la gauche de la division, qui se dirige sur Saint-Julien, descend en longeant le fort de ce nom, et va se masser à l'île Chambière pour effectuer le passage de la Moselle.

A quatre heures, les divisions Legrand et de Lorencez ont franchi la rivière ; à la même heure, le mouvement de la division de Cissey s'achève. La division Grenier, qui forme l'arrière-garde, doit se mettre en route vers trois heures.

De son côté, la division Metman doit couvrir la retraite du 3e corps, qui s'est mis en marche sur Metz.

— Afin d'assurer le passage de la Moselle par le 4e corps, un seul pont de bateaux a été établi sur chacun des bras, qui forment l'île Chambière. Ce passage insuffisant est longtemps encombré par les chariots, et la division Grenier, qui devait partir à une heure de l'après-midi, est encore à trois heures sur son emplacement. Une section de la 7e batterie du 1er d'artillerie, sous les ordres du lieutenant Coutances, doit marcher avec la tête de cette division ; le reste de cette batterie et la 6e batterie du même régiment marcheront au centre de la division. La 5e batterie (mitrailleuses) ferme l'arrière-garde. A cet effet, elle a été détachée, dès le matin, aux avant-postes de Villers-l'Orme.

Le mouvement commence enfin pour cette division, vers trois heures et demie. Les avant-postes se replient et la 5e batterie, abandonnant sa position avancée, va se former en arrière de la route et en avant du château de Grimont.

Les 6e et 7e batteries et la brigade Pradier (64e et 98e de ligne) s'engagent les premiers dans la longue rampe descendant du fort Saint-Julien aux ponts de Chambière.

A ce moment, il ne reste plus, sur la rive droite, en avant des forts Saint-Julien et Queuleu, que le 3e corps, commandé par le général Decaen, la garde impériale et la division Grenier du 4e corps, retardés, comme on l'a vu, dans leur mouvement de retraite, par l'insuffisance des préparatifs.

— Telle est la situation, lorsque le général von Goltz, qui commande l'avant-garde du VIIe corps de la 1re armée allemande, est averti par sa cavalerie que les Français évacuent

les camps sous Metz, et semblent se diriger vers l'Ouest.

— Quand le maréchal Bazaine prit, le 12 août au soir, le commandement de l'armée de Metz, on crut qu'à l'exemple de Napoléon Ier qui, par la vivacité de ses marches, dérouta les Autrichiens et les Piémontais pendant ses célèbres campagnes d'Italie, le nouveau commandant en chef allait passer à une grande mobilité dans ses mouvements et signaler une ère nouvelle, dans la direction des lignes d'opérations. Ce système de marches rapides, aussi indispensable dans la défensive que dans l'offensive, a produit de si grandes choses, qu'il était évident que le premier qui y renoncerait, en présence d'un ennemi entreprenant et capable, deviendrait la victime de son manque d'ardeur et d'initiative.

Il était d'autant plus essentiel, du reste, d'entrer dans cette voie, que, dès le 7 août, l'ennemi, qui a occupé Sarreguemines, forme trois puissantes armées et envahit nos provinces de l'Est, en masquant le mouvement de ses colonnes par une puissante cavalerie.

Quinze corps d'armée venant d'Allemagne, admirablement pourvus, manœuvrent à la fois au Nord, au Sud et à l'Est, et commencent déjà ces mouvements tournants qui nous furent si fatals pendant toute la campagne, grâce à l'immensité des ressources de l'ennemi. — Le 9, le quartier général prussien s'est avancé jusqu'à Sarrebrück; — le 10, les têtes de colonnes de l'ennemi se montrent à Remilly et à Pont-à-Mousson; — le 11, elles menacent Nancy, où les uhlans ont fait une apparition; — le 12, la situation est plus grave encore : le roi de Prusse est à Saint-Avold et les communications entre Metz, Nancy et Châlons deviennent très difficiles; — le 13, les communications sont interrompues. A l'Est, on entend des coups de fusil vers la Planchette et Coincy; le cercle se referme sur nous, et il est désormais impossible d'exécuter un mouvement de retraite, sans passer sur le corps de l'ennemi.

— La singulière persistance des Français à demeurer sous Metz, alors que déjà deux corps prussiens ont atteint la Moselle moyenne et que leur cavalerie court le pays jusqu'à la route de Verdun, ne peut guère indiquer d'autre intention, que celle d'attaquer la Ire armée allemande, qui, par suite du développement donné au mouvement de la IIe, peut paraître isolée. Aussi, le grand quartier général allemand a fait preuve de prévoyance, en s'attachant spécialement à conserver encore des forces considérables à portée, au Sud de Metz.

Le 13 août, la Ire armée allemande vient prendre position parallèlement aux Français. Le Ier corps (général Manteuffel)

est établi entre les routes de Sarrebrück et Sarrelouis : l'extrême droite, couverte par la 3e division de cavalerie, à Avancy, se reliant avec la 2e division d'infanterie. Le VIIe corps forme la gauche allemande ; la 14e division se trouve entre Domangeville et Courcelles ; la 13e occupe au centre Pange et, plus en arrière, Bazoncourt. Le VIIIe corps, en arrière du Ier et du VIIe, forme la réserve générale de la Ire armée ; sa 15e division à Bionville et la 16e à Varize. Le général de brigade von Goltz forme l'extrême avant-garde avec une brigade de la 13e division.

Le général von Steinmetz a son quartier général à Varize. Il a prescrit aux divers commandants de corps d'armée, placés sous ses ordres, de ne pas prendre l'offensive, mais de se tenir prêts à contenir une attaque des Français, qui ne semble pas improbable.

Dans ce mouvement du 13 août, la Ire armée a été couverte, sur les deux ailes, par les divisions de cavalerie, qui l'ont précédée. C'est seulement quand les positions et les campements de l'adversaire au bois de Grimont, à Nouilly, Borny, Mercy, Magny et jusqu'à la Moselle, au Sud de Montigny, se déroulent, comme un vaste panorama, aux yeux des têtes de colonnes prussiennes, que les divers détachements se trouvent en présence des troupes avancees des Français, qui, en général, se maintiennent d'ailleurs strictement sur la défensive. Le contact, presque complètement perdu depuis le 7 août, se trouve rétabli de la façon la plus intime sur tout le front de la Ire armée. La question est de savoir, maintenant, comment interpréter l'attitude toujours singulière de l'adversaire.

En différant leur passage sur la rive gauche de la Moselle, contrairement à ce que l'on a supposé jusqu'alors, les Français abondent dans les vues de l'état-major allemand, dont les plans deviennent d'une exécution plus facile. Mais, d'autre part, on ne peut méconnaître aussi que la situation présente encore certaines difficultés. Au point où l'on se trouve, il faut, en effet, laisser jusqu'à nouvel ordre la Ire armée en présence de l'ennemi, et le mouvement que la IIe armée va entreprendre amènera une division des forces allemandes. C'est à ce point de vue que l'ordre suivant est donné, le 13, à neuf heures du soir :

« La cavalerie des deux armées avancera aussi loin que possible ; elle inquiètera la retraite de l'ennemi, si celui-ci vient à se replier par la route de Metz à Verdun. »

Le 13 août, la cavalerie de la IIe armée a poussé jusqu'à Dieulouard, Pont-à-Mousson et Frouard. A Pont-à-Mousson,

un détachement de houzards et de dragons a été, comme on l'a vu, surpris par la cavalerie du général Margueritte. Presque tous les cavaliers ennemis sont faits prisonniers. Ce coup de main des chasseurs du général Margueritte pourrait avoir des conséquences très heureuses. Le général s'est empressé, en effet, de faire garder la ville par un détachement du 28e de ligne, et a télégrafié à Metz, pour signaler toute l'importance de cette position vraiment stratégique. L'occupation de Pont-à-Mousson est indispensable aux Allemands, pour traverser la Moselle. Malheureusement, l'ordre est envoyé de Metz au général Margueritte d'abandonner ce point et de se replier.

A Frouard, les coureurs ennemis, reçus à coups de fusil, ne parviennent pas à détruire la voie ferrée.

Toutes ces reconnaissances de cavalerie prouvent que les Français ne gardent pas la Moselle. Il devient donc important pour les Allemands de s'emparer des ponts, qui permettent le passage. En conséquence, le mouvement en avant de la IIe armée est accéléré. Le 14, le centre est concentré à Pont-à-Mousson ; l'aile droite prolonge sa ligne d'observation dans la direction de Metz.

De son côté, Steinmetz, dans l'hypothèse d'un retour offensif de la part de notre armée, a pris les dispositions suivantes : les Ier et VIIe corps, soutenus par le VIIIe, devront attendre l'attaque sur la rive gauche de la Nied, la droite appuyée de Glattigny à la route de Sarrelouis, la gauche sur la route de Dieuze à Laquenexy, le centre à Colligny. Enfin, dans le but de tout prévoir, le général Steinmetz a décidé que, dans le cas où les Français passeraient sur la rive gauche de la Moselle, la Ire armée allemande aurait à suivre ce mouvement, en laissant seulement une division sur la rive droite.

— Le cercle des forces allemandes se referme donc peu à peu sur notre armée, et il est désormais impossible d'exécuter un mouvement de retraite, sans passer sur le corps de l'ennemi.

Ce résultat définitif n'est pas impossible : *Mais il faut oser et vouloir.*

Le 13 août, au soir, la retraite sur Verdun était ordonnée. « On se tiendra prêt, disait l'ordre du départ, à exécuter un mouvement demain 14, à cinq heures du matin. Tout le monde prendra des vivres pour les 14, 15 et 16, et l'intendant général emportera le plus de rations possible, en ne laissant dans Metz que les transports nécessaires à la garnison... »

Malheureusement, une seule route devait servir de débouché à cette masse de plus de cent cinquante mille hommes, après le passage des ponts. Dans ces conditions, l'écoulement

de toute l'armée devait exiger au moins soixante-douze heures, chiffre bien éloigné des prévisions du commandant en chef; car il rendait compte à l'Empereur que le mouvement serait terminé dans la journée du 14. Sa détermination d'abandonner la route de Briey devait avoir les conséquences les plus graves, en retardant une opération qu'il aurait fallu pousser, le plus rapidement possible.

En outre, les Prussiens ont deviné cette retraite. Peut-être aussi, dès la veille, leurs espions les ont-ils renseignés à cet égard.

Le 13 août, au soir, au moment où les ordres de retraite sur Verdun ont été donnés, on a aperçu distinctement trois fusées partant des pentes du Saint-Quentin. Les témoins de ce fait n'ont pu s'empêcher de s'écrier :

« Nous sommes trahis; notre mouvement de demain est annoncé aux Prussiens. »

Aussi, dès l'aube du 14 août, les vedettes allemandes ont-elles poussé leurs reconnaissances vers nos lignes. Elles constatent le mouvement de retraite, que nos troupes commencent à exécuter. Il faut l'empêcher d'aboutir, le retarder au moins de vingt-quatre heures, pour compléter le cercle de fer qui livre, à la merci des Allemands, cette brave armée de Metz, assez dévouée pour sauver la France de la terrible catastrophe qui la menace.

C'est le vieux Steinmetz qui est chargé de cette mission difficile et dangereuse. Nous allons voir comment il s'acquitta de cette mission.

— Le premier objectif que les Allemands ont rencontré, à leur entrée en campagne, a été notre base d'opérations derrière le Rhin. La seconde est la ligne de la Moselle. Si on se trouvait dans de bonnes conditions, même après nos échecs en Alsace, on pourrait tenter sur ce point une défense latérale, aussi bien qu'une défense de front.

Mais ce n'est pas là le cas, et les Prussiens le savent bien. Enhardis par leur premier succès, et grâce à leur immense supériorité numérique, ils manœuvrent de façon à assurer la destruction ou au moins la décomposition de nos armées. — Notre inaction leur vient en aide. — Comme Napoléon Ier, dont ils observent constamment les maximes, ils rejettent les vieilles routines, qui ne s'attachent qu'à l'occupation d'une province, et s'appliquent à disloquer toutes nos ressources militaires, convaincus que les nations tombent d'elles-mêmes, quand elles n'ont plus de forces organisées pour les couvrir.

Grâce à un habile système d'espionnage, ils sont informés, jour par jour, de la position de nos armées.

Pendant dix ans, ils ont fouillé toutes nos contrées, recherché le fort et le faible de notre organisation militaire, pénétré dans nos bureaux, dans nos administrations.

Par de faux semblants d'amitié, ils ont endormi notre vigilance, trompé notre bonne foi, trahi la sotte confiance que nous leur accordions. Depuis dix ans, ils ont étudié nos effectifs, et vécu dans notre intimité, pour mieux nous dévaliser un jour, pour mieux ruiner la France, détruire sa prospérité, sa puissance, lui voler ses provinces et, détrousseurs de grandes routes, s'enrichir de ses milliards et de ses dépouilles.

Puis, avec l'habileté du larron qui, au moyen âge, étudiait les avenues du château qu'il se proposait de dévaliser avec sa bande, ils ont mesuré, d'un coup d'œil exercé, les chances qu'offriraient les différentes zones de la guerre, dirigé leurs masses concentriquement, d'abord au centre de nos armées divisées et, après le premier coup porté, ils ont manœuvré sur les extrémités qui conduisent plus directement sur nos communications, afin de nous déborder, nous couper, nous imprimer des directions divergentes et n'abandonner leur système de dévastation, qu'après avoir dispersé nos armées et anéanti le commerce, l'industrie et la fortune de la France.

Telle était la situation qui nous était faite.

— Le général von Goltz, renouvelant la tactique du général von Kamecke à Spickeren, engagea, le 14 août, l'action du côté de Colombey.

Vers midi, les 3e et 4e escadrons du 2e dragons, postés en grand'garde en avant d'Ars-Laquenexy, avaient été relevés par le 1er escadron des éclaireurs du 3e corps (capitaine Fosse). Cet escadron occupait toute la ligne comprise entre Montoy et Ars-Laquenexy.

Bientôt nos vedettes constatent un grand mouvement de cavaliers ennemis, d'ordonnances partant de Laquenexy et se dirigeant sur Marsilly, Ogy, etc... Des fantassins prussiens occupent le bois en arrière d'Ars-Laquenexy. Soudain, vers quatre heures, une charge en fourrageurs de cavaliers ennemis, partant de tous les villages, vient occuper le plateau ; deux lignes profondes d'infanterie sortent du bois d'Ars et font un mouvement offensif, en avant du bois de Borny, dans la direction de Grigy et de Mercy-lès-Metz ; quelques-uns de ces régiments se placent en tirailleurs. L'artillerie, venant des villages occupés par l'ennemi, arrive au galop, en soulevant des flots de poussière, se placer en position. A quatre heures dix minutes, la

ligne de bataille des Allemands est formée et annonce son déploiement, par une salve d'artilerie sur le château de Colombey.

C'est la bataille ! Le maréchal Bazaine et le général Decaen sont aussitôt prévenus, ainsi que les généraux de division.

On peut voir vers Plantières, entre les routes de Sarrebrück et de Strasbourg, et malgré la fumée épaisse d'une puissante artillerie, une fourmilière de fantassins. Les uns sont formés en colonnes par divisions ; d'autres se déploient devant l'ennemi ; d'autres, enfin, surpris dans leur mouvement de retraite ordonné par le maréchal Bazaine, rebroussent chemin et franchissent haies et fossés pour venir, au plus vite, prendre part au combat.

— Au moment où se produit cette attaque, les Français occupent les positions suivantes :

— La *division Montaudon* (1re D. 3e corps) est placée entre Grigy et Borny, à l'Est de ces deux villages.

— La *division de Castagny* (2e D. 3e corps) est en arrière de Colombey. Son artillerie s'est retirée vers trois heures et demie, laissant une seule batterie à la 1re brigade, général Nayral, qui forme l'extrême arrière-garde. Les avant-postes de cette brigade se rallient, et les quatre compagnies du 41e de ligne, qui occupent le château de Colombey, évacuent cette position pour rejoindre leur régiment.

La 2e brigade, général Duplessis, s'est mise en marche, formée en colonnes par divisions et se dirigeant sur Metz. Après avoir reculé d'environ un kilomètre un des deux régiments de cette brigade, le 69e fait halte, et, appuyant son flanc droit à la route de Sarrebrück, reçoit l'ordre de couvrir la retraite, à la gauche du 90e de ligne.

Le 1er bataillon du 69e, déployé, couvre le mouvement. Sa 1re compagnie est déployée en tirailleurs à huit cents mètres en avant, sur le bord même du ravin. Cette compagnie est commandée par le capitaine Reynaud, qui fit preuve, pendant cette journée, d'une vigueur, d'une sagacité et d'un sang-froid qui méritent d'être signalés. A quatre heures de l'après-midi, les grand'gardes du 69e rentrent sans avoir vu l'ennemi.

— La *division Metman* (3e D. 3e corps) se trouve en avant de la ferme de Bellecroix.

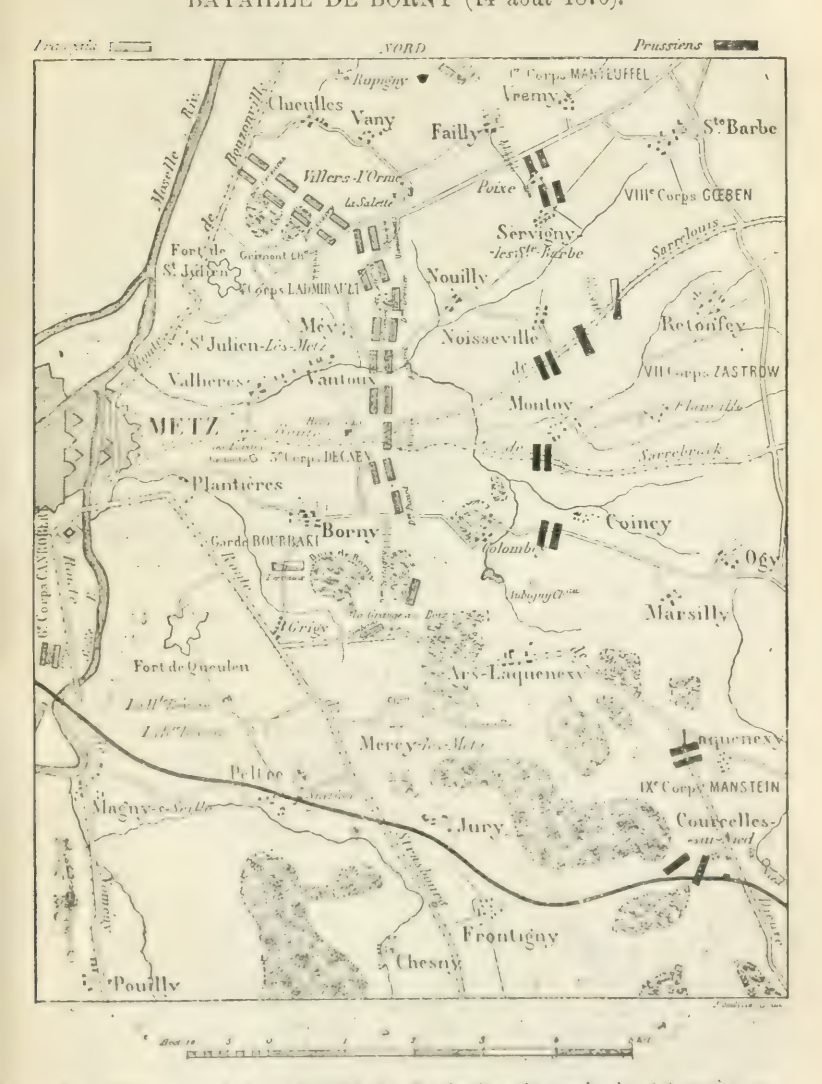
— La *division Aymard* (4e D. 3e corps), enfin, domine, en avant de Vantoux, près du moulin de la Tour, le ravin de Vallières.

— De l'autre côté, la *division Grenier* (2e du 4e corps), se encore de chaque côté du village de Mey.

— Au premier bruit du canon, dans les deux camps, on set

prépare à soutenir vigoureusement la lutte qui s'engage. Les Ier et VIIe corps allemands se dirigent vers le lieu de l'action ;

BATAILLE DE BORNY (14 août 1870).



du côté opposé, le général de Ladmirault, qui, le 12 août, a adressé au quartier général un long rapport pour prévenir que,

sur les hauteurs de Sainte-Barbe et de Glattigny, l'armée allemande semble se préparer au combat, le général de Ladmirault, disons-nous, arrête le mouvement et fait repasser la Moselle à ses 1re et 3e divisions.

Le général Bourbaki se trouve à Metz, occupé à remettre un peu d'ordre dans la marche de la garde. Il fait aussitôt, sur la demande pressante du général Decaen, remonter ses troupes : les grenadiers vont se placer en avant du fort Belle-Croix, les voltigeurs prennent position près du fort de Queuleu.

— Pendant que l'action s'engage et que, des deux côtés, les avant-postes luttent énergiquement pour se maintenir, en attendant des renforts, jetons un coup d'œil sur la carte.

Le terrain à l'Est de Metz, sur lequel va se livrer la bataille, est divisé en deux plateaux : celui de Borny, au Sud; celui de Saint-Julien au Nord, par un ruisseau profondément encaissé qui, après avoir coulé du Sud au Nord, de Colombey au moulin de la Tour, rejoint entre Vantoux et Nouilly, le ruisseau des Vallières, lequel se dirige vers l'Ouest, parallèlement à la route de Sarrebrück, et va se jeter dans la Moselle, au-dessous du fort Belle-Croix, vis-à-vis l'île Chambière.

A l'Est et au Sud du plateau de Borny, le plateau va en s'élevant, et les hauteurs de Montoy, de Mercy-le-Haut, de Saint-Thiébaut et de Marly-sur-Seille, forment comme un rideau qui cache, au fort Queuleu et aux Français placés en avant, les vues des régions de l'Est et du Sud.

De nombreux bouquets de bois et quelques forêts plus épaisses vers le Sud-Ouest, permettent à l'assaillant de diriger sa marche vers Colombey, sans être aperçu. Au Nord de ce village, les hauteurs s'étendent jusqu'à la route de Sarrebrück. Le village de Colombey est relié à Bellecroix par un chemin creux bordé de peupliers. Un bois de sapins, sorte de futaie assez clairsemée, fait face au parc du château de Colombey. Au Sud-Ouest de cette position, une avenue de peupliers conduit à Grigy. Toute cette partie du plateau était coupée de bouquets de bois, en partie détruits aujourd'hui, les Prussiens ayant cherché, lors de l'investissement de Metz, à se ménager des vues nécessaires sur la place et sur le fort Queuleu.

Le plateau Saint-Julien, au Nord de celui de Borny, s'élève dans la direction du Nord-Est jusqu'à Sainte-Barbe, qui se trouve à cent trente-quatre mètres au-dessus de la plaine. Le ruisseau de Vallières prend sa source à Sainte-Barbe, passe entre Servigny et Noisseville, et est rejoint, au moulin de la Tour, par le ruisseau de Colombey. Il coule dans une vallée fortement découpée, qui débouche au Sud-Ouest, et au fond de

laquelle se trouve le village de Nouilly. Les pentes qui s'étendent vers la Moselle sont tapissées de vignes et de haies, favorables à la défense. La région est beaucoup moins boisée que celle du Sud et du Sud-Est. Au Nord-Est de Metz se trouve seulement un bouquet de bois.

CHAPITRE XXXI

Les premiers coups de feu.

Le lieutenant d'Orbigny du 2e chasseurs à cheval signale l'ennemi. — Le premier coup de canon. — Le 41e de ligne reçoit les premiers obus prussiens. — Le 90e de ligne entre en action. — Les batteries de la 2e division. — La compagnie de grand'garde du 7e bataillon de chasseurs est entourée. — Sa retraite. — Mort du sous-lieutenant Guiraud. — L'ennemi occupe le parc et le château de Colombey. — Le général Decaen arrive sur le lieu de l'action. — Sa carrière militaire. — Mouvement du 4e dragons. — Tir sur Colombey. — Un singulier volontaire. — Les premiers blessés. — Bazaine arrive. — Engagement de la brigade de Bellecourt sur le plateau de Mey. — Premiers mouvements de l'ennemi. — Positions de la brigade de Bellecourt. — Occupation du bois de Mey. — Mouvements du 5e bataillon de chasseurs. — L'artillerie de la division Grenier.

Au moment de l'attaque du général von Goltz contre nos avant-postes, le 3e corps, suivant les ordres du général Decaen, prononçait sa retraite et se préparait à passer, à son tour, sur la rive gauche de la Moselle.

Vers quatre heures, le lieutenant d'Origny, envoyé en reconnaissance avec un peloton du 5e escadron du 2e chasseurs à cheval, en avant du château de Colombey, aperçoit de fortes colonnes d'infanterie ennemie, qui s'avancent silencieusement et d'un pas rapide sur les routes de Strasbourg et de Sarrelouis.

Cet officier se replie au galop sur son escadron, qui attend à quelque distance en arrière, et nos chasseurs se dirigent à bride abattue vers la brigade Nayral (1re brigade de la divi-

sion de Castagny), qui va commencer son mouvement sur Metz.

A ce moment, le 19e de ligne, la droite en tête, se dispose à se mettre en marche.

Le lieutenant d'Origny, devançant ses chasseurs, courbé sur son cheval, dont il déchire les flancs à coups d'éperon, apparaît sur le front du 41e de ligne et, s'adressant au colonel Saussier : « Aux armes ! Les Prussiens ! » s'écrie-t-il, et il disparaît au milieu d'un tourbillon de poussière, dans la direction du château de Borny, afin de prévenir l'État-major général.

Au même instant, une violente détonation déchire l'air. Il est quatre heures dix minutes du soir. C'est l'artillerie prussienne qui, placée sur le versant du ravin, à hauteur de Coincy, vient d'ouvrir le feu et commence ainsi la bataille de Borny. Ses projectiles tombent sur la colonne entassée sur la grande route, dans les rangs du 41e de ligne.

Ce régiment alors se retire dans un chemin creux bordé d'arbres, qui conduit à la ferme de Bellecroix, tandis que le 19e de ligne fait aussitôt demi-tour, et ses trois bataillons vont reprendre leurs positions précédentes, déployant sur la crête du ravin de nombreux tirailleurs.

Le 90e de ligne, de la brigade Duplessis, de son côté, entre aussitôt en action. Le feu s'engage avec une extrême violence entre la ligne de tirailleurs de ce régiment, commandés : au 1er bataillon, par le commandant Collasse ; au 2e, par le capitaine Dejean ; au 3e par le capitaine Meurice, et les tirailleurs ennemis, qui s'avancent le long du ruisseau, abrités par des taillis et une ligne d'arbres.

Sur la droite, ils sont à deux ou trois cents mètres seulement de nos soldats ; mais, en face, la distance est plus grande.

Au moment où les premiers obus ennemis sont tombés sur notre infanterie, les trois batteries de la 2e division (9e, 11e et 12e batteries du 4e régiment), qui allaient remettre les avant-trains, pour suivre le mouvement de retraite, sont assaillies par un feu très vif de mousqueterie, partant d'un bois situé à huit ou neuf cents mètres environ, en avant et à droite de leur front.

Les pièces sont aussitôt remises en batterie et dirigent leur feu sur le bois, non-seulement pour en débusquer les tirailleurs ennemis, mais, de plus, pour répondre au feu de l'artillerie ennemie. La 11e batterie se distingue par la justesse de son tir et permet aux troupes de la division de Castagny, de revenir à leurs positions et de rentrer en ligne.

— La division Metman a également eu à subir le premier choc de l'ennemi.

La grand'garde du 7e bataillon de chasseurs, composée d'une compagnie, la 4e (capitaine Jupin), est très vivement attaquée dans sa position, en avant de Colombey. Les grand'gardes des régiments, placés à sa droite et à sa gauche, ont reçu l'ordre de de rejoindre leurs corps; mais la 4e compagnie, n'ayant pas été prévenue, se trouve seule placée en flèche, à deux kilomètres environ, en avant du reste de l'armée. Les bouquets d'arbres, dont elle est entourée, ne lui ont pas permis de se rendre compte du mouvement de retraite des grand'gardes voisines. Le sous-lieutenant Guiraud, envoyé par le commandant Rigaud, pour prévenir la grand'garde de son bataillon de se replier, est tué comme il apporte cet ordre et ne peut remplir sa mission.

Pendant ce temps, l'ennemi, profitant des intervalles laissés libres par le départ des grand'gardes, a gagné sur les flancs de la 4e compagnie, qui est tout à coup assaillie à bout portant par une vive fusillade, accompagnée de hourras sauvages. Un chasseur tombe foudroyé, quatre autres sont blessés; craignant d'être tournés, les chasseurs sont obligés de se replier sur le bataillon.

En même temps, quelques obus tombent près de la première ligne du 71e de ligne (brigade Arnaudeau). La batterie de cette brigade (6e du 11e) riposte vivement, puis vient se replier sur la réserve d'artillerie.

— Les Allemands, tout en marchant directement sur Colombey, dessinent un mouvement de flanc par Ars-Lequenexy. Cette attaque est si inattendue, que l'ennemi parvient à se loger dans le château et le parc de Colombey, ainsi que dans le ravin boisé où étaient nos grand'gardes. Les batteries prussiennes appuient le mouvement et s'avancent, sur la croupe des collines, à hauteur d'Aubigny.

A la première décharge de l'artillerie ennemie, le général Decaen est sorti précipitamment du château de Borny, où se trouve encore son quartier général. Le 3e escadron du 10e chasseurs, qui lui sert d'escorte, est à cheval en un instant. Les officiers courent à leurs chevaux, le commandant du 3e corps saute en selle, et, suivi de son état-major et de l'escorte, quitte le château au grand trot, après avoir fait porter par le sous-lieutenant Kergorre du 10e chasseurs, l'ordre aux 2e et 3e divisions de cesser leur mouvement de retraite sur Metz et de reprendre les positions qu'elles viennent de quitter.

— Le général Decaen est un des chefs les plus remarquables de notre armée de Metz. Né à Utrecht en 1811, fils d'un chef de bataillon de la Grande Armée, tué au passage de

la Bérésina, en 1812, Claude-Théodore Decaen, après avoir fait ses études au Prytanée militaire de la Flèche, sort de Saint-Cyr en 1829 et reçoit le baptême du feu, en 1830, à la prise d'Alger.

Après avoir passé seize années dans l'arme des chasseurs à pied, il est nommé colonel du 7e de ligne, pendant la guerre de Crimée, et, le 8 septembre, est chargé de mener à l'assaut de Malakoff, la brigade composée de son régiment et du 1er zouaves. Le jeune colonel entre le premier dans ce terrible ouvrage, sur lequel il plante l'aigle du 7e de ligne. Nommé, à quarante-quatre ans, général de brigade dans la Garde, il écrit à sa femme ces lignes touchantes, en lui annonçant sa nomination : « Pour nous, conservons modestie, simplicité, et remercions le ciel de ce qui nous arrive, sans en tirer vanité. »

En 1859, il se fait remarquer à Magenta, et est nommé général de division. Sans cesse occupé du bien-être de ses soldats, il était pour eux un père tendre mais sévère, et surtout d'une justice complète.

A Solférino, le général Decaen donne la mesure de sa capacité militaire. Il se montre habile manœuvrier, tour à tour audacieux et prudent. Après la bataille, tous les officiers éclairés et de bonne foi, furent convaincus que l'armée française possédait enfin un véritable tacticien, un grand général pour la guerre à venir.

Après la campagne, il est nommé commandeur de la Légion d'honneur, et grand-officier de l'ordre le 11 mars 1868.

Au début de la guerre avec l'Allemagne, la 4e division du 3e corps (Bazaine) est placée sous les ordres du général Decaen. Il éprouve un profond chagrin, en voyant les désordres de l'entrée en campagne et surtout les manques de vivres pour les soldats qu'il aime tant. Il reçoit enfin, le 12 août, le commandement du 3e corps d'armée. Sans cesse à cheval, il voit tout par lui-même, et répète souvent : « Un général peut être vaincu, il ne doit jamais être surpris. »

— Le général Decaen, en sortant du château de Borny, s'est porté aussitôt sur le chemin, qui mène à Colombey. Il envoie un de ses officiers d'ordonnance au général Bourbaki, pour lui demander d'arrêter la garde dans son mouvement de retraite et de l'amener près de la route de Borny. En même temps, il envoie chercher la réserve d'artillerie de son corps d'armée. Rencontrant le colonel Cornal du 1er dragons, qui revient d'explorer les routes et les ravins, et qui va rejoindre sa division, il lui donne l'ordre d'amener son régiment à cheval sur la route de Sarrelouis, en avant de l'allée des peupliers. La position

est très mauvaise, les obus tombent en plein dans les branches et mettent le feu aux arbres.

Dès le début, l'engagement ne paraît pas très sérieux ; on n'entend que la fusillade ; le canon retentit à intervalles assez éloignés. L'heure avancée de la journée empêche de croire à un combat important, et l'on pense que l'ennemi veut seulement harceler les dernières colonnes, dans leur mouvement de retraite.

Cependant les troupes prennent position. En avant du général Decaen, une ligne de tirailleurs occupe les crêtes qui bordent la petite vallée, où coule le ruisseau de Vallières, et descend dans le petit bois qui en garnit la pente. Aussitôt la fusillade s'étend sur ce point. Les balles sifflent par milliers. La canonnade augmente de violence. De tous côtés éclatent les obus.

C'est une vraie bataille. La 6e batterie du 11e d'artillerie tire à mitraille sur le château de Colombey, où se sont installés les Prussiens. Dans cette batterie, on remarque un singulier volontaire. Il est en chapeau noir et redingote avec un ceinturon et un sabre d'officier d'infanterie. Il a emprunté un mousqueton d'artillerie, avec lequel il fait le coup de feu.

Une autre batterie se porte en avant, à gauche, pour battre d'écharpe le château de Colombey.

Des deux côtés, les canons ont commencé leur œuvre meurtrière. Les gémissements des blessés, les imprécations des soldats tombant sous les balles, les cris de rage de leurs camarades, tout cela se perd au milieu des bruits terribles de la bataille.

Les premiers blesses, qui se retirent du théâtre de l'action, sont des chasseurs de cette malheureuse compagnie du 7e bataillon qui, étant de grand'garde, a été entourée comme on l'a vu par les têtes de colonnes ennemies et obligée de se frayer un passage à la baïonnette.

Le groupe qui entoure le général Decaen, est sans doute aperçu de l'ennemi, à cause de son fanion tricolore, car plusieurs obus éclatent près de lui, mais sans faire de mal ; la terre, encore détrempée par la pluie des jours précédents, les laisse pénétrer profondément.

Le maréchal Bazaine, passe se portant sur la gauche, et plonge avec son état-major et son escorte au milieu des nuages de fumée, où il disparaît. Son ordre formel est de repousser l'attaque, mais de ne pas se laisser entraîner au delà, voulant, avant tout, continuer le mouvement de retraite ordonné dans la journée. Il recommande même expressément de ne pas

dépasser les crêtes, qui bordent le petit vallon du ruisseau de Vallières.

— De l'autre côté de ce vallon, l'action s'est engagée avec la même vivacité, en avant du plateau de Mey où se trouve encore la brigade Véron de Bellecourt, de la division Grenier (4e corps; 5e bataillon de chasseurs, 13e et 43e de ligne).

A quatre heures dix minutes, au moment où cette brigade allait déboucher elle-même, sur le chemin de Sainte-Barbe, pour descendre vers l'île Chambière, quelques coups de canon se sont fait entendre du côté de Grigy. Les soldats s'arrêtent aussitôt, comme frappés par la même commotion électrique, font volte-face et regardent devant eux.

On remarque, à droite, sur la route de Sarrelouis à Metz, des mouvements de troupes d'un caractère inquiétant. Un régiment de cavalerie, escortant plusieurs batteries d'artillerie, qui ne peuvent appartenir qu'à l'armée prussienne, suit la route en soulevant des nuages de poussière. Derrière lui, de fortes colonnes d'infanterie s'avancent avec une telle rapidité, qu'elles ont évidemment pris le pas gymnastique. Quelques groupes déboîtent à droite, comme pour venir reconnaître la brigade de Bellecourt, mais le gros de la troupe suit la chaussée jusqu'à Noisseville, où le feu s'engage presque aussitôt. Tous les villages voisins, Servigny, Poixe, Failly, que nos troupes ont déjà abandonnés, sont rapidement occupés par l'ennemi.

Depuis le départ de la division de Lorencez, le 3e corps n'est plus relié au corps de Ladmirault.

Les Allemands s'en aperçoivent-ils? Probablement, car ils pressent leur mouvement en avant et menacent de se glisser dans l'espace laissé libre entre nos divisions.

La situation est grave. Il n'y a pas un instant à perdre, pour parer le coup que l'ennemi veut porter au 3e corps.

Le général Véron de Bellecourt arrête aussitôt sa brigade et lui fait faire face à l'ennemi.

En voyant qu'on s'arrête pour leur tenir tête, les Prussiens dessinent plus nettement leur offensive. De nouveaux bataillons quittent la route de Boulay et s'avancent du côté de la brigade de Bellecourt, les uns formés en colonnes, d'autres déployés en ligne. Ils égrènent devant eux de longues files de tirailleurs, qui disparaissent bientôt dans les vignes de Nouilly, où le feuillage les dérobe à la vue de nos soldats.

Une seule brigade française va avoir à tenir tête, sur ce point, à tout le Ier corps prussien.

Plusieurs batteries allemandes s'arrêtent et prennent position, en face de cette brigade, les unes à gauche de Noisseville, les

autres à côté de Servigny. Un escadron de cavaliers, dont les casques scintillent au soleil, s'établit près de Poixe, entre ces batteries et le chemin de Sainte-Colombe. D'autres escadrons sont déployés en arrière de la route de Sarrelouis. Il y a là toute la 1re division de cavalerie prussienne, qui couvre le flanc droit de l'armée de Steinmetz.

Le feu, qui a commencé tout à fait à la droite, dans la direction de Grigy et de Colombey, s'est étendu comme une traînée de poudre jusqu'à Montoy et Lauvallier ; le 3e corps est vivement attaqué sur plusieurs points.

Le général Grenier, n'étant pas encore arrivé sur le plateau, le général de Bellecourt prend ses dispositions pour résister aux attaques de l'ennemi.

La batterie de mitrailleuses de la division, qu'il a sous la main (5e du 1er d'artillerie), va, sous la direction du capitaine de Saint-Germain, se poster sur un léger dos d'âne, à quelques pas en avant du chemin de Mey à Villers-l'Orme. Le 5e bataillon de chasseurs, conduit par le commandant Carré, accompagne cette batterie, pour lui servir de soutien. Celle-ci prend pour objectif les batteries ennemies établies entre Noisseville et Servigny, et les troupes qui cherchent à sortir du ravin sur le plateau.

Les 13e et 43e de ligne se déploient derrière cette batterie, sur le plateau, entre Mey et la petite chapelle de la Sallette.

Le colonel Lion, du 13e de ligne, qui occupe avec son régiment un poste d'observation très avantageusement placé, voit de suite le danger.

Le 13e de ligne, après avoir déposé les sacs, prend position sur les hauteurs qui s'étendent à gauche de Mey ; les 1er et 3e bataillons déployés en première ligne ; le 2e bataillon en réserve derrière le bois.

Les tirailleurs des capitaines Portier et Dubreuil se portent en avant, pour couvrir le front de la ligne.

Le 43e de ligne, colonel de Viville, s'établit à gauche du 13e de ligne.

— Le général de Bellecourt a envoyé son brigadier et ses deux hussards d'escorte, avertir le général Grenier de ce qui se passe. Celui-ci accourt vers le plateau, après avoir donné l'ordre à la brigade Pradier (64e et 98e) de le suivre au pas gymnastique, ainsi qu'aux deux batteries divisionnaires (6e et 7e du 1er d'artillerie), qui partent au galop.

De son côté, ce général fait prévenir à son tour le général de Ladmirault, qui, à ce moment, préside au passage de la Moselle par son corps d'armée, et qui, faisant mettre les sacs à

terre aux deux divisions de Cissey et de Lorencez, les reporte en toute hâte, avec son artillerie de réserve, sur les hauteurs de Saint-Julien. Les batteries de ces deux divisions prennent les devants, pour appuyer le général Grenier.

— Sur le plateau de Metz, l'attaque paraît imminente, car les tirailleurs prussiens continuent à se jeter dans les vignes du coteau de Nouilly.

Les pentes de ce coteau sont couvertes de vignes, et les prairies, qui entourent le moulin de Nouilly, sont coupées de haies et de rangées d'arbres, qui favorisent l'approche des tirailleurs, en dissimulant leur marche.

Le terrain sur lequel se trouve placée la brigade de Bellecourt est, au contraire, très découvert. Le plateau, au milieu duquel la batterie de mitrailleuses couronne un léger dos d'âne, s'étend, entièrement dépouillé de ses moissons, jusqu'aux pentes du ravin de Vallières. Un peu en avant de cette batterie, à trois ou quatre cents mètres sur la droite, se trouve un petit bois désigné sous le nom de bois de Mey, parce qu'il est à peu de distance de ce village.

Ce petit taillis, épais et fourré, est coupé en clairière dans la partie centrale, et, sur la lisière Nord présente une forme à peu près rectangulaire et peut avoir cent cinquante ou deux cents mètres sur chacune de ses faces. Un fossé peu profond, et obstrué par les ronces et les épines, borde la face occidentale, celle qui regarde Nouilly, déjà occupé par les Prussiens.

En nettoyant ce fossé pour y porter des tirailleurs, et en flanquant le bois de quelques tranchées-abris pour empêcher de le tourner, on aurait fait de ce taillis une redoute imprenable. Malheureusement personne n'y a songé, pendant les journées précédentes, car on n'a pas un moment supposé, que l'ennemi pût être assez hardi, pour venir nous attaquer sous les forts de Metz.

Tel qu'il est, ce bois est encore la clef du plateau. Frappés de son importance, le général de Bellecourt et le commandant Carré y envoient le capitaine-adjudant-major Chabert, avec trois compagnies du 5e bataillon de chasseurs : la 5e, la 6e et la 1re (capitaines de Fleury, Garcet et Humbert).

La 3e (capitaine Chedeville) reste attachée comme soutien aux mitrailleuses.

Le 2e (capitaine Regnier) est placée près des deux batteries de 4 de la division, qui arrivent au galop, pour se ranger à côté des mitrailleuses, et débouchent entre le 13e et le 43e de ligne.

La batterie du capitaine Prunot s'établit à droite de la bat-

terie de Saint-Germain, enfilant en partie le ravin de Nouilly et prenant à peu près le même objectif que celle-ci.

La batterie Erb se place à cent mètres environ, en avant des autres batteries, à cheval sur la route de Buzonville, à cent mètres environ en arrière d'une auberge.

Les deux premières sections, placées à droite de cette route, battent le terrain compris entre la route de Sarrelouis et Poixe, prenant pour objectif les masses d'infanterie, que l'on aperçoit se glissant dans les vergers de Servigny et ayant surtout pour mission d'enfiler la route de Bouzonville.

Cette batterie occupe ainsi l'extrême gauche de la division et même de la ligne de bataille de l'armée française.

La 4e compagnie du 5e bataillon de chasseurs, capitaine Coulon, conservée en réserve, s'établit un peu en arrière de cette batterie.

Par suite de ces intelligentes dispositions, l'artillerie de la division Grenier peut balayer le vallon de Nouilly et répondre aux coups partant de Servigny.

Bataille de Borny (14 août.)
Le 41e de ligne (colonel Saussier) formant l'arrière-garde de la division de Castagny (3e corps) contient les Prussiens, qui essaient de déboucher du parc de Colombey.

CHAPITRE XXXII

La lutte autour de Colombey.

Formation de combat du 3e corps. — Formation de l'ennemi. — Défense de la division de Castagny. — Attaque du 15e bataillon de chasseurs. — Le 41e de ligne se porte en avant. — Les premiers tués. — Attaque du bois de sapins par les Allemands. — Tirailleurs du 41e de ligne fauchés par la mitraille. — Attaque des Prussiens repoussés par la brigade Nayral. — « Allons, hardi, les enfants ! » — La brigade Duplessis entre en ligne et se porte en avant. — Brillante défense de deux bataillons du 90e de ligne. — La 9e batterie de mitrailleuses du 4e d'artillerie. — Ses effets désastreux sur les lignes ennemies. — La division Metman. — Son artillerie divisionnaire répond la première au feu de l'ennemi. — L'artillerie allemande est décimée par le feu de notre infanterie. — Deux batteries ennemies désorganisées par nos chassepots. — Les mitrailleuses de la division Metman. — L'ennemi ne peut déboucher du bois de

Colombey. — Destruction par les mitrailleuses d'un régiment westpahien. — Brillante conduite de l'artillerie du 3e corps. — Castagny est blessé et reste au feu. — Charge du 2e bataillon du 90e. — Un instant critique. — Le général Duplessis et ses deux officiers d'état-major sont blessés. — Défense du drapeau du 90e. — Pertes de ce régiment. — Le colonel de Courcy. — Le tambour-major Alquier. — Belle réponse du soldat La Boussinière. — Charge du 4e dragons. — Bazaine au feu. — Decaen es blessé. — Pertes du 29e de ligne. — Belle conduite du colonel Duez du 59e. — Au drapeau! — Pertes du 59e de ligne. — Le sergent-major Berger. — Le 3e bataillon du 71e de ligne. — Ses pertes.

L'attaque des Prussiens sur le 3e corps a été, comme on l'a vu, si vive au début, que ceux-ci se sont rapidement installés dans le château et le parc de Colombey. Mais, le premier moment de surprise passé, le général Decaen forme rapidement ses troupes en ligne. L'action ne tarde pas à devenir sérieuse. Les divisions du 3e corps reviennent en toute hâte et prennent position de la manière suivante :

— La *division Montaudon* était déjà en marche sur Metz, quand, vers quatre heures, elle a entendu retentir le canon du côté du bois de Colombey. Bientôt la bataille s'étend depuis la Grange-aux-Bois jusqu'à Noisseville.

La division fait aussitôt volte-face, et revient se placer en avant de Grigy : sa droite à la route de Strasbourg, sa gauche au bois de Borny, afin de s'opposer au mouvement tournant que l'ennemi tente par Ars-Laquenexy.

La 2e brigade, général Clinchant (81e et 95e), occupe le bois de Borny. Le 81e déploie en tirailleurs tout son 2e bataillon, avec les trois bataillons du 95e de ligne. Quant aux 1er et au 3e bataillons du 81e, ils traversent ce bois, et vont se former en bataille, par bataillon en colonne de division, sous le fort de Queuleu, en face de Grigy.

— La 1re brigade est placée en dernière ligne, le long de la route de Strasbourg.

Le 51e de ligne, qui est revenu sur ses pas, prend position : les trois premières compagnies du 3e bataillon occupent le village de Grigy; le 1er bataillon garnit une tranchée-abri sur la gauche de la route de Saint-Avold, en avant de Grigy, appuyé à sa droite par une batterie d'artillerie.

Le 2e bataillon et le demi-bataillon de gauche du 3e bataillon s'établissent à droite de cette même route.

Le 3e bataillon du 62e de ligne est en soutien du 18e bataillon de chasseurs, qui occupe des carrières sur la route de Grigy à Borny. Peu après, la 1re brigade se rapproche du village de

Grigy, derrière lequel se massent les 1er et 2e bataillons du 62e, pendant que le 51e va occuper les positions abandonnées en levant le camp, afin d'observer la position du château de Mercy.

Les 1er et 2e bataillons du 62e se portent ensuite à gauche, entre Grigy et les Carrières, sur une position qui facilite leur marche, soit à droite, soit à gauche.

Quant au 18e bataillon de chasseurs, il est placé en réserve par le maréchal Bazaine lui-même, en arrière du bois qui relie Grigy à Borny.

— Les trois batteries de la division Montaudon (5e, 6e 8e du 4e d'artillerie) se sont arrêtées au bruit de l'engagement, à hauteur des glacis du fort Queuleu, et sont venues rejoindre leur division.

La 5e batterie s'installe en position, derrière un petit épaulement, situé en avant et à droite de Grigy.

La 6e batterie s'installe en avant, et la 8e batterie (mitrailleuses) à la droite de Borny.

— La *division Metman* se porte au Nord de la Grange-aux-Bois et de la route de Strasbourg, et est disposée ainsi qu'il suit :

Le 7e bataillon de chasseurs se trouve sur l'emplacement même où il a campé; son flanc droit est protégé par une crête, où le génie a construit une tranchée-abri, qui doit battre la vallée au-dessous du château d'Aubigny, dans le cas où le mouvement des Prussiens se prononcerait sur la droite.

La 5e compagnie occupe d'abord cette tranchée et la quitte plus tard, pour occuper un petit bois qui y est attenant. Elle y reste jusqu'à la fin de l'action. La 1re compagnie est placée en arrière de l'artillerie pour la soutenir. La 6e compagnie se déploie en tirailleurs dans un petit bois de sapins. Les trois autres compagnies se portent en avant sur la ligne de bataille.

— Le 7e de ligne place dans ses tranchées les 3e, 4e, 5e et 6e compagnies du 2e bataillon. Les 5e et 6e compagnies du 3e bataillon sont placées en arrière, à gauche, dans le bois.

Dans la tranchée qui relie le bois à la ferme de Colombey, sont placées des compagnies du 59e de ligne. En arrière des tranchées, sur la lisière du bois, les 3e, 4e et 5e du 1er bataillon. Le 6e, à cent mètres plus en arrière, dans une clairière.

— Le 20e de ligne a été disposé à son rang de bataille: sur deux lignes : la première, composée du 2e bataillon, commandant d'Aubigny, et de deux compagnies du 3e bataillon, sous les ordres du colonel Lalanne ; la deuxième, formée des quatre dernières compagnies du 3e bataillon, commandant Amiot, et

u 1er bataillon, commandant Beausire, reste sous les ordres du lieutenant-colonel Isnard.

— Le 59e de ligne fait face à l'ennemi; le 3e bataillon déployé, s'appuyant à la route de Borny, les deux autres bataillons sont à sa droite.

— Le 71e a ses trois bataillons massés en colonnes par division, à intervalle de déploiement, sur l'emplacement occupé par la deuxième ligne.

Le général Metman donne l'ordre de porter le 3e bataillon, à trois cents mètres en avant de la ligne et de l'y déployer. Les 1er et 2e bataillons sont portés dans le chemin creux, qui relie la route de Borny à la ferme de Bellecroix.

L'artillerie de cette division est renvenue occuper les épaulements construits la veille et qui la défilent des projectiles ennemis.

— La *division de Castagny*, qui va avoir à supporter le premier choc de la VIIe armée allemande, a pris position en arrière de Colombey, sa gauche s'étendant jusqu'à la route de Sarrelouis.

Au bruit de la fusillade, le 15e bataillon de chasseurs a aussitôt fait tête de colonne à gauche et, se formant à gauche en bataille, s'est porté en avant, suivi du 19e de ligne.

— Le 41e, au bruit de la fusillade, qui s'est engagée entre nos chasseurs à pied des 7e et 15e bataillons et les Prussiens de Zastrow, s'arrête à environ quatre cents mètres en arrière d'un chemin creux qui conduit à la ferme de Bellecroix et fait face à l'ennemi. Plusieurs obus, comme nous l'avons dit, éclatent dans ses rangs.

Les 2e et 3e bataillons sont déployés en tirailleurs en avant; ils occupent le chemin creux et une partie du chemin de Colombey à Borny; le 1er bataillon forme la réserve. A droite, se trouvent les tirailleurs du 7e bataillon de chasseurs ; le 15e bataillon de cette arme occupe un petit bois de sapins, à gauche du 41e de ligne.

— Le 90e de ligne est ainsi disposé : Trois compagnies du 1er bataillon sont déployées en tirailleurs, à droite de la route de Sarrebrück et à mi-côte du ravin, que forme le ruisseau de Lauvallier; les trois autres sont en soutien, le long de l'avenue du château de Colombey. En arrière des tirailleurs, une batterie de 4 s'établit sur la crête.

Les compagnies Dejean et Vuillaume bordent, à gauche du 1er bataillon, une ligne de peupliers et dominent le ravin assez touffu de ce côté ; le reste du bataillon, sous le commandement

de son chef, le commandant Gremillet, est en bataille à cinq cents mètres en arrière.

Les tirailleurs des compagnies Meurice et Ferbu, du 3e bataillon, forment, avec ceux des autres bataillons, un angle obtus, l'ouverture vers Metz. Ils sont soutenus par les compagnies Sonnet et Bernard, placées un peu à gauche du 2e bataillon et sous la main du commandant Keiser.

Les compagnies Digoin et Raynal sont de garde à l'artillerie et aux mitrailleuses placées en arrière de la jonction des routes, et à proximité de la ferme de Bellecroix; le 69e de ligne est à gauche du 90e qui, sur sa droite, se relie au 15e bataillon de chasseurs à pied.

— Les deux batteries de 4 rayé de cette division (11e et 12e du 4e d'artillerie) ont été, comme on l'a vu, dès le début de l'action, assaillies par une grêle de balles tirées d'un bois situé à une distance de huit cents mètres. Ces deux batteries se replient, après avoir envoyé de nombreux obus sur ce bois et vont prendre position auprès de la batterie de mitrailleuses (9e du 4e), qui occupe le sommet de l'angle formé par la jonction des routes de Sarrelouis et de Sarrebrück, en avant de la ferme de Bellecroix.

— La *division Aymard*, enfin, forme la gauche du 3e corps et occupe les crêtes du ravin qui, après s'être dirigé vers le Nord, infléchit vers l'Ouest, dans la direction de Vallières.

Au bruit du canon, cette division a fait aussitôt face en tête et vient reprendre ses emplacements, où elle se forme sur deux lignes.

La première ligne, composee de la 1re brigade, général de Brauer (11e bataillon de chasseurs, 44e et 60e de ligne), a pour mission de défendre cette crête à outrance. L'artillerie divisionnaire (8e, 9e et 10e batterie du 11e) va se placer à deux cents mètres en avant du 60e de ligne, à hauteur de la ferme de Bellecroix, soutenue par le 11e bataillon de chasseurs.

La 2e brigade, général Sanglé-Ferrier (80e et 85e de ligne), se forme en deuxième ligne, en colonne par division, à distance entière.

Les trois compagnies de gauche du 2e bataillon du 85e restent en soutien derrière le 60e de ligne, tandis que les trois compagnies de droite, sous la ferme et habile direction du commandant de Crousnillon, vont se placer en première ligne, afin de soutenir, au-dessus du ravin de Lauvallier, notre gauche dégarnie un moment, par suite du mouvement de retraite commencé par le corps de Ladmirault.

Le 3e bataillon de ce régiment, commandant Nottet, est placé

aussi en soutien, derrière le 44e de ligne, ayant deux compagnies envoyées à la garde de l'artillerie divisionnaire, les quatre autres déployées face au ravin de Lauvallier, formant une ligne oblique, avec la position des deux premiers bataillons.

Le 1er bataillon, commandant Luccionni, est déployé en colonne par division et également derrière le 44e de ligne.

— *La cavalerie du 3 corps* a sellé et bridé ses chevaux à trois heures du matin. Elle a reçu l'ordre d'aller bivouaquer au Polygone de Chambière. A onze heures du matin, elle fait partir ses bagages.

A trois heures seulement, les régiments montent à cheval. La division de dragons du général de Clérambault (2e, 4e, 5e et 8e régiments), précédée de la brigade de chasseurs du général de Bruchard (2e, 3e et 10e régiments), commence sa marche rétrograde sur Metz, et essaie de gagner la route de Sarrebrück, en se dirigeant, à travers champs, dans les terres labourées qui s'étendent en avant de Borny. Les escadrons d'éclaireurs marchent sur les flancs de la colonne.

Au premier coup de canon entendu, vers quatre heures, cette colonne de cavalerie s'arrête, fait face à l'ennemi et se divise. La division de dragons se forme en bataille, chaque escadron déployé en colonne, avec distance sur son premier peloton, et se rapproche sur la route bordée d'arbres de la ferme de Lauvallier.

La brigade de chasseurs se met en colonne par escadron, faisant face à Borny, et, tout en se rapprochant de Colombey, se porte tantôt à droite, tantôt à gauche, avec ordre d'empêcher les hommes d'infanterie de se porter en arrière, s'ils ne sont pas blessés.

Quelques balles perdues passent au-dessus de la colonne. L'une d'elles vient blesser le cheval du capitaine adjudant-major Fourmaud, du 10e chasseurs.

— Le 3e Corps n'a pas encore tiré un seul coup de feu depuis le commencement de la guerre; dans la journée du 6 août, il n'a pu prendre part à la lutte; c'est donc avec empressement, que les régiments ont repris leurs positions et se sont préparés à une vigoureuse défense, sur toute la ligne qu'ils occupent.

— Dès le début de la lutte, l'ennemi ne se montre pas. Embusqué dans les bois et dans les épais fourrés, il entretient un feu violent d'infanterie, bientôt soutenu par l'artillerie.

Le VIIe corps prussien de von Zastrow s'est porté, tout entier, sur les divisions Metman et de Castagny, appuyé sur son flanc gauche par la 3e division de cavalerie, général comte von Grœben. Le dernier corps de Steimmetz, le VIIIe, général

von Gœben reste en réserve, tandis qu'à l'extrémité gauche de l'ennemi, le IXe corps, général von Manstein, de la IIe armée, s'avance par la route de Strasbourg, afin de couvrir le mouvement tournant des six autres corps de cette dernière armée au Sud de Metz.

Nos braves troupiers, obligés de reprendre les positions qu'ils avaient avant l'attaque, tiennent solidement le bois de sapins et l'avenue de peupliers, au Nord-Ouest de Colombey. A la droite du village, ils occupent une tranchée-abri et les bois en arrière, et ne permettent pas aux Allemands de déboucher du ravin de Colombey.

— La division de Castagny, qui a eu à supporter le premier choc, fait preuve d'un courage héroïque.

Les premiers de tous, les braves enfants du 15e bataillon de chasseurs à pied, se sont jetés sur les Prussiens.

Enlevés par leur vaillant commandant Lafouge, qui les précède à cheval, le sabre haut, ils traversent un chemin bordé d'arbres, gravissent les pentes avec un entrain irrésistible et se fusillent presque à bout portant avec les ennemis. Deux compagnies, conservant chacune une section en soutien, sont déployées en tirailleurs sur la crête, et le reste du bataillon occupe un petit bois de sapins, qui se trouve sur la droite.

Les deux régiments de la brigade Nayral (19e et 41e de ligne) s'approchent au pas de course, pour soutenir leur bataillon de chasseurs ; celui-ci ne laisse qu'une compagnie en tirailleurs hors du bois ; deux autres sont déployées pour en défendre la lisière, et les autres gardées en réserve.

Au delà de la crête, toute la plaine ne forme bientôt plus qu'un immense nuage, que déchirent les éclats de l'artillerie et de la mousqueterie.

Bientôt le 19e et le 41e de ligne viennent renforcer ce brave bataillon de chasseurs, et un feu roulant s'établit sur toute cette partie de la ligne.

— Le 41e de ligne, à la voix de son colonel, le brave Saussier, s'est déployé en un clin d'œil, sous une grêle de balles. « En avant ! » ont crié les officiers, et aussitôt le sol se couvre de marmites, de bidons, de quarts, de gamelles, de tout le matériel de cuisine des soldats.

Quelques pas plus loin, ce sont les sacs qui jonchent le terrain et que l'on a posés à terre pour courir plus vite. Les balles arrivent en faisant entendre leur sifflement sec et aigu ; un premier soldat tombe sur le dos, regardant le ciel : sa figure garde un air de défi et sa main bleuie se crispe sur son

chassepot, qu'il serre en tombant. Bientôt le sol se couvre de capotes grises et de pantalons rouges.

Le 19e de ligne entre en ligne à son tour, et court se placer à gauche du bois, où s'est établi le 15e bataillon de chasseurs.

— Les tirailleurs prussiens, abrités par les arbres du parc de Colombey et le fossé profond qui l'entoure, dirigent leurs efforts, pour s'emparer du bois de sapins et du chemin creux occupé par les tirailleurs du 41e de ligne; ils approchent jusqu'à quarante mètres de notre ligne. Là, pendant longtemps, notre feu les arrête.

Furieux de notre résistance, von Zastrow amène des batteries sur la route de Sarrebrück, à mille mètres du bois, que celles-ci prennent pour point de mire, et sur lequel elles font pleuvoir une grêle d'obus. Nos chasseurs, mal abrités par ce bouquet d'arbres, commencent à éprouver des pertes sérieuses.

Les obus et la mitraille siflent aussi sur la brigade de Nayral.

Les deux côtés de la route de Colombey se couvrent de cadavres de nos troupiers, qui sont morts à genoux, le doigt sur la détente de leurs fusils. Ce sont des tirailleurs du 41e de ligne, qui, abrités dans les fossés, viennent d'être surpris et foudroyés par la mitraille des Prussiens, qui balaie la route, et n'ont pas même eu le temps de se servir de leurs armes.

Presque tous sont tombés la face contre terre, frappés pour la plupart à la tête. Un jeune sergent est tombé en avant des siens, dans l'attitude du commandement. Il a reçu trois balles. Il est décoré de la médaille militaire; le ruban jaune, froissé, maculé, pend sur sa poitrine ensanglantée.

A la lisière du parc de Colombey, les cadavres prussiens s'entassent par monceaux.

Déjà les Prussiens reçoivent des renforts considérables. Sous la protection de leur artillerie et de leurs tirailleurs embusqués dans les bois opposés à celui où se tient le 15e bataillon de chasseurs, les Allemands lancent de profondes colonnes d'attaque, vers le plateau défendu si bravement par la brigade de Nayral.

Le bois occupé par nos chasseurs à pied forme le saillant de la position. Nos soldats laissent approcher, avec le plus grand calme, les bataillons allemands, qui s'avancent au pas allongé, comme de véritables automates, et en poussant des hourras assourdissants.

Au moment où ils sont à bonne portée, ils reçoivent en flanc une décharge épouvantable de nos chasseurs à pied; en même

temps, la fusillade du 19e et du 41e de ligne redouble de vivacité.

« Allons, hardi, les enfants! crient les officiers, feu à volonté! » Sous cette véritable grêle de plomb, les Allemands tourbillonnent, reculent plus vite qu'ils ne se sont avancés, et rentrent dans le parc de Colombey.

Deux pièces de la batterie d'arrière-garde (8e du 11e d'artillerie) s'établissent près de la route de Colombey à Borny.

Le combat devient général et s'étend sur notre flanc droit vers Mercy, et, à gauche, vers Lauvallier et Nouilly.

Les pertes de la brigade de Nayral sont assez fortes déjà, mais elle tient bon.

— La seconde brigade de la division de Castagny, commandée par le général Duplessis et composée des 69e et 90e de ligne, seconde dignement l'aile droite de cette division.

Vers quatre heures et demie, les troupes allemandes, couvertes par de nombreux tirailleurs, se déploient de nouveau, vers la gauche de la brigade de Nayral, et tentent de se réunir aux colonnes, qui débouchent par le ravin de Nouilly.

A ce moment, une longue colonne d'infanterie française arrive en ligne de bataille, et, sans tirer un seul coup de fusil, gravement, sans précipitation et avec une ardeur parfaite, vient prendre position, à cinq cents mètres de l'ennemi. C'est la brigade Duplessis.

L'instant est solennel. Bientôt la ligne des 69e et 90e s'embrase et se couvre d'éclairs; de tous côtés l'ennemi plie et s'ébranle sous nos coups.

En même temps, les pantalons rouges, continuant à s'avancer, disparaissent dans un accident de terrain qu'ils ont déblayé à la baïonnette, et couronnent la crête, en criblant de balles les ennemis, qui s'enfoncent dans les bois.

En quelques minutes seulement, toute cette partie du plateau a été nettoyée.

Deux fois, les colonnes allemandes renouvellent leur attaque : deux fois, elles sont forcées de se retirer en désordre, sous les feux d'infanterie et d'artillerie dirigés contre elles.

Soumis à un feu violent des batteries et des bataillons prussiens, les 1er et 3e bataillons du 90e de ligne (commandants Colasse et Keiser), qui se sont brillamment distingués dans cette phase du combat, sont restés dans le plus grand calme, sur leur position. Les cartouches étant consommées, après environ une heure de feu, les tirailleurs sont relevés par le 19e de ligne.

Ce mouvement, opéré sous un feu violent, cause quelques

pertes à ces compagnies ; le sous-lieutenant Emard est tué. Le 1er bataillon se reforme en arrière du chemin de Colombey, à droite de la route de Metz, près des grenadiers de la garde. Le 3e bataillon se reforme à hauteur du 1er, à gauche de la route.

A chaque instant, le feu de l'artillerie ennemie redouble de puissance et d'intensité. Les deux bataillons du 90e sont serrés de près, dans l'angle formé par les deux routes de Sarrelouis et de Sarrebrück, par l'infanterie ennemie, qui borde les hauteurs au Sud et à l'Est.

Les tirailleurs prussiens s'avancent une troisième fois, avec une extrême audace. Le capitaine Reynaud, commandant la 1re compagnie du 1er bataillon du 69e de ligne, fait ouvrir sur eux un feu lent et bien dirigé ; en moins de dix minutes, on voit les tirailleurs ennemis quitter leurs positions et chercher un abri derrière les premières maisons du hameau de Lauvallier.

Profitant du couvert donné par ce hameau, les Prussiens ne tardent pas à reprendre l'offensive, et, traversant le pont de Lauvallier viennent, engager à petite distance, avec les tirailleurs du 69e de ligne, une fusillade assez vive et meurtrière.

A ce moment l'ennemi renforce sa ligne et commence à déborder la gauche du 1er bataillon de ce régiment par le ravin de Vantoux.

La 2e compagnie du 1er bataillon (capitaine Urion) ayant reçu l'ordre de s'opposer à ce mouvement tournant, se déploie au pas de course à la gauche de la 1re compagnie et repousse l'ennemi.

— Durant cette première phase du combat, la division de Castagny a été puissamment secondée par sa batterie de mitrailleuses (9e batterie du 4e régiment).

Le 14 août, au matin, cette batterie occupait le sommet de l'angle formé par la jonction des routes de Sarrelouis et de Sarrebrück. Un de ses officiers, le lieutenant d'Opeln, qui fit preuve, pendant toute cette campagne, des plus sérieuses qualités, avait passé sa matinée à parcourir, au pas de son cheval, la route de Sarrelouis, à laquelle la batterie appuyait sa gauche, en avant de la ferme de Bellecroix jusqu'à la tuilerie.

A quatre heures dix minutes, comme on le sait, le premier coup de canon se fit entendre. Bientôt les colonnes prussiennes apparaissent sur les hauteurs de Montoy. Elles sont littéralement hachées après les trois premières salves de nos mitrailleuses.

A chaque décharge de ces terribles engins de guerre, les lignes prussiennes, dont le tir est très bien nourri et régulièrement maintenu, sont coupées comme avec une faux. Là, le

feu cesse pour un instant; il se produit comme une échancrure dans un mur, dont une partie se serait écroulée.

Et toujours, à chaque nouvelle décharge, les lignes prussiennes se resserrent dans un ordre parfait, et font, au travers de la verdure des vignes, qu'elles coupent d'une raie noire, comme un rideau de feu et de fumée, qui diminue peu à peu; et, à chaque détonation, les bravos frénétiques de nos soldats applaudissent les nouveaux exploits des « moulins à café », ainsi nomment-ils les mitrailleuses dans leur langage imagé.

Grâce à ses mitrailleuses et à l'admirable fermeté de son infanterie, la division de Castagny reste en première ligne, essuyant un feu terrible de mousqueterie et d'artillerie, ne perdant pas un pouce de terrain, et faisant subir à l'ennemi des pertes très sensibles, principalement dans le ravin de Vallières, où l'infanterie prussienne du Ie corps allemand, commandée par le baron von Manteuffel, essaie de se masser, pour tourner notre gauche.

— La division Metman, composée du 7e bataillon de chasseurs, des 7e, 29e, 59e et 71e de ligne, est digne de la division de Castagny. Comme toute l'armée du Rhin, elle réunit toutes les qualités. Ses régiments sont pleins d'entrain, de solidité, de dévouement et surtout de discipline.

Dès les premiers coups de canon, elle s'est engagée aussitôt avec l'ennemi. Une nuée de tirailleurs allemands, s'élançant sur les positions abandonnées de Colombey, s'en sont emparés, et, à la faveur d'un épais rideau de mélèzes, viennent ouvrir un feu meurtrier sur le 3e bataillon du 71e, qui s'offre à découvert à leurs coups.

Le colonel et le lieutenant-colonel se portent de suite sur ces positions si vivement attaquées, et dirigent ce bataillon dans la lutte qu'il soutient contre des ennemis invisibles.

En même temps, les 2e, 3e et 4e compagnies du 7e bataillon de chasseurs accourent, au pas gymnastique, soutenir le bataillon du 71e. Assaillis par un feu très nourri de mousqueterie, les chasseurs ripostent vivement, sans perdre un pouce de terrain, et arrêtent le mouvement des Prussiens de ce côté.

Une batterie de l'artillerie divisionnaire, la 6e du 11e d'artillerie, contribue puissamment à maintenir l'ennemi.

Au bruit de la fusillade, cette batterie, qui était tout attelée, est venue se placer aux avant-postes, en avant du 3e bataillon du 59e de ligne, dans une position fortement retranchée à droite de la route, qui conduit de Borny à Colombey.

C'est à cette batterie que revient l'honneur de tirer les premiers coups de canon contre les colonnes ennemies, en marche

sur la route de Sarrebrück. Bientôt elle reçoit l'ordre d'abandonner ses retranchements, pour se porter en arrière, à mille mètres environ du bois de Colombey.

Peu d'instants après, la première demi-batterie de la 6e batterie et la première demi-batterie de la 7e batterie du 11e régiment s'avancent à six cents mètres de ce bois, et ouvrent un feu meurtrier sur les colonnes ennemies qui l'occupent, ainsi que sur le château, dont on aperçoit à peine la toiture, à travers les arbres. Malgré une fusillade des plus nourries, ces six pièces ne cessent pas de tirer et criblent les Prussiens d'obus à balles.

L'action devient de plus en plus vive, mais notre première ligne suffit pour soutenir le combat sur ce point, d'abord derrière des tranchées-abris établies en avant du bois de Colombey, puis sur la lisière de ce bois.

Un bataillon du 7e de ligne s'installe même dans ce bois, où les balles sifflent et où la mitraille ennemie fait rage, brisant les branches et les arbres.

Après un feu infernal, ce bataillon est forcé d'évacuer le bois, l'artillerie ennemie le prenant à revers; mais ce n'est pas une retraite, nos soldats allant tout simplement se déployer sur la plaine en arrière.

— Devant la résistance opiniâtre des divisions de Castagny et Metman, les troupes du général von Goltz ne peuvent faire aucun progrès et sont cruellement décimées par le feu des chassepots.

Des secours surviennent. C'est de l'artillerie allemande qui accourt au galop et débouche sur la gauche de nos positions.

Une batterie veut combattre le tir redoutable de notre infanterie et rendre sa position intenable à force d'audace.

Bravement, témérairement menée par ses officiers, elle se porte jusqu'au village de Colombey, profitant du peu d'action que nos batteries ont sur elle.

Elle s'établit à douze cents mètres de nos tirailleurs du 71e de ligne. Mais la 6e compagnie du 2e bataillon de ce régiment, a remarqué ce mouvement trop risqué de la batterie. Nos soldats se portent aussitôt au-devant d'elle et, se déployant en tirailleurs, la prennent pour cible et la criblent de balles.

A plus d'un kilomètre, les chassepots font de terribles ravages parmi les servants et les chevaux. Le tir de nos soldats esi dirigé avec une rare adresse.

Une pièce, puis deux se retirent; puis toute la batterie, prise d'enfilade, est obligée de faire demi-tour en toute hâte et de reculer précipitamment, avant d'avoir pu mettre une seule pièce en position. Elle disparaît à fond de train, laissant tous

ses officiers et un grand nombre de servants, sur l'emplacement qu'elle voulait occuper.

Une seconde batterie s'avance pour soutenir la première ; mais, devant le feu toujours nourri de notre 71e de ligne, elle ne parvient pas davantage à garder sa position trop rapprochée.

— Furieux à cette vue, le général von Goltz masse une forte colonne d'infanterie dans le bois de Colombey et la lance à l'assaut de notre position. La masse prussienne se précipite, en poussant des hourras gutturaux ; mais, à ce moment, la batterie de mitrailleuses de la division Metman (5e du 11e d'artillerie) accourt : en un clin d'œil, les canons à balles sont détachés de leurs avant-trains, tournés à bras et mis en position.

Au même instant, la tête de colonne prussienne tourne l'angle du bois qui nous fait face. Les six mitrailleuses font feu en même temps. On voit alors les Allemands fauchés par une main invisible, rouler en tas, les uns sur les autres. Ce qui reste de l'ennemi est bientôt obligé de se retirer précipitamment, hors de notre portée.

Trois fois la colonne prussienne essaie de sortir du bois. Trois fois nos artilleurs laissent engager, dans l'éclaircie, ses bataillons en colonne profonde, puis font tonner leurs six pièces en même temps.

Les rangs ennemis tombent comme des capucins de cartes, et la colonne s'arrête ; mais les officiers, l'épée haute, la remettent en marche. La quatrième fois pourtant, ils en ont assez. Le régiment westphalien, n° 55, qui formait la tête de cette colonne, a été complètement détruit.

— Deux batteries ennemies essaient alors de prendre position, l'une à droite de la route de Sarrelouis, à hauteur de la « Maison rouge », l'autre à gauche de la même route, et en se servant, comme d'un épaulement, du remblai que celle-ci présente en cet endroit.

Ces batteries tentent de croiser leurs feux sur les bataillons du 41e et du 90 de ligne, et sur la batterie de 4 rayé qui les soutient.

Mais, à l'angle formé par la jonction des deux routes de Sarrelouis et de Sarrebrück, se trouve la terrible 9e batterie de mitrailleuses du 4e régiment, qui ouvre un feu roulant sur l'artillerie prussienne.

En peu de temps, la batterie ennemie de droite amène à bras ses avant-trains et disparaît pour ne plus revenir. Celle de gauche, mieux abritée et vue obliquement, tire quelque temps encore, jusqu'au moment où elle doit cesser son feu sous l'action

combinée de nos canons à balles, et de la 11e batterie (4 rayé) du 4e régiment, qui est venu prendre position à gauche de la ferme de Bellecroix, dans le but de détourner les feux de l'ennemi dirigés sur la batterie de mitrailleuses.

La 11e batterie a un officier blessé, un homme tué, quatre blessés, et quatre chevaux hors de combat.

La 9e batterie, qui a tiré, par pièce, cent soixante boîtes de vingt-cinq balles chacune, n'a eu qu'un cheval blessé.

— L'artillerie divisionnaire ne tarde pas à entrer en action, sur toute l'étendue de la ligne occupée par le 3e corps, soutenue par quelques batteries de réserve.

La 12e batterie du 4e d'artillerie (4 rayé) se fait remarquer par la hardiesse de son tir, et perd un sous-officier et quatre hommes, ainsi que cinq chevaux tués ou blessés.

Bientôt, les deux premières batteries d'artillerie légère de la réserve (1re et 2e du 17e régiment : capitaine de Maillier et Gebhart) sont appelées à prendre part à l'action. La proximité où elles se trouvent du lieu de l'engagement est telle, que ces deux batteries, en moins d'un quart d'heure, après avoir traversé la route de Sarrebrück, peuvent venir prendre position.

Elles s'établissent sur le terrain qui sépare cette route du chemin de Borny à Colombey, et descend par une pente douce vers le ravin de Colombey.

La 2e batterie est à la droite, c'est-à-dire la plus rapprochée de ce dernier chemin. Son objectif est le bois de Colombey, que les troupes prussiennes cherchent, à chaque instant, à franchir pour tomber sur notre ligne de bataille. Un rideau de grands arbres l'indique au loin. La distance de la batterie à ce ravin est d'environ quinze cents mètres.

La 1re batterie a, de son côté, pris pour objectif la lisière des bois qui entourent le plateau de Borny, de façon à pouvoir la couvrir de feu, dans le cas où l'ennemi en déboucherait, après en avoir repoussé notre infanterie.

Dans cette position, la 1re batterie a, à sa gauche, la 9e batterie de mitrailleuses du 4e d'artillerie, qui entretient, comme nous venons de le voir, un feu très vif et qui est contrebattue par de nouvelles batteries prussiennes, établies au-dessus de Montoy. Les coups qui dépassent les mitrailleuses, prennent d'écharpe la 1re batterie du 17e d'artillerie, qui, de plus en plus, est en butte aux coups d'une batterie placée au-dessus de Coincy.

La position est mauvaise, puisque nos pièces de 4 sont en batterie, dans un creux où convergent, de divers côtés, les pro-

jectiles ennemis. Cinq ou six chevaux tombent, éventrés par les obus ; un homme est atteint.

Pour comble de malheur, la 1re batterie ne peut riposter, à cause des troupes françaises couchées à terre, en avant, et où la mitrailleuse ennemie fait de nombreuses victimes. En outre, des lignes de peupliers gênent ses vues.

Toutefois, cette batterie reçoit enfin l'ordre de repasser la route de Sarrebrück et s'établit en position, peu après, sur le plateau entre la ferme de Bellecroix et le ruisseau de Vallières, la droite s'appuyant à la ferme. Dans cette nouvelle formation, elle tire quelques coups de canon pardessus le ravin, dans la direction de Nouilly.

De son côté, la 2e batterie du 17e d'artillerie a tiré, en moyenne, une quinzaine de coups par pièce. Quelques balles sont venues tomber au milieu des voitures, et l'une d'elles a blessé légèrement, au bras, le conducteur d'un avant-train.

Les autres batteries de la réserve du 3e corps, 7e et 10e du 4e régiment, 11e et 12e du 11e, 3e et 4e du 17e, sont à peine engagées ou restent en réserve.

— A ce moment, les Français pourraient prendre l'offensive et faire payer cher à l'ennemi son attaque ; mais le maréchal Bazaine, qui dirige maintenant l'action, considère que ce combat va retarder le mouvement de retraite sur la rive gauche et donne l'ordre au général Decaen de se borner à repousser les tentatives des Allemands.

La lutte se poursuit donc, défensive de notre côté, offensive du côté des ennemis, qui viennent de recevoir encore de nouveaux renforts, et se lancent, avec plus de furie que jamais, à l'assaut de nos positions.

— Castagny, le brave mutilé de Crimée, qui n'a plus que deux doigts à la main gauche, est toujours au milieu du feu, et chaque fois qu'un point de sa ligne de bataille est menacé, il s'y porte au galop et rétablit le combat. Alors, au lieu de reculer, on marche à la rencontre des Prussiens, qui se croient déjà vainqueurs. Cette division tient comme un mur et repousse les attaques de l'ennemi.

Au moment où l'action s'est engagée, le général de Castagny se trouvait à la jonction des routes de Sarrebrück et de Sarrelouis. Aussitôt il a fait reprendre à ses troupes les positions qu'elles occupaient quelque temps auparavant, et se tient, avec tout son état-major, sur un tertre élevé, dominant le champ de bataille, donnant ainsi à ses troupes l'exemple du courage, du calme et du sang-froid.

C'est sur cette éminence que ce vaillant général reçoit une

balle en pleine poitrine. Ce projectile rencontre heureusement sa plaque de grand officier de la Légion d'honneur, et glisse sur le côté droit, où il fait une blessure peu profonde. Aussi Castagny reste-t-il intrépidement à son poste.

— Sous la protection de son artillerie, l'infanterie ennemie se déploie en avant, et commence à gravir les pentes du plateau. En face d'elle se tient le 2e bataillon du 90e de ligne, couché entre les deux routes de Sarrebrück et de Sarrelouis et ayant derrière lui les mitrailleuses de sa division, qui battent les environs de cette première route.

A ce moment, le lieutenant-colonel Vilmette se porte à ce bataillon pour le faire reculer à hauteur du reste du régiment, qui s'est replié en arrière du chemin de Colombey; mais voyant le mouvement de la ligne ennemie, qui a déjà débordé la gauche des tirailleurs, il porte ce bataillon en avant pour refouler l'ennemi.

Les 1re et 2e compagnies sont envoyées sur le flanc des Prussiens qui s'avancent par la route de Sarrelouis; le reste du bataillon continue sa marche en bataille, le long de la route de Sarrebrück.

Les Prussiens, qui se sont avancés à travers les vignes, font alors plusieurs décharges à une très faible distance. Accueilli par ce feu violent, sur un terrain découvert, ce bataillon a ses rangs complètement ravagés et perd, en quelques minutes, la moitié de son effectif.

Le général Duplessis, qui marchait avec cette troupe, et dont le cheval a été blessé, est assez grièvement atteint à la jambe gauche, et, en même temps que lui, son aide de camp, le capitaine d'état-major Senault, et son officier d'ordonnance, le lieutenant Grégoire, du 90e de ligne.

Le lieutenant-colonel Vilmette a son cheval tué sous lui; le commandant Gremillet, ayant eu son cheval blessé, et blessé lui-même une première fois, est tué d'une balle au front.

Le sous-lieutenant Breton, porte-drapeau, atteint de plusieurs blessures, tombe au milieu des hommes de sa garde et des sapeurs tués ou blessés pour la plupart; lui-même est laissé pour mort sur le champ de bataille. Le sergent Saubot ramassé alors l'aigle du 90e et, suivi des sapeurs survivants, court le porter au 1er bataillon, qui s'est reformé près des grenadiers de la garde.

Le sous-lieutenant Emard est tué; le lieutenant Bœuf mortellement atteint; les lieutenants Amet et Saint-Martin, blessés très grièvement.

Les capitaines Dejean, Villaume, le sous-lieutenant de Nortdland sont mis hors de combat. Les pertes faites par ce 2e bataillon du 90e de ligne s'élèvent à cinquante-trois morts et deux cent six blessés.

Sous ce feu meurtrier, ce bataillon s'est arrêté, flotte un instant, et, finalement, les survivants se replient. Toutefois, le brave lieutenant-colonel Vilmette, les capitaines Dejean (blessé), Chadeysson, Villaume (blessé), le capitaine d'état-major Senault (blessé), le lieutenant Douron et le sous-lieutenant de Goyon réussirent, avec l'aide et le dévouement des sous-officiers, les sergents-majors Michel (blessé), Guimbal (blessé), Testud et le sergent Castet, à arrêter le mouvement aux deux routes.

Là, les hommes s'embusquent dans les fossés et dirigent, à petite portée, un feu meurtrier sur l'ennemi, qui doit abandonner tout le terrain qu'il a gagné.

Le colonel de Courcy, du 90e de ligne, qui vient de remplacer le général Duplessis, dans le commandement de la brigade accourt au galop vers son 2e bataillon.

Cet officier supérieur, à peine âgé de quarante-trois ans, est un des plus jeunes colonels de notre armée. Sorti de Saint Cyr en 1846, il a débuté dans les bataillons de chasseurs à pied, et a fait les campagnes de Crimée, d'Italie et du Mexique dans cette arme, où sa bravoure, son énergie et son intelligence lui ont valu un rapide avancement.

Commandant le 1er bataillon de chasseurs au Mexique, il a été blessé devant Puebla, le 27 mars 1863, et a obtenu trois citations à l'ordre à l'armée du Rhin. — Ses soldats lui sont tout dévoués. Aussi, encouragés par sa présence, se battent-ils comme des enrages.

Le tambour-major Alquier saisit un fusil et maintient au feu les hommes, ranimés par ses paroles et son exemple.

Le sergent Rebeyrol, après avoir donné à ses voisins l'exemple du courage, reçoit une blessure, dont il mourut quelques jours après; le sergent Tamet est tué, en essayant de rallier les soldats de sa compagnie.

Un simple soldat, nommé la Boussinière, est blessé à l'épaule; il reste néanmoins au milieu de ses camarades et les exhorte de sa voix. Ce brave troupier répond au colonel de Courcy, qui lui dit d'aller se faire panser : « Mon colonel, il y a bien assez d'hommes hors du rang; tant que je peux rester debout, je n'ai pas besoin d'aller à l'ambulance. » (Il fut médaillé.)

— En voyant ce bataillon ramené par l'ennemi, le général de Castagny a donné l'ordre au colonel Cornat du 1er dragons,

de charger sur les routes de Sarrelouis et de Sarrebrück, pour dégager cette infanterie.

Les 4e et 5e escadrons, commandant Lubert, capitaines Chomel et Keronartz, partent par la route de Sarrebrück; les 1er et 3e escadrons, commandant Ravel, capitaines Vilfey et Dethière, sont entraînés par le colonel Cornat, sur la route de Sarrelouis.

Ce double mouvement, exécuté sous une pluie de balles, en avant des villages de Lauvallier et de Montoy, occupés par l'ennemi, produit tout l'effet désirable et dégage les débris du 2e bataillon du 90e de ligne.

Dans cette charge, le brigadier Hazard se fait remarquer par sa bouillante valeur et est traversé par une balle ; le brigadier-fourrier Pourret et trois dragons sont en outre blessés

— Aussitôt que le canon s'est fait entendre dans la direction de Colombey, le maréchal Bazaine est monté à cheval, et, suivi par son escadron d'escorte (1er du 2e chasseurs), qui a ses chevaux sellés depuis le matin, s'est porté rapidement à notre aile droite vers Grigy; puis, longeant la ligne de bataille du 3e corps, est remonté vers le Nord-Est. En peu de temps, comme on l'a vu, l'action s'est engagée sur toute la ligne.

L'escadron d'escorte s'avance à la suite du maréchal, sur la route de Sarrelouis, jusqu'à un kilomètre environ de la bifurcation de cette route avec celle de Sarrebrück.

Le maréchal Bazaine trouve, à cet endroit, le 2e bataillon du 90e couché à terre et échangeant une vive fusillade avec les tirailleurs prussiens, qui cherchent à gagner du terrain, à la faveur des vignes couvrant le plateau de Montoy.

Une fois sur le feu, Bazaine, oubliant son ambition et ses tristes calculs personnels, est redevenu le brave soldat de Melegnano et de Puebla. Au pas de son cheval, toujours au pas, il se promène au milieu des balles. L'escorte qui le suit a deux chevaux tués et deux hommes blessés. Le maréchal est suivi du commandant Samuel, de ses deux neveux, officiers d'artillerie et de chasseurs à pied, et de son nouvel aide de camp, le commandant Léopold Magnan, arrivé auprès de lui, le matin même.

Le maréchal a quelque peine à modérer le tir du 90e de ligne. Il craint le trop prompt épuisement des munitions. Dès qu'il voit un point fortement atteint, il s'y porte et, s'adressant aux hommes :

« Bravo! dit-il, vous êtes des braves; vous comprenez ce que sont les balles : ça tue, et voilà tout. »

Il passe près du général de Castagny.

« Eh bien ! Castagny ? demande-t-il.

— Ça va bien, monsieur le maréchal, je suis blessé dans le côté, mais ce n'est rien. »

Bazaine se reporte ensuite un peu en arrière et se dirige sur la ferme de Bellecroix, après avoir envoyé un de ses officiers porter l'ordre de faire créneler le château de Borny et de le rendre défendable.

Les blessés passent sur la route de Sarrebrück, de plus en plus nombreux, quelques-uns poussant de grands gémissements, d'autres, au contraire, marchent d'un air si allègre, qu'on se demande s'ils sont vraiment blessés.

Il ne faudrait pas cependant s'y fier. Apercevant un petit chasseur du 15e bataillon qui se retire du champ de bataille, en marchant gaillardement : « Es-tu blessé ? » interroge le maréchal. L'autre, sans mot dire, fait le salut militaire, entr'ouvre sa veste et montre sa poitrine pleine de sang.

En approchant du 71e de ligne, qui se fusille avec rage avec les Prussiens, au milieu d'un épais nuage de fumée, le maréchal aperçoit, en arrière de ce régiment et en avant du 3e chasseurs à cheval, le général Decaen, qui observe tranquillement, sous la mitraille, les mouvements de l'ennemi.

Apercevant le pantalon de ce brave général, déchiré à hauteur du genou droit et maculé de sang :

« Je gage que vous êtes blessé ? lui dit le maréchal Bazaine.

— Oui, monsieur le maréchal, j'ai une balle dans la jambe. »

— En effet, vers cinq heures du soir, le brave commandant du 3e corps a été blessé.

Une balle l'a frappé au genou droit et, contournant la rotule, est venue se loger profondément dans les chairs.

A ce moment, le général ne prononce ni une parole ni une plainte. Son aide de camp, le commandant Munier, brave et digne officier s'il en fut, qui est à ses côtés, ne s'aperçoit que son chef est blessé, qu'en voyant le sang ruisseler à flots sur le pantalon de celui-ci. Il lui propose, à voix basse, d'aller chercher un cacolet pour le transporter à l'ambulance ; mais l'héroïque blessé ne veut pas y consentir. « Ce n'est rien ! » dit-il.

Malgré sa blessure, il reste encore à cheval pendant trois quarts d'heure, donnant ses ordres avec autant de calme que s'il était dans son cabinet.

Presque au même instant, un capitaine d'état-major reçoit, contre le général Decaen, une balle qui lui casse la jambe ; on l'emporte sur un cacolet. Quelques minutes après, un second officier de l'état-major est également atteint à la jambe.

Les officiers du 3e escadron du 10e chasseurs qui sert d'es-

corte au commandant du 3e corps, concourent alors avec les officiers de l'état-major général, pour la transmission des ordres.

Enfin, au moment où le général Decaen veut changer de position pour rejoindre le maréchal, qui s'est porté en avant, son cheval reçoit une balle dans l'encolure et, tombant raide mort, entraîne son cavalier dans sa chute et lui froisse très douloureusement sa jambe blessée.

Le commandant Munier saute aussitôt à bas de son cheval et, aidé de quelques chasseurs de l'escorte, qui ont également mis pied à terre, dégage son chef de dessous sa monture et le place tout meurtri sur un cacolet. Malgré cet état, l'intrépide Decaen ne veut pas quitter le champ de bataille ; mais, heureusement, le maréchal Bazaine revient à cet instant vers lui, et le détermine à se retirer, en lui disant que sa présence n'est plus nécessaire.

Le 3e corps est ainsi privé, par cet accident, d'un chef qui avait toute sa confiance.

Le général Metman, qui vient d'avoir son cheval tué sous lui, prend alors le commandement du 3e corps, laissant au général de Potier la direction de sa division (3e), qui maintient toujours ses positions avec une extrême énergie.

— Dans cette lutte acharnée, le 29e de ligne perd quatre officiers tués : Bourgeois, capitaine ; Mazué et Grandjean, lieutenants ; Clavières, sous-lieutenant, — et cinq officiers blessés : Lalanne, colonel ; Troussard, capitaine adjudant-major ; Loyer, Lacroix et Gache, capitaines.

Trente-quatre sous-officiers et soldats sont tués et soixante-douze blessés.

— Les deux régiments de la brigade Arnaudeau, 59e et 71e de ligne, se font remarquer entre tous et causent à l'ennemi des pertes sensibles.

— Le 59e, sous la conduite du colonel Duez, essuie, pendant toute la journée, le feu des Prussiens.

Ce brave officier, malgré une blessure reçue à l'épaule droite, presque au début de la bataille, n'a pas voulu quitter son régiment.

Il se tient constamment au premier rang, où il a son cheval tué sous lui, en donnant l'exemple à ses vaillants soldats. Ce n'est que le soir, qu'on peut lui faire un premier pansement.

Un instant, pendant un retour offensif, le drapeau du 59e est entouré par les Allemands. La sonnerie « Au drapeau ! » retentit.

A cet appel, le colonel Duez, oubliant ses souffrances, s'élance

au milieu de la mêlée, en disant à ses hommes : « Courage, mes amis, l'honneur avant tout ! »

On est assez heureux pour dégager le drapeau. Tous ces braves soldats sont ivres de joie. Mais à quel prix !

Dix-neuf officiers sont mis hors de combat. — Trois sont tués : Lacroix, capitaine ; Richard, lieutenant ; Colin, sous-lieutenant. — Seize sont blessés : Duez, colonel ; Champion et Martin, chefs de bataillon ; d'Hausen et de Longuemar, capitaines adjudants-majors ; Bocquet, Charquillon, Fournier, et Boucherie, capitaines ; Thouveny, Bès, Faure, lieutenants ; Perrier, Cuny, Bourrié, Clouet, sous-lieutenants.

Le sergent-major Berger, fils du général de ce nom, doit subir l'amputation d'une jambe. Ce brave sous-officier s'est conduit d'une manière remarquable ; malgré sa blessure, il a voulu rester au feu avec ses camarades. On a été obligé de l'emporter de force.

Quant à la troupe, elle pert soixante-deux sous-officiers et soldats tués et cent soixante-un blessés.

— Le 3e bataillon, du 71e de ligne, malgré la situation très défavorable, où il a été placé en première ligne, maintient ses positions, et bien qu'ayant épuisé toutes ses cartouches, reste ferme à son poste, en attendant qu'il soit relevé, A sept heures du soir seulement, un bataillon du 59e vient l'y remplacer.

Ce combat, qui fait le plus grand honneur au 3e bataillon, commandé provisoirement par le capitaine Lara, et durant lequel le lieutenant-colonel Pichot-Duclois a reçu une balle dans l'épaule, acquiert au 71e une réputation de solidité et de bravoure, dont il reçoit des témoignages de tous ses chefs.

Les officiers des autres régiments de la division Metman, le montrant de loin à leurs soldats, disent : « Voilà comment il faut faire. » — On voit bien, du reste, en regardant à terre, de quelle façon ce brave 71e a tenu tête à l'ennemi.

Le sol est jonché de cadavres dont la capote grise porte au collet le numéro 71. Les uns sont tombés la face contre terre d'autres renversés sur le sac encore attaché à leur dos, tous le visage tourné vers l'ennemi.

Sur un seul point, il y a une vingtaine de corps étendus, coude à coude, alignés, comme à la parade, la crosse à l'épaule et le doigt à la détente. Seulement, ils ont le visage sur le son et demeurent immobiles. Des ruisseaux de sang ont coulé autour d'eux, prenant leur source à une tête, à une poitrine, et se perdent en de petits lacs d'un rouge sombre, formés dans les creux du terrain.

Ces vingt braves, comme les tirailleurs du 41e de ligne,

dont nous avons parlé, ont été couchés en cet endroit, fauchés d'un seul coup par la mitraille ennemie.

Durant cette bataille, la plus meurtrière de toute la campagne pour le 71e de ligne, le 3e bataillon de ce régiment a été décimé en moins de trois heures.

Ce bataillon, conduit par le lieutenant-colonel Pichot-Duclois, qui a été blessé, a perdu deux officiers tués : Baleine et Libersat, sous-lieutenants, et sept blessés : Lecompte, capitaine adjudant-major ; Heraud, capitaine (mort depuis de ses blessures) ; Maurice, capitaine ; Mallet, Morvan, lieutenants ; Parmentier et Guérand, sous-lieutenants.

Pour la troupe, ce bataillon perd cinquante hommes tués, cent quatre-vingt-dix-huit blessés et quarante-quatre disparus.

La deuxième ligne, formée par les 1er et 2e bataillons de ce régiment, et mieux protégée, a moins à souffrir du feu de l'ennemi. Toutefois, quelques balles viennent plonger dans le chemin creux, où s'abritent ces deux bataillons : c'est ainsi que le lieutenant Follope est blessé mortellement.

CHAPITRE XXXIII

Défense du bois de Mey.

Attaque de la division Grenier. — Les 1re et 2e divisions d'infanterie allemande. — La brigade de Bellecourt contre deux divisions. — Commencement de l'attaque. — L'ennemi est refoulé dans le ravin par les mitrailleuses. — L'artillerie de la division Grenier tient tête à toute l'artillerie du corps de Manteuffel. — Le soleil couchant gêne les pointeurs ennemis. — Défense du bois de Mey, défendu par trois compagnies du 5e bataillon de chasseurs. — Le capitaine de Fleury est blessé. — Le capitaine Chabert. — Sa carrière. — Sa blessure. — Sa mort. — Les Allemands sont repoussés. — Le refrain du 5e bataillon de chasseurs. — Le 1er bataillon du 13e et le 2e bataillon du 64e entrent en ligne et sont repoussés. — Nouvelle attaque du bois de Mey. — Mort du capitaine Humbert. — Sa carrière. — Arrivée de la brigade Pradier. — Les 64e et 98e prennent leur ligne de bataille. — Arrivée de l'artillerie du 4e corps et de la division de Cissey.

Vers cinq heures du soir, sur la gauche française, les troupes du Ier corps allemand sont entrées en ligne, comme nous l'avons déjà dit, contre la brigade de Bellecourt de la division Grenier (2e) du 4e corps.

La 2e division d'infanterie allemande (général-major von Bentheim) se trouvait du côté de Retonfey et de Sainte-Barbe, lorsque le général von Manteuffel a reçu la demande de secours du général von Goltz. Ces troupes marchent aussitôt en avant, dépassent le village de Noisseville, et, comprenant l'importance d'une vigoureuse offensive, s'avancent au pas de charge, contre les troupes françaises, postées dans le bois de Mey.

En même temps, la 1re division (général-major von Pritzelwitz) du Ier corps allemand, s'avance par Flanville et atteint Montoy, qu'elle tourne pour attaquer la Planchette et Lauvallier, au centre de la ligne de bataille.

De Noisseville à Ars-Laquenexy, les troupes allemandes sont successivement engagées; mais, de notre côté aussi, les renforts vont arriver. La brigade Pradier, de la division Grenier, suivie de la division de Cissey, remonte vivement la côte de Saint-Julien pour se rendre sur le champ de bataille.

La brigade de Bellecourt doit, dans le principe, faire face à l'attaque sur la route de Bouzonville, en outre de celle qui se prononce très forte sur le flanc Ouest de cette route, et même à la possibilité d'une attaque sur le flanc Est.

L'attaque des Allemands ne se fait pas longtemps attendre.

De nombreux tirailleurs ennemis se répandent dans les vignes et débouchent par la route de Sarrelouis, ayant évidemment, pour objectif, le bois et le village de Mey.

Les tirailleurs du 13e de ligne et du 5e bataillon de chasseurs, ouvrent le feu. L'ennemi, surpris de cette résistance sur un point qu'il suppose évacué, et intimidé par les ravages causés dans ses rangs, s'arrête un instant; mais bientôt les têtes de colonnes de la division von Bentheim débouchent à leur tour, et toute la ligne ennemie se reporte en avant.

Plusieurs fois, l'infanterte allemande cherche à franchir la crête du ravin et à s'avancer sur le plateau; mais, à chaque tentative, les mitrailleuses du capitaine de Saint-Germain (5e batterie du 1er d'artillerie) attendent que leurs lignes soient en vue, les déciment et les rejettent dans le ravin.

— Les batteries allemandes rangées devant nos mitrailleuses ne tardent pas à répondre au feu de celles-ci. La canonnade devient très vive et très nourrie.

L'ennemi fait encore avancer de nouvelles batteries.

Les deux batteries de 4 de la division Grenier (6e et 7e du 1er d'artillerie) viennent appuyer la batterie de canons à balles et répondent aussitôt. Un duel d'artillerie s'engage.

Les compagnies de soutien de nos batteries, couchées dans les sillons laissent passer au-dessus de leurs têtes, les nombreux obus, qui ne leur font presque aucun mal.

Le tir des Prussiens n'a pas, ce jour-là, l'étonnante précision qu'on lui connaît; cela tient, sans doute, à ce que leurs pointeurs, placés face au couchant, sont gênés par le soleil déjà très bas sur l'horizon.

De la route de Sarrelouis à celle de Bouzonville, l'ennemi a réparti ainsi ses feux : plusieurs batteries sont placées à gau-

che et à droite de Noisseville, mais, sous l'effet du tir admirablement réglé de notre artillerie, sont obligées de changer plusieurs fois de position. Une autre batterie est en position près de Servigny ; une autre encore enfile de ses feux la route de Bouzonville, et prend d'écharpe la batterie Erb (6e du 1er d'artillerie).

Devant cette résistance, Manteuffel furieux fait appel à toutes ses réserves, et bientôt l'artillerie entière du Ier corps allemand (quatre-vingt-quatre pièces) entre en action.

Cette artillerie forme, dans une position excellente, un vaste fer à cheval, dont le sommet est coupé perpendiculairement par la route de Sarrelouis.

Ces quatre-vingt-quatre pièces font un feu terrible. L'ennemi compte beaucoup sur son effet ; il n'a que peu de monde devant lui : la seule brigade de Bellecourt, dont la retraite allait commencer.

Bien que sous une pluie d'obus, cette troupe française se conduit avec une admirable fermete.

L'artillerie prussienne redouble son feu.

La position de notre pauvre petite brigade est mauvaise ; elle a perdu, par la surprise du premier choc, un point important que l'on n'a pu protéger à temps ; une grand'garde a été délogée de Nouilly.

N'importe ! cette brigade fait tête énergiquement ; elle résiste, malgré le péril qui est menaçant, et bien qu'en face d'elle, elle ait un effectif quadruple du sien.

— Protégées par leurs batteries, de nouvelles troupes ennemies entrent en ligne et s'avancent en pelotons déployés, pour tenter un effort violent sur le bois de Mey, qu'elles considèrent, avec raison, comme le but à atteindre. Toute l'artillerie du 1er corps allemand appuie cette attaque, par un feu des plus vifs.

— Pendant que l'action s'engage, le capitaine adjudant-major Chabert, du 5e bataillon de chasseurs, s'est, comme nous l'avons déjà dit, porté en toute hâte sur le bois de Mey avec trois compagnies de ce bataillon, la 1re, la 5e et la 6e, et l'occupe aussitôt.

Laissant les deuxièmes sections en réserve sur la lisière, il fait porter la première section de la 5e compagnie à trois cents mètres en avant, jusqu'au ravin de Vallières, dont il veut surveiller les pentes. Cette première ligne, commandée par le capitaine de Fleury, ne tarde pas à engager le feu contre les tirailleurs prussiens, qui remplissent les vignes de Nouilly.

La première section de la 6e compagnie et la première section de la 1re compagnie forment, à cent mètres en avant du

bois, un deuxième échelon, commandé par les capitaines Garcet et Humbert.

A cinq heures et demie, les tirailleurs allemands, dont les lignes viennent d'être renforcées et que soutiennent de fortes réserves, pressent vivement la 5e compagnie et menacent de tourner sa droite, en débouchant par le chemin de Nouilly à Mey.

Trop faible pour résister à un ennemi supérieur en nombre et parfaitement embusqué dans les vignes et les broussailles, le capitaine de Fleury ordonne la retraite vers le bois de Mey, dont il eut mieux valu ne pas sortir. Le mouvement de retraite se fait en bon ordre et sans trop de pertes.

La 5e compagnie dépasse l'échelon formé par les sections de droite de la 1re et de la 6e. Cette ligne, ouvrant à son tour le feu, arrête l'ennemi pendant quelque temps et l'empêche de déboucher sur le plateau. Seulement nos tirailleurs sont entièrement à découvert, tandis que ceux des Allemands profitent du ressaut de terrain et des broussailles croissant en cet endroit, pour se masquer. Dans ces conditions la partie n'est pas égale.

Le capitaine de Fleury, ayant rallié les deux sections de sa compagnie sur la lisière du bois, se dispose à faire un retour offensif pour dégager nos tirailleurs et rejeter les Allemands dans les vignes. Il reçoit à ce moment une balle dans la jambe; on l'emporte à l'ambulance, et le mouvement qu'il allait tenter n'a pas lieu.

La section du capitaine Garcet et celle du capitaine Humbert commencent à se rapprocher du bois, en se repliant par échelons, lentement et dans le meilleur ordre.

Le capitaine Chabert prépare la défense de la position, en plaçant sur la lisière les chasseurs de la 5e et ceux des deux sections laissées en réserve.

Nature vive et nerveuse, ce brave officier est entraîné par ce courage aveugle, qui ne tient aucun compte des obstacles, et se multiplie pour assurer la défense du bois de Mey.

Pendant qu'il donne des ordres, il tombe, la jambe fracturée par deux balles, dont une lui fait une blessure des plus graves, en brisant la rotule. On l'emporte aussitôt à l'ambulance de Mey.

Là il prie le docteur de lui écrire deux lettres : l'une pour sa mère, l'autre pour sa fiancée.

« Dites-leur bien que ce ne sera rien, demande-t-il, car ça ferait trop de peine à ma pauvre mère... et il dicta le *post-scriptum* suivant :

« Ne craignez rien, vous me reverrez bientôt et vous serez fières de moi, car, avant de tomber, j'ai abattu pas mal de Prussiens ! »

Le capitaine Chabert, en effet, au moment où la guerre éclata, était sur le point de se marier. Il partit de Rennes, en emportant l'espoir de revenir mettre dans la corbeille de sa fiancée l'épaulette d'officier supérieur.

Malgré la gravité de sa double blessure, il pouvait être sauvé par une grave opération. Il n'y voulut pas consentir, craignant trop l'impression qu'aurait produite, sur sa fiancée, la vue d'un pauvre mutilé.

L'épaulette à gros grains, tant désirée, était venue récompenser sa bravoure; il voulait se conserver tout entier, pour la porter fièrement.

Patriote ardent, le commandant Chabert montra sur son lit de douleur une résignation et un courage admirables. Les désastres de la patrie l'impressionnaient, autant que la crainte de ne plus revoir la jeune fille qu'il aimait.

Pendant neuf longues semaines, il lutta contre la mort en pensant à la France, qui avait tant besoin de cœurs dévoués comme le sien, et en songeant à celle qui attendait anxieusement son retour. Usé par tant de souffrances, il succomba le 19 octobre, à l'ambulance de l'Ecole d'application.

M. Chabert était chevalier de la Légion d'honneur du 12 mars 1868.

— Aussitôt que ce brave officier a été blessé sur la lisière du bois de Mey, le capitaine Garcet prend la direction de la défense. La 1re et la 6e compagnies ayant regagné le bois, s'embusquent sur la lisière et tiennent en échec les tirailleurs allemands, obligés de se découvrir à leur tour pour gagner du terrain.

Le seul abri qu'ils puissent utiliser, entre le vallon d'où ils sortent et le bois qu'ils voudraient atteindre, consiste en une ligne de fourneaux de cuisine établis par un des régiments, qui a bivouaqué sur le plateau.

Un certain nombre essaient hardiment d'utiliser ces petits trous comme embuscades : presque tous sont frappés par les balles de nos chasseurs.

Aussi, après avoir soutenu la lutte pendant une grande demi-heure, sans pouvoir gagner de terrain, les Allemands cessent de tirer sur le bois et se replient, laissant le terrain jonché de cadavres à l'uniforme sombre et coiffés du casque de cuir à paratonnerre de cuivre.

L'ennemi a été complètement repoussé ; les clairons des chas-

seurs sonnent à pleins poumons et envoient aux Allemands le refrain du 5e bataillon, si connu de toute l'armée :

« Cinquième bataillon ventre à terre,
« Commandé par Certain Canrobert.

Le capitaine Garcet, voulant conserver le contact de l'ennemi et savoir où il se retire, se porte avec précaution jusqu'au bord du ravin, où il s'établit sans chercher à pénétrer dans les vignes.

En ce moment, le 1er bataillon du 13e de ligne, commandant Commerçon, s'avance pour relever les chasseurs, dont les munitions sont presque épuisées. Malgré l'avis du capitaine Garcet, qui juge bien la situation, ce bataillon pénètre dans les vignes, pendant que nos chasseurs regagnent le bois de Mey, où le caisson du bataillon leur apporte des cartouches. Le 2e bataillon du 64e appuie, sur la droite, le mouvement du 13e de ligne.

Pendant une demi-heure, ces bataillons se maintiennent dans les vignes, sous une vive fusillade. L'ennemi, sans cesse renforcé par des soutiens et des réserves, les presse tellement, qu'il finit par les rejeter sur le plateau, où il les suit en forces, pour ne pas leur laisser le temps de se reformer.

Les 1re, 5e et 6e compagnies du 5e bataillon de chasseurs, ravitaillées en munitions, garnissent, en ce moment, la lisière du taillis. Elles dirigent aussitôt un feu violent sur la colonne qui suit le bataillon du 13e de ligne. Cette fusillade ralentit la marche des Allemands; mais bientôt le capitaine Garcet, attaqué de front par une nuée de tirailleurs, qui s'avancent directement contre le bois, ne peut plus s'occuper de ce qui se passe à sa droite.

Le combat devient très meurtrier sur la lisière du bois, que les Prussiens attaquent avec acharnement.

En peu de temps, nos chasseurs éprouvent des pertes cruelles.

La 1re compagnie est particulièrement décimée. Son chef, le capitaine Humbert, qui sort du bataillon des chasseurs de la garde, n'a rejoint son nouveau corps, que peu de semaines avant la guerre.

Nature énergique, loyale et chevaleresque, M. Humbert a su, dès les premiers jours de la campagne, inspirer à sa compagnie une confiance absolue. A peine âgé de trente-trois ans, ce jeune officier a fait, avec le 18e bataillon de chasseurs, les campagnes d'Italie et du Mexique, a été cité, dans cette

dernière, deux fois à l'ordre de l'armée, et a été décoré le 30 septembre 1863.

A la défense du bois de Mey, ses officiers, ses sous-officiers et ses chasseurs, entraînés par le noble exemple qu'il leur donne, montrent la plus grande énergie.

Mais, hélas ! une balle frappe en pleine poitrine et tue raide cet intrépide officier. Son sergent-fourrier Foisset tombe mort au même instant, à côté de son capitaine.

Le tiers de la 1re compagnie est mis hors de combat sur la lisière, que l'intrépide Humbert lui a dit de défendre. Douze chasseurs sont tués; les sergents Fravelle et Pernold, ainsi que vingt-cinq hommes sont blessés; quatre chasseurs disparaissent.

Le sous-lieutenant Charpentier du Moriez, qui a pris le commandement de la 5e compagnie, depuis que le capitaine de Fleury a été blessé, a l'avant-bras profondément labouré par une balle, qui reste encastrée dans les os. Le sergent-major se met alors à la tête de cette compagnie et l'ennemi est enfin refoulé du bois de Mey.

— La brigade Pradier (64e et 98e de ligne) arrive enfin, et surveille la gauche de la ligne de bataille.

La division Grenier est, par suite, disposée en fer à cheval, l'artillerie divisionnaire au saillant de ce fer, ayant une section face à la route, l'autre face au côté Ouest de cette route.

Dans cette disposition des troupes, le 1er bataillon du 98e de ligne est placé derrière l'artillerie divisionnaire, la droite à la route et face au village de Villers-l'Orme; le 2e et le 3e bataillons du même régiment garnissent le sommet du versant Ouest du vallon de Vallières, parallèlement à la route et à la Moselle. Leur direction est, par suite, à peu près perpendiculaire à celle du 1er bataillon.

Le 64e, de son côté, aux premiers coups de canon, s'est porté à hauteur du village de Mey. Il a déposé ses sacs et s'est rangé en bataille, en deuxième ligne d'abord et, bientôt après, en première ligne : la droite du 1er bataillon derrière le petit bois, situé entre Mey et Nouilly, à gauche du 3e, près de la route de Bouzonville.

Le 2e bataillon, comme on l'a vu, est envoyé dans ce bois pour relever le 5e bataillon de chasseurs à pied, qui a épuisé ses munitions; trouvant le bois libre, il le dépasse. Le commandant Lefebvre déploie une compagnie en tirailleurs, dans les vignes qui s'étendent vers Nouilly et Noisseville, et couvre son front par une nouvelle ligne de tirailleurs, composée de deux compagnies, et garde en réserve les deux compagnies

qui lui restent. La 6e compagnie, capitaine Rémy, se trouve détachée aux vivres.

— Malgré des efforts surhumains, la division Grenier, qui a sur les bras tout le 1er corps d'armée prussien, est enfin obligée de plier; nos soldats rétrogradent visiblement, quoique avec lenteur, et l'on a le cœur serré, quand, tout à coup, des colonnes d'artillerie se font voir sur la gauche, montant au grand trot, le long de la Moselle, auprès de Chambière et sur les hauteurs de Saint-Julien.

Il est six heures du soir. C'est toute l'artillerie du 4e corps, qui arrive à fond de train. Quelques instants après, ces batteries renforcent successivement notre ligne, qui s'étend bientôt jusqu'au chemin de Sainte-Barbe.

Les deux premières batteries de 4 arrivées, sont venues se placer entre la batterie de mitrailleuses (5e du 1er d'artillerie) et la batterie Erb (6e du 1er).

Vers six heures et demie, la batterie Florentin (12 rayé, 1er régiment) de la réserve du 4e corps, vient prendre position à gauche de la batterie Erb, dans l'espace restreint laissé entre la route et le ravin.

Deux salves d'obus à balles que cette batterie lance sur la batterie ennemie établie à gauche de Poixe, forcent celle-ci à se retirer et dégagent ainsi la batterie Erb.

Immédiatement après toute cette artillerie, une ligne étincelante d'acier, vient couronner le plateau en avant de Saint-Julien.

C'est la division de Cissey (1re du 4e corps) qui débouche enfin, au pas gymnastique, et va se placer au saillant de la position.

CHAPITRE XXXIV

Arrivée des divisions de Cissey et de Lorencez.

La division de Cissey entend le bruit du canon. — Sacs à terre!. — En avant! — La charge. — Le 20e bataillon de chasseurs au pas de course. — Engagement de deux compagnies du 1er de ligne. — Deux escadrons de uhlans repoussés. — Le 6e de ligne entre en action. — Arrivée de la brigade de Goldberg. — L'artillerie de la division de Cissey. — La réserve d'artillerie du 4e corps. — La 11e batterie du 1er d'artillerie met en déroute une batterie ennemie. — Acharnement des Allemands. — Attaque de Mantenffel et de von Goltz, contre Mey et Colombey. — But que se proposent les Allemands. — Arrivée de la division Aymard.

Tandis que de Castagny, Metman et Grenier soutiennent les premiers efforts des Prussiens, le général de Ladmirault, commandant le 4e corps d'armée, qui a exécuté le mouvement de retraite ordonné la veille, établit déjà, sur la rive gauche de la Moselle, la division de Lorencez, et, à l'entrée de l'île Chambière, la division de Cissey, lorsque le bruit du canon l'avertit du danger de son arrière-garde.

Cette fois, la fortune semble nous sourire. L'insuffisance des ponts établis sur la Moselle par le génie, pour permettre le passage des troupes, a causé des retards involontaires, qui pourraient nous être funestes dans toute autre circonstance. Cette négligence favorise notre défense.

Vers quatre heures, au moment où la division de Lorencez est passée dans l'île Chambière et où la division de Cissey est engagée le long de la pente qui conduit de Saint-Julien au

premier bras de la Moselle, un coup de canon lointain, suivi de plusieurs autres, se fait entendre sur la gauche.

Eloignée d'abord, la canonnade se rapproche rapidement et augmente d'intensité. L'impatience des troupes est grande. Evidemment une véritable bataille s'engage.

La batterie de mitrailleuses de la division de Cissey (12e du 15e d'artillerie), capitaine Bottard, descend à cet instant l'étroite chaussée, qui conduit à la Moselle, et dont les chasseurs occupent les bas côtés. Les « vitriers » se promettent de voir fonctionner les « moulins à café ».

Néanmoins, la colonne continue sa descente et arrive, vers cinq heures du soir, dans le polygone de l'île Chambière. Au moment où l'on va franchir le second bras de la Moselle, le canon redouble de violence ; le bataillon de chasseurs s'arrête et forme les faisceaux.

Bientôt, des aides de camp, des officiers d'ordonnance, voire même de simples hussards d'escorte, arrivent au galop, les chevaux blancs d'écume et hors d'haleine. Tous se dirigent vers le général de Ladmirault, qui préside au passage de ses troupes.

« La brigade de Bellecourt est attaquée par des forces énormes et résiste à grand'peine, disent-ils; la brigade Pradier n'est pas encore arrivée à son aide. »

A ces fâcheuses nouvelles, Ladmirault fait aussitôt arrêter le mouvement de son arrière-garde, tandis qu'il donne l'ordre aux divisions de Cissey et de Lorencez (celle-ci est déjà sur la rive gauche de la Moselle) de revenir en toute hâte au delà de cette rivière.

Le commandant de Labarrière fait mettre aussitôt les sacs à terre au 20e bataillon de chasseurs, ordonne la contre-marche et se lance au pas gymnastique sur la route du Saint-Julien.

Les 2e et 3e compagnies de ce bataillon s'élancent au pas de course, en soutien de la batterie de mitrailleuses, qui est partie au galop, suivie des deux batteries divisionnaires et de l'artillerie de réserve du 4e corps.

Toutes les troupes de la division de Cissey, encore engagées dans la descente qui conduit vers Chambière, jettent également leurs sacs à terre, font volte-face, et gravissent la côte à une allure extrêmement vive.

Plus de cris, pas de chansons, ce n'est plus l'heure : Silence dans les rangs, rien que le bruit sec des tambours ou le bruit éclatant des clairons battant et sonnant la charge.

Le 20e bataillon de chasseurs, qui forme la tête de colonne de la division de Cissey, débouche bientôt sur le plateau, où

le général Grenier a, jusque-là, et à lui seul, maintenu tout le corps de Manteuffel.

Quel spectacle! le canon tonne sur toute la ligne. Contre le village de Mey, des monceaux de morts et de blessés, le long des murs des jardins. A gauche et à droite d'un joli château moderne, qui est celui de Colombey, quatre ou cinq régiments de cavalerie prussienne se font hacher sous les peupliers.

Plus à gauche, en arrière de l'angle que forment les routes de Sarrelouis et de Sarrebrück, le gros de l'infanterie ennemie et une artillerie formidable.

Plus près, les deux divisions du 3e corps et la division du 4e dessinant leur front de bataille, par une longue ligne de feu.

Du côté de Mey retentit une fusillade d'enfer, mais régulière comme sur un champ de manœuvre.

Le 20e bataillon de chasseurs se porte, au pas de course, dans cette direction. Il est d'abord placé en réserve, en arrière des deux régiments de sa brigade (général Brayer) : 1er et 6e de ligne, et abrité par une grande hutte, qui se trouve à droite de la route.

Bientôt ce bataillon avance lentement, en se déployant à mesure que le terrain le permet. Les projectiles ennemis éclatent soit en l'air, soit en avant du bataillon, sans lui causer la moindre perte.

— Les 1er et 2e bataillons du 1er de ligne se forment en bataille, à droite de la route qui conduit à Sainte-Barbe, un peu en arrière de l'artillerie ; le 3e bataillon, appuyé au village de Mey, détache deux compagnies en tirailleurs dans la direction du bois.

Ces deux compagnies ouvrent le feu ; les soldats ne tirent pas au hasard ; on dirait qu'ils comptent leurs cartouches.

« A droite ! » crie le capitaine Girault, qui dirige ce mouvement. On s'engage dans un sentier d'un mètre de large, entre deux haies, recevant la pluie de fer, cinq ou six minutes, sans tirer un coup de fusil.

Tout à coup, le capitaine Girault tombe dans les jambes de son lieutenant, qui s'arrête et le relève. On adosse le blessé à la haie : il est mortellement atteint. Pas le temps de s'émouvoir. En avant toujours!

Les deux compagnies laissent, en cet endroit, une dizaine de beaux et solides troupiers, presque tous frappés aux genoux, aux cuisses ou dans le ventre.

Qu'on ne croie pas que les Prussiens tirent de trop loin ; c'est qu'ils *épaulent*, la plupart du temps, sur la hanche.

Enfin, voilà les deux compagnies du 1er de ligne hors de ce damné chemin. On prend position à quatre ou cinq cents mètres de l'ennemi, à gauche d'une grande maison blanche, où les balles ont déjà fait des centaines d'étoiles.

Le feu recommence de plus belle, et deux escadrons de uhlans, qui menaçaient la gauche de ce détachement, sont forcés de battre en retraite, maintenant que, protégés par la maison blanche, nos troupiers commencent à les décimer, un à un, comme des capucins de cartes.

En avant encore.... Les deux compagnies font ainsi deux ou trois cents mètres. L'ennemi est rejeté dans le ravin de Vallières, abandonnant le terrain couvert de chevaux tués, de schapskas troués et de lances brisées par les balles.

« Halte, les enfants ! » commandent les officiers, et les deux compagnies s'établissent à plat ventre le long d'un talus, prêtes à fusiller les Allemands, si ceux-ci viennent à tenter un nouveau retour offensif.

— Pendant près d'une heure, les trois bataillons du 6e de ligne ont attendu, pleins d'ardeur, près du village de Mey, le moment de se montrer.

Vers six heures, à la demande formelle de leur chef, le colonel Labarthe, ils sont enfin appelés à prendre une part plus active à l'action.

Le 1er bataillon occupe alors, à droite, le village de Mey ; le 2e bataillon s'établit derrière les haies et les jardins à gauche du village, dans l'axe même des feux ennemis, ce qui le force de mettre genou à terre, pour éviter une grêle de balles ; le 3e bataillon est envoyé pour garder la ferme de Grimont, qu'il laisse en arrière et sur la gauche de notre ligne de bataille, à quelques centaines de mètres seulement en avant du fort Saint-Julien.

L'action, pour le 6e de ligne, n'est pas de longue durée, et, aussitôt terminée, le général Brayer, commandant la brigade, félicite le régiment de sa belle conduite au feu.

Cette bataille lui avait seulement coûté six blessés, dont un officier, le capitaine Ricci.

— A l'arrivée de la brigade de Goldberg (2e de la 1re division du 4e corps), 57e et 73e de ligne, Grenier, qui a soutenu, avec une rare énergie, les attaques multipliées de l'ennemi, reprend l'offensive et se jette dans le ravin de Vallières. La brigade de Goldberg l'a remplacé.

Le 57e de ligne prend position, en avant de la ferme de Grimont, et sur la gauche de la route qui conduit à Sainte-Barbe.

L'ennemi se déploie rapidement devant lui et couronne les hauteurs de Poixe et de Servigny.

Le combat, comme on le sait, est d'une extrême violence du côté de Colombey et de Mey; il n'est nullement meurtrier pour le 57e de ligne, qui n'a qu'un léger engagement de ses grand'gardes avec les avant-postes prussiens et perd seulement deux hommes tués et cinq blessés, dans toute la journée.

— Les 1er et 2e bataillons du 73e de ligne, qui forment brigade avec le 57e, se sont portés en colonne serrée dans la direction du bois de Mey, mais restent là, l'arme au pied et sans avoir l'occasion de tirer le moindre coup de fusil.

Le 3e bataillon de ce régiment s'est placé en soutien derrière les batteries divisionnaires.

Vers sept heures, les deux premiers bataillons se portent enfin en avant. Le 1er occupe le village de Mey; le 2e reste en arrière, à peu de distance du 1er; tous deux n'ont eu encore aucune occasion de s'engager.

— L'artillerie divisionnaire du général de Cissey venait d'arriver, vers six heures du soir, dans le polygone de Chambière, quand elle a reçu l'ordre de se porter rapidement à l'aile gauche de l'armée, au-dessus de Saint-Julien.

La 5e batterie du 15e d'artillerie (4 rayé), capitaine Boniface; capitaine en second, Cahen; lieutenants, Ducup de Saint-Paul et Duprez, malgré l'encombrement des routes, se met en batterie à six heures et demie, à cinq ou six cents mètres, en avant du Château de Grimont, à cinquante mètres à droite e perpendiculairement à la route de Metz à Sainte-Barbe, et, à six heures et demie, ouvre le feu à quinze cents mètres, sur une batterie placée à quelques centaines de mètres, en avant de Servigny. Après une demi-heure d'un feu très vif de part et d'autre, la batterie allemande est obligée de se retirer.

La 5e se tourne alors contre d'autres batteries établies à deux mille cinq cents mètres, sur la droite, du côté de la route de Sarrelouis. Ces batteries, depuis un moment, dirigent leur feu sur elle, en la prenant d'écharpe, mais leur tir est lent et, quoiqu'il se prolonge jusqu'à la nuit, il a peu d'effet.

Vers sept heures et demie, de nouvelles batteries ennemies entrent en ligne, dans la direction du hameau de Poixe, à gauche de Servigny, à deux mille deux cents mètres. La nuit vient lorsque leur tir est réglé, et elles cessent le feu au moment où leurs projectiles arrivent tous dans la 5e batterie.

Le maréchal des logis Cheillan est, à ce moment, mortellement blessé par une balle à mitraille dans le haut du bras droit, mais la 5e reçoit bientôt l'ordre de se retirer.

On a tiré, en moyenne, quatre-vingt-dix coups par pièce, et les pertes de la batterie sont de : un homme tué, six blessés; — cinq chevaux tués.

— La 9e batterie du 15e d'artillerie (4 rayé), capitaine en premier Gibouin; capitaine en second Caillard; lieutenants Laugel et Vignot, s'est placée un peu en arrière de la 5e, à cent cinquante mètres à droite, et perpendiculairement à la route de Metz à Sainte-Barbe, à trois kilomètres environ de Servigny, et, vers six heures et demie, elle ouvre le feu sur des batteries cachées dans les broussailles, en avant et à droite de ce village.

En peu d'instants, le feu prend une intensité très grande; mais il est difficile, en raison de la fumée qui couvre le champ de bataille, d'apprécier le résultat produit; le but de la batterie est surtout, en attirant l'attention sur elle-même, de produire une diversien utile à la batterie de mitrailleuses placée à sa gauche, et qui est prise d'écharpe, par un feu de mousqueterie des plus vifs, venant dans la direction du bois de Mey.

Le feu se ralentit, vers la nuit, de part et d'autre, et cesse avant huit heures.

La 9e batterie a tiré trois cent vingt coups, et a eu quatre hommes blessés et trois chevaux tués.

— Vers six heures et demie, au moment où les 5e et 9e batteries du 15e d'artillerie sont entrées en ligne, sous la direction du lieutenant-colonel de Narp, commandant l'artillerie de la division de Cissey, et du chef d'escadrons Putz, la 12e batterie du 15e (mitrailleuses) est venue s'établir obliquement entre les deux autres, à quelques centaines de mètres, en avant du château de Grimont, et à cent cinquante mètres environ, à droite de la route de Metz à Sainte-Barbe.

Cette batterie, commandée par le capitaine en 1er Bottard, le capitaine en second Reuflet, les lieutenants Gateau et Martinais, fait feu jusqu'à huit heures du soir, dans la direction de Nouilly et de Noisseville, sur des colonnes ennemies, qui descendent constamment de la route de Sarrelouis, se dirigeant vers ce village et Servigny.

De son côté, cette batterie n'a pas à souffrir de l'artillerie ennemie, mais elle est inquiétée par des tirailleurs placés dans la direction du bois de Mey.

Ses pertes sont, pour cette journée, de : un homme tué, trois hommes blessés; — deux chevaux tués et quatre blessés.

— Une partie de l'artillerie de réserve du 4e corps, sous les

ordres du colonel Soleille, a puissamment concouru à la défense du plateau de Saint-Julien.

Les deux batteries de 12 de cette réserve (11e et 12e du 1er d'artillerie) arrivaient à Woippy, de l'autre côté de la Moselle, à quatre heures du soir, au moment où les premiers coups de canon de la bataille de Borny se faisaient entendre.

Le commandant Ladrange fait parquer les réserves et se met aussitôt en marche avec les deux batteries de combat (batterie Gastine — 12e, en tête), pour repasser la Moselle.

Dans son empressement à courir au canon, le commandant part au trot avec la batterie Gastine, dès que celle-ci a traversé les deux bras de la Moselle, prend la route qui longe le fort Bellecroix et conduit au village de Vallières, puis, arrivée à l'entrée de ce village, prend un sentier très raide, pour remonter sur la partie du plateau, où il suppose que le combat est le plus sérieusement engagé.

La batterie Florentin (N° 11e), qui a été coupée de la batterie Gastine, en traversant les ponts, se trouve isolée au bas du fort de Saint-Julien.

A ce moment, on entend très distinctement le canon dans la direction de Mey.

La batterie s'élance au galop et, marchant au canon, arrive à six heures du soir sur le plateau.

Le général Lafaille, commandant l'artillerie du 4e corps, qui attend avec impatience son artillerie de réserve, place lui-même la batterie Florentin, qui est arrivée la première, entre la route de Bouzonville et la pente de Villers-l'Orme, à deux mille mètres en avant du fort Saint-Julien.

La mission de cette batterie, indiquée par le général, est de défendre l'accès du champ de bataille, par la route de Bouzonville.

Une batterie allemande, établie contre le village de Poixe, ouvre le feu sur la batterie Florentin, dès sa mise en batterie ; mais son tir lointain et mal dirigé ne fait aucun mal à notre batterie, qui, pendant une heure environ, se contente de riposter lentement.

Le canonnier Chapuis signale, à ce moment, le premier, une colonne de voitures d'artillerie, qui arrive afin de prendre position contre la 11e batterie. Le capitaine Florentin, averti ainsi à temps, se prépare tranquillement à bien recevoir l'ennemi.

Le lieutenant Schneider redouble le feu de sa section, sans changer d'abord la direction de son tir, pendant que les quatre autres pièces préparent des obus à balles et pointent sur l'extrémité la plus rapprochée de leur position de la ligne d'arbres.

Au moment où l'ennemi quitte la route, pour se mettre en batterie, à l'abri de ces arbres, nos quatre pièces ouvrent un feu d'obus à balles, qui jette immédiatement le désordre et force la batterie ennemie à se retirer à la hâte, après avoir seulement tiré deux salves, dont les deux derniers coups sont dirigés sur la batterie Florentin.

Après cet incident, la batterie n'a plus qu'à reprendre son tir de riposte contre la batterie de Poixe, et à tirer de temps, en temps, à toute volée, sur les rassemblements de troupes qui se forment, soit dans ce village, soit à l'abri du pli de terrain situé en arrière.

Cette journée heureuse pour la 11e batterie du 1er d'artillerie, ne lui coûte que deux hommes blessés.

— De son côté, la batterie Gastine, en arrivant sur le plateau, s'est engagée sur le chemin de grande communication de Bouzonville, qu'elle a suivi jusqu'à hauteur de Mey. Là, le lieutenant-colonel de Narp indique à cette batterie une position pour tirer contre une batterie prussienne, dont le feu gêne les mouvements de la division Grenier.

Mais la nuit approche rapidement et la batterie n'a le temps que de tirer trente-huit coups de canon, perdant seulement un homme blessé dans ce court engagement.

— Deux autres batteries de la réserve du 4e corps, les 6e et 9e du 8e d'artillerie (4 rayé), capitaines Maringer et Masson, à peine arrivées à leur campement près de Saint-Eloy, sur la route de Thionville, sur la rive gauche de la Moselle, avaient reçu l'ordre de se reporter sur les positions qu'elles venaient de quitter, sur les hauteurs en avant du fort Saint-Julien. Elles y arrivent à six heures du soir et se mettent aussitôt en batterie.

Mais à peine ont-elles l'occasion de tirer quelques coups sur les batteries ennemies.

Elles ont deux hommes blessés et deux chevaux tués, pendant ce léger combat.

— Les deux batteries d'artillerie légère de cette réserve du 4e corps, 5e et 6e batteries du 17e régiment (4 rayé), chef d'escadrons Poilleux; capitaines Cahous et Albenque, ont passé la Moselle, vers trois heures de l'après-midi, avec la division de cavalerie Legrand, et ne sont pas encore campées, lorsqu'elles reçoivent, vers six heures, l'ordre de se porter sur le champ de bataille.

Ces deux batteries franchissent de nouveau la Moselle; mais les deux seuls ponts de bateaux, par lesquels s'effectue ce passage, sont si encombrés, qu'en allant le plus rapidement possi-

ble, elles ne peuvent arriver, avant la nuit, sur les hauteurs qui dominent Vallières.

Le combat était presque fini à ce moment, et l'obscurité empêcha les deux batteries du 17e d'y prendre part.

— Comme on l a vu, l'arrivée de la division de Cissey, qui a précédé la division de Lorencez, a puissamment contribué à arrêter l'ennemi, qui essayait de se glisser entre notre gauche et la Moselle; mais Manteuffel s'acharne toujours sur le bois et le village de Mey. Du côté de notre 3e corps, Zastrow et de Goltz réunissent tous leurs efforts contre la position de Colombey.

Avant de raconter les combats acharnés dont ces lieux furent les témoins, nous allons parler de la division Aymard du 3e corps, qui était arrivée, en toute hâte, pour relier les 3e et 4e corps, et contenir l'ennemi, qui cherchait à se glisser par le ravin de Valières, afin de couper ces deux corps d'armée.

CHAPITRE XXXV

Défense de la division Aymard.

Formation de la division Aymard, au moment de l'attaque. — L'artillerie divisionnaire. — Le 11e bataillon de chasseurs en soutien. — Défense de la brigade de Brauer. — Défense de deux compagnies du 11e bataillon de chasseurs. — Pertes de ce bataillon. — Belle conduite du 44e de ligne. — Mort du colonel Fournier. — Feux des mitrailleuses de la division Aymard. — Combat d'artillerie. — Le maréchal Bazaine est contusionné à l'épaule. — Pertes des 44e et 60e de ligne. — La brigade Sanglé-Ferrier sous le feu de l'artillerie ennemie. — Pertes des 80e et 85e de ligne. — Blessure du colonel Janin du 80e de ligne. — L'artillerie de réserve du 8e corps entre en action.

A quatre heures du soir, la division Aymard (4e), qui formait la gauche du 3e corps, s'était massée sur la route de Sarrelouis, à hauteur de la brasserie de Lauvallier, et s'apprêtait à rétrograder sur Metz. Déjà ses avant-postes s'étaient repliés et avaient abandonné la ferme de « l'Amitié », à Noisseville, où ils étaient établis, quand, tout à coup, un coup de canon, suivi bientôt d'une vive fusillade, retentit sur la droite, dans la direction de Colombey et annonce que l'ennemi vient d'attaquer la division Metman, au moment où celle-ci retirait ses avant-postes du bois de Colombey.

La division Aymard fait aussitôt face en tête et reprend ses emplacements.

L'action, circonscrite d'abord aux environs de Colombey, s'étend peu après sur tout le front de notre première ligne.

Bientôt les colonnes ennemies se montrent vers Noisseville et l'auberge de « l'Amitié » ; leurs tirailleurs s'avancent par le ravin de Nouilly et les vignes qui le couronnent.

Les deux batteries de 4 de la division Aymard (8e et 9e du 11e d'artillerie), soutenues par le 11e bataillon de chasseurs, se portent à deux cents mètres en avant de la brigade de Brauer, et, se plaçant en première ligne, sur le sommet de la crête au-dessus de la brasserie de Lauvallier, engagent une vive canonnade avec les batteries ennemies, afin de s'opposer à l'établissement de celles-ci vers Noisseville et Retonfey.

Le 11e bataillon de chasseurs, bien que couché à terre, a à souffrir de l'explosion des obus prussiens, qui dépassent notre artillerie : quelques chasseurs et un sous-officier sont tués par les éclats de ces projectiles; le capitaine Letourneur est blessé.

L'ennemi redouble la rapidité de son tir ; la 1re et la 2e ligne de la division Aymard sont couvertes de projectiles.

Le 2e escadron du 10e chasseurs à cheval, qui devait prendre la tête de colonne de cette division, dans son mouvement sur Metz, s'est porté en avant, pour protéger l'installation de ces deux batteries, et perd le chasseur Ménigot, atteint par une balle à la tête.

Vers six heures, la brigade de Brauer s'engage. Le 11e bataillon de chasseurs et le 44e de ligne se portent en avant et se déploient en tirailleurs, pour occuper les pentes de la route au ravin de Vallières.

La fusillade ne tarde pas à s'engager.

Un instant après, l'ennemi dirige une double et vigoureuse attaque d'infanterie : à droite, vers l'angle formé par le croisement des routes de Sarrelouis et de Sarrebrück ; à gauche, vers le ravin de Vallières, au delà duquel on commence à voir les têtes de colonnes du 4e corps, qui accourent au canon.

Le 44e de ligne doit repousser des attaques réitérées sur son front, ainsi que ce mouvement tournant tenté sur sa gauche, à la faveur de ce ravin, par lequel l'ennemi cherche à passer à l'abri de l'artillerie.

A ce moment, les batteries ennemies font converger leurs feux sur la ferme Bellecroix, qui est littéralement criblée d'obus. A cette terrible canonnade vient se joindre la fusillade de l'infanterie prussienne, qui commence à paraître en avant du bois de Colombey.

La brigade de Brauer redouble d'efforts pour faire face à cette double attaque de l'ennemi.

Notre artillerie divisionnaire quitte la crête et le 11e bataillon de chasseurs se porte en avant ; la 6e compagnie de ce bataillon appuie le mouvement du 44e de ligne, engagé avec les Allemands dans le ravin de Vallières. La 5e se déploie

en tirailleurs sur le front du bataillon, les 4e et 3e s'arrêtent sur les crêtes du ravin qui couvrent notre front.

En même temps, le 3e bataillon du 60e de ligne, et peu après le 2e bataillon du même régiment, appuient également le 44e du côté du ravin.

Ce dernier régiment, sous les ordres du brave colonel Fournier, se maintient sans bouger sur le plateau qu'il a été chargé de défendre et d'où il a sous les yeux, sur la gauche, le spectacle des efforts que fait l'ennemi pour s'emparer du bois de Mey.

Sur la droite, le 1er bataillon du 60e et les 1re et 2e compagnies du 11e bataillon de chasseurs, se sont portés vers l'angle des deux routes de Sarrelouis et de Sarrebrück, où l'ennemi semble diriger son effort principal, et que défend avec acharnement la brigade Duplessis de la division de Castagny.

La 1re compagnie du 11e bataillon de chasseurs, qui s'est d'abord formée en face de la route de Sarrebrück, est prise en écharpe par les obus, et de front par le feu de l'infanterie : son capitaine, M. Lehéricy, tombe frappé d'une balle à la cuisse; cette compagnie se retire alors à quelques pas en arrière et se forme perpendiculairement à la route, pendant que la 2e compagnie accourt la secourir et prend sa place. Le sous-lieutenant Gillet est tué en cet endroit. Quelques instants après, cette 2e compagnie traverse la route de Boulay et s'établit dans l'angle même des deux routes.

Ces deux compagnies de chaseurs ont beaucoup à souffrir du feu de l'ennemi, mais font éprouver à l'artillerie prussienne des pertes considérables, et, par leur solide contenance, réussissent à faire échouer, sur ce point, la furieuse attaque de l'infanterie ennemie.

Le 11e bataillon de chasseurs conserve donc toutes les positions qui lui ont été confiées. Cette affaire lui coûte un officier tué, un officier blessé, dix-neuf hommes morts et soixante et un blessés.

— En même temps, tous les efforts de l'ennemi sur la gauche de la division Aymard sont énergiquement repoussés.

Les compagnies détachées des 2e et 3e bataillons du 44e de ligne, appuyées par les 2e et 3e bataillons du 60e, ainsi que par la 6e compagnie du 11e bataillon de chasseurs, ont gagné du terrain de ce côté par le ravin de Vallières, et empêché le mouvement que l'ennemi tentait sur ce point.

Ces troupes opèrent ainsi une utile diversion dans la lutte acharnée que la division Grenier, du corps de Ladmirault, soutient, à gauche, autour du bois de Mey.

Ces résultats dont le 44e peut se montrer fier, ne sont pas obtenus sans des pertes sensibles.

Presque au début de l'action, le brave colonel Fournier tombe mortellement frappé d'une balle à la tête, après avoir eu d'abord son cheval blessé sous lui.

Le 44e de ligne a toujours, depuis, conservé précieusement et avec un profond respect le souvenir de ce chef regretté, qui le commanda pendant six années et succomba glorieusement en le conduisant au feu.

Après la mort du colonel Fournier, le lieutenant-colonel Chanteclair a pris le commandement du 44e de ligne. Sous le feu terrible des Prussiens, il voit son cheval rouler à terre mortellement frappé. Il se dégage et saute sur une nouvelle monture, qui presque aussitôt est blessée. Les commandants Pallarès, de Corn, Avril et le capitaine adjudant-major Amiot ont également leurs chevaux plus ou moins atteints sous eux.

Le maréchal Bazaine arrive à ce moment devant le front du 44e de ligne.

« Où est le colonel ? » interroge-t-il. — « Mort, monsieur le maréchal, » répond le lieutenant-colonel Chanteclair, en saluant du sabre.

Le maréchal ôte son képi sans mot dire ; une balle lui rase la tête.

— Il est six heures et demie. La lutte est engagée sur tout le front du 3e corps et sur une partie du 4e. Les points principaux, de notre droite à notre gauche, c'est-à-dire du Sud au Nord sont : Mercy, Ars-Laquenexy, Colombey, Montoy, Noisseville, Nouilly, Mey et Villers-l'Orme.

Le maréchal Bazaine, voyant l'infanterie ennemie se concentrer de nouveau pour déboucher dans le ravin de Vallières, fait avancer la 10e batterie (mitrailleuses) du 11e d'artillerie, qu'il établit au Sud de la ferme de Bellecroix, à cent mètres en arrière de la route de Sarrebrück.

Nos mitrailleuses ouvrent aussitôt leur feu sur Montoy, où des masses de casques à pointe se dirigent du Sud-Ouest au Nord-Ouest, dans la direction du 4e corps. Nos canons à balles laissent les colonnes ennemies s'engager dans le ravin de Vallières, où elles les foudroient sous leurs salves rapides et arrêtent court leur mouvement offensif.

Manteuffel s'obstine, mais ses bataillons, qui se succèdent sans relâche, sont hachés par ces redoutables engins. Sur certains points, les cadavres allemands forment de véritables barricades, qui empêchent les survivants d'avancer.

Durant cette bataille, nos artilleurs sont admirables de sang-

froid. Sous le feu terrible de toute l'artillerie des Ier et IIe corps allemands, leur tir est réglé comme au polygone.

— Les Prussiens concentrent aussitôt, sur cette terrible batterie de mitrailleuses, le feu de plusieurs batteries qui la couvrent d'obus.

Le maréchal Bazaine, entouré de ses officiers, est resté à hauteur de cette batterie. Un éclat d'obus vient frapper le commandant en chef à l'épaule gauche, mais le choc est amorti par l'épaulette, qui est toute déchirée.

Quoique fortement contusionné, le maréchal continue à donner ses ordres avec le plus grand calme et, après être resté encore une dizaine de minutes sous ce feu meurtrier, se dirige du côté d'Ars-Laquenexy, où la lutte paraît être très vive.

— Dans cette brillante défense de ses positions, la brigade de Brauer a éprouvé des pertes sensibles.

Le 44e de ligne compte sept officiers blessés : les capitaines Artigalas, de Cosmi et Dellor ; le lieutenant Gabriel-Melchior, les sous-lieutenants Siès, Laurent et Belot. Les pertes en hommes de troupe s'élèvent à vingt-huit tués, cent neuf blessés et trois disparus.

— Le 60e a, de son côté, quatre officiers blessés : le capitaine Barreau ; les sous-lieutenants Guillard, Moinier et de Saint-Girons (ce dernier mort, deux jours après, des suites de ses blessures). La troupe compte neuf tués et soixante et un blessés.

— La 2e brigade (général Sanglé-Ferrié) est restée en deuxième ligne : ses deux régiments, les 80e et 85e de ligne formés en colonne par division, à distance entière,

On fait coucher les hommes et on attend ainsi, sous une pluie de balles et d'obus, le moment de prendre part à l'action.

Dans cette position, la 3e compagnie du 1er bataillon du 80e de ligne perd ses trois officiers : le capitaine Gandais, le lieutenant Boutigny et le sous-lieutenant Raynaud, qui sont successivement blessés.

Peu après, le capitaine Marion, du 2e bataillon, et enfin le colonel Janin sont également atteints par les projectiles ennemis. Ce dernier reste à cheval, et, sans même se faire panser, dirige un mouvement en avant du 2e bataillon du 80e de ligne, qui va remplacer, sur la crête, le 11e bataillon de chasseurs lancé sur l'ennemi, avec la brigade de Brauer.

Le 85e de ligne reste égalemept en réserve, sans prendre part directement à l'action. A un moment, son 3e bataillon,

appelé au secours du 44e, se porte en avant, déployé en bataille, mais n'est pas engagé.

Vers huit heures, la nuit fait cesser le feu sur tout le front : l'ennemi s'est arrêté devant l'énergique résistance de la 1re brigade de la division Aymard.

Le 80e de ligne, outre les cinq officiers blessés que nous venons de citer, perd, ce jour-là, vingt et un hommes tués ou blessés.

Le 85e compte, de son côté, deux officiers : les lieutenants Tatin et Tanier blessés, deux hommes tués, vingt-six blessés et quatre disparus.

— Pendant cette action, la 10e batterie du 4e d'artillerie (4 rayé) de la réserve du 3e corps, a été placée en bataille, en deuxième ligne, derrière les deux batteries de 12 de la réserve, qui ont ouvert leur feu, à mille mètres environ, en arrière de la ferme de Bellecroix.

La 10e batterie reçut l'ordre de surveiller le ravin de Vallières. Aucune occasion favorable d'entrer en action ne s'étant présentée, cette batterie resta en observation et perdit seulement un cheval tué et un autre blessé. Aucun homme ne fut atteint.

— Une autre batterie de la réserve du 3re corps, la 1er du 17e d'artillerie, capitaine de Maillier, avait été envoyée également pour soutenir la division Aymard. Mais, après avoir lancé quelques obus dans le ravin de Vallières, cette batterie, qui a pris position contre la ferme de Bellecroix, se trouve tout à coup, très en l'air, l'ennemi ayant occupé tous les bois de Colombey, à moins de quinze cents mètres de distance.

Cette batterie reçut l'ordre de se retirer, mais peu après, la nuit tomba tout à fait, et l'ennemi, parfaitement contenu, cessa son feu au même moment.

CHAPITRE XXXVI

Combat en avant de Colombey.

La 14e division prussienne entre en ligne contre Colombey. — Belle conduite du 69e de ligne. — Mouvements de la brigade de chasseurs à cheval, du général de Bruchard sous le feu ennemi. — La brigade prussienne von Zastrow prend l'offensive. — Défense désespérée du 15e bataillon de chasseurs et du 2e bataillon du 69e de ligne. — Positions prises et reprises. — Le 1er bataillon du 69e. — Traits de bravoure. — L'ennemi est rejeté dans le ravin de Vallières. — Le colonel Pelletier est blessé. — Mouvement offensif du 2e chasseurs à cheval. — L'ennemi attaque de nouveau le bois de sapins. — Pertes du 15e bataillon de chasseurs — Aspect du champ de bataille à sept heures du soir. — Pertes du 5e et 8e dragons. — La brigade de dragons de Juniac se prépare à charger. — Le général de Clérambault est contusionné. — Trahison des Prussiens envers le 7e de ligne. — La crosse en l'air ! — Pertes du 7e de ligne et du 7e bataillon de chasseurs. — Magnifique retraite du 41e de ligne. — Comme à la parade. — Beau rôle joué par le 41e à Borny. — Le colonel Saussier. — Pertes du 19e de ligne. — Retraite du 3e bataillon du 69e. — Pertes de ce régiment et du 90e de ligne. — Une glorieuse retraite.

A la gauche des Allemands, le général von Zastrow, commandant le VIIe corps, est venu soutenir, avec la 14e division (lieutenant-général von Kamecke), les troupes épuisées du général von Goltz. De l'avenue de peupliers qui relie Colombey à Bellecroix, et du bois de sapins situé sur cette route, le feu des chassepots, depuis le début de l'action, tient l'ennemi à distance.

Un régiment de la division de Castagny, le 69e de ligne, colonel Le Tourneur (brigade Duplessis) s'est porté vers l'en-

nemi par une marche en bataille en avant, sous le feu de l'artillerie ennemie, qui redouble d'intensité.

Un instant, il s'arrête en avant de Colombey; puis, laissant le 3e bataillon en réserve, les deux premiers bataillons se forment en colonne, par divisions, la gauche en tête, et viennent prendre position contre le petit bois de sapins, où s'est installé le 15e bataillon de chasseurs à pied.

Ces différents mouvements sont exécutés avec une précision et un entrain admirables; les chefs de ces deux bataillons, les commandants Crémieux et Carcanade donnant l'exemple du plus rare sang-froid et inspirant, par leur attitude, une confiance inébranlable à leurs soldats.

Un peu plus tard, le feu de l'ennemi augmentant d'intensité, l'ordre est donné aux hommes de se coucher, et les tirailleurs ennemis, gagnant du terrain, le commandant Carcanade fait déployer en tirailleurs la 3e compagnie du 2e bataillon (capitaine Droisy).

— Pendant l'action, les 2e et 3e régiments de chasseurs à cheval, sous les ordres du général de Bruchard, ainsi que le 5e escadron du 10e régiment de cette arme, se trouvent placés derrière la 2e division du 3e corps.

Vers six heures et demie, un régiment de cavalerie est demandé par le général de Castagny, pour soutenir sa première ligne d'infanterie.

Le 2e chasseurs, enlevé par le colonel Pelletier, se porte aussitôt en colonne par quatre et au trot, sur la petite route de Borny à Colombey, à quelques centaines de mètres de ce château.

La tête de colonne (2e escadron) est reçue par une grêle de balles, qui renversent plusieurs chevaux. Le maréchal des logis Lafourcade est grièvement blessé au genou. Le chef d'escadrons Pinochet a le cou de son cheval traversé par une balle. Le lieutenant de Bellegarde est démonté.

Le 5e escadron du 10e régiment de chasseurs, bien que placé très en arrière du 2e régiment, éprouve également quelques pertes. Le chasseur Calamande est blessé au bras droit par une balle; le chasseur Mainard est atteint mortellement au côté droit par un éclat d'obus, et le chasseur Labétoule est fortement contusionné au bras.

— Le général von Zastrow comprend qu'il faut, à tout prix, enlever l'avenue de peupliers et le bois de sapins, d'où les Français empêchent ses troupes de prendre l'offensive. Il charge le général Osten-Sacken, commandant de la 25e brigade, de diriger cette attaque.

Les Prussiens avancent avec une extrême résolution, pénètrent dans le bois de sapins et s'avancent jusqu'à la lisière opposée.

Les chasseurs du 15e bataillon, débordes de tous côtés, sont sous peine d'être enveloppés, forcés d'abandonner cette position.

Mais, à peine sortis du bois, les « vitriers » s'arrêtent à la sonnerie de « Halte ! » ordonnée par le commandant Lafouge, Le bataillon est reformé sur-le-champ, et fait aussitôt, les officiers en tête, l'épée à la main, un retour offensif des plus énergiques. L'ennemi, après avoir résisté, est rejeté en arrière du bois avec des pertes considérables.

— Au moment où le 15e bataillon de chasseurs évacuait, pour un instant, le bois de sapins, des troupes placées contre cette position, surprises par l'attaque vigoureuse et imprévue de l'ennemi, se replient vivement et traversent, en désordre, les lignes du 2e bataillon du 69e de ligne.

Ce bataillon, complètement démasqué, se trouve à supporter, à lui seul, l'effort d'un ennemi vingt fois supérieur en nombre. et dont l'audace augmente à la suite de ce premier succès.

L'instant est critique : Ce bataillon, entouré d'un cercle de feu, semble voué à une perte certaine.

Les braves du 2e bataillon, sans se laisser impressionner, ne rompent pas d'une semelle ; mais, calmes et résolus sous une grêle de balles et d'obus, ils commencent le feu et tiennent l'ennemi en respect.

Malgré sa position avancee, la 3e compagnie, elle aussi, fait noblement son devoir et se maintient dans son emplacement en éprouvant des pertes cruelles. Son chef, le capitaine Droisy, a le bras cassé; le lieutenant Vergnon est tué ; vingt et un hommes de cette compagnie sont tués ou blessés.

Le 2e bataillon continue le feu dans les positions qu'il occupe ; grâce à la déclivité du terrain, la colonne entière peut tirer à la fois, la 3e division couchée, la 2e à genou, la 1re debout.

A la gauche du régiment, la lutte se continue acharnee, sans relâche, et le 1er bataillon, quoique accablé par le nombre, soutient dignement l'honneur du drapeau.

Lorsque le mouvement rétrograde des troupes installées en avant de lui, contre l'allée de peupliers, a découvert le front et la droite du régiment, les Prussiens, pénétrant aussitôt par la trouée, viennent prendre à revers la ligne des tirailleurs, et veulent les attaquer de front.

Le capitaine Reynaud, atteint de deux coups de baïonnette,

déploie une vigueur, une sagacité et un sang froid remarquables. Malgré ses blessures, il rallie sa compagnie sur la droite, démasque le bataillon et se replie, pas à pas, sur le régiment.

Le capitaine Urion, également blessé, fait à gauche un mouvement identique.

Dans ce combat acharné, le 69e consacre du premier coup la vieille réputation militaire acquise au numéro du régiment, pendant les guerres du premier Empire, à Elchingen, Iéna, Friedland et en Espagne.

Chacun fait noblement son devoir : par sa fière contenance, le régiment donne la mesure de ce qu'on peut attendre, sur un champ de bataille, d'une troupe bien disciplinée et soigneusement instruite pendant la paix.

Le sergent Adam, de la 1re compagnie du 1er bataillon, que commande son frère, le capitaine Adam, a la cuisse brisée ; cet héroïque sous-officier refuse de se laisser emporter et veut mourir sur le champ de bataille.

Le soldat Leclerc, de la 3e compagnie du 1er bataillon, fait preuve d'un entrain et d'une vigueur exceptionnels, malgré son jeune âge ; il est nommé chevalier de la Légion d'honneur à la fin de la campagne.

Enfin, le soldat Catrouillet, de la 6e compagnie du 1er bataillon, ayant la main brisée et le bras droit traversé par une balle, refuse de quitter le champ de bataille, et reste dans le rang, s'efforçant de se servir encore de son arme, avec la main gauche. Ce brave soldat fut cité à l'ordre de l'armée du 1er octobre 1870.

— Enhardis par la retraite des deux compagnies de ce 1er bataillon du 69e déployées en tirailleurs, les Prussiens se portent sur la ligne en essaims nombreux et arrivent jusqu'à deux cent cinquante mètres d'elle.

Les quatre dernières compagnies du 1er bataillon, restées en ligne, ouvrent alors sur eux un feu violent à volonté.

L'ennemi tourbillonne un instant, puis se débande et court chercher un abri dans le ravin de Vallières, en laissant sur le terrain trente-sept morts, dont un *hauptman* (capitaine).

Cette action fait le plus grand honneur au 1er bataillon du 69e de ligne qui, sans cesse menacé d'être tourné, sans cesse assailli par des forces supérieures, sut résister victorieusement à toutes les attaques.

Bien que le régiment vît le feu pour la première fois, dans une campagne européenne, sa valeur égala celle des troupes les plus aguerries. Il avait la plus grande confiance dans l'issue

favorable de l'engagement, et il sentait la possibilité de réparer, par un éclatant succès, les débuts malheureux de la guerre.

— Quant au 3e bataillon du 69e, formé également, dès le début, en colonne par division, à distance entière, il a servi de soutien aux 1er et 2e bataillons. Placé sur une position plus dominante, et par conséquent plus exposée aux coups d'un ennemi, sans cesse croissant en audace et en nombre, il sait rester prêt à tout évènement, admirable sous la pluie de fer et de plomb qui le décime.

Son chef, le commandant Ragot est grièvement blessé et remet le commandement au capitaine Quivy de l'Etang.

— Au moment où la ligne d'infanterie de la 2e division a reculé un instant, le 2e chasseurs à cheval, qui a été appelé par le général de Castagny, pour servir de soutien à son infanterie reçoit l'ordre de se déployer en bataille, perpendiculairement à la lisière du bois de sapins, de manière à charger l'infanterie prussienne, si elle vient à en sortir.

C'est alors que le colonel Pelletier, qui se tient vers la droite de son régiment, est frappé près de la clavicule par une balle, qui l'oblige à s'éloigner du champ de bataille. Le chasseur Saintive a la gorge traversée, et le chasseur Pierron est atteint d'une balle à la tête : tous deux près de leur colonel.

A cet instant, nos troupes ayant repris l'offensive, le 2e chasseurs, par un mouvement brusque, s'enfonce dans une pépinière, pour aller se mettre en bataille, à cinq cents mètres en arrière, et se forme, la droite appuyée à une batterie de mitrailleuses, la croupe des chevaux adossée à la Pépinière, et ne quitte pas cette position de la soirée.

— Devant cette vigoureuse offensive du 15e bataillon de chasseurs et des 1er et 2e bataillons du 69e de ligne, l'ennemi, comme on l'a vu, a été obligé d'opérer sa retraite, avec une telle précipitation, que le mouvement se communique aux troupes qui viennent pour soutenir l'attaque.

Ce n'est que sur les bords du ruisseau, dans le ravin même, que le général Osten-Sacken parvient à rallier ses soldats, à l'abri d'un petit bois. Une brigade de la 4e division d'infanterie, et un bataillon de chasseurs à tunique vert foncé, à passepoils et collet rouge-ponceau, rejoignent les troupes, qui viennent d'échouer et les appuient dans une nouvelle attaque.

— Vers sept heures, l'ennemi se lance, au pas de charge, sur le bois de sapins, toujours défendu par le 15e bataillon de chasseurs : les bandes prussiennes, plus nombreuses que jamais, débouchent par la route de Sarrebrück et parviennent sur le plateau, malgré le feu le plus vif.

Le bataillon conserve sa position, jusqu'à ce que, dépassé entièrement par la tête de la colonne ennemie, il se voit forcé, pour ne pas être tourné, de rejoindre le corps en arrière de la brigade Nayral, qui déjà commence à tirer sur lui, croyant le bois entièrement occupé par les Prussiens.

Le 15e bataillon de chasseurs reprend en même temps sa place sur la ligne de bataille, où il cesse le feu, faute de munitions, ses cartouchières étant entièrement vides.

Dans cette lutte héroïque, ce bataillon a perdu un vaillant officier, le lieutenant Granier, tué pendant l'action : les capitaines Guibaudet, Blanchard, Marical et le lieutenant Ambruster sont blessés en combattant au premier rang. En outre, cent quatre-vingt-cinq hommes de troupes sont tués, blessés ou disparus.

A sept heures du soir, l'ennemi est enfin maître de la route de Colombey et du château d'Aubigny. Le combat paraît de plus en plus acharné sur la gauche, à Lauvalliers, Noisseville, Nouilly et Mey.

— A ce moment, des batteries d'artillerie de réserve arrivent sur le terrain et entrent en action, soutenues par les 1er et 2e bataillons du 41e de ligne.

La canonnade s'ouvre avec une violence extraordinaire sur ce point du champ de bataille. Les détonations se succèdent sans relâche.

A la grosse voix du canon, se mêle, semblable au feu de deux rangs de l'infanterie, le bruit des mitrailleuses. On voit tout le pays, entre les forts Saint-Julien et Queuleu, sillonné d'éclairs, embrasé de feux. Nos obus vident le village de Gras, contre la route de Sarrelouis et abattent son clocher, tandis que nos mitrailleuses font de cruels ravages dans les rangs des réserves massées en avant de ce hameau.

— La division de dragons du général de Clérambault, qui s'est portée vers Colombey, est envoyée, en soutien des mitrailleuses de la division de Castagny, derrière lesquelles cette division est placée, à cent mètres.

Les projectiles, qui ne tombent pas sur la batterie, tombent sur le 5e dragons, qui fait tête de colonne.

Le général de Clérambault reçoit une balle sur sa plaque de grand-officier de la Légion d'honneur, qui est entièrement tordue, mais lui, en est quitte pour quelques contusions.

Le chef d'escadrons Garnier est blessé d'un coup de feu au bras gauche. Le lieutenant Mass a son cheval tué sous lui, ainsi que le lieutenant Maigron. Le maréchal des logis Lognon et six dragons sont blessés.

Bientôt la batterie de mitrailleuses, criblée de projectiles, est forcée de se retirer ; l'ennemi s'avance toujours. Le général de Clérambault ordonne au général de Juniac de faire mettre le sabre à la main aux 5e et 8e dragons, et de les porter en colonne par pelotons, sur la route de Metz à Sarrebrück et de charger une batterie dont le feu balaie la route.

Au moment où cet ordre est donné, les dragons jettent à terre la ration pour trois jours de pain et d'avoine, dont ils sont porteurs, afin que leurs chevaux soient plus légers pour l'attaque.

La brigade part au trot, mais elle s'arrête bientôt, la batterie ennemie intimidée par cette démonstration, ayant remis ses pièces aux avant-trains et s'étant repliée au plus vite.

Dans ce commencement de charge, le 8e dragons a eu plusieurs hommes tués ou blessés. Le capitaine Alexandre, de ce régiment a reçu une balle en pleine poitrine, blessure qui, heureusement, ne fut pas mortelle.

— Cependant, après s'être emparées du petit bois de sapins, les troupes d'Osten-Sacken passent successivement de la route de Colombey dans le bois, qui est à quatre cents mètres en avant de nos tranchées-abris, où sont placées des compagnies des 7e et 59e de ligne de la division Metman.

Quelques-uns des meilleurs tireurs de ces deux régiments répondent au feu de l'ennemi, embusqué derrière les arbres de la lisière du bois.

Cette fusillade dure depuis une heure, lorsque les soldats du 7e de ligne voient les Prussiens cesser tout à coup le feu et s'avancer vers eux, en tenant leurs fusils par le canon, la crosse en l'air.

Nos braves soldats, sans défiance, croient que l'ennemi veut se rendre, suspendent également leur tir et attendent. Tout à coup, quand les misérables Teutons sont arrivés seulement à une soixantaine de mètres de la tranchée, ils s'arrêtent, font feu et s'élancent en avant, en poussant des hourras.

Sous cette décharge à bout portant, de nombreux soldats du 7e de ligne qui s'étaient mis debout et à découvert dans la tranchée, où ils se tenaient avant agenouillés, tombent tués ou blessés, et parmi ces derniers le sous-lieutenant Gaubert.

Profitant de la confusion causée par cette infâme trahison, les Allemands s'emparent de la ferme de Colombey, et prennent d'écharpe et à revers, le flanc gauche des tranchées occupées par le 7e de ligne, jusqu'au point où se tient le 29e de ligne.

A ce moment, le colonel Carré reçoit du général de Potier,

commandant la 1re brigade de la division Metman (7e bataillon de chasseurs, 7e et 29e de ligne), l'ordre d'évacuer les tranchées-abris et de commencer son mouvement de retraite, cette 1re brigade étant menacée d'être coupée.

L'ordre n'est malheureusement pas compris par les hommes, qui reculent avec trop de précipitation, se pelotonnent et confondent leurs rangs.

Pendant que les officiers, qui font preuve d'un admirable sang-froid, essaient de reformer leurs compagnies, l'ennemi dirige sur ce régiment un feu nourri de face et de flanc.

Le commandant de Musset reçoit une balle en pleine poitrine; les capitaines Pommier et Haffner, les lieutenants Hurault et Clément, ainsi que le sous-lieutenant Caugant sont blessés. L'adjudant Laviolette est tué.

Le 7e de ligne perd sur ce point sept hommes tués, quatre-vingts blessés et quatre-vingt-trois disparus.

Cependant, grâce à l'énergie des officiers, la retraite se fait tranquillement à travers un bois très fourré ; toutefois le régiment a été obligé de laisser sur le terrain, une grande partie de ses blessés et les hommes tués.

Le 7e de ligne se reforme en arrière du bois de Borny, sur le plateau de la Grange-aux-Bois, en avant de la ferme de Sébastopol, ayant à sa gauche le 29e de ligne qui se rallie aussi, l'artillerie et les mitrailleuses, et à sa droite les 81e et 95e de ligne (brigade Clinchant de la division Montaudon), qui n'ont eu que quelques tirailleurs engagés pendant toute la journée.

— Le 7e bataillon de chasseurs de cette même brigade de Potier dont fait partie le 7e de ligne, est resté engagé jusqu'à la nuit tombante, et a battu en retraite avec le plus grand calme, ayant perdu, dans cette journée, un officier tué, le sous-lieutenant Guiraud; deux blessés, les sous-lieutenants Balan et Hilpert ; un chasseur tué et vingt-et-un blessés.

— La division de Castagny s'est retirée lentement dans la direction de Borny, mais a continué à tenir vigoureusement la route de Sarrebrück, qui forme comme le centre de la position.

Toute l'armée admire la magnifique retraite du 41e de ligne, qui, sous les ordres du colonel Saussier, et conformément aux ordres reçu, se retire avec calme et sang-froid en échelon, par bataillon déployé, ayant à sa gauche le 59e de ligne et à sa droite le 15e bataillon de chasseurs. Ce mouvement s'exécute comme à la parade, sous une grêle de balles et de mitraille.

Le 41e, qui avait un effectif, au matin du 14 août, de soixante-

sept officiers et de deux mille quarante-trois hommes de troupe, a fait dans cette bataille des pertes sensibles, qui se décomposent ainsi : un officier tué, le capitaine Bertrand ; trois officiers morts des suites de leurs blessures : le capitaine Rossignol, Rautou et le lieutenant Callerand ; quatorze officiers blessés, quinze soldats tués, deux cent soixante-quatorze blessés et cinquante-huit disparus.

Son chef, le colonel Saussier a été superbe dans cette journée ; grâce à son sang-froid, à son coup d'œil, à son audace et à ses habiles dispositions, il a empêché la division de Castagny, dont il fait partie, d'être surprise au début de l'action, et son régiment a soutenu pendant trois heures les attaques acharnées de l'ennemi.

A peine âgé de quarante-et-une années, cet officier supérieur est sorti de l'école de Saint-Cyr en 1850, et a gagné son avancement, jusqu'au grade de chef de bataillon inclusivement, au régiment étranger.

Il a fait, avec ce beau régiment, les campagnes d'Afrique, de Crimée, d'Italie et du Mexique, où, en treize années, il a conquis l'épaulette à gros grains. On ne saurait oublier sa valeureuse conduite au siège d'Oajaca, non plus que la marche du bataillon qu'il commandait au Mexique, dans la colonne du général Jeaningros et auquel il fit parcourir vingt-quatre lieues en vingt-sept heures, de Saltillo à Monterey, afin de délivrer un détachement français, cerné dans le fortin de cette ville, par les bandes de Trevigno et d'Escobedo, qui furent mises en fuite.

— En même temps que le 41e de ligne, le second régiment de la brigade Nayral, le 19e de ligne s'est porté en arrière, vers le village de Borny, et à huit heures du soir, trois compagnies du 2e bataillon viennent mettre en état de défense la grande ferme de Borny, près de laquelle le régiment s'est arrêté.

En deux heures de combat, le régiment a eu onze officiers et plus de cinq cents hommes mis hors de combat. Deux officiers, les sous-lieutenants de Larouverade et Grojean ont été tués sur le champ de bataille. Les capitaines Ruel, Grimal, Chapays; les lieutenants Lebon et de Serres; les sous-lieutenants Lanvin et Mauzon ont été grièvement blessés.

— A sept heures et quart, après plus de deux heures d'une lutte meurtrière et vaillamment soutenue, les deux premiers bataillons du 69e de ligne ont reçu l'ordre de se porter en seconde ligne et exécutent ce mouvement, sous un feu violent de mousqueterie de l'ennemi, embusqué dans le bois de Colombey.

Les braves du 69e ne se résignent qu'à regret à quitter ce terrain, qu'ils viennent de défendre avec tant d'opiniâtreté et d'arroser de leur sang.

A la fin de cette journée, et lorsque les deux premiers bataillons ont pris, en arrière, des positions défensives, le 3e bataillon a l'honneur de soutenir, à lui seul, tout l'effort de l'ennemi.

La 4e compagnie (lieutenant Mollard est déployée en tirailleurs à droite de la route de Sarrelouis ; puis le bataillon réduit à une seule division, commandée par le capitaine Quivy de l'Etang, bat en retraite dans le plus grand ordre ; quoique cruellement atteintes par les projectiles prussiens (le capitaine adjudant-major de Coatgourden est tué à ce moment), ces deux compagnies en imposent tellement à l'ennemi, que celui-ci n'ose les inquiéter, et lorsque la nuit est arrivée, elles vont se placer en colonne en arrière du 2e bataillon.

Pendant cette retraite, le nommé Pécot, soldat à la 5e compagnie du 3e bataillon, bien que blessé à la tête et au bras, continue de combattre, jusqu'à ce que le commandant de sa compagnie lui ait donné l'ordre d'aller se faire panser à l'ambulance.

Après plusieurs haltes successives, les 1er et 3e bataillons se rallient pendant la nuit, sous la protection du fortin des Bordes.

Le 2e bataillon du 69e reste engagé jusqu'au moment où les réserves arrivent à sa hauteur, puis il se porte dans le plus grand ordre, derrière la ferme de Bellecroix, qui est occupée par la 1re compagnie (capitaine Adam) Ce bataillon y reste jusqu'à la fin du combat et ne rejoint les deux autres qu'à dix heures et demie du soir.

Les pertes s'élèvent, pour le 69e, à deux officiers tués : de Coatgourden, capitaine adjudant-major ; Vergnon, lieutenant ; — onze officiers blessés : Ragot, chef de bataillon, blessé au bras gauche ; Cantié, Droisy, Reynaud, Urion, capitaines ; Masson et Audran lieutenants ; Ambrosini, Haas, de Vilmarest, et Métay, sous-lieutenants.

Quatre sous-officiers : les sergents Adam, Monas, Perrot, le sergent-fourrier Dubois, six caporaux et vingt-sept soldats tués, et cent-quarante-neuf sous-officiers, caporaux et soldats blessés ou disparus.

— Le 90e de ligne, qui s'est signalé, comme on l'a vu, par son admirable résistance, à l'angle des deux routes de Sarrelouis et de Sarrebrück, bat en retraite à sept heures du

soir, après avoir été relevé par le 19e de ligne. Les munitions des tirailleurs sont totalement épuisées.

Les 1er et 3e bataillons sont reformés par leurs chef, d'abord en arrière des mitrailleuses, puis à l'abri de la division de dragons du général de Clérambault. Le régiment reste alors en seconde ligne, sous le commandement du lieutenant-colonel Vilmette qui remplace le colonel de Courcy, commandant la 2e brigade de la 2e division, le général Duplessis étant grièvement blessé. Le général Nayral, commandant la 1re brigade, a pris la direction de la 2e division, son chef, le général de Castagny, ayant été également mis hors de combat.

Le 90e, rallié, est porté à hauteur des grenadiers de la garde, masqués par les haies des jardins de Borny, puis enfin en arrière de l'artillerie de la garde et va établir son bivouac, en arrière du fortin des Bordes, alors en construction.

Les pertes du régiment sont sensibles. Trois officiers sont tués: le commandant Grémillet, le lieutenant Bœuf et le sous-lieutenant Emard. — Huit officiers sont blessés : les capitaines Dejean et Villaume ; les lieutenants Amet, Grégoire, Saint-Martin ; les sous-lieutenants Boulet, Breton, de Nortdland ; cinquante-trois hommes sont tués et deux cent trente-cinq blessés.

Les instructions du maréchal Bazaine prescrivaient de reculer pied à pied, de façon à ramener le corps d'armée dans la direction de Borny. C'est en vertu de cet ordre que les divisions Castagny et Metman avaient abandonné le chemin de Colombey, que pas une fois, quoi que disent les auteurs allemands, elles n'avaient songé à reprendre.

CHAPITRE XXXVII

Dernière défense du bois de Mey.

Défense de la division Grenier. — Arrivée de la brigade de Brauer. — Occupation du village de Mey par le 20e bataillon de chasseurs et le 3e bataillon du 64e de ligne. — Ce village est mis en état de défense. — Attaque du 13e de ligne. — Toujours la crosse en l'air. — Une infâme trahison. — Le 1er bataillon du 64e est décimé. — Défense du drapeau du 64e. — Le sapeur Sabot. — Pertes du 64e de ligne et de la brigade prussienne de Memerty. — Retraite du 13e de ligne. — Les Prussiens entrent dans le bois de Mey. — Dernière défense des trois compagnies du 5e bataillon de chasseurs. — Une tentative désespérée. — Mort du lieutenant Knœpffler. — En arrière des mitrailleuses. — Mort du lieutenant Domenech. — Evasion du capitaine Garcet et du sous-lieutenant Charpentier du Moriez. — Pertes du 5e bataillon de chasseurs. — Le 1er bataillon du 98e soutient la retraite de la brigade de Bellecourt. — Nouvelle attaque des Prussiens sur Mey repoussée. — Assassinat du commandant de Labarrière, du 20e bataillon de chasseurs. — Dernière défense du village de Mey, — Pertes du 20e bataillon de chasseurs.

La lutte continue toujours acharnée, de l'autre côté du ravin de Vallières, sur le plateau de Mey, que défend, avec une ténacité incroyable, la brave division Grenier.

Là est le danger : il faut à tout prix conserver cette position, sans quoi le 3e corps, malgré l'énergie qu'il déploie, pourrait être tourné sur sa droite et enlevé.

Le général Grenier, qui est resté constamment au point où le feu de l'ennemi est le plus violent, et a eu deux hussards du 7e régiment de son peloton d'escorte blessés à ses côtés, s'est

rendu compte aussitôt de cette situation critique, et, comme nous venons de le dire, a envoyé ordonnance sur ordonnance au général de Ladmirault, pour presser l'arrivée des renforts du 4e corps d'armée.

Le général Brayer est arrivé le premier avec sa brigade, 1re de la division de Cissey (20e bataillon de chasseurs, 1er et 6e de ligne). S'apercevant que les Prussiens gagnent du terrain, il lance aussitôt le 20e bataillon de chasseurs, commandant de Labarrière, au pas gymnastique, sur le village de Mey, qui n'est pas encore occupé, avec ordre d'organiser défensivement cette position importante, et de s'y maintenir jusqu'à la dernière extrémité.

Le commandant de Labarrière envoie la 6e compagnie par le centre, la 5e par la droite et la 4e par la gauche, pour fouiller les vignes, les vergers et les maisons du village, où les Prussiens cherchent déjà à pénétrer. La 1re compagnie est d'abord en réserve, mais le commandant, s'apercevant du danger que court ce village, y envoie aussi cette compagnie.

En même temps que les quatre compagnies du 20e bataillon de chasseurs, le 3e bataillon du 64e de ligne, commandant Le Mouël, est arrivé dans ce village pour participer à sa défense.

Malheureusement, faute d'outils on ne peut faire que des travaux incomplets. Néanmoins, chasseurs et soldats de la ligne grimpent sur les toits des maisons, se postent derrière les barricades, les clôtures et tiraillent avec une précision telle que le 1er bataillon du 7e régiment de la Prusse orientale N° 44, qui est venu attaquer le village, doit se replier en toute hâte.

— Grâce à ces nouveaux renforts, le 5e bataillon de chasseurs peut continuer sa lutte dans le bois de Mey, appuyé par le 2e bataillon du 13e de ligne, commandant Commerçon

Mais la lutte redouble de furie. Il faut de nouvelles troupes. S'en apercevant, le général Grenier envoie sur ce point, le 2e bataillon du 64e de ligne.

Ce régiment, on se le rappelle, était, au début de l'action, à quelques pas du château de Grimont et a été porté en arrière du village de Mey, où la lutte s'engageait et y a envoyé son 3e bataillon.

Le 2e bataillon, commandant Lefebvre, a dépassé le bois de Mey et a déployé ses compagnies en tirailleurs dans les vignes, qui s'étendent entre Nouilly et Noisseville.

De son côté, le commandant Plan avec le 1er bataillon, a renforcé et étendu sa ligne de tirailleurs, qui occupe tout l'espace compris entre le bois de Mey et la route de Bouzonville ; sa

gauche est appuyée par la batterie de mitrailleuses du capitaine de Saint-Germain (5e du 1er d'artillerie); la fusillade est très vive sur ce point, et tient en respect le 2e bataillon du 44e prussien, qui débouche de Nouilly.

— Or, c'est à gauche du 4e corps, et en face même du 64e de ligne, que se produit pour la première fois, sous Metz, un fait que l'histoire ne peut trop flétrir.

Le 1er bataillon de ce régiment a devant lui des forces prussiennes, qui n'ont pu triompher de la résistance de nos soldats; ceux-ci s'avancent peu à peu, de sillon en sillon, vers le fond du ravin, qui descend de Villers-l'Orme au moulin de Nouilly.

Mais le jour commence à baisser : il devient impossible de distinguer l'uniforme des troupes un peu éloignées. Tout à coup, le cri de « Cessez le feu, nous tirons sur des chasseurs français ! » se répète sur toute la ligne, et bien qu'on reconnaisse qu'une telle éventualité est à peu près impossible, le feu cesse un instant.

Les Prussiens s'aperçoivent de cette hésitation et, la mettant à profit, gagnent du terrain, puis s'arrêtent et se couchent. Le feu, qui a repris, cesse de nouveau, devant cette manœuvre et les cris de : « Ce sont des Français ! » reprennent.

Les ennemis s'avancent encore et arrivent jusqu'à cent cinquante mètres des tirailleurs du 64e de ligne : cette fois, leurs casques sont reconnus; on les reçoit par une fusillade bien nourrie.

Alors une compagnie prussienne lève la crosse en l'air : « Ils se rendent ! » crie-t-on; le feu cesse presque complètement. Les ennemis s'avancent, toujours la crosse en l'air mais avec quelque hésitation, comme des gens étonnés d'en être quittes à si bon marché; dès qu'ils sont à trente mètres, la scène change.

Les Prussiens s'arrêtent, et avant que nos soldats aient deviné la pensée de ces coquins, ils reçoivent une épouvantable bordée de mousqueterie; puis, ces misérables, profitant du premier moment de tumulte, se précipitent au pas de course dans le bois, et commencent de la lisière un feu violent, qui prend nos tirailleurs en écharpe; en même temps, une autre colonne prussienne suit le ravin pour couper les nôtres du village de Mey.

Furieux d'une action aussi déloyale, nos soldats mettent le sabre-baïonnette au canon de leurs chassepots; un cri de rage retentit dans les rangs : « A la baïonnette ! Pas de quartier ! » et la ligne entière va se ruer sur ces traîtres, quand de

l'extrémite Sud du bois, du côté de Mey, part une vive fusillade.

En voici l'explication : les trois compagnies du 2e bataillon, déployées en tirailleurs par le commandant Lefebvre, ont longtemps lutté contre des masses prussiennes, qui se renouvellent sans cesse. Le commandant a deux fois renforcé sa ligne et n'a pu conserver près du drapeau qu'une demi compagnie. Il s'aperçoit alors, qu'une colonne prussienne (3e régiment, de grenadiers de la Prusse orientale, n° 4, de la brigade von Memerty) suit, sans tirer, le ravin, qui descend de Villers-l'Orme vers le ruisseau de Vallières et menace de le couper du du village de Mey.

Le drapeau du 64e de ligne, qui marche avec ce 2e bataillon, se trouve compromis ; le commandant Lefebvre veut alors ramener sa ligne en arrière. Dans ce mouvement, il perd un assez grand nombre d'hommes ; lui-même, frappé mortellement d'une balle en pleine poitrine, remet le commandement du bataillon au capitaine Charles Desnos.

Quelques instants auparavant, le porte-drapeau Laurent a été atteint d'une balle ; l'ennemi se précipite pour enlever cet étendard, que le sapeur Sabot relève aussitôt. Un clairon sonne « au drapeau ». A cette sonnerie désespérée, une poignée d'hommes de cœur se groupent aussitôt autour du brave sapeur, et grâce à leur intrépidité, l insigne de l'honneur du 64e de ligne échappe aux mains de l'ennemi, qui, par les pertes subies, à ce moment, peut se rendre compte qu'on ne prend pas facilement un drapeau français sur un champ de bataille. Les voler, et grâce à la complicité d'un traître, c'est plutôt le fait des Allemands !

Le capitaine Eugène Desnos, à qui le sapeur Sabot remet le drapeau du 64e, le confie alors au sous-lieutenant Morée.

Le commandant Commerçon, du 2e bataillon du 13e de ligne, qui, de la lisière du bois de Mey, a vu cette échauffourée et le péril que court l'aigle du 64e, lance en avant son bataillon ; mais, malgré le dévouement des officiers, cette généreuse tentative ne peut réussir, à cause du désordre causé dans les rangs par des hommes du 64e qui battent en retraite, et le commandant Commerçon doit se replier à son tour.

— L'ennemi presse alors vivement nos compagnies du 2e bataillon du 64e, et entre à leur suite dans le bois ; ce sont ses feux qui, entendus à l'extrémité Sud, du côté de Mey, ont causé au 1er bataillon, un moment d'hésitation. Pris en flanc et menacé sur ses derrières, le commandant Plan s'arrête et se retire en arrière de sa première position. Nos tirailleurs re-

commencent le feu, que la nuit fera bientôt cesser complètement.

D'ailleurs, le général von Memerty, menacé à son tour, sur ses derrières, par la vigoureuse charge à la baïonnette du général de Ladmirault sur la route de Bouzonville, charge que nous raconterons tout à l'heure, dut abandonner, à son tour, le bois, après avoir éprouvé des pertes sérieuses.

Les bataillons du 64e se rallièrent dans un champ voisin du point où ils avaient laissé les sacs. L'on fit l'appel.

La trahison qui venait d'avoir lieu, trahison digne des Allemands, coûtait cher à ce brave régiment. Deux officiers, le lieutenant Meunier et le sous-lieutenant Stachino étaient tués.

Quatre officiers : le commandant Lefebvre; les capitaines Mathon et Ducloux; le lieutenant Langlois étaient blessés mortellement.

Dix officiers : le lieutenant-colonel Caillard d'Aillères; le capitaine-adjudant-major Guilles-Desbuttes; le capitaine Chalamon; le porte-drapeau Laurent; les lieutenants Panot, Specht; les sous-lieutenants Durand, Grandjean, Deprez, Kuntzelmann et Menon furent blessés.

Les lieutenants Panot et Specht, faits prisonniers, moururent aux ambulances ennemies.

Le 64e perdait donc huit officiers tués ou morts des suites de leurs blessures : huit officiers blessés;

Les pertes de la troupe étaient : vingt-deux tués et deux cent vingt-sept blessés ou disparus.

— Cette conduite infâme de l'ennemi inspire à chacun des émotions terribles. Jamais, il est vrai, le 64e n'a porté des coups plus effrayants. La 3e brigade d'infanterie (von Memerty) du Ier corps prussien, contre laquelle il a lutté toute la journée, accuse : dix-sept officiers tués, vingt-cinq blessés; deux cent deux sous-officiers et soldats tués, sept cent quatre blessés et trente-neuf disparus.

On se console en voyant les champs criblés de cadavres prussiens à uniformes bleu foncé et à pattes d'épaule blanches. On pense qu'il en arrivera autant à tous ces gueux, qui ont franchi le Rhin. Car on ne désespère pas encore de la France...

— Il est sept heures, la nuit arrive à grands pas; ses ombres déjà commencent à couvrir les mystères de ces scènes effrayantes.

Partout, dans la plaine, sur les coteaux, dans les fossés : des

morts, des casques enfoncés, des armes brisées et souillées de sang, gisent pêle-mêle.

Le colonel Lion, du 13e de ligne, qui se trouve alors à hauteur du 3e bataillon de son régiment, s'aperçoit de l'issue malheureuse du combat, engagé par le 64e de ligne. Pour rétablir l'action sur ce point, il donne l'ordre au 2e bataillon (commandant Toupet) de se porter en avant. Mais cet ordre ne peut être exécuté ; le désordre est trop complet dans les troupes, qui reviennent du bois.

Tout le monde se replie à cinquante mètres plus loin, et le colonel Lion essaie de reformer son régiment derrière une haie constituant une excellente ligne de défense.

— Le 13e de ligne, une fois repoussé sur le village de Mey que défendent des troupes de la division de Cissey (20e bataillon de chasseurs et 3e bataillon du 64e de ligne), les Allemands débordent alors le bois de Mey, et l'attaquent par ses faces latérales. La position des trois compagnies du 5e bataillon de chasseurs qui le défendent, devient très critique.

Le lieutenant Azema tombe à son tour. Il ne reste plus que trois officiers, et sous les feux croisés qui sillonnent le taillis, les rangs de nos chasseurs s'éclaircissent à chaque instant.

Cependant on lutte toujours. L'ennemi continue à gagner du terrain et entoure presque le bois. Un caporal, que le capitaine Garcet, de la 6e compagnie, envoie pour demander du secours, tombe mortellement atteint et ne peut, par conséquent, s'acquitter de cette mission.

Le soleil a disparu depuis quelque temps ; la nuit approche ; mais le combat ne se ralentit pas. Le capitaine Garcet tient avec une énergie désespérée et persiste à ne pas abandonner cette importante position, bien qu'il ne compte plus sur l'arrivée des renforts, sans lesquels on ne peut arrêter les progrès de l'ennemi. Il tombe enfin, gravement blessé par une balle qui le frappe au bas-ventre et le perce de part en part.

Les Allemands pénètrent alors dans les fourrés par plusieurs points à la fois.

Réunissant les hommes qui les entourent, les sous-lieutenants Knœpffler et Chomer essaient de leur côté de s'ouvrir un passage pour sortir du bois. Le premier, sorti de l'École militaire en 1867, est à peine âgé de vingt-quatre ans. Son heureux caractère, sa nature douce et affectueuse lui ont vite acquis la sympathie de ses camarades du 5e bataillon de chasseurs.

Sa conduite pendant toute la défense du bois de Mey a été

énergique et digne des plus grands éloges. Resté un des deux derniers officiers survivants, il a tenté de s'ouvrir un passage pour ne pas être fait prisonnier, lorsque les Prussiens ont forcé l'entrée du taillis sur plusieurs points à la fois.

Ramassant le fusil d'un homme mort, il s'élance à la tête de quelques chasseurs, mais, frappé par une balle à l'aîne, il va aussitôt tomber sur le corps d'un officier allemand, qu'il vient de tuer à bout portant.

Le sous-lieutenant Chomer, plus heureux que son camarade, réussit à s'échapper avec une poignée d'hommes. Les sergents-majors Verney et Lambert passent également sains et saufs.

Le corps du brave Knœpffler, relevé le lendemain pendant la suspension d'armes, fut inhumé près du bois avec celui du capitaine Humbert, et celui de l'officier prussien qu'il avait tué.

— Pendant que ces trois compagnies 1re, 5e et 6e du 5e bataillon de chasseurs, luttent avec tant de vigueur pour la défense du bois de Mey, la 1re et la 2e compagnies de ce bataillon se trouvent beaucoup plus à gauche, avec les batteries de la division Grenier.

Tant que ces compagnies ne sont exposées qu'aux obus et aux éclats de ces projectiles, elles n'éprouvent presque aucune perte.

Les mitrailleuses du capitaine de Saint-Germain ont, dès leurs premières salves, dispersé les pelotons établis au-dessus de Nouilly. Bientôt après, elles se sont vues forcées de concentrer leur tir sur les batteries allemandes de Noisseville, car nos pièces de 4 ne suffisent pas pour leur tenir tête. Cette circonstance favorise les attaques dirigées contre le bois de Mey, en permettant aux réserves prussiennes d'avancer, sans être inquiétées.

Pendant longtemps la canonnade est très nourrie de part et d'autre, et nos pièces restent en action jusqu'à huit heures. Mais, quand les Allemands sont entrés dans le bois de Mey, la situation de ces batteries devient très critique.

— Maîtres en effet de ce bois, dont la prise leur a coûté d'énormes sacrifices, les ennemis garnissent la lisière de tirailleurs et dirigent un feu rapide sur nos batteries, qui se trouvent prises d'enfilade et obligées de se replier.

Pendant que les deux compagnies de soutien du 5e bataillon de chasseurs suivent ce mouvement, le lieutenant Domenech, de la 3e compagnie de ce bataillon, est frappé d'une balle à la tête et tué sur le coup.

Né à Perpignan, le 5 avril 1840, Clément Domenech était sorti de l'Ecole militaire en 1859. Se trouvant de bonne heure l'aîné de plusieurs orphelins, il avait su prendre au sérieux son rôle de chef de famille et diriger l'éducation de ses jeunes frères, qui, guidés par lui, étaient entrés les uns après les autres à l'Ecole Polytechnique ou à l'Ecole de Saint-Cyr.

Le lieutenant Domenech était un homme charmant et un officier des plus distingués. Déjà fort instruit, il travaillait sans relâche pour étendre le cercle de ses connaissances. Il parlait l'anglais, l'espagnol, l'italien et lisait l'allemand à livre ouvert. Au moment où la guerre vint interrompre ses études, il employait ses loisirs de garnison à suivre les cours de droit de la faculté de Rennes. Sa mort causa les plus vifs regrets aux officiers du bataillon, qui avaient autant d'estime pour son caractère que d'affection pour sa personne.

— Les Prussiens, une fois installés dans le bois de Mey, y ramassent une partie de nos blessés et font quelques prisonniers ; mais plusieurs chasseurs profitent de l'obscurité, pour s'échapper et rejoindre le bataillon.

Le capitaine Garcet, soutenu par une indomptable énergie, se traîne tout sanglant vers le village de Mey. Il traverse la ligne des vedettes prussiennes, sans répondre à leur appel, et complètement épuisé par un tel effort, va tomber à cent mètres plus loin, près des sentinelles avancées du 64e de ligne ; quelques soldats de ce régiment le relèvent et le portent aux cacolets qui font le service de l'ambulance.

Au milieu de la nuit, le sous-lieutenant Charpentier du Moriez, qui a eu l'avant-bras cassé par un coup de feu, profite de ce que la surveillance des Allemands s'est un peu relâchée, pour se glisser à son tour hors du bois. Aidé par le clairon Delor, qui ne l'a pas abandonné, il parvient à gagner nos ambulances.

Si les trois compagnies, chargées de garder le bois de Mey, n'ont pu le conserver jusqu'à la fin, elles l'ont du moins bien défendu.

Sur huit officiers qui y sont entrés, sept sont morts ou blessés ; un seul, le sous-lieutenant Chomer a pu sortir de la bagarre sans une égratignure, mais ses vêtements sont percés par plusieurs balles. Huit sous-officiers ont été mis hors de combat. Un d'eux, le sergent Fravelle n'a quitté le terrain, qu'après avoir reçu trois blessures.

Le sergent-major Constant, chef du petit détachement du 17e bataillon adjoint au 5e bataillon, a été atteint par un coup de feu. Enfin, quatre-vingt-quinze caporaux ou chasseurs des

1re, 5e et 6e compagnies de ce dernier bataillon ont été mis hors de combat.

La nuit étant devenue tout à fait obscure, et les troupes se trouvant mélangées et confondues, le général Grenier leur fait passer le mot d'ordre d'aller se former sur l'emplacement où elles ont campé la nuit précédente.

Les chasseurs du 5e bataillon reviennent donc, compagnie par compagnie, dans un pré voisin de Mey et y restent pendant plus d'une heure, à quelque cent pas seulement du bois, maintenant occupé par l'ennemi.

Le lendemain, 15 août, un armistice de quelques heures ayant été conclu sur le plateau de Saint-Julien, pour permettre d'enterrer les morts, le commandant Carré, du 5e chasseurs, envoya au bois de Mey des sous-officiers chargés de reconnaître ceux de son bataillon, et d'en dresser la liste.

L'état des pertes de ce bataillon, pendant la journée du 14 août, s'élevait à quatre officiers tués ou mortellement atteints : le capitaine adjudant-major Chabert ; le capitaine Humbert ; le lieutenant Domenech et le sous-lieutenant Knœpfler.

— Quatre officiers blessés : les capitaines Le Caron de Fleury et Garcet ; le lieutenant Azema et le sous-lieutenant Charpentier du Moriez ; — deux sous-officiers tués : le sergent Rivaud et le sergent-fourrier Foiset. — Huit sous-officiers blessés : le sergent-major Constant ; les sergents Fravelle, Pernold, Luvel-de-Monteeau et Turillon, le sergent fourrier Mariani, les sergents Coubios et Poirot.

La troupe comptait, en outre : trois caporaux tués ; sept caporaux blessés ; trente chasseurs tués ; cinquante-deux blessés ; un sous-officier et dix hommes disparus.

En tout, huit officiers et cent treize hommes hors de combat.

Pendant que les Prussiens attaquaient le bois de Mey, le 1er bataillon du 98e de ligne (brigadier Pradier), rendu disponible par l'arrivée des renforts de la division de Cissey, traverse le champ de bataille, conduit par son général de brigade, derrière la droite de la 2e division, sous un feu violent d'artillerie et de mousqueterie, feu que la rapidité du mouvement du bataillon empêche de régler, et par suite peu dangereux.

Le 1er bataillon du 98e arrive enfin à l'extrême droite de la division, devant ce fameux bois de Mey, situé sur la crête entre le village de ce nom et celui de Nouilly, bois dans lequel et autour duquel, trois compagnies du 5e bataillon de chasseurs, le 64e et le 13e de ligne, soutiennent, contre l'ennemi, un combat acharné.

A l'arrivée du bataillon du 98e de ligne, le nombre considérable des ennemis force enfin les nôtres à abandonner le bois : ce bataillon sert alors de point d'appui à cette retraite, reçoit dans ses rangs de nombreux soldats des corps désignés ci-dessus, et prend place avec eux, à deux cent cinquante mètres de la lisière du bois, dans le fossé assez profond d'un chemin, conduisant de Villers-l'Orme à Mey, et derrière une haie qui borde cette voie de communication.

Là, le bataillon commence un double feu de file, partant à la fois du fossé et de la haie, et qui dure jusqu'à la nuit.

Pendant ce temps, les 2e et 3e bataillons du 98e de ligne, bien qu'établis sur un terrain sans cesse labouré par les projectiles, ont gardé leur position et ont eu à subir des feux et des tentatives d'attaque, de la part de l'infanterie prussienne.

Toutefois, les pertes du 98e furent légères ce jour-là, et s'élevèrent seulement à un soldat tué, trois soldats disparus, un officier supérieur et onze sous-officiers et soldats blessés.

— Peu de temps après l'infâme trahison dont les Prussiens s'étaient rendus coupables sur le 1er bataillon du 64e de ligne, ces Teutons, sans foi ni loi, commettaient la même action honteuse contre le 20e bataillon de chasseurs à pied.

Après avoir pris, perdu et repris le bois de Mey sur le 5e bataillon de chasseurs, qui a dû appuyer, à droite, dans les vignes du ravin de Vantoux, les Prussiens s'avancent, une seconde fois, sur le village de Mey, qui est défendu par les tirailleurs du 3e bataillon du 64e de ligne et du 20e bataillon de chasseurs, embusqués dans les maisons, les jardins et les vergers.

Quand les Allemands sont à bonne portée, un feu violent part des haies, des fenêtres, des toits, des jardins, écrase les assaillants et les oblige à rentrer sous bois.

Le jour baisse ; on hésite à continuer le feu sur le bois, dans la crainte que les chasseurs du 5e bataillon ne l'aient de nouveau occupé.

Le commandant de Labarrière, qui vient d'avoir son cheval tué sous lui, veut s'en assurer et se porte en avant, le revolver au poing, suivi d'une section de la 1re compagnie.

Le bois est occupé par les Prussiens, qui sortent en grand nombre en avant de la lisière, agitant des mouchoirs blancs, criant qu'ils se rendent et levant la crosse en l'air.

Le commandant fait alors cesser le feu, qui part des maisons de Mey pour protéger sa marche, et s'avance sur le bois pour reconnaître de plus près les Allemands, suivi seulement par le

sergent Berrias et quelques chasseurs de la section arrêtée en arrière.

Tout à coup, les fusils des Allemands s'abaissent et une décharge meurtrière couche à terre le malheureux commandant, foudroyé par une balle qui lui a traversé les deux tempes : le sergent Berrias et le chasseur Calas, tombent tués; les autres chasseurs sont blessés, autour de leur chef.

Un cri de rage part de la ligne française, devant cet acte odieux : une terrible fusillade, partie des maisons, refoule les Allemands dans le bois de Mey; puis, aux cris de « A mort les assassins! Pas de quartier! » chasseurs du 20e bataillon et soldats du 64e de ligne se portent vers ce bois, dans un bond furieux et en débusquent les Prussiens.

Le feu continue à la droite du village, où le sous-lieutenant Cleflie, du 20e bataillon de chasseurs, a déployé sa section en tirailleurs dans les vergers, et chasse l'ennemi de la plaine en avant du village. La 6e compagnie, de son côté, a barricadé les rues qui débouchent sur le flanc droit du village : une grêle de balles éraflent les murailles et sillonnent les rues, mais aucun obus n'est tiré sur Mey.

Vers neuf heures, le feu cesse sur toute la ligne. On n'entend plus, à notre droite, que quelques coups de canon, auxquels l'ennemi ne répond pas. L'artillerie française paraît être fort en avant de ce côté.

Vers la gauche, on entend tout à coup battre la charge; des acclamations enthousiastes retentissent; puis la fusillade cesse complètement : c'est la brillante charge de Ladmirault que nous allons raconter.

Les 1re, 4e, 5e et 6e compagnies du 20e bataillon de chasseurs, s'établissent à la gauche du village de Mey et s'y fortifient, pendant que deux compagnies du 6e de ligne, envoyées par le général de Brayer, pour remplacer le 3e bataillon du 64e de ligne, qui s'est replié sur son régiment, occupent la droite.

On profite de la nuit pour relever les morts et les blessés, qui jonchent le bois de Mey et la plaine à sa droite : les Prussiens y figurent en grand nombre. Des grand'gardes françaises de la ligne sont couchées à plat-ventre, en avant du bois : on s'attend à un retour offensif.

Bientôt on apporte, sur deux fusils croisés, le corps du brave commandant de Labarrière, la tête ensanglantée : les chasseurs, le front découvert, le képi à la main, forment la haie sur son passage. Le cadavre est déposé dans une ambulance provisoirement établie dans le village de Mey.

Le capitaine Cugnier prit alors la croix, le sabre et le képi

de son chef, précieuses reliques qui, plus tard, furent envoyées à la famille de l'héroïque et infortuné de Labarrière.

Les 2e et 3e compagnies du 20e bataillon de chasseurs, envoyées en soutien aux batteries de la division de Cissey, avaient subi quelques pertes. Le sous-lieutenant Lacour, jeune officier sorti de l'Ecole militaire, depuis quelques jours à peine, et le sergent Brébant, furent tués, chacun d'un éclat d'obus à la tête.

Les pertes du 20e bataillon de chasseurs, dans cette journée, furent de deux officiers tués, le commandant de Labarrière et le sous-lieutenant Lacour : le sergent Brébant et trois chasseurs tués, et dix-neuf hommes blessés.

CHAPITRE XXXVIII

Charge à la baïonnette du 4e corps.

Aspect de la lutte sur le plateau de Saint-Julien. — Approche des Prussiens. — Mouvement en arrière de l'artillerie de la division Grenier. — L'ennemi ouvre son feu. — Le 13e de ligne se porte en avant. — Une fusillade écrasante. — L'aigle du 13e de ligne mutilé par un obus prussien. — Pertes du 13e de ligne. — Un habile tacticien. — La charge. — Le 43e de ligne à la baïonnette. — Le 3e bataillon du 73e de ligne et la 2e compagnie du 5e bataillon de chasseurs. — En avant! — La mêlée. — Fuite des Allemands. — Pertes des 43e et 73e de ligne. — Un souvenir pénible pour les ennemis. — Supériorité du soldat français sur le soldat allemand. — Un rapport laconique.

Au Nord de nos positions, la division de Cissey, soutenue en seconde ligne par la division de Lorencez, qui est arrivée au pas redoublé, pour renforcer notre ligne de bataille, a suffi pour arrêter les progrès des Allemands.

Pour concevoir l'ensemble de cette lutte terrible, il faut se figurer la situation de ce plateau de Saint-Julien, défendu par les troupes du corps de Ladmirault et vers lequel tout le corps de Manteuffel porte ses efforts.

Parfois, une de leurs colonnes s'avance. Elle est chargée par les nôtres et s'arrête en route : alors la plaine est hérissée de baïonnettes. Les hurlements des blessés foulés aux pieds, l'acharnement des combattants, les hennissements des chevaux, les feux de peloton, les décharges d'une artillerie formidable, tout donne à ce tableau un aspect terrible.

Ces assauts durent jusqu'à la nuit. Parfois nos soldats fondent sur l'ennemi, comme une bande de loups. A la vue des colonnes sans cesse renaissantes des Prussiens, ils attendent, avec la plus vive impatience, le signal de l'attaque; car, à cette époque, les misères et les privations ne les ont pas encore affaiblis.

De part et d'autre, l'acharnement est égal. Aucun succès définitif ne s'est encore dessiné, et la nuit s'annonce. Parfois, quelques obus viennent encore saluer nos soldats de leurs sifflements aigus.

Le silence a succédé au tumulte : il a quelque chose de solennel. En effet, ces soldats, échappés à une journée de carnage, se regardent l'un l'autre, comme étonnés de se voir.

De nombreux amis manquent à l'appel. Ils dorment de leur dernier sommeil. — Tués sur le sol de France, leurs cadavres crient vengeance. Déjà les teintes grises de la nuit commencent à obscurcir l'horizon à l'Est, lorsque plusieurs coups de canon se succèdent avec une extrême rapidité. On entend, vers la gauche de notre 4e corps, le bruit sourd de plusieurs milliers d'individus qui s'élancent à la fois.

Ces bruits lointains, vagues d'abord, immenses, qui expirent dans les échos des vallons, annoncent l'arrivée de nombreux bataillons.

C'est en effet la 2e division prussienne, qui arrive au pas de charge, sous les ordres du lieutenant-général von Budritzki, pour essayer d'un mouvement tournant.

Cette 2e division ennemie, forte de quinze mille hommes, nous menace de flanc : c'est une formidable attaque.

Le bois de Mey n'étant plus défendu, les Allemands, comme on l'a vu, l'ont occupé aussitôt, et soutiennent leur 2e division, qui tente de s'avancer entre nos 3e et 4e corps.

Déjà des pièces, placées sur les points dont ils viennent de devenir maîtres, appuient cette attaque par un redoublement de feux et couvre d'obus la division Grenier.

Le 2e corps court, à ce moment, les plus grands dangers. La ligne de retraite sur Metz ne peut être assurée par le fort Saint-Julien, qui n'est pas encore entièrement armé.

Il faut, coûte que coûte, reconquérir le terrein perdu : il faut recommencer la bataille et arracher la victoire à l'ennemi.

A ce moment, l'artillerie de la division Grenier (5e, 6e, et 7e batteries du 1er d'artillerie), croyant la lutte terminée, a rattelé ses pièces, afin de prendre, en arrière, une position défensive, presque perpendiculaire à celle qu'elle a occupée

pendant l'action et pouvant donner des feux sur Nouilly et Noisseville.

Malgré le feu très vif que ces trois batteries ont eu à subir, leurs pertes sont minimes.

La plupart des obus ennemis, lancés sur elles, n'ont pas éclaté et sont apportés intacts : ils sont du calibre de 6 ; — la batterie de mitrailleuses (5e) a eu son sous-lieutenant, M. Doumerc, blessé, ainsi que deux hommes. La 6e batterie compte un homme tué et huit blessés ; la 7e, deux hommes blessés.

La 11e batterie du 1er régiment, capitaine Florentin (4 rayé), de la réserve du 4e corps, s'est jointe aux batteries de la 2e division.

— La retraite de ces quatre batteries s'effectue avec un peu de désordre : les troupes sont entassées les unes sur les autres, les batteries en colonne par section à intervalles, serrées, pressées les unes contre les autres et embarrassées par l'infanterie, qui est obligée de s'ouvrir pour leur faire place.

En ce moment (huit heures et demie), une vive fusillade se fait entendre : une grêle de balles passe un peu au-dessus des têtes de nos artilleurs.

C'est l'ennemi qui, malgré l'obscurité, a remarqué le mouvement de retraite de ces batteries.

Le désordre augmente. La section de gauche de la 11e batterie du 1er d'artillerie, qui forme queue de colonne, essaie de se mettre en position, mais elle est débordée par l'infanterie, qui fait volte-face pour se reporter en avant et ne peut faire feu.

La nuit approche. On doit agir sans perdre une minute. Il faut tenter un effort désespéré.

Le brave et intelligent colonel Lion, du 13e de ligne, l'a déjà compris; son parti est vite pris.

Il se porte avec son drapeau, la garde de celui-ci et les sapeurs, à la haie où se sont réunis les débris de ses 1er et 2e bataillons, et appelle à lui tous les groupes de soldats égarés, qui cherchent un chef pour les ramener au combat.

N'ayant pas le temps de faire prendre à chacun sa place de bataille, il fait entasser les hommes sans distinction de compagnies et donne l'ordre d'ouvrir, sur le bois de Mey, d'où est partie cette fusillade des Allemands, un feu roulant à volonté.

L'effet produit est terrible.

Les Prussiens, entassés en masses compactes et n'ayant pas eu le temps de se déployer, sont écrasés sous une pluie de balles et se retirent rapidement.

A ce moment, un éclat d'obus frappe et mutile l'aigle du régiment, porté par le sous-lieutenant Lentonnet.

Le 20e bataillon de chasseurs à pied, dont l'ennemi vient à ce moment d' « assassiner » le commandant de Labarrière, débouche fort à propos du village de Mey, et, prenant l'ennemi en flanc, achève l'œuvre commencée.

Les Prussiens terrifiés se sauvent, laissant le sol couvert de morts et de blessés.

Le 13e a éprouvé des pertes sensibles. Quatorze officiers sont tués ou blessés ; deux cent soixante hommes sont tués, blessés ou disparus.

Les capitaines Maingot, Renaud, Arnold ; le lieutenant Desgranges ; les sous-lieutenants Doyen, Arnould, Morin, Schaeck sont tués ou mortellement atteints. Le chef de bataillon Toupet ; le capitaine Cotillon ; le lieutenant Liguel ; les sous-lieutenants Pollet, Renne, Pépin sont blessés.

— Cependant la division von Budritzki, qui est arrivée sur le plateau de Saint-Julien, s'avance à l'attaque, en poussant les trois hourras réglementaires.

Il ne reste plus qu'à utiliser l'ardeur française.

Debout sur ses étriers, le commandant du 4e corps laisse approcher les bandes de Manteuffel. Les balles pleuvent de toutes parts.

Le général de Ladmirault, qui est un tacticien consommé, n'a pas commis la faute d'exposer ses réserves en colonnes de seconde ligne, aux vues de l'ennemi : il dispose de bataillons masqués, entre autres les 43e et 73e de ligne.

Il les couvre de tirailleurs, masque leur marche contre la 2e division ennemie, par la fumée de ces tirailleurs et par l'habile choix des directions, dans les ondulations les plus favorables du sol.

Les Prussiens, également couverts par une nuée de tirailleurs, ont eu, cette fois encore, la pensée de nous tourner par notre gauche.

Mais leur projet a été deviné par Ladmirault, qui les laisse s'engager à fond dans leur nouvelle tentative.

Soudain, de rapides feux de peloton brisent et renversent la tête de colonne des Allemands, puis la charge fait entendre ses accents vibrants et précipités.

Le général Grenier se met à la tête du 43e de ligne et, secondé par le brave colonel de Viville, enlève vigoureusement ce magnifique régiment, qui se déploie en ligne de bataille, avec une rare intrépidité et court, les baïonnettes basses, sur les Teutons de Budritzki.

Le 3e bataillon du 73e de ligne, qui a été maintenu toute la journée en soutien de l'artillerie divisionnaire du général de Cissey, se précipite à la suite du 43e, sous les ordres du colonel Supervielle, impatient, lui aussi, de prendre sa part à la mêlée, qui se prépare.

La 2e compagnie du 5e bataillon de chasseurs, capitaine Regnier, qui n'a plus de batterie à soutenir, ainsi que des compagnies, des bataillons de la division Grenier se joignent à ce mouvement offensif, et se portent intrépidement en avant, soutenus par la 1re division (de Cissey).

L'ennemi, abordé à la baïonnette par ces braves troupes, reçoit un choc impétueux; nos soldats peuvent donc enfin joindre leurs adversaires, se mesurer à l'arme blanche ! Les puissants enivrements d'une vaillante joie exaltent nos fantassins.

Aux cris mille fois répétés de « Vive l'Empereur ! Vive la France ! » ils fondent sur la division Budritzski, qui tient ferme d'abord. Nos officiers au premier rang, enlèvent vaillamment leurs hommes et plongent au plus épais de la mêlée.

Le capitaine Perrinon, nommé chef de bataillon la veille au 43e de ligne, est grièvement blessé. Des deux autres chefs de bataillon de ce régiment : l'un, le commandant Noirot, est contusionné à l'épaule; l'autre, le commandant de Cherisey, a son cheval tué sous lui. Le capitaine Devillebichot du 73e de ligne, est également blessé.

Nos vaillants soldats redoublent d'efforts. Un silence épouvantable s'est fait. Le froissement des baïonnettes, le choc des crosses qui enfoncent les casques des Prussiens avant de leur briser le crâne, rendent un bruit sec, traversé par des cris de rage, par des coups de fusil, par des imprécations.

L'acier produit son effet. Cette masse d'Allemands est arrêtée dans son élan; une trouée sanglante se fait dans leurs rangs épars. Leurs bataillons semblent vaciller, mais nos soldats jouent de la baïonnette avec plus de fureur que jamais, et enfin cette avalanche de casques à pointe, rebroussant chemin, recule, et est rejetée au delà de ses positions dans le plus épouvantable désordre.

Et le soleil couchant éclaire ce triomphe de la baïonnette, faisant jaillir de l'acier rouge de sang, des éclairs empourprés.

La nuit tombe, arrêtant la lutte, mais les derniers rayons du soleil ont éclairé un triomphe.

Nos soldats célèbrent la victoire par un long cri d'espérance.

Nouilly reconquis nous reste définitivement, ainsi que le

bois de Mey : le succès est complet. Les Prussiens ont été rejetés, jusqu'à Servigny et à Noisseville, soit de trois mille mètres environ.

— Les pertes de nos troupes avaient été légères dans cette brillante charge à la baïonnette, qui nous avait assuré la possession du champ de bataille.

Le 43e de ligne comptait seulement deux officiers blessés, — et le 73e, un officier blessé et vingt-sept sous-officiers et soldats mis hors de combat.

Le souvenir de cette affaire est pénible pour les Prussiens. Il est cruel pour eux, en effet, d'avoir à enregistrer cette fuite de trente-sept mille hommes devant vingt-huit mille : cette morsure de la baïonnette française au flanc de leur armée, cette charge valeureuse déjouant leur science, cette supériorité prouvée de notre soldat sur le leur, cette défaite enfin leur est douloureuse.

Dans son rapport officiel de la bataille, le brave de Ladmirault dit laconiquement, clairement, loyalement ce qui se passa.

On y lit :

« A la gauche, une masse compacte d'infanterie essaya de nous déborder, je la fis charger à la baïonnette et elle se retira en désordre. »

CHAPITRE XXXIX

Engagement de la division de Lorencez

Arrivée de la division de Lorencez. — Sa première marche au delà de la Moselle. — Le mouvement rétrograde. — Au pas de course. — La division de Lorencez reste en réserve. — Ses positions. — Pertes du 65e. — Belle conduite des 9e et 10e batteries du 1er d'artillerie. — Les Prussiens s'établissent dans le bois de Mey. — Pertes de l'artillerie de la division de Lorencez. — Les obus à balles. — Reprise de Nouilly. — Retraite du 54e de ligne.

Ainsi que nous l'avons déjà dit, la division de Lorencez (3e du 4e corps) est accourue au bruit du canon, presque en même temps que la division du maréchal de Cissey.

Les deux brigades de cette première division, formées du 2e bataillon de chasseurs, des 15e 33e, 54e et 65e de ligne sont aux ordres des généraux Pajol et Berger.

A partir de une heure et demie de l'après-midi, elles ont exécuté le mouvement général de retraite, imposé à l'armée pour rentrer sous Metz.

Après avoir longé le fort Saint-Julien, traversé l'île Chambière, les deux bras de la Moselle et le chemin de fer, elles suivaient la route de Saulny, quand, vers quatre heures et demie, le canon avait fait entendre ses coups précipités.

Les troupes n'en ont pas moins continué leur marche. Déjà elles ont déposé leurs sacs et commencent à camper : la 1re brigade à Saint-Eloy et la 2e au Sansonnet, quand la divi-

sion reçoit l'ordre de laisser là ses sacs et de marcher au plus vite au canon.

Les troupes font aussitôt volte-face et filent au pas gymnastique, reprenant la direction de la Moselle, qu'elles traversent une seconde fois.

Le 2e bataillon de chasseurs, qui marchait en queue de la colonne, part le premier, les petits « vitriers », le chassepot à l'épaule, courant joyeusement sur les côtés de la batterie divisionnaire Desveaux (10e du 1er d'artillerie, 4 rayé).

Derrière accourent, la 1re, puis la 2e brigade, le 15e de ligne formant tête de colonne. La division grimpe rapidement les pentes de Saint-Julien, et arrive, en contournant le fort, après une course effrénée, en arrière du bois de Grimont, où elle s'établit de la route de Sainte-Barbe à la route de Bouzonville.

La division de Lorencez occupe alors les emplacements suivants :

Le 2e bataillon de chasseurs d'abord, est placé en colonne sur le chemin qui va de Metz à Sainte-Barbe, sur la crête qui est auprès et au Sud du château de Grimont, que les obus prussiens menacent d'une entière destruction. Puis ce bataillon est déployé dans la position qu'il occupe et envoie ses 3e, 5e et 6e compagnies en soutien de l'artillerie divisionnaire.

Le 15e de ligne se déploie en seconde ligne, sur la gauche du bois de Grimont, sous un feu terrible et ne perd qu'un homme blessé.

Le 33e de ligne est placé en réserve derrière ce bois.

Le 54e de ligne déploie ses trois bataillons : le 1er et le 2e à droite de la route de Sainte-Barbe; le 3e, à gauche de cette même route.

Le 65e de ligne, en arrivant sur les hauteurs, a été formé en une seule colonne de bataillon, en colonne à demi-distance, la gauche en tête : il se trouve en troisième ligne.

Le colonel Sée fait alors déployer les bataillons vers la droite; le 3e bataillon a sa gauche appuyée à la route de Bouzonville. Une fusillade très vive s'étant fait entendre à la gauche de nos positions, le régiment marche en avant et s'arrête bientôt, après avoir brûlé une centaine de cartouches seulement.

Bien que fortement exposé aux projectiles de l'artillerie ennemie, le 65e ne perd que seize hommes et un officier, le sous-lieutenant Léveillé, grièvement blessé.

— En effet, la position de cette division, qui du Nord de Mey, semble préparer un mouvement tournant par la route de Bouzonville, sur la droite ennemie, inquiète les Prussiens, qu

mettent en batterie une nombreuse artillerie : de Lauvallier à Poixe, une soixantaine de pièces prussiennes tirent sur nos troupes. L'artillerie divisionnaire leur tient tête courageusement.

Ces trois batteries (8e, canons à balles; 9e et 10e, 4 rayé de campagne du 1er d'artillerie), capitaines Guérin, Baritot et Desveaux, sont placées sous le commandement du lieutenant-colonel Legardeur et du chef d'escadrons Legrand.

Après avoir traversé la Moselle sur les ponts de bateaux, ces batteries se disposaient à camper sur le territoire de Woippy, lorsque, vers quatre heures et demie du soir, elles ont été aussitôt rappelées sur la rive droite de la Moselle.

Les batteries Guérin et Baritot, après avoir refait, en partie, la route de l'après-midi, et monté au trot la côte de Saint-Julien, arrivent, vers sept heures moins un quart, sur le champ de bataille, où se trouve déjà la batterie Desveaux, qui, nous l'avons dit, occupait dans la marche primitive la gauche de la division et est aussitôt revenue avec le 2e bataillon de chasseurs à pied.

La batterie Guérin est placée en avant et à très petite distance du bois de Mey, qui est alors occupé par les tirailleurs ennemis. Les canons à balles sont chargés et le capitaine Guérin va commander le feu, lorsqu'il aperçoit une ligne de tirailleurs du 33e de ligne, qui, cachés par de petits buissons, marchent au pas de course sur le bois de Mey.

Au même moment, le général de brigade Berger vient le prévenir de ne pas tirer, des compagnies à lui, étant en avant de la batterie.

Sur l'ordre du lieutenant-colonel Legardeur, la batterie fait un changement de front sur la droite qu'on croit menacée, et reste dans cette position jusqu'à la fin de la bataille, sous une grêle d'obus.

La batterie Desveaux, arrivée isolément, s'est mise à la disposition du général Lafaille, commandant l'artillerie du 4e corps, qui l'a placée à gauche du bois de Mey, pour remplacer une batterie du 15e d'artillerie, qui vient d'être fortement endommagée. La batterie Desveaux évite le même sort en se plaçant à cinquante mètres en avant, aussi tous les coups de l'ennemi restent-ils longs.

Le bois de Mey est occupé par des tirailleurs ennemis, qui, prenant la batterie en flanc, à moins de quatre cents mètres, la forcent à céder la place à la batterie Baritot, qui arrive en face pour mitrailler le bois.

La batterie Baritot est dirigée sur le bois qui est entre Mey et Nouilly et y remplace la batterie Desveaux.

Au moment où cette première batterie se met en position, les débris du 5e bataillon de chasseurs abandonnent ce bois de Mey et masquent le tir de ces pièces, qui, pendant un certain temps, ne peuvent faire feu.

Mais, dès que ces chasseurs entendent les premiers coups de canon de cette batterie, ils s'arrêtent aussitôt sur son flanc droit. La distance qui sépare du bois est si faible, que le capitaine Baritot y fait tirer à mitraille.

Vingt-sept boîtes à balles ont raison des Prussiens, car le feu qui était des plus violents, au moment de la mise en batterie, cesse presque complètement.

La marche faite par cette batterie Baritot, pour se porter en avant, a présenté quelques difficultés; elle a été obligée de traverser deux ou trois lignes d'infanterie, qui étaient couchées et qu'il a été presque impossible de faire lever.

Le capitaine Migurski remplace à la batterie, section de gauche, le sous-lieutenant Camps qui a été blessé au moment de la mise en batterie.

Le combat terminé, les trois batteries divisionnaires viennent, vers neuf heures du soir, bivouaquer à hauteur et en avant du château de Grimont.

Dans cette bataille, les pertes de ces batteries ont été les suivantes :

Batterie Guérin : un homme tué ; un homme blessé.

Batterie Baritot : le sous-lieutenant Camps blessé ; un homme tué ; quatre blessés.

Batterie Desvaux : trois hommes blessés.

— Il est huit heures et demie du soir ; la canonnade et la fusillade redoublent en avant de Mey, les hourras des Allemands et les vivats de notre infanterie se font entendre encore, puis tout se tait.

C'est Ladmirault qui vient de reprendre Nouilly aux Allemands.

A neuf heures, la nuit met fin à la bataille. Le 54e de ligne brigade Berger), qui n'a pas tiré un seul coup de fusil, a continué sa marche, sur la route de Sainte-Barbe, en bataillons déployés, et en est quitte pour deux ou trois blessés.

Vers dix heures du soir, ce régiment est placé de grand'garde en avant et contre le bois de Grimont.

— Ainsi donc, malgré la rapidité de leurs mouvements, ces braves soldats de la division de Lorencez n'avaient pu,

sauf l'artillerie divisionnaire, prendre que peu de part au combat, car la nuit était arrivée à grands pas. Néanmoins, leur présence en réserve avait rendu disponibles toutes les forces des divisions Grenier et de Cissey, qui avaient définitivement rejeté l'ennemi dans Noisseville et Servigny.

CHAPITRE XL

Engagement de la division Montaudon.

Premières positions de la division Montaudon. — La 6e batterie du 4e d'artillerie ouvre le feu en avant de Grigy. — Combat d'artillerie. — Une compagnie du 62e de ligne sauve la 5e batterie du 4e d'artillerie. — Arrivée de renforts allemands. — Reconnaissance d'un escadron du 10e chasseurs à cheval. — Le 62e de ligne se porte en avant, ainsi que la brigade Clinchant. — Attaque des Allemands sur le fort de Queuleu. — Les trois batteries du 15e d'artillerie installées dans ce fort, repoussent l'ennemi. — Les artilleurs de la garde mobile de Metz. — L'ennemi repoussé sur tous les points. — Panique des Allemands en face de Bellecroix. — Dévouement des officiers de l'escadron de chasseurs du 2e régiment, servant d'escorte au maréchal Bazaine. — La division Aymard reprend son mouvement de retraite. — Engagement à la nuit de la 1re compagnie du 11e bataillon de chasseurs. — La division de cavalerie Legrand assiste sans y prendre part à la bataille. — Ses mouvements à la nuit.

De même que la division de Lorencez (3e du 4e corps) à l'extrême gauche, de même aussi la division Montaudon (1re du 3e corps) à l'extrême droite, n'avait pris qu'une part des plus restreintes à la bataille du 14 août, l'ennemi ayant porté tous ses efforts sur notre centre.

Pendant les premières heures de la bataille, la division Montaudon reste immobile sur son emplacement de bataille, en avant de Grigy, sa gauche appuyée au bois de Borny et écou-

tant, avec une ardeur fébrile, les bruits de la lutte acharnée, qui a lieu au delà de ce bois.

Le 6e escadron du 10e chasseurs à cheval, capitaine Perrodon, qui forme la cavalerie divisionnaire, se tient à la disposition du général de Montaudon, entre la 1re et la 2e ligne d'infanterie.

Les batteries de combat : 5e (4 rayé); 6e (4 rayé) ; 8e (mitrailleuses) du 4e d'artillerie, se sont mises en position derrière de petits épaulements en avant de Grigy et de Borny, soutenues par le 18e bataillon de chasseurs.

A cinq heures, la 6e batterie ouvre le feu et tire avec succès sur quelques pelotons de uhlans, les seules troupes que l'ennemi ait encore montrées de ce côté, pendant la journée.

— Pendant ce temps, la 18e division de la IIe armée allemande, qui a pris position, dans la journée du 14, entre Buchy et Orny, à environ douze ou treize kilomètres du champ de bataille, s'est dirigée sur la route de Strasbourg, à la jonction du chemin de fer de Peltre.

Sur l'ordre du lieutenant-général von Wrangel, commandant de la division, l'avant-garde continue sa route, et vers six heures et demie, ouvre le feu contre Grigy et les troupes de la division Montaudon.

Une brigade de cavalerie et une batterie légère de la 1re division de cavalerie rejoignent bientôt les troupes de la 18e division.

La 5e batterie du 4e d'artillerie veut courageusement tenir tête à deux batteries ennemies, qui viennent de prendre position en avant du château de Mercy.

Son feu commence à sept heures du soir. Immédiatement après, elle est prise à revers et d'écharpe par les pièces de canon ennemies, qui la dominent des hauteurs qu'on a oublié d'occuper le matin.

En moins d'une demi-heure, cette batterie est complètement désorganisée, hors d'état de continuer la lutte. Elle est obligée de se replier; les hommes de la 2e compagnie du 2e bataillon du 62e de ligne, capitaine Prat, qui lui sert de soutien, aident les artilleurs à ramener les pièces, qui manquent d'attelages.

Les pertes de cette batterie sont très graves. Le capitaine commandant est tué, le lieutenant en 1er grièvement blessé et fait prisonnier; quatre hommes sont tués et cinq blessés, dont quatre très grièvement. Six chevaux sont tués et quatre blessés.

A ce moment, c'est-à-dire vers sept heures du soir, la droite de la division Montaudon pivote sur son aile gauche, par suite

du mouvement tournant de l'ennemi sur la route de Strasbourg.

Le colonel Delbecque, du 51e, a ordonné à son régiment de se replier en échelons sur le village de Grigy, tout en conservant des tirailleurs dans la tranchée-abri, où il était installé quelques minutes auparavant.

Ce mouvement s'exécute, lorsque tout à coup un corps d'infanterie ennemie est aperçu dans la direction de la Grange-au-Bois à Grigy.

C'est la 28e brigade de la 14e division allemande qui apparaît sur le champ de bataille, en avant du bois d'Ars-Laquenexy. Le général von Woyna, qui la commande, dirige le 53e régiment prussien vers Grigy, et le 77e contre le bois de Borny.

Le crépuscule, qui commence à tomber, ne permet pas d'apprécier exactement la force de l'ennemi.

Le général Montaudon fait appeler aussitôt l'escadron du 10e chasseurs à cheval. Cet escadron passe le ruisseau de la Cheneau et traverse Grigy; sur l'ordre du général, le capitaine Perrodon envoie un peloton en avant, dans la direction de Grigy, pour éclairer la division et place le reste de son escadron, en soutien de la 6e batterie du 4e d'artillerie.

Le peloton a fait à peine huit cents mètres, qu'il est reçu à coups de canon. Le brigadier Valentin a son cheval tué sous lui. Le peloton se retire alors sur Grigy, pendant que le 1er bataillon du 51e de ligne se porte en toute hâte aux tranchées. Là, il entretient, pendant deux minutes environ, un feu tellement vif, que l'ennemi peut à peine y répondre et se retire aussitôt.

Grâce à l'excellente disposition de sa ligne de défense, en arrière de la crête, les pertes du 1er bataillon du 51e de ligne, dans cet engagement, ne sont que de quatre blessés, dont un caporal atteint grièvement.

— Déjà, vers six heures du soir, les trois bataillons du 62e de ligne, colonel Dauphin, se sont portés en avant, sur le chemin de Borny, la droite appuyée au bois de ce nom, pour renforcer les troupes engagées au moment où le combat semblait prendre une nouvelle intensité.

Le 2e bataillon est déployé, et les 1er et 2e placés en colonne par division, en arrière de ses ailes. Peu après, le 1er bataillon est envoyé en soutien du 95e de ligne (brigade Clinchant, division Montaudon), du côté du bois de Colombey et le 3e en soutien du 7e de ligne (brigade de Potier, division Metman), vers Grange-au-Bois.

Une attaque s'étant dessinée sur la droite, vers huit heures

du soir, le 2e bataillon du 62e se met en marche de ce côté et est arrêté près de Grigy.

— Pendant que la 1re brigade de la division Montaudon défend Grigy et la route de Strasbourg, la 2e brigade de cette division (général Clinchant, 81e et 95e de ligne) a été portée dans le bois de Borny, où elle attend avec émotion et impatience, mais en vain, son tour d'entrer en ligne.

La 6e compagnie du 1er bataillon du 95e de ligne, seule, échange quelques coups de fusil et a un homme tué raide.

L'effort de la lutte se concentre sur Borny, mais l'ennemi est repoussé de ce point par les 7e et 29e de ligne (brigade de Potier, division Metman), qui viennent de traverser le bois de ce nom et dont le 81e de ligne a recueilli les tirailleurs. Ce dernier régiment perd seulement un homme tué et deux blessés.

A la nuit, toute action cesse du côté de Grigy et de Borny et la division Montaudon reprend son mouvement de retraite.

— Vers huit heures du soir, une troisième batterie allemande prend position auprès des deux premières installées en avant du château de Mercy.

Avec l'appui de ces dix-huit bouches à feu, les Prussiens parviennent à occuper Grigy et se portent même jusqu'au bois situé au Sud de Borny, où leurs tirailleurs engagent le feu avec ceux de la brigade Clinchant (division Montaudon).

Pensant que le fort de Queuleu n'est pas armé, les Allemands avancent une batterie jusqu'à une hauteur, qui fait face au fort, dans la direction de la Haute-Bévoye, à quinze cent cinquante mètres de l'ouvrage.

Quelques obus tombent dans le fort, d'autres le dépassent. Le lieutenant général, von Wrangel, forme la 18e division en colonne d'assaut et s'apprête à la lancer sur le fort.

Heureusement, vers quatre heures du soir, au moment où les trois batteries du 15e d'artillerie attachées à la division de Laveaucoupet (2e corps), se mettent en route sur Metz, ce général leur a fait suspendre leur mouvement de retraite et leur donne l'ordre d'entrer dans le fort de Queuleu.

Les 7e et 8e batteries (4 rayé), capitaines Stoffel et Bombard, prennent position dans les différents ouvrages ; la 11e batterie (mitrailleuses), capitaine Laurent, s'établit sur le terre-plein du front Sud-Ouest.

Vers huit heures et demie, comme nous venons de le dire, une batterie ennemie s'établit tout près du fort qu'elle com-

mence à bombarder, et prend en même temps nos troupes en flanc, sur la route de Strasbourg.

A la grande surprise des Allemands, le fort de Queuleu se met aussitôt de la partie, et pour la première fois, fait entendre son canon. Dans la nuit qui s'épaissit, les lueurs de notre artillerie brillent comme une ceinture d'éclairs.

La 7e batterie riposte vigoureusement avec ses pièces de 4, ainsi que les pièces de siège du fort servies par les artilleurs des 1re et 2e batteries de la garde mobile de Metz, qui, sous les ordres des capitaines de Corby et Thirion, montrent une attitude digne de celle des plus anciens canonniers de l'armée.

En même temps, les mitrailleuses ouvrent le feu sous l'habile direction du lieutenant-colonel Larroque et du commandant Bedoin. Cinq décharges de cette batterie suffisent pour réduire au silence la batterie ennemie, prise en écharpe par l'artillerie du fort et de la 7e batterie.

Nos canons à balles tirent ensuite une centaine de coups sur les troupes de soutien de l'artillerie ennemie, qui se replie rapidement avec leur batterie.

Notre artillerie a perdu seulement deux hommes blessés dans cet engagement : le 1er canonnier conducteur, Aubert, de la 7e batterie, atteint légèrement à la nuque par un éclat d'obus ; et le deuxième servant Palis, de la 11e batterie, brûlé à la figure par le crachement d'une mitrailleuse.

La 8e batterie n'a eu l'occasion que de tirer un seul coup de canon.

Ces trois batteries passent la nuit dans le fort de Queuleu.

— A neuf heures du soir, les feux de file de la brigade Clinchant cessent à leur tour ; on n'entend plus que quelques tirailleurs, qui brûlent leurs dernières cartouches sous les jardins de Borny.

— Sur la gauche, la bataille est aussi terminée ; elle vient de finir en face de cette terrible position de Bellecroix, devant laquelle toutes les attaques successives et répétées des Allemands ont échoué, malgré les nombreux renforts qui leur parvenaient.

Les troupes ennemies, prises, à la dernière heure et devant notre résistance indomptable, d'une soudaine panique que tous les efforts de leurs officiers sont impuissants à calmer, se sont rejetés en désordre sur la route de Sarrebrück et n'ont pu être arrêtés, qu'au delà de Montoy, par la division du général von Benthein.

— Le maréchal Bazaine a parcouru toute la ligne de ba-

taille, jusqu'à la nuit close, suivi de ses officiers et de son escorte du 1er escadron du 2e chasseurs, capitaine Arthur Danloux, sans éprouver d'autres pertes que celle de deux chevaux mis hors de service par des éclats d'obus.

Vers six heures du soir, le capitaine A. Danloux a dû mettre tous ses officiers, moins le capitaine en second Roy de Vacquières, à la disposition du maréchal, pour venir en aide à son état-major. Tous ces braves officiers montrent, dans l'accomplissement de ce devoir, le plus louable entrain.

Le sous-lieutenant Sieur se fait remarquer par son empressement à se proposer, pour se rendre aux endroits les plus périlleux.

Vers huit heures et demie du soir, le maréchal et sa suite remontent vers le Nord, où un retour offensif des Prussiens sur le front de notre 4e corps d'armée a rallumé le combat.

Bientôt, cependant, le feu s'éteint sur toute la ligne et les 3e et 4e corps, ainsi que la garde impériale, reprennent leur mouvement de retraite, sans que l'ennemi ose les inquiéter.

— La division Aymard reçoit l'ordre de reprendre son mouvement de retraite dans la nuit. Le 11e bataillon de chasseurs doit former l'arrière-garde et protéger, outre l'artillerie divisionnaire, la marche d'une batterie de la réserve du 3e corps, la 7e du 4e d'artillerie, qui, établie pendant l'action dans les intervalles du 44e de ligne, sur les bords du ravin de Vallières, à gauche de la ferme de Bellecroix, n'a pas été engagée et s'est bornée à recueillir quelques blessés et quelques fusils du 44e de ligne.

Cette batterie doit aller camper dans le polygone de Metz, où sa réserve l'a déjà précédée.

Vers neuf heures et quart, avant que le 11e bataillon de chasseurs se soit mis en marche, un parti ennemi vient se heurter contre la 1re compagnie, qui a pour mission de surveiller la route de Sarrelouis.

Cette compagnie reçoit les Prussiens à courte distance, par un feu de peloton qui démonte l'officier-commandant. Quelques fantassins allemands sont faits prisonniers par nos chasseurs.

— Au même instant, de l'autre côté du ravin de Vallières, une des batteries de combat de la division de Cissey (la 5e du 15e d'artillerie, capitaine Boniface), s'est arrêtée sur la route de Sainte-Barbe, en avant du château de Grimont, lorsqu'éclate derrière elle une violente fusillade, qui, dirigée trop haut, n'atteint personne.

Ce sont deux compagnies ennemies, qui tentent une sur-

prise ; mais elles sont repoussées par l'infanterie de la division de Cissey et disparaissent dans la nuit.

— La division de cavalerie du 4e corps (général Legrand) n'a eu qu'un rôle passif dans cette bataille.

Partie en avant de son corps d'armée, elle a passé la Moselle à une heure de l'après-midi et établi son campement, vers deux heures, sur les glacis de Metz, dans la direction de Woippy.

Tout à coup, vers quatre heures, le canon gronde, du côté de Saint-Julien. C'est le vieux Steinmetz, qui attaque nos arrière-gardes.

La division de cavalerie monte aussitôt à cheval, et, laissant son campement tout établi, se porte rapidement vers le terrain de l'action. Arrivés près des ponts de bateaux, elle doit s'arrêter longtemps pour laisser passer l'infanterie et l'artillerie et ne débouche, à son tour, sur les hauteurs en avant de Saint-Julien, qu'au moment où le feu cesse.

Le 3e dragons a seulement le brigadier Jacques Aüer, du 1er escadron, blessé d'un coup de feu.

La brigade légère (2e et 7e hussards), général de Montaigu, s'établit sur le champ de bataille pour prévenir un retour offensif et bivouaque en arrière de Failly, tandis que le général de Gondrecourt, avec sa brigade de dragons (3e et 11e régiments), va camper sur les glacis du fort Saint-Julien.

CHAPITRE XLI

La nuit de la bataille.

Le champ de bataille à la nuit. — Les musiques allemandes. — Les incendies. — Aspect du champ de bataille à la nuit. — Les gémissements des blessés. — Les cadavres. — Le uhlan blessé. — Les deux partis s'attribuent la victoire. — Les rapports allemands avouent la fuite de leurs troupes. — Lenteurs de Bazaine. — Effectifs français et allemands engagés. — Pertes des deux armées. — Le point essentiel de la bataille. — Perspicacité du général de Ladmirault. — Bazaine imposé à l'Empereur par l'opinion publique. — Belle conduite de nos médecins militaires. — L'ambulance du parc de Borny. — Metz pendant la journée du 14 août. — Arrivée des blessés dans la ville. — Un officier de houzards allemands en parlementaire. — Un second parlementaire. — Prolongation de l'armistice sur le champ de bataille de Borny.

La nuit, comme nous venons de le dire, a mis fin au combat sur toute la ligne.

Nos troupes sont maîtresses du champ de bataille, couvert de morts et de blessés. L'armée française bivouaque sur ses positions et n'est nullement inquiétée par les Prussiens, qui se sont retirés dans les bois, laissant sur le sol des milliers de cadavres, qu'ils foulent aux pieds dans leur fuite et le sang de leurs frères souille leurs pantalons gris-foncé, à passepoil rouge.

Tout à coup on entend dans le lointain, du côté de Noisseville, des cris et des hourras accompagnant les sons d'une musique militaire. C'est la musique du régiment des grenadiers du Prince

Royal de Prusse, qui s'est arrêtée sur une hauteur dite *la Brasserie*, située sur la route de Sarrelouis, et qui a reçu l'ordre de jouer le *Heil dir im Siegerkranz*, (salut à toi, au jour de la victoire). Le vieux Steinmetz veut persuader à ses soldats, qui par deux fois ont été rejetés dans le ravin de Vallières et que leurs chefs ont eu tant de peine à ramener au combat, que deux échecs successifs équivalent à une victoire.

Sur la gauche, les villages de Sainte-Barbe et de Glattigny, que les Prussiens viennent d'incendier, éclairent tout le champ de bataille.

Les lueurs rougeâtres, qui empourprent tout l'horizon, semblent se propager successivement sur notre droite, en partant de ces villages.

Ce sont les Allemands qui, pour se venger de leur défaite, allument de nouveaux incendies en se retirant : Nouilly, Noisseville, Servigny, Montoy, Colombey et Mercy s'embrâsent successivement, comme autant de torches colossales, et brûlent toute la nuit.

La lune, se mêlant aux lueurs de l'incendie, projette sa pâle lumière sur les vastes champs coupés de deux ou trois routes qui forment le plateau de Borny et sur lesquels des hommes et des chevaux sont étendus çà et là. Dans le fond du ravin de Vallières et à l'angle du bois de Colombey surtout, les cadavres prussiens sont entassés les uns sur les autres en monceaux, à la hauteur de près d'un mètre, éclairés par la lune et projetant sur le sol leurs ombres sinistres.

Partout des armes brisées, des vêtements épars, du sang plein les sillons.

De petits nuages noirs font courir sur le sol des ombres rapides; quand ces ombres passent sur un mort, on croirait qu'il bouge. L'air est si calme que les gémissements, même les plus lointains, des nombreux blessés, que la fraîcheur de la nuit fait beaucoup souffrir, parviennent distinctement aux oreilles de nos grand'gardes.

Un feu de bivouac brille en avant entre les arbres du côté de Colombey ; il indique sans doute la position d'un poste prussien.

Au milieu d'une rangée de soldats froids et raides, portant au col de la capote le n° 71, aligné avec eux, se trouve un tout jeune sous-lieutenant, aisément reconnaissable au caban doublé de rouge, qu'il porte roulé en bandoulière. Une balle lui a percé le front.

A cinq ou six pas d'un de nos avant-postes, un blessé

prussien, un uhlan fait signe à nos soldats. Ceux-ci s'avancent aussitôt pour le relever. Le pauvre diable est pris sous son cheval, qui a reçu un obus en plein poitrail. L'homme a la cuisse cassée et une balle dans l'épaule.

— De même que pour Eylau, les deux partis se sont attribué la victoire de Borny.

Si on étudie la question au point de vue de l'ensemble des opérations autour de Metz, il est incontestable que les Prussiens ont le droit de revendiquer la victoire.

Cette bataille, nous allons le montrer plus loin, eut pour résultat de retarder notre mouvement sur la rive gauche de la Moselle ; elle donna le temps au prince Frédéric-Charles d'accourir et de barrer aux Français la route de Verdun à Rézonville.

Mais, si l'on n'envisage la journée qu'au point de vue tactique des positions prises ou perdues, la prétention des Prussiens est évidement mal fondée. Sur aucun point ils n'ont pu entamer notre ligne : Borny, Bellecroix, tous les villages que nous occupions, sont restés en notre pouvoir, et tous les efforts de l'ennemi, pour s'en emparer, ont été cruellement châtiés.

Les documents officiels allemands constatent eux-mêmes que, par deux fois, les troupes du général von Steinmetz ont été rejetées en arrière, et, pour qualifier ce mouvement de recul, ils emploient cette expression *retraite précipitée*, qui suffit à montrer de quelle sorte les Prussiens ont été accueillis.

Il est vrai qu'au début de l'action, alors que les Français avaient abandonné une partie de leurs positions, l'ennemi a pu s'emparer de Colombey ; mais peut-on vraiment compter comme victoire l'occupation de postes qui se trouvaient déjà évacués par nos troupes au moment de l'attaque ?

Si l'on porte d'ailleurs à l'actif des Allemands la prise de Colombey, il convient également de tenir compte du mouvement de retraite qu'ils durent précipitamment opérer de Mey à Noisseville, c'est-à-dire sur un espace de plus de trois kilomètres, devant l'énergique attaque des divisions de Cissey et Grenier.

Du reste, cette charge, ainsi que nous l'avons déjà vu, suffit pour assurer la possession du champ de bataille. Mince résultat, hélas! qui ne compensait pas le retard qu'il nous faisait subir, qui permettait aux Prussiens d'exécuter le mouvement tournant qu'ils avaient projeté sur la route de Metz à Verdun, qui compromettait définitivement l'armée de Metz et qui eût pu être évité, si le maréchal Bazaine n'avait pas, de

tergiversations en tergiversations, attendu le dernier moment pour exécuter le seul mouvement qui pût nous sauver.

Ce n'est qu'après la retraite des Français, que les Allemands gagnèrent du terrain, mais cette retraite était évidemment toute volontaire. Le mouvement n'avait été que trop retardé, et c'est pour cette unique raison que, la nuit venue, les divisions des 3e et 4e corps français, se conformant aux ordres du maréchal Bazaine, reprirent la route de la Moselle.

Si, sur un point quelconque, notre ligne de combat avait été entamée, n'aurait-on pas employé ces deux belles divisions de grenadiers et de voltigeurs de la garde, qui se tenaient en arrière, à moins de trois kilomètres du champ de bataille et qui ne brûlèrent pas une cartouche, tandis que l'ennemi jeta au feu jusqu'à son dernier bataillon.

Jamais aussi nos soldats ne donnèrent de plus grandes preuves de bravoure individuelle, que dans les efforts qu'ils firent pour chasser les Prussiens des positions, que ceux-ci voulaient conquérir. En même temps, à côté de leur *furia* toute française, nos braves troupiers furent admirables de calme et de discipline dans la partie défensive.

Les Allemands revinrent cinq ou six fois à la charge, mais toujours sans succès, bien que leur artillerie, très nombreuse, battît tous les plateaux occupés par nos troupes.

— Le front des ennemis était couvert par plusieurs villages et par des bois. Leur armée, nous entendons seulement celle qui prit part à cette bataille d'arrière-garde, représentait un chiffre exact de soixante dix-sept mille quatre cents hommes, qui tous entrèrent en pleine action. Des nuées de tirailleurs étaient répandus sur les flancs et en avant de la ligne de bataille de Steinmetz.

Notre armée avait été prise en flagrant délit de passage d'une rivière, et il fallut un certain temps pour arriver à soutenir la brigade de Bellecourt, de la division Grenier (4e corps), la brigade Nayral, de la division de Castagny (3e corps), et la brigade de Potier, de la division Metman (3e corps), qui formaient nos arrière-gardes. Nos bataillons, qui accouraient, étaient presque toujours obligés de se former sous le feu de l'ennemi.

De notre côté, deux corps d'armée, le 3e présentant un effectif de trente-huit mille, et le 4e un effectif de vingt-huit mille hommes, c'est-à-dire soixante-six mille hommes entrèrent en ligne ; mais, sur ce total de sept divisions d'infanterie et deux divisions de cavalerie, les divisions de Cissey, Grenier, Aymard, de Castagny et Metman et deux régiments de dragons furent réellement engagés. Le reste de la cavalerie,

et les deux divisions d'infanterie de Lorencez et de Montaudan n'avaient pas eu l'occasion de bouger.

La grande attaque à la baïonnette, exécutée par le général Grenier, sous la direction du général de Ladmirault, fut jugée indispensable à la conservation de nos lignes, et dans l'exécution de ce mouvement, nos soldats ne s'inquiétèrent ni de la nature des obstacles qui se trouvaient devant eux, ni du nombre de leurs ennemis. Ils triomphèrent.

Les pertes étaient importantes des deux côtés. Les Français comptaient les pertes suivantes, officiellement constatées :

	Tués	Blessés	Disparus	Total
Officiers.....	42	157	1	200
Soldats.....	335	2.484	589	3.408
	377	2.641	590	3.608

Le général Decaen, commandant le 3e corps, était mortellement atteint et devait succomber après plusieurs semaines de souffrances. Le maréchal Bazaine avait été contusionné à l'épaule ; enfin, les généraux de Clérambault, de Castagny et Duplessis étaient blessés.

Les Prussiens comptaient près de sept mille hommes hors de combat. Seule, la brigade von Goltz eut douze cents hommes atteints, soit le sixième de son effectif.

Un seul régiment, le 48e Rhénan, perdit trente-deux officiers et et huit cent quatre-vingt-quinze sous-officiers et soldats. Un bataillon de tirailleurs laissa sur le terrain neuf officiers et deux cent soixante-dix hommes.

— Il y a dans chaque position un point essentiel de la prise duquel le succès dépend toujours.

Aussi longtemps que l'ennemi n'a pu s'en emparer ses avantages sont éphémères ; en revanche, tout est perdu, s'il parvient à l'emporter.

Le plus rare des talents militaires est peut-être de trouver, de deviner cette position essentielle.

Dans la bataille de Borny, le point essentiel était, sans contredit, l'espace situé entre la route de Sarrebrück et la Moselle. Les Prussiens, maîtres de ce point, entraient sans coup férir dans le fort Saint-Julien, dépourvu d'artillerie, et qui n'était pas encore fermé à la gorge.

Le château de Grimont, Mey et Bellecroix en étaient la clef, et si le combat commença vers Borny et Colombey, c'est que les Prussiens voulaient nous tromper sur leur véritable objectif.

Les dispositions de Manteuffel et de Steinmetz prouvèrent qu'ils avaient bien étudié la configuration du théâtre de cette guerre, et il est permis de supposer que s'ils n'avaient point rencontré devant eux un homme d'un mérite réel, comme de Ladmirault, qui joignait l'intrépidité à la science militaire, notre arrière-garde eût été battue, détruite peut-être.

Quant à l'action même, elle ne pouvait se faire que par notre gauche ; mais, nous le répétons, voir et saisir le moment décisif sur un champ de bataille, est un de ces coups de génie, dont très peu de généraux sont capables, et qui fait le plus grand honneur au commandant du 4e corps.

Il avait manœuvré d'après la connaissance du caractère de ses adversaires. Cette étude devient une des qualités essentielles d'un général ; car il est bien certain que celui qui ne saura pas prévoir les dispositions d'une attaque, par la configuration du terrain, sera toujours un médiocre capitaine.

La campagne avait offert jusque-là un fâcheux exemple de l'influence de la mauvaise direction des opérations militaires. Les Allemands remportèrent des victoires dont ils n'auraient jamais paré leurs drapeaux, si nous n'avions étendu maladroitement le front de nos armées. Ils dirigèrent sagement leurs entreprises.

Mais quand les troupes de Mac-Mahon furent désorganisées et livrées à tous les ravages d'une retraite sans frein, il devenait plus que jamais nécessaire de se conformer aux lois de la guerre.

L'Empereur, devant la pression de l'opinion publique et mettant la France au-dessus de toute autre question, chargea Bazaine du commandement en chef.

Depuis le jour où Napoléon III avait remis le commandement de l'armée à Bazaine, celui-ci se trouvait, pour ainsi dire, sous le canon de l'ennemi.

Son devoir était donc d'opérer vivement sa retraite. Il empêchait ainsi la jonction des Allemands sur ses derrières ; mais, pour arriver à ce but, il fallait posséder ce qui manquait totalement à Bazaine : un génie vaste et actif, et surtout l'art si difficile de se faire obéir et de conduire une armée de plus de cent mille hommes.

Le 12 août, toute notre armée était concentrée autour de Metz, et, au lieu de la porter vivement en arrière, le 13 août, au matin, il la laissait livrée à elle-même dans ses cantonnements.

Grâce aux lenteurs de Bazaine, la bataille de Borny ne put être évitée.

Nos communications avec la France étaient interceptées, et il n'était déjà plus possible de pénétrer dans Metz.

— Pendant la bataille du 14 août, signalons surtout la bonne conduite du médecin-major Luc et de l'aide-major Bargy du 10e chasseurs à cheval. Ces deux docteurs, avertis par l'aumônier du 3e corps qu'il n'existait pas encore d'ambulance pour ce corps, en installent une à la ferme de Belletange où, avec quelques autres médecins, ils pansent et opèrent, jusqu'à quatre heures du matin, plus de quatre cents blessés, n'ayant d'autres ressources que ce que contenaient les cantines régimentaires.

Dans un hangar de la ferme de Borny, on installa également une ambulance pour donner les premiers secours.

Une troisième ambulance fut encore établie dans le vaste parc du château de Borny, qui se trouve à l'extrémité de ce village opposée au champ de bataille. Les habitants de ce manoir avaient fui, fermant toutes leurs portes, et nul ne se rencontra qui pût les ouvrir.

Heureusement il se trouvait dans le parc une immense salle couverte. Une porte et six fenêtres de la plus grande dimension en mesuraient la façade ; la profondeur et l'élévation répondaient à la largeur.

Ce local, qui probablement n'avait été construit que pour servir à des fêtes, allait s'arroser de sang et retentir de cris de douleur.

Un digne ecclésiastique, l'abbé de Meissas, chapelain de Sainte-Geneviève, aumônier de la division Metman, aidé de quelques personnes de bonne volonté, des Messins, surpris à Borny, dans leur promenade du dimanche, par le commencement de la bataille, installa tant bien que mal cette ambulance. Ces braves gens envahirent la grange d'une ferme voisine et vinrent joncher d'une épaisse litière de paille le plancher de cette ambulance improvisée.

Nos docteurs firent le plus et le mieux possible pour soulager nos pauvres blessés, qui bientôt affluèrent dans ce lieu

En moins de rien, la grande salle fut remplie. On commença à déposer les nouveaux arrivants sur les marches : on en adossa le long des murs, à l'extérieur ; on en coucha sur les plates-bandes et l'on en couvrit les pelouses.

Une assez grande écurie, seul endroit abrité que l'on eût trouvé ouvert dans le château, et où l'on avait remplacé à la hâte le fumier par de la paille fraîche, était remplie de malheureux gémissant et criant.

La nuit venait : on ne put trouver une lanterne pour péné-

trer dans ce lieu de douleur, et la crainte du feu empêchait de se servir de torches en paille. D'ailleurs, la bougie manquait, et l'on ne savait où en demander dans un village dont presque tous les habitants avaient fui; on en avait trouvé seulement deux bouts, qu'on avait placés dans un petit réduit, sur la fenêtre, auprès d'un établi de menuisier.

On portait l'un après l'autre, sur ce meuble, les blessés dont l'état demandait des opérations immédiates. Deux chirurgiens y coupaient des bras et des jambes, y recousaient les intestins à de malheureux éventrés, ou bien encore y fouillaient avec de grandes pinces dans des plaies profondes, pour en arracher les balles ou les éclats d'obus.

Toute la journée et toute la nuit, nos docteurs pansèrent les blessés, sans trêve ni repos. Autour d'eux la bataille faisait rage; les projectiles prussiens frappaient sur le toit du château, les tuiles brisées pleuvaient, et eux, ces dévoués, continuaient leur tâche, sans apporter la moindre attention à tous ces bruits meurtriers.

— Cette bataille de Borny fut le premier acte du siège de Metz.

L'attitude patriotique de la population pendant cet engagement fut remarquable.

Durant toute la journée du 14 août, la population avide de nouvelles et anxieuse n'avait pas quitté les portes de la ville. Les détonations de l'artillerie qui s'éloignaient ou se rapprochaient, le feu roulant des chassepots ou des fusils Dreyse, jetaient dans les esprits une sombre inquiétude.

Vers dix heures du soir, on vit revenir des bataillons et des escadrons français; en même temps entrait en ville le lugubre convoi des mourants et des blessés; c'était une file interminable de cacolets. A la lueur des réverbères, on voyait les chevaux, les voitures, les brancards se presser, se fouler, se heurter sur les ponts, dans les rues tortueuses et trop étroites.

A chaque minute, de nouveaux arrivants augmentent l'encombrement et arrêtent la marche. Les cris, les reproches, les plaintes des blessés ajoutent au tumulte.

Çà et là, à la clareté du gaz, se détache une figure sombre, tachée de sang, aux traits ridés par la souffrance.

Le délabrement des uniformes atteste les efforts qu'ont faits nos soldats, les fatigues qu'ils ont subies. La population, qui est restée sur pied toute la nuit, s'est portée sur leur passage et les entoure de soins avec un admirable empressement. Les femmes se distinguent surtout; partout, dans toutes les ambulances, elles se sont mises à la disposition des médecins

pour laver les blessures et opérer les premiers pansements.

— Dans l'après-midi du 15 août, un parlementaire ennemi se présente à la porte des Allemands. C'est un officier de houzards, âgé d'une trentaine d'années, fort bel homme et montant un magnifique cheval blanc. Il a la veste bleu de ciel, bordée de brandebourgs et de tresses d'argent. Sa monture est harnachée avec beaucoup de luxe.

Selon les usages de la guerre, avant d'ouvrir la porte, on lui met un bandeau et on le conduit ainsi au quartier général, où il reste près d'une heure et demie, et est traité avec une politesse et une courtoisie dont il paraît tout étonné. (Manque d'habitude, sans doute !)

Ce parlementaire vient demander une suspension d'armes pour enterrer les morts de la veille. Cette suspension, qui est accordée, doit se terminer à cinq heures.

Au moment où cet armistice va expirer, un nouveau parlementaire allemand, les yeux recouverts par un foulard rouge, arrive à l'hôtel de la division, pour demander une prolongation d'armistice, afin de pouvoir enterrer les morts qui se trouvent encore sur le territoire de Courcelles-Chaussy. Elle lui est accordée.

Cet officier parle assez purement le français, bien qu'avec un accent germanique prononcé ; il serre la main aux officiers d'état-major, les remercie de leur courtoisie à son égard, puis monte dans la voiture, qui doit le ramener en dehors de la ville, les yeux toujours bandés.

La nouvelle trêve, comme nous venons de le dire, a été accordée ; elle doit durer jusqu'au soir, et, le lendemain matin, de quatre à huit heures.

On en télégraphie immédiatement la nouvelle aux forts qui entourent la ville.

CHAPITRE XLII

Marche du 3e corps, le 15 août.

Le 3e corps reprend son mouvement de retraite. — Marche de la division Montaudon. — A travers Metz. — Le maréchal Le Bœuf prend le commandement du 3e corps. — La marche par Plappeville. — Le col de Châtel-Saint-Germain. — Arrivée à Verneville. — La division de Castagny bivouaque près de la porte de Thionville — Marche de la division Metman. — Camp sous Plappeville. — Campement de la division Aymard au Ban Saint-Martin. — La réserve d'artillerie à la ferme de la Malmaison. — La brigade de chasseurs à cheval à la « Maison des Planches ». — Mouvements du 10e chasseurs à cheval. — La division de Clérambault sur la rive gauche de la Moselle. — Une nuit au bivouac.

Les 3e et 4e corps ainsi que la garde eurent donc leur mouvement de retraite retardé de vingt-quatre heures environ, par la bataille de Borny.

L'action terminée, l'ordre est donné de se conformer au plus vite aux instructions du commandant en chef, qui vient de passer sur la rive gauche de la Moselle.

— La *division Montaudon* se rallie sous le fort de Queuleu, à dix heures et demie du soir, et se met en marche vers onze heures, se dirigeant sur Metz. Les 1re, 2e et 6e compagnies du 2e bataillon du 62e de ligne, qui sont restées en grand'garde, sur le champ de bataille, en avant du bois de Borny, rallient la colonne, au pas gymnastique, contre le faubourg de Plantières.

La division traverse la ville et la Moselle, par une marche de nuit très fatigante. Les rues et surtout les portes sont tellement obstruées de troupes, que le trajet n'est pas facile.

On fait halte sur la droite du Ban Saint-Martin, de six à huit heures du matin, pour faire le café.

Départ à huit heures. Une demi-heure après, arrivée de la division sur le plateau de Plappeville. Le campement est établi sur les glacis du fort de ce nom. On n'a parcouru en tout que huit kilomètres.

Le maréchal Le Bœuf qui, depuis sa démission, a été mis à la suite de l'armée, est appelé par l'Empereur, le 15 au matin, au commandement du 3e corps, en remplacement du général Decaen, mortellement blessé la veille, à Borny.

Cette nouvelle est diversement accueillie. Les uns s'en étonnent ; mais d'autres, et ce sont les plus nombreux, disent que, incapable de diriger l'armée, le maréchal saura très bien commander un corps. On appuie cette opinion sur les antécédents militaires du maréchal.

Le maréchal Le Bœuf se rend aussitôt au quartier général de ses troupes, établi le 14, à huit heures et demie du matin, sur la pente du coteau de Plappeville, à droite et à gauche du défilé de Lessy, et enfin, devant la ville même, à la porte de Thionville.

L'ordre vient, à dix heures, au quartier général du 3e corps, de plier les tentes et d'être à cheval à midi. L'armée continue son mouvement de retraite sur Verdun.

Le 3e corps, pour sa part, doit passer par Châtel et traverser la vallée de Montvaux, afin de déboucher sur le plateau, aux environs de Verneville.

D'après les instructions du commandant en chef, il doit venir en seconde ligne, après le 4e corps.

Mais les troupes, qui ont combattu à Borny, ayant dû s'arrêter à Metz pour se réapprovisionner en munitions d'artillerie et d'infanterie, et le 3e corps se trouvant prêt avant le 4e, le maréchal Le Bœuf prend sur lui d'intervertir l'ordre indiqué.

La division Montaudon se remet en route à deux heures après avoir mangé la soupe et monte par Plappeville, au col du Saint-Quentin, en marchant par le flanc. L'étroit chemin de traverse, que suit la colonne, est obstrué par une file de bagages, qui ont bien du mal à gravir la côte.

La chaleur est très grande. A gauche s'étend le magnifique panorama de la vallée de la Moselle et la ville de Metz.

Le col franchi, on descend par Lessy, jusqu'à Châtel-Saint-Germain, pour remonter ensuite la route qui mène à Verneville. Mais, une fois arrivées sur cette route, les troupes doivent s'avancer à travers champs, afin de laisser la chaussée

libre pour une longue colonne de bagages, et passent ensuite à la ferme de Leipzick et à la Folie.

Après une marche pénible, la division arrive, vers sept heures du soir, sur le plateau de Verneville, et va camper, dans l'ordre de combat, entre Montigny-la-Grange et la ferme de l'Envie, par bataillon en colonne, face à l'Ouest ; le 18e bataillon de chasseurs en arrière de la ferme de Montigny, la 1re brigade (51e et 62e) à gauche ; le 81e au Sud de la ferme de l'Envie, et en soutien de la première ligne formée par le 95e.

Le maréchal Le Bœuf arrive à la nuit à la ferme de la Malmaison.

— La *division de Castagny*, qui a pris position pour bivouaquer, après la bataille, en arrière de la ferme de Bellecroix, entre Borny et Plantières, continue, à deux heures et demie du matin, son mouvement de retraite, pour entrer dans Metz. Elle ne fait que traverser la ville, ce qui demande un temps très long, vu l'encombrement, et après avoir franchi la Moselle, va bivouaquer sur les glacis, le long des remparts de Belle-Ile, près de la porte de Thionville. Là, elle complète ses munitions et reçoit des vivres.

Vers deux heures et demie, l'ordre est donné de se remettre en marche vers Verneville, indiqué comme point de concentration de la 2e division du 3e corps.

La brigade Nayral (15e bataillon de chasseurs, 19e et 41e de ligne) se met en route la première, par une chaleur excessive, en suivant la route de Conflans. Elle traverse Plappeville, Lessy, Châtel-Saint-Germain, passe près des fermes de Lepsick et de Chanterennes, traverse Verneville, situé à treize kilomètres de Metz et établit son bivouac à dix heures et demie du soir : le 15e bataillon de chasseurs en soutien de l'artillerie de combat, le 19e de ligne à gauche et tout près de Verneville et le 41e au Sud-Ouest de ce village.

L'extrême difficulté de s'avancer sur une route encombrée d'artillerie et de bagages, a rendu la marche très lente pour la 2e brigade, que commande le colonel de Courcy (69e et 90e). Cette brigade arrive seulement vers minuit, et campe par bataillons déployés en colonnes, le 90e en deuxième ligne, au Sud du village de Verneville et face à Verdun, en ayant le 69e à sa droite.

— La *division Metman* reste jusqu'à onze heures du soir sur le champ de bataille de Borny.

Les 1er et 2e bataillons du 71e de ligne couchent sur leurs positions ; le 3e bataillon bivouaque près de la ferme de Borny ; deux grand'gardes, d'une compagnie chacune, sont

établies sur l'emplacement que vient de quitter le 3e bataillon.

Ces grand'gardes, aidées de corvées s'emploient une partie de la nuit à relever nos morts et nos blessés, concurremment avec les ambulances de la Société internationale de secours aux blessés.

A onze heures du soir, la division continue sa retraite et se met en marche sur la route de Metz, après avoir complété ses munitions. La colonne longe la ferme de Sébastopol, dépasse, à Borny, les deux divisions de grenadiers et de voltigeurs de la garde, qui ont été placées comme réserves, dans ce village, et entre dans Metz par la porte des Allemands.

Après avoir franchi le Pontifoy, elle passe devant le fort Moselle, traverse le Ban Saint-Martin et va camper sous Plappeville, le 15 août, à sept heures du matin.

Le 7e bataillon de chasseurs, qui, sous les ordres du commandant Rigaud, est resté en arrière-garde sur le champ de bataille, jusqu'à onze heures et demie du soir, se met à ce moment en marche, afin de rejoindre la colonne; mais, séparé de sa division, il reste isolé jusqu'au 16 août au soir et campe sur le côté droit de la route de Plappeville, près des murs de Metz.

— La *division Aymard*, de même que la division Metman, est arrêtée dans sa marche par de longues îles de voitures et d'équipages de pont, et ne peut, elle aussi, arriver le 15 août au soir, au point indiqué pour le 3e corps.

Dans la nuit qui suivit la bataille de Borny, la division Aymard traverse Metz à deux heures du matin et va camper dans des jardins situés en avant de la porte de Thionville, et près du Ban Saint-Martin, au lieu dit « Devant-les-Ponts ».

Elle y reste jusqu'au 15 août, à trois heures de l'après-midi, et se dirige à ce moment vers le plateau de Plappeville. Les routes, encombrées de convois, empêchent de passer. La division Aymard reçoit alors l'ordre de s'arrêter et bivouaque en colonne, par bataillons déployés dans les champs qui bordent la route de Plappeville, près du Ban Saint-Martin.

— La *réserve d'artillerie du 3e corps*, à la nuit tombante, le 14 août, s'est repliée sur Metz, et est allée camper dans le Polygone de Chambière.

Le 15 août, à onze heures du matin, cette réserve quitte le Polygone, prend à Gravelotte la route de Conflans, s'arrête en bataille près de la ferme de la Malmaison, y fait du fourrage et va établir son camp plus loin et à gauche, entre Villiers-aux-Bois et Saint-Marcel.

— *Brigade de cavalerie légère de Bruchard.* — Le 14 août,

à neuf heures du soir, les 2e et 3e chasseurs à cheval reviennent à l'emplacement qu'ils ont quitté le matin. Ils doivent le quitter de nouveau à six heures du soir, pour se rendre sur la rive gauche de la Moselle. Cette marche s'opère toute la nuit, en passant devant Borny et par la route de Sarrebrück à Metz.

Cette route se trouvant encombrée par les voitures et les cacolets des blessés, la marche de cette colonne de cavalerie est très ralentie.

Les deux régiments entrent dans Metz par la porte des Allemands, sortent par celle de Thionville et vont établir leurs campements, à six heures du matin, près d'une maison dite « La maison des Planches », sur la rive gauche de la Moselle, vis-à-vis du Polygone de Chambière.

En avant, sur les glacis de la ville, sont déjà les 2e et 7e hussards et le 10e chasseurs.

Dans la journée du 14 août, le chasseur Aubier, du 2e régiment, a été tué en allant porter un ordre. Plusieurs autres ont été blessés grièvement.

Le 15 août, à cinq heures du soir, le boute-selle est sonné dans le bivouac des 2e et 3e chasseurs; les chevaux sont bridés, le camp est levé. Les deux régiments attendent toute la nuit, la bride au bras, le moment de se mettre en route.

— Quant au 10e chasseurs à cheval, ses escadrons qui marchent séparément, après avoir, pendant la nuit du 14 au 15 août, passé sur la rive gauche de la Moselle, exécutent les mouvements suivants :

Le 1er escadron reçoit, vers trois heures du soir, l'ordre de seller les chevaux et de se tenir prêt à partir au premier signal avec les 2e et 3e chasseurs, et attend dans cette situation jusqu'au lendemain à quatre heures du matin.

Le 2e escadron monte à cheval à quatre heures du soir, avec ordre de servir d'arrière-garde à la division Aymard.

Il fait environ quinze cents mètres avec cette division sur la route de Verdun et s'arrête jusqu'au lendemain à sept heures du matin.

Le 3e escadron monte à cheval, à midi, pour servir d'escorte au maréchal Le Bœuf, appelé au commandement du 3e corps. Il prend la route de Verdun et va camper près de la ferme de Bagneux.

Le 5e escadron arrive à Metz à six heures du matin, bivouaque sur les glacis de la porte de Thionville, jusqu'à une heure de l'après-midi, puis se met en route pour Verneville, en passant par Plappeville, Lessy et Châtel-Saint-Germain.

Les difficultés de la route, ayant ralenti sensiblement la marche des troupes, l'escadron reçoit l'ordre, à dix heures du soir, de s'établir au bivouac, sans attendre l'arrivée de ces troupes qui, pour la plupart, n'atteignent Verneville que le lendemain.

Le 6e escadron reçoit, à quatre heures du matin, le 15 août, l'ordre de se replier sur Metz, qu'il traverse, pour aller rejoindre la division Metman, sous Plappeville, où il arrive vers dix heures du matin.

— *Division de dragons de Clérambault.* — A la nuit tombante du 14 août, le 4e dragons, toujours en première ligne de la division de Clérambault, et soutenant les tirailleurs de l'infanterie, a reculé pied à pied et a rencontré, vers neuf heures, l'infanterie de la garde, qui arrivait en soutien.

Vers dix heures, la fusillade ayant cessé, la division de Clérambault s'arrête sur le champ de bataille, contre le fortin des Bordes en construction. A minuit, les quatre régiments de dragons remontent à cheval sans bruit et descendent en colonne par deux et au pas la route de Sarrebrück jusqu'à Metz. Le 5e dragons forme l'arrière-garde.

La division traverse l'infanterie et l'artillerie de la garde placées derrière elle, mais à son tour elle est dépassée par la division de cavalerie du général Desvaux (garde impériale), qui suit la même direction.

A chaque instant, la division de Clérambault est entravée dans ses mouvements par de l'artillerie et des cacolets de blessés. Cette marche dure toute la nuit.

Au petit jour, on entre dans Metz par la porte des Allemands, et on en sort par celle de Thionville. Vers sept heures du matin, la division de dragons établit son campement sur la rive gauche de la Moselle, contre la maison des Planches, entre la route de Thionville et la Moselle ; on attache les chevaux à la corde, sans dresser les tentes.

A une heure de l'après-midi, les chevaux sont sellés. On touche des cartouches à la porte de Thionville. On doit partir à cinq heures du soir : les bagages sont chargés ; mais, comme la route n'est pas libre, le départ est différé, et on passe la nuit au bivouac, la bride au bras, autour de grands feux.

CHAPITRE XLIII

Marche du 4e corps, le 15 août.

Marche du 4e corps. — Insuffisance des moyens de passage sur la Moselle. — Marche de la division de Cissey. — Le 20e bataillon de chasseurs forme l'arrière-garde. — Campement au « Sansonnet ». — Instructions pour la marche de l'armée du 15 août. — Bivouac de la division Grenier sur les glacis de Saint-Julien. — Campement à Woippy. — Arrivée de la division de Lorencez au Coupillon. — Difficultés dans la marche au ravin de Châtel-Saint-Germain. — Halte du 2e bataillon de chasseurs. — L'artillerie à Lessy. — Marche de la réserve d'artillerie et de la division de cavalerie Legrand.

Le soir du 14 août, le 3e corps, qui formait la droite et le centre de la ligne de bataille, avait repris aussitôt, comme nous venons de le voir, le mouvement de retraite interrompu par l'engagement qui venait de se terminer à la nuit tombante.

Cette fois encore, l'unité d'action manqua. Le 4e corps, qui formait l'aile gauche, attendit vainement, jusqu'à trois heures du matin, l'ordre de suivre le mouvement de retraite qui s'exécutait. Le général de Ladmirault s'y décida, en voyant le mouvement du 3e corps.

Le 4e corps employa toute la nuit du 14 au 15 à passer sur la rive gauche de la Moselle.

Les 3e et 4e corps, très éprouvés à Borny, ne purent traverser

cette rivière, sans beaucoup de difficultés, car le maréchal Bazaine avait donné l'ordre de faire sauter le pont de Longeville, en amont de Metz, et le génie n'avait pas su établir un nombre de ponts suffisant pour permettre le passage rapide de nos colonnes.

A six heures du matin seulement, l'arrière-garde du 4e corps défilait sur les ponts de bateaux de l'île Chambière.

De son côté, l'armée allemande, continuant son mouvement tournant et silencieux, exécutait une marche de nuit.

— Les Prussiens, nous l'avons déjà dit, prétendent avoir remporté le 14 août une éclatante victoire à Borny, et avoir repoussé notre armée jusque sous les glacis des forts de Saint-Julien et de Queuleu. Ils mentent! et la meilleure preuve, c'est que la *division de Cissey* s'est constamment portée en avant ce jour-là et qu'à la nuit, elle a établi son bivouac à hauteur de Nouilly, dont elle a délogé les Prussiens à la baïonnette.

Il est non moins certain qu'elle a passé presque toute la nuit dans cette position, et que ce n'est que le lendemain matin, vers trois heures, qu'elle s'est tranquillement dirigée vers la Moselle, pour en effectuer le passage.

Le 20e bataillon de chasseurs forme l'arrière-garde de la division de Cissey. Le capitaine Delherbe, qui vient de prendre le commandement du bataillon, en remplacement du regretté commandant de Labarrière, assassiné dans la soirée par les Prussiens contre le bois de Mey, rallie les compagnies détachées et évacue le champ de bataille, vers trois heures du matin.

La division traverse le faubourg Saint-Julien, passe la Moselle à l'île Chambière, où elle reprend ses sacs, qu'elle y a déposés la veille, pour marcher plus rapidement au combat, et va camper sur la rive gauche de la rivière, en arrière de Woippy, au lieu dit du Sansonnet, et à la « Maison des Planches ».

A six heures et demie du matin, le mouvement de cette division est terminé. Toute la journée du 15 août, les troupes du général de Cissey restent à leurs campements, pendant qu'une partie de l'armée reprend, sur Verdun, le mouvement interrompu par le combat de la veille.

— D'après les instructions du 13 août, toute l'armée devait marcher sur Verdun. Ces instructions sont renouvelées le 15 de la manière suivante : le 4e corps ira à Doncourt; le 3e derrière lui, s'arrêtera à hauteur de Verneville; le 2e corps continuera sa marche jusqu'à Mars-la-Tour et sera remplacé, à Rézonville et à Vionville, par le 6e corps.

La division de voltigeurs et deux batteries de la garde prendront position au Point-du-Jour, pour couvrir au besoin la retraite.

Le reste de la garde s'établira à Gravelotte. La cavalerie de Forton se placera à Tronville et éclairera l'armée à gauche et en avant, sur la route de Saint-Mihiel; la division du Barail fera le même service sur l'autre route de Verdun par Jarny.

Dans la matinée, on entend sauter, dans le lointain, le pont de Longeville; le fort Saint-Quentin lance des projectiles contre l'ennemi, qui vient d'établir des pièces d'artillerie légère, en avant de Montigny-lès-Metz.

— A la nuit, la *division Grenier* va camper sur les glacis du fort Saint-Julien et reçoit l'ordre de se tenir prête à reprendre, avant le jour, son mouvement vers la Moselle. Les troupes font le café. En première ligne s'installe la division de Cissey, qui a peu souffert.

La division Grenier ne reste pas longtemps sur les glacis de Saint-Julien. A deux heures du matin, on réveille les dormeurs sans faire aucune sonnerie, et les troupes descendent silencieusement vers les ponts.

Quelques heures après, vers cinq heures du matin, toute la division Grenier est campée sur la rive gauche de la Moselle, dans les prairies qui s'étendent entre Saint-Éloy et Woippy. Elle passe toute la journée du 15 en cet endroit, sans qu'il soit possible de communiquer avec le convoi, engagé depuis la veille sur la route de Verdun.

Le canon du fort Saint-Quentin, tirant à plusieurs reprises, indique que l'ennemi se montre sur les bords de la Moselle.

— La *division de Lorencez* quitte le champ de bataille vers deux heures du matin. La marche est pénible et embarrassée, par suite de l'insuffisance des ponts. Les dernières troupes de cette division n'arrivent au campement du Coupillon que vers deux heures de l'après-midi, et y reprennent leurs sacs, qu'elles y ont laissés la veille.

On s'occupe aussitôt des distributions qui n'ont pu être faites depuis trois jours.

Vers trois heures du soir, arrive l'ordre subit de lever le camp et de se mettre en marche; le mouvement commence presque en même temps dans les trois divisions du 4e corps. Ce n'est qu'à six heures que la 2e brigade (général Berger) de la division de Lorencez, qui doit former l'avant-garde, peut enfin sortir de la limite des camps.

L'objectif du 4e corps est, nous l'avons dit, Doncourt ; mais, lorsque la division de Lorencez veut prendre la route de Lessy, qui lui a été indiquée, elle trouve le chemin encombré à ce point, que son arrière-garde est encore au bivouac du Coupillon, à huit heures du soir. Les deux autres divisions de Cissey et Grenier ne peuvent, comme on l'a vu, quitter leurs positions en avant de Woippy.

La brigade Berger traverse lentement Lorry, fait une pause de quelques heures, pendant la nuit, dans les vignes près de Tignomont, passe dans ce village, laisse Plappeville à gauche et vient, au point du jour, faire le café au bas et l'autre côté du col de Lessy.

Le 16 août, à six heures du matin, la traversée de ce village s'opère ; elle est fort difficile : c'est un encombrement indescriptible de bagages et de pièces d'artillerie. Le ravin de Châtel - Saint - Germain est obstrué par un équipage de ponts.

Au sortir de Lessy, la 2e brigade va prendre position sur le plateau de la Sapinière et près du chalet de Billaudel.

La 1re brigade de la division de Lorencez (général Pajol), prenant à gauche, est passée à Tignomont, à Plappeville, grimpe les hauteurs du Saint-Quentin, traverse le col de Lessy, contourne le Saint-Quentin, en passant par Lessy, et arrive à Sey, à sept heures du matin, ayant piétiné pendant quinze heures pour parcourir neuf kilomètres environ. Cette brigade bivouaque en arrière de Moulin-Longeau, où il reste deux heures pour faire le café.

Le 2e bataillon de chasseurs, qui est parti en tête de colonne, a pris position, à onze heures et demie du soir, sur la croupe d'un mamelon, qui se détache du plateau de Plappeville et se prolonge vers le Sud-Ouest. Cette position commande à l'Est le village de Lessy et à l'Ouest celui de Châtel-Saint-Germain.

L'artillerie divisionnaire parque à l'entrée du village de Lessy.

— La *réserve d'artillerie du 4e corps* a reçu, le 14 août, vers onze du soir, l'ordre de se replier de l'autre côté de la Moselle, et est arrivée, à deux heures du matin, près du village de Woippy, où elle a aussitôt établi son campement.

— *Division de cavalerie Legrand.* — La brigade de hussards du général de Montaigu a bivouaqué, le 14 août, de huit heures du soir à minuit, en arrière du village de Failly, pour prévenir tout mouvement offensif sur le champ de bataille, et revient en-

suite camper sur les glacis de la place, près de la porte de Thionville. A deux heures de l'après-midi, elle quitte son bivouac et va camper près de Woippy, au Sansonnet.

La brigade de dragons de Gondrecourt est restée sous le fort Saint-Julien, jusqu'au 15 août au matin. A six heures, elle traverse la Moselle et va rejoindre la brigade de Montaigu, au Sansonnet.

CHAPITRE XLIV

La Garde Impériale, le 14 et le 15 août.

La garde sur le plateau de Borny. — Le réveil. — Le boute-selle. — La retraite sur Metz commence. — Le canon. — La garde reprend ses premières positions. — En réserve. — La division de voltigeurs sur les glacis de Queuleu. — La division de grenadiers et la cavalerie de la garde au fortin des Bordes. — Reconnaissances de sous-officiers de lanciers de la garde. — Voltigeurs blessés. — L'ennemi prononce une attaque sur le fort Queuleu. — Les mitrailleuses de la garde. — L'artillerie de réserve de la garde. — La nuit. — L'horizon en feu. — Le bivouac sur le champ de bataille. — Retraite de la cavalerie de la garde. — Au Ban Saint-Martin. — Encombrement de la route. — Camp sur le plateau de Gravelotte. — Les batteries de réserve. — Marche des voltigeurs. — Les artilleurs de la garde. — La traversée de Metz. — A Longeville. — Les Prussiens font feu sur le 6e corps. — Reprise de la marche — Campement sur le plateau du Point-du-Jour. — Les batteries au ravin de Gorze. — Marche des convois. — Marche des grenadiers. — Les blessés à la caserne du génie. — Désordre. — Embarras au pont des Morts — Les guides ferment la marche. — Le pont de Longeville saute. — La route de Metz à Mars-la-Tour. — Campement près de Gravelotte. — Arrivée du 1er grenadiers. — Fausses alertes.

La garde impériale, on se le rappelle, était campée, depuis le 11 août, sur le plateau de Borny.

Le 14 août, à trois heures et quart du matin, le réveil est sonné dans tous les campements; en même temps, le boute-selle retentit pour la cavalerie du général Desvaux.

On charge les chevaux, avec ordre de se tenir prêt à partir;

les hommes à pied doivent rester au bivouac et on ne lèvera pas les tentes.

A onze heures du matin, un nouvel ordre modifie le premier. Les voitures, les hommes à pied et les chevaux doivent rentrer immédiatement dans Metz. Les régiments se tiennent prêts à monter à cheval, les hommes ont la bride au bras.

Déjà, vers neuf heures, les grenadiers et les voltigeurs ont fait les sacs, plié les tentes et attendent derrière les faisceaux.

Le maréchal Bazaine est allé, dit-on, faire une reconnaissance.

A trois heures et demie, la garde impériale se met en mouvement pour rentrer à Metz. Le plan, paraît-il, est de se porter sur Châlons, pour rejoindre Mac-Mahon.

La division Deligny rompt la première et entame le mouvement de retraite sur Verdun.

A quatre heures dix minutes, plusieurs coups de canon se font entendre du côté de Colombey. A quatre heures et demie, la canonnade devient extrêmement violente et est accompagnée d'une forte fusillade et du roulement précipité des mitrailleuses.

Ce sont les divisions de Castagny, Metman et Grenier qui attaquent avec fureur les Allemands et soutiennent le premier choc des corps d'armée de Manteuffel et de von Gœben.

Les divisions de Cissey, de Lorencez, Aymard et Montaudon rebroussent chemin et vont renforcer la gauche et la droite de notre front de bataille.

Notre première ligne est seule aux prises avec l'ennemi, qui engage successivement sept lignes, sans pouvoir enlever une seule de nos positions : les mitrailleuses lui font éprouver des pertes terribles.

Au bruit du canon, un frémissement joyeux court les rangs de la garde : « Enfin, nous allons donc voir l'ennemi ! » disent les soldats.

Bientôt Bourbaki fait suspendre le mouvement de ses troupes, qui ont pris la direction du fort de Queuleu, pour traverser la Moselle sur les ponts de Metz, et les porte en avant, les laissant, à peu près, dans l'ordre qu'elles occupaient au matin.

La garde est placée en réserve contre la route de Strasbourg, en arrière du 3e corps.

— La division de voltigeurs s'établit sur les glacis du fort de Queuleu. La 1re brigade, général Brincourt (1er et 2e volti-

geurs) se déploie en bataille, face à droite, perpendiculairement à la route de Strasbourg, ayant le bataillon de chasseurs devant elle. Le 2e bataillon du 1er voltigeurs est tenu en réserve, avec le drapeau de ce régiment.

La 2e brigade, général Garnier (3e et 4e voltigeurs), se tient en seconde ligne.

L'artillerie divisionnaire (1re, 2e et 5e batteries du régiment monté de la garde) appuie sa droite au fort de Queuleu, soutenue par le régiment de chasseurs à cheval du colonel de Montarby.

— La division de grenadiers du général Picard se tient également en réserve autour du fortin en construction des Bordes.

La 4e batterie du régiment monté de la garde met ses pièces en batterie, par ordre du général Bourbaki, à cinquante mètres en avant de cet ouvrage.

Les deux autres batteries (3e et 6e du même régiment) viennent de se placer en bataille et à gauche.

Le régiment des guides se place en réserve derrière les grenadiers.

— Les brigades de cavalerie des généraux du Preuil et de France : carabiniers, cuirassiers, lanciers et dragons de l'Impératrice, sont également placées en réserve sous le fortin des Bordes, avec leurs deux batteries du régiment d'artillerie à cheval de la garde.

Les quatre premières batteries de ce dernier régiment, qui forment la réserve d'artillerie du corps de la garde, sont déployées sur le plateau des Bordes, où elles occupent, successivement, diverses positions, sans avoir occasion de faire feu.

— Dans cette position, la garde impériale assiste, l'arme au pied, à la bataille. La canonnade est effrayante ; les coups se succèdent de seconde en seconde ; la fusillade roule comme un tonnerre continu et s'avance peu à peu. De nombreux blessés passent contre le fortin des Bordes.

Deux reconnaissances, commandées par des sous-officiers du régiment des lanciers de la garde, sous les ordres du général Desvaux, sont envoyées sur la droite du champ de bataille : l'une d'elles revient, après avoir reçu quelques coups de fusil d'éclaireurs ennemis isolés.

— Quelques obus passent sur la brigade Brincourt (bataillon de chasseurs, 1er et 2e voltigeurs) ; plusieurs autres projectiles viennent éclater en avant. Trois voltigeurs du 1e régiment sont blessés.

Vers six heures et demie, cette brigade exécute un change-

ment de front à droite, pour s'opposer à l'attaque d'une colonne ennemie sur le fort de Queuleu. En même temps, la brigade Garnier (3e et 4e voltigeurs) se forme sur deux lignes, par bataillon en colonnes, et marche en avant, jusqu'à la lunette en construction contre la porte des Allemands.

Vers sept heures, les ennemis prononcent vigoureusement leur attaque sur le fort de Queuleu. Leur artillerie accable de ses feux une batterie du 4e régiment de la division Montaudon et lui démonte deux pièces. La situation de cette batterie est critique, mais la 5e batterie (mitrailleuses) du régiment monté de la garde et une section de la 2e, se portent en avant. La position a été reconnue et les distances appréciées dans la journée par le capitaine Pihan, commandant la 5e batterie, aussi le tir des mitrailleuses est-il immédiatement réglé ; la batterie compromise du 4e d'artillerie est aussitôt dégagée, et les deux batteries ennemies placées à notre extrême droite, qui ont eu leur feu éteint en quelques minutes, sont obligées de se retirer au plus vite.

— D'un autre côté, et au même instant, toute l'artillerie de la division de grenadiers se porte rapidement en avant et est mise en batterie, au delà du village de Borny, derrière une triple ligne de zouaves et de grenadiers, couchés dans les sillons ; mais cette artillerie n'a pas l'occasion de tirer un seul coup de canon.

— Vers huit heures, les quatre batteries de la réserve de la garde sont disposées en arrière de la division Picard, qui vient appuyer le 3e corps, avec mission de soutenir la retraite lorsque cette division devra se replier elle-même ; mais l'ennemi est contourné. Dans cette position, quelques obus éclatent, néanmoins, dans les rangs et blessent quelques chevaux.

— La nuit arrive et va mettre rapidement fin à la bataille : les feux s'aperçoivent distinctement ; un incendie immense éclaire l'horizon. En avant de notre ligne de combat, on aperçoit d'énormes colonnes de flammes, une fumée rougeâtre embrase l'horizon ; ce sont les villages que l'ennemi incendie en se retirant.

Peu à peu le feu se ralentit et cesse tout à fait. Le bruit du canon s'éteint. Les Prussiens, repoussés sur toute la ligne, ont éprouvé des pertes considérables.

Les troupes ne campent pas, on allume du feu pour faire le café ; chaque régiment envoie deux compagnies en grand'garde en avant de son front de bataille et attend de nouveaux ordres sur son emplacement ; les clairons sonnent pour réunir les fractions isolées.

— A minuit, les brigades de cavalerie du Preuil et de France montent à cheval et traversent pendant la nuit, dans une marche très lente, les rues de Metz, encombrées de troupes et de réserves, et après avoir traversé la Moselle sur un pont de bateaux, arrivent enfin, le 15 août, à cinq heures et demie du matin, au Ban Saint-Martin, où elles bivouaquent et font la soupe.

Vers deux heures de l'après-midi, ces deux brigades lèvent le camp, montent à cheval et reçoivent l'ordre de se rendre à Gravelotte.

Le 1er escadron du régiment des carabiniers (capitaine Bué) est commandé d'avant-garde, avec une section d'artillerie légère de la garde.

On traverse Longeville-lès-Metz, au milieu d'un encombrement inexprimable. Des milliers de voitures, formant des files interminables, cheminent sur trois de front et empêchent toute circulation. Après bien des temps d'arrêt et des efforts inouïs, les deux brigades parviennent au défilé, qui s'étend de Moulins-lès-Metz au Point-du-Jour, en colonne par pelotons, les carabiniers en tête, et descendent dans cet ordre vers la route de Conflans.

Cette route, par une gorge profonde et difficile à gravir, conduit au plateau de Gravelotte. Vers sept heures du soir, la tête de colonne des deux brigades atteint le plateau.

La brigade de grosse cavalerie (général du Preuil) se masse à la sortie du défilé, laissant Gravelotte sur sa gauche, traverse cette route et établit son bivouac : le régiment de cuirassiers s'appuyant à la route de Rézonville, à peu près à hauteur de la maison du maître de poste de Gravelotte, où l'Empereur, dit-on, est arrivé depuis plusieurs heures.

La brigade de cavalerie de ligne (général de France) dépasse également ce dernier village et vient se former au delà sur deux lignes.

On met les chevaux à la corde, mais on ne dresse pas les tentes. Pendant la nuit, le régiment des lanciers de la garde reçoit l'ordre de se tenir prêt à partir, au point du jour, avec les dragons de l'Impératrice, pour escorter l'Empereur sur la route de Conflans.

— Les *batteries de réserve de la garde* ont repris, les premières, le mouvement de retraite interrompu par la bataille de Borny. Cette artillerie traverse Metz au milieu d'un désordre et d'un encombrement général de troupes, qui paraissent marcher au hasard et dans toutes les directions. Ce n'est que vers deux heures du matin qu'elles parviennent à déboucher de Metz pour camper près de Longeville.

Elles en partent le même jour, 15 août, à trois heures du soir, pour aller s'établir sur le plateau de Gravelotte, à droite du village. On s'attend à une attaque de l'ennemi ; aussi les batteries de réserve reçoivent-elles l'ordre de se tenir prêtes à marcher le lendemain, 16 août, à cinq heures du matin.

— Le 14 août au soir, alors que les troupes de la garde s'attendent à coucher sur le champ de bataille, la *division de voltigeurs* du général Deligny reçoit l'ordre de reprendre le mouvement interrompu.

Le maréchal Bazaine persiste dans ses desseins, malgré le retard chèrement payé par l'ennemi, que leur exécution vient d'éprouver.

Vers onze heures du soir, la division Deligny se met en route; ses trois batteries de combat marchent entre les deux brigades, et déroulent leur longue file de canons et de caissons, sur lesquels sont assis les servants, enveloppés du lourd manteau bleu foncé à double collet et coiffé du petit talpack, en peau de phoque teinte en noir.

L'allure de la colonne est très vive jusqu'à Metz, où l'on entre par la porte Mazelle. Mais à peine la division a-t-elle dépassé la voûte épaisse de cette porte, que son mouvement s'exécute très lentement et très péniblement, par suite de l'encombrement de la ville et des ponts.

Fatigués par la bataille, autant que par le manque de nourriture, nos voltigeurs avancent, emplissant les rues de leur colonne épaisse.

Le mouvement de progression s'accomplit à grand'peine; souvent, après avoir fait quelques pas seulement, on se trouve complètement arrêté pour un temps assez long. Des chariots, des voitures d'artillerie encombrent le pavé sur plusieurs points. Il faut défiler un à un dans les intervalles laissés libres.

La ville paraît morte ; les portes et les fenêtres sont fermées ; l'on n'y voit pas de lumière.

La division traverse enfin la Moselle et ressort de Metz par la porte qui donne sur le Ban Saint-Martin.

Ce vaste terrain, qui s'étend depuis les fortifications de la ville jusqu'au village de ce nom, et qui avant la guerre était planté de magnifiques arbres séculaires, est maintenant un champ denudé dans lequel le pied des hommes et celui des chevaux doivent bientôt détruire jusqu'au dernier brin d'herbe et ne laisser qu'un océan de boue.

Le jour, qui commence à poindre, permet de voir le Ban Saint-Martin, déjà tout encombré de fourgons, de voitures

d'ambulance, de chevaux, de mulets, en un mot de tout le matériel de nos convois. Il y en a de toutes les divisions et de tous les corps d'armée.

Vers cinq heures du matin la division Deligny arrive dans la plaine de Longeville-lès-Metz et campe entre ce village et celui de Moulins, dans une prairie à gauche de la route de Gravelotte, à côté du 6e corps arrivé pendant la nuit dernière.

On dresse les tentes, et, à sept heures et demie du matin, au moment où l'on va prendre quelque repos et quelque nourriture, plusieurs obus prussiens, tirés de l'autre côté de la Moselle, dans la direction de Montigny, viennent éclater dans les campements du 6e corps, où ils tuent et blessent près d'une dizaine d'officiers et de soldats.

Ce sont les Prussiens qui, croyant encore l'Empereur à Longeville, se sont avancés, jusque sur le plateau de Montigny, tout près de la rive droite de la Moselle, et qui, dominant l'autre rive, ont lancé plusieurs obus avec la batterie légère qu'ils ont amenée avec eux, dans le camp du 6e corps, placé auprès de celui des voltigeurs, et où les troupes entassées font la soupe.

Le 10e de ligne de la division Tixier est particulièrement éprouvé. Le colonel est mortellement frappé, un commandant et un capitaine sont tués; un lieutenant et plusieurs hommes sont blessés. Ces explosions inattendues, leur effet meurtrier, déterminent un trouble et une confusion inexprimables.

Les soldats de ce régiment lèvent aussitôt leur bivouac en un clin d'œil.

Le désordre va gagner les régiments.

A cette vue, les trois batteries de la division attelient rapidement leurs voitures et vont prendre position dans les vignes, au-dessous du village de Sey, tandis que le 3e bataillon du 4e voltigeurs (commandant Chazotte) est déployé en tirailleurs sur la rive gauche de la Moselle, et envoie en avant ses deux premières compagnies, avec mission de défendre le pont en pierres, sur lequel passe, à Longeville, le chemin de fer de Thionville à Sarrebrück.

Pendant ce temps, les pièces de la redoute du mont Saint-Quentin se sont mises de la partie et ont envoyé plusieurs obus de gros calibre sur la batterie prussienne, qui s'est éloignée en toute hâte.

La division de voltigeurs reçoit l'ordre de lever aussitôt son campement, et de se diriger sur le plateau de Gravelotte; en même temps, le bataillon de chasseurs de la garde, sur l'ordre du général Deligny, change de position, pour éviter

toute surprise de la part de l'ennemi, et se place près de Moulins, afin de pouvoir garder le pont du chemin de fer, avec deux compagnies qui relèvent les deux autres compagnies du 4e voltigeurs envoyées précédemment.

La division Deligny lève aussitôt le camp, plie les tentes et charge les voitures.

L'ordre est donné de partir immédiatement ; les hommes et les officiers n'ont pas eu le temps de manger, et cependant la division ne se met en route qu'à midi et arrive à deux heures du soir, sur le plateau en arrière de Gravelotte, où elle établit son campement entre le Point-du-Jour et la ferme de Saint-Hubert, à droite de la route qui conduit à Gravelotte.

A la nuit, le 4e voltigeurs traverse la route, prend position à trois cents mètres, sur la gauche, et quelques compagnies sont placées en grand'garde par le général Garnier.

Les 1re et 5e batteries du régiment monté de la garde ont repris leur mouvement de retraite à la suite de leur division, et vont camper auprès de la ferme de Moscou, où elles passent la nuit.

Le régiment de chasseurs à cheval de la garde rejoint, de son côté, dans la soirée, au Point-du-Jour, la division Deligny, à laquelle il est attaché.

A quatre heures du soir, le bataillon des chasseurs à pied de la garde, qui est resté pour garder le pont de Longeville, reçoit l'ordre de se porter sur les hauteurs de Gravelotte, sa mission étant terminée, car le génie vient de faire sauter ce pont.

A son arrivée à destination, vers six heures du soir, ce bataillon est placé, en avant de Gravelotte, à cheval sur la route conduisant de ce village à Ars-sur-Moselle, par le ravin qui passe entre le bois de Vaux et le bois des Ognons.

Les 1re, 2e et 6e compagnies sont envoyées en grand'garde, avec la 2e batterie du régiment monté de la garde, dont les pièces sont mises en position de manière à battre le débouché de la route d'Ars, sur le plateau de Gravelotte, et la lisière des bois de Vaux et des Ognons.

Pendant toute la journée, et même jusqu'à une heure avancée de la soirée, un immense convoi (artillerie, munitions, approvisionnements) ne cesse de défiler sur la route de Gravelotte. La cavalerie, au lieu de suivre dans les champs, de chaque côté de la route, suit la chaussée de celle-ci, ce qui allonge énormément la colonne.

— La 2e division d'infanterie de la garde, général Picard, (zouaves et grenadiers), avait également quitté le champ de bataille de Borny, et, après s'être arrêtée quelque temps en

avant des Bordes, s'était mise en mouvement, vers onze heures, pour traverser Metz.

Après une marche extrêmement lente et des arrêts fréquents, la division Picard entre enfin dans Metz, par la porte Saint-Thiébault, à quatre heures et demie du matin. Mais, une fois cette division en ville, les difficultés redoublent et deviennent inouïes, vu l'encombrement des rues par les chariots et les convois de blessés. On chemine à pas lents.

L'agitation qui règne alors dans Metz est quelque chose d'indescriptible ; c'est un tohu-bohu indéfinissable : des voitures de toutes sortes se pressent dans les rues étroites, et surtout aux ponts-levis, qui ne permettent que le passage pour une voiture ; le bruit, les cris, le pêle-mêle sont une preuve trop grande du défaut d'ordre et du laisser-aller, et déjà on doit se demander ce que deviendront tous ces embarras, si la route nous est disputée.

Par toutes les portes de la ville entrent ou sortent ces interminables files de voitures ; les ponts sont encombrés comme les rues.

Pendant toute la nuit du 14 au 15 août, Metz, déjà si encombré de convois de toutes sortes, voit circuler de longues files de mulets, qui amènent, sur des cacolets et des litières, les blessés de cette courte mais brillante affaire de Borny.

La caserne du génie, qui est transformée en hôpital, les reçoit tous. Fait curieux à remarquer : quand un engagement a été favorable, les blessés eux-mêmes ont une expression de satisfaction, qui contraste avec leur mal ; ils l'oublient pour se réjouir en quelque sorte du succès ; au contraire, quand une affaire est malheureuse, les blessés sont tristes et abattus.

La division de grenadiers longe une partie intérieure des remparts. Pendant longtemps les trois batteries de cette division sont arrêtées, à l'entrée du pont des Morts, par une quarantaine de voitures, vides pour la plupart, appartenant à l'administration. Le maréchal des logis du train, chargé de les conduire, a jugé à propos de s'arrêter là et d'y attendre tranquillement, en déjeunant, les ordres de son chef, sous-intendant au 4e corps.

A la fin, cédant aux instances et aux menaces du capitaine Malcor, commandant la 4e batterie du régiment d'artillerie monté de la garde, ce sous-officier du train veut bien laisser ranger ses voitures sur la place, à l'autre extrémité du pont et déblayer ainsi le passage.

Ainsi rien n'est prévu, ni réglé. Chacun agit selon son caprice,

car, non seulement personne ne veille à l'exécution des ordres de détail, mais encore ces ordres n'existent pas.

L'obstruction est tellement complète à la porte de France et dans toutes les rues qui y conduisent, que la division de grenadiers commence seulement à sortir par cette porte, vers six heures du matin.

Le régiment des guides de la garde, qui forme l'arrière garde de la division Picard, ne peut traverser Metz que vers dix heures et demie du matin, et va s'établir, à onze heures et demie du soir, en avant du village de Gravelotte, où se trouve l'Empereur.

En arrivant à Longeville, la division Picard laisse dans ce village le 1er grenadiers de la garde, colonel Théologue. Ce régiment a pour mission de fournir l'extrême arrière-garde.

La division de grenadiers débouche de Longeville, une heure après l'échauffourée, que les obus prussiens, lancés de Montigny, ont causée dans la division Tixier du 6e corps.

Profitant de nos négligences et de nos fautes, avec une audace sans égale, l'ennemi, comme on l'a vu, a occupé Montigny, sous le canon de la place.

Comme on craint une deuxième tentative du genre de celle qui vient d'avoir lieu, le maréchal Bazaine, dans un moment de panique, donne l'ordre de faire sauter deux arches du pont du chemin de fer de Thionville.

Cet ordre étrange est mis à exécution, bien que ce pont, battu par le canon de la place et du fort Saint-Quentin, ainsi que la chaussée en remblai qui y aboutit, puissent être facilement défendus. En outre, les Allemands, déjà maîtres de tous les passages situés sur la Moselle, en amont de Metz, n'ont certes pas songé à utiliser celui-là.

Néanmoins, l'artillerie de la 2e division a pour mission de protéger les mineurs chargés de ce travail, que l'ennemi se garde bien de troubler.

On fait donc sauter bien inutilement deux arches de ce pont, mesure que l'on regretta vivement ensuite, car on fut obligé de reconstruire ces arches quelques jours après.

A cinq heures du soir, les 4e et 6e batteries du régiment d'artillerie montée de la garde, tardivement prévenus, se mettent en route en toute hâte, avec la 2e brigade de la garde (2e et 3e grenadiers). Cette brigade se dirige vers Gravelotte. La route, d'abord assez peu accidentée en sortant de Metz, change d'aspect au delà de Moulins; les sinuosités deviennent plus fréquentes; le terrain s'élève, puis s'abaisse assez fortement. Mais, vers Gravelotte, commence un vaste plateau, que la route

traverse en ligne droite jusqu'au delà de Rézonville. Cette route descend ensuite pour arriver à Vionville, puis remonte avant Mars-la-Tour.

Gravelotte, Rézonville, Vionville, Mars-la-Tour se suivent. Le premier de ces villages est à environ quatre lieues de Metz. La distance d'un clocher à l'autre est ensuite à peu près constante et d'environ trois kilomètres. Arrivée à la nuit tombée sur le plateau de Gravelotte, cette brigade de grenadiers traverse ce village et, à dix heures du soir, établit son campement au bord et sur la gauche de la route de Verdun, à deux cents mètres en avant de la maison de Postes, et face au bois des Ognons, où la veille on a déjà vu des Prussiens.

La 3e batterie du régiment d'artillerie montée reste à l'arrière-garde avec les zouaves de la garde (1re brigade) et n'atteint son campement que vers une heure du matin.

Ce régiment s'installe avec la batterie, à l'extrémité du village de Gravelotte, sur la route d'Ars et, par conséquent, à huit cents mètres des autres batteries de la division.

L'administration n'étant pas en mesure de faire la distribution de fourrages, on s'adresse à celle d'un autre corps, qui peut céder une certaine quantité d'avoine. En arrivant à Gravelotte, les batteries de la division Picard ont reçu l'ordre d'aller à la distribution de cette avoine, de sorte que les hommes debout, depuis le milieu de la double nuit du 13 au 14 et du 14 au 15 août, seront encore privés de sommeil pendant celle du 15 au 16.

Vers minuit, le 1er régiment de grenadiers qui a enfin quitté, vers neuf heures du soir, son poste d'observation de Longeville, où toute l'armée à défilé devant lui, arrive à Gravelotte. Il se forme aussitôt en bataille et campe face au bois des Ognons.

Pendant la nuit, plusieurs fausses alertes se produisent. Les grand'gardes sont doublées.

CHAPITRE XLV

La division de Forton, les 14 et 15 août.

La division de Forton quitte Montigny-lès-Metz. — Passage de la Moselle. — Encombrement des routes. — Arrivée à Gravelotte. — Campements des divisions de Forton et du Barail. — Service de nuit. — Le colonel Juncker du 10e cuirassiers est blessé à la main. — Arrivée des 7e et 8e batteries du 20e d'artillerie et du 3e lanciers. — A cheval ! — Reconnaissance sur Mars-la-Tour. — Le 1er dragons charge les éclaireurs allemands. — Fuite des uhlans. — En fourrageurs. — La poursuite. — A Puxieux. — Arrivée de renforts ennemis. — La brigade de dragons du Prince Murat se replie sur Mars-la-Tour. — Episode du sous-lieutenant Vacquier du 9e dragons. — Un contre onze. — Une courageuse résistance. — Le maréchal des logis Ledoux du 9e dragons sauve son officier. — La brigade de cuirassiers occupe Mars-la-Tour. — Renseignements sur la marche de l'ennemi. — Positions de combat de la division de Forton. — Arrivée de la cavalerie allemande. — Combat d'artillerie. — Retraite des Prussiens. — Leurs pertes. — Arrivée des dragons du général Bachelier et des chasseurs d'Afrique. — La division de Forton évacue Mars-la-Tour et revient à Vionville. — Son campement. — Dispositions des grand'gardes. — Alertes de nuit. — Attaque de la grand'garde du 10e cuirassiers par les Allemands. — Arrivée du 5e escadron de ce régiment, avec le convoi de la division.

Le 14 août, à une heure de l'après-midi, la division de cavalerie de Forton (3e division de réserve de cavalerie), 1er, 9e dragons; 7e et 10e cuirassiers; avait reçu l'ordre de quitter Montigny-lès-Metz, où elle était campée depuis le 9 août, pour former l'avant-garde du 2e corps d'armée, qui se dirigeait sur Verdun par Mars-la-Tour.

La division de Forton passe la Moselle, sur un pont de ba-

teaux et de chevalets, établi à hauteur de l'île de Sauley et s'engage sur la vieille route de Verdun par Rozérieulles.

A partir du village de Longeville-lès-Metz, l'encombrement des routes est tel, que la division n'arrive à Gravelotte que vers sept heures et demie du soir, à la tombée de la nuit. Le bivouac est établi en avant et à proximité de ce village, à deux cents mètres environ de la route et sur la gauche. Le 1er dragons est placé en arrière du 9e de l'arme, et la brigade de cuirassiers campe derrière le 1er dragons. Les trois régiments de chasseurs d'Afrique (1er, 2e et 3e) de la division du Barail sont également campés près de Gravelotte, mais sur la route d'Etain.

Les chevaux restent sellés; on est sur le qui-vive. Chaque régiment de la division de Forton envoie un peloton, commandé par son officier, en grand'garde. Ils sont chargés de surveiller les bois environnants, où sont signalés des coureurs ennemis.

Le 1er peloton du 4e escadron du 10e cuirassiers, commandé par le lieutenant Garnier, envoyé en grand'garde, s'est établi dans l'espace compris entre les bois qui bordent le plateau de Gravelotte; ses vedettes observent la lisière de ces bois et toute la portion de la plaine, qui se détache sur le fond de l'horizon.

C'est durant cette nuit que le colonel Juncker, du 10e cuirassiers, en allant visiter la grand'garde et les petits postes de son régiment, est blessé à la main gauche d'un coup de feu, tiré par une vedette ennemie, qui disparaît dans le bois des Ognons. Cette blessure oblige le colonel Juncker à remettre le commandement de son régiment au lieutenant-colonel Pobéguin.

Vers trois heures du matin seulement, les deux batteries du 20e d'artillerie (7e et 8e), commandant Clerc, attachées à la division de Forton, arrivent au bivouac de Gravelotte, escortées par le 5e escadron du 1er dragons, capitaine Thomas.

Ces deux batteries n'ont pu franchir la porte de France, à Metz, que vers minuit, par suite de l'encombrement et du désordre causés par la bataille de Borny, qui se livrait à quelques kilomètres de là.

Les artilleurs se préparent à prendre un peu de repos et à faire boire et manger leurs chevaux, épuisés par la marche de nuit qu'ils viennent d'effectuer, lorsque la sonnerie « à cheval! » se fait entendre.

— Il est quatre heures du matin. Le 3e lanciers de la brigade Lapasset arrive en ce moment, et s'établit au bivouac à hauteur du 9e dragons, sur le côté droit de la route.

Le 15 août, dès l'aurore, on monte à cheval.

A quatre heures et demie, toute la division de Forton quitte le campement et pousse une reconnaissance sur Mars-la-Tour, où une troupe de cavalerie ennemie vient d'être signalée.

Le 1er dragons, vu son numéro, est en tête de la colonne ; deux pelotons marchent en éclaireurs. A quelques kilomètres de Mars-la-Tour et près du village de Vionville, l'ennemi est signalé. Les deux pelotons partent au trot, puis au galop et poursuivent chaudement les cavaliers prussiens, qui se sauvent à toute bride.

Près d'un bois, nos éclaireurs ramassent des épaves de l'ennemi : une voiture de bagages, sept chevaux et deux prisonniers, qui sont emmenés par nos dragons.

Le 1er dragons, soutenu par le 9e de l'arme, s'engage de plus en plus dans les terres labourées et dans les champs, sur la gauche de Mars-la-Tour, et y rencontre bientôt un régiment de uhlans. Celui-ci tourne bride aussitôt.

Nos dragons se déploient en fourrageurs et lui donnent la chasse. Le colonel de Forceville, n'ayant sous la main que trois escadrons du 1er dragons (le reste est en éclaireurs), fait prévenir le général prince Murat, qui marche avec le 9e dragons en seconde ligne.

La poursuite se continue pendant plus de trois kilomètres ; tout le monde attend, avec anxiété, l'autre régiment de dragons, que le colonel de Forceville a instamment demandé. Si ce régiment, ainsi que la brigade de cuirassiers arrivaient à ce moment en soutien, la 3e division de cavalerie de réserve remporterait ce jour-là un beau succès.

Malheureusement le général de Forton reste à Mars-la-Tour avec les cuirassiers, et le prince Murat ne suit, avec le 9e dragons, qu'avec une extrême lenteur.

Le 1er dragons, livré à ses propres forces, continue néanmoins sa charge et, s'engageant tout à fait à fond, pousse les uhlans sur le village de Puxieux, à gauche de Mars-la-Tour, que l'ennemi évacue également.

A la vue de la charge française, qui accourt dans cette direction, deux nouvelles colonnes de cavalerie prussienne, suivant une direction parallèle à une batterie d'artillerie qui, marche entre elles, sortent des bois situés en arrière de ce village et se portent à la rencontre du 1er dragons.

Se sentant soutenus par cette troupe, les uhlans font volte-face et se disposent à leur tour à prendre l'offensive. En même temps, deux pièces d'artillerie légère, qui se sont immédiatement détachées de la batterie ennemie, se mettent

en position et envoient sur nos dragons quelques obus, qui ne les atteignent pas.

Il faut songer à la retraite; n'ayant pas d'artillerie à leur opposer, le prince Murat se retire avec sa brigade, par échelons d'abord, puis plus rapidement, car les obus auxquels nos dragons ne peuvent répondre, continuent à saluer leurs derniers rangs.

— Pendant cette première action, le sous-lieutenant Vacquier, du 9e dragons, que le prince Murat, dont il est l'officier d'ordonnance, a envoyé porter des ordres, se trouve tout à coup assailli, au détour d'un bois et à quelque distance du village de Mars-la-Tour, par une dizaine de cuirassiers prussiens.

Le jeune officier est seul; mais loin de songer à tenter de fuir, il accepte résolument la lutte et se défend avec une extrême énergie, sans se laisser effrayer par les cris de bêtes fauves, que poussent les cuirassiers allemands.

Jeune et ardent, le sous-lieutenant Vacquier se jette sur ceux qui le menacent de plus près, et, en un clin d'œil, il en met deux hors de combat. Mais l'officier qui commande les cuirassiers blancs, entraîne le reste de ses hommes.

A ses aiguillettes d'or, il a reconnu M. Vacquier pour un officier d'ordonnance, porteur, sans aucun doute, d'ordres importants. C'est un trophée dont il serait glorieux et même utile de s'emparer.

Mais le sous-lieutenant de dragons, qui a deviné sa pensée, s'élance vers l'officier teuton, et, tandis que les Allemands bondissent autour de lui, comme des sauterelles, il aborde son ennemi et le renverse d'un coup de revolver; mais, au même instant, M. Vacquier épuisé, à bout de forces, reçoit un coup de feu et deux coups de sabre, dont un très grave au pouce droit, et, à son tour, tombe de cheval.

Les cuirassiers blancs se ruent sur le blessé, et vont le clouer à terre avec leurs grandes lattes, quand, à l'angle du bois, apparaissent cinq cavaliers portant la tunique bleue à épaulettes rouges et le casque de cuivre à peau tigrée et à longue crinière noire des dragons français.

C'est le maréchal des logis Ledoux, du 9e dragons, qui est accouru, avec quatre hommes, au bruit de la lutte.

Apercevant leur officier étendu à terre et sur le point d'être massacré, ce brave sous-officier et ses dragons se lancent au galop.

A cette vue, les cuirassiers blancs prennent la fuite, emmenant avec eux leur officier mortellement atteint et leurs

deux camarades blessés, ainsi que le cheval du sous-lieutenant Vacquier.

Le maréchal des logis Ledoux fait alors placer M. Vacquier devant lui sur son cheval et emporte ainsi l'officier français, qu'il vient d'arracher à une mort certaine.

— Pendant que la brigade Murat s'est ainsi lancée, à travers champs, sur le village de Puxieux, le général de Forton a suivi la route de Verdun, dans la direction de Mars-la-Tour, avec les 7e et 10e cuirassiers et les deux batteries du 20e d'artillerie.

Le 2e escadron (capitaine Amos) du 7e cuirassiers est envoyé vers la droite de la route, afin d'observer les environs. Cet escadron rejoint bientôt le régiment; la route de Metz à Verdun par Etain est suivie par des troupes appartenant au corps d'armée du général de Ladmirault.

La brigade de cuirassiers arrive au village de Mars-la-Tour; un parti de houzards marrons, qui occupe le village, se retire vers Puxieux.

Les renseignements fournis par les habitants et par un houzard hanovrien, que des cuirassiers du 10e font prisonnier dans l'intérieur de Mars-la-Tour, apprennent que le corps d'éclaireurs ennemis signalé, après avoir enlevé, dans différentes localités, une quantité considérable de vivres et de fourrage, s'est retiré dans le village de Tronville, situé à trois kilomètres de Mars-la-Tour et à un kilomètre sur la gauche de la route de Verdun, ainsi que dans le village de Puxieux.

Le général de Forton forme alors la brigade de cuirassiers en bataille et la place en avant de Mars-la-Tour, adossée aux maisons de gauche de ce village, les 7e et 8e batteries mises en position, dans l'intervalle des deux régiments et prêtes à faire feu, dans la direction de Puxieux.

La brigade de dragons, revenant de sa reconnaissance, vient se former à la gauche du 7e cuirassiers, pour empêcher l'ennemi de tourner la position.

— Bientôt apparaît l'artillerie allemande, appuyée par plusieurs lignes de cavalerie.

Nos deux batteries ouvrent aussitôt leur feu contre l'artillerie ennemie, qui répond de suite, et le combat, ainsi engagé, dure de dix heures et demie du matin à trois heures trois quarts de l'après-midi.

Les Prussiens, qui pourraient faire beaucoup de mal à notre cavalerie, tirent au contraire constamment sur nos deux batteries et ne leur font éprouver aucune perte.

Après plus d'une heure d'un feu nourri, la batterie prus-

sienne cesse son feu, par suite du tir supérieur des 7e et 8e batteries du 20e d'artillerie : chef d'escadrons Clerc ; capitaines Coillot, Chardin, Boucher ; lieutenants Ondedieu, Vuillin, Marguet et Liénard : sous-lieutenants Tocanier et Hummel.

L'un des caissons de la batterie ennemie a fait explosion, et les Prussiens se retirent, après avoir subi des pertes sensibles.

D'après les rapports des habitants, une cinquantaine d'Allemands furent mis hors de combat. Par un heureux hasard, les deux batteries françaises n'avaient eu que deux chevaux blessés et quelques avaries peu importantes au matériel : leviers cassés, raies et flèches écornées. La moyenne des coups tirés par pièce, dans les deux batteries, avait été de trente-cinq à quarante, dont une dizaine d'obus à balles par pièce.

La batterie prussienne s'est retirée, en faisant couvrir sa retraite par de nombreux tirailleurs, que nos dragons tiennent à distance, grâce à leurs chassepots, dont la portée et la justesse sont fortement appréciées en cette occasion.

— Après cette action, la division de Forton reste près de trois heures à Mars-la-Tour, pour faire boire les chevaux.

Au bruit du canon de cette division, quelques escadrons de dragons du 2e corps, sous le commandement du général Bachelier, se dirigent de ce côté. En même temps la division de chasseurs d'Afrique montre sa tête de colonne, au-dessus de Mars-la-Tour. Le général Frossard se porte lui-même, en avant de sa division de cavalerie à Trionville que l'ennemi vient d'évacuer et où le général de Forton lui fait savoir, qu'il lui serait difficile de tenir à Mars-la-Tour, s'il était attaqué, et qu'il a l'intention de chercher un point d'appui en arrière.

Le commandant du 2e corps, n'ayant pas sous ses ordres cette division, qui reçoit directement ses instructions du grand quartier général, se borne à engager le général de Forton, s'il se rapproche de lui, à s'établir en une position, qui lui permette de remplir son rôle de division d'avant-garde.

Le général de Forton abandonne donc Mars-la-Tour, et la division revient sur Vionville, vers trois heures et demie de l'après-midi.

Pendant cette halte à Mars-la-Tour, le 1er peloton du 4e escadron du 10e cuirassiers a été envoyé en reconnaissance vers Puxieux et a constaté que l'ennemi vient aussi d'évacuer ce village.

Les 1er et 2e escadrons du 9e dragons soutiennent la retraite de la division et restent en observation en face des vedettes

ennemies, puis exécutent, eux-mêmes, une retraite par échelons, pour venir occuper le bivouac de la veille.

— A cinq heures, la division de Forton est de retour à Vionville, où elle établit son campement de la façon suivante :

La brigade de dragons en avant des maisons et en arrière de la crête, qui suit la grande route de Verdun, par régiments déployés sur deux lignes : le 1er dragons en avant, le 9e dragons en arrière, puis l'artillerie en arrière de celui-ci, et en avant des premières maisons. Dans cette position, les deux batteries du 20e d'artillerie sont entassées, à cent mètres derrière un pli de terrain, malgré de justes observations du commandant Clerc, sur cette déplorable position.

La brigade de cuirassiers sur la droite du village et en arrière, ayant son flanc gauche appuyé à une partie de la cavalerie du 2e corps.

A peine ses troupes installées, le général de Forton fait prévenir le général de Valabrègue, commandant cette division, de ce qu'il a vu dans la journée, en lui demandant son concours pour la nuit, dans le cas d'une tentative de l'ennemi sur nos bivouacs.

Les tentes ne sont pas dressées.

Les chevaux restent sellés pendant la nuit, tout le monde est prêt à marcher au premier signal.

— Les régiments du général de Forton se sont admirablement comportés pendant cette journée du 15 août. Les Prussiens ont reculé, les pertes sont presque nulles (quatre hommes et quatre chevaux du 1er dragons), et l'entrain général est augmenté.

Pendant le reste de la journée, les éclaireurs prussiens se montrent autour du camp. Les hommes à pied, prennent leurs chassepots, et vont, à plusieurs centaines de mètres du camp, essayer leur adresse sur ces cibles vivantes.

A la tombée de la nuit, les dispositions suivantes sont prises pour couvrir le bivouac.

Dragons. — Une grand'garde du 1er dragons, composée d'un demi-escadron, est placée sur la gauche de la route de Tronville, détachant ses petits postes et ses vedettes à une grande distance en avant, ainsi que dans l'angle des deux routes de Tronville et de Mars-la-Tour, afin d'éclairer tout le terrain entre ces deux villages.

Une grand'garde du 9e régiment de dragons, forte d'un peloton, se relie par sa droite à la précédente, par sa gauche à une grand'garde du 7e dragons (division de Valabrègue,

2e corps), placée sur la croupe, qui descend sur la gauche de Vionville, en avant du cimetière du village.

Ces deux grand'gardes, par leurs vedettes, éclairent tout le terrain compris entre Mars-la-Tour et les avant-postes de gauche du 2e corps d'armée.

Cuirassiers. — Une grand'garde fournie par le 10e cuirassiers. Elle est forte d'un peloton commandé par le lieutenant. Mioux, avec un second peloton (lieutenant Chirée), en troupe de soutien, et se place à l'extrémité du versant, auquel le régiment fait face, à la naissance d'un plateau limité à gauche par la route de Mars-la-Tour, en avant et à droite par des bois Elle se relie par sa gauche à la grand'garde du 1er dragons et par sa droite à une grand'garde du 7e cuirassiers.

Deux grand'gardes fournies par le 7e cuirassiers, fortes chacune d'environ un peloton ; celle de gauche reliée à la grand'garde du 10e cuirassiers, celle de droite reliée à celle de gauche.

Ces trois grand'gardes de cuirassiers sont chargées de surveiller spécialement le défilé des bois de la crête, qu'elles font fouiller par des reconnaissances et des patrouilles, en même temps qu'elles sont en communication, par leur droite, avec une grand'garde du 4e chasseurs à cheval (division de Valabrègue), qui se relie elle-même aux avant-postes de l'infanterie du 2e corps d'armée.

— Toutes ces positions sont indiquées et vérifiées par le général prince Murat et le général duc de Grammont-Lesparre, commandant les deux brigades, et elles sont renforcées, pendant la nuit, au moyen de détachements adjoints aux troupes, qui composent les avant-postes pendant le jour.

1o Un poste de vingt dragons à pied, détachés du 1er régiment, est poussé en avant du point de jonction des deux routes de Tronville et de Mars-la-Tour, dans l'angle qu'elles forment ; il est relié par ses vedettes aux grand'gardes voisines.

2o Tous les postes de cuirassiers sont doublés par des cavaliers du 4e chasseurs de la division de Valabrègue, qui ont mis pied à terre pour faire ce service.

Outre toutes ces précautions, des reconnaissances et des patrouilles sont exécutées pendant toute la soirée et toute la nuit; elles éclairent à de grandes distances en avant. Des rondes sont également faites par les officiers d'état-major de la division.

— Pendant la nuit, les deux pelotons du 10e cuirassiers ne tardent pas à être attaqués par des éclaireurs prussiens et par des tirailleurs d'infanterie, que l'ennemi a placés, non loin du

bord de la route et dans les bois de Vaux et des Ognons, qui bordent le plateau de Gravelotte.

Bientôt le peloton du lieutenant Mioux, placé en grand'garde, se trouve assailli par une grêle de projectiles : plusieurs hommes reçoivent des balles sur leurs cuirasses qui sont faussées, quelques chevaux sont blessés.

Le lieutenant Chirée, placé avec son peloton à deux cents mètres en arrière, se porte rapidement en avant, pour soutenir le lieutenant Mioux ; mais son cheval reçoit une balle, tombe et entraîne, dans sa chute, son cavalier qui se donne une entorse assez grave.

La grand'garde du 10e cuirassiers ne se replie néanmoins que fort peu, et vers sept heures du soir, elle est renforcée par un peloton à pied du 4e régiment de chasseurs à cheval.

A la suite de ces escarmouches, le général duc de Grammont-Lesparre change l'emplacement du bivouac et fait porter le 7e et le 10e cuirassiers, à huit cents mètres en arrière.

Les vedettes des dragons n'ont pas à essuyer de coups de feu.

— Le 5e escadron du 10e cuirassiers, commandé par le capitaine Levastre, et qui a été chargé d'escorter un énorme convoi de charrettes, voitures, mulets de bât, hommes à pied, chevaux de main, etc., n'a pu, la veille au soir, rejoindre son régiment.

Cet escadron a passé la nuit du 14 au 15 août dans le faubourg de Montigny-lès-Metz et s'est remis en marche à six heures du matin, traversant la ville encombrée de voitures et de troupes, car toute l'armée passe sur la rive gauche de la Moselle. Il fait une halte à la gare, qui touche à la porte Serpenoise et est témoin, en cet endroit, d'une panique occasionnée par une trentaine de uhlans, qui opèrent une reconnaissance dans le village de Montigny.

Les habitants de cette localité, saisis de terreur, courent se réfugier derrière les remparts de Metz. Vers deux heures, cet escadron du 10e cuirassiers se remet en marche, après avoir réuni son convoi avec la plus grande difficulté. Il arrive à la nuit à Gravelotte, dépasse ce village, bivouaque près du campement des zouaves de la garde et rejoint le régiment à Vionville, le 16 août, à huit heures du matin.

Par suite de l'évacuation de Mars-la-Tour, par la division de cavalerie de Forton, la route n'était plus surveillée sur le front du 2e corps : l'ennemi allait profiter de cette négligence pour tenter de nous surprendre.

CHAPITRE XLVI

La division du Barail, les 14 et 15 août.

Départ de la division du Barail. — Le vallon de Rozérieulles. — Le canon de Borny. — La vallée de la Moselle. — Aspect du combat à la nuit. — Marche des troupes au soir. — Nouvelles de la victoire du 14 août. — Ordre de marche sur Jarny. — Reconnaissances des villages. — La route de Verdun. — La ferme du bois. — Bagneux. — Doncourt. — Jarny. — Effroi des habitants. — A Conflans. — Le général de Forton demande du secours. — Marche des chasseurs d'Afrique sur Mars-la-Tour. — Retour sur Jarny. — La grand'halte. — Les 1er et 2e escadrons du 3e chasseurs d'Afrique au convoi. — Les uhlans. — La poursuite. — La fusillade. — A travers les champs et les bois. — Le sous-lieutenant Badenhuyer sabre un officier allemand. — Combat d'un chasseur d'Afrique contre trois uhlans. — Le sous-lieutenant d'état-major Bailloud fait un uhlan prisonnier. — Le trompette Noll tue deux Allemands. — Le ralliement. — Un escadron allemand anéanti. — Le capitaine de Varaigne revient à la nuit. — Combat de *Jarny-sans-Colon*. — Reconnaissance d'un peloton du 1er chasseurs d'Afrique. — Le sous-lieutenant le Mintier de Saint-André tue un officier de uhlans. — Le trompette Guillou. — Une singulière reconnaissance. — Le chasseur d'Afrique du 3e et les trois uhlans. — Le camp de Doncourt. — Fusillade de nuit. — Rapidité de la marche des armées allemandes. — — Passage de la Moselle. — Les uhlans à Ars. — Leur capture. — Marche des troupes allemandes le 15 août. — Les avant-gardes ennemies au bois des Ognons. — Dragons prussiens capturés par les francs-tireurs messins. — Incendie d'Ancy par le général von Weddell. — Justice est faite!

Le 14 août, la 1re division de cavalerie de réserve (1er, 2e et 3e chasseurs d'Afrique, 5e et 6e batteries du 19e d'artillerie) levait son camp du Ban Saint-Martin.

A une heure de l'après-midi, elle se mettait en marche sous

les ordres du général du Barail, et montait vers le plateau de Gravelotte par la route de Verdun, le long du vallon de Rozérieulles, fleuri par l'été en sa splendeur.

Cette division éclairait la voie *Nord* de Verdun par Conflans, précédant les 3e et 4e corps, tandis que la 3e division de cavalerie de réserve (général de Forton) éclairait la voie *Sud* par Mars-la-Tour, précédant les 2e et 6e corps.

Les premiers kilomètres se font assez rapidement ; mais bientôt les chasseurs d'Afrique trouvent la route encombrée de bagages, de convois de vivres et de munitions ; pendant qu'ils essaient, avec les plus grandes difficultés, de se frayer un chemin dans ce dédale, le fracas de la canonnade de Borny se fait, tout à coup, entendre dans la vallée de la Moselle.

En même temps, sur le fond ouaté de l'horizon, se montrent des flocons assez faciles à reconnaître. On se bat de l'autre côté de Metz, sur le plateau de Borny.

A cinq heures du soir, la division du Barail arrive sur le plateau de Gravelotte et va dresser ses tentes, à douze kilomètres environ de Metz, dans les champs en face de la Malmaison, pendant que la division de Forton, défilant comme elle sur le plateau de Gravelotte, va s'établir vers sa gauche.

Le canon tonne toujours.

Du plateau de Gravelotte où campent les deux divisions de cavalerie d'avant-garde, on embrasse toute la vallée de la Moselle.

A gauche se dresse le mont Saint-Quentin, supportant le plus élevé des forts, récemment construits autour de la ville.

Au bas de l'escarpement que viennent d'escalader les chevaux barbes des chasseurs d'Afrique, le village de Châtel-Saint-Germain, plein de troupes dont les voix montent jusqu'au plateau. Plus loin, la route noire d'hommes et de voitures. Au delà des sombres remparts de Metz et de la Moselle, la campagne verte, ombragée et riante. Tout au fond, à la lisière des bois, entre les routes de Bouzonville et de Sarrebrück, s'élève la fumée de la mousqueterie et des batteries, dont le bruit s'est fait entendre vers quatre heures.

Les obus éclatant en l'air, indiquent l'emplacement des troupes combattantes.

On distingue très bien les deux lignes de feu des Français et des Prussiens, et, à en juger par la multiplicité des coups, l'affaire doit être très chaude. Au bruit sourd du canon, au fracas de la mousqueterie, se mêle le crépitement sec et prolongé des mitrailleuses.

Bientôt le crépuscule commence à tomber sur la vallée ; au-

dessus des deux tours de la cathédrale Saint-Vincent, apparaissent, de minute en minute, les lueurs courtes et blanches des obus.

A la nuit close, la bataille se termine. Les derniers projectiles montent, tels que des météores couleur de sang, au-dessus de l'horizon de Gravelotte, où plus de la moitié de l'armée, celle qui n'a pas pris part à la lutte, une fois la Moselle franchie, bivouaque dans l'attente sous les armes.

Les champs, des glacis de Saint-Julien et de Queuleu jusqu'à Sainte-Barbe, Noisseville, Montoy et Colombey, sur l'immense étendue de terrain où les troupes de Decaen et de Ladmirault se sont heurtées contre toute l'armée de Steinmetz, sont couverts de cadavres, un Français contre trois Teutons coiffés du casque à pointe.

L'ennemi a donc éprouvé la vigueur du bras de la France, et il ne doute plus que, si l'avenir lui réserve plus tard des victoires, il les devra, moins à la valeur de ses soldats qu'à l'excellence de sa constitution, produisant assez d'hommes pour réparer les pertes et annuler les obstacles.

Sur le plateau de Gravelotte on ne sait encore rien de l'issue de la bataille. A la pâle clarté de la lune, qui vient de se lever au-dessus de l'horizon de Borny, empourpré par les lueurs sanglantes des nombreux villages, incendiés par les Prussiens en déroute, on aperçoit, sur la route, l'encombrement dont on a eu tant de peine à sortir ; et, malgré soi, malgré la confiance qu'on a dans le succès de nos armes, on ne peut se défendre d'un sentiment de tristesse profonde, en suivant du regard la longue file de voitures, de prolonges, de mulets, de chevaux de bât : on semble voir une armée en déroute.

Cependant quand, vers huit heures du soir, les messagers du champ de bataille ont apporté la nouvelle du succès, les chasseurs d'Afrique soupent joyeusement à la lueur des feux de bivouac et se promettent de couronner ce brillant début.

Aucun ennemi n'est encore signalé sur la route de Verdun par Doncourt. La nuit est calme, mais les escadrons restent alignés, la bride au bras.

— Le *15 août*, dès trois heures du matin, le camp est levé. La retraite continue sur Verdun ; des uhlans sont signalés par les grand'gardes dans la direction de Mars-la-Tour, et poursuivis sans résultat.

A sept heures du matin, le général du Barail reçoit l'ordre d'un officier du grand-quartier général, le capitaine Yung, de se rendre à Jarny.

La division se met en marche, deux escadrons éclairant les flancs, les batteries en ordre de combat.

Le 2e chasseurs d'Afrique, formant tête de colonne de cette division, détache des escadrons en avant des flancs et éclaire les abords de la route de Doncourt à Jarny, en faisant fouiller les bois, explorer les plis du terrain et visiter les villages.

Les villages de Saint-Marcel, Bruville et Jouaville sont reconnus.

En sortant de Gravelotte, la route de Verdun, que suivent les chasseurs d'Afrique, gravit une côte assez raide, et passe dans une région boisée, près de la ferme du Bois-Bagneux, où se voient les vestiges d'un château fort et de nombreux débris de fondations, qui semblent indiquer l'emplacement d'un village aujourd'hui disparu.

La route traverse ensuite un plateau assez nu, à l'extrémité duquel s'élève le village de Doncourt-en-Jarnisy, à huit kilomètres de Gravelotte, à vingt-deux kilomètres de Metz et à quarante-cinq kilomètres de Verdun.

Au sortir de Doncourt, la route de Metz à Verdun descend à Jarny, village de près de huit cents habitants, à quatre kilomètres de Doncourt, et situé dans un vallon formé par un petit affluent de l'Yron.

Partout, sur la route de Verdun, on rencontre des paysans terrifiés; la plupart ont, dans leur bouleversement, une figure si étrange à la vue des chasseurs d'Afrique, que ceux-ci sont souvent tentés de les prendre pour des transfuges.

Dans les villages, au lieu des joyeuses banderolles de la fête nationale, on a arboré le drapeau noir! L'Assomption ressemble au jour des Morts; çà et là, sur les bancs de leurs maisons, des femmes éplorées; de loin en loin, des chariots de déménagement!

Questionne-t-on ces fugitifs, ils montrent du doigt, dans les forêts lointaines, Mars-la-Tour comme le rendez-vous des envahisseurs, et centuplent, en leur rapport, les bataillons ennemis.

Cependant la division de Barail continue sa route, se dirigeant vers Conflans; à sa gauche retentit une assez vive canonnade dans la direction de Mars-la-Tour, où s'est portée la division de cavalerie de Forton.

Déjà l'avant-garde de la division du Barail, après avoir traversé Jarny et la petite rivière de l'Yron, est entrée à Conflans, situé dans la plaine élevée de la Woëvre, au confluent de l'Orne et de l'Yron; déjà la division elle-même va déboucher dans Jarny, quand, sur l'ordre du général du Barail, elle s'ar-

rête un instant, puis elle se porte au trot vers le Sud, en suivant le chemin de Jarny à Mars la Tour, marchant vers le bruit du combat.

La division de Forton, qui est aux prises avec la cavalerie du général von Rheinbaben, laquelle précède le Xe corps d'armée, général von Voigts-Rhetz, vient de faire demander au général du Barail de la soutenir, ce que celui-ci s'est empressé de faire, après avoir laissé ses bagages à Jarny.

Bientôt, au fond de cette plaine ondulée et coupée par des bouquets de bois ou des rideaux de peupliers, les chasseurs d'Afrique aperçoivent les fumées blanchâtres de la lutte, s'estompant sur le sombre rideau des forêts de Mars-la-Tour.

Le général du Barail déploie ses escadrons par échelons, en avant de la ferme de la Grange, et s'avance quelque temps en bataille, et sans ralentir son allure, à travers les terres labourées.

L'affaire se termine à l'arrivée des chasseurs d'Afrique ; les Prussiens battent en retraite et vont se blottir trop loin, dans l'épaisseur des fourrés, pour qu'il soit possible à notre cavalerie de les rattraper.

La division de Forton se replie sur Vionville. De son côté, la division du Barail tourne bride, rompt aussitôt par quatre, et, le général en tête de la colonne, avec ses officiers d'ordonnance, MM. de Buros et de Saint-Sauveur, se rabat sur Jarny où sont restés les bagages.

En arrivant à ce village, la division y fait la grand'halte avant de regagner Doncourt, où elle doit passer la nuit.

Les chasseurs d'Afrique mettent pied à terre à environ un kilomètre des premières maisons de Jarny.

Le convoi, disposé en file sur la route, est également au repos, protégé par les 1er et 2e escadrons du 3e chasseurs d'Afrique, qui, sous les ordres du commandant Demangeon, les escorteront, pendant que la division rétrogradera sur Doncourt.

Ces deux escadrons se trouvent à trois cents mètres environ de la brigade Margueritte. Ils viennent de donner l'avoine à leurs chevaux et s'apprêtent à partir, quand, tout à coup, un escadron de cavalerie débouche de Jarny. A leurs petits schapskis, à leurs fourragères de laine jaune, on reconnaît des uhlans du 16e régiment de la brigade von Bredow.

A la vue des vestes bleu de ciel de nos chasseurs d'Afrique, ils font aussitôt volte-face, et partent au galop, après avoir tiré quelques coups de pistolet.

Mais déjà, les chasseurs d'Afrique ont bondi en selle, et se

sont lancés à la chasse aux uhlans, avec une ardeur sans pareille, après s'être dispersés en fourrageurs pour cerner l'escadron ennemi.

Leurs braves petits chevaux barbes semblent voler, en soulevant des masses de poussière. Le sol tremble sous leur course retentissante.

Tout en galopant sur leurs chevaux, qui hennissent avec fureur, plusieurs chasseurs saisissent leur chassepot qu'ils portent en bandoulière, et font feu.

L'ennemi ne riposte pas. Quelques-uns des uhlans vident les étriers et s'aplatissent à terre, les jambes écartées.

Une poursuite enragée a lieu : véritable chasse à l'homme à travers champs.

Bientôt les uhlans disparaissent dans un bois, où les chasseurs d'Afrique s'enfoncent à leur poursuite, couchés sur le cou de leurs montures.

Puis, quelques minutes après, on voit les Allemands apparaître de nouveau, sur une crête, suivis de près par nos vaillants « chasse-marais », au milieu d'un tourbillon de poussière, sillonné d'éclairs jaillissant du reflet de leurs armes.

De temps en temps, quelques coups de feu éclatent. Un homme tombe. Puis les escadrons continuent leur course effrénée.

Le sous-lieutenant Badenhuyer, qui est monté sur un cheval ayant un fond extraordinaire, s'efforce de couper la retraite à un gros de uhlans. Ceux-ci l'entourent, mais l'officier les écarte par un moulinet rapide, en blesse plusieurs grièvement, tombe sur un jeune officier blond, qui dirige ce groupe et lui balafre le visage d'un superbe coup de taille.

Tout sanglant, l'officier allemand se jette sur son adversaire : « Assassin ! assassin ! » lui crie-t-il. Mais, d'un coup de revolver, le sous-lieutenant Badenhuyer le jette à bas de son cheval.

Tandis que se passe cette course furieuse, trois uhlans, coupés de leurs camarades, débouchent d'un petit bois.

Un chasseur d'Afrique, posté en éclaireur, se jette au devant d'eux. Lorsqu'ils sont à sa portée, il se couche le long du cou de sa monture et décharge son chassepot. Il n'atteint personne, mais il n'hésite pas à engager une lutte corps à corps, avec ces trois Allemands.

Cette lutte dure depuis deux ou trois minutes, lorsqu'un détachement de chasseurs d'Afrique est signalé. Deux des uhlans prennent la fuite, laissant leur camarade aux prises avec le chasseur d'Afrique. Celui-ci vient de culbuter dans un fossé

rempli d'eau et le uhlan va échapper ; mais un officier d'état-major, âgé de vingt ans à peine, le sous-lieutenant élève Maurice Bailloud, qui survient au galop, fait franchir d'un bond ce large fossé à sa monture, parvient à saisir le uhlan et le fait prisonnier, aux applaudissements des villageois effrayés, qui assistent à cette scène.

Le uhlan met pied à terre et rend les armes. C'est un tout jeune garçon, grand, robuste. Il a les mains couvertes de sang. « *Ikr sei zwei gegen einen. Thut mir nicht böses* (vous êtes deux contre un, ne me faites pas de mal !) », dit-il à l'officier et au chasseur. Le sous-lieutenant Bailloud rassure le uhlan et le présente au colonel de Galiffet, qui vient d'arriver, en lui disant : « Colonel, voici mon prisonnier ! »

Le colonel de Galiffet fait alors sonner le ralliement au trompette Noll. Celui-ci, ayant exécuté cet ordre, rejette son instrument sur le dos, et, tirant le sabre à son tour, se précipite sur trois autres uhlans, qui passent non loin de lui.

En un instant, il abat, à coups de pointe, les deux premiers ; mais le troisième traverse complètement l'encolure de son cheval avec sa lance ; des camarades surviennent et le uhlan est fait prisonnier.

Cependant, les chasseurs d'Afrique, qui se sont dispersés de tous côtés dans cette poursuite, finissent toutefois par se reformer aux sonneries répétées du « ralliement, » et ramènent une quinzaine de prisonniers.

Une soixantaine de uhlans, en outre, ont été tués ou blessés ; et, de tout cet escadron allemand, il ne s'échappe que trois hommes.

De notre côté, dans cette rencontre, le cheval du trompette Noll a seul été blessé à l'encolure ; aussi les chasseurs du 3e baptisent-ils ce combat de *Jarny-sans-Coton*.

Le capitaine de Varaigne (tué quelques jours plus tard à Sedan), commandant le 2e escadron, emporté par l'ardeur de la poursuite, revient seulement au camp de Doncourt, vers neuf heures du soir, avec quelques chasseurs et ramenant cinq nouveaux prisonniers allemands, alors que tout son escadron le croit tué ou enlevé par l'ennemi.

— Pendant que les deux premiers escadrons du 3e chasseurs d'Afrique accomplissaient ce brillant coup de main, des pelotons du 1er régiment de cette arme ont reçu l'ordre de faire des reconnaissances sur le terrain, qui s'étend entre la route de Conflans et celle de Mars-la-Tour.

Vers deux heures de l'après-midi, le peloton que commande le sous-lieutenant le Mintier de Saint-André (tué également à

Sedan) aperçoit un groupe de cavaliers, qui se cachent derrière un bois à son approche.

L'officier commande halte et ordonne au brigadier Fernand Hue de se porter en avant et d'aller reconnaître ce parti de cavalerie. Celui-ci retire aussitôt son fusil, qui pend à son dos en bandoulière, et part au grand trot, puis au galop.

Quand ce brigadier arrive à hauteur du bois, où ces cavaliers ont disparu, il distingue derrière un taillis un casque de cuir bouilli surmonté d'une pointe en cuivre : ce sont des dragons prussiens. En même temps, pour dissiper tous ses doutes, ceux-ci saluent l'éclaireur français d'une volée de coups de mousqueton.

Le brigadier Hue en sait assez. Il fait demi-tour et rejoint son peloton de toute la vitesse de son cheval.

Le peloton de chasseurs d'Afrique se dirige aussitôt sur le petit bois; mais les dragons ont disparu.

Deux heures plus tard, les chasseurs rencontrent un paysan, qui leur apprend, que non loin de l'endroit où ils se trouvent, il vient d'apercevoir une trentaine de cavaliers allemands avec de grandes lances ornées d'un petit drapeau blanc et noir, ajoute-t-il.

« Ce sont des uhlans, s'écrie tout joyeux le sous-lieutenant le Mintier, au trot, marche ! »

Bientôt, en effet, au-dessous d'une haie, on aperçoit des flammes de lances allemandes.

« Halte ! commande l'officier. Sabre à la main ! Ils sont plus nombreux que nous ; mais peu importe. Inutile de se mettre deux après un homme ; que chacun de vous choisisse le sien ; moi, je me réserve l'officier.

— Et moi le trompette, s'il y en a un, » dit à son tour le trompette du peloton, nommé Guillou.

Les chasseurs d'Afrique tournent la haie et se trouvent en face des uhlans.

« Au galop ! commande l'officier français, et chacun le sien ! »

Mais, au moment où les uhlans comprennent que les Français vont les charger, ils exécutent un à droite en ligne et défilent devant eux, en file indienne, poussant vigoureusement leurs chevaux.

Alors la poursuite commence. Tout d'abord, les grands mecklembourgeois des uhlans prennent une certaine avance sur les petits chevaux barbes des chasseurs d'Afrique ; mais bientôt ils se fatiguent dans les terres friables qu'ils traversent : bientôt ils vont être rejoints.

Tout à coup, l'officier allemand, qui galope en tête de sa troupe, tourne brusquement à gauche, suivi de ses hommes; il vient de trouver une route et pense, sur ce terrain plus ferme, pouvoir échapper à nos chasseurs.

Il n'en est rien : les Français prennent la route à leur tour, et la chasse recommence de plus belle ; les chevaux allemands, essoufflés, ralentissent leur allure ; les nôtres commencent à peine à atteindre leur maximum de vitesse : bientôt les chasseurs rejoignent le gros de la troupe, tuent cinq uhlans et font une dizaine de prisonniers.

Cependant deux Français continuent la poursuite avec acharnement : ce sont le sous-lieutenant, lancé après l'officier allemand, et Guillou, serrant de près le trompette des uhlans.

« Rendez-vous ! » crie M. le Mintier, quand il n'est plus qu'à quelques pas de l'officier allemand, reconnaissable à sa fourragère d'argent et à sa large ceinture blanche et noire.

Celui-ci se retourne sur sa selle, ajuste son adversaire et fait feu. Deux secondes après, il roule sur la route, démonté par un coup de revolver de l'officier de chasseurs d'Afrique.

Pendant ce temps, Guillou, monté sur son grand cheval gris, qu'il appelle le Borgne, — la pauvre bête n'a qu'un œil, — donne toujours la chasse à son trompette, qu'il invective à la façon des héros d'Homère.

« Ah ! brigand ! ah ! canaille ! te rendras-tu ?... » Plusieurs fois, le trompette allemand s'est retourné sur sa selle et a regardé celui qui le poursuit. Tout à coup, il s'arrête :

« Tu ne me reconnais pas, Guillou ? s'écrie-t-il.

— Te reconnaître, toi, vilain Prussien ! Rends-toi ou je te tue.

— Bien sûr, que je me rends ; comment, tu ne me reconnais pas ! Nous étions trompettes ensemble à la contre-guerilla au Mexique. »

Ils se reconnaissent en effet, et, quand le peloton rentre au camp, ramenant onze prisonniers et six chevaux dont les cavaliers ont été tués, Guillou et son collègue uhlan chevauchent, côte à côte, causant gaiement et se rappelant les mois passés ensemble au Mexique, dans la contre-guerilla « du père Dupin, disait Guillou, un dur à cuire qui en fit voir de dures aux soldats de Juarez ! »

— A cinq heures du soir, la division du Barail établit son bivouac à Doncourt, mais ne pénètre pas dans ce village. Elle campe seulement à l'entrée, dans les prairies qui bordent la route de Verdun.

Des reconnaissances sont envoyées vers l'Ouest et surveillent les bois de ce côté.

A la tombée de la nuit, un chasseur d'Afrique du 3e régiment, qui s'en revient de Jarny à Doncourt, par la grande route, seul et à pied, pour ne pas fatiguer son cheval boiteux, est tout à coup entouré par trois uhlans, qui fondent sur lui, la lance au poing, et disent dans un mauvais français :

« Vous, prisonnier !

— Un chasseur d'Afrique!... Allons donc! » répond-il, et d'un premier coup de chassepot il abat le premier Prussien.

Le second s'est déjà occupé à s'emparer du cheval arabe, ce qui fait que le chasseur a le temps de faire un bond en arrière et de recharger rapidement son fusil ; il blesse un second uhlan, qui s'enfuit avec le troisième, entraînant au galop le pauvre cheval boiteux « du chasse-marais », qui arrive à Doncourt, aux avant-postes de la division et pleure à chaudes larmes, en racontant la disparition de son fidèle compagnon.

Ces combats de Pont-à-Mousson et de Jarny avaient porté au comble la terreur des cavaliers allemands à l'égard de notre vaillante cavalerie d'Afrique ; aussi la première question que les officiers de uhlans adressaient à tout le monde, en pénétrant dans un village, était celle-ci :

« Où sont les chasseurs d'Afrique? »

— Aux avant-postes de Doncourt, la nuit du 15 au 16 août est très agitée. Des patrouilles sont en reconnaissance ; des rondes parcourent le camp ; les tentes restent éclairées et les officiers restent sur le qui-vive.

Une fusillade assez vive se fait entendre dans la soirée et une partie de la nuit, vers le château de Moncel et le moulin de Breuillot, où le commandant de Mangou, du 2e chasseurs d'Afrique, est envoyé avec un escadron pour soutenir nos tirailleurs.

— Les Allemands mirent à profit la lenteur de notre marche des 15 et 16 août, avec une promptitude, avec une ardeur toutes nouvelles dans leur histoire.

On eût dit que la race française avait échangé, contre la lourdeur germanique, sa vivacité proverbiale, tandis qu'une puissance inconnue électrisait la torpeur du sang tudesque, et au moment où les vainqueurs de Borny ralliaient le reste de l'armée sur la rive gauche de la Moselle, les têtes de colonnes allemandes y débouchaient aussi, en amont de Metz, par cinq ponts établis entre Ars et Corny.

Pendant toute la soirée du 14, la journée du 15 et la mati-

née du 16, les bataillons allemands défilent sans obstacle sur les ponts, que le maréchal Bazaine a eu l'incurie de ne pas faire sauter.

Le grand quartier général allemand a hâté le mouvement de la IIe armée et a prescrit aux VIIe et VIIIe corps (généraux von Zastrow et von Gœben, Ire armée) de se diriger sur Corny, d'y jeter des ponts et d'attendre des ordres; le Ier corps (général von Manteuffel) reste seul en observation à l'Est de Metz. La IIe armée (prince Frédéric-Charles) est invitée à porter toute la cavalerie, dont elle dispose, sur la rive gauche de la Moselle, vers les lignes de communication de notre armée entre Metz et Verdun, en la faisant soutenir dans la direction de Gorze et de Thiaucourt, par les corps qui franchiront la Moselle en premier lieu.

A cet effet, le IIIe corps (général von Alvensleben II) doit également, de son côté, préparer, dès le 15 août, des moyens de passage au-dessous de Pont-à-Mousson.

La 1re et la 3e division de cavalerie (lieutenant général von Hartmann et général-major comte von Grœben) reçoivent l'ordre de s'établir sur les flancs des deux corps de la Ire armée, et de prolonger leurs ailes extérieures dans la direction de Metz.

Le 14, la IIe armée a franchi la Moselle sans difficulté, les ponts de Pont-à-Mousson, Dieulouard et Marbache ayant été laissés intacts; les uhlans se montrent déjà sur la route de Mars-la-Tour.

— Ce même jour, les éclaireurs allemands de la Ire armée font une première apparition à Ars, charmante petite localité située sur la rive gauche de la Moselle, entre deux coteaux boisés, sur l'un desquels se trouvent les usines de MM. Dreyfus-Dupont.

Vers cinq heures du soir, la population entière était sur la grande route, écoutant la canonnade de Borny, quand, tout à coup, un cri se fait entendre d'un bout à l'autre du village :

« Les Prussiens! Voilà les Prussiens! »

En effet, trois uhlans, venant de Corny où ils ont passé le pont laissé intact, traversent le village au grand galop de leurs chevaux, la lance en main, le sourire aux lèvres. Ils marchent, séparés les uns des autres par une distance d'environ cinquante mètres. Ils continuent leur course sur la route en dehors du village, ralentissant leur allure, à mesure qu'ils approchent des troupes françaises du 2e corps campées à Moulins.

Une petite reconnaissance de fantassins français, composée

de six hommes commandés par le capitaine Migneret, qui sont venus à travers les bois, en éclaireurs, à Ars, et mangent un morceau sur le pouce, à l'hôtel « du Lion », sont aussitôt prévenus et vont s'embusquer sur la route en avant d'Ars, pour surprendre les uhlans au retour.

Bientôt on aperçoit au loin ces trois audacieux, qui rétrogradent sur Ars, ramenant avec eux un soldat isolé, qu'ils ont rencontré sur la route et qu'ils ont retenu prisonnier.

Ars est du côté de la Moselle occupé par l'armée française ; de l'autre côté se trouvent les bois où campent les divisions prussiennes.

Les éclaireurs ont donc, avec leur prisonnier, à traverser un village de cinq mille âmes et à parcourir une distance de quinze kilomètres en pays ennemi, en pleine armée française ; ils n'hésitent pas et semblent défier la mort, qui les attend au coin du chemin.

Toutefois, à l'entrée du village, ils semblent se douter de quelque chose et mettant le pistolet au poing, s'avancent toujours à cinquante mètres l'un de l'autre.

Le premier, qui travaillait, il y avait quelques semaines seulement, dans l'usine de MM. Dreyfus et Dupont, et qui a poussé le sangfroid jusqu'à demander, en passant, des nouvelles du caissier, M. Picard, aperçoit tout à coup nos soldats et se baisse sur la tête de son cheval : mais, au même instant, il reçoit, près de l'œil, une balle qui le tue raide et le jette à bas de son cheval. L'animal, atteint lui aussi par une autre balle, roule sur la route.

Le second uhlan, après avoir tiré un coup de pistolet dans la direction de nos soldats, saute de selle de façon à éviter une seconde décharge, et sans lâcher l'étrier, afin de pouvoir repartir au galop.

Mais un paysan, s'élançant sur la route, lui assène sur le visage, un violent coup de pelle, tandis que de l'autre côté, un franc-tireur de Metz le pique de sa baïonnette au bras.

« Ne le tuez pas, » s'écrie le capitaine Migneret, et ses hommes entourent aussitôt le blessé, le protégeant contre quelques habitants, un peu trop énergiques dans leurs démonstrations antiprussiennes.

Le troisième uhlan, ayant tourné bride, ne se hasarde qu'un instant après vers Ars. Il a jeté sa lance, et brandit, en signe de paix, une immense pipe de porcelaine.

Avec beaucoup d'humanité, le maire, M. le docteur Audié, donne ses soins au blessé et envoie l'autre prisonnier avec le trois chevaux capturés, à Moulins.

— Dans la matinée du 15 août, à l'extrême droite allemande, la 3e division de cavalerie se porte aux environs de Sainte-Barbe et du château de Gras, conformément à l'ordre qui lui est arrivé dans la nuit : ses patrouilles poussent jusque sous le fort Saint-Julien.

Après avoir minutieusement fouillé le champ de bataille de la veille, cette division rentre, à neuf heures du matin, à son bivouac de Vry. Sa ligne d'avant-postes s'appuie à la Moselle, à Malroy et s'étend au Sud-Est jusqu'à Servigny.

La 1re division de cavalerie a reçu, à neuf heures et demie du matin, l'ordre, primitivement donné par le commandant en chef, de venir s'établir sur le champ de bataille, à la gauche du VIIe corps. Un escadron jeté sur Metz pousse ses patrouilles jusque dans le voisinage des ouvrages avancés.

A sept heures du matin, le général von Voigts-Rhetz reçoit l'ordre de porter la 5e division de cavalerie (lieutenant-général baron von Rheinbaben) sur la rive gauche de la Moselle, d'abord vers la route de Metz-Verdun, puis vers Metz, de manière à s'assurer si l'armée française a déjà quitté la place, ou si elle est encore en voie d'effectuer sa retraite. Cette cavalerie se porte rapidement par Tronville et Puxieux sur Mars-la-Tour, battant en tous sens le terrain, à plus de quinze kilomètres en avant des premières colonnes de l'infanterie prussienne.

Ce même jour, les VIIe et VIIIe corps (Ire armée) passent sur la rive gauche de la Moselle par cinq ponts de bateaux établis entre Ars et Corny. En même temps, le IIIe corps (général von Alvensleben II) traverse cette rivière sur le pont laissé intact de Novéant. Il est suivi du IXe corps (général von Manstein), que précède la 6e division de cavalerie (lieutenant général duc Guillaume de Mecklembourg-Schwerin).

Le Xe corps (général von Voigts-Rhetz) se porte de Pont-à-Mousson sur Thiaucourt, ayant derrière lui les XIIe (prince royal Albert de Saxe) et IIe corps (général von Fransecki) échelonnés.

La garde royale (prince Auguste de Wurtemberg) et le IVe corps (général Alvensleben I) sont maintenus en réserve à Dieulouard et à Marbache.

Grâce à ces dispositions, les défilés si dangereux des bois de Vaux, de Gorze et de Bayonville peuvent être ainsi franchis sans encombre.

— Dans la matinée du 15 août, les reconnaissances françaises signalent, en effet, l'arrivée des têtes de colonnes ennemies aux débouchés du bois des Ognons.

Déjà au point du jour, huit dragons prussiens sont venus à Ars, le mousqueton au poing, afin de demander des nouvelles des trois uhlans disparus la veille.

Quelques francs-tireurs messins du capitaine Arnous-Rivière, embusqués dans les vignes, tirent sur ces dragons. L'un d'eux tombe mort. Les sept autres se rendent au galop à la gare d'Ars, demandant merci.

« Nous mourons de faim, dit l'un d'eux, et nous voulons nous rendre. Le malheureux qu'on vient de tuer était père de cinq enfants. Nous en avons assez de cette guerre-là ! »

— Dans l'après-midi, la marche du VIIIe corps prussien est signalée par un triste exploit du général major von Wedell, commandant la 29e brigade d'infanterie (15e division).

La veille, 14 août, une reconnaissance de trois uhlans venant de Novéant était arrivée dans ce village et avait demandé à un paysan où étaient les Français. Ce brave homme, pour toute réponse, avait grimpé sur un petit monticule, d'où il avait jeté des pierres aux éclaireurs.

Apprenant cette résistance, le général von Wedell, en passant le lendemain à Aney, veut venger ses uhlans. Il se fait indiquer la maison de l'homme qui a jeté des pierres, et y fait mettre le feu.

Puis, voyant beaucoup de portes fermées, il demande où en sont les habitants.

« Ils sont à la messe, lui répond-on.

— Eh bien ! brûlez les maisons dont les portes sont fermées, » ordonne le général. Et on lui obéit ; il fait également brûler les maisons d'un boulanger qui n'a plus de pain ; d'un boucher qui n'a plus de viande, et d'un débitant qui a eu assez de vin pour griser le général et son escorte.

Au bureau de poste tenu par une veuve dont le fils est soldat, les Allemands prennent les lettres, les livres et les timbres-poste.

« Rendez-moi mes timbres, implore la pauvre femme, ils sont à moi et il faudra que je les paye. »

Ces dignes soldats rient et brûlent les timbres : « Misérables ! leur crie la receveuse, mon fils me vengera. »

Cependant les pompiers d'Ars, attirés par les lueurs de l'incendie, arrivent au pas de course avec leurs pompes pour porter secours. A cette vue, le général von Wedell, titubant, les menace de son revolver leur criant en mauvais français :

« Il sera fait justice de toutes vos infamies », puis ce vil et barbare officier place des dragons, le mousqueton au poing,

à chaque entrée du village, pour tirer sur tout pompier ou habitant, qui essayerait d'éteindre l'incendie.

Cet acte de sauvagerie, indigne d'un homme civilisé, cette ruine de cent ménages, qui n'eurent plus d'autre asile que les bois et d'autre nourriture que celle que la charité publique voulut bien leur donner, range le général von Wedell au niveau des bandits, et son nom mérite de rester une insulte pour les soldats de toutes les nations.

Le lendemain, 16 août, justice était faite. Ce misérable, qui avait déshonoré son uniforme et couvert son nom d'une honte éternelle, tombait sur le plateau de Gravelotte, mortellement frappé par les balles françaises, dès les premières heures de la bataille.

CHAPITRE XLVII

Le 2e corps, les 14 et 15 août.

Instructions données le soir du 13 août au 2e corps. — Le réveil à trois heures. — Ordres pour la marche du 2e corps. — Départ en avant de l'artillerie et des bagages. — Marche du 67e de ligne avec le convoi. — — L'inondation. — L'Ile Saint-Symphorien. — Marche de la division Bataille. — Dans le faubourg du Sablon. — Démolition des villas. — La division Bataille campe au pied du Saint-Quentin. — La division Verger à Rozérieulles. — La brigade Lapasset. — Le 2e bataillon du 84e en grand'garde. — Les tirailleurs allemands. — Retraite du bataillon. — Évacuation du château de Mercy. — Le canon de Borny. — Les deux routes de Metz à Verdun. — Encombrement des routes. — Aspect de la bataille de Borny au crépuscule. — Camp près Sainte-Ruffine. — Marche de l'artillerie du 2e corps. — Entrée dans Metz. — Six kilomètres en neuf heures. — Marche de la cavalerie de Valabrègue. — Halte au Sablon. — La bataille. — Entrée dans Metz. — La traversée de la ville. — Halte au « Point du Jour ». — Marche du 15 août. — La division Bataille. — La côte des Génivaux. — Rozérieulles et son histoire. — Le panorama de la vallée de la Moselle. — Le vallon de la Mance. — Encombrement des routes. — Arrivée du 2e corps à Rézonville. — Etablissement du camp des divisions Bataille et Vergé. — La brigade de Lapasset surveille le bois des Ognons. — Campement de la division de cavalerie de Valabrègue. — Le quartier général et le quartier impérial établis à Gravelotte. — Le général Mangin. — Un escadron de dragons occupe la ferme de Flavigny. — Reconnaissances de cavalerie. — Marche des armées allemandes les 14 et 15 août. — Les trois défilés au Sud du plateau de Gravelotte. — Alerte occasionnée par un artilleur de la réserve du 2e corps. — Bruits suspects. — Indécision de Bazaine.

Le 13 août, au soir, le général Frossard, commandant le 2e corps de l'armée de Metz, avait reçu, en dehors de ses instructions pour la marche du lendemain, la recommandation urgente « de faire reconnaître l'état des ponts, car une crue de

la Moselle les avait recouverts d'eau et avait inondé en partie les prairies, par lesquelles on devait déboucher ».

— Le *14 août*, à trois heures du matin, le réveil est sonné dans tous les bivouacs du camp de Mercy-le-Haut, occupés par le 2e corps.

Conformément aux ordres de la veille, l'artillerie attelle et enlève les tentes, l'infanterie paquette ses sacs, la cavalerie selle et bride.

Toutefois, à huit heures du matin, les batteries sont autorisées à dételer et à envoyer à l'abreuvoir les chevaux, qui n'en sont pas encore revenus, lorsqu'arrive l'ordre de départ.

Le 2e corps d'armée doit commencer aussitôt le mouvement de retraite sur la rive gauche de la Moselle, et se porter sur la route de Verdun, par Longeville et Moulins, en allant occuper, ce premier jour, la position des hauteurs de Rozérieulles. Les 1re et 2e divisions d'infanterie, la division de cavalerie ainsi que la brigade-mixte de Lapasset, prendront part à ce mouvement. Quant à la 3e division (de Laveaucoupet), qui a été très éprouvée, le 6 août, à la bataille de Spickeren, elle vient, par un ordre du commandant en chef, d'être détachée momentanément du 2e corps, comme nous l'avons déjà dit, pour rester dans Metz et concourir à la défense de la place.

L'infanterie du 2e corps doit traverser d'abord la Seille, sur le pont de la route de Magny à Metz, et se rendre directement à Longeville, à travers le pré Saint-Symphorien. Elle passera la Moselle sur des ponts de bateaux, que l'on n'a pas jugés assez solides pour supporter les chevaux et les voitures.

La cavalerie, l'artillerie de la réserve et celle de la 1re division doivent passer la Seille sur un pont de chevalets, en aval du pont de la route, au Nord du fort de Queuleu ; les batteries de la 2e division passeront par Magny et suivront d'abord l'infanterie, mais toutes les troupes à cheval et toutes les voitures traverseront la Moselle sur les ponts en pierre de l'intérieur de Metz.

Dès que l'artillerie est attelée, et que les bagages sont chargés, on les fait partir aussitôt en avant, et cette file interminable de voitures commence à traverser la ville, pour passer sur la rive gauche de la Moselle.

Le 67e de ligne escorte cet immense convoi, qui débouche de Magny et occupe, sur la route, plusieurs kilomètres de longueur.

Ce régiment arrive seulement, vers quatre heures de l'après-midi, dans le bas-fond au-dessous des villages de Rozérieulles et de Sainte-Ruffine, et, après la halte, va s'établir sur les

hauteurs, dans les vignes, entre ces deux villages, où elle bivouaque, toute la nuit, autour de quelques feux soigneusement dissimulés.

— Le mouvement de l'infanterie est retardé par une crue de la rivière, qui a inondé en partie les prairies par lesquelles on débouche, et il faut attendre une baisse des eaux, la chaussée et le pont du chemin de fer étant réservés au 6e corps.

Enfin, de dix heures du matin à deux heures de l'après-midi, les troupes elles-mêmes se mettent en marche successivement, la division Bataille en tête, puis la division Vergé et la brigade Lapasset.

— *Division Bataille.* — Le 12e bataillon de chasseurs, qui forme la tête de colonne de cette division, ne quitte le campement que vers onze heures et demie.

La division descend vers la Seille, la passe au village de Magny et traverse le faubourg du Sablon. Le génie, en prévision d'un siège, fait abattre les arbres et démolir les maisons de ce faubourg.

La division Bataille franchit les bras de la Moselle, à l'île Saint-Symphorien, sur plusieurs ponts de bateaux, de radeaux, de chevalets, puis traverse Longeville où est installé l'Etat-major impérial.

On prend à Moulins-lès-Metz, la route de Verdun, qui gravit les hauteurs. Vers quatre heures, on entend une vive canonnade du côté de Queuleu : c'est la bataille de Borny qui commence.

A ce moment, la division Bataille s'établit au bivouac, sur les coteaux couverts de vignes, qui forment la base du mont Saint-Quentin, à l'Ouest de Sey.

Jusqu'à neuf heures du soir, les détonations se succèdent sans interruption, sur la rive droite de la Moselle, au delà de Metz, puis elles finissent par se ralentir et le calme se rétablit peu à peu.

— La *division Vergé* franchit à son tour la Seille à Magny, à trois heures de l'après-midi. Arrivée sous Metz, elle entend, vers quatre heures, une vive canonnade, mêlée à des feux roulants de mousqueterie. Ce sont le 3e corps et une partie du 4e, qui, arrêtés dans leur mouvement de retraite par une attaque des Prussiens, livrent la bataille de Borny.

La division s'arrête un instant ; mais bientôt elle reçoit l'ordre de continuer le mouvement commencé. Elle traverse alors la Moselle sur les ponts militaires de l'île Saint-Symphorien, et arrive à Longeville vers cinq heures du soir, puis à Moulins, où elle s'arrête une heure et demie. Elle se remet

alors en route et va camper, à neuf heures du soir, dans les vignes, en colonnes serrées par bataillon, en arrière de la 2e division du 2e corps (général Bataille).

Brigade Lapasset. — Au petit jour, la diane réveille les soldats de cette brigade. On se nettoie un peu. L'ennemi a toujours ses vedettes vis-à-vis de nos grand'gardes. Quelques uhlans cherchent à inquiéter un avant-poste du 4e chasseurs, qui se tient contre la ligne du chemin de fer de Sarrebrück. On éloigne ces cavaliers à coups de fusil.

A huit heures du matin, le 2e bataillon du 84e de ligne, qui forme la grand'garde, reçoit l'ordre de se replier sur le château de Mercy-le-Haut, à dix heures précises, lorsqu'il verra son régiment quitter cette position. Cette grand'garde doit faire retraite à travers les bois, en échelons, et regagner l'avenue du château, pour prendre la gauche de la brigade et former l'arrière-garde.

En avant de nos avant-postes, les vedettes ennemies augmentent à vue d'œil, et se renforcent de tirailleurs d'infanterie, qui circulent par petits groupes de trois hommes, toujours en mouvement.

Tantôt ces tirailleurs sont sur une ligne, tantôt ils marchent l'un derrière l'autre, puis par deux de front ; enfin ce sont des mouvements constants, fort bien faits pour fatiguer l'attention de nos sentinelles, dont ces tirailleurs ont soin de se tenir hors de la portée des chassepots.

Dix heures, dix heures un quart se passent. Rien ne bouge encore au château de Mercy. Le 2e bataillon du 84e de ligne, commandant d'Antist, est prêt à partir.

Enfin, vers une heure de l'après-midi, la brigade Lapasset commence son mouvement de retraite. Les compagnies de droite de ce bataillon (1re, 2e, 6e, capitaine Martin, lieutenant Dumas, capitaine Bride) et celles de gauche (4e et 5e, capitaines Hurstel et Terrière) commencent la retraite. La 3e compagnie, capitaine Dally, doit suivre la dernière, parce que sa position est la plus vue.

Ce bataillon regagne ainsi l'avenue du château de Mercy, et suit la brigade, qui s'est mise en mouvement sur Metz. Pendant cette marche, on traverse toute l'armée, qui paraît avoir pris des positions de combat. L'artillerie est en batterie : les régiments sont déployés. L'ennemi, paraît-il, est signalé dans la direction de Borny.

Vers trois heures et demie, la brigade Lapasset arrive sous les murs de Metz.

Vers quatre heures, on entend tout à coup la canonnade.

Ce sont les Prussiens, qui doivent avoir eu connaissance. dans la matinée, du mouvement de passage de notre armée sur la rive gauche de la Moselle. Il leur importe ou de l'empêcher, ou tout au moins d'en retarder l'exécution, pour gagner du temps et pouvoir faire arriver une armée avant la nôtre, sur la route de Verdun.

Pendant que cette bataille se livre, le 2e corps reçoit l'ordre de continuer le mouvement commencé.

Aux approches de Metz règne un désordre épouvantable. On démolit à la hâte toutes les petites maisons de campagne ; les arbres de la route de Magny sont coupés, et toute cette œuvre de destruction s'accomplit au milieu d'un va-et-vient de troupes, de convois et de batteries d'artillerie : c'est un gâchis affreux.

Le 2e bataillon du 84e, qui forme l'extrême arrière-garde, perd la suite de sa brigade, tourne Metz, pour aller passer la Seille sous les remparts et la Moselle au pont de Longeville, où il rejoint sa brigade, qui a traversé l'île Saint-Symphorien.

On entend toujours le canon de Borny ; les décharges se succèdent avec une extrême rapidité. Le feu de l'infanterie s'y mêle.

La nuit vient ; la brigade Lapasset traverse Longeville, où se trouve le quartier impérial.

La marche que l'on fait est pénible et longue.

— Il y a deux routes à prendre, à partir de Metz, pour gagner Verdun. L'une à gauche par Moulins et Gravelotte, se bifurquant à ce dernier village, en deux voies dites de Conflans et de Mars-la-Tour ; l'autre à droite, par Woippy sur Briey et Etain, celle-ci un peu plus longue que l'autre, mais libre et ouverte.

L'ordre de marche a indiqué à tous les corps une même direction à suivre, celle de la route de gauche sur Gravelotte.

L'état-major général devrait pourtant savoir, qu'on va trouver là un défilé rude et long, rendu plus difficile encore par la série de villages à traverser, soit qu'on passe par Longeville et Moulins, soit qu'on essaye, comme l'ont fait les troupes du 3e corps, de prendre par Plappeville, Lessy et Châtel-Saint-Germain.

Si le 16 août, au matin, le général de Ladmirault fit passer ses 1re et 2e divisions par la route de Briey, c'est qu'il prit sur lui de modifier son itinéraire pour arriver plus vite.

Une autre raison conseille aussi de ne pas engager tant de monde dans ce défilé de Gravelotte. L'ennemi, en effet, peut avoir déjà des forces sur la rive gauche de la Moselle, et il y

a intérêt pour nous, à rendre la marche de flanc, que notre armée exécute contre lui, la moins longue et la moins embarrassante possible. Les lenteurs qui, dès les premiers pas, se produisirent dans l'écoulement de nos colonnes, auraient donc pu et auraient dû être évitées.

L'encombrement est énorme dans les villages de Longeville et de Moulins, déjà remplis de convois, de bagages et de troupes, à ce point que les 1re et 2e divisions du 2e corps ne sont arrivées que fort tard et très fatiguées, aux environs de Rozérieulles.

Au sortir de Moulins, la brigade Lapasset suit la route de Gravelotte. Sur cette route, la confusion est horrible. Cinq ou six colonnes marchent pêle-mêle : infanterie, cavalerie, artillerie, convois, etc.

De la montée que gravit la brigade, l'on distingue les obus qui éclatent en l'air et l'on voit les lueurs des bordées envoyées par le fort de Queuleu.

Vers neuf heures du soir, le feu cesse. Que s'est-il passé? Les bruits les plus contradictoires circulent : Victoire! Défaite! On ne sait.

La brigade Lapasset continue sa marche avec une extrême fatigue et au milieu d'une confusion inouïe.

Enfin, vers onze heures, la brigade s'arrête et campe dans les champs pour y passer la nuit, sur la montée de la route de Gravelotte, près de Sainte-Ruffine, en arrière de Rozérieulles.

Le 6e corps, qui vient après le 2e, a éprouvé les mêmes difficultés.

— Quant à la *division de cavalerie de Valabrègue*, et à l'*artillerie du 2e corps*, qui, vu l'insuffisance des ponts extérieurs et leur manque de solidité, ont dû traverser la ville, elles emploient la nuit tout entière à en sortir, et c'est le lendemain matin seulement, qu'elles parviennent à rejoindre le 2e corps.

Pendant cette journée du 14 août, le général Frossard, accompagné du 3e escadron du 4e chasseurs, qui lui sert d'escorte, s'est porté de la Basse-Bévoye à Moulins-lès-Metz, afin de surveiller la marche de son corps d'armée.

— Le mouvement de retraite de l'*artillerie du 2e corps* (batteries de combat et batteries de réserve), a simultanément commencé vers dix heures du matin.

L'artillerie de la division Verge (5e, 6e et 12e batteries du 5e d'artillerie), au lieu de se diriger vers le pont en chevalets jeté sur la Seille au Nord du fort de Queuleu, descend à Magny et se place derrière l'infanterie du 2e corps.

La route est encombrée de convoyeurs et, à mesure que les

batteries avancent, l'encombrement devient plus considérable. Bientôt se trouvent réunies et confondues : les batteries des 2e et 6e corps, la division de cavalerie de Valabrègue (2e corps), les voitures de l'intendance, les troupeaux, etc.

Les portes Serpenoise et Saint-Thiébault ne permettent pas un écoulement suffisant à cette multitude; les colonnes sont, en outre, coupées à chaque instant, par des détachements d'infanterie ou de cavalerie, qui tournent la ville.

Vers quatre heures de l'après-midi, les batteries du 2e corps approchent de la redoute du Paté, quand le canon retentit à droite et ne cesse de se faire entendre jusqu'à neuf heures du soir.

Pendant qu'à quelques centaines de mètres seulement se livre la bataille de Borny, la route de Magny est tellement encombrée que, si l'ennemi se montre, il sera impossible de mettre une seule pièce en batterie.

Enfin, les batteries de la réserve du 2e corps (10e et 11e batteries du 5e régiment d'artillerie, 6e et 10e batteries du 15e, 7e et 8e batteries du 17e) pénètrent les premières en ville, puis, à sept heures du soir, celles de la division Vergé entrent par la porte Saint-Thiébault. Elles ont quitté leur camp à dix heures du matin et parcouru six kilomètres en neuf heures.

Les batteries de la division Bataille (7e, 8e et 9e du 5e d'artillerie) entrent par la porte Serpenoise.

L'artillerie reste en colonne dans les rues de Metz. Les commandants supérieurs ne reçoivent ni ordre, ni renseignement et ignorent si l'infanterie a continué sa marche vers Gravelotte ou rétrogradé pour venir prendre part à la bataille.

La confusion est encore plus grande en ville, que sur la route. Les ambulances et les cacolets chargés de blessés augmentent le désordre.

Le bruit court que les portes de la ville sont fermées. Cependant les batteries de la 2e division essaient les premières de continuer leur marche et arrivent à Moulins, à neuf heures du soir. Elles y bivouaquent et y retrouvent leur division, le lendemain matin.

Un peu plus tard, les batteries de la réserve quittent la ville et parquent ,vers onze heures du soir, dans les prairies qui s'étendent entre Longeville et Moulins.

Enfin, les batteries de la division Vergé, qui stationnaient depuis sept heures du soir dans l'avenue Serpenoise et la rue du Rempart, jusqu'à la place Saint-Thiébault, se mettent en mouvement vers une heure du matin, traversent péniblement

la ville et le pont des Morts, en même temps qu'un régiment de dragons sur un trottoir, et un régiment d'infanterie sur l'autre.

Ces batteries sont coupées par les troupes de la garde, passent à Longeville et à Moulins, et, après de nombreux arrêts, rencontrent, à quatre heures du matin, la division Vergé bivouaquant sur la grande route, à gauche de Rozérieulles.

— La *division de cavalerie de Valabrègue* (2e corps) avait attendu, le 14 août, pour commencer son mouvement, la fin du défilé de l'infanterie, et était restée au repos jusqu'à une heure de l'après-midi, la bride au bras. Enfin cette division s'ébranle, les 7e et 12e dragons en tête, puis les 4e et 5e chasseurs.

Sur le plateau qui s'étend entre le fort de Queuleu et la ferme de la Haute-Bévoye, on fait une halte assez longue. On descend ensuite, par des chemins étroits et difficiles, dans la vallée de la Seille, que l'on franchit sur deux ponts fixes en bois, construits la veille par les corps francs auxiliaires, à l'extrémité méridionale du village de Queuleu.

La division de Valabrègue s'arrête dans la prairie, qui s'étend entre la Seille et le faubourg du Sablon. La brigade mixte du général Lapasset, qui franchit la Seille après la cavalerie, fait halte également dans cette prairie.

Cependant, on commence à entendre, dans la direction du Nord-Ouest, une canonnade dont l'intensité croît rapidement. Il est quatre heures environ.

Une bataille se livre sous le canon des forts détachés, et bientôt on entend se mêler à la voix des pièces de campagne et des mitrailleuses, celle des pièces de gros calibre du fort de Queuleu.

Le mouvement de la cavalerie du 2e corps est arrêté et chacun écoute, anxieusement, chaque nouvelle salve de détonations. On aperçoit au loin des troupes sortir de Metz, pour se rendre vers les points menacés et on brûle de passer la Seille de nouveau.

A neuf heures du soir environ, lorsque la nuit est venue et que les dernières détonations des mitrailleuses amenées au fort de Queuleu, ont terminé la canonnade, la division de Valabrègue sort de la prairie, dans le même ordre que le matin, et prend la route de Metz, où elle entre par la porte Saint-Thiébault. Il faut gagner, de là, la porte de France, mais l'encombrement des rues est tel, que ce n'est qu'après de longs détours qu'on parvient à gagner le Moyen pont, puis le pont des Morts.

Vers une heure du matin seulement la division de Valabrègue

arrive à la porte de France. Des troupes de toutes armes et de divers corps d'armée se pressent et cherchent à sortir. Lorsque la tête de colonne du 5e chasseurs y arrive, une batterie d'artillerie livre presque bataille, pour passer, à une colonne de voltigeurs de la garde ; par derrière viennent s'entasser la brigade de cavalerie légère du 2e corps et la brigade de cavalerie de réserve de la garde (carabiniers et cuirassiers).

Ce n'est qu'à grand'peine et par petites fractions, que le 5e chasseurs parvient à sortir de Metz, vers trois heures du matin, et à gagner la route de Verdun.

Ce régiment se trouve alors coupé de la tête de colonne de la division de cavalerie. Il suit néanmoins la route de Verdun, traversant Longeville et Moulins-lès-Metz, où le général Frossard indique au colonel de Séréville l'objectif de sa marche : Verdun.

Enfin, vers cinq heures du matin, le 5e chasseurs rejoint les trois autres régiments de cavalerie de la division, au moment où ceux-ci arrivent sur le plateau du Point-du-Jour.

La division entre alors dans les champs et met ses chevaux à la corde, près de la route et à l'Ouest de l'auberge de Saint-Hubert.

On voit de là les cuirassiers du général de Grammont (7e et 10e régiments) faire des reconnaissances au Sud de la route, vers le bois de Vaux.

Pendant un repos de deux heures, les hommes font la soupe et se réchauffent auprès de grands feux. Les chevaux, qui sont restés sellés et bridés depuis vingt-quatre heures, prennent enfin quelque nourriture.

Le 3e lanciers, attaché à la brigade mixte du général Lapasset, a suivi la division de Valabrègue dans cette longue marche de vingt heures, et campe auprès d'elle.

— Le *15 août*, le 2e corps continue son mouvement sur Verdun. Il doit d'abord, ce jour-là, aller à Mars-la-Tour, en suivant avec le 6e corps, la voie *Sud* à partir de Gravelotte, tandis que les 3e et 4e doivent, en ce point, prendre la voie *Nord*, celle de Conflans. La 3e division de cavalerie de réserve (général de Forton) éclaire, comme nous l'avons déjà dit, la première route ; la division de chasseurs d'Afrique du général du Barail éclaire la seconde.

Rien ne s'oppose à ce que le 2e corps atteigne Mars-la-Tour ; il serait même avantageux, comme les faits l'ont prouvé depuis, qu'il se portât jusque-là le 15. Mais, par suite du retard éprouvé dans la marche des autres corps d'armée, le général

Frossard reçoit l'ordre du commandant en chef de s'arrêter à Rézonville, où doit camper aussi le 6e corps, simple indication d'étape.

A quatre heures du matin, les campements du 2e corps sont levés ; à cinq heures, la division Bataille part la première et gravit la côte des Génivaux, qui est fort escarpée, laissant à droite, au fond d'une gorge, le village de Rozéreuilles, qui formait jadis un ancien fief, possédé par plusieurs familles patriciennes de Metz : le village était alors fermé par cinq portes, avec des murs crénelés, dont il reste quelques vestiges. Il fut réuni au xve siècle par des bandes françaises, que commandait Poitron de Xantrailles.

Au mois d'octobre 1552, pendant que Charles-Quint assiégeait Metz, le maréchal de la Vieilleville, partit d'Etain, de Conflans et de Mars-la-Tour, où sa troupe avait fait un riche butin et vint surprendre, pendant la nuit, un corps de troupes allemandes, cantonné à Rozérieulles ; il en tua sept cents dans le village, cent vingt sur les chemins et prit huit cents chevaux.

— Les batteries divisionnaires ont repris leur place entre les brigades. La réserve d'artillerie est en arrière.

La division Bataille arrive au sommet de la côte des Géniyaux, sur le petit plateau du Point-du-Jour. Si de cet endroit on regarde en arrière, la vue découvre un panorama splendide, et se prolonge dans un bassin immense, où des collines, des villages et des bois, jetés avec variété sur l'une et l'autre rives de la Moselle, forment un grand paysage d'une magnifique harmonie.

Au fond de cet immense horizon apparaît Metz, dominé par la masse imposante de sa cathédrale.

La colonne franchit cet étroit plateau du Point-du-Jour, d'où elle descend, par une pente très rapide, dans la vallée de la Mance, qui s'ouvre à Ars dans celle la Moselle, et qui offre une des plus charmantes promenades du pays.

Les troupes traversent le vallon de la Mance, dont elles gravissent aussitôt l'autre versant, au sommet duquel s'élève Gravelotte.

En raison de l'énorme quantité de troupes engagées sur cette route, la marche est pénible et lente : de nombreux temps d'arrêt se produisent. Le 2e corps n'est pas le seul en mouvement : tout marche. Sur les routes de Conflans et de Rézonville, on aperçoit des régiments d'infanterie et de cavalerie, dont la marche est trop souvent retardée par un nombre considérable de voitures, qui, malgré les ordres, encombrent les

chemins. Puis de l'artillerie, dont une partie n'a pu que tardivement traverser la Moselle, et qui s'efforce de rattraper le temps perdu. Les estafettes qui cherchent à se faire jour, au milieu de tout cet encombrement, et qui, pour exécuter rapidement les ordres, se jettent dans la plaine.

Tout remue, tout est en l'air.

Enfin, la division Bataille traverse le village de Gravelotte.

En passant devant la ferme de Saint-Hubert, le 67e de ligne défile sous les yeux de l'Empereur, qui dépasse la colonne, quelques instants après, avec son escorte, se rendant lui-même au village de Gravelotte.

Le 2e corps arrive à Rezonville, de neuf à onze heures du matin, et est établi tout entier en avant du village, à gauche de la route, sur un plateau légèrement mamelonné, traversé au milieu par la route impériale de Metz à Paris par Verdun, et se terminant, à gauche du bois de Saint-Arnould, par un ravin qui descend vers Gorze et la Moselle, à droite du bois de Villers. La distance entre ces deux bois varie de trois à cinq kilomètres. La vue s'étend en avant jusqu'à une crête peu élevée et couverte de bois, à une lieue environ.

— La *division Bataille* campe à quinze cents mètres au delà du village de Rézonville, par brigades accolées, sur un front de deux régiments, la droite de chaque ligne à quelques mètres de la route.

Comme on s'est avancé au delà des crêtes sur lesquelles on devait précédemment camper, cette division se trouve placée au fond d'une dépression du sol, dominée à portée de canon, par un demi-cercle de crêtes, qui, partant de Vionville, vont rejoindre, au Sud, de grands bois placés à deux mille cinq cents mètres environ de ce village.

Le 23e de ligne envoie des grand'gardes vers ces crêtes et place ses trois bataillons déployés, en arrière et à quelque distance de la ferme de Flavigny; à sa droite, de l'autre côté de la route campe le 12e bataillon de chasseurs. Le 8e de ligne est envoyé derrière le 23e, la droite à la route. La 2e brigade (66e et 67e de ligne) est à gauche de la première.

— La *division Vergé* s'est établie à gauche et en arrière de la division Bataille, perpendiculairement à la route Impériale de Metz à Paris, déployée sur deux lignes, en colonne par régiment.

En première ligne, la brigade Letellier-Valazé; le 55e, le 32e de ligne et le 3e bataillon de chasseurs, ce dernier ayant sa droite appuyée à la route.

En seconde ligne, la brigade Jolivet (76e et 77e de ligne). Ce

régiment campe en retour et face aux bois de Vionville et de Saint-Arnoult, sur le plateau dominant les bois et le défilé de Gorze.

Une grand'garde du 55e de ligne est envoyée sur l'extrême gauche, à l'angle du bois des Prêtres, à hauteur de Flavigny.

Dans les deux divisions Bataille et Vergé, les trois batteries de combat de chaque division sont placées derrière la première ligne d'infanterie.

Cette journée du 15 août se passe sans incidents; les grand'gardes placées en face des bois, par où l'ennemi doit, le lendemain, tenter son principal effort, ne remarquent rien d'inquiétant.

— La *brigade Lapasset*, faisant face à gauche et en arrière, place sa droite sur les hauteurs, qui dominent le débouché du vallon de Gorze et sa gauche, près de Rézonville, pouvant ainsi observer les grands bois de Saint-Arnoult et des Ognons, qui entourent ce débouché.

Cette brigade a suivi le mouvement des deux premières divisions du 2e corps. Dès quatre heures du matin, elle a levé son camp et s'est mise rapidement en marche. La route est toujours encombrée ; cinq ou six régiments sont enchevêtrés, les uns dans les autres.

La marche est très lente; la brigade est à chaque instant coupée par un immense convoi et par des corps de troupes, qui marchent sur la même route.

Un peu avant d'arriver à Rézonville, on aperçoit quelques groupes de cavalerie ennemie, vers le bois des Ognons. Le bruit court que les Prussiens occupent Mars-la-Tour ; des reconnaissances de cavalerie française sont envoyées de tous côtés.

La brigade de Lapasset fait halte. Arrive l'ordre de camper sur la gauche dans les champs, en avant de Rezonville. Vers midi, on campe. Des grand'gardes sont placées sur la lisière des bois pour relier cette brigade du 2e corps, qui campe en avant.

Le camp s'installe dans une direction perpendiculaire aux bois. On s'organise un peu dans les compagnies, qui ont bien besoin de quelque repos, pour mettre armes et effets en état.

Quelques coups de canon se font entendre sur la droite et en avant. La brigade prend les armes ; mais il paraît qu'il n'y a pas grand'chose, puisque tout rentre bientôt dans le calme. Rien à signaler pour la nuit.

— La *division de cavalerie de Valabrègue*, tête de colonne, se porte près du village de Vionville, le 15 août au matin, s'éclairant à gauche et étendant ses avant-postes sur la route de Verdun, en communication avec la division de Forton qui est en avant. Avec la division de Valabrègue se trouve la 7e batterie du 17e d'artillerie, qui lui a été provisoirement attachée.

Le 15 août, cette division s'est seulement mise en marche vers sept heures du matin.

L'infanterie du 2e corps, qui a pu prendre quelque repos la nuit, a repris la tête de la colonne et a commencé à défiler vers quatre heures du matin.

Pendant ce temps, la cavalerie va faire boire ses chevaux, qui n'ont pas bu depuis vingt-huit heures, dans un grand ravin qui sépare le bois de Vaux du bois des Ognons et aboutit à Ars-sur-Moselle, puis elle se remet en marche, précédée par la division de Forton.

Au moment où les régiments du général de Valabrègue sortent de ce ravin, l'Empereur passe sur la route et est acclamé par les troupes du 6e corps (division Lafont de Villiers) qui défilent sur Gravelotte.

Le 5e chasseurs à cheval prend la tête de colonne et traverse Gravelotte et Rézonville. Il vient de dépasser ce dernier village, lorsqu'un officier d'état-major prévient le colonel de Séréville de ce régiment, qui commande provisoirement la brigade légère, que la division du général de Forton est sérieusement engagée avec l'ennemi, près de Mars-la-Tour et que peut-être, la division de cavalerie du 2e corps sera envoyée pour la soutenir.

Au bruit de cette canonnade, qui retentit à une distance de six kilomètres, les régiments d'infanterie du 2e corps, qui allaient établir leurs campements contre Rézonville, prennent aussitôt des dispositions de combat et se portent plus en avant sur Vionville. La cavalerie du général de Valabrègue se prépare aussi à la lutte, lorsqu'en arrivant en avant des premières maisons de Vionville, ce général apprend que l'engagement du général de Forton s'est terminé heureusement; il fait aussitôt entrer sa division dans les champs à droite de la route. Cette division campe au Nord-Ouest du village, la brigade de chasseurs en première ligne ; le 4e à ganche, le 5e à droite. La brigade de dragons du général Bachelier (7e et 12e), est en deuxième ligne.

La division de Forton revient à Vionville, et campe : le prince Murat, avec ses dragons (1er et 9e), en avant du village,

au Sud de la route ; le général de Grammont (7e, 10e cuirassiers), à la droite du 5e chasseurs : chaque régiment met un peloton de grand'garde. Celui du 5e chasseurs, qui est à pied, se relie à ceux des cuirassiers et du 4e chasseurs.

Dans la soirée, l'ordre arrive au 5e chasseurs de détacher un escadron d'escorte à la division Bataille. Le 5e escadron est désigné et part immédiatement.

Plus tard, l'armement insuffisant — comme armes à feu — des cuirassiers, cause des craintes pour leurs grand'gardes. On leur adjoint alors quelques chasseurs armés de chassepots.

Dans cette journée, la cavalerie prussienne ne cesse d'observer les mouvements des divisions de Valabrègue et de Forton.

Le 3e lanciers, qui est arrivé à Rézonville, vers une heure de l'après-midi, prend son bivouac à portée de la brigade-mixte Lapasset, à laquelle il est attaché.

— La *réserve d'artillerie* se tient à hauteur des dernières maisons de Rézonville, derrière la brigade Lapasset, ayant à sa gauche les bois de Gorze et de Gravelotte, en avant des hauteurs qui relient les bois de Gorze à la route de Verdun, entre Vionville et Mars-la-Tour.

Les voitures chargées du transport des vivres du 2e corps d'armée, sont campées en avant de la réserve d'artillerie.

On donne l'ordre de laisser les chevaux garnis et de veiller à ce que les canonniers ne s'éloignent pas du camp.

— Pendant que les campements du 2e corps s'organisent, le 6e corps vient établir les siens, vers deux heures de l'après-midi, à droite de la route impériale de Metz à Paris, à hauteur de ceux du général Frossard et dans des dispositions symétriques.

Les quartiers généraux de ces deux corps d'armée sont à Rézonville même.

L'Empereur, avec la garde impériale, est à Gravelotte. Le maréchal Bazaine, commandant en chef, y a mis aussi son quartier général.

Ainsi donc, dans la soirée du 15 août, plus de la moitié de l'armée française est réunie sur le plateau de Gravelotte, entre Vionville, Rézonville et les bois de Gorze.

— C'est le 15 août que le colonel Haca du 8e de ligne remet le commandement de la 1re brigade de la 2e division du 2e corps, au colonel Mangin, du 67e de ligne, qui vient d'être nommé général en remplacement du général Pouget.

Le général Mangin est un homme de quarante-sept ans. Brillant officier sorti de l'École de Saint-Cyr en 1844, il a fait la première partie de la campagne du Mexique, en 1862,

comme chef de bataillon du 1er chasseurs à pied, et, après l'attaque repoussée du 5 mai contre Puebla, a assuré la retraite du faible corps expéditionnaire du général de Lorencez. Nommé ensuite lieutenant-colonel du 4e voltigeurs, il a été promu, en 1867, colonel du 67e de ligne, avec lequel, depuis le commencement de la campagne de 1870, il s'est toujours montré comme un officier supérieur d'une rare énergie.

Ce même jour, le commandant Petit remplace, au 3e bataillon de chasseurs à pied, le commandant Thoma, promu lieutenant-colonel.

— Pendant toute la journée du 15 août, la cavalerie prussienne ne cesse d'observer les campements de nos divisions de cavalerie de Forton et de Valabrègue contre Vionville.

Afin de tenir les éclaireurs ennemis à distance, le 2e escadron, capitaine Capdeville, du 12e dragons, est désigné pour aller, à quinze cents mètres, sur la gauche de la route impériale de Metz à Paris, occuper les bâtiments de la ferme de Flavigny.

Vers deux heures de l'après-midi, le général Frossard fait, avec la 1re division du 3e escadron du 4e chasseurs à cheval, une reconnaissance et s'avance entre Vionville et Mars-la-Tour. Il rencontre les vedettes prussiennes en avant de ce dernier village qui, au dire des paysans, est occupé par une division ennemie.

Vers trois heures, une reconnaissance de brigade, commandée par le général Bachelier, se porte vers les bois, mais ne signale nulle part la présence de forces nombreuses de l'ennemi.

— Ceci se passe le lundi 15 août.

Depuis quarante-huit heures, qu'a fait l'ennemi ?

Pendant que la Ire armée, commandée par le vieux Steinmetz, nous attaquait à Borny, la IIe armée, que dirigeait le prince Frédéric-Charles, est descendue le lendemain dans la vallée de la Moselle, entre Metz et Pont-à-Mousson. Le lendemain, 15 août, ces troupes, ainsi que les corps de Steinmetz, qui ont, dans la nuit, aussitôt après la bataille, continué leur mouvement tournant au Sud de Metz, jettent des ponts sur la Moselle à Ars, à Corny et à Novéant, tout en profitant du pont de Novéant que Bazaine a oublié de faire sauter ; puis, sans prendre un instant de repos, les colonnes ennemies continuent leur marche offensive et s'enfoncent dans trois défilés parrallèles et fort rapprochés l'un de l'autre, qui traversent le massif montagneux séparant la vallée de la Moselle de la vallée de la Woëvre.

Le premier de ces défilés prend en face d'Ars et débouche vers Gravelotte : le second part de Novéant et débouche en face de Vionville : c'est celui de Gorze ; enfin, le troisième part d'Arnaville, à deux kilomètres de Novéant, et aboutit vers Chambley et Mars-la-Tour, c'est celui du Rupt-de-Mad.

Ces défilés étroits et difficiles n'ont pas plus de dix à douze kilomètres de longueur. Les têtes de colonnes allemandes les occupent dans la soirée du 15 août, regagnant ainsi, en moins d'une journée, l'avance de plusieurs lieues que notre armée avait sur elles. Les masses allemandes devaient déboucher par ces défilés le lendemain, 16 août, et attaquer à l'improviste notre gauche à Vionville, Rézonville, et notre front à Mars-la-Tour.

Dans cette même soirée, le maire de Saint-Julien-lès-Gorze mandait à son collègue de Gorze, que des forces prussiennes considérables traversaient sa commune et se dissimulaient dans les bois environnants. Le maire de cette localité, qui voyait également les alentours envahis par l'ennemi, envoya un exprès au maréchal Bazaine, pour l'avertir ; mais ce dernier se contenta de répondre qu'il était instruit de tout, et que le maire de Gorze se trompait sur la quantité des forces ennemies.

— Pendant la nuit du 15 au 16 août, les grand'gardes, qui éclairent, à gauche du 2e corps, la lisière des bois, tirent quelques coups de feu.

La soirée n'est pas tranquille ; quelques alertes, indices de l'inquiétude qui règne dans les esprits, mettent à diverses reprises tout le monde sur pied dans la division de cavalerie de Valabrègue.

Vers une heure du matin, un canonnier de la 8e batterie du 17e d'artillerie (réserve du 2e corps) se réveille en sursaut, et en criant : « Aux armes ! »

Le capitaine-commandant fait aussitôt prévenir le colonel. Tout le monde se lève. On écoute pendant un instant, et, comme aucun bruit insolite ne se fait entendre de nouveau, on croit à une fausse alerte.

Mais le lendemain, lorsqu'il fut reconnu que les Prussiens occupaient le bois tout près de notre 2e corps, et que dans la nuit du 15 au 16 août, ils y avaient construit des épaulements à l'emplacement de leur grande batterie de position, on s'expliqua ce que ce canonnier, sous sa tente, avait pu entendre. Ce devait être ou des coups de pioche, ou des coups de serpe sur les branches des arbres, que les Prussiens coupaient, afin de déboucher plus facilement dans la plaine, le lendemain matin.

— Ainsi donc, dans l'état où se trouvaient les affaires, le maréchal Bazaine n'avait pas un instant à hésiter. Attendre davantage était dangereux ; car déjà, au delà des lignes que suivait notre armée, on apercevait à perte de vue des éclaireurs ennemis. C'était généralement des uhlans, qui fourmillaient dans les campagnes et qui dévalisaient les fermes et les villages.

La marche des Allemands était rapide et suivie : il s'agissait pour eux d'immobiliser à la fois Strasbourg, Metz, l'armée de Bazaine, puis de marcher sur Paris.

Et cependant, le 15 août, au déclin du jour, le mouvement en avant de notre armée ne s'était pas encore accentué avec franchise.

Les colonnes françaises déroulaient tranquillement leurs bataillons sur les deux routes de Verdun. Une indifférence aussi fatale que tranquille semblait présider à l'exécution de ce mouvement, duquel dépendait l'avenir de la France.

CHAPITRE XLVIII

Le 6e corps, le 14 et le 15 août.

Les divisions du 6e corps doivent se réunir à Devant-les-Ponts. — La division Tixier quitte Montigny. — Le canon de Borny. — Préparatifs de défense. — Le 9e de ligne quitte Saint-Eloy. — Réunion de la division Lafont de Villiers. — Son campement à Sainte-Ruffine. — La division Levassor-Sorval quitte Woippy. — Son campement au Sansonnet. — La division Tixier fait la grand'halte à Longeville. — Apparition des Allemands sur les hauteurs de Montigny. — Les uhlans arrivent jusqu'à la gare de Montigny. — L'artillerie allemande fait feu sur la division Tixier. — Le colonel Ardant du Picq et deux officiers du 10e de ligne sont tués par le premier obus. — Le fort Saint-Quentin riposte et fait cesser le feu ennemi. — Encombrements causés par les voitures réquisitionnées. — Les à-coups. — Marche dans les champs le long de la route. — La division Tixier campe à droite de la route de Verdun, jusqu'à Saint-Marcel. — Le 9e de ligne à Villers-aux-Bois. — — La division Lafont de Villiers campe en avant de la division Tixier. — La division Levassor-Sorval campe, face au Bois des Ognons.

Les divisions du 6e corps, campées sur différents points autour de Metz, avaient reçu l'ordre, le 13 août au soir, de passer le lendemain 14 sur la rive gauche de la Moselle à la suite du 2e corps, et d'aller se réunir au point du jour, le 15 au matin, devant la gare de Devant-les-Ponts, un mouvement général de l'armée étant annoncé sur Verdun.

— Le 14 août, à quatre heures du matin, la *1re division* gé-

néral Tixier) qui est campée à Montigny, lève le camp : les sacs sont faits et placés derrière les faisceaux ; on se tient prêt à tout événement.

Vers quatre heures de l'après-midi, le canon se fait entendre au Sud-Est de Metz, dans la direction du fort de Queuleu.

C'est le commencement d'un combat très vif, engagé entre l'armée de Steinmetz, qui veut retarder le passage de la Moselle par notre armée, et deux de nos corps (3e et 4e) sur la route de Metz à Sarrebrück. Ce combat dure jusqu'à la nuit, en se rapprochant de la division Tixier, dans la direction de Marly-sur-Seille et de Pouilly.

On entend la canonnade de la redoute Saint-Privat.

Le 4e de ligne, appuyé du 9e bataillon de chasseurs (brigade Péchot), prend alors position sur la crête des talus du chemin de fer et se prépare à une action vigoureuse. Le 10e de ligne s'établit à gauche du village de Montigny.

La 2e brigade, général Leroy de Dais (12e et 100e de ligne) est tenue en réserve sous le fort de Queuleu, à la redoute Saint-Privat. Le 100e de ligne s'est établi en bataille, entre le chemin de fer de Metz à Peltre et le fort de Queuleu, sa gauche touchant à la Seille.

La division Tixier passe la nuit du 14 au 15 août, sous les armes, dans ces positions.

Le 3e bataillon du 10e de ligne, commandant Deschênes, est parti cette nuit-là, en grand'garde, en avant de la redoute de Montigny.

Les quatre batteries de combat de la division Tixier (5e, 7e, 8e et 12e du 8e d'artillerie) ont pris position devant le chemin de fer de Metz à Peltre, mais n'ont pas eu occasion de tirer. A la nuit, elles vont bivouaquer sur les glacis de la citadelle.

— Le 9e de ligne, qui forme à lui seul la *division Bisson*, quitte, vers huit heures du soir, son campement de la ferme Saint-Eloy, au moment où se font entendre les derniers coups de canon de la bataille de Borny.

Ce régiment se rapproche d'un kilomètre environ de la gare de Devant-les-Ponts, où tout le 6e corps doit être réuni, le lendemain, 15 août, au point du jour.

Le 14 août, au soir, le colonel Roux, du 9e de ligne, entre à l'hôpital de Metz, laissant le commandement de ce régiment au lieutenant-colonel Pavet de Courteille.

— *Division Lafont de Villiers.* — Les deux premiers régiments de cette division, 75e et 91e de ligne, brigade de Sonnay, après avoir assisté, des glacis des forts de Metz, sur lesquels ils sont campés, à toute la bataille du 14 août, se mettent

en route à la nuit et vont camper sur la route de Gravelotte entre Longeville et Moulins.

L'artillerie de combat de cette division (5e, 6e et 7e batteries du 14e d'artillerie) lève son camp du Sablon, traverse Metz et va parquer à Moulins, où elle se trouve réunie pour la première fois à sa division.

Des deux régiments de la 2e brigade (général Colin), l'un, le 93e, quitte les forts pour Sainte-Ruffine, où il arrive dans la nuit, en passant par Moulins-lès-Metz.

A Sainte-Ruffine, le régiment bivouaque dans les rues et les jardins de ce village.

Le second régiment de cette brigade, le 94e de ligne était, le 14 août, campé près des bords de la Seille, contre la Grange-Mercier.

Ce jour-là, dès le matin, un grand mouvement de troupes a eu lieu. Les troupes manœuvrent à se rapprocher de Metz.

Le 94e de ligne reçoit, vers midi, l'ordre de tenir ses sacs prêts : les tentes ne devront être abattues qu'au dernier moment.

Les compagnies de grand'garde reçoivent l'ordre de rallier ce régiment. Le capitaine adjudant-major Bourson, en allant leur porter cet ordre, reçoit deux coups de feu qui ne l'atteignent pas. Les uhlans viennent de pousser une pointe jusque dans le village de Magny-sur-Seille, dont les habitants affolés fuient dans la direction de Metz.

Tout à coup, vers quatre heures, une canonnade assez vive se fait entendre dans la direction du fort de Queuleu. Les soldats attendent avec impatience l'ordre de marcher au canon.

A quatre heures et demie, l'ordre est donné au 94e d'abattre les tentes ; en un instant, les sacs sont prêts et chargés. Le régiment se met aussitôt en marche, mais dans une direction tout opposée à celle où on entend le canon.

On marche sur Metz. Arrivé au chemin de fer, fort encaissé en cet endroit, le 94e de ligne s'engage sur la voie ferrée et se dirige vers le pont du chemin de fer de Longeville.

Après avoir traversé la Moselle, le régiment s'engage sur la route de Moulins. Cette route est tellement encombrée par la cavalerie, par les convois, que, tout en marchant dans les fossés, le 94e met deux heures à parcourir la distance qui sépare Longeville de Moulins (trois kilomètres et demi).

Arrivé à Moulins, à la nuit tombante, le régiment campe, à neuf heures, dans les vignes et les vergers, qui sont entre Moulins et Sainte-Ruffine. Le 1er bataillon est même en partie dans ce dernier village.

— La *division Levassor-Sorval*, qui était bivouaquée sur la rive gauche de la Moselle, à six kilomètres au Nord de Metz, a levé son campement, à trois heures du matin, et s'est formée en colonne derrière le village de Woippy, prête à marcher au premier signal.

A cinq heures du soir, cette division se met en marche et va camper dans la vallée de la Moselle, perpendiculairement au chemin de fer de Metz à Thionville, sous le canon du fort Saint-Quentin, sa gauche appuyée au petit hameau du Sansonnet.

— *15 Août.* — Au point du jour, la division Tixier reçoit l'ordre de se diriger sur Gravelotte. Elle se met aussitôt en marche, en suivant la voie ferrée, traverse la Moselle sur le pont de Longeville, et regagne la route de Verdun, au village de Longeville-lès-Metz, où elle arrive à six heures du matin.

Là, cette division fait la grand'halte, dans les prairies, le long de la rivière, sous le fort Saint-Quentin, dans l'angle formé par les talus des chemins de fer de Reims et de Thionville, en face de son campement de la veille.

A l'arrivée de la division Tixier à Longeville, l'Empereur n'a pas encore quitté la maison du colonel Hennoque, où il a passé la nuit.

L'avant-garde de la colonne est tenue par le 2e corps, le 6e vient après, puis le 3e, le 4e et la garde.

La route de Longeville à Moulins est très découverte, sur la gauche, au delà de la Moselle. On signale l'apparition sur les hauteurs de Montigny, d'une reconnaissance prussienne, composée de trois cents cavaliers et de plusieurs pièces d'artillerie légère.

Il est sept heures du matin; on ne doute pas que l'ennemi ne va envoyer des obus pour jeter le trouble dans la marche de nos colonnes.

— Cette reconnaissance allemande appartient à la 6e division de cavalerie qui, pendant que l'aile droite de la IIe armée se porte successivement en avant, a continué de rester en observation devant Metz, battant le pays sur les deux rives de la Seille, jusqu'aux faubourgs de la place, et se reliant, à l'Est, avec la brigade de cavalerie hessoise.

Sur la rive gauche de la Seille, le colonel von Grœben, avec deux escadrons du 3e régiment de uhlans, un escadron du 6e cuirassiers et deux pièces légères, se porte jusqu'à Montigny.

Ce faubourg de Metz vient d'être complètement abandonné par la division Tixier; de nombreux campements évacués, des ouvrages à moitié terminés se voient aux abords, et on trouve

dans la gare des approvisionnements considérables en subsistances.

Les cavaliers prussiens éventrent à coups de lance et de sabre les sacs de sel et de riz. Là encore, tout contribue à démontrer que l'adversaire s'est entièrement retiré de la région à l'Est de la Moselle.

Un épais brouillard permet à peine de distinguer les contours des ouvrages avancés de la place, de sorte que l'on ne peut pas constater s'ils sont ou s'ils ne sont pas armés.

Mais d'autre part, sur la rive gauche de la Moselle, entre Moulins-lès-Metz et Longeville, les Allemands aperçoivent la division Tixier, qui s'est échelonnée dans les prairies, le long de la route de Verdun.

Le colonel von Grœben établit aussitôt ses deux pièces en batterie et les fait pointer dans cette direction.

A ce moment les escouades de la division Tixier font le café. Les soldats se reposent sur le bord de la route, les uns mangeant un morceau, les autres fumant une pipe.

Tout à coup, un petit nuage blanc et opaque s'élève sur les hauteurs de Montigny. Une détonation retentit au loin, et au aussitôt un premier obus arrive en sifflant, sur la division Tixier.

A cet instant, le colonel Ardant du Picq, du 10e de ligne (brigade Pichot), était assis sur un pliant, ayant devant lui le commandant Deschênes du 3e bataillon, le capitaine Reboulet (2e bataillon, 5e compagnie et le lieutenant Pone.

Le projectile allemand frappe au centre de ce groupe, y éclate, broie les jambes au colonel, tue le capitaine, atteint mortellement le commandant et blesse le lieutenant ainsi que huit hommes du régiment.

Les blessés sont aussitôt transportés à l'église de Longeville, qui est devenue une ambulance, et des soldats enlèvent sur des fusils croisés, le malheureux commandant Deschênes qui a perdu une jambe.

Le commandant Ardant du Picq mourut de ses blessures, le 18 août, et le commandant Deschênes le 19 du même mois.

Le lieutenant-colonel Doléac prit le commandement du 10e de ligne.

— A la suite de ce premier obus, les Allemands en envoient plusieurs autres, mais aucun de ces projectiles n'occasionne le moindre dommage.

Bientôt le fort Saint-Quentin, qui domine toute la contrée, se met de la partie et riposte à l'ennemi. Ses obus de gros calibre passent avec un bruit formidable au-dessus de la

Moselle et font de suite cesser le feu, qui menaçait d'être fort incommode pour nos troupes en marche.

En même temps, le 9e bataillon de chasseurs s'établit en position de combat sur les hauteurs, dans la direction de Lessy.

Le colonel von Grœben rétrograde alors sur sa division. A midi, celle-ci quittait ses positions sur l'ordre du lieutenant-général, von Alvensleben II, commandant du IIIe corps, pour suivre ce corps d'armée sur la rive gauche de la Moselle. Toutefois, à la suite d'un nouvel ordre, cette division s'établissait au bivouac, aux environs de Coin-sur-Seille.

— La division Tixier s'est remise en marche à huit heures du matin, en passant par les villages de Sey, Lessy et Châtel-Saint-Germain.

Une nouvelle halte a lieu sur les hauteurs, en avant de ce dernier village.

Il faut avoir vu une armée en marche, pour se faire une idée de tout ce qu'elle traîne après elle de voitures de toutes sortes.

Les chariots de l'État, bien attelés, généralement surveillés, marchent assez régulièrement, mais les voitures de réquisitions chargées des vivres, attelées avec ce que l'on peut trouver de moins bon en chevaux, sont une cause de difficultés et de retards incessants : pour un accident, toute la colonne est arrêtée, quelquefois sur des pentes, dans des ornières, à côté des ravins.

On marche vingt pas, on s'arrête de nouveau et toujours ainsi, et la journée se passe, sans que l'on ait fait beaucoup de chemin : aussi voit-on souvent les convois défiler pendant toute la nuit, heureux encore quand l'infanterie et la cavalerie peuvent cheminer sur les côtés des routes, dans les terres cultivées, et n'être pas arrêtées dans leur marche, par les embarras du convoi.

Après une marche pénible, qui dure jusqu'au soir, la division Tixier, inclinant à gauche, passe par Gravelotte, où ordre lui est donné de se préparer au combat; puis se dirigeant sur le village de Rézonville, en suivant la route impériale de Metz à Paris par Verdun, tourne à droite avant d'arriver à Rézonville et va, à six heures du soir, les régiments placés en ordre de bataille par brigades accolées, s'établir à dix-sept kilomètres à l'Ouest de Metz, sur les hauteurs en avant, face à la direction de Mars-la-Tour, la gauche appuyée à la route et la droite à Saint-Marcel.

— Le 4e de ligne, appuie sa droite au village de Saint-Mar-

cel qu'occupe militairement le 1er bataillon, commandant Richard. — Le 2e bataillon, commandant Batier, au centre, et le 3e bataillon, commandant Brocard, à gauche.

Entre le 2e et le 3e bataillon du 4e de ligne se trouvent les quatre batteries de combat de la division. Une heure avant le jour, ces batteries, qui étaient campées sur les glacis de la citadelle de Metz, ont reçu l'ordre de se porter sur la route de Moulins, en traversant la ville qui est encombrée de voitures de toutes sortes; elles ont rejoint sur la route la division Tixier et campent avec elle.

En arrière de Saint-Marcel, s'établissent une batterie de réserve et le 3e bataillon du 12e de ligne; toutes ces forces sont mises sous les ordres du colonel Vincendon du 4e de ligne.

— Le 10e de ligne s'est établi, également en première ligne, sur la gauche du 4e de ligne et occupe le bois, à droite de la voie romaine.

Le 2e bataillon et les 1re et 2e compagnies du 3e bataillon, sous les ordres du commandant Morin, prennent position en avant, en grand'garde dans l'ordre suivant : les trois compagnies de droite du 2e bataillon, à l'extrémité du bois, leur gauche appuyée à la voie romaine, sur le chemin qui conduit de la ferme de Flavigny au village de Saint-Marcel.

Les 4e et 5e compagnies à deux cent cinquante mètres en arrière, également appuyées à la voie romaine, sont disposées l'une à gauche du bois, l'autre à droite, fouillent le bois et occupent les issues extérieures par de petits postes vers Saint-Marcel.

Les trois dernières compagnies, formant réserve, sont à cinq cents mètres en arrière de la première ligne, sur la lisière du bois dans un rentrant et en occupent de même les issues.

— Le 9e bataillon de chasseurs à pied a pris position à la droite du château de Villers-aux-Bois, derrière la voie romaine. Trois compagnies (3e, 4e et 6e) sont détachées comme soutien à l'artillerie divisionnaire).

— La brigade Leroy de Dais (12e et 100e de ligne) prolonge la gauche de la division jusqu'à Rezonville.

A gauche de cette division et un peu plus en avant, se trouve, séparé par la route bordée de peupliers, qui va de Gravelotte à Mars-la-Tour, le corps Frossard, couvert par la cavalerie du général de Forton, mais à droite, la division Tixier ne s'appuie sur une aucune troupe.

L'interminable convoi du 6e corps a suscité de nouveaux et nombreux embarras, surtout en arrivant à Gravelotte.

A l'extrémité de ce village existe, comme on le sait, un entrecroisement de routes : celle de Metz à Verdun, par Mars-la-Tour est coupée par une autre, qui conduit, à gauche, dans la direction d'Ars, par le ravin de ce nom et, à droite, à Verdun par Etain ; les 3e, 4e corps et la garde doivent suivre cette voie.

Il importe donc qu'il n'y ait pas de confusion dans les bagages de ce corps, qui pourraient suivre le mouvement par la route de Mars-la-Tour ; mais les prévisions ne se sont pas étendues jusque-là.

Aussi voit-on les bagages de tous les corps suivre la ligne droite, dans la direction de Rézonville. Pour éviter les embarras qui doivent résulter de cette fausse route, le commandant du 6e corps, qui surveille le passage de ses troupes, fait apposter des officiers de son état-major, avec l'ordre de donner à chacun sa direction.

Vers onze heures du soir, la division Tixier est portée sur sa droite sous bois, près de Villers-aux-Bois.

— Le 9e de ligne forme, à lui seul, la *division Bisson*, les autres régiments de cette division, comme on le sait, ayant été le 13 août obligés de rétrograder de Dieulouard sur Châlons.

A trois heures et demie du matin, le 9e de ligne quitte son campement de Devant-les-Ponts et prend la direction de Verdun.

Après une halte de trois heures, devant la gare de Thionville, il repart vers huit heures, ayant derrière lui la 4e division du 6e corps. Il longe le champ de manœuvres, passe entre les forts de Saint-Quentin et de Plappeville, traverse le village de Lessy et rejoint, par des sentiers étroits et escarpés, la grande route de Metz à Verdun, près du moulin de Longeau.

Le 9e de ligne suit cette route pendant quatre kilomètres environ, prend ensuite à travers champs, pour laisser la route libre aux convois de toutes sortes, qui l'obstruent et atteint Gravelotte à deux heures et demie de l'après-midi.

Là, a lieu dans un champ situé à gauche de la sortie du village, une nouvelle halte de deux heures.

Enfin, à cinq heures du soir, le régiment arrive à Rézonville et campe, perpendiculairement à la route de Verdun, dans la direction de Villers-aux-Bois ; la gauche à trois cents mètres de Rézonville, la droite touchant presque à l'ancienne voie romaine. Il a à sa gauche la 4e division du 6e corps (général Levassor-Sorval) et devant lui, mais à un kilomètre au moins, la 3e division du même corps (général Lafont de Villiers) ; à sa droite, il n'a personne.

La réserve d'artillerie du 6e corps étant restée à Châlons, le

commandant en chef lui a adjoint : deux batteries de 12 de la réserve générale de l'armée : 9e et 10e batteries du 13e d'artillerie : capitaines Lequeux et Lippmann, chef d'escadrons Brunet.

Ces deux batteries parties, le 15 août, au matin du Ban Saint-Martin, ont rallié vers dix heures le 9e de ligne, en marche sur Verdun, et sont allées avec lui camper à Rézonville, où elles ont établi leur camp, en avant de ce régiment à hauteur du village et à un kilomètre au Nord.

— *Division Lafont de Villiers.* — La 1re brigade de cette division, général de Sonnay 75e et 91e de ligne), traverse Longeville à six heures du matin et passe à Sainte-Ruffine, où elle rallie la 2e brigade général Colin, 93e et 94e de ligne) et se dirige sur Gravelotte, en passant par les hauteurs de Jussy et de Rozérieulles.

Dès que cette division se trouve tout entière en dehors du village de Saint-Ruffine, elle se forme en ligne de bataille par bataillons en masse et marche dans les champs des deux côtés de la route, qui est réservée à l'artillerie et aux convois.

La marche est assez régulière depuis Sainte-Ruffine, mais en arrivant à la partie de la route, qui serpente le long de la partie Sud du ravin de Rozérieulles, la tête de colonne de la 3e division se trouve, comme la veille, arrêtée par le convoi, qui encombre la route et, après une marche entrecoupée de nombreux temps d'arrêt, la division fait une halte de plusieurs heures sur le plateau du Point-du-Jour, près de l'auberge de Saint-Hubert.

Pendant cette halte, une canonnade s'engage sur les derrières de la division ; c'est une section d'artillerie légère allemande, qui est venue s'établir sur les hauteurs de Montigny et qui canonne le village de Longeville, où l'Empereur a passé la nuit.

Vers dix heures du matin, une forte détonation se fait entendre dans la direction de Metz. C'est le pont du chemin de fer de Longeville, sur lequel une partie du 6e corps a traversé la Moselle la veille, qui vient de sauter.

A onze heures du matin, la division Lafont de Villiers se remet en marche et, quittant le plateau du Point-du-Jour, voyage à travers champs et gagne la route, pour tourner brusquement à gauche, après avoir traversé un ravin dans lequel coule un ruisseau, qui sépare le bois de Vaux du bois des Ognons. Vers une heure de l'après-midi la colonne fait halte sur la lisière du bois des Ognons, et à deux cents mètres de la route.

A quatre heures, la division se remet en marche à travers champs, laissant à cent mètres environ sur la droite, le village de Gravelotte, traverse la route de Mars-la-Tour et continuant à travers champs, laisse à deux cents mètres environ sur la gauche, le village de Rézonville, pour aller camper un peu en avant et à droite de ce dernier village, faisant face au village de Vionville et à trois mille cinq cents mètres en avant de Gravelotte.

La 1re brigade est placée en première ligne : le 75e se reliant à la droite du 91e de ligne, sa propre droite couverte par le bois, situé en avant de Saint-Marcel et au Sud de cette localité.

C'est dans cette région que sont placés ses avant-postes, lorsque le général Péchot (1re brigade de la division Tixier) vient s'y établir dans la nuit, avec sa brigade.

A trois cents mètres en arrière de la 1re brigade de la 3e division se trouve la 2e brigade de cette même division. Le 93e de ligne s'est établi perpendiculairement à la route de Verdun, appuyant sa droite à l'ancienne voie romaine, qui borde le bois de Villers et étendant sa gauche dans la direction de la route, en s'appuyant sur le 94e qui forme brigade avec lui.

L'artillerie divisionnaire (5e, 6e et 7e batteries du 14e d'artillerie, 4 rayé) campe entre la route de Verdun et l'ancienne voie romaine, à droite et à deux cents mètres en avant du village de Rézonville.

Dans la soirée, le 3e bataillon du 94e quitte un moment, ce régiment. Il est désigné pour aller à Gravelotte servir de garde à l'Empereur, mais il est relevé à neuf heures du soir, par le bataillon des chasseurs de la garde, rejoint son régiment et vient camper à sa gauche.

— La *division Levassor-Sorval* a quitté, de son côté, son campement du Sansonnet, à trois heures du matin, et est allée se masser, en colonne serrée par division, sur la rive gauche de la Moselle, contre le Ban Saint-Martin, entre la gare de Devant-les-Ponts et le fort Moselle.

Vers dix heures trois quarts, cette division reprend par Plappeville sa marche sur la route de Lessy, où elle passe à onze heures trente-cinq du matin.

De Lessy, la colonne prend par Châtel-Saint-Germain, pour venir rejoindre la route de Verdun, près du village de Rozérieulles et la suit jusqu'au-delà de Gravelotte, où elle passe à trois heures quarante du soir.

Cette lenteur désespérante dans la marche est due à l'encombrement des routes. C'est un pays accidenté, où les troupes,

les voitures de l'Intendance et de l'artillerie, n'ont pour marcher qu'une seule et unique voie.

A quatre heures et demie du soir, la division Levassor-Sorval établit son campement sur le côté Nord de la route de Verdun, entre Gravelotte et Rézonville, près de ce dernier point, à deux kilomètres en avant de Gravelotte et parallèlement à la route, face au bois des Ognons.

Le 70e de ligne forme l'extrême gauche de la 2e ligne du 6e corps; à sa droite se trouve le 26e de ligne. En avant et en première ligne, les 25e et 28e de ligne.

Cette division dont l'artillerie n'a pu arriver jusqu'à Metz, reçoit le 15 août, pour former son artillerie de combat, les deux batteries à cheval, nos 7 et 8 du 18e d'artillerie, chef d'escadrons Kesner, capitaines commandants Charpaux et Boyet, qui ont été détachées de la réserve générale de l'artillerie de l'armée de Metz, pour être mises à sa disposition.

CHAPITRE XLIX

Le quartier Impérial, les 14 et 15 août.

L'Empereur et le Prince Impérial quittent Metz. — A Longeville. — Chez le colonel Hennoque. — Arrivée de Bazaine. — Le maréchal Canrobert à Longeville. — L'échauffourée du matin du 15 août. — Moulins. — Un vieux pont. — Encombrement de Moulins par trois corps d'armée. Danger couru par l'Empereur. — Contre le bois de Vaux. — Une situation critique. — Arrivée de l'infanterie. — Le quartier général à Gravelotte. — L'Empereur devant son quartier. — Nouvelle entrevue avec Bazaine. — Ordres pour le 15 août. — Lenteurs de la marche. — L'ennemi apparaît de tous côtés. — La veille d'une grande journée.

Le 14 août, comme nous l'avons déjà dit, l'Empereur et le Prince Impérial avaient quitté Metz, et, à trois heures de l'après-midi, étaient partis en voiture par la porte de Thionville, au milieu des cent-gardes et du 5e escadron des guides, et suivis de sept généraux avec des troupes. Dans la voiture qui marchait après la calèche impériale, se trouvaient le prince Napoléon et le général Changarnier.

Ce jour-là, le cortège impérial s'arrêta à Longeville, le premier village que l'on rencontre, à quatre kilomètres de Metz en suivant la route de Verdun, et qui est resserré entre la rive gauche de la Moselle et le pied du mont Saint-Quentin, dont les flancs sont couverts de vignes.

L'Empereur, le Prince Impérial et le prince Napoléon des-

cendirent pour passer la nuit, dans la maison du colonel Hennoque, ancien député et maire de Longeville. L'état-major campa dans les prairies du voisinage.

Vers quatre heures du soir, au bruit du canon qui annonçait le commencement de la bataille de Borny, Napoléon III et son fils sortirent de la maison, où ils se trouvaient et, pendant toute la durée de l'engagement, se tinrent sur la route de Verdun, interrogeant attentivement l'horizon à l'Est de Metz, à l'aide de leurs jumelles.

— Dans la soirée, Bazaine, accompagné de son escadron (1er) d'escorte du 3e chasseurs à cheval, traverse Metz vers neuf heures. L'encombrement est tellement indescriptible, que l'escadron est obligé de marcher en colonne par un. Pendant quelques instants, le maréchal et son état-major sont coupés des chasseurs, qui finissent par les rejoindre contre Longeville.

Là, Bazaine s'arrête au quartier Impérial, et s'entretient avec Napoléon III pendant une vingtaine de minutes, lui rendant compte de la vigueur vraiment remarquable, déployée par les soldats, et du résultat relativement heureux de la bataille de Borny.

En quittant le quartier Impérial, le maréchal se rend à Moulins-lès-Metz, où s'établit le grand quartier général, à six kilomètres de Metz, et y arrive à dix heures et demie du soir.

Le 1er escadron du 3e chasseurs, en arrivant à Moulins, trouve installé au grand quartier général le 5e escadron du 5e hussards (capitaine des Courtis), que le général Jarras a amené de l'état-major général du maréchal Le Bœuf, auquel il servait d'escorte depuis le 27 juillet.

Le général Jarras fait donner l'ordre à l'escadron de chasseurs de rejoindre son corps le lendemain matin ; mais le maréchal Bazaine fait donner contre-ordre et maintient auprès de lui les deux escadrons.

Le 15 août, au point du jour, le maréchal Canrobert, suivi de ses aides de camp et précédé de son porte-fanion tricolore, inspecte les divers campements ainsi que les convois contre Moulins, quand, soudain, il rétrograde au galop dans la direction de Longeville. Il vient d'acquérir la certitude qu'une division de cavalerie prussienne manœuvre dans le voisinage et menace le quartier Impérial.

En effet, quelques instants après, au moment où Canrobert arrive à Longeville, plusieurs détonations éclatent contre le quartier Impérial. Ce sont des obus que les Prussiens viennent de tirer de l'autre côté de la Moselle.

Toujours admirablement renseignés et sachant que l'Empereur est encore à Longeville, les Allemands ont envoyé trois escadrons de uhlans et de cuirassiers, accompagnés d'une section d'artillerie légère, vers Montigny. Cette cavalerie, masquant ses mouvements derrière les petits bouquets d'arbres du château de Frescaty et des fermes d'Orly et de la Maison-Rouge, situés en face de Longeville et de l'autre côté de la Moselle, a pu, grâce au manque absolu de surveillance, s'avancer presque au milieu de nos soldats et a fait feu sur Longeville. On connaît la mort du malheureux colonel Ardant du Picq, du 10e de ligne, et de plusieurs officiers de ce régiment.

Dans cette audacieuse tentative, le maréchal Bazaine croit voir, de la part de l'ennemi, le projet d'utiliser le pont de Longeville pour prendre par derrière nos troupes, durant leur mouvement de retraite. Il fait donc sauter ce pont et l'opération n'ayant, lors de la première explosion, réussi qu'à détruire une seule arche, il la fait recommencer.

Précaution bien inutile, car il existe un gué à quelques mètres du pont du chemin de fer ! On ne peut s'expliquer comment le commandant en chef, qui se préoccupe à ce point d'assurer sa marche, ait négligé de détruire le pont de Corny, qui va assurer un libre passage à l'armée de Steinmetz, et lui permettra de nous attaquer en flanc.

— A huit heures et demie du matin, le quartier Impérial se remet en route, se dirigeant vers Gravelotte, l'Empereur et son état-major à cheval.

En sortant de Longeville, la route de Verdun suit une pente très escarpée jusqu'à Moulins, un joli village qui est, en temps de paix, le lieu de rendez-vous habituel de la jeunesse messine. On y remarque un château fort, qui appartenait jadis au maréchal Fabert, et un autre château, celui de Grignan, qui appartient au général de Failly.

Avant d'entrer à Moulins, on remarque dans les prairies, sur la route qui mène à Ars, Ancy et Novéant, un grand pont en pierre, dont la construction remonte au quatorzième siècle. Ce pont avait été établi au-dessus de la Moselle, dont le lit s'est déplacé en 1614, à la suite d'un violent orage, pour se reporter à quelques centaines de mètres plus à l'Est ; aujourd'hui, l'ancien lit ne sert plus qu'au ruisseau venant du riant vallon de Châtel-Saint-Germain.

— Au moment de l'arrivée de l'Empereur et de son escorte à Moulins, cette petite localité offre un coup d'œil vraiment curieux.

Pendant la nuit et dans la matinée du 15, la garde impériale, les 2e et 6e corps d'armée sont arrivés dans ce village et ont pris leurs campements dans les environs et sur le bord de la route.

Les auberges, les maisons particulières, les granges sont occupées par les officiers. Quant à la route, elle est tellement encombrée par les soldats, les fourgons, les chevaux, l'artillerie, qu'il faut près d'une heure pour arriver à Rozérieulles, qui n'est qu'à deux kilomètres de Moulins.

Ce village est également plein de troupes : sur la gauche, au sommet des hauteurs, les tirailleurs allemands répondent, par un feu bien nourri, aux détachements français postés sur la droite, pendant que les convois suivent un chemin profondément encaissé, au-dessus duquel les balles sifflent et s'entrecroisent, tuant ou blessant çà et là quelques hommes.

L'encombrement de la voie entrave les progrès de la retraite ; chaque kilomètre est marqué par une nouvelle halte et les incidents les plus variés se multiplient à chaque instant : ce sont des officiers d'ordonnance de la maison de l'Empereur, à la tunique bleu de ciel, aux épaulettes et aiguillettes d'argent, au képi et au pantalon amaranthes, qui s'informent de la route suivie par le quartier Impérial, des employés du télégraphe et des payeurs, qui ne peuvent rejoindre leur poste, etc...

L'Empereur, parti, comme nous l'avons déjà dit, de Longeville à cheval, suit, à la tête de son état-major, l'ancienne voie romaine, tandis que les équipages s'avancent par la grande route.

Napoléon III, accompagné de son fils, arrive vers midi à l'entrée de Gravelotte, au milieu du convoi, qui se range le mieux possible, pour le passage du cortège impérial ; les nombreuses voitures qui composent ce convoi, amènent de nouvelles difficultés à la bifurcation de la route, car elles stationnent sur ce point même, devant la maison qui a été choisie pour la résidence impériale.

Quelques instants avant d'arriver à Gravelotte, l'Empereur et son entourage ont couru un réel danger. L'escorte impériale se composait de cent-gardes, du 5e escadron des guides et d'un escadron de chasseurs d'Afrique : de nombreuses voitures précédaient et suivaient les cavaliers, encombrant et gênant la marche, qui s'effectuait avec une lenteur extrême, le convoi étant sous les ordres du chef d'escadrons de gendarmerie Janisset, prévot du 2e corps d'armée.

Arrivés à la ferme de Pampelune, un peu avant Saint-Hubert, à l'endroit même où la route fait un coude pour descendre

cendre vers Gravelotte, l'Empereur et son état-major s'arrêtent brusquement. A douze cents mètres de la route, sur la lisière du bois de Vaux, on voit étinceler les casques prussiens, et on distingue nettement les longues vues, dont se servent les officiers ennemis pour observer l'Empereur, qui a mis pied à terre et qui, adossé contre la ferme de Pampelune, suit attentivement, la mine soucieuse, tous les mouvements de l'ennemi. Près de lui se tiennent plusieurs généraux.

La situation est indiquée : les Allemands sont évidemment une dizaine de fois plus nombreux que l'escorte. L'ennemi n'a donc qu'à étendre la main, pour s'emparer de tous ces bagages, de plusieurs de nos généraux et de l'Empereur.

Pourtant, dans la ligne prussienne rien ne bouge. Les chasseurs d'Afrique partent au galop dans la plaine, afin d'aller prévenir nos troupes, qui défilent plus à droite à travers champs, afin d'éviter l'encombrement et de ne pas se trouver retardées au milieu de cette cohue.

Cette étrange situation se prolonge encore pendant plus d'une demi-heure, jusqu'au moment où les troupes venant de la ferme de Saint-Hubert, et prévenues par les chasseurs d'Afrique, arrivent vers la ferme de Pampelune, au pas gymnastique.

Alors, sans tirer un coup de feu, l'ennemi rentre dans le bois de Vaux, contre lequel il s'était adossé.

Pour quelle raison l'ennemi, informé que l'Empereur était là, demeura-t-il immobile, alors qu'il ne dépendait que de lui de faire Napoléon III prisonnier? C'est là une question à laquelle il est difficile de répondre.

— Vers quatre heures de l'après-midi, le grand quartier général se transporte à Gravelotte, où il a été précédé par l'Empereur. Le maréchal Bazaine s'installe à la maison de poste, à cinq cents mètres en avant du village sur la route de Verdun. Les deux escadrons du 3e chasseurs et du 5e hussards établissent leur bivouac dans un verger, attenant à l'habitation située sur le bord de la route.

De ce plateau de Gravelotte, la vue embrasse toute la vallée de la Moselle et la ville de Metz. On domine également toute la contrée environnante. Les têtes de colonnes prussiennes sont campées à environ cinq kilomètres de distance. Quelques-unes font face au village de Gravelotte.

A peine à Gravelotte, Bazaine se rend aussitôt au quartier impérial.

Avant d'arriver à ce village, la route neuve de Metz à Paris est rejointe par l'ancienne voie romaine. Le point de jonction

est culminant; il s'y trouve une maison isolée, qui sert d'auberge. Là s'est installé le quartier impérial.

En face de la chaussée, couverte par une longue file de voitures de paysans, faisant le service de convoyeurs auxiliaires, et par les colonnes du 6e corps, qui arrivent à leurs campements, une chaise de paille, semblable à celles qui meublent toutes les cuisines, a été placée au bord de la porte : elle sert de siège à Napoléon.

L'Empereur tantôt se repose sur cette chaise, tantôt se promène devant son quartier. Sa démarche est lourde, son œil terne, son teint blafard.

Le Prince Impérial est à quelques pas en avant et braque sa jumelle sur les coteaux d'en face, dans la direction d'Ars-sur-Moselle, où l'on voit se mouvoir de fortes colonnes prussiennes.

A droite et à gauche de l'Empereur, l'état-major forme différents groupes.

Le maréchal Bazaine s'approche alors de l'Empereur : tous deux entrent aussitôt dans l'auberge, et une nouvelle entrevue a lieu entre le souverain et le commandant en chef. L'Empereur, pressé par les dépêches de l'Impératrice, manifeste à ce moment l'intention de devancer les troupes en partant le jour même. Sur l'observation du maréchal, que les routes ne paraissent pas sûres, le départ pour Verdun est remis au lendemain matin, 16 août.

— Dans la journée du 15 août, le maréchal Bazaine avait prescrit aux différents corps de continuer leurs mouvements, de façon à se trouver plus concentrés sur les deux routes, qui partent de Gravelotte pour aboutir à Verdun.

Le 4e corps doit s'arrêter à Doncourt (nous avons vu que, grâce à la modification apportée à son ordre de marche par le général de Ladmirault, deux des divisions du 4e corps purent arriver non le 15 au soir, mais le 16, vers midi, au point indiqué).

Le 6e corps a pour objectif Rézonville et Vionville, le 2e corps devant former l'avant-garde sur la route de Mars-la-Tour et pousser jusqu'à cette localité. Le 3e corps a son campement fixé à Verneville, le long de la ligne Verneville-Saint-Marcel, avec la mission de garder le bois de Doseuillons.

Les voltigeurs de la garde doivent demeurer au Point-du-Jour et les grenadiers à Gravelotte, pour couvrir la retraite. Enfin les deux divisions de cavalerie de Forton et du Barail sont chargées d'éclairer l'armée, l'une sur la route de Saint-Mihiel, l'autre sur la route d'Etain, en avant de Jarny.

Les prescriptions du commandant en chef n'amènent pas des mouvements bien considérables : quelques kilomètres au plus. L'encombrement des routes ne permet pas d'exécuter entièrement ces ordres, lorsque le 6e corps a pris, le 15 au soir, les emplacements indiqués : la gauche à la route de Verdun, la droite au bois Saint-Marcel, il trouve le 2e corps, qui doit le protéger en avant, aux environs de Mars-la-Tour, campé sur sa gauche. Quelle raison a donc arrêté le mouvement ?

Le 15, à onze heures du matin, le 2e corps, comme on l'a vu, est arrivé à Rézonville ; il ne lui reste que huit kilomètres à faire pour atteindre Mars-la-Tour ; mais un ordre du maréchal Bazaine prescrit de ne pas pousser plus avant et d'arrêter la marche. Cette modification aux instructions premières a été décidée par le commandant en chef, afin de donner le temps d'arriver aux divisions des 3e et 4e corps.

Les mauvaises dispositions, puis l'insuffisance des préparatifs nous obligent donc à perdre près de vingt-quatre heures, et cependant le général de Ladmirault, en prenant plus à droite, par la route de Briey, a sinon supprimé, du moins considérablement atténué les obstacles.

La bataille de Borny ne nous a coûté que douze heures de retard, l'encombrement nous en fait perdre vingt-quatre. Et cependant le temps est d'autant plus précieux que l'ennemi arrive de tous côtés.

Dans cette journée du 15 août, il attaque nos cavaliers isolés, s'engage avec nos chasseurs d'Afrique à Jarny, en avant de Doncourt. Le maire de Gorze avertit en outre le grand quartier général que les Allemands passent la Moselle : « vingt à vingt-cinq mille ennemis sont déjà, dit-il, dans le ravin de Gorze. »

Enfin, en avant du 2e corps, la cavalerie du général de Forton a rencontré les Allemands en force à Puxieux, au Sud-Est de Mars-la-Tour.

Il est aisé de voir qu'un engagement pour le lendemain est inévitable, le plan des Prussiens etant, à n'en pas douter, de couper la retraite des Français sur Verdun et de les refouler dans Metz.

On est à la veille d'une grande journée !

FIN

TABLE DES MATIÈRES

CHAPITRES.		PAGES.
I.	— Saint-Avold	1
II.	— Sarrebrück	31
III.	— Avant la bataille	55
IV.	— Spicheren	63
V.	— Défense des bois du Gifertwald et de Saint-Arnual	84
VI.	— Arrivée de la division Bataille	99
VII.	— Styring-Wendel	114
VIII.	— La Brême-d'Or	128
IX.	— Défense dans Styring-Wendel	143
X.	— Arrivée de la division Bataille	152
XI.	— Dernière défense de Styring-Wendel	160
XII.	— Défense de Forbach	168
XIII.	— La retraite sur Sarreguemines	179
XIV.	— A Sarreguemines	188
XV.	— De Petulange à Metz	203
XVI.	— Formation du 3e corps à Metz	221
XVII.	— Boulay	241
XVIII.	— Saint-Avold	250
XIX.	— Retraite du 3e corps	277
XX.	— Le 3e corps sous Metz	303
XXI.	— Thionville	329
XXII.	— Sierck-Bouzonville	337
XXIII.	— La retraite du 4e corps	357
XXIV.	— Premières opérations de la Garde Impériale	373
XXV.	— La division de Forton	394
XXVI.	— Pont-à-Mousson	398
XXVII.	— Formation du 6e corps à Châlons	417
XXVIII.	— Le 6e corps de Châlons à Metz	427
XXIX.	— Les préparatifs de retraite	449

Chapitres.		Pages.
XXX.	— Les reconnaissances avant la bataille	448
XXXI.	— Les premiers coups de feu	464
XXXII.	— La lutte autour de Colombey	474
XXXIII.	— Défense du bois de Mey	495
XXXIV.	— Arrivée des divisions de Cissey et de Lorencez	503
XXXV.	— Défense de la division Aymard	512
XXXVI.	— Combat en avant de Colombey	518
XXXVII.	— Dernière défense du bois de Mey	529
XXXVIII.	— Charge à la baïonnette du 4e corps	541
XXXIX.	— Engagement de la division de Lorencez	547
XL.	— Engagement de la division Montaudon	552
XLI.	— La nuit de la bataille	559
XLII.	— Marche du 3e corps, le 15 août	568
XLIII.	— Marche du 4e corps, le 15 août	574
XLIV.	— La garde Impériale, le 14 et le 15 août	579
XLV.	— La division de Forton, les 14 et 15 août	590
XLVI.	— La division du Barail, les 14 et 15 août	599
XLVII.	— Le 2e corps, les 14 et 15 août	614
XLVIII.	— Le 6e corps, le 14 et le 15 août	631
XLIX.	— Le quartier Impérial, les 14 et 15 août	642

Paris. — Imprimerie des Arts et Manufactures, 12, rue Paul-Lelong.

148662 HF.
L8615f

Author Lonlay, Dick de

Title Français & Allemands, histoire anecdotique de la Guerre de 1870-1871. Vol.2

DATE. NAME OF BORROWER.

University of Toronto Library

DO NOT REMOVE THE CARD FROM THIS POCKET

Acme Library Card Pocket
Under Pat. "Ref. Index File"
Made by LIBRARY BUREAU